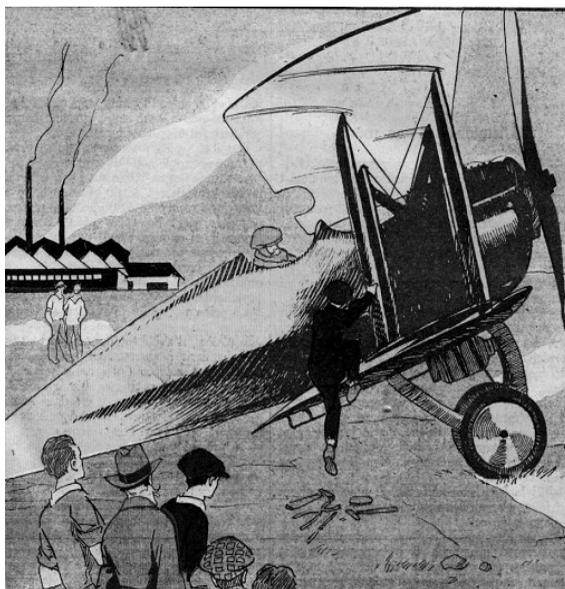


Arnould Galopin
Un aviateur de quinze ans



BeQ

Arnould Galopin

Un aviateur de quinze ans

I

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1104 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

La ténébreuse affaire de Green-Park

Le bacille

Le sergent Bucaille

Mémoires d'un cambrioleur retiré des affaires

Un aviateur de 15 ans

Édition de référence :
Paris, Albin Michel.

Première partie

I

L'angoisse d'une mère

– Voyons, petite mère, ne pleure pas... Est-ce que c'est la santé de Blanchette qui t'inquiète ?

– Non, mon Francis, non... Blanchette va mieux, le médecin a même dit qu'elle pourrait bientôt se lever... mais il faut encore des soins... surtout des médicaments... et...

M^{me} Dormeuil n'acheva pas... et fondit en larmes.

– Alors... si Blanchette est sauvée, pourquoi te lamenter, maman ?

– Mon Francis... Je vais te dire... Oui, il faut que tu saches tout. Depuis la mort de ton pauvre père, les quelques économies que nous avons pu réaliser, se sont épuisées... J'ai pourtant été bien économe, mais la vie est si chère... et

aujourd'hui... non seulement il ne nous reste plus rien, mais encore, nous devons un terme, et le propriétaire menace de nous expulser...

– Nous expulser, dis-tu... fit le jeune garçon avec un froncement de sourcil, nous jeter à la rue, en plein hiver, par ce temps... Non, il ne fera pas cela...

– Il le fera, mon enfant... Il nous expulsera comme il a expulsé les gens du cinquième, il y a deux mois de cela.

Francis demeura silencieux, couvant sa mère d'un regard attendri... Il se rappelait en effet l'expulsion des locataires du cinquième, les Renault, de pauvres gens qui peinaient du matin au soir, sans arriver à gagner leur vie... Il revoyait leur pauvre mobilier étalé dans la rue, sous la pluie, et la mère Renault, une vieille femme de soixante-quinze ans, assise sur une borne, avec ses deux petits-enfants à ses côtés...

Oui, il se rappelait tout cela, le petit Francis, et, par une naturelle association d'idées, il se voyait avec sa mère et sa petite sœur jeté à la rue, sous la bise glaciale, et errant sans foyer, à

travers Paris, à la recherche d'un abri qu'il ne trouverait peut-être pas ! Sa chère petite Blanchette en mourrait, et sa mère minée par les privations ne supporterait pas non plus cette cruelle épreuve...

Un pli barrait son petit front, et des larmes qu'il s'efforçait de retenir, mettaient comme un brouillard sur ses grands yeux bleus. Bien qu'il eût à peine quinze ans, il avait déjà l'énergie d'un homme, mais ne savait encore rien de la vie. Jusqu'alors, il avait toujours cru que sa modeste paye suffisait à entretenir le ménage, et ne se rendait pas compte des lourdes privations que s'imposait sa mère, pour équilibrer tant bien que mal leur modeste budget. Il y a dans les ménages parisiens, des femmes qui, depuis la guerre, souffrent en silence, travaillent comme quatre, et se privent parfois du nécessaire, pour donner la pâtée journalière à de pauvres petits êtres qui les paient de caresses, et qu'elles tremblent de ne pouvoir plus nourrir.

– Maman, déclara le petit Francis en embrassant tendrement sa mère, ne te désole

pas... tout s'arrangera... Dès demain, j'irai trouver le propriétaire... c'est un homme... il doit avoir des enfants, je parviendrai bien à l'attendrir...

– Hélas ! mon pauvre enfant, le propriétaire n'habite pas Paris... c'est à un gérant que nous avons affaire, et cet homme est impitoyable... M^{me} Renault est allée le trouver, avec ses deux petits, mais il a refusé de la recevoir, et le lendemain, il la faisait jeter dehors avec sa pauvre vieille mère.

Francis comprit que tout était fini, qu'il ne réussirait pas plus auprès du gérant que la malheureuse locataire du cinquième. Cependant, il s'efforçait encore de rassurer sa mère...

– Tout s'arrangera, répéta-t-il... je ferai des heures supplémentaires à l'atelier. Tu sais bien, maman, que ce n'est pas le courage qui me manque...

– Je le sais, mon enfant, mais le temps presse... demain, après-demain au plus tard, nous recevrons un papier d'huissier, une maudite feuille bleue dans laquelle on nous accordera tout au plus un délai de trois jours... Passé ce délai,

toutes les pauvres choses que nous avons ici tous les chers souvenirs que nous conservons, pieusement, seront vendus aux enchères... on ne nous laissera que nos lits... mais où aller, sans argent, par ce froid glacial ?... Si encore nous avions des parents, mais nous n'avons personne... pas même un ami.

Et M^{me} Dormeuil éclata en sanglots.

De la chambre voisine, une petite voix demanda :

– Maman... maman... pourquoi pleures-tu ?... Est-ce que Francis t'aurait fait de la peine ?

– Non... non, ma chérie, répondit la pauvre femme en se dirigeant vivement vers le lit où reposait la petite Blanchette, une fillette de sept ans environ, dont le visage maigre, éclairé par deux yeux de fièvre, faisait peine à voir... Non, Francis ne m'a pas fait de peine, il en est incapable, le pauvre enfant...

– Mais tu pleures, maman...

– Mais non, ma chérie, je ne pleure pas... pourquoi pleurerais-je... puisque tu vas mieux, et

que le médecin affirme que tu pourras bientôt sortir...

– Oui, petite sœur, ajouta Francis, tu pourras bientôt descendre...

La malade se pencha à l'oreille de son frère, et lui dit à voix basse :

– Alors, nous irons voir la jolie poupée que je t'ai déjà montrée... tu sais, celle qui ouvre et ferme les yeux... et qui parle... car elle parle, Francis... je l'ai entendue... Elle a une belle robe de soie bleue, et des cheveux blonds comme les miens...

Et, câline, la pauvre petite ajouta :

– Oh ! si tu pouvais gagner assez d'argent pour me l'acheter... mais ça doit être cher... C'est pour les enfants de riches, ces jolies poupées-là... Des petites filles comme moi ne peuvent pas avoir de belles dames avec des robes de soie... et aussi grandes que celle-là... Mais, si tu en trouvais une plus petite... ça me serait égal qu'elle ne parle pas, pourvu qu'elle remue les yeux...

– Tu l’auras, sœur, je te le promets.

– Oh ! merci, petit frère... et quand me l’apporteras-tu ?

– Bientôt...

M^{me} Dormeuil, qui avait entendu, secoua tristement la tête...

II

L'avion géant

Le lendemain, Francis partait pour l'usine. Il travaillait à Billancourt, dans une fabrique d'aéros. Il mordait déjà bien au métier, et son contremaître, émerveillé de son adresse, l'avait pris en amitié.

Le jeune garçon n'avait pas son pareil pour démonter un moteur, le remonter, vérifier et remettre en place les rouages si compliqués d'un avion. En trois ans, Francis était devenu l'un des meilleurs ouvriers de l'usine, et le directeur, M. Bergerol, le tenait en haute estime. « Ce gaillard-là ira loin », disait-il souvent. En attendant, Francis, qui n'avait pas encore quinze ans, ne gagnait pas autant que les autres ouvriers. Sa paye était modeste, et il faut croire insuffisante, puisque sa mère, sa petite sœur et lui n'arrivaient

pas à vivre.

Ce matin-là, l'enfant s'était armé de courage, et s'était décidé à demander audience à M. Bergerol, pour lui exposer sa situation. Cette démarche lui coûtait beaucoup, et il se demandait s'il aurait le courage de la faire. Cependant la misère des siens lui donnait de l'audace. Il y a des cas où les plus timides trouvent l'énergie nécessaire pour oser ce qu'ils considéraient tout d'abord comme une chose impossible. Par malheur, M. Bergerol ne vint pas à l'usine à l'heure habituelle. Force fut donc à Francis de regagner l'atelier où il arriva avec quelques minutes de retard.

– Eh ! quoi, Francis, lui dit le contremaître, on ne s'est pas réveillé, ce matin ?...

– Si, monsieur Ferrand, répondit le pauvre gosse... Je suis à l'usine depuis sept heures et demie... J'attendais le directeur, mais on m'a dit qu'il ne viendrait pas ce matin.

– Non, il ne sera ici que dans l'après-midi... Tu voulais lui demander quelque chose... un congé probablement ?

– Non, monsieur, je...

Et l'enfant éclata en sanglots.

Le contremaître était un brave homme. Il frappa amicalement sur l'épaule de Francis, en disant :

– Voyons, petiot, qu'est-ce que tu as ?... Est-ce que ta petite sœur irait plus mal ?

– Non, M. Ferrand...

– Alors ?

Francis hésitait à avouer sa détresse... Il est toujours pénible de mettre les étrangers au courant de ces drames intimes dont on n'a cependant pas à rougir, mais que l'on tient malgré tout à cacher.

Comme le contremaître insistait avec bienveillance, Francis se décida à parler. Le vieil ouvrier l'écoutait en hochant tristement la tête, de l'air d'un homme qui, lui aussi, a connu les heures douloureuses où le pain manque à la maison, par suite du chômage ou de la maladie.

Lorsque l'enfant eut terminé, il lui dit à voix basse, car les ouvriers commençaient à circuler

dans l'atelier :

– M. Bergerol est un bon patron... il te tirera de là, sois-en sûr... allons, essuie tes yeux, et mets-toi au travail. Nous n'avons pas de temps à perdre aujourd'hui, car il faut que l'avion de M. Beaucaire soit prêt, cet après-midi, pour les essais.

L'avion dont parlait le contremaître était un appareil nouveau modèle, construit sur les plans d'un ingénieur français, et qui devait accomplir prochainement un raid de plusieurs milliers de kilomètres.

Cet avion, pourvu d'un moteur d'une force de six cents chevaux, devait donner une vitesse régulière de cent cinquante kilomètres à l'heure.

Il était presque terminé, seul le moteur avait encore besoin d'être revu, et c'était dans l'atelier de Francis qu'il devait être mis au point. L'admission des gaz se faisait mal, et le réglage de la distribution devait être modifié. C'était peu de chose, en somme, mais il ne fallait rien laisser au hasard.

Toute la matinée, le contremaître, Francis et un autre ouvrier nommé Morel, s'occupèrent de ce travail de révision. Un peu avant midi, tout semblait en état... il ne restait plus qu'à placer le moteur sur l'avion, et à procéder aux essais.

Quand Francis partit pour aller déjeuner, le contremaître lui dit :

– Ne te désole pas, petiot... M. Bergerol arrangera ton affaire, et s'il refusait, ce qui me surprendrait beaucoup, je tâcherais de t'aider, dans la mesure de mes moyens.

L'enfant rentra chez lui plus confiant. Comme il ouvrait la porte, il vit sa mère assise près de la fenêtre, et tenant une feuille de papier bleu à la main...

– Mon pauvre petit, dit-elle, ce que nous redoutions est arrivé... on vient de nous apporter cette feuille... c'est un commandement d'huissier... il faut que dans trois jours, pour tout délai, nous ayons quitté cet appartement...

– Tranquillise-toi, petite mère, répondit Francis... nous resterons ici... c'est moi qui te le

dis...

– Mais, mon pauvre enfant... c'est dans trois jours... tu as bien entendu... trois jours... Comment veux-tu que d'ici là nous trouvions cinq cents francs... car c'est cinq cents francs qu'il nous faut...

– Je les trouverai, rassure-toi...

– Mais où ?...

– Je les trouverai, te dis-je... ne m'en demande pas davantage.

Et tout en parlant, Francis ingurgitait rapidement le maigre déjeuner que sa mère lui avait préparé... Ah ! ils n'étaient guère compliqués les déjeuners, depuis la maladie de Blanchette... Presque tout ce que rapportait le jeune ouvrier passait en médicaments... et cela durait depuis cinq mois !... Il arrivait même souvent qu'à la fin de la semaine, le pain était rare à la maison... Ce jour-là, Francis prétextant un malaise, disait qu'il n'avait pas faim, et allait se coucher à jeun.

Quand il affirmait à sa mère que tout

s'arrangerait, il était loin d'être convaincu de ce qu'il disait ; peut-être s'illusionnait-il, mais il s'efforçait de paraître très sûr de lui.

À une heure, il rentrait à l'usine. À peine était-il dans l'atelier que le contremaître lui disait :

– Vite... viens avec moi.

– Où cela ? demanda Francis.

– Au champ d'aviation des Moulineaux... Le patron y est déjà... nous allons procéder aux essais de l'aéro de M. Beaucaire.

Francis suivit le contremaître. Le pauvre enfant était navré, car il comprenait qu'il ne pourrait point parler à M. Bergerol, comme il en avait l'intention. Les essais se prolongeraient sans doute jusqu'à quatre heures de l'après-midi, et ensuite M. Bergerol regagnerait l'usine en auto. Ce serait alors l'heure du courrier, et il ne pourrait recevoir personne.

Le contremaître et l'apprenti avaient pris place dans une petite auto de cinq chevaux... C'était Francis qui conduisait, et il fallait voir avec quelle habileté, il circulait au milieu des voitures.

On arriva à Issy-les-Moulineaux... À droite d'un hangar, on apercevait un énorme avion autour duquel se tenaient plusieurs messieurs ; à gauche se trouvait le camion qui avait apporté le moteur. M. Bergerol donnait des ordres, et des hommes commençaient à mettre le moteur en place.

Francis et le contremaître saluèrent les assistants, et allèrent rejoindre les ouvriers.

M. Beaucaire, le propriétaire de l'avion, s'impatientait...

– Nous ne serons jamais prêts, dit-il... Il y a trois jours que tout devrait être terminé.

– Je ne dis pas le contraire, répondit M. Bergerol, mais nous avons été, vous le savez, obligés de revoir le moteur.

– Ce travail aurait pu être accompli plus rapidement.

– Je vous assure que nous n'avons pas perdu de temps... un moteur de douze cylindres ne se met pas au point en quelques minutes...

– Vous n'ignoriez point cependant que je dois partir le 15... et nous sommes aujourd'hui le 13...

- Vous avez donc deux jours devant vous.
- Deux jours, c'est trop court... Avant de tenter la grande épreuve que vous savez, il faut bien que je tâte un peu mon appareil... que je me familiarise avec lui.
- Vous aurez un bon pilote, à bord ?...
- Mon pilote n'est qu'un remplaçant... c'est moi qui conduirai la plupart du temps...
- Ne pouvez-vous remettre votre départ ?
- Remettre mon départ ! s'écria M. Beaucaire, vous n'y songez pas... Vous n'avez donc pas lu les journaux... Tous annoncent que je quitterai Paris le 15 à deux heures de l'après-midi. Puis-je leur envoyer une note pour leur dire que mon moteur n'est pas au point... que l'usine Bergerol a manqué à ses engagements ?
- Ah !... monsieur Beaucaire, se récria le directeur de l'usine, vous savez pourtant que j'ai fait tout ce que j'ai pu... C'est vous-même qui avez exigé que j'apporte certaines modifications à votre moteur...
- Parce qu'elles étaient nécessaires.

– Je le reconnais, mais cela a occasionné un supplément de travail...

M. Beaucaire ne dit rien. Il semblait agité, nerveux. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, grand, maigre, mais bien découplé. Sa physionomie un peu rude s'éclairait parfois d'un sourire.

On devinait en lui l'homme de sport et d'action, dont l'énergie et le sang-froid devaient être les qualités dominantes. Il avait fait la guerre comme aviateur, et ses raids audacieux lui avaient valu la croix et nombre de citations. Rentré dans la vie civile, il n'avait pu demeurer inactif, et, après avoir tenté plusieurs randonnées assez audacieuses, dont tous les journaux avaient parlé, il avait résolu de faire en avion le tour du monde, mais non point un tour du monde ordinaire. M. Beaucaire, voulait accomplir une véritable prouesse en traversant l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

Ce que M. Beaucaire allait tenter paraissait prodigieux, et l'on avait peine à croire qu'il mettrait son projet à exécution.

Cependant, le raid avait été décidé, les paris étaient ouverts, et l'intrépide aviateur devait prendre son vol dans deux jours. Beaucoup étaient persuadés qu'il courait au devant d'un échec, mais ses intimes, ceux qui le connaissaient bien, avaient foi en la réussite.

Les préparatifs avaient été tenus secrets, jusqu'à ce jour, et l'avion avait été enfermé dans un hangar, dès qu'il avait été au point. Il comportait de merveilleux perfectionnements dus à M. Maréchal, un ingénieur des plus distingués, ami intime de M. Beaucaire.

Tout allait bien jusqu'alors, sauf le moteur que l'on avait dû revoir plusieurs fois.

Aujourd'hui, il devait être au point. C'était du moins ce qu'affirmait M. Bergerol.

Les quelques assistants admis aux premières expériences étaient anxieux, impatients de voir ce que donnerait un appareil qui était appelé à révolutionner l'aviation.

III

Où Francis fait preuve d'habileté

Les ouvriers avaient fini de placer le moteur et l'avaient soigneusement relié aux organes de transmission.

M. Beaucaire attendait, posté près de l'aéro.

– Tout est prêt ? demanda-t-il aux ouvriers.

– Oui, monsieur, répondit le contremaître.

– Eh bien !... mettez en marche.

Le moteur fut lancé aussitôt. Il commença à ronfler assez régulièrement, mais bientôt, il eut des ratés...

– Ça ne va pas... ça ne va pas, cria M. Beaucaire... Vous ne supposez pas que je vais m'enlever avec un moteur qui peut caler d'un moment à l'autre...

Les ouvriers vérifièrent les bougies, la carburation, puis procédèrent à une nouvelle mise en marche.

Le résultat fut semblable au premier. On chercha de nouveau, mais la défectuosité subsistait toujours...

– Je vois ce que c’est, dit Francis.

M. Beaucaire avait entendu. Il regarda l’apprenti d’un air étonné :

– Vraiment, fit-il... tu vois ce que c’est ?...

Un peu gêné, Francis hésitait à répondre, mais pressé par l’aviateur, qui voulait voir si le jeune garçon avait réellement découvert quelque chose, il vérifia le moteur.

– Eh bien, puisque tu es si renseigné, dit M. Beaucaire, nous allons voir. Il serait curieux qu’un gosse fût plus habile que ses maîtres...

Francis armé d’une clef anglaise dévissa un écrou, puis un autre, remplaça une pièce qui s’était desserrée, la bloqua à fond, puis donna encore quelques tours de clef, et déclara :

– Maintenant, ça doit aller !

M. Beaucaire, le directeur de l'usine, et les ouvriers le regardaient d'un air incrédule. Le moteur fut de nouveau lancé et battit, cette fois, avec une régularité parfaite. On l'arrêta, on le fit repartir, il n'avait plus d'à-coups.

L'aviateur s'approcha de Francis, et lui dit :

– Monte avec moi.

Sans hésiter Francis s'installa dans la carlingue. M. Beaucaire se mit au volant, et bientôt l'avion décollait, prenait son vol, et montait rapidement. Il survola un instant la plaine des Moulineaux... piqua vers Billancourt, disparut, puis au bout d'une demi-heure, revint atterrir à l'endroit d'où il était parti.

– Ça va... ça va, dit M. Beaucaire en sautant à terre... Je pourrai partir le 15...

Puis s'adressant au directeur de l'usine :

– Que l'on rentre l'avion sous son hangar, dit-il, et que l'on ferme bien la porte.

– Ne craignez rien, répondit M. Bergerol, un homme veillera continuellement sur l'appareil.

M. Beaucaire serra les mains des personnes

présentes, puis se dirigea vers une splendide auto qui l'attendait. Au moment d'y monter, il fit signe à Francis, et lui dit :

– Viens... J'ai à te parler...

L'enfant eut un moment d'hésitation et se tourna du côté de son contremaître...

– Va, lui dit celui-ci...

Francis s'assit à côté de M. Beaucaire, et l'auto démarra. L'aviateur demeurait tout au fond d'Auteuil, dans le Parc des Princes. Il avait là une splendide villa entourée d'un immense parc et précédée d'une grande pelouse au milieu de laquelle on voyait des massifs de géraniums, d'hortensias et d'héliotropes. Quand l'auto stoppa devant la grille, un domestique ouvrit cette dernière et la voiture s'engagea dans une allée sablée qui conduisait au perron de la villa.

Quelques instants après, Francis et M. Beaucaire se trouvaient dans un salon magnifiquement décoré.

L'aviateur alluma une cigarette, fit signe au jeune apprenti de s'asseoir, et quand celui-ci eut

pris place dans un moelleux fauteuil :

– Écoute, mon ami, dit-il, tu m’as l’air d’un petit gars déluré... Tantôt, tu as montré que tu t’y entendais en mécanique. Je cherchais justement un bon mécanicien pour m’accompagner dans le long voyage que je vais entreprendre... Veux-tu venir avec moi ?

– Je ne demanderais pas mieux, monsieur, répondit Francis, mais je ne suis pas seul... j’ai ma mère et ma petite sœur... Elles vivent uniquement de ma paye d’ouvrier...

– Mais je te payerai aussi, moi... et pas à l’heure... au mois... Cela ne te dit rien de faire un beau voyage, de voir des pays nouveaux ?

– Oh ! si, monsieur... mais...

– Voyons, décide-toi... Dis oui ou non... moi je n’aime pas que l’on tergiverse.

– Eh bien, oui, répondit Francis...

Puis s’armant d’audace :

– Cependant...

– Quoi ?... fit M. Beaucaire...

– Pendant que je serai parti, il faudra bien que ma mère et ma petite sœur puissent vivre... et...

– C'est tout naturel... aussi, puisque tu acceptes je vais te payer deux mois d'appointements... est-ce assez ?... D'ailleurs, nous ne serons absents que deux mois... c'est dit ?

– Oui, monsieur.

– Bien... alors... à partir de maintenant, tu es à mon service. Dès demain, trouve-toi au hangar, nous ferons ensemble quelques essais... As-tu déjà conduit un avion ?

– Non, monsieur...

– Tu apprendras vite... à ton âge on n'a pas la tête dure et les réflexes sont rapides... Remarque bien qu'il n'est pas nécessaire que tu tiennes le volant, mais on ne sait pas ce qui peut arriver... D'ailleurs, nous ne serons pas seuls. J'emmène avec moi mon ami Tavernier, un officier de marine qui a dirigé, pendant la guerre, une base d'hydravions. Ne t'occupe pas de ton équipement, je pourvoirai à tout... Je ne te fais

pas signer d'engagement, j'ai ta parole... Donc, c'est entendu, convenu... Tu deviens mon mécanicien aux appointements de mille francs par mois... et je te paye deux mois d'avance... Si, comme je le crois, je suis content de toi, je te donnerai, à notre retour, une sérieuse gratification...

Francis rayonnait. Son cœur battait à coups désordonnés dans sa poitrine. Sa mère et sa petite sœur étaient sauvées... On ne les expulserait pas... et elles pourraient vivre tranquillement, en attendant qu'il revînt... Pouvait-il espérer mieux ?

M. Beaucaire s'était levé. Il alla à un petit secrétaire placé dans un angle de la pièce, y prit vingt billets, et les tendit à Francis, en disant :

– Voici un acompte... En route, tu n'auras pas à dépenser un sou... Tu peux par conséquent laisser cet argent chez toi.

L'enfant ne se tenait plus de joie... Il tournait et retournait les billets entre ses doigts, se demandant s'il ne rêvait pas, si tous ces jolis petits papiers bleus étaient bien à lui...

– Allons !... au revoir, dit M. Beaucaire... J'ai à travailler... Demain, trouve-toi au hangar à huit heures du matin... Nous ferons un essai sérieux, et nous tâcherons d'atteindre le maximum de vitesse que peut donner le moteur... Ce sera une rude journée... et après-demain... le départ...

Sur ces mots, l'aviateur serra la main à Francis...

– Où demeures-tu ?

– 25, rue des Plantes...

– Veux-tu que je te fasse reconduire en auto ?

– Merci, monsieur... merci... Je vais prendre le tramway...

– Ce sera comme tu voudras... à demain !

IV

La fin d'un mauvais rêve

Francis serra soigneusement dans la poche de son veston les deux mille francs, et s'achemina vers la barrière de Saint-Cloud. Il songea à prendre le tramway, mais il s'aperçut qu'il n'avait pas de monnaie sur lui... et il ne voulait pas changer un des billets. Il décida donc de rentrer chez lui à pied. Il suivit le boulevard Exelmans, traversa la Seine à Auteuil, et s'engagea sur le boulevard Lefebvre... Il avait quelquefois fait ce chemin, le dimanche, avec son père, lorsqu'il n'était encore qu'un tout petit enfant, et mille souvenirs se pressaient dans sa tête...

Que d'événements depuis la disparition de son pauvre père, que l'on avait ramené un jour de l'usine, cruellement blessé !... On avait cru tout

d'abord que ce ne serait rien, mais la blessure empirant, on avait été obligé de le conduire à l'hôpital où il n'avait pas tardé à succomber. Et Francis se représentait en imagination les tristes journées qu'avait dû passer sa mère, obligée pour élever ses enfants de faire des ménages dans le jour, et de travailler, le soir, à la lueur d'une petite lampe, à d'ingrates besognes.

Et une fierté lui venait, en songeant que maintenant, grâce à un homme qui avait été son bon génie, il allait pouvoir chasser de chez lui la misère... Le matin, il était parti le cœur bien gros, car il ne comptait guère sur la démarche qu'il allait tenter... Maintenant, il avait hâte d'arriver, de jeter ses billets sur la table, en disant à sa mère : « Tu vois, nous sommes sauvés ! »

Au bout du boulevard Brune, il prit la porte de Châtillon, et se trouva rue des Plantes... Il pressa le pas. La nuit était venue, les boutiques commençaient à s'éclairer... Tout lui semblait plus beau, les passants, les maisons, et c'est à peine s'il sentait le froid qui commençait à pincer dur. Il avait été tellement bouleversé, depuis

quelques jours, qu'il avait oublié la date du mois... En passant devant une boutique à la devanture brillamment illuminée, il vit un calendrier, accroché au-dessus de la caisse, et lut : 24 décembre !...

Vingt-quatre décembre !... mais c'était la veille de Noël... c'est donc pour cela que les passants avaient des mines si réjouies, que les étalages scintillaient. Une idée lui était venue. Tirant doucement de sa poche un billet de cent francs, il courut vers un bazar dont la devanture mettait jusqu'au milieu de la rue une longue traînée de lumière, et entra délibérément.

– Combien ? demanda-t-il, en désignant une jolie poupée blonde comme les blés, vêtue d'une superbe robe de satin, et dont les yeux agrémentés de longs cils s'ouvraient et se refermaient quand on la penchait en avant ou en arrière.

– Cinquante francs, répondit la marchande.

– Est-ce qu'elle parle ?...

– Je vous crois qu'elle parle... Écoutez... elle

dit papa et maman, comme un vrai bébé...

– C’est bien, enveloppez-la moi...

– C’est tout ce que vous désirez ?

Francis, sans répondre, examinait des cadres dorés. Il en prit un, paya, empocha sa monnaie et sortit rapidement, tant il avait hâte d’être chez lui. Il grimpa quatre à quatre les six étages, et arrivé devant sa porte, au lieu d’entrer comme il le faisait d’habitude, il frappa.

Ce fut la petite Blanchette qui vint ouvrir, mais avant de tourner la clef, elle demanda :

– Qui est-là ?

– Le petit Noël, répondit Francis en contrefaisant sa voix...

Blanchette ouvrit timidement, et poussa un cri de joie en apercevant son frère.

– Tiens, sœurlette, dit le jeune apprenti... Je t’avais promis une jolie poupée... la voici ! tu vois que je t’ai tenu parole.

Puis s’avançant vers sa mère qui, assise devant une petite table, ourlait pour un restaurant de

grossiers torchons de toile écrue, il l'embrassa tendrement, et lui dit :

– Tiens, petite mère...

Et il lui tendit le petit cadre doré en murmurant :

– Tu voulais toujours un cadre pour y mettre le portrait de notre pauvre papa... Je t'en apporte un... C'est ce que j'ai trouvé de mieux...

Madame Dormeuil prit le cadre, et fondit en larmes...

– Ne pleure pas, petite mère... ne pleure pas, dit Francis... Tu sais que j'avais promis que tout s'arrangerait... eh bien, je ne me trompais pas... Nous sommes sauvés !...

– Oh ! mon Francis, mon bon petit Francis... Comment es-tu parvenu ?...

– Je t'expliquerai cela, en dînant... Tiens, prends d'abord ces billets... il y a dix-neuf cents francs, presque une fortune... On ne pourra pas nous expulser maintenant... et nous avons de quoi vivre pour plusieurs mois...

Mais en disant ces mots, la voix de l'enfant

tremblait un peu... car il songeait que dans vingt-quatre heures, il lui faudrait quitter cette maison, où il avait apporté le bonheur... Et il se demandait comment il allait annoncer à sa mère la résolution qu'il avait prise, sans la consulter... ce départ en avion, cette absence de deux mois... qui pouvait se prolonger davantage... et qui sait ? peut-être *toujours !...*

V

L'inquiétude d'une mère

Ah ! il passa une bien triste nuit, le pauvre enfant. Au matin, à l'heure où d'habitude il se levait pour partir à l'atelier, il s'habilla lentement, pendant que sa mère préparait le déjeuner. La petite Blanchette, jouait avec sa poupée à laquelle elle parlait d'une petite voix douce et flûtée.

– Allons, Francis, dit M^{me} Dormeuil, ton café au lait est servi...

Francis s'assit devant la petite table où sa mère venait de poser un bol et un petit pain. Il s'efforçait de sourire, le pauvre petit, mais il était bien près de pleurer ! Sa mère s'aperçut de son trouble.

– Qu'as-tu donc, mon enfant ? demanda-t-elle... Serais-tu malade...

– Non, petite mère, répondit Francis... Non. je ne suis pas malade...

Cependant, il avait dit cela d'une telle façon que M^{me} Dormeuil le regarda, cherchant à lire dans ses yeux.

– Si tu te sentais fatigué, tu pourrais prendre deux ou trois jours de repos... Ton patron ne te refuserait pas cela... Il est si bon.

– Non, répondit Francis, d'ailleurs, à partir d'aujourd'hui, je ne suis plus au service de M. Bergerol... Je vais travailler avec M. Beaucaire, un aviateur, qui vient de faire construire un avion nouveau modèle... Je ne te l'ai pas dit hier, mais c'est à cet aviateur que je dois l'argent que j'ai rapporté... Il m'a pris en amitié, parce qu'il a vu que je n'étais pas mauvais mécanicien, et il va m'emmener avec lui... oh ! pour quelques jours seulement, car il veut expérimenter son appareil loin de Paris, afin qu'on ne copie pas ses plans.

M^{me} Dormeuil était devenue inquiète :

– Alors, mon Francis, dit-elle, tu vas nous quitter ?

– Oh !... pour quelques jours seulement... Sois tranquille...

– Tu ne m’aurais pas dit cela hier ?

– J’ai eu tort, j’aurais dû te le dire... mais ce n’était pas très important en somme... une absence de quelques jours... deux ou trois semaines peut-être...

– Et tu vas loin ?

– Non, pas très loin. M. Beaucaire va me dire aujourd’hui où nous allons.

– Tu ne monteras pas en avion, au moins ? Tu sais que je ne vivrais plus si je savais que tu dois t’embarquer à bord de ces vilains appareils qui sont si dangereux...

– Moi, je suis mécanicien... Je serai là uniquement pour revoir le moteur, le mettre au point. Je suis bien payé, songe donc, mille francs par mois... Pouvais-je refuser une si belle situation ?... Et puis, M. Beaucaire est un excellent homme... Je ne voulais pas quitter l’usine, mais les conditions qu’il m’a faites sont tellement avantageuses, que je n’ai pas hésité...

Sans lui, petite mère, que serions-nous devenus ?... Je lui ai exposé notre situation, et il m'a aussitôt avancé deux mille francs. Quel est le patron qui aurait consenti à avancer pareille somme à un simple apprenti ?

– Ce M. Beaucaire est en effet un brave cœur, mais crois-tu, mon Francis, qu'il ne voudra pas faire de toi un pilote ? Oh ! si je pensais cela...

– Mais non, petite mère... je te répète qu'il m'a embauché comme mécanicien... c'est lui le pilote, et il ne voudrait confier à personne le soin de diriger son appareil...

– Cependant, tu monteras en avion avec lui ?

– Oh ! ce n'est pas sûr...

M^{me} Dormeuil s'était assise près de Francis, et lui avait pris les mains. Elle savait que son fils ne lui avait jamais menti ; elle insista. L'enfant qui craignait d'être obligé d'avouer ce qu'il voulait taire, essaya de changer de conversation.

– Tu comprends, petite mère, dit-il, une situation comme celle-là ne se trouve pas tous les jours. Ils sont rares ceux qui arrivent à gagner

mille francs par mois... Mille francs par mois, c'est une somme. Cela fait trente trois francs par jour...

– Mais, mon enfant, c'est justement ce qui m'étonne. Te paierait-on si cher, si tu n'avais pas de risques à courir ?

– J'avoue que c'est là un gain magnifique, mais je vais te dire... Personne n'était parvenu à mettre au point le moteur de M. Beaucaire... C'est moi qui ai eu la chance de découvrir ce que les autres n'avaient pas trouvé... Question de chance, peut-être, mais M. Beaucaire a été enthousiasmé. C'est un homme très riche, paraît-il, et qui ne regarde pas à l'argent... Tu devrais être heureuse, petite mère, de ce qui nous arrive car nous voilà maintenant tranquilles. Peut-être serais-je encore obligé de m'absenter quelquefois, mais ces absences seront de courte durée...

VI

Le départ

M^{me} Dormeuil ne disait plus rien. Elle regardait toujours Francis, et celui-ci se sentait de plus en plus gêné. Il eût voulu tout avouer à sa mère, mais il était retenu par la crainte de l'alarmer. Il savait qu'elle avait toujours craint de le voir devenir pilote, et il lui avait toujours promis de ne jamais monter en avion. Cette promesse, il l'avait scrupuleusement tenue. Il était, la veille encore, décidé à la tenir toujours, mais les circonstances que l'on connaît avaient forcé le pauvre enfant à agir autrement. Nous ne sommes pas maîtres de nos résolutions ; le hasard, qui est notre souverain maître, bouleverse souvent tous nos projets, fait dévier brusquement le cours de notre vie.

– Tu ne pars pas aujourd'hui ? demanda M^{me}

Dormeuil.

– Si, petite mère...

– Alors... tu vas monter en avion avec M. Beaucaire.

– Je ne pense pas... Lui va partir sur son appareil, mais moi... il est possible que je prenne le chemin de fer pour aller le rejoindre... Je ne sais encore ce qu'il décidera. En tout cas, rassure-toi... s'il m'emmène dans son appareil, je ne courrai aucun danger. M. Beaucaire est un « as ». Il conduit un avion plus facilement qu'une automobile... Avec lui on est en sûreté... D'ailleurs, je t'écirai dès que je serai arrivé à destination.

Et comme sa mère pleurait, Francis la consola du mieux qu'il put, trouvant mille raisons pour apaiser ses craintes. L'heure du départ approchait. Il prit le petit paquet de linge qu'il avait préparé, le ficela soigneusement, puis passa dans la pièce où se trouvait Blanchette. L'enfant s'était endormie, sa poupée entre les bras, le visage heureux, souriant. Il n'osa pas la réveiller. Après l'avoir contemplée quelques instants, il

sortit sur la pointe des pieds ; il avait le cœur serré, le pauvre gosse, mais était assez maître de lui pour retenir ses larmes.

Il embrassa tendrement sa mère, lui promit de lui écrire tous les jours, et, brusquant la séparation, parce qu'il sentait son énergie faiblir, il ouvrit la porte, et descendit rapidement l'escalier. Arrivé dans la rue, il s'arrêta un instant, sa mère était à la fenêtre et lui faisait des signes. Il lui envoya un baiser, et partit en courant.

Avant de tourner le coin de la rue, il regarda une dernière fois cette maison où il laissait tout ce qu'il aimait en ce monde, et éclata en sanglots.

Un moment, il regretta la résolution qu'il avait prise, mais il était trop tard. Il s'était engagé, il ne pouvait revenir sur sa décision. Le sort en était jeté... il fallait partir. En passant devant une boutique il regarda l'heure. Il était en retard, jamais il n'arriverait à temps, s'il ne prenait pas une voiture. Il appela un taxi, et lança au chauffeur :

– Au champ de manœuvres des Moulineaux...

Vite ! je suis pressé.

Le chauffeur eut un signe de tête, débraya, passa en première, puis en seconde et en troisième, et un quart d'heure après s'arrêtait à la porte d'Issy. Francis descendit vivement, paya, et se mit à courir vers le hangar où était remisé l'aéro.

Arrivé devant ce hangar, il respira. M. Beaucaire n'était pas encore arrivé. Il demanda la clef au gardien, et, aidé d'un ouvrier qui se trouvait là, sortit l'aéro, dont il vérifia immédiatement le moteur.

Quelques instants après, M. Beaucaire faisait son apparition. Il était accompagné d'un homme de haute taille, vêtu d'un complet de molleton bleu.

– Ah !... déjà au travail, dit M. Beaucaire en apercevant Francis... c'est bien, cela... Moi, j'aime l'exactitude.

Et il dit à son compagnon :

– Voici le petit mécanicien dont je t'ai parlé.

L'homme au complet bleu, qui n'était autre

que l'officier de marine Tavernier, dont M. Beaucaire avait, la veille, parlé à Francis, regarda l'apprenti en souriant, et murmura :

– Il est bien jeune...

– Oui, répondit M. Beaucaire, mais il est aussi habile qu'un homme. Il connaît à fond le moteur, et n'est jamais embarrassé quand survient une panne... Tu verras...

M. Tavernier, un capitaine de vaisseau, qui avait fait toute la guerre, comme commandant d'une base d'hydravions, était un homme froid, réfléchi, qui attendait pour juger les hommes, de les avoir vus à l'œuvre. Il ne dit rien, mais Francis comprit qu'il lui faudrait gagner la confiance de ce compagnon de voyage.

Une auto arriva bientôt, et des ouvriers en tirèrent des caisses qu'ils placèrent à bord de l'avion. Quand tout fut habilement « arrimé » dans la carlingue, M. Beaucaire consulta sa montre.

– Encore une heure ! dit-il.

Et, aidé de Francis et du commandant

Tavernier, il vérifia le contenu des caisses qui étaient divisées en compartiments, et s'ouvraient au moyen de ressorts. Les unes renfermaient des appareils météorologiques : boussoles, anémomètres, théodolites, thermomètres, etc., les autres des effets de voyage et des fourrures, des provisions de bouche, des armes et des munitions.

Bientôt une foule difficilement maintenue par un barrage d'agents envahit le champ d'Issy-les-Moulineaux. Des ministres, des militaires ainsi que le délégué à l'aéronautique vinrent prendre place dans une tribune élevée près des hangars. Les présentations eurent lieu, un personnage officiel prononça un discours, M. Beaucaire répondit, et enfin, un coup de canon donna le signal du départ. L'avion s'éleva, salué par les acclamations de milliers de personnes, et piqua droit dans la direction nord-est.

M. Beaucaire était au volant. Francis et le commandant Tavernier se tenaient assis derrière lui.

C'était la première fois que le jeune apprenti

montait en avion. Il ne s'aperçut pas tout d'abord que l'appareil avait décollé, mais s'étant penché en dehors de la carlingue, il vit le vide au-dessous de lui. Tout lui paraissait déjà lointain, et il avait peine à distinguer les objets et les personnes. Les rues lui semblèrent aussi étroites que des passages, et la Seine sur laquelle le soleil mettait parfois des étincellements rapides ressemblait à un long ruban d'argent.

Il éprouvait quand même une petite émotion, à se sentir ainsi balancé dans l'espace, mais bientôt il se familiarisa avec le mouvement de l'avion, et sa pensée se reporta vers la petite maison de la rue des Plantes dont il s'éloignait de seconde en seconde. Que dirait sa mère, quand, le lendemain, elle apprendrait en lisant le journal, le départ de M. Beaucaire... quand elle apprendrait surtout que le célèbre aviateur entreprenait le tour du monde.

Et Francis se représentait en imagination le désespoir de la pauvre femme. Lui tiendrait-elle rigueur de ne point lui avoir dit toute la vérité ? Non, sans doute, car elle comprendrait le

sentiment auquel il avait obéi en ne lui parlant point de ce voyage, qui pouvait se prolonger de longs mois.

Elle lui pardonnerait sans doute, puisque c'était pour la sauver de la misère qu'il s'était décidé à partir, mais elle vivrait dans des transes continuelles, en attendant son retour. Enfin, il n'avait rien à se reprocher... il avait fait son devoir !... Si de là-haut son père pouvait le voir, il ne pouvait que l'approuver. Et cette pensée redonna du courage à l'enfant.

L'avion survolait maintenant de grandes plaines verdoyantes que coupaient, de temps à autre, la ligne argentée d'un cours d'eau sinueux. Bientôt on passa au-dessus d'une ville qui ne tarda pas à s'effacer dans le lointain, puis ce furent de nouveau des plaines, des rivières, des vallées où s'égrenaient des maisons minuscules.

M. Beaucaire, courbé sur son volant, semblait ivre de vitesse.

– Nous faisons le kilomètre en moins de vingt-quatre secondes, dit tout à coup le commandant Tavernier à Francis... Cela

représente environ cent cinquante cinq kilomètres à l'heure...

Il parlait très fort, il criait presque pour se faire entendre de Francis, car le moteur ronflait avec un bruit formidable. Le jeune apprenti écoutait avec attention, puis appuyait parfois sur une manette communiquant avec le réservoir à huile. Tout allait bien, les pistons battaient régulièrement, mais tout à coup, il y eut des pétarades, puis des ratés !

Francis saisit le tube acoustique au moyen duquel on pouvait communiquer avec le pilote et cria :

– Attention !... Trop de gaz !...

Cependant les ratés continuaient... Francis devint inquiet :

– Le moteur chauffe, dit-il... Vous feriez bien d'atterrir.

Mais M. Beaucaire, sans tenir compte de cet avertissement, continuait à pointer dans l'espace. Lui aussi, avait l'habitude du moteur, et jugeait sans doute qu'il n'y avait rien à craindre.

Cependant, Francis l'oreille tendue, était attentif au vrombissement du moteur. Il était persuadé qu'il se passait quelque chose d'anormal. Quoi ? Il n'aurait pu le dire, mais il devenait de plus en plus anxieux. Il faut croire que M. Beaucaire avait fini par s'apercevoir que tout n'allait pas régulièrement, car il se retourna, et regarda Francis. Le gosse lui fit un signe que l'aviateur ne comprit pas sans doute, car il se courba de nouveau sur son volant.

– Atterrissons ! atterrissons ! cria Francis dans le tube acoustique.

VII

La première panne

Il avait à peine prononcé ces mots que le moteur cessait brusquement de battre, et ce fut la chute, une chute en vol plané qui allait peut-être devenir dangereuse car la nuit était venue, et on ne voyait rien, absolument rien. Était-on au-dessus d'une plaine, d'un village, d'une montagne, d'une forêt ? Si l'on se trouvait au-dessus d'une plaine, tout irait bien, mais si par malheur l'avion s'abattait sur un arbre ou sur le toit d'une maison, c'était la catastrophe.

Francis se rendait parfaitement compte du danger, mais avait conservé tout son sang-froid. L'avion descendait, d'un mouvement qui s'accélérait parfois terriblement, puis il penchait, se redressait, décrivant soudain une courbe et retombait comme une pierre... Enfin, M.

Beucaire manœuvra avec tant d'adresse qu'il arriva à se poser sur le sol assez légèrement. Il y eut une secousse, mais qui n'avait rien d'inquiétant. Par bonheur, on avait atterri dans une vaste plaine dont le sol était humide, de sorte que l'on prit contact avec le sol sans « casser de bois ».

– Ouf ! fit M. Beaucaire... j'ai bien cru que ça serait plus dur que cela... Enfin, nous sommes sains et saufs, c'est le principal... Satané moteur, va ! il allait si bien... Nous faisons au moins du cent trente à l'heure.

– Tu peux dire du cent cinquante, et même du cent cinquante cinq, répondit le commandant Tavernier... Peut-être as-tu un peu trop forcé la vitesse, au début...

M. Beaucaire ne répondit pas. Il cherchait quelque chose dans la carlingue... Francis devina ce qu'il cherchait, c'était la lampe électrique, la « baladeuse » qui servait à inspecter les organes du moteur. L'apprenti se mit immédiatement à l'ouvrage. M. Beaucaire et le commandant Tavernier l'observaient, se demandant s'il allait

trouver la panne. L'enfant prit une clef anglaise, démontra un écrou puis un autre. Il vérifia les godets des têtes de bielle, les paliers du vilebrequin, l'échappement, l'admission, la compression, démontra, remonta, suant, s'essoufflant, un peu intimidé par ces deux hommes qui le regardaient, et dont l'un semblait n'avoir qu'une médiocre confiance en son habileté de mécanicien.

– Voyons, Francis... voyons, ne cessait de répéter M. Beaucaire, crois-tu pouvoir nous tirer de là ?

L'enfant répondait par monosyllabes, n'osant se prononcer, car il se trouvait en présence d'un cas des plus compliqués. Pourtant, il ne se décourageait pas. Il connaissait si bien tous les organes du moteur, il les avait tant de fois enlevés et replacés, qu'ils n'avaient plus de secrets pour lui.

– Et alors ? fit M. Beaucaire... est-ce réparable ?

– Oui, monsieur, répondit Francis, au bout d'un instant... Je vois ce que c'est.

– Une réparation grave ?

– Non, un quart d’heure environ.

Les deux aviateurs respirèrent.

– Tu es sûr, reprit M. Beaucaire, de pouvoir réparer ?

– Oui, monsieur, dit l’apprenti. C’était peu de chose, mais il fallait le trouver... Vous allez voir.

En effet, au bout de dix minutes, le moteur remis en marche battait à coups réguliers.

– Maintenant, déclara Francis, je crois que nous n’aurons plus de pannes...

– Oh ! fit M. Beaucaire en riant... il ne faut jamais dire cela... Touchons du bois.

Francis était très fier de s’être montré à la hauteur de sa tâche. Si le malheur avait voulu que, pour ses débuts, il ne découvrit point la panne, il était perdu de réputation. Au lieu de cela, il venait de grandir de cent coudées dans l’esprit de M. Beaucaire et du commandant.

– Tu vois, Tavernier, dit l’aviateur, j’ai eu la main heureuse quand j’ai déniché ce petit

mécanicien-là... Et toi qui doutais de lui... Tu es obligé de reconnaître qu'il t'a étonné ?

– Ma foi, fit le commandant Tavernier en riant, j'avoue que je m'étais trompé... Oui, nous avons là un sérieux mécanicien... et il n'a que seize ans, m'as-tu dit ?

– Quinze, rectifia M. Beaucaire.

– C'est merveilleux...

– Ce gamin est un petit prodige... Il est né mécanicien comme d'autres naissent aviateurs... et je suis sûr qu'avant peu, j'en ferai un excellent pilote.

Tout le monde remonta à bord.

– Où donc pouvons-nous bien être, demanda M. Beaucaire.

– Ma foi, répondit le commandant Tavernier, si je me fie aux calculs de vitesse que j'ai pu faire, et à la direction que nous avons suivie, nous ne devons pas être loin de Metz.

– Tu crois ?

– Je ne l'affirmerais pas, car tu sais comme

moi que les erreurs sont fréquentes en aviation, mais je ne pense pas me tromper de beaucoup...

– Ai-je suivi régulièrement la route que nous nous étions tracée.

– Oui... à quelques degrés près.

– Au jour, nous pourrons contrôler.

Quand le jour parut, on avait depuis longtemps dépassé Metz, et Tavernier, qui avec sa jumelle explorait l'horizon, s'écria tout à coup :

– Nous sommes en avance de vingt-cinq minutes sur notre ordre de marche... Voici Cologne...

Beaucaire n'avait pas entendu. Le commandant prit l'acoustique :

– Cologne ! lança-t-il.

Le pilote se retourna et répondit :

– Ça va bien.

VIII

La bourrasque

Tout allait bien en effet. M. Beaucaire avait résolu d'aller directement de Paris à Moscou, mais avait compté sans les éléments, ces redoutables ennemis des aviateurs. Comme on approchait de Magdebourg, le commandant Tavernier, qui venait de consulter le baromètre du bord, dit tout à coup à Francis :

– Oh ! oh ! ça se gâte... Depuis quelque temps, le vent se lève... Nous allons avoir une bourrasque. J'ai envie de prévenir Beaucaire, pour qu'il s'élève un peu...

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un ouragan terrible se déchaînait. Le pilote voulut gagner de la hauteur, mais il était trop tard. L'avion fut roulé, emporté comme une feuille, avec une

rapidité folle... Parfois, il se penchait entièrement sur le côté, et l'on eût pu croire qu'il allait capoter, mais il se redressait, bondissait comme sur d'invisibles montagnes russes et s'inclinait de nouveau.

Francis qui se rendait compte du danger, ne pensait pas à lui dans cet instant tragique. Il songeait à sa mère, à sa petite sœur. Qu'allaient-elles devenir s'il trouvait la mort dans ce voyage ? Était-ce donc en vain qu'il s'était dévoué pour elles !

L'aéro continuait de sauter sous les claques du vent, mais résistait victorieusement. M. Beaucaire essayait de gagner de la hauteur, persuadé que, dans les hautes régions, il trouverait peut-être un peu de calme, mais chaque fois qu'il voulait monter, le vent le rabattait, le repoussait en quelque sorte vers le sol.

Pendant près de vingt minutes, avec une habileté et une énergie merveilleuses, il lutta contre l'ouragan. L'avion craquait dans toute son armature et semblait près de se briser. Tout à coup, le ridoir d'un de ses haubans céda avec un

bruit sec... un tendeur se rompit, mais l'avion conserva son équilibre.

Enfin, la tempête s'apaisa aussi vite qu'elle était venue et l'appareil reprit sa marche régulière.

M. Beaucaire eût pu continuer sa route, mais s'il était audacieux dans les circonstances critiques, il était néanmoins très prudent. Il comprit qu'après de telles secousses, l'avion avait dû beaucoup souffrir et qu'une révision s'imposait. Il se mit donc en descente et quelques instants après, atterrissait dans une vaste plaine sablonneuse, bordée au nord par une forêt de sapins. Une fois que l'appareil se fut posé sur le sol, M. Beaucaire dit à Francis :

– Je ne pense pas que nous ayons d'avaries, mais il faut quand même voir...

– Il y a deux ridoirs qui ont sauté, répondit Francis, je vais les remplacer... il suffira de tendre aussi ces deux haubans et je crois que ce sera tout. Par mesure de précaution, je visiterai cependant le moteur.

Ce disant, l'apprenti fouillait dans un coffre, y prenait deux ridoirs et une clef anglaise, et se hissait sur une des ailes de l'appareil. Il eut vite fait de resserrer les tendeurs, puis, ce travail terminé, inspecta le moteur... Il n'y releva rien d'anormal, cependant, par mesure de précaution, il resserra quelques écrous... Il avait presque terminé son travail, quand tout à coup, des hommes sortirent d'un baraquement en planches situé dans la plaine et s'avancèrent en courant vers les aviateurs.

C'étaient des soldats allemands.

– Bon, fit M. Beaucaire, il ne nous manquait plus que ça... Nous aurions dû repartir plus tôt...

Déjà les soldats entouraient l'aéro. Celui qui les commandait, un sous-officier à l'air revêche, demanda en un mauvais français :

– Que faites-vous là ?

– Vous le voyez, répondit M. Beaucaire, nous réparons notre aéro.

– D'où venez-vous ?

– De Paris...

- Vous savez où vous êtes ici ?
 - Ma foi non...
 - Vous êtes sur le terrain de manœuvres de Magdebourg...
 - Je l’ignorais...
 - Oui, vous dites cela... Enfin, ça ne me regarde pas... Vous vous expliquerez devant le commandant... venez...
 - Et notre appareil ?
 - Mes hommes vont le garder...
 - Ne puis-je laisser quelqu’un à bord ?...
 - Non... venez tous les trois...
- Il n’y avait pas à répliquer, il fallait obéir. Pourtant M. Beaucaire insista :
- Nous ne sommes plus en guerre, dit-il. Les avions peuvent circuler librement au-dessus des villes d’Europe...
 - Possible... mais ils ne doivent pas atterrir sur un champ de manœuvres...
 - Nous prendriez-vous pour des espions ?

Le sous-officier ne répondit pas...

Les trois aviateurs furent conduits dans un baraquement et là, attendirent, pendant près de trois heures, l'arrivée du commandant. Les soldats regardaient curieusement les trois prisonniers et se livraient à des réflexions que, seul, M. Beaucaire comprenait. Enfin, le commandant arriva. C'était un homme jeune encore, très élégant. Suivant l'usage allemand, il se présenta :

– Commandant von Rupfel, dit-il.

À son tour, M. Beaucaire déclina ses nom et qualité ; le commandant Tavernier fit de même.

– Messieurs, dit l'officier allemand, bien que nous ne soyons plus en guerre, vous ne devez pas ignorer qu'il est interdit aux aviateurs non munis d'une autorisation spéciale d'atterrir sur notre territoire.

– Nous n'avons pas atterri volontairement, répondit M. Beaucaire. Comme nous avons été assaillis par une violente bourrasque, et que notre appareil avait été endommagé, nous nous

sommes simplement posés sur le sol, pour réparer, et nous allions repartir, quand vos hommes nous ont arrêtés.

L'officier allemand sourit, puis demanda :

– Vous avez des papiers ?

– Oui, répondit M. Beaucaire.

– Veuillez me les remettre. Il faut que je les soumette au général.

– Mais cela va prendre du temps... et nous sommes pressés.

– Je regrette de vous retenir, mais c'est l'ordre... Le général seul peut décider...

Sur ces mots, le commandant von Rupfel salua avec courtoisie, et disparut.

Les trois aviateurs furent enfermés dans un cabanon, à la porte duquel on plaça un factionnaire.

– Par exemple ! si je m'attendais à cela, dit M. Beaucaire...

– Bah ! répondit le commandant Tavernier, ils ne peuvent tout de même pas nous fusiller.

– Non, bien sûr, mais ils peuvent nous enfermer dans une forteresse et confisquer notre appareil... ce qui manquerait de gaieté...

– Oui, plutôt... et notre voyage se trouverait à jamais compromis.

– Tout s’arrangera, je l’espère.

– Probablement... Ah ! quelle mauvaise inspiration nous avons eue de venir justement atterrir sur un champ de manœuvres, à proximité d’une caserne allemande...

– En effet, c’est jouer de malheur... mais si nous avons affaire à des gens intelligents, ils comprendront que nous ne sommes pas des espions... Les journaux ont assez parlé de notre voyage...

– C’est vrai... enfin, attendons...

Les heures passaient et les trois aviateurs attendaient toujours qu’on les interrogeât. Ce ne fut que dans le milieu de l’après-midi qu’on les conduisit enfin devant le général.

Celui-ci les salua poliment et, après les avoir fait asseoir, leur dit en français, presque sans

accent :

– Messieurs, aux termes des règlements militaires, aucun avion ne doit atterrir sur notre territoire, à moins que ce ne soit un avion commercial, faisant le transport des voyageurs. Le commandant von Rupfel m’a mis au courant de ce qui s’est passé ; d’autre part, je sais que vous avez entrepris un raid autour du monde... Je prends donc sur moi de vous remettre en liberté, car je ne veux pas qu’il soit dit que nous traitons en ennemis les Français qui atterrissent chez nous. Mais je ne vous dissimulerai pas cependant que cette affaire va faire du bruit, et que certains partis politiques vont s’en emparer pour faire échec au gouvernement... En tout cas, je ne veux point retarder votre voyage. S’il surgit des complications, nos agents diplomatiques tâcheront d’arranger les choses... mais donnez-moi votre parole que si, après votre voyage, nous avons besoin de votre témoignage, vous reviendrez ici...

– Vous pouvez y compter, répondit M. Beaucaire... mais je tiens à ce que vous soyez

bien convaincu que nous ne sommes pas des espions...

– J'en suis persuadé, monsieur, et c'est pour cela que je vous remets en liberté...

L'entretien prit fin sur ces mots. L'officier salua et dit aux aviateurs :

– Je donne l'ordre à un lieutenant de vous reconduire à l'endroit où est resté votre appareil.

Et il ajouta :

– Je suivrai avec intérêt les péripéties de votre voyage... Votre première escale est Moscou, je crois ?

– Oui, fit M. Beaucaire...

– Puissiez-vous là-bas ne point rencontrer trop de difficultés, à votre place, je ne serais pas tranquille...

IX

Dans les airs

Une demi-heure après, M. Beaucaire, le commandant Tavernier et Francis montaient à bord de leur aéro, sous l'œil ahuri des soldats allemands...

– Nous en sommes quittes à bon compte, dit M. Beaucaire en s'installant sur sa sellette de pilote.

– Oui, répondit le commandant Tavernier... Ici, tout s'est bien passé... Reste à savoir ce qui va nous arriver en Russie.

– Bah ! que veux-tu qu'il nous arrive ?

– Peut-on savoir... À ta place, j'aurais brûlé l'étape de Moscou.

– C'était impossible... il faut bien que nous nous ravitaillions en huile et en essence...

– Oui, c’est vrai. Ah ! cette question de ravitaillement, ce sera la pierre d’achoppement de notre voyage.

– Mais non... tout marchera bien, tu verras... Il ne faut pas se tracasser d’avance... Tu vois, jusque-là tout s’est bien passé... Les Allemands ne nous ont pas gardés... ils nous ont même remis très vite en liberté.

– Parbleu !... la guerre est finie...

– Oh ! ce n’est pas une raison !... La guerre est finie, c’est entendu, mais de l’autre côté du Rhin, on se méfie toujours. La situation est loin d’être nette, et bien des difficultés peuvent surgir encore...

– J’ai peu de confiance en la Russie.

– Pourquoi ? Les Russes se sont donné le gouvernement qu’ils voulaient... Cela ne nous regarde pas... Ils n’ont d’ailleurs aucune raison pour nous en vouloir...

Déjà l’avion décollait. Il s’éleva à une centaine de mètres, se tint à cette altitude pendant quelques secondes, puis prit peu à peu de la

hauteur.

– Tiens, dit tout à coup, Francis qui venait d'ouvrir une caisse, nos armes ont disparu... Et nos munitions aussi...

– C'est vrai, fit le commandant Tavernier... Ce sont les Allemands qui ont fouillé dans nos coffres... et il est fort heureux qu'ils ne nous aient pas tout pris. Ils ont sans doute supposé que des aviateurs qui voyagent pour leur plaisir n'ont point besoin de fusils ni de cartouches... Ma foi, tant pis ! nous en serons quittes pour acheter des armes plus tard... C'est égal, ils auraient pu nous prévenir...

On survolait maintenant d'immenses plaines.

Le commandant Tavernier, une carte déployée sur ses genoux, cherchait à situer les endroits que l'on traversait...

– Nous entrons dans le Brandebourg, dit-il... Ce fleuve que nous apercevons là-bas, c'est l'Oder... Avant la nuit, nous serons, je l'espère, au-dessus de Posen... ensuite nous atteindrons Varsovie... Si nous continuons à marcher aussi

régulièrement, nous rattraperons peu à peu le temps que nous avons perdu. Il me semble cependant que Beaucaire va un peu vite... Sûrement, nous dépassons la vitesse de cent soixante à l'heure... c'est peut-être excessif...

– Le moteur ne fatigue pas, répondit Francis... et je crois que lorsque les soupapes seront bien rôdées, il pourra fournir encore une vitesse supérieure.

Les paysages se succédaient, tristes, monotones. C'étaient de grandes plaines de sable, des bois de sapins, des collines arides... Parfois, un marécage brillait comme une glace sous le soleil...

– Il ne ferait pas bon atterrir dans ces parages, dit Francis.

– Non, répondit le commandant Tavernier... ce n'est pas le moment d'avoir une panne... Si par malheur nous tombions dans ces marécages, nous y resterions... Heureusement que nous allons bientôt les dépasser et retrouver des régions moins dangereuses...

Cependant, les marécages se succédaient, pareils à des lacs reliés entre eux par des canaux... Çà et là, on apercevait sur des éminences des maisons aux toits de tuile rouge, et quelques moulins.

Depuis quelques instants, Francis était attentif, semblant écouter quelque chose.

– Le moteur ne « donne » pas bien ? interrogea le commandant Tavernier.

– Si, répondit le jeune apprenti, mais il chauffe terriblement... Je vais prévenir M. Beaucaire, pour qu'il modère un peu son allure.

Le pilote tint compte de l'avertissement et l'avion ralentit sa marche.

– Avez-vous à bord des pièces de rechange ? demanda le commandant.

– Oui, répondit Francis, tout a été prévu.

– Ah ! tant mieux !...

Tout avait été prévu, en effet, comme le disait l'enfant. Deux caisses placées à l'avant de la carlingue contenaient pièces, écrous, soupapes, pistons et arbres de rechange, et il suffisait de

retourner le couvercle d'un des coffres pour y installer rapidement un petit atelier volant pourvu d'un étau, d'une petite scie à métaux et d'un tour électrique. L'ingénieur qui avait présidé à l'installation de ce matériel n'avait rien oublié. Francis, avant le départ, avait d'ailleurs minutieusement fait l'inventaire de toutes ces pièces et savait où les trouver, lorsqu'il en aurait besoin.

X

Où Francis fait preuve de sang-froid

Pendant que l'avion court vers Posen, et que tout va bien à bord, voyons un peu certains détails dont nous n'avons pas encore parlé à nos lecteurs. Cet avion ultra-moderne, était construit de telle sorte qu'il pouvait à volonté être transformé en hydroplane. Pour cela, il suffisait d'actionner deux leviers qui faisaient remonter les roues de décollage, pour laisser passer deux flotteurs, placés comme des caissons à air le long de la carlingue. De plus, une hélice réversible placée à l'arrière de l'appareil et actionnée par une dynamo, permettait à l'avion de se diriger sur l'eau à une allure modérée, mais sûre. Ce moteur de secours était, on le voit, des plus utiles, car si le 600 CV. venait à s'arrêter, lorsque l'on serait sur la mer, on pourrait amerrir et se diriger vers

un point de la côte ou vers la ligne suivie par les grands paquebots. Mais ce n'étaient pas les seules qualités de l'appareil. Il suffisait d'une légère transformation pour que les flotteurs devinssent des patins et pussent glisser sur la glace, sans risquer de se détériorer.

C'était M. Beaucaire lui-même qui avait ébauché les plans de cet aéro nouveau-modèle et un ingénieur, des plus distingués, les avait perfectionnés et mis au point. C'est seulement quand tout avait été bien réglé, bien combiné que M. Beaucaire s'était décidé à accomplir le tour du monde en traversant les cinq contrées du globe. L'avion était robuste, admirablement construit et faisait le plus grand honneur à l'industrie française.

Tel qu'il était, il devait pouvoir effectuer le raid merveilleux qu'avait conçu M. Beaucaire.

*

Comme l'avait prévu le commandant

Tavernier, on atteignit Posen un peu avant la nuit, mais là, on fut de nouveau obligé d'atterrir, car le moteur avait des ratés. On se posa donc dans une plaine, à proximité d'une forêt et Francis commença à réparer.

M. Beaucaire était furieux. Il ne comprenait point que le moteur eût des défaillances.

– Encore du temps perdu, s'écria-t-il... Décidément, l'usine Bergerol n'a point fait tout ce qu'elle devait. On m'avait garanti un moteur indéréglable et nous avons déjà été obligés de le revoir deux fois, depuis le départ.

– Il ne faut pas vous étonner de cela, monsieur, fit timidement remarquer Francis... Au début, tous les moteurs, si perfectionnés, si soignés qu'ils soient ont souvent des ratés, mais ce n'est rien, je vous assure... Bientôt nous n'aurons plus aucune panne à craindre...

– Oh ! fit M. Beaucaire, je crois que tu t'avances un peu, Francis... Le moteur qui n'aura jamais de pannes n'est pas encore trouvé.

– Je n'exagère pas, monsieur, j'ai vu un

moteur bien réglé qui tournait sans arrêt, à condition qu'on l'alimentât d'huile et d'essence. La seule panne que nous ayons à redouter sérieusement, c'est une panne d'allumage, mais elle est toujours réparable.

Et tout en parlant, le gosse donnait un tour de clef ici, un autre là. S'étant aperçu qu'un fil menaçait de former court-circuit, il le replaça.

La nuit était venue et M. Beaucaire, la petite lampe baladeuse à la main, éclairait Francis.

– Écoute, lui dit-il, pour plus de sûreté, tu devrais bien, pendant que nous y sommes, revoir tous les fils... Cela ne demandera pas longtemps.

– Oh ! une demi-heure, tout au plus.

– Eh bien, soit.

Il y avait à peine cinq minutes que Francis s'était mis au travail, quand des hurlements bizarres s'élevèrent dans le lointain...

– Tiens, dit M. Beaucaire, qu'est-ce que cela ?

Tous prêtèrent l'oreille.

– Oh ! oh ! murmura le commandant Tavernier, ça se rapproche... Eh ! parbleu !... ce sont des loups...

– Des loups ! fit M. Beaucaire.

– Oui... et ils ont l'air d'être joliment nombreux... Écoutez, ils se rapprochent... Ils viennent de ce côté... Je crois qu'il serait prudent de filer...

– C'est aussi mon avis... Allons, Francis, hâte-toi.

– Je me hâte autant que je peux, répondit le gosse, mais il faut que je rattache mes fils... J'en ai au moins pour dix minutes.

– Dix minutes ! murmura le commandant Tavernier. Dans dix minutes, les loups seront ici...

– Eh bien, nous les recevrons à coups de fusil, fit Beaucaire.

– Impossible...

– Et pourquoi cela ?

– C'est vrai... j'ai oublié de te le dire... lorsque

nous avons atterri à Magdebourg, pendant que nous étions chez le général, les Allemands ont pris toutes les armes qui se trouvaient dans l'avion...

– Eh bien, il ne nous manquait plus que ça... Vite, Francis, vite... puis-je t'aider ?...

– Non, répondit le gosse, j'ai presque terminé...

Les hurlements devenaient plus distincts. Déjà, on apercevait dans l'obscurité des yeux phosphorescents. D'autres que Francis se fussent affolés, mais lui, très calme, comme s'il se trouvait dans son atelier de Paris, continuait à rattacher ses fils. Au moment où il mettait la dernière main à son travail, les loups arrivaient. Le bruit de l'hélice que l'on avait mise en marche, les terrifia un moment, puis ils se précipitèrent sur l'avion. Déjà, les trois aviateurs étaient à bord et l'appareil commençait à décoller quand un loup sauta dans la carlingue. Francis lui asséna sur la tête un terrible coup de marteau et l'animal roula sur le sol, en poussant un affreux hurlement.

– Bravo, petit ! ne put s’empêcher de s’écrier le commandant Tavernier, au moins, toi, tu as du sang-froid...

Et ce disant, il frappait amicalement sur l’épaule de l’enfant.

XI

Singulière réception

Nous passerons brièvement sur les divers incidents qui marquèrent cette première étape. Le lendemain, les aviateurs arrivaient aux environs de Moscou et atterrissaient sur une grande place. Une foule de gens accoururent immédiatement et il fallut que des hommes qui devaient être des soldats ou des agents de police empêchassent les curieux de se ruer sur l'appareil. Ces gens n'avaient point d'intentions hostiles, loin de là, mais c'était la curiosité seule qui les rendait si turbulents. Quand enfin, la place eût été dégagée, un peu brutalement, il faut le reconnaître, un homme qui avait deux galons d'or au collet s'approcha des aviateurs et leur dit :

– Vous êtes Français ?

- Oui, répondit M. Beaucaire.
 - C’est vous qui venez de Paris ?
 - Oui...
 - Et vous apportez la valise ?
 - La valise !
 - Oui, ne faites pas l’étonné, vous pouvez me parler sans crainte, je suis le délégué aux transports aériens.
 - J’ignore, dit M. Beaucaire, de quelle valise vous voulez parler.
- L’homme regarda fixement l’aviateur :
- Ce n’est pas vous, fit-il, qui venez de la part de Morosoff ?
 - Non...
 - Alors que venez-vous faire ici ?
 - Mais, vous avez sans doute entendu parler de nous... vous lisez les journaux !
 - Non... j’ai autre chose à faire... C’est au cabinet du commissaire général qu’on lit les journaux...

– Ah ! fit M. Beaucaire, en souriant... alors, permettez-moi de vous renseigner. Nous sommes des aviateurs qui faisons le tour du monde... et notre première escale est Moscou.

– Oui, murmura l’homme... vous vous voyez pris et vous cherchez à vous en tirer par un mensonge, mais ça ne prend pas avec moi...

– Je vous assure...

– C’est bien, vous vous expliquerez devant le commissaire général...

– Nous ne demandons pas mieux... mais nous ne pouvons abandonner notre appareil que la foule peut détériorer...

– Soyez sans crainte, nos soldats vont faire bonne garde... Cependant, avant de vous emmener avec moi, je vais voir un peu ce qu’il y a dans votre avion.

– Oh ! vous pouvez le visiter, vous n’y trouverez rien de compromettant.

– Je le souhaite pour vous.

Celui qui s’était présenté comme délégué aux transports monta dans l’aéro avec M. Beaucaire,

et se mit à visiter les coffres. Cette perquisition dura vingt minutes environ.

– Vous voyez, dit M. Beaucaire, il n’y a rien de suspect à bord.

– Je ne suis pas de cet avis.

– Ah ! vraiment...

– Je sais ce que je dis...

– Permettez-moi de vous faire observer que je ne comprends rien à votre attitude.

– Vous n’avez pas besoin de comprendre... Voyons, il ne faudrait tout de même pas me prendre pour un imbécile. Vous arrivez ici avec des caisses chargées de vêtements... à qui sont destinés ces vêtements ?

– Mais à nous, parbleu ! Vous ne supposez tout de même pas que l’on s’embarque pour faire le tour du monde avec une simple chemise. Il nous faut bien des effets de rechange.

L’homme eut un mauvais sourire et ne répondit pas... Il fouilla encore dans la carlingue et s’écria tout à coup, en désignant une tache rouge qui maculait le bordé de l’appareil :

– Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-il...

– Ceci, c'est du sang, répondit le commandant Tavernier... Aux environs de Posen où nous avons été obligés d'atterrir, nous avons été attaqués par des loups et l'un d'eux a sauté dans notre avion... Alors, nous l'avons abattu d'un coup de marteau...

– En effet... il y a aussi du sang sur ce marteau que je vois là à vos pieds... Décidément, vous êtes très forts, vous avez réponse à tout, mais nous verrons comment le commissaire général appréciera vos allégations... Pour ma part, je vous avouerai que je suis d'ores et déjà fixé sur votre compte... Vous ne venez pas de Paris, mais de Varsovie...

– Nous avons en effet survolé Varsovie, mais nous ne nous y sommes pas arrêtés... Il vous est facile de vous en assurer...

– Parbleu ! vous n'allez pas avouer que vous êtes les agents de Morosoff.

M. Beaucaire eut un haussement d'épaules.

– C'est bien, dit-il, conduisez-nous devant le

commissaire général, mais ce que je vous demande, c'est que l'on ait bien soin de notre appareil...

– Soyez tranquille, répondit le délégué aux transports, votre avion est trop joli, trop perfectionné pour que nous n'en ayons pas soin... Il serait dommage, en effet, de laisser détériorer un appareil qui peut rendre de réels services à notre gouvernement. Il pourra même servir de modèle à nos ingénieurs, car il est réellement très bien conçu... Je ne suis pas très connaisseur en aviation, mais je me rends parfaitement compte que l'on ne voit pas tous les jours des appareils comme celui-ci... Je vais immédiatement le faire remiser sous un hangar où personne ne pourra l'approcher.

Le délégué donna quelques ordres et des soldats roulèrent l'aéro jusqu'à un baraquement qui se trouvait à environ deux cents mètres de là, et qui devait servir de remise aux aviateurs russes.

XII

Triste perspective

M. Beaucaire, le commandant Tavernier et Francis furent emmenés entre deux rangs de soldats, comme des malfaiteurs.

La foule suivait, bruyante, hostile.

– Eh bien, dit Beaucaire au commandant Tavernier, il ne nous manquait plus que ça... Pour qui donc nous prend-on ?...

– Bah ! répondit Tavernier, il y a là un malentendu. Le commissaire général qui doit être un homme intelligent, va arranger cette affaire-là.

– On nous prend pour les agents d'un nommé Morosoff.

– Nous n'aurons pas de mal à prouver que nous ne connaissons pas cet individu... Il n'y a pas lieu de s'émouvoir, car si le commissaire a

des doutes sur notre identité, il n'aura qu'à se renseigner à Paris, auprès du représentant des soviets.

– Tout cela est très joli, mais nous pouvons demeurer ici plusieurs jours et nous n'avons pas de temps à perdre... Si, à chaque escale, nous éprouvons semblables difficultés, nous mettrons bien deux ans à faire le tour du monde...

Derrière les aviateurs, la foule avait grossi, et une grande clameur s'élevait par instants. Les boutiquiers sortaient sur le pas de leurs portes, des curieux se penchaient aux fenêtres. La maison où se tenait le gouverneur général se trouvait sur l'avenue que l'on appelait autrefois la Perspective Newsky. C'était un édifice de belle apparence, à la porte duquel deux soldats montaient la garde. On fit entrer les trois prisonniers dans un couloir où ils attendent une demi-heure environ, puis on les introduisit dans une vaste salle garnie de bancs, où se tenaient une dizaine d'hommes à la mine inquiète, misérablement vêtus.

En voyant entrer les aviateurs, ils les

regardèrent curieusement et parlèrent à voix basse.

Le délégué aux transports avait disparu. Sans doute était-il allé conférer avec le commissaire général.

Beaucaire commençait à s'impatienter.

– Calme-toi, lui dit le commandant Tavernier, tout va finir par s'arranger.

Cependant la nuit vint sans que le commissaire général eût daigné recevoir les prisonniers. Un soldat vint apporter un falot qu'il déposa sur le rebord d'une fenêtre, puis se retira, après avoir jeté un regard soupçonneux sur les gens qui se trouvaient réunis dans la salle. Une heure plus tard, deux individus vêtus de grands sarreaux noirs apportèrent une bassine de fer-blanc de laquelle montait une écœurante odeur de graillon. C'était le repas des prisonniers.

Inutile de dire que les aviateurs ne goûtèrent point à l'infecte nourriture qu'on leur avait servie. Ils comprirent bientôt que la nuit se passerait sans qu'on les appelât, et ils furent

obligés de s'étendre sur de mauvais matelas qui gisaient sur le parquet.

– Est-ce qu'ils ont l'intention de nous garder longtemps ici, grogna Beaucaire...

Le commandant Tavernier ne répondit pas. Il était inquiet, lui aussi. Les choses prenaient vraiment une vilaine tournure.

M. Beaucaire était furieux.

– Comprends-tu cela, toi, dit-il au commandant Tavernier,... on nous arrête comme de véritables malfaiteurs et l'on ne daigne même pas nous interroger...

Un des hommes présents dans la pièce avait entendu.

– Ah ! fit-il... ils ne sont pas pressés ici d'interroger les gens... Ainsi, moi, voilà près de huit jours que je suis ici, et personne ne s'occupe de moi...

– Pourquoi avez-vous été arrêté ? demanda M. Beaucaire.

– Ah ! est-ce que je sais ? Ici, il suffit qu'on soit dénoncé pour être aussitôt arrêté...

– Vous êtes Français ?

– Oui... J'étais établi ici depuis longtemps, mais il faut croire que je gênais certaines personnes car on m'a signalé à la police. Que me reproche-t-on ? Je n'en sais rien, et ne suis peut-être pas prêt de l'apprendre...

– Mais quel est l'endroit où nous nous trouvons en ce moment ?

– C'est le palais de la prison préventive... C'est ici que l'on enferme tous ceux qui sont suspects pour une raison ou pour une autre...

Ces paroles n'étaient guère rassurantes. M. Beaucaire et le commandant Tavernier se regardèrent.

Évidemment, ils étaient sous le coup d'une accusation, mais laquelle ?...

– Pour moi, dit Tavernier, on nous prend pour d'autres... Devant le commissaire général, tout s'éclaircira.

– Je l'espère encore, répondit M. Beaucaire, mais si l'on nous interroge dans quinze jours...

– Demain matin, nous protesterons... Nous

demanderons à être interrogés... Pour l'instant, tâchons de dormir...

Ils s'étendirent sur leurs mauvais matelas, mais ne purent arriver à fermer les yeux... Quand parut le jour, ils se levèrent et se mirent à arpenter la vaste salle, attendant qu'un officier parût pour s'adresser à lui et demander à être entendus par le commissaire. Personne ne vint visiter les prisonniers... Alors, M. Beaucaire s'adressa à un soldat, mais cet homme ne comprit rien de ce qu'il lui disait.

Le prisonnier avec lequel il avait déjà échangé quelques mots lui dit à voix basse :

- Avez-vous de l'argent ?
- Oui... répondit M. Beaucaire.
- Remettez un petit billet à un gardien et vous ne tarderez pas à être appelés.

Le moyen était bon et M. Beaucaire en usa. Une heure après, les aviateurs étaient appelés devant le commissaire général.

- Ah ! enfin, dit le commandant Tavernier, nous allons donc savoir de quoi on nous accuse.

On conduisit les trois aviateurs dans un bureau où se tenaient trois commissaires, revêtus de costumes moitié militaires, moitié civils. Tous trois étaient assis devant une grande table de bois noir sur laquelle s'étagaient des piles de dossiers. Quand les prisonniers entrèrent, ils les regardèrent un moment, puis causèrent entre eux. Il y eut ensuite un long silence, pendant lequel les trois personnages se passèrent et se repassèrent une feuille de papier.

Enfin, celui qui paraissait le chef, un gros homme à tête crépue, au visage orné d'une courte barbe frisée, dit aux aviateurs :

– Vous êtes Français ?... et aviateurs ?

– Oui, répondit Beaucaire.

Il y eut un nouveau silence pendant lequel les hommes se consultèrent, puis l'interrogatoire reprit :

– Pourquoi avez-vous atterri à Moscou ?

– Parce que c'était l'escale que nous nous étions fixée, répondit Beaucaire.

– Une escale ?

– Oui...

– Ah !... Et elle était nécessaire, cette escale ?

– Mais certainement... Elle faisait partie de celles que nous nous sommes assignées pour notre voyage.

– Votre voyage ?...

– Oui... Nous avons entrepris de faire le tour du monde.

– Dites plutôt, fit un des commissaires, que vous aviez l'intention de jouer un tour au monde.

Et tous trois éclatèrent de rire, heureux de ce jeu de mots. M. Beaucaire commençait à perdre patience :

– Voyons, messieurs, dit-il, il faudrait s'entendre... Pour qui nous prenez-vous ?

– Pour des hommes, répondit l'homme aux cheveux crépus, qui font partie de la bande Morosoff.

– Je ne comprends pas...

– Oh ! bien entendu... Quand on est, comme vous, pris sur le fait, on ne comprend jamais.

– Je vous assure...

– Oui... Vous allez jurer que vous ignorez pourquoi on vous a arrêtés. Vous allez essayer de nous tromper, mais cela ne prendra pas. Nous savons parfaitement à quoi nous en tenir sur votre compte. Vous pensez bien que nous sommes renseignés... Notre police est bien faite, et il faut cela sans quoi le désordre ne manquerait pas de régner ici...

– Monsieur, il y a certainement une erreur, et permettez-moi de vous dire que si votre police nous a pris pour des malfaiteurs, elle s'est trompée, voilà tout. Nous sommes trois Français qui avons entrepris de faire le tour du monde, et nous pouvons le prouver.

– Comment ?

– Mais nos papiers en font foi, je suppose.

– Des gens aussi habiles que vous ne sont pas embarrassés pour fabriquer de faux papiers.

– Ah ! cela devient une plaisanterie, à la fin.

– Une plaisanterie, si vous voulez, mais qui vous coûtera cher, je vous préviens.

M. Beaucaire se tourna vers le commandant Tavernier, et lui dit :

– Comprends-tu quelque chose à tout cela, toi ?

– Ma foi, non, répondit Tavernier... exigeons des précisions.

Le commissaire avait entendu.

– Ah ! fit-il avec un mauvais sourire, vous voulez des précisions, eh bien, on va vous en donner. Vous prétendez être Français, c'est faux. Vous êtes Polonais, vous vous appelez Gregoritch, Nieverski et Patchich.

– Première nouvelle, ensuite ? fit Beaucaire.

– Ensuite, vous appartenez à l'association des « Roussilki ».

– J'ignore quelle est cette association... Si vous voulez avoir l'obligeance de me fournir quelques renseignements...

– Je vous en prie, ne le prenez pas sur ce ton. Nous ne badinons pas en ce moment...

– Je le suppose.

– Donc, vous êtes venus ici pour délivrer Morosoff, car vous savez qu’aussitôt qu’il sera libre, Morosoff ne manquera pas de se remettre à la tête du mouvement que nos soldats rouges ont fait récemment avorter... Or, vous vous êtes mis dans un cas excessivement grave, et savez-vous ce qui vous attend ?

– Ayez donc l’obligeance de me le dire...

– Ce qui vous attend, c’est la peine de mort.

– Brrr ! c’est grave, en effet, mais j’aime à croire que nous sommes ici dans un pays civilisé, et qu’avant de condamner les gens à mort on tâche de prouver qu’ils sont coupables.

– Vous allez être satisfaits. Oui, comme vous dites, vous êtes dans un pays civilisé, un pays qui veut la paix, et qui ne tolère pas que les étrangers viennent semer le désordre chez lui.

XIII

Où tout se gâte

M. Beaucaire perdit tout à fait patience.

– Messieurs, dit-il, cette plaisanterie a assez duré. Si vous aviez fait la moindre enquête, vous sauriez que nous sommes réellement aviateurs, que nous avons projeté de faire le tour du monde, et que nous n'avons nullement l'intention de semer la perturbation dans votre pays...

– Puisque vous le prenez sur ce ton, monsieur, répondit le commissaire, je vais mettre les points sur les i. Quand vous prétendez venir de France, vous mentez effrontément. Vous venez de Varsovie d'où votre départ nous a été signalé par nos agents. Vous êtes partis avant-hier à quatre heures de l'après-midi... De plus, et ceci vient singulièrement corser votre affaire, vous aviez

des vivres et des habits à bord.

– Parfaitement, mais vous ne supposez pas que l'on s'embarque pour le voyage autour du monde sans emporter des effets de rechange.

– Votre voyage autour du monde n'est qu'un prétexte. Vous êtes venus ici dans l'intention de délivrer Morosoff... Demain, vous serez confrontés avec lui.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Vous n'allez pas nous donner des ordres, je suppose ?

Le commandant Tavernier crut devoir prendre la parole.

– Monsieur, dit-il, il y a là un malentendu qui peut, il me semble, se dissiper... Vous prétendez que nous ne sommes pas des Français, mais des Polonais venus de Varsovie... eh bien, renseignez-vous à Paris auprès de votre ambassade. Demandez à vos représentants si vraiment trois Français sont partis il y a trois jours pour accomplir le tour du monde... Vous verrez ce qu'ils vous répondront.

L'un des commissaires répondit :

– Oui... je vois, vous voulez gagner du temps... Vous espérez peut-être que vos complices viendront vous délivrer, mais vous vous trompez... Tous ceux sur lesquels vous pouviez compter ont été arrêtés, et, avant peu, ils seront fusillés avec vous.

– C'est ce que j'appellerai de la justice expéditive. Je vois que les choses ne traînent pas chez vous... Vous accusez, jugez et condamnez... Tant pis si l'on est innocent...

– Nous avons la prétention d'être aussi justes que les autres peuples, et nous ne condamnons jamais sans preuves...

– Alors, nous attendons, dit M. Beaucaire, que vous nous prouviez que nous ne sommes pas Français et que nous n'entreprenons pas le tour du monde... Je veux croire encore que vous tiendrez à honneur d'éclaircir cette affaire ; je vous ai dit et je vous répète, que vous vous trompez. Si des gens ont l'intention de délivrer votre Morosoff ce n'est pas nous... Je vous en donne ma parole. Tout ce que je vous demande

pour l'instant, c'est de donner des ordres pour que notre aéro soit surveillé et que nous le retrouvions en parfait état quand vous nous aurez remis en liberté...

Les trois commissaires eurent un sourire ironique.

L'un d'eux fit un signe aux gardiens demeurés près de la porte et les trois prisonniers furent emmenés, mais cette fois, au lieu de les enfermer dans la salle où ils se trouvaient précédemment, on les mit dans une petite pièce qui donnait sur un couloir.

– Eh bien ! en voilà une histoire, dit Beaucaire ces gens sont fous.

– Bah ! répondit le commandant Tavernier, il est impossible qu'ils ne reconnaissent pas leur erreur... On a dû certainement leur signaler l'arrivée d'un avion venant de Varsovie et ils nous ont arrêtés croyant que nous étions ceux qu'ils attendaient.

– C'est probablement cela, mais vois-tu que nous ne puissions pas prouver que nous sommes

Français et que nous n'avons aucune relation avec les gens de Varsovie...

– Ah ! dame ! ça serait grave...

– Oui, plutôt !

– Dans la pièce où on les avait enfermés, les aviateurs remarquèrent qu'il y avait un petit guichet par lequel on les surveillait.

– Décidément, dit Beaucaire, on nous prend pour des individus dangereux... Ah !... Quelle sottise aventure !...

Pendant toute la journée, les aviateurs se lamentèrent. Plusieurs fois, ils demandèrent à être de nouveau entendus, mais les gens qui les gardaient ne comprenaient pas un mot de français. La nuit vint sans qu'il se fût rien produit. Tavernier qui était cependant très calme finit par se mettre en colère.

– C'est stupide, dit-il... On n'a pas idée d'imbéciles pareils... Il leur est pourtant si simple de se renseigner... Mais ils ne veulent rien entendre...

– Nous ne nous en tirerons pas, grogna

Beucaire.

– Sir nous nous en tirons, ce ne sera pas sans peine... Est-ce que nous n'avons pas ici un représentant de la France ?

– Je ne sais...

– Il faudrait s'en informer...

– Oui... mais comment ? Nous sommes bouclés ici et personne ne s'occupe plus de nous...

La situation devenait en effet des plus critiques.

Le petit Francis qui n'avait rien compris tout d'abord à tout cela, finissait par perdre courage, et les mots prononcés par l'un des commissaires lui revenaient continuellement à l'esprit. Cet homme avait dit, il s'en souvenait parfaitement : « Tous ceux sur lesquels vous pouviez compter ont été arrêtés et, avant peu, ils seront fusillés avec vous. »

Fusillés ! Était-ce possible qu'on en arrivât là ?

Malgré toute son énergie, le pauvre gosse se

sentait près de défaillir, en songeant à sa mère et à sa petite sœur qui l'attendaient là-bas, à Paris, et ne le reverraient peut-être jamais. Que deviendraient-elles s'il ne revenait pas ? À quoi cela aurait-il servi qu'il se sacrifiât comme il l'avait fait ?

Pour la première fois depuis son départ, Francis regretta d'avoir suivi M. Beaucaire.

XIV

Tout s'arrange

Le lendemain matin, les aviateurs s'attendaient à être de nouveau interrogés, mais personne ne vint les chercher. On leur apporta un mauvais déjeuner, et ce fut tout.

Beucaire était furieux :

– Ah ! décidément, dit-il, ça se complique...

Le commandant Tavernier ne répondit pas.

– Il y a bien ici, reprit Beaucaire, un personnage qui est le supérieur de ces trois idiots de commissaires... Je demanderai à le voir... il faudra bien qu'il m'écoute...

Une décharge d'artillerie lui coupa la parole.

– Tiens, qu'est-ce que cela ? dit-il.

– Parbleu, répondit Tavernier, ce sont des

malheureux que l'on fusille.

– Tu crois ?

– J'en suis à peu près sûr...

– Ah ! quel drôle de pays !...

Au dehors, on entendait des cris... puis bientôt ce fut le murmure d'une foule. Que se passait-il donc ?... Les trois aviateurs commençaient à être sérieusement inquiets, lorsque trois gardes rouges, fusil sur l'épaule, vinrent les chercher.

Beucaire et Tavernier se regardèrent... Quant à Francis, il était pâle comme un linge... Allait-on les fusiller ?...

Ils suivirent les gardes qui les conduisirent dans le cabinet des trois commissaires. Ceux-ci n'avaient plus leur figure sinistre de la veille.

– Messieurs, dit l'un d'eux, lorsque les prisonniers furent entrés, nous avons une bonne nouvelle à vous annoncer... L'avion qui venait délivrer Morosoff est arrivé ici, il y a une demi-heure et ceux qui le montaient ont été arrêtés. Leur identité a été établie et nous sommes sûrs maintenant que vous n'êtes pour rien dans le

complot que nous avons découvert... Nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître notre erreur !

– Ce n'est pas trop tôt, murmura Beaucaire.

– Mieux vaut tard que jamais, fit le commissaire en souriant. Dans toute cette affaire, nous avons été de bonne foi... On nous avait signalé un avion qui venait ici dans le but de délivrer Morosoff et vous êtes arrivés... Qu'auriez-vous fait à notre place ?

– Je me serais, répondit Beaucaire, renseigné plus sérieusement... Supposez que l'avion monté par les amis de Morosoff ne soit pas arrivé ?... Que se serait-il produit ? Vous nous auriez condamnés et fusillés... avouez que c'est aller un peu vite en besogne.

– Tout était contre vous, tout vous accusait. Enfin, ne parlons plus de cela... Au nom de notre gouvernement, je vous adresse toutes nos excuses et nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour faciliter votre voyage en Russie. Je vais vous délivrer un papier qui vous permettra d'atterrir partout jusqu'à Tobolsk sans être inquiétés...

D'ici, où avez-vous l'intention d'aller ?

– Nous voulons gagner Vladivostok.

– Par conséquent, vous allez suivre la ligne du Transsibérien en passant par Samara, Petropawlosk, Krasnoiarsk, le lac Baïkal et Kharbin. C'est un voyage dangereux, car vous ne tarderez pas à voguer au-dessus des neiges et il vous sera impossible d'atterrir. Il faut donc que vous accomplissiez d'une traite le trajet de Moscou à Vladivostok... Vous aurez cependant la faculté de descendre dans une ville, si cela était nécessaire, et alors, le sauf-conduit que je vais vous délivrer supprimera toutes les difficultés !...

Ce disant, le commissaire prit une grande feuille de papier à en-tête, et traça rapidement une dizaine de lignes...

Il tendit ensuite le papier à Beaucaire en disant :

– Avec cela, vous serez tranquilles... Maintenant messieurs, je vous renouvelle mes excuses, et vais mettre quatre soldats à votre disposition pour vous aider, le cas échéant.

– Monsieur, répondit Beaucaire, je suis heureux que vous ayez reconnu votre erreur, mais permettez-moi de vous donner un conseil. À l’avenir, avant de considérer les gens comme des coupables, informez-vous, faites une enquête sérieuse. Ainsi, vous voyez, si les gens qui doivent, dites-vous, délivrer Morosoff n’étaient pas venus, vous nous auriez fait fusiller.

– Oh ! n’exagérons pas... Avant de vous fusiller, nous aurions attendu quelques jours...

Beucaire sourit, puis ajouta :

– À propos, voulez-vous avoir l’obligeance de me donner un papier dans lequel vous reconnaîtrez que vous nous avez retenus ici trois jours par erreur... Vous savez que nous avons entrepris le tour du monde et nous sommes maintenant en retard sur l’horaire que nous nous étions fixé...

Le commissaire ne fit aucune difficulté pour accéder à cette demande... Il donna à Beaucaire le certificat que celui-ci demandait.

– Maintenant, vous êtes libres, dit-il...

Les trois aviateurs saluèrent et se retirèrent. Le moins joyeux des trois n'était certes point Francis... Le pauvre gosse eût sauté de joie s'il n'eût craint d'être ridicule.

– Eh bien, lui dit Beaucaire, tu en as eu une émotion, petit... Sais-tu qu'il s'en est fallu d'un rien qu'on ne nous fusillât.

– Je le sais, répondit l'enfant...

Beucaire lui donna une petite tape sur l'épaule, en disant :

– Tranquillise-toi... Nous n'aurons plus maintenant de semblables aventures.

XV

Visiteurs suspects

Accompagnés des quatre gardes rouges chargés de les protéger, les aviateurs regagnèrent l'endroit où ils avaient laissé leur avion. Ils le retrouvèrent en bon état, mais ils ne purent partir immédiatement, car les armes et les munitions qui restaient à bord et que les Allemands n'avaient pas trouvées avaient été enlevées. Il fallut parlementer et cela prit près de deux heures. Enfin, on rapporta armes et munitions et l'aéro s'éleva, salué par une foule étrange, qui ne savait rien de ce qui s'était passé.

– Enfin, soupira le commandant Tavernier, quand il fut installé dans le cok-pitt à côté de Francis... maintenant, nous n'avons plus rien à craindre...

Beucaire accélérât de plus en plus l'allure de l'aéro, tout en se tenant à faible altitude. Bientôt, on aperçut la voie du Transsibérien.

On se trouvait au-dessus de Toula.

Francis n'était pas tout à fait nul en géographie, mais il ne se rendait pas compte de l'énorme distance que l'on avait à parcourir avant d'arriver à Vladivostok... Il ne s'imaginait pas non plus, le pauvre gosse, les difficultés que l'on allait encore rencontrer en cours de route.

Bientôt, ils furent assainis par la neige qui tombait drue et serrée et il fallut pour l'éviter, gagner les régions supérieures... Maintenant, on n'apercevait plus la terre. Le froid était très vif, et les aviateurs furent obligés de revêtir leurs manteaux de fourrure.

Tout allait bien pour le moment, le moteur battait avec régularité et l'avion fendait l'espace à une vitesse de cent cinquante kilomètres à l'heure.

Parfois, il y avait des sautes brusques de vent, et l'appareil tanguait de façon effroyable.

Tout à coup, il y eut des ratés. Francis se pencha en avant pour écouter...

– Il faudrait atterrir, dit-il, au commandant Tavernier...

– Tu crois, fit celui-ci.

– Oui... car la carburation se fait mal... c'est à cause du froid.

– Prévenons Beaucaire...

Tavernier prit l'acoustique et cria :

– Atterrissage !

Beucaire se retourna.

– Atterrissage ! répéta le commandant.

Atterrir, c'était facile à dire, mais la terre était couverte de neige, et l'aéro une fois qu'il se serait posé sur le sol, ne pourrait pas repartir... Beaucaire se mit en descente, et se tint pendant près d'un quart d'heure à faible altitude, espérant toujours que le moteur reprendrait sa régularité habituelle, mais il n'en fut rien. Au contraire, il cessa de battre et il fallut atterrir. L'endroit où l'on se posa était tapissé d'une couche de neige

molle, de vingt-cinq centimètres environ, sous laquelle il y avait une autre couche plus dure.

– Ça ne va pas trop mal, dit Beaucaire, nous pourrons repartir assez facilement. Allons, Francis, à l’ouvrage... Vois un peu ce qu’il y a...

Le jeune mécanicien sauta sur le sol et se mit en devoir de réparer. Il travailla pendant près d’une demi-heure, mais la réparation qu’il avait faite n’était pas suffisante, car le moteur avait encore des ratés... Le carburation se faisait mal, et cela tenait au froid, car dans la région où l’on se trouvait, le thermomètre marquait dix-huit au-dessous.

Francis commençait à être inquiet, cependant, il demeurait calme, comme tout bon mécanicien qui sait que lorsque l’on travaille avec nervosité on ne fait rien de bon. Il avait les mains gelées, le pauvre petit, et ses gestes étaient forcément maladroits. On se trouvait à environ cent mètres de la ligne du Transsibérien. Beaucaire et le commandant Tavernier battaient la semelle dans la neige.

Tout à coup, Tavernier dit à son ami :

– Tiens, regarde donc ces gens qui nous observent.

– Où cela ?

– Là-bas, derrière cette palissade.

– Bah ! ce sont des curieux qui probablement n'ont jamais vu un aéro.

– Ah ! voilà qu'ils avancent.

– Laissons-les avancer.

– Certes, mais ils ont de mauvaises figures.

– Tu trouves ?...

– Ma foi oui.

– Bah ! qu'avons-nous à craindre, ils ne nous voleront toujours pas notre aéro.

– Évidemment, mais ils peuvent nous attaquer, chercher à nous dévaliser... Je crois qu'il serait prudent de prendre nos fusils...

– Deux précautions valent mieux qu'une, en effet.

Les hommes avançaient toujours. Ils étaient misérablement vêtus et leur attitude n'avait rien

de rassurant.

Tavernier avait pris une carabine Winchester, l'avait chargée à la hâte, et s'était placé entre l'avion et les arrivants. Ceux-ci, en voyant Tavernier, s'arrêtèrent et se mirent à pousser des cris rauques...

– Mais qu'est-ce qu'ils veulent, ces animaux-là, dit Beaucaire...

– Ils ne veulent évidemment pas nous serrer la main, répondit Tavernier... Vois, ils sont armés de bâtons, et deux d'entre eux ont même des fusils.

– C'est vrai... Si nous pouvions leur parler, mais pour cela, il faudrait savoir le russe...

– Ce sont certainement des bandits qui se sont postés là pour attaquer le Transsibérien...

– Crois-tu ?...

– Ma foi... cela m'en a l'air... Tiens, remarque, voilà qu'ils cherchent à nous entourer.

– C'est ma foi vrai... Oh ! attention, ne les laissons pas approcher.

XVI

Les loups

Les hommes qui s’avançaient avaient en effet de mauvaises intentions, à n’en pas douter. Ils étaient une vingtaine, environ et parmi eux, il y avait deux femmes, deux femmes horribles, vêtues de guenilles.

– Nous ne pouvons tirer sur ces gens-là sans les prévenir, dit Beaucaire, qui s’était, lui aussi, emparé d’un fusil.

– Ils ne comprendront pas...

– Couchons-les en joue, nous verrons bien.

Ces mots étaient à peine prononcés qu’une balle sifflait à l’oreille de Beaucaire. L’un des bandits venait de tirer...

– Ma foi, tant pis, dit Beaucaire... nous n’allons tout de même pas nous laisser massacrer

par ces gens-là... Feu !...

Tavernier et lui tirèrent presque en même temps. Deux hommes roulèrent sur le sol... Il faut croire que cet avertissement leur suffit, car ils battirent promptement en retraite, mais pour se réfugier derrière la palissade dont nous avons déjà parlé. Une fois là, ils se mirent à tirer de nouveau... Une balle vint se loger dans la carlingue de l'aéro.

– Oh ! mais attention ! dit Beaucaire, ces animaux-là vont nous crever notre réservoir...

Une nouvelle balle effleura l'hélice. Tavernier et Beaucaire grimpèrent à la hâte dans l'appareil, et purent alors dominer l'ennemi. Ils en profitèrent pour ouvrir sur lui un véritable feu de salve qui fut, hélas ! des plus meurtriers.

Cette fois, les agresseurs étaient vaincus... Douze gisaient dans la neige, et les autres s'enfuyaient à toutes jambes.

– Ma foi, notre voyage commence bien, dit Beaucaire... Pour peu que ça continue comme cela, nous ne manquerons pas d'aventures... Au

fait, nous aurions dû nous en douter. Un voyage autour du monde ne peut s'accomplir sans aventures.

– Certes, répondit Tavernier en souriant, mais elles commencent bien tôt, ce me semble.

– Bah ! tôt ou tard, qu'est-ce que cela fait ?

Francis s'escriyait toujours après le moteur. Le pauvre gosse faisait tout ce qu'il pouvait, mais la réparation n'avancait pas... Il commençait à s'énerver.

Allait-il être pris en défaut ? Non, cependant, car il finit par trouver la cause de la panne...

– Un peu de patience, dit-il, et nous repartons.

Beucaire et Tavernier le regardaient en souriant. Ils admiraient la tranquillité et le sang-froid de ce petit homme.

– Dans combien de temps comptes-tu avoir fini ? demanda Beaucaire.

– Dans une demi-heure, patron, pas avant.

– Eh bien, va, nous attendons... ne te presse pas...

Cependant, une demi-heure s'écoula, puis une heure. Francis travaillait toujours. Les gens qui avaient échappé à la fusillade étaient toujours visibles dans la plaine... mais ils ne semblaient pas avoir envie de tenter une nouvelle attaque.

Soudain, on les vit agiter les bras et s'enfuir vers une misérable isba¹ qui s'élevait à deux cents mètres de là, au milieu de la neige.

– Tiens, fit Tavernier, qu'est-ce qu'ils ont donc, regarde comme ils courent... ils ont l'air de fous.

– Peut-être, répondit Beaucaire, vont-ils chercher du renfort.

– Cela m'étonnerait... on dirait plutôt qu'ils sont menacés d'un danger.

– Quel danger peut les menacer ?...

– Est-ce qu'on sait. Ils ont peut-être des ennemis qui vont leur donner la chasse...

– Nous, allons bien voir... Pourvu que ces ennemis ne se retournent pas contre nous...

¹ Habitation en bois de sapin.

– Dame, cela pourrait bien arriver...

– Heureusement que nous serons bientôt partis... Ça avance ? Francis...

– Encore dix minutes, répondit le gosse.

Les bandits étaient maintenant réfugiés dans leur isba.

– Oh ! oh ! dit Tavernier qui, sa jumelle aux yeux, inspectait la grande immensité neigeuse, voici une troupe qui s'avance...

– Loin ?

– Oh ! oui... deux milles environ...

Il y eut un silence. Tout à coup, Tavernier se retourna vers Beaucaire, et lui dit à demi-voix :

– Ce sont des loups...

– Tu en es sûr ?

– Tiens, regarde plutôt...

– En effet, fit Beaucaire, au bout d'un instant... Il ne nous manquait plus que ça... Si dans cinq minutes, nous ne sommes pas partis...

Il n'acheva pas, mais le geste qu'il fit exprima

suffisamment sa pensée.

Maintenant, on entendait très distinctement les hurlements des affreuses bêtes. Jusqu'alors, Francis ne s'était douté de rien... Lui aussi regarda dans la plaine, mais sans doute ne se rendit-il pas compte du danger, car il ne dit rien...

XVII

Il était temps

Beucaire et Tavernier étaient des hommes courageux... Tous deux avaient fait la guerre et s'étaient distingués à plusieurs reprises dans de dangereux combats. Eh bien, à cette minute, ils sentaient une sueur froide les envahir... car ils savaient combien sont terribles les bandes de loups qui infestent la Russie. Ils se rappelaient avoir lu certains récits de voyageurs qui leur avaient fait dresser les cheveux sur la tête. Comment se défendre, en effet, contre des centaines de loups affamés.

– Nous en tuons beaucoup, murmura Tavernier, mais nous aurons beau faire, nous serons débordés par le nombre...

– C'est prêt, dit Francis... nous pouvons y

aller.

Tavernier et Beaucaire l'auraient embrassé, tant ils étaient heureux... Ils sautèrent tous dans l'aéro, l'hélice fut mise en marche, mais l'appareil patinait sur la neige et ne décollait pas.

– Ah ! il ne nous manquait plus que ça, s'écria Beaucaire.

Là-bas, les loups qui s'étaient un moment arrêtés devant l'isba, accouraient maintenant vers l'aéro... Celui-ci glissait un instant, se cabrait, puis s'arrêtait, calé dans la neige. Les loups n'étaient plus qu'à cinquante mètres et poussaient des hurlements effroyables. Les premiers qui arrivèrent furent décapités, déchiquetés par l'hélice, mais les autres entouraient l'avion, cherchant à pénétrer dedans. Tavernier tirait sans discontinuer, tandis que Beaucaire essayait toujours de s'envoler. Il y parvint enfin, car il avait trouvé un endroit où la neige était plus ferme.

Les loups qui avaient réussi à se cramponner aux ailes furent enlevés brusquement, et bientôt, ils allaient s'aplatir sur le sol.

– Ouf ! dit Tavernier, en démontant sa carabine pour la nettoyer, nous pouvons dire que nous avons eu de la chance... Si l'appareil avait refusé de décoller, nous aurions été dévorés...

Francis, un peu pâle, regardait maintenant au-dessous de lui. Les loups faisaient sur la neige de larges taches noires, on eût dit de l'encre répandue sur du papier blanc.

– Ils ne nous auront pas quand même, dit-il...

– Tu crois que le moteur n'aura plus de ratés, demanda Tavernier...

– Oh ! j'en suis à peu près sûr... Vous savez, on ne peut jamais dire que l'on n'aura plus de panne... surtout, dans ce pays, où il fait un froid de canard... Est-ce qu'il va toujours faire aussi froid que ça ?

– Non, rassure-toi... Bientôt, tu te plaindras d'avoir trop chaud.

– Ma foi, j'aime encore mieux la chaleur que le froid...

Le moteur ronflait avec un bruit régulier.

– Il ne faudrait pas que l'essence nous

manque, reprit Francis, au bout d'un instant.

– Sois tranquille... Beaucaire a tout prévu... Il a jalonné nos escales, et nous pourrons toujours remplir notre réservoir...

– Mais il faut de l'huile aussi...

– Nous en trouverons...

Francis se sentit rassuré.

Cependant la neige s'était remise à tomber, une neige drue, serrée, qui ressemblait à un brouillard blanc. M. Beaucaire prit de la hauteur, mais le froid devint si vif que, malgré ses gants fourrés, il avait de la peine à tenir son volant.

La nuit était venue, et Tavernier qui avait allumé la petite lampe électrique du bord, consultait à chaque instant le compas. Parfois, il prenait l'acoustique et criait au pilote :

– Trop à droite !... Bien... comme ça...

L'avion marchait à environ cent soixante kilomètres. Emmitouflé dans ses fourrures, Francis s'était endormi. Et il rêvait, le pauvre gosse. Il rêvait que le voyage était terminé, et qu'il revenait chez lui. Il montait rapidement

l'escalier, et s'arrêtait devant sa porte. À l'intérieur, il entendait la voix de sa mère et celle de sa petite sœur Blanchette qui parlait à sa poupée. Et avant d'entrer, il prenait dans sa poche une masse de billets de banque qu'il allait jeter sur la table, en disant : « Voilà de quoi vivre pendant longtemps... » Au moment, où dans son rêve, il s'apprêtait à tourner le bouton de la porte, il fut brusquement réveillé.

C'était Tavernier qui disait :

– Écoute donc, petit, il me semble que notre moteur ne donne plus bien.

Francis écouta, et répondit, au bout d'un instant :

– Ce n'est rien...

– Tu crois ?

– Oui... l'échappement se fait régulièrement...

Et il ne tarda pas à se rendormir, mais cette fois, ce fut un rêve affreux... L'avion prenait feu et le réservoir flambait... Il fallait sauter, sauter dans le vide...

Le gosse poussa un cri et se réveilla

brusquement.

– Qu’as-tu donc ? demanda Tavernier.

– Bien, commandant, je rêvais.

– Il vaut mieux que tu ne dormes plus car le froid finirait par te saisir... et c’est mauvais cela...

– Oui... vous avez raison... Est-ce que la deuxième escale est encore loin ?

– Oh ! oui... nous ne sommes pas près d’y arriver... à moins que Beaucaire ne se décide à atterrir pour se réchauffer un peu, car il doit être gelé le malheureux ! il est bien moins abrité que nous, et le vent lui coupe la figure.

– Si je savais conduire un avion, je pourrais le remplacer...

– Nous t’apprendrons, petit, mais pour le moment, il s’agit de faire de la route... Quand Beaucaire sera trop fatigué, je prendrai le volant.

– C’est vrai, vous êtes aviateur, vous aussi.

XVIII

Situation délicate

Au matin, Beaucaire demanda par l'acoustique :

– Où sommes-nous ?

– Je ne sais, répondit Tavernier... D'après mes calculs, nous ne devons pas être loin de Petropavlovsk...

– Il faudra atterrir dans cette ville, car je suis à bout de forces...

– Je comprends cela... Veux-tu que nous nous posions sur le sol, et je prendrai ta place...

– Je ne demanderais pas mieux, mais si nous atterrissions, peut-être ne pourrions-nous plus repartir, car il doit y avoir en bas une jolie couche de neige... Non... je peux tenir encore...

Au bout d'une heure, on aperçut dans le lointain des toits et des campaniles couverts de neige. C'était Petropavlovsk, ville de Sibérie, de la province d'Akmolinsk...

La difficulté était maintenant de trouver un endroit propice à l'atterrissage. On survola la ville, puis enfin Beaucaire se décida à se poser sur le sol... L'avion ne tardait pas à toucher la neige.

– Ma foi, dit Tavernier, nous aurons du mal à repartir...

– Cette place est vaste, répondit Beaucaire. Nous paierons des hommes pour déblayer la neige.

Tous trois sautèrent à bas de l'avion et péniblement, car ils avaient de la neige jusqu'au dessus des genoux, parvinrent à gagner une maison, au rez-de-chaussée de laquelle, on apercevait à travers les vitres, des hommes qui fumaient et buvaient.

L'entrée des trois aviateurs fit sensation. Tous les gens qui se trouvaient là les regardaient,

ahuris, se demandant qui ils étaient...

Enfin, un homme s'avança vers eux et leur parla, mais les aviateurs ne comprirent pas... Un autre leur adressa la parole en allemand... Tavernier qui connaissait un peu cette langue, répondit du mieux qu'il put, mais il vit bien que tous les consommateurs les regardaient d'un air hostile. Enfin, il eut l'idée de parler français.

Aussitôt, un jeune homme s'avança vers lui et lui tendit la main, en disant :

– Soyez les bienvenus... Il y a cinq ans que je n'ai pas vu un Français...

Cependant, un individu à figure rébarbative, s'était avancé vers le jeune homme et l'avait repoussé brutalement.

Tous les gens qui étaient réunis là, étaient des malheureux condamnés aux travaux forcés et que l'on emmenait à Tobolsk... À cause du mauvais temps, ils avaient été obligés de s'arrêter à Petropavlovsk, et ils s'étaient avec leurs gardes-chiourmes réfugiés dans cette auberge.

L'homme qui avait brutalisé le jeune Français,

était un soldat, chargé de surveiller les prisonniers. D'autres soldats, étaient assis dans le fond de la salle, leurs fusils à portée de la main.

Bientôt, ils s'avancèrent, menaçants, vers les trois aviateurs...

L'un d'eux parla en russe, mais inutilement. Alors, ils s'adressèrent au jeune Français pour qu'il leur servît d'interprète et voici le dialogue ou plutôt l'interrogatoire qui s'engagea :

– Nos gardiens, dit le Français, des brutes pour la plupart, demandent pourquoi vous êtes venus dans cette ville... Faites bien attention à ce que vous allez répondre, car ces animaux-là sont féroces...

– Dites-leur, répondit Beaucaire que nous venons de Moscou...

L'interprète transmit cette réponse qui ne parut pas satisfaire les gardes-chiourme. Les autres prisonniers, lamentable troupeau, regardèrent étonnés.

– Ils demandent, reprit le Français ce que vous êtes venus faire ici... Ah ! vous avez été bien mal

inspirés de vous arrêter dans cette ville... Enfin, tâchez de vous en tirer... Soyez habiles... Que faut-il répondre à ces sauvages-là ?

– Répondez-leur que si nous avons atterri ici, c'est que nous en avons le droit.

– Attention, ils vont vous demander vos papiers.

– Nous avons tout ce qu'il faut...

– Tant mieux !...

Effectivement, celui qui paraissait être le chef des gardiens demanda à voir les papiers des aviateurs. Beaucaire lui tendit le laissez-passer délivré par le commissaire de Moscou.

L'homme lut, puis salua respectueusement, en prononçant des mots russes.

– Il dit, expliqua l'interprète, que l'ordre qui vient de lui être présenté est en règle, et qu'il n'a qu'à s'incliner devant la décision du commissaire...

Et le jeune homme ajouta :

– Puisque vous n'avez plus rien à craindre,

offrez donc à boire à ces animaux-là, ils ne refuseront pas un verre de vodka, soyez-en sûr, et cela les disposera bien en votre faveur... Ils me permettront alors de causer avec vous et je vous raconterai mon histoire...

Les gardes-chiourme en apprenant qu'on leur offrait une tournée, saluèrent les aviateurs avec une obséquiosité ridicule...

– Dites-leur aussi, ajouta Beaucaire, que je désire offrir quelque chose aux prisonniers...

Ces paroles furent transmises et les gardiens acceptèrent, après s'être consultés...

Alors, le jeune Français put parler librement avec les aviateurs, pendant que les gardes-chiourme se faisaient servir de la vodka, boisson dont ils semblaient très friands. Ils abusèrent même un peu de la générosité des aviateurs, car ils s'offrirent à leur compte force tournées et ne tardèrent pas à être confortablement éméchés.

– Vous les voyez, dit le jeune Français, ils ont l'air maintenant de bons garçons, mais ce sont d'affreuses brutes. Depuis notre départ, il y a de

cela quatre mois, vous ne sauriez imaginer les brutalités qu'ils nous ont fait subir. Ils nous frappent comme si nous étions des animaux... Seize d'entre nous sont morts en route...

– Mais, demanda Beaucaire, qu'avez-vous fait pour qu'on vous traite de la sorte ?

– Rien...

– Est-ce possible ?...

– Rien, je vous le répète... Il a suffi que nous soyons dénoncés par des gens sans aveu, des misérables qui, pour toucher une prime, n'hésitent pas à commettre infamie sur infamie. Moi, on m'a accusé de pactiser avec des Polonais qui sont des ennemis du gouvernement russe, et cela a suffi... Sans enquête, j'ai été condamné aux travaux forcés avec ces malheureux que vous voyez là, et qui ne sont pas plus coupables que moi. Nous allons à Tobolsk... y arriverons-nous ? Pas tous, certainement, car je n'ai pas besoin de vous dire que nous faisons le voyage à pied. Nos gardiens, eux, ont des traîneaux à leur disposition. Ah ! c'est bien pénible, allez, et je me demande comment nous sommes encore en

vie.

– Il n’y a que vous de Français ici ?

– Oui... je suis le seul... il y en avait un autre, mais il est mort en cours de route, et dort maintenant sous la neige... Ah ! le malheureux, ce qu’il a souffert !...

XIX

Un projet

Le jeune homme jeta un rapide coup d'œil du côté des gardiens, et voyant qu'ils ne faisaient pas attention à lui, continua :

– Ce Français était un brave garçon... et tous ces pauvres types que vous voyez là, sont innocents, pour la plupart. Il y en a même qui ne comprendront jamais pourquoi on les a condamnés... Là-bas, nous mourrons tous, c'est certain, mais que voulez-vous, c'est la destinée...

– Vous étiez établi en Russie ? demanda Tavernier.

– Oui... Je tenais une boutique de plomberie, mais quand ont éclaté les troubles que vous connaissez sans doute on m'a tout pris... J'ai eu beau réclamer, demander une indemnité, on ne

m'a pas écouté. À la fin, j'ai lassé tout le monde, et je suis devenu un ennemi... J'ai passé pour un conspirateur... Un conspirateur !... Ah ! je n'avais pas envie de conspirer, je vous l'assure.

– Mais on vous a jugé...

– Oui, à la vapeur... Quatre vilains individus qui désiraient toucher une prime m'ont accusé de faire partie d'une association de rebelles, et il n'en a pas fallu davantage pour que l'on m'envoyât en Sibérie... On m'a octroyé vingt ans de travaux forcés... On aurait mieux fait de me fusiller tout de suite, au moins je ne souffrirais plus... D'ailleurs, il est plus que probable que je n'arriverai pas à Tobolsk... Je serai mort avant.

– Vous êtes de Paris ?

– Oui, monsieur...

– Et vous avez encore des parents ?

– Une vieille mère que je ne reverrai jamais.

Et le pauvre garçon fondit en larmes. Les trois aviateurs avaient été fortement émus par ce récit fait d'une façon si simple et si touchante... Ils se regardèrent... Une même idée leur était venue...

– Écoutez, dit M. Beaucaire, êtes-vous un homme à risquer le tout pour le tout ?

– Oh ! certes... au point où j'en suis...

– Eh bien, nous allons vous sauver...

– Est-ce possible...

– Oui... N'ayez l'air de rien... Cessez même de nous parler pour ne pas donner l'éveil à vos gardiens et, quand nous nous mettrons en route, vous monterez vivement dans notre aéro...

– Sera-ce possible... Nous sommes consignés ici... Si j'ai le malheur de sortir, de vous suivre, les gardes-chiourme feront feu sur moi...

– Ne craignez rien... D'ailleurs vos gardiens commencent à être très éméchés... Quand nous repartirons, c'est-à-dire dans une heure d'ici, nous leur demanderons des hommes pour déblayer la neige devant notre appareil... Ils ne nous refuseront pas ce service. D'ailleurs, je leur donnerai de l'argent.

– Oh ! si vous leur donnez de l'argent, vous en ferez ce que vous voudrez.

– Donc, quand le moment sera venu, je vous

appellerai et vous chargerai de me servir encore d'interprète. Allez rejoindre vos compagnons, et pas un mot surtout.

– Oh !... vous pensez...

Le jeune homme alla s'asseoir à côté des malheureux qui, brisés de fatigue dormaient, assis sur le sol, la tête entre les mains. Les gardiens continuaient de boire, aux frais des aviateurs auxquels ils souriaient aimablement de temps à autre.

– Je crois, dit Beaucaire à Tavernier, qu'en délivrant ce jeune homme, nous ferons une bonne action. Il a l'air franc et je suis sûr que ce qu'il nous a dit est vrai d'un bout à l'autre.

– Certes, répondit le commandant... et je t'approuve, mais attention !... Si nous le délivrons, les gardiens furieux télégraphieront aux différentes villes qui se trouvent sur notre parcours et si, par malheur, nous sommes obligés d'atterrir, nous serons cette fois, considérés comme des ennemis... Vois-tu que l'on nous envoie tous trois à Tobolsk...

– C’est peu probable. D’ailleurs, nous éviterons d’atterrir aux environs des villes.

– Ce sera plus prudent...

Beucaire réfléchit un instant :

– Bah ! dit-il, il faut délivrer ce garçon... Si nous ne le faisons pas, nous serions de mauvais Français... Nous le déposerons à Vladivostok, et de là, il essayera de regagner son pays...

– Reste à savoir si les gardiens nous laisseront faire.

– Oh ! regarde-les, ils sont abrutis par l’alcool, et pour les achever, je vais encore leur payer une tournée...

– Nous pourrions aussi en payer une aux pauvres diables qu’ils emmènent aux confins de la Sibérie.

– Oui, mais ce serait imprudent... Ce serait donner l’éveil aux gardes-chiourme qui ne manqueront pas de se demander pourquoi nous payons ainsi à boire, sans motif, à leurs prisonniers.

– Oui, tu as raison, il est préférable que je

donne quelque argent à ces malheureux, quand ils auront déblayé la neige pour que nous puissions repartir.

Beucaire et Tavernier commandèrent des grogs et des tartines de beurre et continuèrent à parler, comme des gens qui ne se soucient point de ceux qui les entourent.

Quand ils furent suffisamment réchauffés, Beaucaire appela le jeune Français et lui dit :

– Demandez à vos gardiens s'ils veulent autoriser leurs prisonniers à déblayer la neige devant notre aéro...

XX

Un brave garçon

Le Français transmet la demande. Alors, les gardiens se concertèrent un moment, puis l'un d'eux (le chef sans doute) fit répondre qu'il accédait à la demande des aviateurs, que du moment qu'ils avaient un laissez-passer du commissaire central de Moscou, il se faisait un devoir de se mettre à leur disposition.

– Faites savoir aux prisonniers, dit Beaucaire, que nous les récompenserons...

Un quart d'heure après, Beaucaire après avoir appelé l'aubergiste, et lui avoir largement réglé les consommations, sortit accompagné de Tavernier et de Francis. Les prisonniers les suivirent, surveillés par leurs gardiens.

Depuis l'atterrissage, la neige n'avait pas

tombé, fort heureusement.

Sur un ordre de leurs gardes-chiourmes, les pauvres prisonniers se mirent à déblayer la neige avec leurs mains. Ils semblaient avoir l'habitude de ce travail, car ils s'y prenaient fort habilement. La place sur laquelle se trouvait l'aéro pouvait avoir cent mètres de diamètre ; en face s'ouvrait une large rue que l'on débaya aussi. Ce travail prit deux bonnes heures. Quand il fut terminé, Beaucaire distribua quelque argent aux travailleurs, et aux gardiens, et, sous prétexte de communiquer avec ces derniers, garda le jeune Français près de lui. L'appareil fut mis en marche et le prisonnier, avec une agilité qu'on n'eût pas soupçonnée, sauta dans le cockpit.

Quand les gardiens s'aperçurent de sa disparition il était trop tard... déjà l'avion décollait et s'élevait dans les airs...

Les gardes-chiourme qui avaient des fusils auraient pu tirer sur l'appareil, mais ils ne le firent pas... Un prisonnier de moins, c'était pour eux sans importance... Et puis, ils étaient tellement ivres qu'ils n'étaient pas encore bien

sûrs que le Français fût parti.

Le pauvre garçon ne savait comment remercier ses sauveurs... Dans sa joie, il embrassa le commandant Tavernier et Francis, en murmurant :

– Oh ! je vous dois la vie... je vous dois la vie... je ne l'oublierai jamais.

L'aéro était maintenant loin de Petropavlovsk, et pointait droit vers l'est. Malgré le bruit que faisait le moteur, Francis et Tavernier causaient avec le jeune homme.

– Comment vous appelez-vous ? demanda le commandant.

– Édouard Laval, répondit celui-ci...

– Vous avez servi la France, pendant la guerre ?

– Je vous crois... j'étais fusilier-marin... Je me suis battu à Dixmude... J'ai la croix de guerre et quatre citations.

– Mais comment êtes-vous venu en Russie ?

– Ah ! c'est toute une histoire. Après

l'armistice, j'ai été libéré et suis revenu à Paris, Là, je suis rentré chez un ancien patron, M. Voirin. C'est lui qui m'a emmené en Russie, je ne voulais pas, mais il avait des relations là-bas, et c'était son fils qui tenait la boutique où nous sommes installés. À peine arrivés, nous avons eu à surmonter un tas de difficultés... M. Voirin a été arrêté, puis relâché et finalement, c'est moi ainsi que son fils qui avons été incarcérés. Je ne sais ce qu'est devenu le fils de mon patron... il a peut-être été fusillé... Quant à moi, on m'a condamné aux travaux forcés. Ah ! si j'avais su... je n'aurais jamais quitté la France, mais M. Voirin avait toujours été si bon pour moi. Pensez donc, j'avais débuté chez lui comme apprenti à treize ans... Ah ! sans ces maudits voisins qui nous ont dénoncés, tout cela ne serait pas arrivé. Voyez-vous, en Russie, on a le tort d'écouter les délateurs... Le premier venu qui veut gagner quelque argent, accuse son ennemi, et on le croit généralement. Il est d'ailleurs bien difficile de prouver qu'il ment...

Tout en parlant, le brave garçon grelottait, car il n'avait sur lui que de mauvais vêtements.

Francis lui jeta un manteau de fourrure sur les épaules...

– Merci ! dit-il... en serrant avec effusion la main du gosse.

– Bientôt, dit Francis, vous pourrez écrire à votre mère pour lui annoncer votre retour.

– Oui... et elle sera bien heureuse, la pauvre femme, car il y a bien longtemps qu'elle n'a pas reçu de lettre de moi. Là-bas, toutes les correspondances pour la France étaient interceptées...

Tavernier demanda, au bout d'un instant :

– Puisque vous avez été à Dixmude vous avez dû connaître le lieutenant de vaisseau Coubertin.

– Je vous crois, c'était notre officier... Ah ! un brave homme... celui-là... Tous ses soldats l'aimaient... Malheureusement, il a été tué... J'étais à côté de lui quand il est tombé...

– C'était un de mes amis, dit le commandant Tavernier, tout ému...

Il se sentait déjà une vive sympathie pour ce brave Laval, qui avait été fusilier-marin, et il se

félicitait de l'avoir délivré.

*

On voguait maintenant au-dessus de grandes plaines couvertes de neige. Parfois, on apercevait des masses noires. C'étaient des loups qui couraient en bandes à la recherche de quelque proie.

– Brrr ! fit Francis, il ne ferait pas bon être là-dessous...

– Certes non, répondit le commandant.

Laval, avait lui aussi aperçu les loups :

– Ah ! dit-il, nous en avons rencontré souvent, durant notre voyage, mais nous arrivions à les éviter.

– Et comment ? demanda Tavernier.

– En nous faisant des refuges de neige... Quand une bande était signalée, vite nous creusions la neige et nous entourions de murailles hautes de deux mètres, et tout à fait à pic... Le

loup ne peut pas grimper. Et nous demeurions dans notre refuge jusqu'à ce que la bande eût disparu. D'ailleurs, à force de parcourir la steppe, on finit par connaître les habitudes des loups. Ainsi, ils ne marchent jamais contre le vent. Ils courent toujours en l'ayant derrière eux... Et puis, il y a des endroits qu'ils ne fréquentent jamais, ceux par exemple où il y a trop de neige. Ils recherchent ceux où la neige a été balayée par le vent. L'animal qui est le plus à craindre, c'est l'ours, car lui parcourt la steppe en tous sens... Il y a quelquefois des bandes de dix à vingt ours affamés, et ceux qui tombent entre leurs pattes ne tardent pas à être dévorés. Un jour, il y a de cela trois semaines exactement, nous avons failli tomber sur une de ces bandes... Les ours avaient aperçu de loin le convoi de prisonniers et ils accouraient. Fort heureusement, le Transsibérien passait. Le mécanicien qui était un brave garçon, voyant le danger que nous courions, a stoppé, vivement nous sommes montés dans les wagons et le train est reparti à toute vapeur... Quelques minutes de plus et il ne restait plus de nous que des ossements.

XXI

Nouvel atterrissage

Le froid devenait de plus en plus vif... On approchait de l'Ienisseï. Beaucaire s'était rapproché du sol, car dans les régions basses, il faisait moins froid. On aperçut alors quelque chose de noir qui courait sur la neige...

– Tiens, qu'est-ce que cela ? demanda Tavernier.

– Cela, répondit Laval, c'est la locomotive chasse-neige, celle qui prépare la route au Transsibérien. Elle fait la navette entre une station et l'autre... Depuis Moscou, il y a au moins une trentaine de chasse-neige qui circulent sur la voie entre les gares.

– Et les ours ne l'attaquent pas ?

– Non, ils en ont peur, mais les loups qui sont

plus audacieux, cherchent à sauter dedans. Heureusement que le mécanicien et le chauffeur sont protégés par de solides parois d'acier. Ces locomotives ressemblent un peu à des tanks. Tenez, regardez, là-bas... Voilà un convoi de prisonniers. C'est celui qui est parti avant nous... Ils étaient au moins deux cents, voyez, s'il en reste une centaine, c'est tout...

– Il n'y a jamais d'avions qui circulent entre la Sibérie et Moscou ?

– Si... il y en a deux... on les appelle les « Kobotki... » Ils servent à transporter des fonctionnaires en Sibérie, des inspecteurs qui viennent faire le recensement des prisonniers... vous allez bientôt en apercevoir un.

– Vous croyez ? demanda Tavernier.

– Oui... le « Kobotki » numéro 2.

– Est-ce qu'il s'arrête à Petropavlovsk ?

– Quelquefois... Cela dépend du courrier qu'il transporte.

– Mais dites donc... s'il s'arrête à Petropavlovsk, ceux qui le montent ne

manqueront pas d'apprendre que nous avons favorisé la fuite d'un prisonnier, et on nous donnera la chasse.

– Oh ! quand il arrivera, le convoi sera parti.

– Mais les gardiens auront sans doute fait un rapport.

Laval ne répondit pas... Tavernier était devenu inquiet.

– Comment sont ces avions ? demanda-t-il.

– Oh ! ce sont des avions de chasse...

– Pourvus de mitrailleuses ?...

– Peut-être bien... Je ne pourrais vous dire, car je ne les ai jamais vus à terre...

Le commandant ne dit plus rien. Il ne prévoyait certes pas que l'on serait peut-être obligé de livrer combat à un avion ennemi. Certes, ce n'était pas ce combat qui l'effrayait, car il avait souvent, au cours de la campagne 1914-1918, livré combat à des aéros boches... Il avait même eu la chance d'en abattre quatre, mais l'appareil qu'il montait, était pourvu d'une mitrailleuse. Ici, rien de pareil. On n'avait pour se

défendre, en cas d'attaque, que des carabines Winchester...

Il interrogea de nouveau :

– Savez-vous, dit-il, quelle route suivent d'ordinaire les « Kobotki », comme vous les appelez ?

– Oh ! c'est bien simple, ils longent toujours la ligne du Transsibérien.

– Vous en êtes certain ?

– Oui... car j'en ai vu passer cinq, depuis mon départ de Moscou, et j'ai remarqué qu'ils volaient au-dessus de nos têtes... Or, comme nous suivions continuellement la ligne du Transsibérien, il n'y a pas d'erreur possible.

Tavernier prit sa jumelle et, pendant quelque temps, explora l'horizon. Il ne vit rien. Il ne crut pas devoir prévenir Beaucaire. Il serait bien temps de le faire quand on apercevrait un « Kobotki ». À ce moment, on forcerait la vitesse, et il était plus que certain que l'ennemi ne pourrait les rattraper...

Tout allait bien pour le moment, trop bien

même.

Soudain, Francis prêta l'oreille.

– Oh ! dit-il, le moteur chauffe...

– Oui, fit Tavernier, il me semble...

– Est-ce que l'huile viendrait mal... il faut prévenir M. Beaucaire.

Tavernier colla sa bouche à l'acoustique :

– Moteur chauffe, cria-t-il.

Allait-on encore atterrir ?... Beaucaire attendit quelques instants encore, puis reconnut qu'il ne pouvait continuer plus longtemps. Il se posa donc sur le sol... et choisit pour atterrir la ligne du Transsibérien que la locomotive chasse-neige venait de dégager.

– Décidément, s'écria Beaucaire en sautant à terre, ce satané moteur ne nous joue que des tours...

– Excusez-moi, patron, dit Francis, mais si vous voulez bien le permettre, je vais vous donner un conseil... Vous avez un peu trop forcé la vitesse depuis le départ : Allez un peu moins

vite et vous verrez que tout ira bien. Le moteur n'a rien je crois... D'ailleurs, je vais le vérifier.

XXII

Moment d'inquiétude

Pendant que Francis était penché sur le moteur. Tavernier, sa jumelle aux yeux, explorait toujours l'horizon...

– Que regardes-tu donc ? demanda Beaucaire...

En quelques mots, il mit son ami au courant de ce que Laval lui avait appris.

– Bon, dit-il, il ne nous manquait plus que ça...

Il interrogea à son tour le jeune Français qui lui confirma ce qu'il avait dit au commandant.

– Bah ! fit-il, nous serons partis dans quelques instants.

Francis se hâtait autant qu'il le pouvait. Soudain Laval s'écria :

– Le voilà !...

Et il désignait un petit point noir, là-bas dans le ciel.

Tavernier regarda avec sa jumelle et déclara :

– Oui, c’est bien un avion... Il vient droit sur nous, et suit la ligne du Transsibérien. Dans dix minutes, un quart d’heure au plus, il sera ici...

– Mais nous autres, nous serons loin, dit Francis, car ma réparation est terminée.

Tout le monde remonta à bord et bientôt l’avion fendait l’air à une allure de cent quatre-vingts à l’heure.

– S’ils nous rattrapent, dit Laval, il faudra qu’ils en mettent, mais ils n’y arriveront pas !...

– Ils marchent aussi à belle allure, remarqua Tavernier... Et ils nous ont aperçus car ils se tiennent maintenant à la même altitude que nous...

Le « Kobotki » était des plus rapides, mais bien qu’il accélérât le plus possible son allure, il perdait du terrain – si l’on peut s’exprimer ainsi en parlant d’un avion lancé à travers l’espace.

Cependant, au bout d'un quart d'heure, Tavernier regarda derrière lui avec inquiétude...

– C'est curieux, dit-il, on jurerait que maintenant l'aéro gagne sur nous...

– Oh ! c'est visible, répondit Laval...

– Notre moteur chauffe encore, s'écria Francis... Décidément, il y a une réparation sérieuse à faire... mais pour l'instant, nous ne pouvons pas atterrir...

– Ah ! fatalité ! grogna Tavernier, nous allons être obligés de nous défendre...

– Peut-être ne nous attaqueront-ils pas, dit Laval...

– S'ils se sont arrêtés à Petropavlovsk, ils ne nous ménageront pas...

– Écoutez... si vous êtes obligés d'atterrir, pourquoi ne me cacheriez-vous pas... Je me glisserais dans le fuselage et ni vu ni connu...

– Ma foi, c'est une idée...

Il fallait atterrir. Beaucaire se posa de nouveau sur la voie du Transsibérien. Immédiatement

Laval se dissimula dans la queue de l'avion. Cinq minutes après, le Kobotki venait se poser sur la ligne du chemin de fer, à vingt mètres à peine de l'aéro de nos amis... Un homme sauta sur le sol, s'approcha et dit à Beaucaire, en excellent français :

– Monsieur, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes partis de Petropavlovsk, il y a quelques heures ?

– Oui, répondit Beaucaire.

– On prétend que vous avez un ennemi à votre bord, un prisonnier que l'on emmenait en Sibérie.

– Ce n'est pas tout à fait exact, répondit Beaucaire sans se démonter... Oui, en effet, au moment où nous nous enlevions, un homme s'est cramponné à notre aéro, mais il n'a pu tenir longtemps et à peine sorti de la ville, il est tombé et s'est abattu sur le sol... Vous pensez bien, monsieur, que nous ne sommes pas venus en Russie pour faire évader les prisonniers...

– Je veux bien le croire.

Et tout en disant cela, l'homme s'était hissé le

long de l'avion, et regardait dans le cockpit.

– Je crois, monsieur, dit Beaucaire, que vous doutez de ma parole...

– Pas le moins du monde... mais vous comprenez, mon devoir est de me renseigner. Vous avez des papiers ?

Beucaire tira de sa poche le sauf-conduit que lui avait délivré le commissaire de Moscou et le tendit à son interlocuteur.

– Ça va bien, dit ce dernier... en souriant... Ainsi, en ce moment, vous êtes immobilisés par une panne.

– Oh ! une panne insignifiante, répondit Beaucaire...

L'homme ne s'en allait toujours pas.

Cela devenait inquiétant, car l'avion ne pourrait prendre son vol, tant que le prisonnier serait caché dans le fuselage.

– Vous allez à Vladivostok ? demanda l'aviateur russe.

– Oui, répondit Beaucaire, mais si notre

moteur a des pannes continuelles, nous ne sommes pas prêts d'y arriver...

Francis faisait semblant de réparer, bien que, depuis près d'un quart d'heure, la réparation fût terminée.

Le Russe ne bougeait toujours pas. On aurait dit qu'il se méfiait de quelque chose. Il allait et venait autour de l'appareil. Bientôt, son compagnon vint le rejoindre et tous deux demeurèrent là. Il fallait prendre une décision.

– Nous allons partir, dit enfin Beaucaire... Au revoir, messieurs !

Il serra la main aux deux hommes et prit place sur la sellette. Francis et le commandant sautèrent dans le cockpit.

Alors, Laval, en rampant, sortit du fuselage, se glissa près d'eux et Tavernier le recouvrit d'un manteau de fourrure.

L'avion décolla et quelques instants après, il planait dans les airs.

– Ouf ! fit Tavernier... l'alerte a été chaude, mais enfin nous nous en sommes tirés...

- Quels ennuis je vous cause, dit Laval.
- Bah ! ce n'est rien.
- Si cependant ils m'avaient découvert. Vous auriez été obligés de me livrer.
- Vous livrer ? Vous n'y pensez pas. Nous vous aurions défendu, et si cela avait été nécessaire, ma foi, nous aurions accepté la lutte.
- Je vous remercie... Croyez que je saurai reconnaître ce que vous faites pour moi.

XXIII

Sur les Hauts-Plateaux

Il faut croire cependant que les aviateurs russes n'étaient pas bien convaincus, car ils partirent aussitôt, eux aussi et se lancèrent à la poursuite de l'avion français... Peut-être avaient-ils réfléchi... Cependant, ils ne tardèrent pas à être distancés, et comme ils avaient trop voulu forcer la vitesse de leur appareil, celui-ci eut une panne terrible et s'abattit sur le sol comme une pierre.

Tavernier, au moyen de sa jumelle, avait tout vu :

– Les malheureux ! dit-il... ils ne sont plus à craindre... Ils se sont écrasés en touchant terre.

– Ma foi, tant pis ! dit Laval. Ce n'est pas moi qui les plaindrai.

*

On venait de dépasser le lac Baïkal. La région des montagnes commençait et il fallut s'élever pour dépasser les monts Jablonoï, dont la chaîne se prolonge jusqu'à Irkoutsk, et se relie vers le Sud aux montagnes de Mongolie, du plateau Central, du Tibet, jusqu'à l'Himalaya.

Un froid intense régnait dans ces parages, et ce ne fut pas sans angoisse que Beaucaire et Tavernier abordèrent les hauts sommets.

S'il se produisait par malheur, une panne irréparable, ils ne pourraient plus s'évader de ces montagnes neigeuses et ce serait hélas ! la plus affreuse des morts.

Francis, lui, était moins inquiet, car il ne se rendait pas compte de l'immense étendue du massif que l'on avait à traverser.

Pendant cinq heures, tout alla bien, mais il fallut encore atterrir. Heureusement que l'on se trouvait au-dessus d'un vaste plateau dont le vent avait balayé la neige. Pendant que Francis aidé de

Laval qui était un peu mécanicien, revoyait le moteur, Beaucaire et Tavernier causaient.

– Quelle singulière idée tu as eue, dit l’aviateur, d’entreprendre le tour du monde par l’est, au lieu de te diriger vers l’ouest.

Beaucaire eut un sourire.

– Mon cher, répondit-il, je m’étonne qu’un homme comme toi me fasse ce reproche... Si je suis parti par l’Est, c’est parce que je savais que je trouverais, toujours au-dessous de moi, en cas d’atterrissage forcé, un terrain où je pourrais me poser. Tu as vu que les pannes que nous redoutions se sont malheureusement produites... Un moteur neuf a besoin d’être rôdé. Quand nous atteindrons Vladivostok, il sera au point, et nous n’aurons plus à redouter ces arrêts qui, sur mer, eussent été dangereux, pour ne pas dire mortels.

– Tu persistes toujours dans ton idée de traverser les cinq parties du monde...

– Traverser... non c’est beaucoup dire... y toucher simplement. De Vladivostok, nous gagnerons la pointe de Séoul, et de là, nous

passerons au Japon.

– Et ensuite ?

– Ensuite, mais ne te l'ai-je pas dit, nous atteindrons Chang-Hai, Canton, Saïgon, Singapour, et là nous pointerons sur Bornéo, nous traverserons le détroit de Macassar, nous atteindrons les Célèbes, puis l'île Timor, la Nouvelle-Guinée et nous aborderons l'Australie par le détroit de Torres... Nous supprimerons grâce à cet itinéraire, les vastes étendues de mer...

– Oui, j'entends, mais après ?

– Après, dame... la partie sera plus rude, il s'agira de gagner l'Amérique du Sud, d'arriver au détroit de Magellan.

– Pourquoi le détroit de Magellan plutôt que Valparaiso ?

– Parce que, en abordant le cap Horn, nous suivrons, depuis l'Australie, la ligne des bateaux de la Nouvelle Zélande à Plymouth et que s'il nous arrive un accident, nous aurons des chances d'être secourus.

– Tout cela est bien prévu... Donc, du nord de

l'Australie, tu gagnes Sydney, puis de là tu atteins la Nouvelle-Zélande, mais ensuite, songe donc à l'étendue de mer que nous aurons à parcourir.

– J'y ai songé et j'ai soigneusement pointé toutes les îles où nous pourrions nous poser : l'île Bounty, les Antipodes, l'île Shetland et le Cap...

– Ce sera la partie la plus dure de notre voyage, car des Antipodes au Shetland, qui se trouve au Sud du Cap Horn, nous ne rencontrerons plus une seule île.

– Si... il y a quelques îlots, où il sera possible d'atterrir... Je te les montrerai sur la carte.

– N'eut-il pas été plus simple de gagner les îles Kermadec, l'île Râpa, l'île Ducie, les îles de Pâques et Saint-Ambroise ?

– Non... car en suivant cet itinéraire, nous nous écartions de la ligne des paquebots et je tiens absolument, pour la raison que je t'ai indiquée, à me tenu au-dessus de cette ligne...

– Tu as peut-être raison... Mais jusqu'alors nous n'aurons traversé que l'Europe, l'Asie,

l'Australie... Il nous restera encore à survoler les deux Amériques...

– C'est bien mon intention.

– Et l'Afrique ?

– Ah ! voilà où je t'attendais... eh bien, l'Afrique, nous l'atteindrons en partant de Pernambouco et en mettant le cap sur Dakar...

XXIV

Désagréable surprise

Tavernier était émerveillé de l'audace de son ami mais il était loin de partager sa confiance... Enfin, il avait entrepris ce voyage, il l'accomplirait jusqu'au bout, mais il ne croyait guère à la réussite... En tout cas, l'aéro ne risquait point de piquer dans la mer et de s'y abîmer, puisqu'il était aussi hydroplane et muni de deux énormes flotteurs qui lui permettraient, en cas d'accident, d'attendre du secours, à condition toutefois que la mer ne fût point démontée. C'était la première fois que des aviateurs tentaient un raid pareil, et toutes les puissances du monde en attendaient le résultat. Les journaux anglais soutenaient que pareil voyage était impossible, mais les Américains se montraient moins sceptiques, car un de leurs compatriotes

avait déjà fait la traversée de Valparaiso en Australie et un autre avait réussi à effectuer celle de Rio de Janeiro à Dakar.

Le problème qui se posait était celui-ci : comment les aviateurs se ravitailleraient-ils en essence ?

Beucaire avait à bord deux réservoirs et il se faisait fort d'emmagasiner assez d'essence pour parcourir d'une traite quatre mille milles.

*

Francis avait fini de revoir le moteur et on s'apprêtait à repartir, quand on remarqua qu'un tendeur de hauban s'était desserré et que l'une des ailes avait pris une mauvaise inclinaison. Ce fut Beaucaire qui voulut lui-même se charger de cette réparation qui n'était point dans les attributions de Francis.

Pendant que, grimpé sur le fuselage, il donnait un tour de clef aux ridoirs, Francis poussa tout à coup un cri.

Il venait d'apercevoir, à une dizaine de mètres à peine deux ours énormes, immobiles devant un rocher...

– Oh ! m'sieur Tavernier... regardez... regardez donc, fit le gosse en tendant le bras dans la direction des ours...

Sans perdre une seconde, le commandant saisit son Winchester, épaula et fit feu. L'un des ours atteint au défaut de l'épaule, roula sur le sel, battit l'air de ses pattes, puis demeura immobile.

Quant à l'autre, il avait disparu.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Beaucaire qui, tout à son travail, n'avait rien vu de ce qui s'était passé.

– Il y a, mon cher, répondit Tavernier en riant, que pendant que tu réparais, deux curieux sont venus nous regarder... alors, j'en ai tué un...

– Sans même parlementer avec eux ?

– C'était impossible... car les deux curieux ne parlent pas la même langue que nous... C'étaient des ours, deux ours énormes qui m'avaient l'air d'avoir de mauvaises intentions.

Beucaire éclata de rire.

– Prenez la peau, au moins, dit-il, nous n’aurons jamais trop de fourrures.

Laval s’offrit :

– Si vous voulez, dit-il, je vais aller dépouiller l’ours... Jusqu’à présent je n’ai guère dépouillé que des lapins, mais je tâcherai de m’en tirer, seulement, il me faudrait un couteau solide.

– Francis va vous donner ça, dit le commandant. Nous avons à bord tout ce qu’il nous faut.

En effet, dans un sac de cuir, le gosse trouva un grand couteau de chasse qu’il tendit à Laval en disant :

– Je crois que ça suffira...

– Oh !... certes... C’est un vrai sabre que tu me donnes là, petit.

Et le Parisien s’en alla. Bientôt, il s’approchait de l’ours, s’assurait qu’il était bien mort, et se mettait en devoir de le dépouiller...

Pendant ce temps, Beaucaire se remettait à sa

réparation qui était plus compliquée qu'il ne l'avait supposé tout d'abord... Il appela Tavernier pour l'aider et Francis, debout dans le cockpit leur envoyait les outils au fur et à mesure qu'on les lui demandait.

Tous étaient tellement attentionnés à ce qu'ils faisaient qu'ils ne voyaient rien de ce qui se passait autour d'eux...

Là-bas, Laval, armé de son énorme coutelas, s'était mis à dépecer l'ours :

– Jolie fourrure, disait-il... quand elle sera tannée, ça fera une fameuse pelisse...

Il commença par fendre l'ours de la gorge au ventre, puis il rabattit la peau et la décolla des pattes.

Soudain, il leva les yeux, car il avait entendu un souffle rauque. Horreur ! l'ours qui tout à l'heure s'était enfui, était maintenant devant lui, le regardant de ses petits yeux sournois et mauvais...

Avant qu'il ait eu le temps d'appeler, la bête était sur lui et l'étreignait à la façon d'un lutteur qui veut terrasser son adversaire.

XXV

Où Laval fait preuve d'un merveilleux sang-froid

Laval était un garçon courageux... Il avait conservé son couteau, il le prit à deux mains, le pointa vers la poitrine de l'ours et l'animal qui resserrait son étreinte se perça le cœur. Il demeura un instant immobile, la gueule ouverte, comme s'il allait mordre et s'affaissa comme une masse, sans avoir proféré un cri... Laval se remit vite de son émotion.

– Eh bien, dit-il, si je m'attendais à cela, par exemple !... Maintenant, j'aurai deux manteaux de fourrure. Décidément, ça va bien... j'ai envie de venir un jour m'établir ici pour faire le commerce des peaux d'ours...

Beaucaire avait fini sa réparation. Francis

appela Laval :

– Eh, là-bas ! vivement, on part !

Le Parisien répondit :

– Un petit moment et j’arrive...

Tavernier et Francis s’étaient approchés :

– Tiens, fit le commandant... Mais qu’est-ce que cela veut dire... il y a deux ours maintenant... est-ce qu’en tirant, j’en aurais tué deux avec la même balle... Ce serait, ma foi, un joli coup de fusil.

– Non, répondit Laval... Cet ours-là, c’est moi qui l’ai tué...

– Comment ! mais nous n’avons rien entendu.

– C’est que j’ai opéré silencieusement, voyez-vous... J’étais bien tranquille, en train de dépouiller cet ours-là, quand un autre, intrigué sans doute par ce que je faisais, s’est approché pour voir... Il s’est même tellement approché, qu’il m’a pris à bras-le-corps... C’était, je l’avoue, une surprise plutôt désagréable. Heureusement, je n’ai pas perdu la tête, j’ai tendu mon couteau en avant, et l’ours s’est enferré lui-

même... Il n'a même pas fait ouf.

Le commandant Tavernier regardait avec admiration ce garçon si courageux qui lui racontait de la façon la plus simple du monde un acte d'héroïsme.

– Oh ! ça n'a pas été difficile, reprit Laval... Ça a duré une demi-minute à peine... Nous nous sommes regardés dans les yeux comme deux adversaires qui se battent en duel et c'est moi qui ai eu la chance d'avoir le dessus... Faut-il aussi dépouiller le deuxième ours ?

– Non, c'est inutile, fit le commandant.

– Dommage, car il a une belle fourrure... à Paris, on vendrait ça au moins un billet de mille...

Beucaire s'impatientait... Il vint rejoindre ses compagnons et quand il apprit ce qui s'était passé, il serra avec effusion la main de Laval, en disant :

– Vous êtes un brave...

– Oh ! répondit le joyeux Parisien, il ne faut pas exagérer... J'avais un ours en face de moi, j'avais aussi la chance d'avoir un bon couteau, je

m'en suis servi, voilà tout. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai inventé cette manière de se débarrasser des ours... Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup lu des romans d'aventures instructives, et j'ai appris que c'était ainsi que les chasseurs, dans certaines régions, s'y prenaient pour tuer les ours. Je n'ai fait que les imiter, par conséquent je ne prendrai pas de brevet pour cette affaire-là... Un ours, c'est certes un animal assez redoutable, mais quand on a vu le feu comme moi à Dixmude, on ne s'effraye pas pour si peu.

– Vous êtes modeste, fit Beaucaire, en souriant. Mais moi je trouve ce que vous avez fait là merveilleux... Cela dénote une énergie et un sang-froid peu communs. Au cours de notre voyage, nous aurons sans doute bien des surprises... et nous ne serons pas trop de quatre pour nous défendre... Voulez-vous nous accompagner ?

– Oh ! avec plaisir, répondit le Parisien... Moi, j'ai toujours aimé les voyages, et si j'avais été riche, je me serais payé la fantaisie de faire au moins une fois le tour du monde...

– Eh bien, vous le ferez, répondit Beaucaire en souriant.

XXVI

Prisonniers !

Quelques minutes après, l'avion reprenait son vol...

– Je suis bien heureux, dit Laval au commandant Tavernier, d'être maintenant des vôtres mais je ne veux pas jouer le rôle d'un passager qui se fait trimbaler sans rendre aucun service. Il faudrait me donner un emploi à bord... Je sais faire beaucoup de choses... Je pourrais au besoin être cantinier, blanchisseur, horloger, plombier... Je ne connais rien aux aéroplanes, mais je n'ai pas la tête dure... il suffira qu'on me montre quelquefois et je pourrai vous seconder comme pilote. Je vous avoue que ça ne me déplairait pas de gouverner un avion... Je sais conduire une auto... mais ça doit être plus difficile de diriger votre appareil. Il est vrai que

l'on n'a pas à s'occuper du code de la route, des rues à sens unique, de la façon de doubler les tramways, et d'éviter les embouteillages...

– Nous verrons fit le commandant, amusé par la verve du Parisien.

On espérait arriver à Vladivostok le lendemain, mais à peine était-on entré en Mandchourie qu'il fallut atterrir pour réparer une aile qui fléchissait.

Une fois que l'on se fut posé à terre, Laval voulut absolument donner un coup de main à Beaucaire, et il s'y prit de façon si habile que l'aviateur fut émerveillé.

On avait atterri près d'une montagne au pied de laquelle on apercevait quelques habitations. Bientôt, une vingtaine d'hommes bizarrement accoutrés arrivèrent, et regardèrent de loin l'aéro.

– Voilà des curieux, dit le Parisien, qui ont de drôles de bobines... On dirait des têtes à massacre.

Beucaire avait terminé sa réparation, mais pour être certain qu'elle était bien faite, il dit à

ses amis :

– Je vais faire un essai...

Et il s'envola, décrivit quelques courbes, et s'éleva à faible altitude...

À peine, s'était-il envolé, que les individus qui observaient de loin les aviateurs accoururent en poussant des cris...

Bientôt, ils se jetèrent sur le commandant Tavernier, Laval et Francis qui, malgré une vive et courageuse résistance, ne tardaient pas à être ligotés, soulevés de terre et entraînés vers le village qui s'élevait près de là.

Beucaire ne s'était aperçu de rien. Lorsqu'il revint se poser à l'endroit où il avait laissé ses compagnons, il fut tout étonné de ne plus les voir. Il crut un moment qu'ils s'étaient dirigés vers le village, mais quand il remarqua la bande d'individus qui s'enfuyait, en hurlant, il devina ce qui s'était passé.

Il s'envola de nouveau et piqua droit dans la direction du village. Quand il le survola, il ne vit rien que des maisons et des rues désertes... Il eut

un moment l'idée d'atterrir, mais il se dit avec raison que s'il faisait cela, il risquait de se faire prendre, lui aussi et de voir démolir son appareil. Il continua donc de survoler le village, espérant que bientôt il verrait reparaître ses amis.

Hélas, la nuit vint et il n'apercevait toujours personne...

Combien il regrettait d'avoir quitté ses compagnons. N'aurait-il pas dû les emmener avec lui?... Le malheureux ne savait plus que faire, mais il ne se décourageait pas encore...

*

Quels étaient les gens qui avaient emmené le commandant, Francis et Laval ? C'étaient des bandits appelés Samonyis, qui terrorisaient la frontière de Mandchourie. Le village où ils s'étaient installés et dont ils avaient massacré tous les habitants, leur servait de quartier-général. C'était de là qu'ils rayonnaient sur la plaine. Quand ils se sentaient dépistés, ils s'enfuyaient,

se réfugiaient dans la montagne où ils attendaient une occasion propice pour se livrer à de nouveaux méfaits. En s'emparant des aviateurs, ils croyaient trouver sur eux de l'argent, mais ils furent déçus, car la caisse était demeurée à bord.

L'un d'eux qui semblait être le chef, après avoir fait fouiller les prisonniers, leur parla en une langue bizarre qui avait quelque analogie avec le Russe et que Laval parvenait difficilement à comprendre :

– Vous resterez ici jusqu'à ce que l'on vous ait rachetés !... L'homme qui est dans la voiture aérienne n'a qu'à aller à la ville chercher de l'argent...

– Pour cela, répondit Laval en russe, il faudrait que nous puissions lui parler...

Le chef fit répéter la phrase deux fois, comprit enfin, et dit :

– Nous vous conduirons près de lui...

– Mais en voyant une bande de gens, il n'osera pas descendre à terre...

L'homme réfléchit pendant quelques instants,

puis répondit :

– Nous nous arrangerons...

Ensuite, il s'entretint longuement avec ses compagnons. Tous ces hommes étaient d'une saleté repoussante. Ils étaient vêtus de vieilles peaux de bêtes et coiffés de toques miteuses. Comme armes, ils portaient un poignard à la ceinture. Quelques-uns avaient de vieux revolvers.

La pièce où Tavernier, Francis et Laval étaient enfermés, devait être la salle commune d'une ancienne auberge que les misérables avaient pillée. Des tiroirs vides jonchaient le sol, les portes ne tenaient plus qu'à demi. Un gros poêle était allumé dans un coin et répandait une chaleur douce dans ce taudis.

Le chef revint vers les prisonniers et dit à Laval.

– Votre ami est toujours dans sa voiture aérienne... on l'entend passer et repasser près d'ici... il faut que tu le préviennes...

– Je ne demande pas mieux, répondit le

Parisien, mais ce n'est pas en restant ici enfermé que je pourrai le prévenir.

– On va te conduire dans la plaine...

– Si vous voulez...

Quatre hommes s'emparèrent de Laval et l'entraînèrent. Le chef les accompagnait.

– Si vous voulez que je fasse des signes à mon camarade, dit-il, il faut me détacher les mains...

– Appelle-le... il t'entendra.

– Non... le bruit de son moteur étouffera ma voix...

À ce moment, des coups de sifflet retentirent, et des hommes accoururent vers le chef. Que lui dirent-ils ? Le Parisien ne put comprendre... Toujours est-il que le prisonnier fut ramené dans la salle où se trouvaient ses deux compagnons...

– Où vous ont-ils emmené ? demanda Tavernier.

– Dans la plaine... Ils voulaient que j'appelle M. Beaucaire, mais je leur ai fait comprendre que cela était impossible... qu'il fallait me délier les

mains pour que je pusse faire des signes.

– Et ils vous ont débarrassé de vos liens ?

– Peut-être allaient-ils le faire quand on est venu les chercher. Je ne sais ce qui se passe... Voyez comme ils sont agités, on dirait qu'ils s'attendent à être attaqués. Si cela arrivait, ce serait une chance pour nous...

– Peut-être...

– Oui, en effet... mais en admettant que ce soient des soldats ou des gens de police qui viennent ici, ils ne sauront rien de l'histoire de Petropavlovsk...

– Ce n'est pas certain...

– Attendons, nous allons bien voir.

XXVII

Rapide résolution

Les bandits se préparaient comme s'ils s'apprêtaient à repousser une attaque...

– C'est curieux, dit Tavernier, s'ils se méfient de quelque chose pourquoi ne se barricadent-ils pas ici ?... Au contraire, ils ouvrent toutes les portes et regardent continuellement dehors.

– C'est bizarre, en effet.

Le chef semblait très agité. Il discourait à haute voix, mais Laval ne pouvait comprendre ce qu'il disait. On devinait cependant qu'il donnait des ordres.

Au dehors, l'avion passait et repassait sans cesse...

– Ah ! fit le Parisien, si M. Beaucaire a le malheur d'atterrir, il sera fait prisonnier, lui aussi,

et ce sera la fin de tout...

– Oui, soupira Tavernier... nous avons été bien mal inspirés lorsque nous avons atterri. Il est vrai que nous n'avions pas remarqué ce village... Nous aurions dû nous poser sur le sol dans un endroit désert. Je crois que maintenant nous ne ferons plus le tour du monde.

– Qui sait, murmura Laval, si ces bandits sont attaqués et qu'ils aient le dessous, on ne pourra faire autrement que de nous délivrer...

– On dirait qu'ils attendent quelque chose...

En effet, de temps à autre, un des bandits sortait sur le pas de la porte, collait son oreille contre terre et rentrait aussitôt. Alors, le chef se remettait à parler et tous l'écoutaient avec attention.

Le Parisien appela et le chef s'approcha de lui. Alors Laval lui dit :

– Si vous attendez que notre aéro s'en aille, vous avez tort...

L'homme haussa les épaules. On voyait que l'affaire dont il avait parlé tout à l'heure ne

l'intéressait plus maintenant.

– C'est bizarre, dit le Parisien... il faut croire qu'ils sont préoccupés par des choses plus sérieuses. Tout cela est, ma foi, incompréhensible... Ah ! dans quel guêpier sommes-nous tombés.

Tout à coup le chef s'approcha des prisonniers, et dit au Parisien :

– Vous venez de Petropavlovsk ?

– Non, répondit Laval, nous venons de Moscou...

– Avez-vous aperçu des soldats le long de la ligne du Transsibérien ?

– Oui... beaucoup... beaucoup de soldats, mentit le Parisien avec aplomb.

– Ah ! et à quelle distance d'ici ?

– Je ne saurais vous dire... Pas très loin, en tout cas...

– Avaient-ils l'air de venir par ici ?

– Oui...

Le chef réfléchit quelques instants, puis alla

faire part à ses hommes de ce que Laval venait de lui apprendre... Il y eut dans la pièce une vive agitation. À chaque minute, un bandit sortait pour écouter puis rentrait vivement.

– Y a pas d'erreur, dit le Parisien, ils vont être attaqués, mais pourquoi ne se sauvent-ils pas ? C'est à n'y rien comprendre.

– Il vaut encore mieux qu'ils restent ici, répondit Tavernier, car s'ils s'enfuyaient, ils nous emmèneraient avec eux et Dieu sait où ils nous entraîneraient...

Les bandits attendaient toujours. Sur un ordre, un d'entre eux leur versa de larges rasades de vodka...

– Il faut croire, dit le Parisien, que la partie va être dure et qu'ils ont besoin de se remonter sérieusement, car ils s'envoient quelque chose dans le gosier. Ça va chauffer...

Maintenant, les bandits s'apprêtaient à sortir. Le chef fit signe à deux hommes qui attachèrent les trois prisonniers aux poteaux de bois qui soutenaient le plafond de la pièce, puis ils

sortirent tous, et refermèrent la porte.

– Voilà qui est bizarre, dit Tavernier

– Oui, plutôt, murmura le Parisien... Tenez, écoutez, ils s'éloignent. Où peuvent-ils aller ?...

Le bruit des pas s'éteignait peu à peu.

– Ma foi, dit le Parisien, s'agirait de profiter de l'occasion... Si nous pouvions nous détacher, nous filerions en douce...

– C'est impossible, répondit Tavernier...

– Peut-être... attendez...

Et Laval en tirant sur ses liens parvint à les desserrer assez pour pouvoir se pencher vers Francis qui était à un mètre de lui à peine...

– Tends tes mains, petit, dit-il...

Le gosse obéit...

– Bien... ne bouge pas...

Francis et le commandant Tavernier ne comprenaient pas... Alors, le Parisien, avec ses dents, se mit à défaire les nœuds qui enserraient les poignets du gosse. Il y parvint difficilement, mais enfin il y parvint. Quand Francis eut les

mains libres, il détacha la corde qui le retenait au poteau et délivra ses compagnons. Ceux-ci, une fois libres, se concertèrent vivement, puis s'approchèrent de la porte. Celle-ci était fermée à clef. Le Parisien, avec un morceau de fer qu'il trouva près du poêle, eut vite fait sauter la serrure. Toutefois, avant de sortir, ils jetèrent un coup d'œil au dehors. Les bandits se trouvaient à deux cents mètres environ, échelonnés le long de la ligne du Transsibérien...

– Ah ! fit le commandant, je comprends tout maintenant. Ces misérables vont attaquer le convoi... Voyez ceux que vous apercevez, baissés sur la voie, sont en train de déboulonner les rails... Ah ! quel plaisir on aurait à envoyer quelques coups de fusil à ces animaux-là...

De crainte d'être aperçus, les trois amis avançaient à demi courbés, profitant de tous les obstacles pour se dissimuler.

Arrivés à cent mètres du village, ils se postèrent sur un rocher et attendirent. L'avion qui, quelques instants auparavant, survolait les environs était maintenant invisible, et l'on

n'entendait même plus le bruit de son moteur.

Les trois amis devinrent inquiets. Que s'était-il passé ? Beaucaire avait-il eu l'imprudence d'atterrir, et avait-il été, lui aussi, fait prisonnier ? Si cela était, tout espoir de fuite devenait impossible.

– Écoutez, dit tout à coup Francis... vous n'entendez rien ?

– Si, répondit Tavernier, une sorte de bourdonnement lointain, mais ce n'est pas le bruit d'un moteur d'avion...

– En effet, remarqua le Parisien... c'est le Transsibérien qui arrive... Oh !... il n'est pas encore près d'arriver... Dans la steppe, le bruit se propage avec une extraordinaire intensité... On l'entend venir de plusieurs kilomètres...

Les bandits avaient disparu.

– Tiens, fit Tavernier, où sont donc passés nos gredins.

– Regardez bien, répondit Laval... on les aperçoit... Ils sont couchés le long de la ligne du chemin de fer... Ils attendent le train... Celui-ci ne

manquera pas de dérailler et alors, ils se précipiteront dans les wagons et dépouilleront les voyageurs.

– Ah ! si nous avions une mitrailleuse à bord, comme nous fusillerions ces canailles-là...

L'avion ne reparaisait toujours pas.

Les trois aviateurs sentaient leur inquiétude grandir de minute en minute. Le doute n'était plus possible. M. Beaucaire avait commis l'imprudence de se poser sur le sol, et il avait été fait prisonnier. Par qui ? Par d'autres bandits peut-être...

Soudain, Francis s'écria :

– Cette fois, c'est bien le bruit de notre moteur.

– Tu crois, fit le commandant.

– Oui, j'en suis sûr...

– Je n'entends rien...

– Moi... j'entends... Il y a deux bruits : celui de la machine du train qui arrive et celui d'un avion... Tenez... entendez-vous, maintenant.

– Oui... tu as raison.

– Alors, attention, il faut nous faire reconnaître...

Le Parisien détacha la ceinture rouge qui lui ceignait les reins, prêt à l'agiter dès que l'avion serait à portée. Il ne tarda pas à paraître.

Il volait à faible altitude et décrivait de grandes courbes.

– Pourvu qu'il nous aperçoive, dit Francis.

– Mais oui, mais oui, fit Laval, il nous apercevra... tu vas voir.

Et il se mit à faire voltiger sa ceinture. Beaucaire passa au-dessus de leur tête, sans les voir, puis il vira brusquement, et cette fois, les aperçut... Il choisit un endroit pour atterrir, et se posa rapidement sur le sol... On s'imagine sans peine avec quelle rapidité Francis, Tavernier et Laval grimperent à bord.

– Ouf ! s'écria le Parisien... nous sommes sauvés !

– Ah ! mes pauvres amis ! s'écria Beaucaire je ne croyais plus vous revoir... Quels sont ces

misérables qui vous ont arrêtés ?

– Peux-tu le demander, répondit le commandant Tavernier, ce sont des bandits de grand chemin... N’avaient-ils pas la prétention de nous demander une rançon.

– Une rançon ?

– Mais oui... et ils allaient te charger des négociations, mais pour l’instant, ils ont autre chose à faire... Vois plutôt, ils s’apprêtent à piller le Transsibérien. Ils ont déboulonné les rails, le train va dérailler et ils vont dévaliser les voyageurs...

– Si nous pouvions empêcher cela !

– J’y avais bien pensé, mais tu oublies que nous sommes dans une situation délicate envers les autorités russes...

– C’est vrai, mais notre devoir est cependant d’éviter peut-être une catastrophe...

– Évidemment... Eh bien, portons-nous au-devant du train, et essayons de prévenir le mécanicien.

XXVIII

Vers Vladivostok

Beucaire s'éleva aussitôt et l'avion se dirigea vers la ligne du Transsibérien. On aperçut alors les bandits couchés le long de la voie. Les rails avaient été enlevés sur une longueur de vingt mètres environ, et comme le train arrivait à vive allure, une catastrophe était inévitable. L'avion n'était plus qu'à cent mètres du train... Il se posa aussitôt sur le sol, on arrêta le moteur et le Parisien, debout dans le cockpit attendit. Quand le train passa, il cria en russe :

– Méfiez-vous, des bandits vous guettent !

Le Transsibérien passa. Le mécanicien n'avait rien entendu...

– Malheur, dit Laval, va y avoir de la casse.

Cependant, il faut croire que le mécanicien

avait aperçu quelque chose, car on vit soudain le train ralentir. Cinquante mètres avant l'endroit où les rails avaient été enlevés, il s'arrêta.

Alors, on vit les bandits se dresser, et se lancer à l'assaut des wagons, mais il faut croire que ceux-ci étaient occupés par des gens bien armés, car des coups de feu claquèrent aussitôt. Plusieurs brigands qui étaient montés sur les marchepieds tombèrent sur la voie.

Cependant, l'attaque continuait. Les détonations se succédaient sans interruption et l'on vit bientôt des soldats courir sur la voie, en poursuivant leurs agresseurs.

– Vraiment, nos gaillards n'ont pas de veine, dit le Parisien... Ils sont justement tombés sur un train rempli de soldats... C'est la guigne... Regardez comme on leur donne la chasse... Pan ! Pan ! Pan ! ils tombent comme des mouches... Bientôt, il ne va plus en rester... Ça, c'est bien fait par exemple ! Voyez, de toute façon, nous aurions été délivrés, mais pour tomber dans un autre péril... Vous autres, vous vous en seriez sans doute tirés, mais moi, on m'aurait repris et

expédié aux travaux forcés.

Les soldats parcouraient toujours la voie. Les bandits qui avaient échappé au massacre avaient été embarqués dans le Transsibérien.

– Leur compte est bon, dit Laval... Ils seront tous pendus à leur arrivée à Vladivostok... Ma foi, tant pis, ce n'est pas moi qui les plaindrai... Oh ! regardez donc ceux qui se sauvent là-bas... Pan !... les voilà dégringolés...

La poursuite dura encore quelques instants, puis les soldats se mirent en devoir de réparer la ligne.

– Maintenant, dit le commandant Tavernier, nous n'avons plus rien à faire ici, je crois...

Et il cria à Beaucaire par l'acoustique :

– Eh bien, en route !...

Ces mots étaient à peine prononcés que des balles venaient siffler autour de l'avion.

– Oh !... les chameaux ! s'écria le Parisien, voilà qu'ils tirent sur nous maintenant. Ils nous ont sans doute reconnus...

Une balle vint s'aplatir sur la carlingue... Cela devenait dangereux, il fallait fuir. Beaucaire s'éleva le plus vite possible, et bientôt, il était hors de portée...

– Ma foi, dit Laval, nous l'avons échappé belle. Ah ! voyez-vous, tant que nous n'aurons pas quitté le territoire russe, nous ne serons pas en sûreté... À votre place, je ne séjournerais pas longtemps à Vladivostok, car c'est plein de soldats là-bas... Et puis, vous pensez bien que la télégraphie sans fil a dû marcher. Notre présence est signalée, cela ne fait pas l'ombre d'un doute...

– Nous verrons cela, fit Tavernier... Nous ne sommes pas encore à Vladivostok...

– Oh ! du train dont nous marchons, nous ne tarderons pas à y arriver...

Tout à coup, l'aéro fit une brusque embardée. On venait de dépasser une chaîne de montagnes, et un violent coup de vent s'était abattu sur lui.

– Oh ! ça souffle, par ici, dit le Parisien...

Pendant plusieurs heures, on marcha sans incident à une vitesse moyenne de cent

cinquante-cinq à l'heure. Un peu avant la nuit, Beaucaire atterrit dans une grande plaine sinistre. Il sauta à terre et ses compagnons l'imitèrent.

– Qu'y a-t-il ? demanda Tavernier ; est-ce que tu redoutes une panne ?

– Non... Je me sens fatigué...

– Je comprends cela...

Tavernier s'apprêtait à prendre place sur la sellette d'avant, quand Beaucaire l'arrêta :

– Un moment, dit-il... Sommes-nous loin de Vladivostok ?

– Non... pas très loin.

– C'est bien ce que je pensais... Par conséquent, il faudrait s'entendre... Ma première intention était, tu le sais, de faire escale à Vladivostok, mais j'y ai renoncé... Nous avons sûrement été signalés, et nous devons être guettés. Quand nous atterrirons, nous trouverons des commissaires qui nous mettront la main au collet et nous emprisonneront. Cette fois, nous aurons bien de la peine à nous en tirer, car nous avons fait évader un prisonnier, et on ne nous

pardonnerez pas cela.

– C'est mon avis, fit Tavernier.

– Donc, je vais tenter un coup qui est peut-être audacieux, mais dans les circonstances critiques, il faut faire preuve d'énergie. Nous allons brûler Vladivostok, et nous lancer au-dessus de la mer... Il s'agirait de voir si nos flotteurs fonctionnent bien et si nous pourrions les utiliser rapidement au moment voulu.

Aidé de Francis, Beaucaire examina les leviers, qui faisaient mouvoir les deux flotteurs encastrés de chaque côté de la carlingue. Tout allait bien... On graissa les rouages qui les faisaient fonctionner, et on vérifia encore certains organes de l'avion.

– Je crois que tout est au point, dit Beaucaire.

– Oui, répondit Francis...

– Pour plus de sûreté, revois le moteur, et les organes de transmission.

Ce travail prit une bonne heure... Quand Francis eût terminé, la nuit était venue.

– Allons, en route ! commanda Beaucaire.

– Mais avant de monter dans l'appareil, il dit à Tavernier !

– Selon toi, à quelle distance sommes-nous de Vladivostok ?...

– Quatre cents kilomètres environ.

– C'est ce que je pensais... Eh bien, je compte sur toi pour m'indiquer la direction, dès que nous aurons atteint la mer.

– Sois tranquille, je veille.

XXIX

Nouvelle surprise

Ce qu'allait entreprendre Beaucaire était sans contredit très imprudent, mais il ne pouvait agir autrement. Il est des cas où il faut savoir prendre une décision énergique.

Quand on aperçut dans le lointain les lumières de Vladivostok, Beaucaire crut devoir atterrir de nouveau, pour s'assurer que tout allait bien à bord et qu'une panne n'était pas à redouter. On se posa à environ deux kilomètres de la ville. L'endroit où l'on avait atterri était une plaine déserte, éclairée par la lune, mais à peine avait-on touché le sol que deux soldats que l'on n'avait pas remarqués se précipitèrent, la baïonnette en avant. Laval essaya de parlementer.

– Nous sommes des aviateurs qui allons à

Vladivostok, dit-il.

– Vous avez atterri sur un terrain de manœuvres, c’est interdit...

– Nous ne le savions pas...

– Il fallait le savoir... Vous allez tous venir avec nous.

– Et où cela ?

– Chez le capitaine commandant le camp.

Et ce disant, le soldat couchait le Parisien en joue. Beaucaire aurait pu repartir aussitôt, mais il ne se dissimulait pas que les deux soldats feraient feu sur l’appareil, et risquaient de l’endommager sérieusement.

Laval se pencha à l’oreille du commandant Tavernier et lui dit :

– Descendez... pendant que vous occuperez l’un des soldats, je me chargerai de l’autre.

Les aviateurs mirent pied à terre, excepté Beaucaire qui demeura au volant.

– Voyons, dit le Parisien au soldat, tu ne vas pas nous empêcher de repartir... Puisque je t’ai

dit que nous allions à Vladivostok... nous ne sommes pas des ennemis.

– Je n'en sais rien, répondit le factionnaire... En tout cas, moi, j'ai une consigne et je dois l'observer...

– Bien sûr... bien sûr... C'est le devoir d'un bon soldat... D'ailleurs, comme nous n'avons rien à craindre, nous ne demandons pas mieux que de te suivre... Seulement, il faudra que quelqu'un veille sur notre appareil.

– On le surveillera.

– Sérieusement ?

– Mais oui...

Tout en parlant, le Parisien s'était approché du soldat. Brusquement, il lui arracha son fusil des mains et l'étourdit d'un coup de crosse, puis se précipitant sur l'autre factionnaire qui, surpris, s'était retourné, il le frappa en pleine poitrine. L'homme chancela et roula sur le sol...

– Vite ! vite ! à bord, cria Laval... Maintenant que le terrain est déblayé, profitons-en.

Et il remonta vivement dans l'aéro, avec

Tavernier.

Au moment où l'appareil décollait, un coup de feu retentit.

– Trop tard, cria le Parisien...

Et, s'adressant au commandant et à Francis.

– Hein, vous avez vu comme je me suis débarrassé de ces deux cocos-là ? Ça n'a pas traîné... mais il ne ferait pas bon tomber en plein milieu de la ville, car l'alarme va être donnée... Si j'avais un conseil à donner à M. Beaucaire, ce serait de s'élever le plus vite possible.

– Oui, vous avez raison, fit Tavernier.

Et il cria par l'acoustique :

– En hauteur ! Vite, en hauteur !

Beucaire comprit. Bientôt, il était à deux mille mètres d'altitude.

– Hourrah ! hourrah ! hurla le Parisien, nous sommes sauvés... Ils ne nous auront plus, les Russes !... Ah !... vrai, si je croyais leur échapper si vite ! C'est la Providence qui vous a envoyés, pas possible... J'étais là, prisonnier, à moitié mort

de faim et de froid, et vous êtes arrivés... Ah ! quelle reconnaissance, je vous dois... Je ne sais vraiment pas comment m'acquitter envers vous.

– Mais, mon ami, répondit le commandant Tavernier, il me semble que vous avez déjà payé votre dette... Savez-vous que vous êtes un précieux collaborateur et c'est nous qui devons nous estimer heureux de vous avoir rencontré.

– Oh ! vous voulez rire.

– Non, pas du tout, je parle très sérieusement, au contraire. Nous avons à bord un jeune garçon qui est un excellent mécanicien, il nous manquait un homme à poigne, un gaillard énergique et décidé, vous êtes arrivé à temps...

– Merci bien de la bonne opinion que vous avez de moi... répondit Laval, je tâcherai de vous prouver que je puis faire mieux...

On survolait Vladivostok dont les lumières miroitaient dans le brouillard.

– Est-ce que nous allons tout de suite nous engager sur la mer ? demanda Laval.

– Non, répondit Tavernier, j'ai réfléchi.

Chercher à atteindre d'ici le Japon serait peut-être très imprudent. Nous allons descendre vers la pointe de la Corée, et de là gagner Nagasaki. Nous traverserons donc la mer du Japon à l'endroit de sa plus petite largeur.

– Bonne idée... en effet... alors, dans quelques instants, nous n'aurons plus rien à redouter des Russes, et nous pourrions atterrir comme nous voudrions.

– Nous tâcherons d'atterrir le moins possible, car les régions que nous allons survoler sont très mal fréquentées, paraît-il.

– Je ne pourrais pas vous renseigner, je ne suis jamais venu par ici, dit le Parisien en riant.

XXX

Complications

Déjà les lumières de Vladivostok n'étaient plus visibles. Beaucaire se rapprocha du sol... Mais Tavernier lui cria de remonter bien vite, car on allait arriver dans une région montagneuse. Il obéit et l'avion reprit de la hauteur.

Cette course en pleine nuit, au-dessus d'une contrée que l'on ne connaissait pas, était des plus impressionnantes, et Tavernier se penchait de temps à autre hors du cockpit pour tâcher d'apercevoir quelque chose, mais au-dessous de lui, c'était un grand trou noir, où l'on ne distinguait rien, pas même la plus petite lumière, aussi l'apparition du jour fût-elle saluée avec un cri de soulagement.

Beaucaire, n'apercevant aucun obstacle devant

lui, s'était mis en descente :

– Oh ! oh ! fit le Parisien, pas bien gai le paysage. Ce n'est certes pas là que je viendrai me retirer... Regardez donc ces plaines arides...

– Elles vous semblent arides, mais elles sont cultivées.

L'avion filait à une allure régulière...

– Maintenant, dit Laval, nous n'avons plus rien à craindre. Les Russes ne viendront pas nous chercher jusqu'ici. Ah ! c'est égal... je crois qu'on en parlera longtemps de mon évasion... Pourvu que ça n'amène pas de complications diplomatiques...

– Non... Je ne pense pas, répondit le commandant Tavernier. D'ailleurs, rien ne prouve que nous vous ayons fait évader... On a cru que vous vous étiez cramponné à l'avion, au moment du départ, et que vous avez été obligé de lâcher prise... Ne vous occupez pas de cela...

– Ah ! ça fait plaisir tout de même de se dire que l'on va revoir la France...

– Oh ! pas de sitôt, en tout cas... répondit

Tavernier avec un hochement de tête...

– C’est vrai, nous avons une rude tournée à faire auparavant. Mais je ne suis pas pressé...

Pendant quatre heures, on marcha à vive allure, puis Beaucaire se sentant fatigué, atterrit pour passer le volant à Tavernier...

L’avion se posa sur une grande surface unie, bordée d’arbres de tous côtés. À peine avait-il touché le sol, que des hommes accoururent, en poussant des hurlements sauvages...

– Bon, fit Laval, est-ce que nous allons encore être attaqués. Décidément, nous n’avons guère de succès avec notre aéro... Partout où nous atterrissons, on nous cherche noise.

Les aviateurs cherchaient en vain les raisons qui motivaient la colère de ces gens, quand Tavernier dit à Beaucaire :

– Parbleu, nous avons atterri dans un champ cultivé.

– Ah ! c’est vrai... Que faire ?

– Ma foi, repartir immédiatement avant que ces individus qui accourent là-bas nous aient

rejoints, car ils pourraient nous faire passer un vilain quart d'heure.

– C'est en effet ce qu'il y a de mieux... Vite, repartons.

Cependant le terrain sur lequel on s'était posé était un terrain mou où les roues de l'avion patinaient. Deux essais de départ demeurèrent vains.

Déjà des gens aux figures menaçantes entouraient les aviateurs, en poussant des cris féroces.

– Quelle langue peuvent bien parler ces animaux-là, dit le Parisien... Il faudrait au moins savoir ce qu'ils ont contre nous... Attendez, je vais leur parler russe, nous allons bien voir... Et il s'écria :

– Qu'avez-vous ?... Nous ne sommes pas des ennemis...

Un homme qui comprenait le russe s'avança :

– Vous venez de saccager nos plantations de maïs, dit-il.

– Si ce n'est que cela, on va vous indemniser...

Combien vous doit-on ?

Les hommes se calmèrent et s'entretinrent entre eux... On voyait qu'ils n'étaient pas d'accord, et qu'ils discutaient. Pendant que les uns se montraient toujours menaçants, les autres semblaient plus conciliants. Enfin, un individu vêtu d'un long manteau brun, fit son apparition. C'était sans aucun doute une autorité du pays, car chacun s'inclinait devant lui avec respect. Il s'informa auprès de celui qui avait parlé avec Laval, l'écouta avec attention, puis fit transmettre la réponse suivante :

– Cette affaire ne peut se régler ici. Il faut la porter devant le conseil des Dix...

Qu'était le conseil des Dix ?

Laval demanda des explications et on lui répondit que c'était une sorte de tribunal qui était appelé à juger les causes délicates.

Laval insista :

– Nous sommes pressés... Dites à combien vous estimez le dommage et on vous payera immédiatement.

Tout ce qu'il put dire fut inutile... Il n'y avait qu'à se résigner. Tavernier et Beaucaire laissèrent l'avion à la garde de Francis et s'acheminèrent avec le Parisien vers la ville. Celle-ci était absolument une ville chinoise... Les hommes que l'on rencontrait avaient tous le type mongol.

Les deux aviateurs furent conduits dans un bâtiment qui avait un peu l'apparence d'une pagode et là, on les fit comparaître devant quatre vieillards habillés à la chinoise : des mandarins sans doute.

Ce fut Laval qui servit d'interprète, mais l'interrogatoire fut des plus laborieux, car l'interprète que l'on était allé chercher parlait assez mal le russe. Enfin, on finit par s'entendre.

Les juges après avoir consulté les propriétaires du champ dévasté, demandèrent deux mille piastres, ce qui représentait environ cinq mille francs.

Beucaire protesta, trouvant la demande exagérée, il y eut discussion, puis enfin l'indemnité fut réduite à mille piastres, qui devaient être versées séance tenante.

Tout allait donc s'arranger, quand un homme qui avait assisté aux débats, se leva tout à coup et parla longuement aux juges.

Que leur dit-il ?

Il faut croire que ce qu'il leur racontait était intéressant, car la salle entière l'écoutait avec curiosité.

Quand il eut terminé, l'interprète, après avoir conféré avec les juges, dit en s'adressant aux trois aviateurs :

– L'affaire est réglée en ce qui concerne l'indemnité due aux cultivateurs, mais le tribunal a une autre question à vous poser... Vous venez de Russie ?

– Oui, répondit Laval.

– C'est bien vous les aviateurs français qui êtes passés par Petropavlovsk ?

– En effet...

– Il faut croire que le gouvernement russe a des comptes graves à vous demander, car il a mis à prix votre arrestation...

– C’est impossible, s’écria le Parisien.

– Moi, je ne sais rien... Je ne fais que vous répéter ce qu’on m’a dit.

– Et alors ?...

– Alors, nous sommes obligés de vous mettre en état d’arrestation. Demain nous vous livrerons aux autorités russes.

Le Parisien essaya de parlementer :

– Il y a là une erreur, s’écria-t-il... Oui, en effet, un avion français a bien survolé les régions que nous avons traversées, mais je ne sais où il est passé. Il a dû capoter en cours de route. Quant à nous, nous sommes en règle... Nous avons en main des papiers qui prouvent que nous ne pouvons pas être les ennemis du gouvernement russe.

– Où sont ces papiers ?

– On va vous les montrer...

Et Laval demanda à Beaucaire le sauf-conduit délivré par les commissaires de Moscou.

Ces papiers parurent faire une forte impression

sur le tribunal, mais les juges n'osèrent point remettre les aviateurs en liberté...

Par bonheur, il y avait dans la ville deux partis bien distincts ! celui qui soutenait le nouveau gouvernement russe, et celui qui le combattait.

Une vive discussion s'engagea, qui finalement dégénéra en bagarre. Le Parisien qui comprit ce que tout cela signifiait, éleva la voix, se représenta comme une victime des Russes et il eut immédiatement cent partisans de son côté...

– Ça va, dit-il à Beaucaire et à Tavernier... Tout ce monde-là va se cogner, et nous allons en profiter pour filer en douce...

XXXI

Vers la mer

Les choses n'allèrent point aussi bien que le présumait Laval. Il arriva que le parti anti-russe eut le dessous.

Pendant ce temps, le petit Francis était toujours à bord de l'aéro, et il commençait à être sérieusement inquiet, le pauvre gosse, car des gens aux figures sinistres rôdaient depuis quelque temps autour de l'appareil. Il croyait à chaque instant que ses compagnons allaient revenir, mais la nuit tomba sans qu'ils eussent reparu.

Alors, le gosse prévoyant qu'il allait être attaqué, prit un Winchester, la chargea et attendit, prêt à se défendre...

Il ne s'était jamais servi d'une arme à feu, mais il était courageux et avait fait déjà le

sacrifice de sa vie.

Posté au bord du cockpit, il attendait. Dire que son cœur ne battait pas plus fort que de coutume, cela serait exagéré, mais il était malgré tout très maître de lui.

Soudain, deux hommes tentèrent de monter à bord de l'aéro... Francis les repoussa à coups de crosse. Il n'osait pas encore tirer, mais il serait bientôt sans doute obligé d'en venir à cette extrémité...

S'il avait su piloter un avion, il se fût élevé dans les airs, et eût ainsi échappé à ces gens qui semblaient disposés à lui faire un mauvais parti.

Pendant qu'il tenait ainsi ses agresseurs en respect, là-bas, dans la ville, régnait une vive agitation.

Le Parisien ne cessait de répéter :

– On n'a pas le droit de nous arrêter, nos papiers sont en règle... c'est une illégalité...

Il trouva de nombreux partisans. Bientôt les aviateurs furent entourés d'une foule sympathique qui réclamait à grands cris la mise

en liberté immédiate des prisonniers. Ce fut le parti des gens favorables à la libération immédiate qui triompha. Il y eut lutte, quelques coups de feu éclatèrent, puis les aviateurs, protégés par deux cents défenseurs résolus, furent reconduits à leur aéro.

Il était temps...

Déjà Francis allait succomber sous le nombre des assaillants, quand on vint le délivrer.

– Hein ? petit, s'écria Laval, tu as dû avoir une sacrée frousse ? Ma parole, tous ces gens-là voulaient te zigouiller... Mais tu leur as tenu tête, à ce que je vois... c'est bien, ça...

Les hommes qui entouraient l'aéro ne tardèrent pas à être dispersés par les nouveaux arrivants.

– Ils n'ont rien détérioré à bord ? demanda Beaucaire.

– Non... rien... patron... notre appareil est dans l'état où vous l'avez laissé.

– Tout va bien, alors... Vite ! en route, car nos individus pourraient changer d'avis et nous

serions encore obligés de parlementer des heures.

L'avion ne tarda pas à s'élever salué par les acclamations des uns et les malédictions des autres.

Il se dirigeait maintenant vers la pointe de la Corée... Bientôt, il allait se lancer sur la mer mais la traversée ne serait pas très longue.

Francis, tout joyeux d'en être quitte à si bon compte, ne cessait de bavarder...

– Il faudra, dit-il, que j'apprenne à piloter notre avion, car cela pourra être utile en certaines occasions.

– Oui, fit Laval, et moi aussi j'apprendrai... Ce ne doit pas être bien difficile.

– Cela dépend, répondit le commandant Tavernier, il y en a qui deviennent tout de suite de très bons pilotes, tandis que d'autres, malgré toute leur meilleure volonté, restent toujours maladroits. J'ai vu des gens arriver à piloter très bien un appareil au bout de quinze jours, à d'autres il fallait deux mois et quelquefois trois.

– Oui, murmura le Parisien, on a ça dans le

sang ou on ne l'a pas... On ne peut rien dire avant d'avoir essayé... mais, dites donc, nous n'aurons pas beaucoup de temps pour apprendre, car je crois que nous ne nous arrêterons pas souvent pour admirer le paysage.

– En effet, répondit le commandant, mais on verra à s'arranger quand même.

À un moment, Tavernier cria par l'acoustique :

– Attention, Beaucaire, tu gouvernes bien trop à droite... Nous nous écartons de notre route.

Beucaire rectifia aussitôt sa direction.

– Bientôt, dit Laval, nous planerons au-dessus de la mer... Ça ne sera pas le moment de piquer une tête... Espérons que notre moteur ne nous jouera pas un sale tour.

– L'accident n'est guère à craindre puisque sur mer, nous devenons hydroplane... Grâce à nos flotteurs nous nous maintiendrons à la surface, à moins que la mer ne soit trop mauvaise.

– C'est vrai, fit le Parisien, j'avais oublié que cet aéro était aussi un hydroplane... Excusez-moi,

je vais peut-être dire une bêtise, mais un hydroplane ça se maintient sur l'eau, et ça n'avance pas... En admettant que nous ayons une panne sérieuse, nous resterons en place, et nous devons attendre que l'on vienne nous chercher.

– Non... nous avons un petit moteur de secours qui actionne une hélice... nous pourrions nous diriger et aller à la rencontre de quelque navire...

– C'est merveilleux cela... quelle belle chose que le progrès, tout de même !

Le jour allait bientôt paraître, et il arriverait assez brusquement car on approchait du Tropique.

Francis s'était endormi, bercé par le mouvement de l'avion, et il rêvait, le pauvre gosse... Il rêvait qu'il était chez lui, dans son lit. Une brusque secousse le réveilla. Il se frotta les yeux, et une grande tristesse l'envahit. Peut-être avait-il eu tort de s'embarquer pour ce long voyage. Il est vrai qu'il ne pouvait faire autrement.

Enfin, le sort en était jeté... Tous les regrets

étaient inutiles. Et puis, qui sait, il s'alarmait peut-être à tort. Ce n'était pas une raison, parce que ce voyage avait mal commencé pour qu'il s'achevât plus mal encore.

Et le pauvre enfant reprit confiance.

Maintenant, il faisait jour... À gauche, on apercevait la mer...

– Beau temps, dit Tavernier... pas la plus petite brise, tout ira bien... à moins.

Il n'acheva pas. Il connaissait pour y être venu plusieurs fois la région dans laquelle on se trouvait, et il savait que les coups de vent s'y déchaînent parfois tout à coup et avec une force inouïe. Si la température de la terre et celle des couches atmosphériques en contact avec elle étaient partout les mêmes, il n'y aurait pas de raison pour qu'il se produisît des mouvements d'air d'une région à l'autre, c'est-à-dire des vents. La cause première des vents doit être cherchée dans les différences de température qu'on observe à la surface du globe et dans l'atmosphère. Ces différences provoquent des inégalités de pression et la masse atmosphérique

tendant, comme un liquide à rétablir perpétuellement son équilibre, l'air se déplace des régions de hautes pressions vers les régions basses. C'est ainsi que se produisent ces cyclones si fréquents dans la mer du Japon et la mer Jaune. Ces passages sont très dangereux, car l'équilibre atmosphérique y est souvent rompu brusquement. On appelle cyclone, un centre de basses pressions vers lequel les vents convergent. Cette appellation est souvent étendue à tout l'ensemble des perturbations que provoque la translation d'une dépression barométrique. Inversement, on appelle anticyclone, un centre de hautes pressions d'où les vents divergent. Les cyclones se meuvent avec une rapidité de dix-huit à trente-six kilomètres à l'heure et même de neuf cents kilomètres par jour et davantage... On a vu des navires soulevés comme des plumes et jetés à la côte par un cyclone.

XXXII

Point noir à l'horizon

Le commandant Tavernier n'était plus aussi tranquille. Il consultait à chaque instant le baromètre. Celui-ci s'était mis à baisser subitement. On venait d'atteindre la pointe de la Corée et on allait s'engager sur la mer.

– Atterris, commanda Tavernier.

Il est probable que Beaucaire n'entendit pas, car il continua sa route...

– Tant pis ! dit le commandant, advienne que pourra.

– Craignez-vous quelque chose ? demanda Laval.

– Pour le moment, non, mais peut-on savoir... Allons, aidez-moi à transformer notre appareil en hydravion.

Bientôt les roues de l'aéro se repliaient, faisant place à des flotteurs.

– Maintenant, nous pourrons amerrir, dit Tavernier.

– Atterrir, rectifia le Parisien.

– Non... sur mer, on amerrit.

– J'ignorais cela, on en apprend tous les jours. Mais est-il aussi facile d'amerrir que d'atterrir.

– C'est plus facile, car le choc d'amerrissage est moins brusque.

– Et vous croyez que nous pourrons flotter comme si nous étions en bateau ?

– J'en suis persuadé...

– C'est merveilleux...

L'avion voguait maintenant au-dessus d'une grande nappe bleue... L'air était calme, et rien ne laissait prévoir un ouragan, mais le baromètre baissait toujours...

– Oh ! oh ! fit Tavernier, cela devient inquiétant... Je me demande si nous aurons atteint la terre avant l'arrivée du coup de vent...

– Bah ! fit Laval, nous avons peut-être du temps devant nous... Et puis, notre avion ne mettra pas longtemps à traverser ce bras de mer...

– C'est là-dessus que je compte, mais voyez là-bas, en face de nous ce petit nuage qui semble accourir à notre rencontre...

– Cela vous inquiète ?

– Oui... car il est suivi de plusieurs autres... Bientôt ils vont se rejoindre, et cela est toujours un mauvais indice.

Le Parisien et Francis commençaient à être inquiets. Le commandant Tavernier ne quittait plus des yeux son baromètre...

Tout à coup il cria par l'acoustique :

– Augmente ta vitesse, Beaucaire... donne tout ce que tu pourras...

Le pilote obéit, et le moteur se mit à ronfler avec force.

Les nuages commençaient à se réunir, l'air était devenu plus frais...

– Nous ne l'éviterons pas, dit Tavernier...

Quelques secondes s'écoulèrent. Le ciel était maintenant d'un noir d'encre. Un froid glacial s'était abattu sur les passagers qui grelottaient.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, vous aviez raison commandant, ça m'a l'air de mal tourner... et il pourrait bien se produire un sale coup...

Le commandant ne répondit pas... Quant à Beaucaire, il avait compris, lui aussi, qu'il fallait promptement atteindre la terre, mais en aurait-il le temps ?

L'avion commençait à osciller de droite et de gauche...

– Y a du roulis, murmura le Parisien, mais tant que ça se tiendra comme ça, il n'y aura rien à craindre...

Cependant le roulis s'accroissait, et de brusques secousses jetaient parfois l'avion hors de sa route. La terre n'était plus qu'à cinq milles environ, mais le vent contrariait la marche de l'appareil, et le repoussait parfois violemment. Les passagers étaient obligés de s'accroupir dans le cockpit, car le vent leur coupait le visage. Soudain, il y eut un

grondement tumultueux. On eût dit que mille cataractes s'abattaient sur l'avion et celui-ci pris dans un remous se mit à tourbillonner comme une feuille que la brise emporte.

– Fatalité ! s'écria le commandant, voilà ce que je craignais.

L'avion pris dans la tourmente fuyait comme un oiseau fou. Cette fois Francis eut peur et le Parisien qui cependant n'était pas froussard sentit un petit frisson l'envahir. Quant au commandant Tavernier, les yeux fixés sur sa boussole, il demeurait immobile. Soudain l'avion piqua du nez comme s'il allait être projeté vers la mer, mais il se releva bientôt, tournoya, pencha et reprit son équilibre.

Beucaire qui était un « as » manœuvrait avec une habileté merveilleuse.

Généralement ces tornades ne durent que quelques secondes, mais celle-ci se prolongeait. Il y avait parfois une accalmie brusque, puis tout à coup la bourrasque redoublait d'intensité.

Beucaire parvint, au prix d'efforts inouïs, à

s'élever vers les couches supérieures en profitant d'un courant puis l'avion s'équilibra, et ne fut plus agité que de mouvements supportables...

– Ouf ! s'écria le commandant Tavernier... nous l'avons échappé belle.

– C'est fini ? demanda le Parisien.

– Oui... Je crois...

– Crédié ! Quelle secousse ! J'ai cru que notre appareil allait se casser en deux...

– Oh ! il est solide, fit Francis.

– Il a beau être solide, des chocs pareils auraient bien pu le détraquer. Ah ! ça va mieux tout de même... on se serait cru sur les montagnes russes...

Le ciel était maintenant d'un gris sale. Des nuages semblables à des morceaux d'ouate qu'on aurait roulés dans la cendre filaient avec une rapidité folle... Enfin, le calme revint, et l'avion reprit sa marche normale.

– Alors, fit le Parisien, nous allons au Japon ?

– Oui... répondit le commandant Tavernier,

bientôt nous amerrirons aux environs de Nagasaki.

– J’aime assez cette façon de voyager... Si l’on était toujours sûr d’avoir beau temps, ce serait un plaisir de se faire ainsi véhiculer dans les airs. Tiens, voilà que nous descendons. Est-ce que notre moteur aurait une panne ?

– Non... Beaucaire se rapproche de la mer sur laquelle il va bientôt se poser...

– Oh ! Elle a l’air de danser la mer...

– Non... pas trop !... Nous pourrions amerrir...

– Pourvu que je n’aie pas le mal de mer !...

XXXIII

La lettre

L'avion descendait de plus en plus. Quand il ne fut plus qu'à cent mètres, au-dessus de la mer, il se mit en descente... Beaucaire avait eu le coup d'œil juste, car l'appareil se posa sur les flots juste dans la rade, en face du port. Nagasaki est un port du Japon situé dans l'île de Kiou-Siou. La ville assez vaste a cent quatre-vingt mille habitants.

Des bateaux japonais se dirigèrent aussitôt vers l'avion qui, pris en remorque par une vedette, fut conduit dans le port.

Là, une réception enthousiaste fut faite aux Français.

– À la bonne heure ! dit le Parisien... Ici ce n'est pas comme en Russie...

Des officiers de marine japonais qui étaient au courant du raid entrepris par Beaucaire, reçurent les aviateurs quand ils mirent pied à terre, et l'un d'eux, en excellent français, leur souhaita la bienvenue. Il y eut un lunch, quelques discours furent prononcés et on hissa sur les navires du port nos couleurs nationales. Laval n'en revenait pas et était tout fier d'être pris, lui aussi pour un personnage.

Quant à Francis, il semblait inquiet.

Le commandant Tavernier qui remarqua son trouble lui dit :

– Qu'as-tu donc, mon petit Francis... tu es triste. Serais-tu malade ?

– Oh ! non, commandant.

– Alors, pourquoi fais-tu cette figure ?...

Le gosse hésita un instant, puis répondit :

– Commandant, je voudrais écrire à ma mère.

– Qui t'en empêche ?... Tu as raison, il faut écrire... Tiens, entre dans cette pièce, tu y trouveras de l'encre et du papier.

La pièce que Tavernier désignait à l'enfant, était la salle du Club japonais dont les membres avaient reçu les aviateurs.

Un peu intimidé, le gosse pénétra dans cette pièce, s'assit devant une petite table et se mit à écrire.

Et voici ce qu'il écrivit :

« Ma chère mère,

« Tu as dû être étonnée de ne pas recevoir de mes nouvelles, mais il m'a été impossible de t'écrire avant aujourd'hui. Il faut te dire que le voyage dont je t'avais parlé est plus long que je ne le pensais. Mon patron, M. Beaucaire, a entrepris le tour du monde, et a voulu absolument m'emmener avec lui. J'ai bien hésité, je t'assure, mais il m'était bien difficile de refuser. J'étais engagé, il fallait que je le suive, surtout que j'avais reçu un acompte de deux mille francs. Aujourd'hui nous sommes au Japon, et nous allons bientôt repartir pour des pays dont j'ignore le nom, mais tranquillise-toi, petite mère, je ne

cours aucun danger. Notre avion est énorme, nous sommes quatre dedans, M. Beaucaire, un officier de marine, le commandant Tavernier et un Parisien nommé Laval, un brave garçon que nous avons ramené de Russie. Tu vois que j'ai voyagé depuis mon départ, mais je ne me porte pas plus mal pour ça... et si je n'étais pas séparé de toi et de ma chère petite Blanchette, je serais tout à fait heureux, que veux-tu, il faut se débrouiller dans la vie... J'ai trouvé un excellent patron qui ne m'abandonnera pas, car il a beaucoup d'amitié pour moi, et quand je reviendrai à Paris, je pourrai gagner largement ma vie, et nous n'aurons plus de ces terribles émotions comme celle qui nous a rendus si malheureux. C'est pour qu'elles ne se renouvellent plus que j'ai accepté la place de mécanicien que m'offrait M. Beaucaire. J'aurais pu refuser et je serais resté auprès de toi, mais songe donc à ce qu'eût été notre vie... Il n'y avait pas à hésiter, et j'ai cru bien faire en entrant au service de M. Beaucaire... Ne te désole pas, je reviendrai bientôt, et nous serons tous heureux... Je ne sais quand cette lettre te parviendra, et je

me rends compte de l'inquiétude que tu as dû avoir en ne recevant pas de mes nouvelles, mais j'ai pensé que tu avais dû apprendre notre départ par les journaux... Une autre fois, je t'écrirai plus longuement, mais je te le répète, ne te tracasse pas à mon sujet. Je ne suis pas malheureux et ne cours aucun danger, car dans les grands avions, que l'on fait aujourd'hui, on est certainement plus en sûreté qu'en chemin de fer. Embrasse bien ma petite Blanchette, et toi, ma chère maman, reçois les baisers de ton fils qui t'aime et pense bien à toi.

« Francis. »

Le jeune garçon glissa sous enveloppe cette lettre écrite à la hâte, mit l'adresse, mais se trouva fort embarrassé, quand il fallut la timbrer et la mettre à la poste. Il s'adressa au Parisien. Celui-ci finit par dénicher un garçon de bar qui parlait français, lui vendit un timbre, et lui indiqua où se trouvait la poste.

– Viens, petiot, dit-il à Francis... la boîte est à deux pas.

En effet, dans l'immeuble même du club maritime japonais se trouvait une boîte aux lettres.

– Maintenant te voilà plus tranquille, dit le Parisien.

– Oui, répondit le gosse... quand arrivera cette lettre ?

– Je ne peux pas te dire au juste, mais il me semble qu'il faut compter un bon mois.

– Un mois, tant que ça !

– Mais oui... songe donc, nous sommes loin de France...

– C'est vrai fit tristement Francis... J'aurais pu télégraphier, mais cela doit coûter cher...

Le commandant Tavernier avait entendu.

– Tu voudrais télégraphier chez toi, petit ? dit-il à Francis.

– Oh ! oui, commandant.

– Donne-moi ton adresse...

– M^{me} Dormeuil, 55, rue des Plantes, Paris, (14^e).

– C’est bien... moi aussi j’ai une dépêche à envoyer, rédige la tienne... et mets le moins de mots possible surtout.

Francis écrivit sur un morceau de papier :

« Suis en bonne santé. Embrasse. Lettre suit »

C’était bref, mais cela tranquilliserait sa mère.

XXXIV

Où Francis s'instruit

Les aviateurs restèrent vingt-quatre heures à Nagasaki. Le lendemain, ils se remettaient en route. Une foule énorme assista à leur départ, un amiral japonais leur souhaita bon voyage, puis la musique joua la *Marseillaise* et l'on hissa trois fois le pavillon français, ce qui, dans la marine est la façon de saluer. Un canon tonna à trois reprises, et l'hydravion (car l'appareil avait conservé ses flotteurs) se mit à glisser sur les eaux.

Quelques secondes après, il s'élevait, et pointait dans la direction du sud.

– Où allons-nous maintenant ? demanda le Parisien...

– En Australie, répondit le commandant

Tavernier

– Oh ! oh ! nous n’y sommes pas encore... Je ne suis pas très fort en géographie, mais je me représente à peu près le trajet que nous allons suivre... Nous serons presque continuellement sur la mer...

– Oui... mais nous nous efforcerons de nous tenir le plus possible au-dessus des îles nombreuses qui s’égrènent dans l’océan Pacifique. De Nagasaki, nous allons gagner Shanghai nous passerons entre la côte et Formose, puis nous gagnerons les Philippines, les Moluques, la Nouvelle Guinée, l’Australie, et de Sydney, nous pointerons sur la Nouvelle-Zélande... C’est là que notre voyage deviendra vraiment difficile car pour gagner Valparaiso, dans l’Amérique du Sud, il nous faudra traverser une énorme étendue d’eau où les îles sont très clairsemées.

– Oui, ça sera dur, en effet...

– Bah ! nous réussirons...

– Il faut l’espérer et ensuite ?

– Ensuite, quand nous aurons atteint Valparaiso, nous traverserons l’Amérique du Sud en biais et nous dirigerons sur Pernambouco d’où nous mettrons le cap sur Dakar, en Afrique... nous aurons ainsi traversé les cinq parties du monde... l’Europe, l’Asie, l’Australie, l’Amérique et l’Afrique.

– C’est merveilleux, s’écria le Parisien. Ce sera la première fois n’est-ce pas ? que l’on aura tenté un voyage semblable ?

– Oui, la première fois.

– Ce M. Beaucaire est vraiment audacieux... Il ne doute de rien... Vrai, je suis bien heureux que vous m’ayez arraché de Russie pour me faire faire un voyage semblable... J’ai toujours eu l’amour des voyages... Quand j’étais gosse, je me rappelle que je lisais un joli roman qui s’appelait le *Tour du Monde en Aéroplane*, mais ce tour du monde-là n’était pas aussi compliqué que celui que nous allons faire. Si l’on m’avait dit un jour que je parcourrais le monde comme un héros de roman, je n’aurais jamais voulu le croire... Mais dites donc, commandant, comment nous

ravitaillerons-nous en essence ?

– Tout a été prévu... nous nous ravitaillerons facilement.

– Même dans les îles du Pacifique ?

– Oui...

– Alors, tout va bien... moi je voudrais me rendre utile à bord, mais je m'aperçois que je ne vous rends pas beaucoup de services... cela viendra sans doute...

Le commandant sourit, et ne répondit pas.

On voguait maintenant sur la mer Jaune qui n'est qu'une portion de Pacifique comprise entre le golfe de Petchili, Nagasaki et Shanghai. Le temps était beau, le ciel d'une pureté admirable.

– Il fait tout de même meilleur ici qu'en Russie, dit cet incorrigible bavard de Parisien. Voyez comme la mer est calme, on dirait un lac. Si elle pouvait être tout le temps comme ça ce serait un plaisir... Mais vraiment on a raison d'appeler cette mer sur laquelle nous sommes la mer Jaune... car elle est jaune véritablement... à quoi cela tient-il ?

– Cela tient, répondit le commandant Tavernier à ce qu'elle charrie des masses de löss qui viennent du fleuve Jaune...

– Alors, les noms que l'on donne ainsi aux mers sont généralement exacts ?

– Oui... la mer Blanche, tire son nom du long séjour des glaces à sa surface ; la mer Noire est ainsi appelée à cause des gros nuages noirs qui l'obscurcissent sans cesse, et la mer Rouge à cause de l'abondance d'une algue rouge appelée *Trichodesmium*. D'ailleurs, les eaux sont souvent décolorées au voisinage des côtes, par les apports des rivières. La couleur noirâtre des eaux de l'Amazone se prolonge dans l'Atlantique jusqu'à quatre-vingts kilomètres. Au nord et au sud du cap Noun, sur la côte saharienne, jusqu'à une assez grande distance au large, l'eau de l'Atlantique sur laquelle le vent projette de grandes quantités de sable du désert a une couleur rougeâtre, une apparence boueuse, et l'on y peut suivre longtemps le sillage d'un navire.

Francis qui désirait vivement s'instruire, écoutait attentivement toutes ces explications. Il

voulait poser une question au commandant, mais il n'osait pas... Cependant il s'y décida :

– Pardon, commandant, dit-il, je me suis toujours demandé pourquoi l'Océan est vert et la Méditerranée bleue ?

– Cela tient, répondit le commandant à la salinité des mers. Plus une mer est salée plus elle est bleue, et c'est ainsi que le bleu de la Méditerranée va jusqu'à la nuance dite outre-mer. Les eaux à salinité plus faible ont en général une coloration verte. La Méditerranée est une des mers les plus salées du globe. Après elle, vient la mer Rouge, et la mer la moins salée est la Baltique.

– Il n'y a pas de marée, n'est-ce pas, dans la Méditerranée ?

– Non, presque pas... Si ce n'est du côté de Gibraltar...

– Et par quoi sont produites les marées ?

– Par l'influence de la lune et du soleil. Dans l'espace de vingt-quatre heures, cinquante minutes, la mer monte deux fois et descend deux

fois, c'est-à-dire qu'elle est soumise à deux mouvements alternatifs de flux et de reflux. Or, vingt-quatre heures cinquante minutes représentent exactement la durée de la révolution de la lune autour de la terre. C'est l'attraction de notre satellite sur les eaux du globe qui produit ce phénomène. Mais la lune n'est pas seule à exercer son attraction. Le soleil, malgré sa grande distance, produit en raison de son volume une action qui est loin d'être négligeable...

XXXV

Situation critique

Ce petit cours d'astronomie maritime fut interrompu par un bruit bizarre...

– Tiens, s'écria Francis, qu'a donc notre moteur ? On dirait qu'il manque d'huile.

Beucaire s'était aperçu que son moteur ne donnait plus très bien, et il se rapprochait de la côte, pour y atterrir, en cas de besoin.

Bientôt, lorsqu'il eut atteint la terre, il se décida à piquer vers le sol... On atterrit près d'une grande plage de sable, qui semblait déserte, mais on ne tarda pas à voir arriver des bandes de Chinois qui poussaient des cris sauvages.

– Ces gaillards-là ne me disent rien de bon, fit Beaucaire. Tant pis !... repartons.

Et l'aéro s'éleva de nouveau, à la grande

stupéfaction des Chinois qui croyaient sans doute pouvoir s'en emparer.

– Nous avons eu de la chance de pouvoir repartir, dit le Parisien, car je crois que ces Chinois nous auraient plutôt mal reçus...

– Oui, fit le commandant Tavernier. En Chine, on n'est jamais tranquille. Ce pays est continuellement en révolution, et on ne sait jamais comment on y sera accueilli...

Le moteur battait maintenant avec régularité, cependant, au bout de deux heures, il eut encore des ratés.

Cette fois, il fallait atterrir, et pour comble de guigne, on se trouvait à proximité d'une ville. Cette ville c'était Shanghai. À peine l'avion se fut-il posé sur le sol que des soldats accoururent. Ils appartenaient à l'armée coloniale française. Celui qui les commandait, un lieutenant s'approcha, salua et dit aux aviateurs :

– Messieurs, c'est vous sans doute qui avez entrepris le tour du monde...

– Oui, répondit Beaucaire...

- Voulez-vous nous rendre un grand service ?
 - Volontiers, si c'est possible...
 - Voici... À Shanghai, c'est la révolution... j'attends ici des renforts qui doivent y arriver, mais je crains qu'ils n'aient été arrêtés en route... On se massacre dans la ville, et le consulat de France est attaqué par une bande furieuse depuis vingt-quatre heures. Les malheureux qui s'y trouvent vont certainement succomber, malgré une héroïque résistance, peut-être pouvez-vous les sauver...
 - Bien volontiers, répondit Beaucaire, mais comment ?
 - Puis-je monter avec vous ?
 - Oui...
 - Eh bien, je vais vous guider...
 - Attendez un instant, il faut que nous revoyions notre moteur...
- L'officier donna des instructions à ses hommes, qui disparurent presque aussitôt.
- Vous comprenez, dit le lieutenant à

Tavernier, nous devons nous tenir sur nos gardes... Si les Chinois apercevaient nos soldats, ils les attaqueraient. Ces gens-là sont féroces...

– Il y a longtemps que dure cette révolution ?

– Huit jours...

– Et on ne voit pas encore quel est le parti qui va triompher ?

– Non... Les troupes du gouvernement ont eu un moment le dessus, mais depuis hier, ce sont les rebelles qui triomphent. En ce moment, ils attaquent toutes les factoreries... et les consulats. Le consulat de France est sérieusement menacé... et les quinze personnes qui s'y trouvent, ne pourront pas tenir longtemps...

– Je ne vois pas comment nous pourrions les délivrer...

– Si... Vous pouvez y arriver... Jusqu'à présent, l'arsenal n'a pas encore été pillé, or, il y a là, entre autres munitions, des bombes et des torpilles... Nous allons aller y chercher des munitions, et servir à ces Chinois un joli petit bombardement.

Le moteur était réparé.

– Je suis prêt, dit Beaucaire, en s’adressant à l’officier. Si vous voulez monter...

Le lieutenant prit place dans l’appareil, et guida les aviateurs vers l’arsenal qui se trouvait en dehors de la ville, et était défendu par un détachement de réguliers chinois, et de soldats anglais et français. L’avion atterrit dans une plaine, et le lieutenant appela deux soldats anglais auxquels il donna rapidement quelques ordres.

– Ils vont vous apporter des munitions, dit-il à Beaucaire, et je pense que nous pourrons ainsi délivrer nos compatriotes du consulat...

– Je ne demande pas mieux, répondit Beaucaire...

Bientôt des soldats apportaient des bombes et des torpilles que le commandant Tavernier plaça dans la carlingue. Francis fut bien un peu effrayé en voyant ces engins, et il n’osait y toucher, mais le Parisien le rassura.

– Rien à craindre, petiot, lui dit-il... Ces affaires-là, ça me connaît. J’étais dans l’artillerie,

pendant la guerre, et j'ai manié plus d'un projectile.

– Il faut nous hâter, dit le lieutenant, car les malheureux qui résistent là-bas dans le consulat ne vont plus tenir longtemps... Ils ont des armes et des munitions, mais si les Chinois se doutaient qu'ils sont si peu nombreux, il y a longtemps qu'ils auraient pénétré dans l'édifice en enfonçant les portes.

– Pourra-t-on atterrir à proximité du consulat ? demanda Beaucaire.

– Dans le parc même, le consulat est entouré d'un immense jardin.

– Eh bien, allons...

L'avion reprit son vol. Quelques minutes après, il planait sur Shanghai.

Le lieutenant donnait des indications à Tavernier qui les transmettait par l'acoustique à Beaucaire.

– Nous approchons, dit-il... Tenez, vous voyez cette maison blanche, c'est là... Dites à votre ami de se mettre en descente.

Quand l'avion ne fut plus qu'à cinquante mètres du sol, on aperçut une foule de Chinois qui se pressaient devant le consulat.

– Ils essaient d'enfoncer les portes, dit le lieutenant... Dites à votre pilote de passer au-dessus d'eux, et nous allons leur envoyer une torpille.

XXXVI

Un sauvetage en avion

Bientôt l'avion planait au-dessus des rebelles...

– Attention ! commanda le lieutenant... lancez !...

Ce fut le Parisien qui envoya la torpille. Elle s'abattit en plein milieu des Chinois, toucha terre, éclata et fit un épouvantable carnage...

– Oh ! oh ! fit Laval, ils n'ont pas l'air contents... Regardez comme ils s'agitent.

– Nous allons leur envoyer une bombe maintenant, dit le lieutenant.

La bombe fit presque autant de ravages que la torpille. Cette fois, les Chinois n'insistèrent pas... Ils s'enfuirent affolés.

– Encore un projectile, dit le lieutenant, ça les refroidira tout à fait... avec ces gaillards-là, pas de pitié. Ils sont cruels comme de vrais sauvages, et torturent les prisonniers... Ne les épargnons pas... S'ils avaient pu pénétrer dans le Consulat, ils auraient commis des atrocités.

Le troisième projectile acheva de jeter le désordre dans les rangs chinois... et ce fut alors une effroyable débandade... Les rebelles s'enfuyaient de tous côtés, s'engouffraient dans les maisons, se cachaient où ils pouvaient pour éviter la mitraille qui tombait du ciel.

– Maintenant, dit l'officier, je crois qu'ils sont calmés pour quelque temps. Allons rassurer le personnel de notre consulat...

L'avion fit de mi-tour, et ne tarda pas à atterrir dans le vaste parc du consulat dont il détériora les plates-bandes, mais cela n'avait aucune importance. Quand il se fut posé sur le sol, les malheureux assiégés accoururent au-devant des aviateurs. Il y avait en tout seize personnes dans le consulat : douze hommes et quatre femmes. On s'imagine sans peine avec quel enthousiasme, ils

reçurent ceux qui venaient de les délivrer.

– Messieurs, dit le consul, un homme d’une cinquantaine d’années, qui portait sur sa veste coloniale la rosette d’officier de la Légion d’honneur, grâce à vous nous avons échappé à la mort. Les Chinois s’apprêtaient à pénétrer ici, et malgré notre résistance désespérée, avaient réussi déjà à forcer la grande porte... Nous n’avons plus de munitions, nous étions à leur merci...

– Monsieur, répondit Beaucaire, le devoir de tout Français, n’est-il pas de défendre ses compatriotes ? Celui qu’il faut remercier surtout c’est ce lieutenant qui nous a pour ainsi dire, réquisitionnés, et guidés jusqu’ici.

Le consul connaissait le lieutenant. Il lui serra la main, en disant simplement :

– Mon cher Pélissier, je vous remercie...

L’officier s’inclina, puis :

– Monsieur le consul, dit-il, vous ne pouvez demeurer ici... Les Chinois peuvent revenir... il faut fuir.

– Fuir... pour aller où ?

– Mais à Ta-Hou... il y a là des troupes et vous y serez en sûreté.

– J’y ai bien pensé déjà, mais comment atteindre Ta-Hou... Nous ne sortirons pas de la ville...

– Vous avez ici des automobiles ?

– Oui, deux...

– Eh bien, partez vite... Nous vous convoierons avec l’avion, et vous débarrasserons de ceux qui voudraient vous attaquer...

– Merci... mais comment pourrez-vous nous protéger ? Vous ne pourrez viser juste, et risquerez de réduire en miette les automobiles.

– C’est vrai :

Beucaire intervint :

– Écoutez, dit-il, on peut à la rigueur tenir six dans notre appareil... Je puis vous transporter à Ta-Hou... Je ferai deux voyages.

– C’est en effet la meilleure solution, approuva le lieutenant... Eh bien... allons...

Il fut décidé que l’on emmènerait d’abord les

quatre femmes, le consul et son fils... Ensuite, on reviendrait chercher les autres personnes... Quant au lieutenant, à Francis et au Parisien, ils resteraient au consulat, en attendant le retour de l'avion...

Beucaire s'envolait bientôt avec ses passagers... Il laissa à ses compagnons les bombes qui restaient, car il ne pouvait s'en charger.

– Ben, vrai, fit le Parisien, on peut dire que nous sommes arrivés à temps.

– Oui, répondit Francis... nous avons rendu un réel service à ces malheureuses gens...

– Sans nous, à l'heure qu'il est, ils seraient tous morts...

Les dix autres personnes qui faisaient partie du personnel du consulat attendaient avec une impatience que l'on devine que l'avion reparût, car ils ne se sentaient pas en sûreté.

En effet, les Chinois ne tardèrent pas à revenir. Tout à coup, on entendit des hurlements lointains qui peu à peu s'accrochèrent...

– Voilà ce que je craignais, dit le lieutenant... que l'on barricade les portes... que ceux qui ont des armes se postent aux fenêtres.

– Nous avons bien des armes, répondit un attaché au consulat, mais nous n'avons plus de cartouches.

– Nous autres, nous avons des fusils et des munitions, dit Tavernier...

On tira de leurs coffres les armes qui étaient à bord de l'avion. Il y avait quatre carabines à répétition. Le Parisien en prit une, Tavernier, le lieutenant et Francis s'armèrent eux aussi.

– Eh quoi, Francis, dit le commandant Tavernier, tu veux faire le coup de feu, toi aussi ?

– Pourquoi pas ? répondit crânement le gosse.

Le commandant lui frappa sur l'épaule, en disant :

– C'est bien cela... Mais sais-tu charger ton fusil ?

– J'essaierai...

– Tiens, donne-le moi, dit le Parisien, je vais

te le charger, regarde, c'est simple comme tout.

Les hurlements se rapprochaient. Maintenant les Chinois étaient devant l'ambassade...

– Va falloir en mettre sérieusement, s'écria le Parisien... Allons, ne perdons pas une minute...

Quelques instants après, le lieutenant, le commandant Tavernier, Laval, et Francis, dissimulés derrière les persiennes du consulat ouvraient le feu sur les ennemis.

Les Chinois étaient revenus en nombre... Ils étaient furieux, et semblaient bien résolus à pénétrer dans le consulat...

Le Parisien et les deux officiers abattaient leur homme à chaque coup, quant à Francis, il avait d'abord manqué ceux qu'il visait, mais n'avait pas tardé à se familiariser avec son arme, et maintenant, il était presque aussi adroit que ses compagnons. Cependant l'ennemi était de plus en plus nombreux...

– Nous allons être débordés, dit le lieutenant.

– Je le crains, répondit le commandant Tavernier...

Le Parisien avait entendu : Il réfléchit quelques instants, puis s'écria :

– Vous allez voir comme je vais les disperser...

On crut qu'il devenait fou, mais avant qu'on eût pu l'interroger, il avait disparu.

– Que va-t-il faire ? demanda le lieutenant.

– Je ne sais, répondit Tavernier, mais c'est un garçon rusé, il est bien capable d'avoir trouvé quelque expédient...

Le Parisien s'était vivement dirigé vers le parc, où l'on avait déposé les bombes que l'avion n'avait pu emporter. Il appela deux employés de consulat, et leur dit :

– Prenez chacun un de ces projectiles, et suivez-moi.

Et Laval, une bombe sur les bras, gravit lestement les escaliers du Consulat, arrivé sur la terrasse, il grimpa dans un petit belvédère dont le balcon surplombait la rue, et lança au milieu des Chinois la bombe qu'il tenait à deux mains, puis il se rejeta aussitôt en arrière pour ne pas être

atteint par les éclats provenant de l'explosion.

L'effet fut épouvantable. Il y eut une déflagration terrible, et plus de cinquante Chinois furent atteints... Des hurlements de douleur s'élevèrent de la rue...

– Oh ! oh ! fit le Parisien, je crois que ça a porté. Il se pencha, regarda, et dit aux employés du Consulat :

– Passez-moi un autre joujou.

En bas, le lieutenant, le commandant Tavernier et Francis ne se rendaient pas compte de ce qui se passait. Ils crurent un moment que les Chinois avaient amené un canon, et qu'ils bombardaient la façade de l'édifice.

Bientôt le Parisien arrivait :

– Hein, leur cria-t-il, vous avez vu comme je leur ai servi un joli feu d'artifice ? Je leur ai de là-haut, envoyé une bombe, et je vous prie de croire qu'elle a fait du dégât. Pour le moment, ils sont un peu calmés, mais s'ils rebiffent, je vais leur servir une deuxième tournée.

– C'est très bien, Laval, fit le commandant

Tavernier... Je te reconnais bien là... tu es décidément un garçon ingénieux...

– Bah ! c'est pas bien malin ce que j'ai fait.

– Non... mais il fallait y penser.

– Remonte là-haut, et tiens-moi ces individus-là en respect...

– Soyez tranquille... j'ai encore deux bombes, et s'ils font encore les méchants je vais les leur servir...

XXXVII

L'attaque

Les Chinois voyant qu'ils n'arrivaient pas à pénétrer dans le Consulat du côté de la rue, se portèrent le long du mur du parc.

Le Parisien qui vit le mouvement vint aussitôt prévenir le commandant.

– Commandant, dit-il... l'ennemi change de tactique... Il cherche à sauter dans le parc...

– Oh ! voilà ce que je craignais, dit le lieutenant. S'ils pénètrent dans le parc, nous sommes perdus...

– Barricadez les portes, cria le commandant... nous tiendrons bien jusqu'au retour de l'avion...

– Oui, répondit le lieutenant, mais que pourra faire l'avion... Il n'a plus de bombes à bord...

– Beaucaire est un homme de décision. Il a fait la guerre. Quand il verra que les Chinois ont envahi le parc, il ira à l’arsenal chercher des projectiles.

– Bien sûr, fit Laval... M. Beaucaire ne perdra pas la tête... c’est un homme qui sait se débrouiller... un ancien soldat... lui aussi...

Déjà une vingtaine de Chinois avaient escaladé le mur du parc, et s’avançaient en rampant le long des taillis.

– Laissons-les venir, dit le commandant Tavernier ; quand ils se seront groupés devant la porte et qu’ils seront assez nombreux, Laval leur enverra une bombe...

– Attendez, s’écria le Parisien, je vais me poster à cette fenêtre ; je serai très bien là pour faire mon arrosage...

Les employés du consulat barricadèrent solidement les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée, puis tout le monde se porta au deuxième étage.

Les ennemis voyant qu’on ne leur opposait

aucune résistance, avançaient vers la maison.

Ils étaient déjà une cinquantaine...

– Attendons, dit le commandant, ils ne sont pas assez nombreux...

Il n'avait pas achevé ces mots que les ennemis surgissaient de toutes parts.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, je crois que ça va être le moment.

– Oui, répondit le commandant Tavernier, prépare ta bombe.

– Elle est toute prête, commandant.

– Eh bien lance-la et tâche de bien la placer...

– Soyez tranquille, va y avoir de la casse...

Laval s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit, et se dissimulant derrière les volets entrouverts attendit quelques instants... Quand il vit que la troupe des assiégeants était bien compacte, il leva sa bombe au-dessus de sa tête et la lança dans le vide... Elle tomba sur le perron, éclata avec un bruit terrible et coucha une trentaine d'hommes sur le sol.

– Je crois que ça a porté, dit-il... Domage

que je n'aie pas une collection de bombes à ma disposition, car je démolirais tous ces cocos-là... sont-ils enragés !... Voyez, ils avaient l'air de fuir, mais ils reviennent encore... Oh ! Oh ! ça va devenir inquiétant...

– Oui, fit Tavernier... nous n'avons plus qu'une bombe... quand nous l'aurons envoyée, nous serons à la merci de ces gens-là...

Les Chinois étaient maintenant légion. Ils avaient envahi le parc, et hurlaient comme des possédés...

– Il serait temps que M. Beaucaire revienne avec des munitions, dit Laval... Je lâcherais bien ma bombe, mais je vais attendre jusqu'au dernier moment. Tenez, voilà qu'ils essaient d'enfoncer la porte du rez-de-chaussée... Entendez-vous ces coups... Elle ne va pas tarder à céder... Ma foi, tant pis, je crois que c'est le moment.

– Pas encore, dit le commandant... une minute de gagnée, c'est énorme pour nous... peut-être cela nous permettra-t-il d'attendre l'arrivée de Beaucaire.

Il y eut un épouvantable craquement. La porte venait de céder sous la poussée des assaillants...

– Envoie, cria Tavernier...

Le Parisien lâcha sa bombe, mais à la stupéfaction générale, elle n'éclata pas...

– Sale engin ! dit Laval, je voudrais connaître le saligaud qui fabrique des projectiles semblables... Il mériterait qu'on le fusille... Ah ! sacré tonnerre ! nous voilà propres !... Si encore on pouvait se barrer du côté de la rue, mais non, pas moyen. Nous sommes cernés de toutes parts...

– Montons tous au troisième étage, commanda Tavernier...

Et il s'élança dans l'escalier. Tous le suivirent. Une fois en haut, ils se barricadèrent, et attendirent. Les Chinois avaient pénétré dans le Consulat. On entendait un bruit confus.

– Ça va plutôt mal, dit le Parisien.

Le commandant ne répondit pas. Quant à Francis, il s'efforçait de demeurer calme, mais était fort troublé, le pauvre gosse. Il se rendait

compte du danger, et sa pensée se reportait là-bas à Paris... S'il était tué... que deviendraient sa mère et sa petite sœur ?...

Laval qui vit son émoi lui prit la main, en disant :

– T'en fais pas, petiot... ils ne sont pas encore ici...

Le commandant Tavernier s'entretenait avec le lieutenant. Ils parlèrent un instant à voix basse, puis Tavernier, s'écria :

– Gagnons du temps... il faut gagner du temps. Au lieu de rester barricadés comme nous le sommes, défendons-nous... Les Chinois commencent à monter l'escalier. Jetons sur eux tout ce qui nous tombera sous la main.

– Ça c'est une riche idée, dit Laval, en déplaçant une grande armoire de chêne... Quand je leur aurai collé ça sur le citron, ça leur donnera à réfléchir.

Aidé des employés de l'ambassade, il roula l'armoire sur le palier, la fit basculer, et l'énorme meuble s'abattit sur les Chinois qui furent

renversés... Des hurlements de rage s'élevèrent...

– Hardi ! Hardi ! s'écria Laval, n'en restons pas là... l'armoire leur bouche le passage, ne les laissons pas dégager l'escalier...

Et chacun fit pleuvoir sur les assaillants tout ce qui leur tombait sous la main : chaises, fauteuils, tables, chenets, candélabres.

– Ça va ! Ça va ! hurlait le Parisien, les voilà bloqués. Avant qu'ils se dégagent il leur faudra bien un quart d'heure...

À ce moment le lieutenant qui s'était approché d'une fenêtre signala l'arrivée de l'avion...

Beucaire revenait en effet. Déjà, il s'apprêtait à atterrir, quand il aperçut la foule qui envahissait le parc. Alors, il comprit... Aussitôt, il se dirigea vers l'arsenal, atterrit, et dit à un sergent de tirailleurs :

– Vite, mon ami, vite ! apporte-moi des bombes, des torpilles et viens avec moi...

Et comme le sergent hésitait :

– Hâte-toi, voyons, lui dit Beaucaire, ton lieutenant est prisonnier dans le Consulat et les

Chinois vont le tuer.

Cette fois, l'homme n'hésita pas. Il appela tous ceux qui se trouvaient là, et bientôt il y avait une vingtaine de bombes dans la carlingue de l'avion.

– Monte avec moi, commanda Beaucaire, c'est toi qui lanceras les projectiles.

XXXVIII

Horrible massacre

Là-bas, dans le Consulat, les Chinois qui étaient parvenus à dégager l'escalier poussaient des cris sauvages.

Le Parisien détacha de ses gonds, une énorme porte et la fit basculer dans le vide... C'était tout ce qui restait à lancer... Après, il n'y aurait plus rien à faire...

Tout à coup, des détonations effroyables déchirèrent l'air... on eût dit que la maison allait s'effondrer...

– Bravo ! bravo ! s'écria Laval... v'là que ça pleut dans le jardin. M. Beaucaire s'est approvisionné, et il tape dans le tas... Je savais bien, moi, qu'il arriverait à temps.

Cependant, les Chinois qui avaient envahi

l'escalier hésitaient. Celui qui les commandait les excitait de la voix, mais ils ne semblaient guère disposés à donner l'assaut... Alors, ce chef qui était vraiment courageux, se lança en avant, gravit les marches de l'escalier, et, arrivé sur le palier, se trouva en face de Laval...

– Tiens, dit le Parisien, v'là un monsieur qui veut se faire mettre knock-out.

Et ce disant, il décochait un formidable coup de poing au Chinois qui battit l'air de ses mains et dégringola l'escalier sur le dos...

– Allons ! Au premier de ces messieurs ! cria Laval... Comment, y a plus d'amateurs !...

Les Chinois ne bougeaient plus... Terrifiés par les épouvantables explosions qu'ils entendaient ils ne savaient s'ils devaient avancer ou reculer... Cependant le chef dont Laval avait meurtri le visage, s'était relevé, et braquait son revolver sur le Parisien. Il pressa la détente, le coup partit, mais la balle alla se loger dans la muraille.

– Maladroit, dit le Parisien.

En prenant une carabine dans laquelle il restait

encore une cartouche il visa le chef et l'abattit, en disant :

– Tu vois, mon vieux mandarin, voilà comment on tire...

Privés de leur chef, les Chinois ne se montrèrent plus si audacieux... Quelques-uns commencèrent à reculer...

Au dehors, les explosions continuaient à se faire entendre. Dans le parc, c'était une vraie débandade... une déroute... Les ennemis qui se trouvaient encore dans le Consulat s'enfuirent du côté de la rue...

– Je crois, dit le Parisien, que le passage est libre... attendez, je vais aller voir.

Et se protégeant d'une large planche comme d'un bouclier, il descendit jusqu'à l'étage inférieur, regarda de tous côtés et s'écria :

– Personne ! les oiseaux se sont envolés ! Vous pouvez venir.

En effet, tous les Chinois avaient fui. Francis se sentit soulagé. Il avait eu une rude émotion le pauvre petit...

– Eh bien, lui dit Laval, qui venait de remonter, tu as eu le baptême du feu... Tu ne t'attendais pas à ça, hein ? quand tu as quitté Paris. C'est égal, tu es un petit gars courageux, te voilà aguerri, maintenant...

– Oui, balbutia le gosse...

Tout le monde était maintenant en bas. Beaucaire avait atterri. Ses amis et les gens du Consulat se précipitèrent vers lui.

– Eh bien, dit-il, je crois que vous avez eu une belle émotion.

– Oui, répondit Tavernier, et c'est miracle que nous nous en soyons tirés... Ces Chinois sont des fous furieux...

Laval regardait tous les corps étendus sur le sol.

– Ben vrai, dit-il, vous en avez fait un massacre...

– Il le fallait, murmura Beaucaire...

Les membres du Consulat que l'avion devait emmener étaient prêts au départ. Sur un signe de Beaucaire, ils montèrent dans l'appareil, mais au

moment de partir, l'aviateur se ravisa :

– Vous ne pouvez rester ici, dit-il à Tavernier.

– Où veux-tu que nous allions ?

– Les Chinois peuvent revenir.

– Oh ! je ne le suppose pas.

– Est-ce qu'on sait ? Voyons, comment pourrait-on arranger cela... Il faut que je conduise ces personnes à Ta-Hou... ensuite je reviendrai vous chercher...

– Laissez-nous quelques bombes, dit le Parisien... Avec ça je me charge de tenir les Chinois en respect.

– Croyez-vous ?

– Oui...

– À mon avis, il serait préférable que je vous transporte à l'arsenal qui n'est pas loin d'ici, et que je revienne ensuite prendre mes passagers.

– Cela vaudrait mieux, en effet, dit Tavernier.

– Eh bien, venez... Je vais vous transporter là-bas.

XXXIX

L'explosion de l'arsenal

Les employés du Consulat restèrent dans le parc, et Tavernier, Francis, le lieutenant et le Parisien partirent avec Beaucaire. Celui-ci les déposa devant l'arsenal, et repartit aussitôt. Il était dit, hélas ! que les malheureux aviateurs ne seraient point tranquilles une minute, dans ce maudit pays. À peine l'avion était-il reparti que les Chinois tentaient une attaque, et cette attaque était dirigée contre l'arsenal. Dépourvus de munitions, ils voulaient tenter de s'en procurer, et ils arrivaient en colonnes serrées.

– Oh ! dit le Parisien, voilà une troupe sérieuse qui s'amène.

– Oui, répondit le lieutenant... et nous ne pourrions pas résister...

– Que faire alors ?

– Je ne sais...

Les soldats qui gardaient l'arsenal étaient une trentaine en tout...

– La seule ressource qui nous reste, dit le lieutenant, c'est de faire sauter l'arsenal...

– Et après ? fit le commandant Tavernier.

– Après, nous verrons.

L'ennemi se rapprochait. Il fallait prendre une décision. Le lieutenant s'adressa aux soldats, et leur parla longuement... L'un d'eux qui était un artificier d'artillerie, pénétra dans l'arsenal avec l'officier... À eux deux, ils imaginèrent un système de bombe à retardement qui devait mettre un quart d'heure avant d'éclater. En explosant, elle communiquerait le feu aux autres projectiles, et l'arsenal sauterait. Il n'y avait pas d'autre solution. Si on laissait les ennemis s'emparer des munitions, ils ne tarderaient pas à être entièrement maître de la ville.

Une fois que l'appareil, qui devait provoquer l'explosion, eut été établi, le lieutenant vint

retrouver les aviateurs.

– Maintenant, dit-il, nous n'avons plus qu'à fuir...

– Fuir... et pour aller où ?

– Au consulat...

– Pourrons-nous l'atteindre sans éveiller l'attention des Chinois ?

– Oui... il y a près d'ici un ravin dans lequel nous allons nous dissimuler. Nous pourrons y demeurer quelque temps, et nous y serons en sécurité.

– Mais l'aéro ne nous apercevra pas ?

– Nous lui ferons des signes, et il atterrira.

– Mais vous et vos soldats que deviendrez-vous ?

– Nous autres, nous allons essayer de gagner le poste de Tcho-Tin qui se trouve à trois kilomètres d'ici...

Les soldats et les aviateurs, en passant par la porte de derrière de l'arsenal, étaient parvenus à gagner le ravin... Ils s'y établirent, après s'être

éloignés le plus possible, car tout à l'heure, lorsque l'arsenal sauterait, il y aurait une terrible secousse, et il fallait aussi se mettre à l'abri des projectiles.

Les Chinois avançaient maintenant avec précaution, sans doute s'attendaient-ils à trouver, devant eux, une troupe assez nombreuse. Ils envoyèrent des éclaireurs. Ceux-ci, très habilement, parvinrent à pénétrer dans l'arsenal, et quand ils virent qu'il était abandonné, firent signe aux autres d'avancer.

L'arsenal était un grand bâtiment, long d'environ cent mètres et large de trente. Il était construit en briques et en ciment armé.

Les Chinois y pénétrèrent, et déjà ils s'apprêtaient à charger les munitions sur des voitures qui les avaient suivis quand l'explosion se produisit. Elle fut terrible.

À la place qu'occupait l'arsenal se creusa un vaste trou où plus de cent Chinois furent ensevelis, quant aux autres, affreusement brûlés, ils s'enfuirent dans toutes les directions.

– Brr ! quelle secousse, dit le Parisien... J'ai cru que nous allions sauter, nous aussi. Il doit y avoir du dégât...

Il regarda, et vit les Chinois qui s'enfuyaient.

– Ils n'ont pas l'air de vouloir revenir, dit-il...

– Oh ! fit le lieutenant, je crois que nous en sommes débarrassés...

– Nous avons oublié une chose...

– Quoi donc ?

– Nous aurions dû, avant l'explosion, emporter quelques bombes... Nous les aurions chargées à bord de l'avion et nous aurions pu ainsi bombarder encore les rebelles.

– C'est vrai, répondit le lieutenant, mais estimons-nous heureux d'en être quittes à si bon marché...

– Ça c'est vrai...

Le commandant Tavernier demanda au lieutenant :

– Alors, vous allez nous quitter ?

– Il le faut... Je vais profiter de ce que les

Chinois sont en débandade pour rallier le poste dont je vous ai parlé.

– Puissiez-vous réussir.

– Je l’espère...

L’officier réunit ses hommes, serra la main aux aviateurs et partit...

XL

L'attente

– Maintenant, dit le Parisien, s'agit de ne pas manquer le coche... M. Beaucaire ne va pas tarder à revenir, et il y a des chances pour qu'il nous croie morts en voyant que l'arsenal a sauté...

– Espérons qu'il nous apercevra, répondit le commandant... La plaine est déserte, nous n'aurons qu'à sortir de ce ravin, et Beaucaire nous apercevra certainement.

– Il faut l'espérer, car nous ferions triste figure si nous étions attaqués... Nous avons bien des fusils, mais pas de cartouches...

Tavernier ne répondit pas...

– Dites donc, fit tout à coup Laval, il me semble que M. Beaucaire tarde beaucoup à revenir. Voyez-vous qu'il ait été descendu...

Nous serions dans de jolis draps...

– Non... Beaucaire est prudent, il a dû se tenir à une altitude suffisante pour que les projectiles ne puissent l’atteindre...

– C’est à souhaiter... mais il y a bien près d’une heure qu’il est parti.

– Non ! pas encore.

– Oh ! pas loin...

– Il y eut un silence. Dans le lointain, on entendait la clameur d’une foule...

– Est-ce que ce seraient les Chinois qui reviendraient ? demanda Laval

– Je ne crois pas, répondit le commandant Tavernier... Ce sont les fuyards de tout à l’heure, ceux qui voulaient s’emparer de l’arsenal...

Le temps passait et Beaucaire ne revenait toujours pas...

– Oh ! ça devient inquiétant, dit enfin Tavernier... Beaucaire sait bien que nous l’attendons, et il devrait être ici.

– Il lui est sûrement arrivé quelque chose.

– Une panne peut-être...

– Si ce n'est qu'une panne, il n'y a que demimal...

Toute la journée, on attendit l'avion, et la nuit vint sans qu'il eût reparu...

– Ça va mal, murmura le Parisien...

– Je ne sais ce qui a pu se produire, dit le commandant Tavernier...

– Qu'allons-nous faire ?

– Que voulez-vous que nous fassions, nous allons attendre... Si Beaucaire revient, comme je l'espère, il reviendra planer par ici... Nous ne pouvons pas nous écarter...

– Si nous avions pu prévoir cela, nous lui aurions dit de venir au poste où se sont réfugiés les soldats.

– Pouvions-nous savoir.

– C'est vrai. Ah ! les maudits Chinois, ils nous en auront fait voir de dures...

Les aviateurs demeurèrent silencieux, l'oreille au guet. Parfois, il leur semblait entendre dans le

lointain, le bruit d'un moteur, mais ils ne tardaient pas à reconnaître qu'ils se trompaient... Bientôt, du côté de la ville, il y eut des feux de salve.

– On dirait que ce sont des mitrailleuses qui tapent, fit Laval.

– Oui... en effet, répondit Tavernier, ce sont bien des mitrailleuses.

– Ça a l'air de chauffer dur.

– Peut-être que des troupes sont entrées dans Shanghai...

– Pourvu que les Chinois en déroute n'aient pas l'idée de fuir de ce côté-ci... Oh ! voilà que la fusillade redouble... Oui, c'est bien les mitrailleuses que l'on entend...

Parfois, il y avait une accalmie, puis le combat reprenait plus vif, plus violent.

– Pas d'erreur, dit Laval, ce sont des soldats qui attaquent là-bas... des coloniaux sans doute...

Jusqu'au matin, on entendit la fusillade, mais au lever du soleil tout bruit cessa.

- Que décidons-nous ? demanda le Parisien.
- Que voulez-vous que nous décidions, répondit Tavernier, il faut attendre.
- Vous croyez encore que M. Beaucaire va revenir.
- Je n'en sais rien, mais il faut l'espérer...

Un morne silence suivit ces paroles. Les trois aviateurs étaient découragés, car ils se rendaient bien compte que Beaucaire avait dû être victime d'un accident. La situation devenait des plus critiques, et le commandant Tavernier, toujours si calme, donnait des signes d'inquiétude... Qu'allaient-ils devenir dans ce ravin ?... qui sait si les Chinois ne les y découvriraient pas. La plaine était toujours déserte, mais d'un moment à l'autre elle pouvait se remplir de fuyards, et ces fuyards n'épargneraient pas les aviateurs, s'ils parvenaient à les découvrir.

XLI

En reconnaissance

Le Parisien s'était hissé le long du ravin et regardait dans la plaine...

– J'aperçois là-bas, dit-il, des hommes qui ont l'air de se diriger par ici.

Tavernier regarda à son tour.

– Ce ne sont pas des Chinois, dit-il...

– C'est ce qu'il me semblait...

Quelques minutes s'écoulèrent.

– Je crois que ce sont des soldats, murmura Laval... Alors, tout va bien... Ça prouverait que les rebelles ont été chassés de la ville... Tiens, ils font demi-tour... il faut croire qu'ils ne tiennent pas à s'engager dans la plaine, ils se méfient peut-être... Ah ! décidément, je me demande ce

que nous allons devenir... Nous ne pouvons pas rester continuellement dans ce ravin...

– Si dans le milieu de la journée, répondit Tavernier, Beaucaire n'a pas reparu, nous nous replierons sur le poste que nous a indiqué le lieutenant...

– Et notre voyage sera fini !... Dieu que c'est triste !... ça allait si bien... Pauvre M. Beaucaire pourvu qu'il n'ait pas été obligé d'atterrir à cause d'une panne... et qu'il ne soit pas tombé sur une bande de Chinois... Et tout ce qui arrive, c'est à cause de sa générosité... S'il n'avait pas offert de sauver le personnel du Consulat, à l'heure qu'il est nous filerions dans les airs...

– Beaucaire a fait son devoir, répondit Tavernier... Nous ne pouvions tout de même pas laisser massacrer des Français...

– Oh ! certes, vous avez raison... mais n'empêche que c'est bien triste quand même...

Francis ne disait rien. Il espérait encore le pauvre petit !

Enfin Tavernier dit au Parisien :

– Gagnons le poste, nous ne pouvons plus demeurer ici...

– Attendez, commandant, je vais jeter un coup d’œil dans la plaine pour voir s’il n’y a pas de Chinois qui nous guettent...

Il regarda pendant quelques minutes :

– Je ne vois rien... dit-il... Je crois que l’on peut y aller.

– Oui, fit le commandant... il faut partir, mais si Beaucaire revenait par hasard !

– C’est vrai... que faire ?...

La situation était embarrassante.

– Bah ! attendons encore, proposa le commandant...

– Moi, je ne demande pas mieux, répondit Laval... mais il fait joliment faim... Tenez, si vous voulez, je vais vous proposer une combinaison.

– Parle.

Je vais aller au poste, je tâcherai d’y trouver quelque nourriture, et je reviendrai ici aussitôt... Comme ça, si l’avion reparaisait, nous ne le

raterions pas.

– Oui... va... Je vais rester ici avec Francis.

*

Le Parisien s'en alla. Prudent comme un poilu qui fait une reconnaissance, il marchait en se baissant, et profitait, pour se dissimuler, des moindres aspérités de terrain. Et tout en avançant, il monologuait :

– Pas rigolo, tout ça ! J'crois que nous sommes frits... Ah ! pauvre M. Beaucaire, sûr qu'il a été zigouillé par les Chinois... Quel malheur ! un si brave garçon... Pourvu qu'il ne nous arrive pas la même chose à tous... Est-ce qu'on sait ?

Un moment, il s'arrêta. Il avait aperçu quelque chose de noir, à vingt pas devant lui.

– Oh ! oh ! Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il...

Il avança avec précaution. Ce qui l'avait intrigué, c'était un cheval mort, un cheval qui

paissait probablement dans la plaine, et qui avait été atteint par un débris du hangar, car l'explosion avait projeté au loin des débris de toutes sortes.

– Pauvre canasson, dit-il... il ne s'attendait pas à ça...

Il continuait d'avancer avec précaution.

Dès qu'il apercevait un petit monticule, il se mettait à plat ventre, écoutait, puis se remettait en marche. Pour atteindre le poste, il se guidait comme il pouvait. Il avait vu le lieutenant et ses soldats suivre tout droit, et il s'efforçait de se tenir dans la direction qu'il supposait la bonne...

Au bout de deux heures, il n'avait pas encore aperçu le poste.

– J'ai dû m'égarer, pensa-t-il, voyons... ça doit être par là, cependant.

Il s'était égaré, en effet, et maintenant, il se trouvait au bord d'une rivière qui roulait des eaux boueuses... Il revint sur ses pas, obliqua à droite, mais tomba dans un marécage où bien entendu, il ne put s'engager... Tout le jour, il erra à la

recherche du poste, et la nuit le surprit près de la rivière où il était revenu en croyant s'en écarter.

XLII

Vain espoir

Pendant qu'il marchait à l'aventure, là-bas, dans leur ravin, Tavernier et Francis étaient fort menacés. Une bande de Chinois s'était, à la nuit tombante, engagée dans la plaine et s'était arrêtée dans le ravin, à quelques mètres d'eux... Ces Chinois étaient des fuyards qui tâchaient de gagner les hauts plateaux pour échapper aux soldats et aux réguliers, maintenant maîtres de la ville.

Le commandant et le gosse évitaient de faire un mouvement. Auprès d'eux, les Chinois causaient avec animation, et regardaient souvent dans la direction de la plaine...

Soudain Tavernier et Francis tressaillirent. Ils venaient d'entendre le vrombissement d'un

moteur d'avion.

C'était sûrement Beaucaire qui revenait, mais ils ne pouvaient bouger, de peur d'attirer l'attention des ennemis. Ils s'étaient blottis dans des broussailles et évitaient de faire un mouvement.

On s'imagine sans peine leur émotion.

Enfin, un peu avant le jour, les Chinois se remirent en route. Les deux aviateurs attendirent qu'ils se fussent éloignés, puis sortirent de leur ravin. Ils n'entendaient plus rien... L'avion était loin déjà.

– Quand il fera jour, il reviendra, dit Tavernier.

Le jour parut. Ils interrogèrent le ciel, mais ne virent rien.

– Il est impossible qu'il ne revienne pas, fit le commandant.

– Oh ! sûrement... nous allons bientôt le voir paraître, répondit Francis.

Une heure s'écoula, puis une autre et pas d'avion. C'était à n'y rien comprendre...

Et toute la journée, ils restèrent là, haletants, les yeux fixés sur le ciel.

Vingt-quatre heures s'écoulèrent. La faim les tenaillait, et une soif ardente leur desséchait la gorge... Francis pouvait à peine se tenir debout. Quant au commandant, il résistait encore, mais il sentait ses forces diminuer peu à peu, et il commençait, malgré son énergie, à perdre tout courage.

La nuit vint de nouveau, puis le jour reparut.

Francis s'était couché sur le sol, et ne bougeait plus. Dans sa pauvre petite tête affaiblie par la faim, se heurtaient d'effrayants cauchemars. Il se voyait au milieu d'une troupe de Chinois qui s'apprêtaient à le torturer, il se débattait, mais des mains brutales le serraient, lui broyant les poignets. Des hommes aux figures sauvages, ricanaien en le regardant ; d'autres brandissaient de larges couteaux... Et soudain sa mère apparaissait, tenant la petite Blanchette dans ses bras. Elle voulait se précipiter sur les Chinois, mais ceux-ci la saisissaient et il entendait les cris que poussait la malheureuse.

Bientôt, il n'eut plus conscience de rien. Le commandant Tavernier résistait encore. Il s'était hissé en haut du ravin, et regardait, mais ses yeux étaient troubles, et il ne distinguait rien. Parfois, il lui semblait entendre le bruit d'un moteur, mais c'étaient ses oreilles qui bourdonnaient...

– Commandant... balbutia Francis qui venait de sortir du lourd sommeil dans lequel il était plongé.

– Mon enfant.

– Est-ce que M. Beaucaire va bientôt venir.

– Oui... Francis... oui, il va venir.

– Ah !

Et le pauvre petit s'assoupit de nouveau...

Le commandant comptait toujours que Laval allait bientôt arriver avec des provisions, mais il finit pas perdre tout espoir. Il se coucha sur le sol, et s'endormit, de ce sommeil qui ressemble déjà à la mort...

Cela faisait maintenant cinq jours que les malheureux étaient dans le ravin, le sixième allait commencer... La faim et la soif les avait

terrassés... Parfois, ils se réveillaient, balbutiaient quelques phrases et se rendormaient... puis enfin, ils demeurèrent inertes, comme des cadavres... La vie les quittait peu à peu...

*

Quand ils revinrent à eux, ils se trouvaient à bord de l'avion ; tout d'abord, ils crurent rêver, mais ils entendirent la voix du Parisien qui disait :

– Eh bien... vous revenez de loin, hein ?

Tous deux se soulevèrent. Francis sourit, se frotta les yeux, et demanda :

– Où suis-je ?

– Comment... tu ne te reconnais plus, petiot, mais tu es à bord de notre bon aéro, et nous filons comme des zèbres...

– Est-ce possible ?

– Bien sûr que c'est possible... Où te crois-tu donc ?...

L'enfant voulut parler, mais sa faiblesse était telle qu'il ne put prononcer une parole et s'évanouit.

Le Parisien lui frotta les tempes avec son mouchoir imbibé d'eau, puis lui fit absorber un peu de rhum. Francis ne tarda pas à revenir à lui. Quant au commandant, il avait peu à peu repris possession de lui-même. Il s'était assis, à sa place habituelle, dans la carlingue et regardait autour de lui, d'un œil étonné...

– Voyons, fit-il, en s'adressant au Parisien... Que s'est-il donc passé ? Je n'y comprends rien, ai-je rêvé ?...

– Malheureusement non, commandant, vous n'avez pas rêvé...

– Nous étions bien dans un ravin... près de cet arsenal qui a sauté ?

– Oui...

– Mais... Je ne me rappelle plus...

– Je comprends ça, commandant, car lorsque nous vous avons retrouvés, Francis et vous, vous étiez comme morts... Nous avons même cru un

moment que vous n'en reviendriez pas...

– Voyons, explique-toi...

XLIII

Quelques mots d'explication

– Voici, dit le Parisien... Vous vous rappelez que j'étais parti pour aller au poste chercher quelques vivres. J'étais bien sûr de l'atteindre ce poste mais au bout de quelques heures de marche, je me suis aperçu que je m'étais égaré... Quand on s'égare, on devrait s'arrêter, ne pas chercher à aller plus loin, mais moi j'ai voulu avancer quand même, et je me suis trouvé encerclé entre des marécages... à un moment, j'ai même failli m'enliser... Ah ! je vous prie de croire que je ne rigolais pas... Je regrettais même joliment de m'être aventuré dans ce sacré patelin de malheur... Je ne me décourageais pas cependant, et je cherchais toujours à m'orienter. Partout, autour de moi, ce n'étaient que champs de vase... une vase infecte d'où montait une odeur

épouvantable... C'était à croire que j'étais tombé en plein dans un champ d'épandage. Enfin, je suis revenu sur mes pas, et j'ai trouvé un terrain plus sec, mais je n'apercevais toujours pas le poste... Ma foi, j'ai eu idée de venir vous retrouver, mais bernique ! j'étais je ne sais où, et comme je n'avais pas pris la précaution de semer des cailloux comme le Petit Poucet, je ne pouvais m'orienter et revenir à l'endroit d'où j'étais parti. Ah ! Je faisais plutôt de tristes réflexions, vous vous en doutez... Ce qui me fendait le cœur, c'était de vous savoir là-bas, dans votre ravin, et je me demandais ce que vous alliez devenir... Les jambes me rentraient dans le corps, et je voyais arriver le moment où je ne pourrais plus avancer... C'était pas drôle, je vous assure. Un moment, j'ai cru que j'étais sur la bonne voie, et je me suis mis à marcher comme un dératé, mais je me suis trouvé de nouveau devant ce satané marécage. C'était à désespérer... Fort heureusement, il y avait près de là un petit monticule. Je l'ai escaladé, non sans peine, et j'ai pu enfin jeter un coup d'œil sur les environs... À droite et à gauche, c'était le marécage, mais en

face de moi, je voyais une grande plaine de sable jaune... Je compris ce qui était arrivé. En tournant sur place, j'avais fini par perdre le nord, et je me dirigeais à gauche au lieu de suivre tout droit. Bref, je croyais avoir retrouvé mon chemin, mais va te faire fiche, je ne retrouvais rien du tout... J'avais une soif terrible, et je crois que j'aurais bu l'eau du marais, si je m'étais trouvé auprès à ce moment... Je ne parle pas de la faim... J'avais l'estomac plus bas que les talons. C'était la première fois que ça m'arrivait de m'égarer comme ça, et j'étais furieux... Cependant, je marchais toujours, et les jambes me rentraient pour ainsi dire dans le corps. À la fin, j'ai été obligé de m'arrêter, je n'en pouvais plus...

– Je comprends ça, fit le commandant.

Francis qui était revenu à lui écoutait avec intérêt ce récit pathétique.

– Bref, continua le Parisien, je commençais à perdre tout courage, car je marchais depuis des heures et des heures, quant tout à coup, voilà que j'entends un bourdonnement. Je regarde de tous côtés, et j'aperçois dans le ciel un petit point noir

qui grossissait à vue d'œil... Pas de doute, c'était un aéro... Chouette que je me dis, y a bon... Et voilà que je me mets à agiter les bras, mais vous pensez bien que l'avion ne pouvait m'apercevoir. Pour lui je n'étais pas plus gros qu'une mouche. Il passa au-dessus de ma tête en ronflant. Je n'avais pas encore reconnu notre appareil... Je me figurais que c'était un avion militaire qui opérait une reconnaissance, et je recommençais à broyer du noir, quand l'aéro s'est mis en descente... J'ai d'abord poussé un cri de joie, mais il s'est élevé de nouveau. Je continuai à agiter les bras comme des ailes de moulin, et je hurlai comme une bande de fauves. Enfin, j'abrège, car je n'en finirais pas si je vous racontais toutes les émotions que j'ai eues... Finalement, l'aéro s'est posé sur le sol, à deux cents mètres de moi environ. Cette fois, je l'avais bien reconnu, c'était le nôtre. J'ai pris mes jambes à mon cou, et j'ai couru vers lui. Vous jugez de l'épatement de M. Beaucaire, quand il m'a reconnu... Je lui ai tout expliqué, suis monté avec lui et nous nous sommes mis à votre recherche... Ah ! ça n'a pas été facile de vous retrouver... Si encore l'arsenal était resté debout

ça nous aurait servi de point de repère, mais il avait été rasé net, et à la place qu'il occupait, il n'y avait plus qu'un grand trou dans le sable.

M. Beaucaire volait à petite altitude, cinquante mètres du sol, environ. Enfin, j'ai reconnu l'endroit, mais pas tout de suite, et j'ai crié : j crois que c'est là. Nous avons atterri, et je n'ai pas eu de peine à retrouver le ravin... On vous a appelés, vous n'avez pas répondu, et j'ai compris bientôt pourquoi. Enfin, on vous a découverts. Vous étiez à moitié enfouis dans le sable, et si pâles qu'on vous aurait cru morts. Vivement, on vous a embarqués dans la carlingue, et on a repris le route de l'air. Il était temps, car une bande de Chinois s'annonçait à l'horizon...

Le commandant serra les mains du Parisien, en murmurant :

– Brave ami... sans toi, nous mourrions de faim dans ce désert...

– La même chose a bien failli m'arriver... Mais j'ai eu la veine de m'en tirer... allez, ne parlons plus de ça... Le principal, c'est que vous

soyez sauvés, et que nous puissions continuer
notre voyage tous ensemble...

XLIV

Le récit de Beaucaire

– Où sommes-nous maintenant ? demanda Tavernier.

– Ma foi, répondit le Parisien, je ne pourrais vous le dire... Tout ce que je sais, c'est que nous avons fait beaucoup de chemin, depuis qu'on vous a retrouvés...

– Et Beaucaire, que lui est-il arrivé ?

– Je ne suis pas plus renseigné que vous... On vous a embarqués à la hâte, et je n'ai pas eu le temps de l'interroger... Il a dû avoir des aventures, lui aussi... Mais tenez, nous allons être renseignés. Car voilà qu'il atterrit.

En effet Beaucaire s'était mis en descente, et bientôt, l'avion se posait sur le sol. Beaucaire enjamba aussitôt la sellette d'avant, et sauta dans

la carlingue, en s'écriant :

– Mes pauvres amis ! Je vous retrouve enfin.

Et il embrassa avec effusion Tavernier et Francis...

– Nous revenons tous de loin, je crois, dit le commandant.

– Oui... tu peux le dire... Ah !... maudit pays. Je m'en souviendrai... Figure-toi que lorsque je vous ai quittés pour aller conduire à To-Hou, les employés du consulat, je croyais revenir aussitôt... L'aller s'accomplit sans encombre, mais au retour crac, une panne... obligé d'atterrir, et en plein dans un camp chinois.

– Oh ! s'écria Francis !...

– Oui... en plein chez les Chinois... avant que j'eusse pu réparer, ils étaient déjà sur moi, et me conduisaient devant leur chef, un gros général qui me reçut plutôt mal. Il parlait assez bien français, et nous avons pu nous expliquer. Alors, il m'a posé ses conditions... « Si vous voulez avoir la vie sauve, m'a-t-il dit, il faut entrer à notre service, et nous seconder... Je vais vous donner

deux officiers dont l'un parle votre langue, et vous irez où ils vous diront... J'ai accepté, car sans cela, j'aurais été immédiatement mis à mort... Il a donc fallu que j'embarque les deux officiers chinois... Ils m'ont forcé à survoler Shanghai, puis nous sommes revenus... Une heure après, nous sommes repartis. Tu penses bien, mon cher Tavernier, que je ne demandais qu'à me débarrasser de ces deux oiseaux-là, mais ce n'était pas facile. Pendant quatre jours, j'ai dû leur obéir. Enfin, au matin du cinquième jour, j'ai atterri sous prétexte que mon moteur avait une panne, ce qui n'était pas vrai, et nous nous sommes posés dans une plaine déserte... J'ai mis pied à terre, les officiers m'ont imité, et je me suis mis à travailler à mon moteur... Je ne faisais rien, bien entendu, mais j'avais l'air de travailler beaucoup... L'un des deux officiers qui prétendait se connaître un peu en mécanique était à côté de moi, penché sur le moteur... Je voyais son revolver qui brillait dans sa gaine, et je me disais : « Si je pouvais m'emparer de cette arme, je serais sauvé. » Sans qu'il s'en aperçût, j'ai enlevé doucement le revolver de sa gaine, et j'ai

brûlé la cervelle à mon Chinois. Avant que l'autre ait eu le temps de faire feu sur moi, je l'avais abattu, lui aussi.

– C'est merveilleux, cela, s'écria Tavernier, et je te reconnais bien là, Beaucaire...

– Oh ! Il ne faut pas croire que j'étais sauvé !... Figure-toi que mon moteur ne voulait pas repartir, et je voyais accourir au loin des Chinois qui avaient entendu le bruit des détonations... J'avais pris aussi le revolver de l'autre officier, un solide revolver allemand, muni de ses chargeurs. J'avais dix coups à tirer... et les Chinois qui arrivaient étaient douze... en viendrais-je à bout... Alors, j'ai eu une idée, j'ai pris les deux officiers, les ai installés dans la carlingue, comme s'ils étaient vivants, et quand les Chinois sont arrivés, ils ont regardé, ont salué, mais n'ont rien dit. Fort heureusement mon moteur repartait. Je me suis installé sur ma sellette, et au revoir. Une heure après, je déposais mes deux passagers dans un champ, et je reprenais mon vol...

– Vraiment, tu as eu un sang-froid admirable...

– J’étais libre... maintenant, il s’agissait de vous retrouver... J’ai bien repéré le consulat, mais je ne voyais plus l’arsenal, et j’ai erré pendant près de douze heures... Je n’y comprenais rien... et si je n’avais pas eu la chance de rencontrer ce bon Laval, je ne vous aurais jamais retrouvés...

– Laval, est notre mascotte, fit Tavernier en riant...

– Oh ! n’exagérons pas, dit le Parisien... J’ai eu de la veine voilà tout...

Beaucaire frappa sur l’épaule du Parisien, en disant :

– Nous t’avons rendu service, mais tu nous as bien payés de retour, mon ami, et nous avons eu la main heureuse, en te rencontrant...

Puis se tournant vers Tavernier :

– À présent, dit-il, en souriant, rien ne s’oppose plus, à ce que nous continuions notre voyage. Nous allons donc essayer de rattraper le temps perdu... mais j’ai bien envie de survoler la mer, car ici le pays doit être encore en révolution. On ne sait jamais, avec ces Chinois, et il est

préférable de tomber sur l'eau que sur terre. Nous nous tiendrons à environ trois milles de la côte de façon à pouvoir y revenir si cela était nécessaire... Je pense que nous pouvons atteindre d'une traite l'île de Formose... Là nous serons obligés d'atterrir pour nous ravitailler en essence, et je ne pense pas que nous y rencontrerons encore des ennemis.

– Espérons-le, fit Tavernier, mais dans ces pays, on ne sait jamais. Les Chinois sont des gens si bizarres...

– Tu oublies que Formose appartient au Japon...

– Oui... Je sais, mais cela ne fait rien, il faudra quand même être prudent.

– Les Japonais sont nos amis.

– Bien sûr... mais, à Formose, il n'y a pas que des Japonais...

XLV

Nouvelle surprise

Maintenant on survolait la mer de Chine Orientale... On avait dépassé Ouen-Tchi, et l'on allait bientôt dépasser Yen-Ping.

Le commandant Tavernier et Francis complètement remis de leurs fatigues avaient repris leurs occupations de bord. Le commandant surveillait sa boussole et son baromètre, et Francis écoutait battre le moteur. Quant au Parisien, il rangeait dans les coffres la vaisselle de métal qui avait servi au repas. Oh ! ils n'étaient guère compliqués les repas. Ils se composaient de viandes de conserve, de corned beef, et de poissons marinés.

C'était Laval qui s'était improvisé le cuisinier du bord, et il s'efforçait autant que possible de

varier le menu...

L'aéro se comportait merveilleusement, et l'on atteignait une vitesse de deux cent vingt-cinq kilomètres à l'heure... Pendant tout le jour, on fila sans arrêt, pendant la nuit aussi, mais le lendemain matin, il fallut amerrir. À peine l'avion s'était-il posé sur la mer que l'on vit arriver un bateau de guerre.

– Tiens, dit le Parisien, ils croient que nous avons fait naufrage, et ils viennent à notre secours... c'est gentil ça... sûrement c'est pas des Chinois qui auraient de ces prévenances-là.

Le bateau de guerre était un aviso anglais. Il s'approcha de l'avion, et un officier se pencha sur la lisse :

– D'où venez-vous ? demanda-t-il...

– De Paris, répondit Tavernier.

– Ne plaisantez pas... Je vous demande d'où vous venez, tâchez de répondre sérieusement.

– Je vous répète que nous venons de Paris...

– Bien... ralliez la côte.

– Mais, notre moteur est en panne.

– Nous allons vous prendre en remorque.

Tavernier protesta.

– Pourquoi, dit-il, nous ordonnez-vous de rallier la côte ?

– On vous le dira.

– Je veux le savoir tout de suite.

– Et moi, je n'ai pas d'explications à vous fournir.

– Pas poli, ce coco-là, murmura le Parisien...
Dirait-on pas que nous sommes des Chinois...

L'avisó avait mis un canot à la mer. Les marins qui montaient ce canot fixèrent un câble à l'avion, et regagnèrent leur bord. Traîné par le navire de guerre, l'aéro ne tarda pas à arriver dans un petit port où deux navires de guerre anglais étaient à l'ancre.

L'avion fut amarré le long du quai, et l'officier qui avait déjà adressé la parole aux aviateurs les invita à descendre à terre, ce qu'ils firent en montant dans un youyou qu'on leur avait envoyé.

Une fois qu'ils eurent touché terre, quatre marins, fusil à l'épaule, les encadrèrent ; l'officier leur donna des ordres, et ils conduisirent les quatre aviateurs dans un bâtiment sur la porte duquel on lisait : « *Police Office* ».

– Oh ! oh ! ça m'a l'air de se gêner, dit le Parisien... Ma parole, on dirait que l'on nous considère comme des ennemis...

Quelques instants après, Beaucaire et ses compagnons comparaissaient devant une sorte de tribunal composé d'un commodore, et de deux lieutenants de vaisseau.

– Messieurs, dit le commodore, vous n'ignorez pas que nous sommes en guerre avec la Chine...

– Première nouvelle, fit Tavernier...

– Oui... nous avons été obligés d'envoyer ici une escadre... et vous le savez très bien...

Ce fut Beaucaire qui répondit :

– Pardon, monsieur, dit-il, à qui croyez-vous parler ?

– À des gens suspects, répondit le

commodore.

– Ah ! vraiment... Eh bien, monsieur, ces gens suspects sont des Français qui ont entrepris le tour du monde en aéroplane, et qui doivent trouver partout où ils passent aide et assistance.

Le commodore eut un sourire et prononça :

– Quand on fait le tour du monde, on ne passe pas de ce côté.

– Et pourquoi, je vous prie.

– Je n'ai pas d'explications à vous fournir... Vous avez des papiers ?

– Certainement.

– Montrez-les...

Beucaire tira de sa poche un portefeuille, et le jeta sur la table en disant :

– Voilà... regardez...

Le commodore et les deux officiers examinèrent les papiers. Tout à coup, ils se regardèrent... Le commodore eut un haussement d'épaules :

– Parbleu ! Je m'en doutais bien, dit-il...

Et s'adressant à Beaucaire :

– Monsieur, dit-il... je vous mets en état d'arrestation avec vos compagnons.

– Et pourquoi, je vous prie.

– Parce que vous êtes des agitateurs... Vous êtes venus ici envoyés par les soviets de Russie pour exciter les Chinois... On m'avait prévenu, et je vois que l'on ne s'était pas trompé.

– Monsieur, répliqua Beaucaire, si vous voulez vous donner la peine de lire le papier qui nous a été délivré par les soviets, vous verrez que c'est un sauf-conduit.

– Je le vois bien, fit le commodore d'un ton sec... et c'est pour cela que je vous arrête...

– Je proteste, au nom de mon gouvernement.

– Votre gouvernement ne protège pas les espions ni les agitateurs...

Beucaire protesta, rien n'y fit.

– Je vous arrête, dit le commodore, et vous comparâtes demain devant le tribunal maritime.

– Monsieur, s'écria Tavernier, je suis officier

de marine, j'ai le grade de capitaine de vaisseau, et je proteste contre l'accusation odieuse que vous portez contre nous. Nous vous avons dit que nous faisons le tour du monde, et si vous voulez vous en assurer, vous n'avez qu'à câbler à Paris, au ministère de la Marine...

– Nous ferons ce qu'il faudra, répondit le commodore d'un ton sec...

Il fit un geste et les quatre marins en armes conduisirent les aviateurs dans un cabanon attenant au bâtiment du « police office ».

– Par exemple, s'écria Tavernier, je ne me serais jamais attendu à ça. Être arrêté par des Chinois, cela se comprend à la rigueur, mais par des Européens, des Anglais...

– Et nous nous tirerons difficilement des mains de ces gens-là, dit Beaucaire.

– Ces Anglais, murmura le Parisien, on les rencontre partout... Ne croirait-on pas que c'est à eux la mer : Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici...

– Il s'agira de se défendre, fit Beaucaire... car

ces gaillards-là seraient bien capables de nous fusiller comme espions...

– C’est le sauf-conduit des soviets qui a tout gâté, fit observer le commandant... Nous aurions dû déchirer ce papier.

– On ne pense pas à tout...

– Il est certain que les soviets ont tenté quelque chose, ici, et nous allons en être rendus responsables. Vraiment, c’est jouer de malheur... Quelle mauvaise idée nous avons eue de survoler la mer... Les Chinois auraient peut-être été moins dangereux...

– Bah ! nous verrons bien... Il faut tout de même supposer que les Anglais sont des gens civilisés... Devant leur tribunal maritime, nous nous expliquerons...

L’endroit où l’on avait enfermé les aviateurs était loin d’être confortable. C’était une cabane humide où l’air pénétrait par de larges fissures. Une planche placée contre la muraille servait de lit.

– On se croirait à la salle de police, dit le

Parisien... Bah ! une nuit est vite passée, espérons que demain ces messieurs consentiront à nous mettre en liberté ! car c'est pas le tout d'accuser, il faut prouver... Or, personne ne pourra déposer contre nous...

Les aviateurs ne dormirent pas de la nuit.

Quand il fit jour, on les fit sortir de leur prison, et on les conduisit dans un bâtiment qui se trouvait situé à l'extrémité du quai. On leur servit une nourriture infecte, et vers dix heures du matin, ils comparurent enfin devant leurs juges. Ceux-ci étaient au nombre de six... aux trois de la veille, on avait adjoint deux autres lieutenants.

XLVI

L'interrogatoire

L'audience s'ouvrit. Le public était composé de marins. Le commodore, d'un ton grave, lut un acte d'accusation qu'il avait rédigé dans la nuit, et duquel il ressortait que les aviateurs étaient complices des rebelles chinois... quand il eut terminé sa lecture, il regarda les accusés, et leur dit :

– Qu'avez-vous à répondre.

Ce fut Tavernier qui prit la parole :

– Sur mon honneur d'officier, dit-il, je jure que mes amis et moi n'avons eu aucune relation avec les Chinois. Si vous voulez vous renseigner, vous apprendrez qu'à Shanghai où nous sommes passés, nous avons, sur la demande du consul de France, bombardé les rebelles... et nous avons

aussi sauvé le personnel de ce consulat... Quant à la stupide accusation que vous portez contre nous, je la repousse, et demande une enquête...

– Oui, je comprends, fit le commodore... vous voulez gagner du temps. Vous espérez peut-être que vos complices viendront vous délivrer, mais ne comptez pas là-dessus...

– Monsieur, nous n'avons pas de complices...

– C'est vous qui le dites.

– Je le jure... Croyez-vous que le serment d'un officier français vaille quelque chose ?

– Oui, quand cet officier sert dignement son pays et ne se fait pas l'auxiliaire de bandits.

– Auxiliaire de bandits !... C'est vous qui le prétendez... Or, pourriez-vous le prouver ?

– Je suis fixé.

– Cela ne suffit pas... quand on s'arroge le droit de juger des gens, on fait comparaître des témoins à charge et à décharge. Or, ici, il n'y a aucun témoin. Et vous appelez cela de la justice.

– Nous avons contre vous des preuves

morales.

– Les preuves morales, ne suffisent pas, il en faut d'autres... Vous permettrez-nous au moins de nous défendre ?

– Je vous y autorise...

– Bien... apprenez alors que nous sommes partis de Paris pour faire le tour du monde...

– Vous me l'avez déjà dit, mais je ne puis vous croire... On ne fait pas le tour du monde en longeant la côte chinoise.

– Si vous voulez m'écouter, vous allez peut-être comprendre. Mon ami Beaucaire dont le nom est peut-être parvenu jusqu'à vous, car vous devez lire les journaux, a entrepris ce que personne n'avait tenté jusqu'alors... il a entrepris de faire le tour du monde en traversant l'Europe, en gagnant ensuite l'Asie, puis l'Australie et l'Amérique.

– C'est fou... vous ne me ferez jamais croire cela...

– Je vous dis la vérité... Câblez en France, et on vous répétera ce que je viens de vous dire.

- Vous êtes les agents des soviets.
- C'est faux...
- Tout le prouve...
- Qu'est-ce qui le prouve ? Ce papier que nous vous avons montré, mais vous savez bien que pour traverser la Russie, il faut un sauf-conduit... On nous a arrêtés là-bas, mais on a reconnu que nous n'étions ni des espions ni des agitateurs, et l'on nous a permis de continuer notre voyage...
- Avant-hier, vous avez survolé Tien-Tsou.
- Comment l'aurions-nous pu... avant-hier, nous étions près de Shanghai, cernés par les Chinois, et exposés aux pires dangers.
- Vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, vous savez que l'on ne pourra contrôler vos affirmations...
- Il ne tient qu'à vous, de les contrôler... Quand on se mêle de rendre la justice, il faut se livrer à une enquête sérieuse...
- Vous vous défendez bien.
- Je me défends comme un homme qui a sa

conscience pour lui et qui n'a rien à se reprocher... Je suis officier français, mon ami Beaucaire est aussi un ancien officier, nous avons fait la guerre et portons tous deux sur la poitrine la croix de la légion d'Honneur... Je vous dis et je vous répète que nous faisons le tour du monde, et que nous n'avons pas le temps de nous occuper de politique.

Le commodore consulta ses assesseurs, et prononça :

– Bien que ma conviction soit faite, je consens néanmoins à faire une enquête.

– C'est tout ce que nous demandons, mais encore faut-il savoir comme cette enquête sera faite... C'est à notre gouvernement qu'il faut vous adresser, et au consul de Shanghai que nous avons conduit à Ta-Tou, pour le soustraire à la cruauté des Chinois.

XLVII

Une idée du Parisien

Ces paroles parurent faire impression sur le tribunal, mais le commodore qui tenait à avoir raison, dit aux accusés :

- Cette enquête peut durer longtemps...
- Tâchez de l’abréger, s’écria Beaucaire, car nous n’avons pas de temps à perdre...
- Elle durera ce qu’elle durera.
- Tout dépendra de la façon dont vous la mènerez.
- Nous agirons aussi vite que possible, mais nous sommes en ce moment en guerre avec vos amis...

Tavernier protesta :

- Nos amis, dites-vous... c’est-à-dire les

Chinois... Vous n'avez pas le droit, monsieur, de prononcer de telles paroles... Nous ne sommes pas plus que vous les amis des Chinois...

– C'est vous qui le dites.

– Je le dis et je le jure... n'est-ce pas scandaleux de voir des juges accuser de parti-pris des hommes contre lesquels ils n'ont pu relever aucune preuve...

– Accusé, taisez-vous...

– Pardon... Je parlerai s'il me plaît, et je vous interdis de vous servir du mot accusé... Les accusés sont ceux contre lesquels on a déjà réuni un faisceau de preuves, or, vous n'avez rien relevé contre nous... Vous n'avez que des présomptions...

– Des présomptions sérieuses.

– Non... des présomptions personnelles, ce qui n'est pas la même chose...

– Je crois que vous le prenez d'un peu haut.

– Je parle comme un homme innocent qui est indigné de voir des officiers rendre la justice d'une façon pareille.

– Si vous continuez sur ce ton, je me verrai obligé de lever l’audience.

– Faites ce que vous voudrez, s’écria Beaucaire... Au lieu de perdre votre temps à palabrer vous feriez mieux de commencer votre enquête... et je dois vous prévenir que la stupide accusation que vous portez contre nous vous coûtera cher.

– La séance est levée, dit le commodore, en remettant sa casquette.

– C’est commode cela, fit Beaucaire... À quoi a donc servi cette audience... Vous n’êtes pas plus avancé que devant...

Les marins emmenèrent les aviateurs. On les reconduisit dans leur cabanon.

– Je crois, dit Beaucaire, que nous aurons du mal à nous tirer de là... Nous avons affaire à des brutes...

– À qui le dis-tu, répondit Tavernier...

– Tu verras qu’ils nous condamneront.

– Si nous n’avons pas fichu le camp avant, dit le Parisien.

- Ce ne sera guère facile... répliqua Tavernier.
- Oh ! peut-être pas tant que ça... Si seulement on était sûr que notre avion puisse partir aussitôt, les choses ne seraient peut-être pas si compliqués que ça... D'abord, cette porte ne tient pas... D'un coup d'épaule on peut la jeter bas...
- Tu oublies que dehors, il y a des marins.
- Bien sûr... mais ils ne sont pas continuellement sur le quai...
- À notre porte, il y a une sentinelle.
- Oh ! une sentinelle, est-ce que ça compte ? Avec un bon coup de tête dans l'estomac, on s'en débarrassera...
- Tout cela n'est pas sérieux...
- Et pourquoi pas ? Est-ce que vous êtes décidés par hasard à attendre le résultat d'une enquête qu'ils ne feront jamais ? Moi, je suis pour un coup de force...
- Attendons... nous verrons bien...

Toute la nuit, on entendit marcher au dehors... Il devait se passer quelque chose. Bientôt,

Tavernier qui écoutait attentivement, dit à ses compagnons :

– Voilà qu'ils appareillent... On a dû leur signaler quelque chose.

– Peut-être bien qu'ils vont être attaqués, dit le Parisien... Oh ! si cela pouvait arriver. Vous parlez d'une bonne occasion... Nous ne serions pas longtemps à nous faire la paire.

On entendait maintenant des hélices qui brassaient l'eau.

– Voilà deux bateaux qui s'en vont... dit le commandant.

– Deux, tu es sûr ? demanda Beaucaire.

– Oui... et voici le troisième qui se met en route.

– Alors, il ne doit plus rester d'officiers dans le port...

– J'ai bien envie de m'en assurer, dit le Parisien...

Et tout en parlant, il farfouillait avec la pointe de son couteau dans la serrure de la porte...

Soudain celle-ci s'ouvrit :

– Vous voyez, dit-il, c'est pas plus difficile que ça...

– Pas d'imprudence, fit Tavernier.

– Soyez tranquille, commandant... Je sais opérer une reconnaissance... Là-bas, sur l'Yser, quand on avait besoin d'un patrouilleur, c'était toujours moi que l'on envoyait.

– Attention à la sentinelle qui monte la garde à notre porte.

– La sentinelle, elle a disparu, voyez, y en a pas plus que sur la main.

C'était vrai, le marin qui montait la faction devant la porte n'était plus là.

Le Parisien se glissa dehors.

– Nous n'aurions pas dû le laisser partir, dit Beaucaire. S'il se fait prendre, cela va compliquer terriblement les choses. On dira que nous avons voulu nous évader parce que nous sommes coupables, et il n'en faudra pas plus pour nous faire condamner.

– Laval est un garçon habile, tu vas voir, qu’il s’en tirera.

XLVIII

Un coup d'audace

Le Parisien demeura parti une demi-heure. Quand il reparut, il faisait si peu de bruit que ses compagnons ne l'avaient pas entendu venir.

– Et alors ? demanda Beaucaire, à voix basse.

– Tout est ici sens dessus dessous... Les trois avisos ont quitté le port... Il ne reste plus qu'une vedette...

– Et les marins ?

– Il n'en reste qu'une dizaine qui sont tous massés au bout du quai, comme s'ils attendaient quelque chose.

– Tu as vu notre aéro ?

– Oui, mais j'ai eu bien du mal à le trouver.

– Il n'est donc plus à la même place ?

– Non... il se trouve dans une petite crique où nous pourrions facilement l’atteindre.

– Crois-tu ?

– J’en suis persuadé... Vous vous rappelez à peu près la situation du port ?

– Oui...

– Vous savez que le quai forme comme qui dirait un arc de cercle ?

– Oui...

– À droite, se trouvaient les bateaux qui viennent de partir, et à gauche on avait amarré notre aéro... eh bien, maintenant, il est dans un petit renforcement. Probablement qu’il gênait la circulation et on l’a remis là...

– Tu crois qu’on pourrait l’atteindre sans éveiller l’attention des marins ?

– Oh ! pour ça oui... Mais faudrait qu’il parte tout de suite par exemple... Si nous sommes obligés de réparer, nous sommes fichus...

– Voilà le hic, fit Tavernier...

– Oui, murmura Beaucaire... mais vous savez

que nous avons à bord un petit moteur de secours qui actionne une hélice, nous pourrons toujours gagner le large...

– Faut pas compter là-dessus, fit Laval, car je vous ait dit qu’il y avait une vedette le long du quai... Dès qu’on nous verra partir, on se lancera à notre poursuite, et nous serons cueillis en un rien de temps...

– Où se trouve cette vedette ?

– Là, en face de nous...

Beucaire réfléchissait. Tout à coup, il prit Francis par le bras :

– Écoute, petiot, dit-il, si tu parvenais à monter à bord de cette vedette, te chargerais-tu de détraquer le moteur ?

– Oh ! pour ça, oui, patron... Ce serait fait en deux temps et trois mouvements.

– Eh bien, essaie...

– Je ne demande pas mieux...

– Je vais t’accompagner, dit le Parisien, et s’il y avait du gauche, je serais là...

Beucaire hésitait :

– Ne craignez rien, fit Laval, nous ne nous ferons pas chiper... j'en réponds.

– Eh bien, allez...

Le Parisien sortit d'abord... Francis, un peu ému, se glissa derrière lui...

– Pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur, murmura Beaucaire...

– Ils sont habiles, répondit Tavernier, et ce Laval est un garçon surprenant d'audace...

– L'audace ne sert quelquefois à rien...

– Oh ! je ne suis pas de ton avis... quelqu'un qui est comme notre Parisien audacieux et prudent tout à la fois est capable de surmonter toutes les difficultés.

Il y eut un silence.

Beucaire et le commandant Tavernier écoutaient. Le moindre bruit les faisait tressaillir.

Soudain, un coup de canon se fit entendre... suivi presque aussitôt d'un autre, puis d'un troisième.

– Oh ! oh ! fit Tavernier, voilà nos Anglais qui bombardent... sur quoi tirent-ils ? Sur un bateau probablement... Ils sont au moins à cinq milles au large.

La canonnade continuait.

– Pas de doute, dit le commandant, ils sont aux prises avec un ennemi... ça serait le moment de s'enfuir...

XLIX

Cruelle déception

Francis et le Parisien revenaient.

– Et alors ? interrogea Beaucaire.

– Ça y est, commandant, répondit le gosse... je leur ai détraqué leur moteur... j'ai enlevé deux pièces que j'ai jetées à l'eau... avant qu'ils puissent se servir de leur vedette, il faudra du temps...

– Et ça a été vivement fait, dit le Parisien.

– Et les marins ? demanda Beaucaire.

– Ils n'y ont vu que du bleu. D'ailleurs, ils sont occupés à regarder ce qui se passe en mer... Paraît que ça barde là-bas... On voit les éclairs des coups de feu. Les English doivent être aux prises avec un bateau chinois, peut-être même avec plusieurs...

– N’hésitons pas, dit Beaucaire, risquons le tout pour le tout...

Et il sortit le premier. Ses compagnons le suivirent :

– Attendez, dit le Parisien, je vais vous guider...

Tous quatre s’enfoncèrent dans l’ombre. Bientôt, ils arrivaient à l’endroit où était amarré leur avion, leur hydravion plutôt. Sans bruit, ils montèrent à bord... et Beaucaire s’apprêtait à mettre en marche le petit moteur de secours, quand Francis lui dit :

– Attendez, patron, je vais voir notre moteur, peut-être qu’il suffit d’un rien pour qu’il fonctionne...

Et pendant que les trois hommes observaient le quai, le gosse inspectait le moteur.

– Ça ira, dit-il au bout de quelques instants... c’était un piston qui était collé. Allez-y, je vous garantis que nous partirons du premier coup...

C’était bien hasardeux... Si le moteur ne partait pas, tout était manqué...

– Je préfère, dit Beaucaire, employer notre moteur de secours pour nous éloigner du quai, ensuite nous mettrons l’autre en marche.

– Ce sera comme vous voudrez, murmura le gosse, mais je suis presque sûr que ça ira.

Au loin la canonnade continuait. Les Anglais devaient avoir affaire à forte partie.

Beucaire actionna la dynamo, pendant que le Parisien détachait l’amarre qui retenait l’avion... Celui-ci se mit à glisser sur l’eau avec assez de rapidité !

Les marins anglais, en entendant le bruit, se doutèrent bien de ce qui arrivait, tous sautèrent dans leur vedette, mais ne purent la mettre en marche...

Pendant ce temps Beaucaire actionnait le gros moteur qui se mettait à ronfler avec un bruit d’enfer...

– Vous voyez ce que je vous avais dit, fit Francis.

Déjà l’hydravion décollait.

– *Good bye !* s’écria le Parisien...

Et il se mit à fredonner :

It's a long way to Tipperary...

It's a long way to go.

– Tiens, fit le commandant Tavernier en riant, tu connais donc l'anglais ?

– C'est tout ce que je sais, répondit le Parisien en riant... Hein ? croyez-vous qu'on leur a joué le tour aux English... Il va en faire une bobine, le commodore, quand il apprendra que nous sommes partis sans lui demander la permission... Il est capable d'en attraper la jaunisse... Ma foi, tant pis ! Ce n'est pas moi qui le plaindrai. Il était vraiment trop rosse ce coco-là... A-t-on idée de ça, nous prendre pour les complices des Chinois... Non... c'est à se gondoler... mais les marins, ce qu'ils vont prendre pour leur rhume ! Ils étaient chargés de nous surveiller, et ils nous ont laissé fuir... Le commodore est capable de dire qu'ils étaient, eux aussi, les complices des Chinois... et qu'ils s'entendaient avec nous...

L'hydravion avait pris son vol, mais bientôt, il y eut des ratés, et il fallut amerrir...

– C'est à n'y rien comprendre, dit Francis... tout allait si bien...

Il examina de nouveau le moteur... Une émotion intense s'était emparée des aviateurs, et le Parisien lui-même n'en menait pas large.

– Sale panne, maugréait-il... elle ne pouvait donc pas arriver plus tard... Nous voilà propres maintenant... Si les navires anglais revenaient, nous serions cuits... mais ils ont l'air d'en mettre toujours là-bas... Tant mieux !... Si ça pouvait durer...

Francis s'escrimait toujours après le moteur. Il travaillait à tâtons, car il n'avait pas osé allumer la petite baladeuse pour s'éclairer.

– Eh bien ? ne cessait d'interroger Beaucaire...

– Je crois que ça va aller, répondit le gosse.

Mais cela n'allait pas du tout et Beaucaire s'était décidé à remettre le petit moteur de secours en marche...

Au bout de quelque temps, il s'aperçut qu'il

venait de commettre une imprudence, car si léger que fût le bruit, il ne manqua pas d'être entendu.

– Eh ! fit soudain Laval... qu'est-ce qui s'annonce-là ? regardez donc...

Une masse noire s'avavançait sur les eaux...

– Sacrebleu ! murmura le commandant Tavernier, nous sommes repérés.

– Vite, Francis ! vite, dit Beaucaire...

Le pauvre gosse s'énervait... il n'avavançait à rien...

Et le vaisseau anglais avançait toujours... Bien qu'il fût assez sombre, on le voyait quand même, car il y a toujours sur mer une certaine luminosité qui permet d'apercevoir les objets...

– Ils viennent droit sur nous, dit Tavernier...

– Fatalité ! murmura Beaucaire... Arriver là pour échouer, c'est affreux...

– Ah ! soupira le Parisien, ça va mal...

Un terrible bruit d'hélices se faisait entendre... Le bateau anglais n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres...

L

Sauvés

Soudain, il y eut une détonation sourde et un projectile vint ricocher sur l'eau à environ vingt mètres de l'hydroplane. Celui-ci ne décollait toujours pas. Les aviateurs se virent perdus... Un éclair verdâtre brilla dans la nuit, mais cette fois l'obus passa au-dessus de l'avion et alla rebondir jusqu'à l'entrée du port. À ce moment, le moteur de l'hydroplane prenait de la force, l'appareil se mettait à courir sur les eaux et s'enlevait au bout d'une demi-minute.

– Cette fois, ça y est, dit le Parisien, et ils peuvent courir, les English. A-t-on jamais vu des animaux pareils... On les trouve partout ces oiseaux-là... Ne dirait-on pas que le monde leur appartient.

L'avion gagnait de la hauteur. Tavernier consulta son compas :

– Plus à droite, cria-t-il par l'acoustique, plus la droite...

Beucaire rectifia sa direction.

Toute la nuit, on marcha à une allure de cent quatre-vingts à l'heure.

Quand parut le jour, on se trouvait le long de la côte. À gauche s'étendait l'immense nappe du Pacifique.

– Où sommes-nous ? demanda Laval.

– Si mes calculs sont exacts, répondit le commandant Tavernier, nous devons avoir dépassé Hongkong, depuis longtemps...

– C'est chinois, Hongkong ?

– Non... c'est anglais.

– Encore !... Mais ils ont donc toute la Chine ?

– Non... heureusement...

– Et où allons-nous maintenant ? Est-ce que nous allons nous engager sur la mer ?

– Non... nous allons encore suivre la côte... mais je crois qu'il faudra bientôt atterrir, car Beaucaire a besoin de bien tracer sa route... et puis, il y a assez longtemps qu'il est au volant, je vais le remplacer.

LI

En avant !

– Vous ferez bien, car il doit avoir les bras rompus à force de tenir son volant.

Tavernier prit l'acoustique et dit à Beaucaire :

– Atterrissons.

Il fallut rentrer aussitôt les flotteurs, et les remplacer par les roues caoutchoutées, ce qui se fit rapidement, grâce à un système des plus ingénieux. Quelques instants après, l'avion se posait dans une grande plaine sablonneuse.

– Pourvu, dit le Parisien, que nous n'ayons pas encore la visite de curieux.

– C'est peu probable, répondit Tavernier.

– En effet, nous sommes en plein désert. Beaucaire qui était descendu de l'avion causait

avec Tavernier.

– Est-ce que tu as toujours l'intention, lui dit le commandant, de pointer droit sur les Philippines, puis sur les Moluques ?

– Ma foi...

– Écoute, j'ai réfléchi. Il est, je crois, préférable que nous côtoyions le golfe du Tonkin, que nous gagnions Saïgon, que nous longions le golfe de Siam, et touchions à Singapour.

– Oui, tu as raison... Tant que nous le pourrons, nous nous tiendrons au-dessus de la terre.

– Ensuite, de Singapour nous gagnerons Sumatra, traverserons le détroit de la Sonde, atteindrons Batavia, puis les petites îles qui précèdent l'île Timor, et nous pénétrerons en Australie par la pointe de Port-Darwin... Ensuite... dame, ensuite, ce sera la grande course, la fuite au-dessus des eaux, et espérons que nous aurons le bonheur d'arriver en Amérique.

– Espérons-le...

Il y eut un silence.

– Maintenant, dit Tavernier, je vais prendre le volant.

– Oui... et je te le cède volontiers, car j'ai les mains brisées et ne gouverne plus très bien. Mais avant de repartir, vérifions le moteur...

Francis se mit à la besogne. Le Parisien le regardait, cherchant à comprendre, posant parfois quelques questions au gosse.

– Ça m'a l'air joliment compliqué, c'truc-là, dit-il au bout d'un instant.

– Bah ! répondit Francis, c'est comme tout ce qu'on ne connaît pas... au premier abord, ça paraît compliqué, mais quand on a bien compris le mécanisme ce n'est rien. As-tu quelquefois conduit une auto ?

– Oui.

– Eh bien la première fois que tu as pris place au volant, tu n'étais guère adroit, n'est-ce pas. Tu passais les vitesses sans débrayer et tu faisais crier les engrenages. Cependant, au bout de quelque temps, ça allait mieux. Il en est de même pour le moteur d'avion. Il faut bien savoir

comment il fonctionne, connaître toutes les pièces, se rendre compte du travail de chacune... Quand on a bien compris, le reste vient tout seul, par la pratique.

– Oui, fit le Parisien... mais le moteur d'un aéro est plus compliqué que celui d'une auto.

– Peut-être, mais c'est toujours le même système... Quand on connaît bien un moteur, on ne tarde pas à les connaître tous...

– C'est quand même délicat ces appareils-là.

– Dame, comme tout ce qui touche à la mécanique... et cependant c'est solide quand même...

– Je crois que jamais je ne ferai un bon mécanicien.

– Mais si... seulement, il faut faire un apprentissage. Celui qui n'a pas mis la main à la pâte, qui n'a pas examiné, placé, déplacé tous les organes d'un moteur, ne pourra jamais se rendre compte du fonctionnement des pistons, du vilebrequin, de la bielle, et des autres organes...

Le Parisien réfléchissait.

– À bord d'un avion, dit-il, il y a toujours un mécanicien, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Alors, le pilote n'a pas besoin de savoir réparer son moteur.

– Oh ! il ne faut pas croire ça... Le pilote est toujours un peu mécanicien. Il faut qu'il se rende compte au bruit du moteur, à ses battements, à ses à-coups s'il ne va pas se produire une panne.

M. Beaucaire s'était approché :

– Eh bien, Francis, dit-il, est-ce que ça avance, ton travail ?

– Oui, patron... Il n'y avait rien de détraqué, je me contente seulement de vérifier. Maintenant tout va bien... on peut y aller.

Tavernier prit place au volant. Le ciel était clair, la visibilité parfaite. Une légère brise venant de la mer apportait aux aviateurs une fraîcheur exquise.

– Je crois que maintenant nous ne sommes pas près d'atterrir, dit le Parisien.

Beucaire sourit.

– En avion, dit-il, on ne peut jamais prévoir ce qui arrivera...

– C'est vrai, mais nous filons bien... on sent que c'est régulier. Vraiment, je n'aurais jamais cru que c'était si agréable de voyager en avion. Il y en a qui m'ont dit autrefois que l'on était secoué comme des volailles dans un panier, mais je m'aperçois qu'ils avaient exagéré. Bien sûr que, de temps en temps, on est un peu cahoté, mais ce n'est pas la peine d'en parler. Ce que je ne trouve pas agréable, par exemple, ce sont des descentes brusques...

– Bah ! fit Beaucaire, vous vous y habituerez.

LII

Sur les flots

Le Parisien ne cessait de bavarder. C'était un vrai moulin à paroles, et ce qu'il disait était parfois si drôle que Beaucaire ne pouvait s'empêcher de rire.

Tavernier se rapprochait insensiblement du sol. Voulait-il atterrir ? Non, il manœuvrait ainsi pour voir ce qui se passait au-dessous de lui. On traversa une ville, puis une autre, et ensuite de grandes plaines qui semblaient inondées.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, il a joliment plu par ici.

– Non, dit Beaucaire... Ce que vous prenez pour un terrain inondé ce sont des rizières, des terres affectées à la culture du riz.

– Ah ! le riz a besoin de tant d'eau que ça ?

– Vous voyez...

– Il ne ferait pas bon atterrir là-dedans, car on s’embourberait comme dans un marais...

– Sûrement.

– L’avion a beau être hydroplane, il ne flotterait pas sur ces rizières... Pourtant, il y a des endroits où l’eau semble assez profonde... Ah ! on aperçoit des types qui se baladent dans la flotte... est-ce que c’est pour prendre un bain de pieds ?

– Non... ce sont des cultivateurs qui vont surveiller leurs plantations.

– Ils ne pourraient donc pas prendre un bateau.

Les gens qui se trouvaient dans la rizière avaient aperçu l’avion, et comme on voguait à faible hauteur, on apercevait des visages levés vers le ciel.

– Ils nous regardent, dit Laval, mais ils n’auront pas le plaisir de démolir notre aéro.

– Ces gens sont inoffensifs, répondit Beaucaire.

– J'en suis presque sûr... Ce sont des Annamites.

– Ah !... En effet, les Annamites ne sont pas de mauvais gars. Je les ai vus sur le front, et dame, ils faisaient ce qu'ils pouvaient. Ils s'étaient vite mis au métier militaire... et bien qu'ils ne soient pas gros, ils sont solides quand même. Fallait voir comme ils vous remuaient des caisses de munitions. Oh ! oh ! on dirait que notre moteur fait des siennes, entendez-vous comme il ronfle.

– Ce n'est rien, expliqua Francis, cela tient à ce que M. Tavernier accélère.

– Il me semble même qu'il va un peu vite, dit Beaucaire. Il serait bon, je crois, de le prévenir.

Beucaire prit l'acoustique :

– Trop vite ! dit-il... Nous marchons à deux cents à l'heure.

Tavernier modéra la vitesse de l'avion.

– Deux cents à l'heure ! s'écria le Parisien ; ça c'est ce qui s'appelle gazer... Nous ne devons pas mettre longtemps à parcourir un kilomètre.

- Nous mettons exactement dix-huit secondes.
 - De ce train-là, nous aurons vite accompli le tour du monde.
 - Oh ! fit Beaucaire, en souriant, nous ne sommes pas encore au bout de notre voyage.
- Le Parisien demeura quelques instants sans parler, puis s'écria tout à coup :
- Tiens ! voilà que nous remontons...
 - Oui, fit Beaucaire, et Tavernier a raison. Il veut éviter ces oiseaux qui volent là-bas...
 - Vraiment, il se dérange pour des oiseaux ?
 - Et il a raison... s'il avait le malheur d'en cogner un, notre hélice se briserait comme du verre.
 - Pas possible ?...
 - Oui, à la vitesse où elle tourne, elle ne résisterait pas une seconde.
 - C'est curieux... Oh ! tenez, voilà un oiseau qui monte, lui aussi, on dirait qu'il veut nous regarder de près... S'il a le malheur de se mettre sur notre route, nous sommes fichus...

– Non, Tavernier va l’éviter, il manœuvre pour cela.

Le Parisien n’en revenait pas.

– J’aurais cru, dit-il, que dans les airs, on n’avait qu’à se lancer tant que ça peut ; paraît que je m’étais trompé...

Les oiseaux effrayés par le bruit du moteur ne tardèrent pas à disparaître. La nuit vint brusquement, et le ciel ne fut plus éclairé que par une lueur opaline qui s’obscurcissait de plus en plus. On s’était rapproché de la côte, et l’on apercevait la mer qui était bien plus lumineuse que la terre. Tout allait trop bien, cela ne pouvait durer.

Tout à coup, Francis s’écria :

– Ce moteur cogne... il faudrait voir...

Beucaire prévint Tavernier, mais celui-ci n’entendit pas probablement ce que lui disait son ami, car il continuait de filer à belle allure. Enfin, il ralentit, puis se rapprocha du sol... où allait-il atterrir ?

On sait qu’un avion qui est par exemple à une

altitude de deux mille mètres a besoin d'avoir devant lui, pour se poser sur le sol, un champ de deux mille mètres environ. Beaucoup de gens croient qu'il peut descendre très vite, dans un étroit espace, c'est une erreur.

Tavernier cherchait à voir au-dessous de lui. Les aviateurs penchés hors du cockpit regardaient eux aussi, mais n'apercevaient qu'une large étendue noire. Était-ce une plaine ? Était-ce une forêt ?

Il y eut un moment d'anxiété !... C'est terrible d'atterrir ainsi en pleine nuit sans savoir sur quoi l'on va reposer.

Tout à coup, Beaucaire s'écria par l'acoustique :

– Remonte, remonte à tout prix...

Tavernier obéit, mais le moteur avait maintenant des ratés, et peut-être allait-il s'arrêter... Si cela arrivait, c'était la catastrophe... car on se trouvait au-dessus d'une immense forêt.

Dans des circonstances pareilles, il ne faut pas perdre la tête... Heureusement, Beaucaire avait du

sang-froid, Tavernier aussi.

– Vite ! vite ! préparons les flotteurs, cria Beaucaire qui venait de comprendre que son ami allait se diriger vers la mer.

En effet, Tavernier n'avait que cette ressource.

La manœuvre s'exécuta promptement. Les roues rentrèrent dans leurs cadres, et les flotteurs se déployèrent de chaque côté de l'avion.

Maintenant l'aéro descendait... Bientôt, il se posait sur le golfe du Tonkin.

Le golfe du Tonkin est toujours mauvais, il y existe un terrible ressac, et les bateaux redoutent ce passage difficile.

À peine l'avion fût-il sur l'eau, qu'il commença à danser de façon terrible. Il était soulevé par de fortes lames, et faisait des bonds formidables... Par instants, il craquait de façon inquiétante...

Francis essaya de s'approcher du moteur en se cramponnant comme il pouvait, mais il glissait sur la coque humide. Le Parisien l'aidait de son mieux, au risque d'être précipité à la mer. Enfin,

le courageux gosse parvint à s'installer pour revoir le moteur.

Tavernier l'éclairait avec la baladeuse du bord.

– Je vois ce que c'est, dit Francis... c'est pas grave. Dix minutes de réparation à peine...

– Tu te tiens bien ? demanda le Parisien.

– Oui... ça va...

Les secousses devenaient de plus en plus brutales. Parfois l'aéro penchait tellement que l'eau venait effleurer le cockpit.

– Diable ! fit Laval, ça danse de plus en plus... attention, Francis, cramponne-toi bien...

Il n'avait pas achevé ces mots qu'un cri retentit.

Francis avait été emporté par une lame !...

Le pauvre petit ne savait pas nager. Il était perdu ! Le commandant Tavernier n'hésita pas. Il se jeta à l'eau tout habillé, et nagea dans la direction où se trouvait l'enfant que les vagues roulaient d'une façon terrible. Tantôt on l'apercevait, tantôt il disparaissait sous des

flocons d'écume blanche. Pour comble de malheur, le courant portait au large, et le pauvre gosse était entraîné avec une rapidité folle...

Le commandant était bon nageur. Il luttait avec énergie contre les vagues... Il parvint enfin à rejoindre Francis, mais au moment où il allait l'atteindre, l'enfant disparut, happé par une lame énorme. Le courageux sauveteur crut que c'était fini, qu'il ne parviendrait pas à saisir le pauvre Francis quand celui-ci reparut soudain.

Tavernier l'empoigna par le bras, le souleva légèrement, et le poussa devant lui.

Il croyait pouvoir rejoindre facilement l'aéro, mais celui-ci était loin. Emporté par le courant, le commandant Tavernier avait parcouru près de cinq milles.

Il ne perdit point courage, et s'efforça de regagner l'avion, mais il avait à lutter contre le courant qui, nous l'avons dit, était des plus violents et il sentait ses forces décliner peu à peu.

Quant à Francis, il ne remuait pas. N'était-ce qu'un cadavre que le sauveteur tenait maintenant.

Cependant Beaucaire, qui avait vu le danger que courait Tavernier, avait rapidement mis en marche le petit moteur de secours qui se trouvait à bord de l'aéro, mais celui-ci n'avancait que difficilement et ne parvenait qu'à peine à « étaler » le courant. La situation était critique...

– Les malheureux, dit Beaucaire. Nous n'arriverons pas à leur porter secours...

Et au risque d'être, lui aussi, emporté par une lame, il chercha à réparer le gros moteur. Par bonheur, il trouva la panne, et l'appareil se mit à glisser sur les flots.

De la côte, on avait aperçu les deux naufragés et des canots se dirigeaient déjà vers eux, mais Beaucaire, aidé du Parisien, put recueillir le commandant et Francis.

L'enfant était évanoui, mais ne tarda pas à revenir à lui. Il ouvrit les yeux, regarda le commandant, puis Laval, et se souvenant tout à coup :

– Je crois, dit-il, que j'ai bu un sérieux bouillon.

– Oui, plutôt, répondit le Parisien et tu peux remercier le commandant Tavernier, car sans lui, tu serais maintenant au fond de la mer.

Francis serra avec effusion les mains du commandant.

– Merci ! merci ! dit-il...

– Ne parlons pas de ça, répondit Tavernier en souriant. Il n'aurait plus manqué que ça que je te laisse te noyer... Enfin, tu es sauvé, c'est le principal...

Beucaire se retourna sur sa sellette, et dit à ses amis :

– Je vais me diriger vers la côté. Vous êtes tout trempés, vous ne pouvez demeurer ainsi.

Et sans attendre la réponse de Tavernier, il dirigea l'hydravion vers la terre. Il parvint à atteindre une petite baie de sable.

Des pêcheurs accoururent, et demeurèrent étonnés à la vue de l'avion. Ces gens ne savaient pas un mot de français, mais fort heureusement un officier d'infanterie coloniale, qui avait aperçu les aviateurs, vint à leur rencontre.

– Messieurs, leur dit-il après les avoir salués, puis-je vous être utile à quelque chose ?

– Oui, répondit Beaucaire... Mes amis sont trempés et voudraient bien changer de vêtements... Pourriez-vous nous indiquer un endroit où ils pourraient se sécher et se reposer un peu.

– Venez chez moi, dit l'officier... c'est là, à deux pas.

Beucaire, Tavernier et Francis le suivirent. Quant à Laval, il demeura auprès de l'aéro que l'on avait tiré à terre.

– Attention ! lui dit Beaucaire... faites bonne garde, et s'il se produisait quelque chose, tirez un coup de fusil pour nous prévenir.

– Oh ! fit l'officier, vous n'avez rien à craindre. Les gens qui sont ici sont des braves gens et des amis de la France...

LIII

Une expédition

L'officier habitait une petite maison de bois, sorte de bungalow, à quelques mètres du rivage. C'était là qu'il avait établi son poste. Il commandait une trentaine d'hommes, et avait été envoyé dans cette région pour protéger contre les pirates une population paisible et amie de notre pays. Il reçut avec affabilité les aviateurs, mit momentanément une pièce à leur disposition, puis leur offrit du thé.

Ce lieutenant, qui se nommait Avricourt, vivait depuis deux ans dans cette région perdue du Tonkin où il avait eu déjà nombre d'aventures.

Il ne lisait qu'à de rares intervalles les journaux de France, aussi était-il peu au courant de ce qui se passait dans la mère-patrie. Il fut

émervéillé quand il apprit que les aviateurs avaient entrepris de faire le tour du monde, et leur posa de nombreuses questions.

À leur tour les aviateurs l'interrogèrent et il leur dit que, depuis trois semaines, il était journellement menacé par une bande de pirates qui venaient parfois, la nuit, piller le village.

– Ces pirates sont nombreux ? demanda Beaucaire.

– Une centaine environ... Ils appartiennent à l'ancienne bande des Pavillons Noirs, et sont d'une cruauté inouïe. Il y a huit jours, ils ont pénétré de nuit dans ce village, et ont massacré femmes et enfants.

– Alors, vous êtes très exposé ici ?

– Oui... très exposé, comme vous dites.

– Et vous ne pouvez pas venir à bout de ces bandits ?

– Impossible... Ils arrivent de nuit, sans que rien ait pu faire prévoir leur venue, et disparaissent dès que mes hommes et moi nous nous lançons à leur poursuite... J'ai eu beau

chercher, je n'ai jamais pu découvrir leur repaire, et cependant, je suis sûr qu'ils ne doivent pas habiter loin d'ici...

– Vous en êtes certain ?

– Absolument...

– Peut-être pourrions-nous vous aider à les découvrir.

– Je n'osais pas vous le demander... Évidemment, avec un avion, je les aurais vite repérés... J'ai ici une mitrailleuse que nous pourrions installer à bord, et je vous garantis que je leur ôterais pour longtemps l'envie de venir piller les villages.

– Je me mets à votre entière disposition.

– Je vous remercie bien vivement... et quand pourrions-nous tenter l'aventure ?

– Mais dans quelques instants, si vous voulez... Notre moteur a besoin d'une légère réparation, aussitôt qu'il sera en état, nous pourrons partir...

– Je vous remercie. Vous ne vous doutez pas du service que vous rendrez à la brave population

qui habite ce village... Nous ne vivons plus, depuis quelque temps, et les cultivateurs qui sont ici assez nombreux n'osent plus se rendre dans leurs champs. Dès qu'ils apparaissent, ils sont aussitôt menacés par ces maudits pirates... J'avais déjà eu l'idée de donner la chasse en avion à ces misérables, et j'avais écrit au gouverneur d'Hanoi, mais il n'y a pas d'appareils disponibles pour l'instant, et l'on m'a fait comprendre que j'ai assez d'hommes avec moi pour tenter une expédition. C'est ridicule... que voulez-vous que je fasse avec une trentaine de soldats contre des ennemis qui se réfugient dans des endroits où il est pour ainsi dire impossible de s'engager ? Une fois, avec mes soldats et des volontaires que j'avais recrutés ici, j'ai voulu poursuivre les pirates. Nous avons failli être cernés et massacrés dans la montagne. J'ai donc renoncé à ces sorties qui ne donnent aucun résultat et pourraient coûter la vie à tous mes hommes et à moi-même.

– Savez-vous à peu près où gîtent ces bandits ? demanda Beaucaire.

– Oui... je m'en doute... Ils se cachent derrière

cette montagne que l'on aperçoit d'ici, et qu'il est presque impossible de gravir, si l'on n'en connaît point les sentiers.

Le commandant Tavernier et Francis qui avaient changé de vêtements venaient d'entrer dans la pièce.

– Tavernier, dit Beaucaire, nous allons partir en expédition.

– Ah ! fit le commandant.

– Oui... Le lieutenant a besoin de nous pour donner la chasse aux pirates qui infestent cette région.

– Très bien... Notre devoir de Français est de l'aider. Quand partons-nous ?

– Dès que notre moteur sera réparé...

– Très bien... Francis va se mettre immédiatement à l'ouvrage... Je ne pense pas que la réparation prenne beaucoup de temps.

– Je ne le pense pas non plus, dit le gosse.

– Eh bien, va travailler.

L'enfant partit en courant.

Lorsque le Parisien le vit revenir seul, il demanda :

– Qu’y a-t-il encore ? où sont M. Beaucaire et le commandant ?

– Ils vont venir.

– Ah ! tant mieux ! Je pensais qu’il était encore arrivé quelque histoire.

– Non... rien, heureusement.

– Alors, nous allons bientôt repartir.

– Oui, pour aller en expédition.

– En expédition ?

– Il paraît...

– C’est M. Beaucaire qui t’a dit cela ?

– Oui...

– Et sais-tu de quoi il s’agit ?

– Je crois que nous allons donner la chasse à des pirates...

– Il y a donc des pirates par ici ?

– Il faut croire.

– Eh bien, on va tâcher de leur infliger une

sérieuse leçon... Dommage que nous n'ayons pas de bombes ni de torpilles à bord.

– J'ai entendu dire que l'officier avait une mitrailleuse.

– Une mitrailleuse ? Oh ! alors, je demande à la manoeuvrer, car sur le front c'était ma spécialité...

LIV

Au-dessus des ennemis

Francis s'était mis au travail, et le Parisien l'observait attentivement.

– Je vois ce que c'est, dit le gosse... ce n'est pas très grave...

Et muni d'une clef anglaise, il resserra quelques écrous, puis rattacha un fil d'allumage qui s'était rompu.

– C'est pas plus difficile que ça, dit-il...

– Oui, je vois, fit le Parisien, mais je t'avouerais que je ne comprends rien à tout ce truc-là... jamais je ne serai capable de rafistoler un moteur.

– Mais si... cela s'apprend vite... Moi, la première fois, j'étais comme toi, et je croyais que je n'arriverais jamais à faire un mécanicien... Tu

vois, c'est venu, et je crois qu'à présent je ne suis pas trop maladroit. Pour bien connaître le moteur, il faut l'avoir démonté et remonté plusieurs fois, et petit à petit ce qui paraissait incompréhensible finit par sembler très simple.

– C'est quand même bien imaginé ces appareils-là.

– Oui, mais on fera mieux encore peut-être.

– Ce qu'il faudrait, ce serait un moteur qui marcherait sans essence... mais c'est là une chose impossible.

– Peut-être... chez nous, là-bas à Paris, à notre usine, il y a des ingénieurs qui travaillent à une invention nouvelle... un moteur qui marcherait à l'air comprimé...

– Ça, ça serait le rêve par exemple... Plus d'incendies à craindre. Moi, je ne suis pas froussard, mais quand je suis à bord de notre avion, à mille mètres de hauteur, je me dis souvent : « Si le feu prenait... nous serions cuits. »

– Les incendies sont rares.

- Il s'en produit cependant.
- Oui, mais pas souvent.
- Et c'est heureux... Être brûlé vif... Brrr ! ça me fait frissonner.

Beucaire revenait en compagnie de Tavernier et du lieutenant.

- C'est réparé ? demanda-t-il.
- Oui, répondit Francis.
- Il n'y avait rien de grave ?
- Rien... quelques écrous qui s'étaient desserrés et un fil qui ne tenait plus...
- Alors, on peut partir ?
- Quand vous voudrez.

Beucaire se tourna vers le lieutenant :

- Nous sommes prêts, dit-il... embarquez...
- Il faudrait d'abord que je fisse apporter ma mitrailleuse.
- Ah ! c'est vrai... eh bien, envoyez-la chercher.
- Mes hommes ont des ordres, ils vont

l'apporter. Pourra-t-on facilement l'installer à bord ?

– Oui, répondit Tavernier, mais elle ne sera pas aussi bien placée que sur un avion de chasse... Nous devons l'installer dans le cockpit... et ne pourrons par conséquent tirer ni en avant, ni en arrière.

– Pourvu que nous puissions tirer de côté, cela suffit.

Bientôt deux soldats parurent, portant la mitrailleuse. Un troisième suivait tenant à la main la caisse aux bandes. On installa l'engin dans le cockpit où on l'assujettit au moyen d'une corde et les passagers prirent place à bord.

– Maintenant, guidez-nous, dit Tavernier au lieutenant.

– Portons-nous un peu sur la gauche, répondit celui-ci, et dirigeons-nous vers l'endroit le plus bas de la montagne... C'est toujours par là que passent les pirates. Une fois que nous aurons atteint cette éminence que vous apercevez à droite, nous verrons sans doute nos gaillards.

Tavernier, par l'acoustique, transmet des instructions à Beaucaire. Bientôt, on planait au-dessus de la montagne, puis on ne tardait pas à la dépasser, et l'on aperçut alors une région vallonnée où poussaient quelques maigres arbustes.

– Nous sommes un peu haut, dit le lieutenant... Ne pourrait-on se rapprocher du sol ?

– C'est facile, répondit Tavernier.

Il prévint Beaucaire, et l'avion se mit progressivement en descente. Le lieutenant regardait au-dessous de lui avec une jumelle.

– Tenez, dit-il tout à coup, vous voyez ces huttes couvertes d'herbes sèches... eh bien, c'est là que se trouvent nos pirates.

– Si nous avons des bombes, murmura Tavernier, nous leur servirions un bel arrosage, et il ne resterait pas une hutte debout... Ah !... il paraît que notre arrivée a été signalée, voyez tous ces hommes qui sortent de leurs cabanes... Seraient-ce les bandits que vous cherchez ?

– Oui...

- Il faut en être bien sûr...
- J'en suis sûr...
- Alors, que voulez-vous faire ?
- Ne pourrait-on atterrir ?
- C'est difficile, car par ici, le terrain est très accidenté...
- Alors, il faudrait se rapprocher du sol le plus possible, et canarder ces gens-là...
- Quand ils verront que l'on tire sur eux, ils se réfugieront dans leurs cabanes...
- Vous avez raison.
- Ce qu'il faudrait, voyez-vous, ce serait incendier leurs demeures.
- Évidemment, mais quel moyen employer ?
- Toutes ces huttes se tiennent. Il suffirait d'en incendier une pour que toutes s'enflamment.

LV

Les bombes à essence

Beucaire continuait à survoler le village décrivant de grandes courbes. Soudain une balle vint effleurer une des ailes de l'avion.

– Oh ! oh ! dit Tavernier, puisque ces messieurs commencent les hostilités, nous n'avons plus aucun ménagement à garder... Il va leur en cuire.

Cependant, de la façon dont la mitrailleuse était placée, il était impossible de faire un tir plongeant. Il fallait atterrir... Tavernier dit à Beaucaire :

– Atterris le plus près possible des huttes.

Beucaire chercha un endroit pour se poser sur le sol, et parvint à descendre dans une sorte de cirque.

Quand les pirates virent l'avion à terre, ils accoururent.

– Numérotez vos abatis, s'écria le Parisien en commençant à faire jouer la mitrailleuse.

Les pirates ne s'attendaient pas à cette attaque. Ils étaient environ une cinquantaine. Les balles de la mitrailleuse en couchèrent vingt sur le sol. Alors, les agresseurs comprenant qu'ils n'auraient pas le dessus se réfugièrent dans leurs cabanes.

– Ils nous échappent, dit le lieutenant. Ah ! si nous pouvions incendier ces huttes, les drôles seraient bien obligés de sortir.

– Attendez, dit la Parisien... Je vais fabriquer des brûlots.

– Des brûlots ?

– Oui, vous allez voir ça...

Et Laval prenant des chiffons qui servaient à essuyer le moteur, les roula en boules, les attacha solidement, et les imbiba d'essence qu'il prit dans le réservoir de secours...

– C'est très bien, dit Tavernier, mais il s'agit

maintenant d'allumer ces brûlots et de les jeter sur les huttes.

– Rien de plus facile... nous n'avons qu'à reprendre notre vol, et à passer au-dessus des cabanes... Je me charge de lancer mes boules de feu... J'en ai trois... Ce serait bien le diable si je n'arrivais pas à en placer au moins une au bon endroit.

Tavernier se concerta avec Beaucaire et le lieutenant.

– Non, finit par dire Beaucaire, c'est trop dangereux... Laval avec ses brûlots risque d'incendier notre appareil.

– Oh ! pas de danger ! s'écria le Parisien.

– Je réproouve ce moyen...

– Alors... attendez... y a peut-être une autre combinaison... vous allez voir...

Et déjà, il enjambait la carlingue pour sauter à terre.

– Où vas-tu, malheureux ? dit le commandant.

– Parbleu... je vais placer mes engins...

– Mais tu vas te faire tuer.

– Non... Je vais passer là, sur la droite... Si les oiseaux montrent leur bec, fusillez-les...

– Je ne consentirai jamais...

– Ne craignez rien... je ferai vite.

Et avant qu'on eût pu le retenir, Laval sautait à terre.

– Passe-moi mes boules, dit-il à Francis...

– Remontez... remontez, criait le commandant.

– Oui, tout de suite, le temps de jeter mes obus à essence... Surveillez bien les cabanes, c'est tout ce que je vous demande.

Laval courut vers les huttes, se dissimula un instant derrière un buisson, puis reparut et lança ses trois brûlots. Un seul atteignit le toit d'une hutte, mais c'était suffisant, l'incendie allait prendre des proportions terribles.

Quelques secondes après, le Parisien escaladait sa carlingue, et sautait près de ses compagnons...

– Vous voyez, dit-il, c'était pas plus difficile

que ça... regardez comme ça flambe... Tout le village va prendre feu... et nos bandits seront bien obligés de se montrer.

En effet, les pirates ne tardèrent pas à se précipiter au dehors.

– Attention ! dit Laval, je commence le feu.

Et posté derrière sa mitrailleuse, il fit pleuvoir sur les fuyards une grêle de balles. Tavernier et le lieutenant étaient émerveillés...

– Vraiment, dit le lieutenant, ce garçon a une audace folle.

– Oui, répondit Tavernier... Et le jour où nous l'avons rencontré, nous avons fait une bonne recrue...

Cependant l'incendie gagnait le village, et chose curieuse, on ne voyait plus les bandits.

– Je ne suppose pas, dit Laval, qu'ils se laissent griller dans leurs cagibis...

– Mais par où ont-ils bien pu passer ? fit le commandant.

– C'est incompréhensible.

On attendit quelques instants, puis comme on ne voyait rien paraître, Tavernier dit au lieutenant :

– Que faut-il faire ?

– Ma foi, répondit l’officier, j’avoue que c’est assez embarrassant... J’aurais voulu me débarrasser de tous ces maudits pirates, mais je vois qu’il n’y a pas moyen... Leurs cabanes ont deux issues et ils ont dû fuir du côté de la montagne... Tant pis !...

– Alors nous pouvons repartir !

– Ma foi, oui... je crois que nous n’avons plus à rien à faire ici.

– Eh bien, nous allons regagner la côte.

Beucaire avait entendu.

– On part ? dit-il.

– Oui, répondit Tavernier.

Cependant l’avion ne parvenait pas à rouler sur le sol mou où il se trouvait. Beaucaire avait compté s’élever tout de suite, mais il reconnut bien vite que ce serait difficile. L’espace qu’il

avait devant lui était très restreint ; il eût fallu que l'avion décollât vite.

– Voilà bien d'une autre histoire, dit-il.

Il fit plusieurs essais qui tous demeurèrent infructueux...

– Oh ! oh ! ça va mal ! murmura Tavernier... Il faut pourtant bien que nous partions.

LVI

Disparition du Parisien

La nuit vint, et l'avion était toujours là.

– Vraiment, dit Beaucaire, je n'aurais jamais cru que ce terrain fût aussi mauvais. Non seulement il est mou et spongieux, mais encore on dirait qu'il s'enfonce peu à peu.

– Parbleu, nous sommes sur un marais, fit remarquer Tavernier.

En effet, à la lueur de la lune, on voyait sur le sol de larges flaques d'eau. Les aviateurs étaient consternés, et le lieutenant qui les avait entraînés dans cette aventure se montrait désolé.

– Et dire, ne cessait-il de répéter, que c'est à cause de moi que tout cela arrive... Ah ! nous n'aurions pas dû atterrir... C'est ma faute...

Beucaire ne disait rien ; assis sur sa sellette,

la tête entre les mains, il réfléchissait. Sans doute regrettait-il d'avoir entrepris ce voyage qui avait si bien commencé et qui menaçait de finir si mal.

Quant à Tavernier, il s'entretenait à voix basse avec le lieutenant et Laval.

Le Parisien était le seul qui ne se montrât pas inquiet. Peut-être allait-il trouver le moyen de venir encore une fois en aide à ses compagnons.

Les heures s'écoulaient lentement. De temps en temps, Beaucaire consultait sa montre, et avait des mouvements d'impatience.

– Tiens, dit tout à coup le Parisien... qu'est-ce que cela ?

– Qu'as-tu vu ? demanda Tavernier, qui maintenant continuait de tutoyer Laval.

– Regardez...

Des ombres se reflétaient dans les flaques d'eau qui luisaient sur le sol.

– Parbleu ! dit le Parisien, ce sont nos bandits qui reviennent. Vous allez voir qu'ils vont nous attaquer, mais minute !... Je vais leur jouer un petit air de mitrailleuse et les faire danser.

Il n'avait pas fini de prononcer ces mots que l'aéro fut agité de brusques secousses. Les pirates cherchaient à monter dans la carlingue...

– Attention, cria Tavernier.

Comme Laval ne pouvait se servir de la mitrailleuse, tous les aviateurs s'armèrent de carabines, et firent feu sur les assaillants. Ceux-ci, qui ne s'attendaient pas sans doute à une si vive riposte, s'enfuirent en poussant des hurlements, mais l'un d'eux était demeuré accroché au rebord de la carlingue et ne voulait pas lâcher prise. Le Parisien l'abattit d'un coup de feu, mais à ce moment un autre agresseur, qui était le long de l'aéro, saisit Laval à deux mains, et le fit basculer. Le Parisien se défendait ferme, mais malgré toute sa vigueur, il ne put résister à une dizaine d'hommes dissimulés sous l'aéro. Il fut étourdi de coups et emporté dans la nuit. Cela avait été si vite fait que Tavernier, Francis et le lieutenant ne s'étaient aperçus de rien.

Quand ils constatèrent son absence, il était trop tard, Laval était prisonnier des pirates.

Au bout d'un instant le commandant appela :

– Laval ! Laval !... voyons, remontez... que faites-vous donc ?

Personne ne lui répondit.

– Laval !... Laval !... répéta Tavernier.

Même silence.

Une émotion bien compréhensible s'empara des aviateurs.

– Le malheureux, dit Francis, ils l'ont tué...

Et le gosse voulait descendre pour voir s'il ne retrouverait pas le corps de son ami, mais Tavernier le retint.

– Que veux-tu faire ? dit-il...

– Mais me mettre à la recherche de Laval...

– C'est impossible... Tu ne vois donc pas que nous sommes entourés d'ennemis... Tu veux donc te faire tuer, toi aussi...

Le pauvre gosse ne répondit pas... Il regardait par-dessus la carlingue, cherchant à apercevoir quelque chose, mais il ne voyait rien que les petites flaques de boue qui miroitaient à la clarté de la lune.

Tavernier s'entretenait avec le lieutenant. Beaucaire, debout à l'avant de l'aéro, sa carabine à la main, était prêt à faire feu sur la première silhouette qui se montrerait, mais les brigands avaient fui. Il ignorait encore la disparition du Parisien. Ce fut Tavernier qui le mit au courant.

– Pauvre garçon, soupira Beaucaire... mais nous ne pouvons le laisser aux mains de ces misérables... il faut le retrouver, le délivrer à tout prix...

– Peut-être a-t-il été tué, répondit le commandant.

Le lieutenant se lamentait.

– Et dire, murmurait-il, que c'est à cause de moi que tout cela est arrivé !... Dans quelle aventure vous ai-je entraînés !... Si j'avais pu prévoir ce qui arriverait, j'aurais renoncé à cette malheureuse expédition...

Tavernier ne répondit pas... Il était navré de la disparition du Parisien...

LVII

Prisonnier

Toute la nuit, les aviateurs demeurèrent au même endroit. Quand vint le jour, ils cherchèrent à décoller du sol leur appareil, et y parvinrent après des efforts inouïs. Cependant, ils voyaient bien qu'ils ne pourraient point repartir...

– Il n'y aurait qu'un moyen, dit enfin Tavernier, ce serait de hisser notre aéro sur ce chemin en pente que nous apercevons là devant nous...

– Oui, fit Beaucaire, c'est une idée...

Tous quatre s'attelèrent à l'aéro, parvinrent à le faire bouger, puis en le soulevant de l'arrière, le poussèrent enfin sur un terrain sec... Il n'y avait plus qu'un petit effort à donner pour le hisser sur la côte. Les aviateurs firent cet effort,

et parvinrent à le pousser jusqu'au sommet de la pente. Maintenant ils étaient sûrs, en se laissant glisser, de reprendre leur vol, mais ils ne pouvaient se résoudre à partir sans savoir au moins ce que Laval était devenu.

Le pauvre garçon était à cette minute en bien fâcheuse posture. Les pirates l'avaient conduit dans la montagne, et là l'avaient solidement attaché sur une pierre plate ayant un peu la forme d'un dolmen.

Qu'allaient-ils faire de lui ?

Les bandits qui l'avaient fait prisonnier appartenaient à l'ancienne tribu des Pavillons Noirs qui, on se le rappelle, pendant la guerre du Tonkin, donna à nos troupes tant de fil à retordre.

Après la pacification de la contrée, les Pavillons Noirs décimés, réduits à leur plus simple expression, s'étaient retirés dans la montagne. Peu à peu, leur troupe s'était essaimée. Tandis que les uns s'engageaient dans l'intérieur des terres, les autres s'étaient réfugiés dans les montagnes qui bordent le littoral.

C'était sur cette tribu qu'étaient tombés les aviateurs. Le chef s'appelait Yo-Nin. C'était un homme cruel et vindicatif qui avait la haine des Français. Depuis longtemps, il commettait dans la région des atrocités. On ne comptait plus le nombre de gens qu'il avait fait enlever et massacrer.

Ce Yo-Nin habitait une grotte profonde ; jamais il n'avait consenti à vivre comme quelques membres de sa tribu dans une hutte située au pied de la montagne.

Il avait pour cela plusieurs raisons. D'abord, il craignait une surprise, et ensuite il ne lui déplaisait pas de laisser planer autour de lui un certain mystère.

Dans son entourage, on le considérait comme un dieu. Tout ce qu'il disait était parole sacrée.

Il vivait, en somme, entouré d'une auréole et nul ne se serait avisé de discuter ses ordres. Il était demeuré fidèle aux vieilles coutumes de ses ancêtres, et entendait qu'on les respectât.

Jusqu'alors sa tribu n'avait guère été menacée.

Les Tien-Tsang (c'est ainsi que se désignaient ses sujets) se réfugiaient toujours dans la montagne dès qu'ils se voyaient menacés.

Il avait fallu l'arrivée des aviateurs pour qu'ils fussent découverts et attaqués.

On a vu avec quelle rapidité ils avaient disparu, après avoir enlevé le malheureux Laval.

Aussitôt, ils avaient conduit leur prisonnier devant Yo-Nin, qui l'avait interrogé, car ce bandit parlait assez couramment le français.

Le Parisien avait donc comparu devant le grand chef. Celui-ci l'avait reçu dans la grotte qui lui servait de demeure et où il vivait avec ses femmes et ses gardes du corps, car le bandit avait une garde spéciale composée de dix hercules aux figures farouches qui ne le quittaient pas d'un instant.

Yo-Nin procéda aussitôt à l'interrogatoire de Laval, après l'avoir fait fouiller par ses hommes.

– Ah ! tu es Français, dit-il en dardant un mauvais regard sur le Parisien.

– Oui, répondit Laval... Je suis Français et je

m'en flatte.

– Tu ne t'en flatteras pas longtemps... car tu sais ce qui t'attend ?

– Je m'en doute.

– Sais-tu qui je suis ?

– Non...

– Je suis le Maître de la montagne... Je règne ici sur tout ce qui m'entoure.

– J'ignorais que vous fussiez roi.

– Je n'ai qu'un signe à faire pour être obéi...

– Je vous en félicite.

Yo-Nin toisa le Parisien, et laissa tomber ces mots :

– Tu n'as pas l'air de te douter que dans quelques heures, ton corps sera la proie des vautours... Notre religion nous défend de tuer un être humain... Nous l'attachons sur le rocher de justice, et ce sont les vautours qui se chargent de le dépecer.

LVIII

La pierre de justice

Laval sentit un petit frisson lui passer par tout son corps, mais ne laissa cependant rien paraître de son émoi.

– Qu’es-tu venu faire chez moi ? demanda le chef.

– Je suis venu me promener...

– Tu mens...

– Mais je vous assure...

– Tu es venu, monté sur un vaisseau aérien, et tu as attaqué mes hommes.

– Je vous ferai remarquer que ce sont eux qui nous ont attaqués...

– Tu mens... Je suis renseigné... Vous aviez avec vous un officier que je connais et qui, depuis

longtemps, cherche à nous exterminer, mais notre Dieu n'a point permis que pareille chose se réalise, et mes hommes ont pu vous échapper... pas tous, j'en conviens, puisque vous en avez tué une trentaine, et ce sont ces trente fidèles sujets que je vais venger.

– Vous êtes le maître, répondit Laval, vous pouvez faire ce que vous voulez.

– Je suis juste... Ceux qui ont tué méritent la mort.

Se tournant alors vers ceux qui l'entouraient, Yo-Nin leur parla en une langue que Laval ne pouvait comprendre. Son discours fut long. Le chef avait par moments des intonations étranges, roulait des yeux furibonds, et tendait les deux poings en avant.

Quand il eut terminé, une grande clameur salua ses paroles.

Alors deux hommes se jetèrent sur le Parisien et lui entourèrent la tête d'une sorte de voile.

Le pauvre Laval s'attendait à être immédiatement attaché sur le rocher dont avait

parlé le chef, mais, à sa grande surprise, on le coucha sur le sol. Il avait toujours les chevilles et les poignets attachés. Le malheureux garçon vit bien que sa dernière heure était arrivée, car jamais ses amis ne pourraient venir le délivrer. Il demeura environ une heure dans la position qu'il occupait, puis il entendit autour de lui une musique bizarre et des chants plus bizarres encore. Quelqu'un lui enleva son voile, et il aperçut autour de lui des figures horribles.

Yo-Nin qui voulait donner à la cérémonie qui allait se dérouler un caractère imposant avait convoqué tous ses sujets qui étaient accourus. Il y avait là une soixantaine de guerriers armés de longues lances au fer triangulaire et de poignards à courte lame. Quelques-uns avaient de vieux fusils.

Le chef fit un geste, et tous les assistants entonnèrent un chant lugubre. Le Parisien, qui était toujours étendu sur le sol, fut nus debout et on lui enleva ses liens, mais pour lui en passer d'autres autour du corps. Bientôt deux hommes le soulevaient, le hissaient sur leurs épaules, et le

cortège se mettait en marche.

L'infortuné Parisien crut bien que sa dernière heure était venue, et que jamais plus il ne reverrait ses compagnons... Et il se disait en lui-même qu'il eût peut-être mieux valu demeurer en Russie que d'entreprendre ce voyage qui devait finir si mal. Il conservait cependant une lueur d'espoir...

On le conduisit dans la montagne à un endroit où se trouvait une sorte de crique environné de rochers. Au centre se dressait une grosse pierre reposant sur deux autres.

Yo-Nin crut devoir encore prononcer un discours puis de nouveau ses hommes reprirent le chant lugubre qu'ils avaient entonné l'instant d'avant. Ensuite, le chef alluma une torche de résine, la secoua au bout de son bras, et la lança au loin, en disant au prisonnier :

– Tu es semblable à cette torche qui brûle encore, mais ne va pas tarder à s'éteindre... Je te l'ai dit, nous ne trempons jamais nos mains dans le sang de nos victimes, ce sont les oiseaux du ciel qui nous servent de bourreaux... On va

t'attacher sur cette pierre, et c'est là que tu mourras, au milieu d'atroces tortures. Les vautours se repaîtront de ta chair, ils te déchiquèteront lentement, jusqu'à ce qu'ils t'enlèvent le cœur...

– Tuez-moi tout de suite, s'écria le Parisien.

– Non... répondit le chef... Je veux que tu expies, que tu souffres, c'est le châtimeant que je réserve à tous ceux qui viennent me troubler dans mon repaire...

Et le chef leva le bras droit.

À ce geste, deux hommes s'emparèrent de Laval et l'attachèrent solidement sur la pierre... Quand il fut immobilisé, les chants reprirent et les sujets de Yo-Nin défilèrent devant le condamné.

Laval n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. Les yeux levés vers le ciel, il conservait encore l'espoir de voir passer l'aéro. Il lui semblait impossible que ses compagnons ne fissent rien pour le retrouver.

Yo-Nin et ses suivants s'étaient retirés. Il ne

restait plus auprès de Laval que deux hommes chargés de garder le condamné. Cependant, au bout d'une heure, comme les vautours commençaient à planer, ils se retirèrent afin de ne pas effrayer les oiseaux...

Laval tourna la tête, et se voyant seul, essaya de se détacher, mais les liens qui l'immobilisaient étaient solides, et il vit bien qu'il n'arriverait jamais à les briser. Pourtant, il frottait avec rage contre la pierre la corde qui lui enserrait le poignet droit. Rien de tel que le désespoir pour vous donner de l'énergie. À la longue, la corde s'usa, se brûla pour ainsi dire, et le Parisien put dégager son poignet. Dès qu'il eut une main de libre, il s'employa activement à dénouer les autres liens.

Déjà les vautours planaient au-dessus de sa tête, mais le voyant remuer n'osaient s'abattre sur lui.

Les pirates s'étaient éloignés et, le croyant toujours solidement ligoté, ne s'occupaient point de lui pour l'instant. Ils viendraient seulement vérifier ses liens de deux heures en deux heures.

LIX

Un bombardement d'un nouveau genre

Bientôt le Parisien fut libre. Alors, il se laissa glisser le long de la pierre, et rampa entre les rochers. Au risque de se rompre la cou, il grimpa sur un pic assez élevé, et de là inspecta l'horizon.

Bientôt il eut un cri de joie.

Il venait d'apercevoir l'aéro que ses amis avaient hissé sur un monticule.

Laval se dirigea vers eux ; il croyait les atteindre bientôt, mais il mit près d'une heure à les rejoindre.

Quand enfin, il arriva près d'eux, ils s'apprêtaient à partir en laissant glisser l'appareil sur une pente très longue et très rapide.

On juge de l'étonnement de Beaucaire et de ses compagnons en revoyant le Parisien...

Ils se précipitèrent vers lui.

– Laval ! mon cher Laval, dit Tavernier... que t'est-il donc arrivé ?

– Ah ! une aventure peu ordinaire, répondit le Parisien... Comme vous devez vous en douter, je suis tombé entre les mains des sauvages qui nous ont attaqués, et savez-vous ce qu'ils voulaient faire de moi ?... Eh bien, ils voulaient tout simplement m'offrir en pâture aux vautours.

– Que dis-tu là ?

– La vérité... Ces brigands ont un chef, un individu qui a une figure à caler les roues de corbillard... On m'a conduit devant lui, et il m'a fait passer en jugement. Oh ! ça n'a pas traîné, j'ai été immédiatement condamné à mort... J'ai cru tout d'abord qu'on allait me pendre ou m'étrangler, mais le vilain type a trouvé quelque chose de mieux. Il m'a fait attacher sur une pierre, en plein milieu de la montagne, et je devais rester là jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il paraît que c'est le supplice qu'ils réservent aux étrangers.

– Et qui t’a délivré ?

– Personne... c’est moi qui suis parvenu à enlever les liens qui me retenaient. Ah ! ça n’a pas été une petite affaire... tenez, voyez comme je me suis arrangé les poignets... Enfin, me voilà... c’est le principal, mais j’ai bien cru que je ne vous reverrais jamais...

– Pauvre garçon ! fit Beaucaire.

– Bah ! répliqua le Parisien, je ne suis plus à plaindre maintenant... Ah ! les canailles ! ce qu’ils m’ont torturé... Je ne suis pas méchant, mais je vous assure que j’aurais du plaisir à me venger d’eux...

– Mais comment ? demanda le commandant Tavernier.

– J’ai une idée.

– Explique-toi... nous ne demandons qu’à t’aider...

– Eh bien, voici. Vous vous rappelez le bombardement de Shanghai ?

– Oui... mais à Shangaï nous avons des bombes, tandis qu’ici nous n’avons aucun

projectile.

– On peut en trouver...

Le commandant regarda Laval, croyant qu'il avait perdu la raison.

– Et où veux-tu que nous en trouvions, dit-il.

– Là, répondit le Parisien en étendant le bras vers la montagne... voyez toutes ces pierres, tous ces quartiers de roc, est-ce que vous croyez qu'à défaut de bombes tout cela ne peut pas servir de projectiles ?

– Oui, en effet, fit le commandant...

– Eh bien, si vous voulez, nous allons faire ample provision de munitions et bombarder les pirates.

Cette idée fut adoptée. Bientôt de gros quartiers de roc s'empilaient dans l'avion.

– Maintenant, dit Laval, nous sommes parés... Le tout est de pouvoir repartir.

– Je crois que ce sera facile, répondit Tavernier.

En effet, quand tout le monde fut à bord,

l'appareil emporté sur la pente ne tarda pas à acquérir une vitesse suffisante pour décoller et s'élever dans les airs.

Ce fut Laval qui guida le pilote.

Quand on arriva à l'endroit où le Parisien était attaché, quelques instants auparavant, on aperçut les pirates. Ils étaient tous rassemblés autour de la pierre de supplice...

– Voilà le moment ou jamais, s'écria le Parisien... Vite !... vite ! mettons-nous en descente.

L'avion se rapprocha du sol, et revint vers l'endroit d'où il s'était écarté un instant :

– Attention ! cria Laval.

Et empoignant une pierre énorme, il la lança par-dessus bord.

La pierre s'abattit au milieu des pirates, tuant plusieurs hommes...

– Ça va ! ça va !... dit le Parisien.

Tavernier, Francis et le lieutenant l'aidèrent dans ce bombardement d'un nouveau genre, et ne

cessèrent de lancer des projectiles que lorsque tous les ennemis eurent disparu.

– Je crois, dit le Parisien, que nous en avons amoché quelques-uns...

Comme l'avion revenait au-dessus de la place occupée tout à l'heure par la foule des bandits, Laval prit la jumelle du bord, regarda vivement et poussa un cri de joie :

– Ça y est ! ça y est ! nous avons descendu le chef, cet horrible individu qui voulait me faire dévorer par les vautours... maintenant, je suis vengé.

– Vous êtes sûr, demanda le lieutenant, que c'est bien le cadavre du chef que vous avez aperçu ?

– Oui... oui... j'en suis sûr... Il est d'ailleurs bien reconnaissable, car il n'est pas habillé comme ses hommes... Il portait un grand manteau rouge...

– Alors... notre expédition n'aura pas été inutile. Privés de leur chef, les pirates ne sont plus à craindre. Ah ! messieurs les aviateurs vous

avez rendu un rude service aux vaillantes populations de la côte qui ne vivaient plus depuis quelques mois.

– Nous sommes heureux d’avoir pu vous être utiles, dit Tavernier...

– Et moi aussi, ajouta Laval, bien que j’aie failli ne plus vous revoir... maintenant, ne croyez-vous pas, pour que la fête soit complète, qu’il faudrait aussi bombarder les huttes qui restent debout... Nous risquerions aussi d’atteindre encore plusieurs pirates.

– Vous avez raison, fit Tavernier... Pendant que nous y sommes, essayons de faire place nette.

De nouveau les quartiers de roc plurent sur le village. Ce ne fut que lorsque les munitions furent épuisées que l’avion reprit la route du littoral.

LX

Un peu de repos

Pendant que l'aéro filait dans la direction de la mer, le Parisien bavardait sans cesse, heureux d'en être quitte à si bon compte, et de se retrouver avec ses amis.

– Ah ! disait-il, si vous m'aviez vu là-bas, ficelé sur ma pierre, je faisais plutôt une sale figure... Songez donc, cela n'avait rien de rigolo de penser que j'allais être bouloché par les vautours... Ah ! la canaille de chef, il n'a pas volé le caillou que je lui ai envoyé sur la cafetière... Ça lui apprendra à inventer des supplices pareils. Quand il m'a interrogé, j'avais envie de sauter sur lui...

– Il parle donc français ? demanda Tavernier.

– Oui... un français petit nègre que l'on

comprend difficilement... et figurez-vous que cet animal-là voulait jouer au bon apôtre. Il ne faisait que répéter : « Moi je ne répands jamais le sang... moi je suis humain... moi je n'assassine pas les gens. » Comment trouvez-vous cela ? Et il n'hésitait pas à me condamner au plus affreux des supplices, car enfin si je n'étais point parvenu à me détacher, à l'heure qu'il est les vautours commenceraient déjà à venir me becqueter...

– Oh ! murmura Francis, ça doit être affreux... J'ai entendu dire qu'autrefois un homme avait été condamné au même supplice, mais je ne me rappelle plus le nom de ce malheureux... On doit mettre longtemps à mourir...

– J'te crois, fit le Parisien... on est déchiré par lambeaux et ça doit être une souffrance atroce... mais ne parlons plus de ça... Je suis sain et sauf, c'est le principal.

– Il est surprenant, dit le lieutenant, que les pirates n'aient pas laissé des hommes pour vous garder.

– J'ai d'abord été surveillé, mais mes gardiens ont fini par comprendre que tant qu'ils resteraient

là, plantés devant moi, les vautours ne viendraient pas, et alors, ils sont partis. Ils vont en faire une tête quand ils s'apercevront que je me suis esbigné. Ils croiront peut-être que j'ai su charmer les vautours et que ce sont eux qui ont coupé mes liens.

Et le Parisien éclata de rire. Déjà on était près d'atterrir. Beaucaire cherchait un endroit propice pour se poser sur le sol.

– Maintenant, dit Laval, je pense que nous en avons fini avec les aventures.

– Hâte-toi de toucher du bois, fit le commandant Tavernier.

– C'est vrai... il ne faut jamais se réjouir trop tôt. Nous ne sommes pas au bout de notre voyage, et il est probable que nous aurons encore quelques accidents. Ce serait trop beau s'il ne nous arrivait rien, mais je crois pouvoir affirmer cependant que nous ne rencontrerons plus de sauvages qui nous condamneront à être mangés vivants par les vautours. Ça c'est pas ordinaire, vous l'avouerez... et il faut venir dans ce patelin-là pour voir des choses pareilles.

– Nous aurons encore bien des surprises, dit le commandant Tavernier, car nous allons bientôt traverser des régions où, à défaut de sauvages, nous rencontrerons des animaux contre lesquels nous serons obligés de nous défendre.

– Vous croyez ?

– Ma foi, je le suppose...

– Bah ! nous avons de bonnes carabines, nous nous en servirons.

L'aéro venait d'atterrir. Les aviateurs mirent pied à terre, et le lieutenant les emmena dans son bungalow, après avoir confié la garde de l'appareil à quatre soldats. Quelques instants après, Beaucaire et ses compagnons étaient assis devant une table confortablement garnie, et faisaient honneur au repas que leur avait fait servir l'officier.

– Est-ce que vous repartez aujourd'hui ? demanda le lieutenant.

– Oui, répondit Beaucaire, il le faut.

– Mais vous avez passé une nuit blanche... vous devriez vous reposer...

– Ma foi, dit Tavernier, nous pourrions bien, après déjeuner, faire une sieste de deux ou trois heures.

– Nous sommes déjà bien en retard sur notre itinéraire, murmura Beaucaire.

– Bah ! nous rattraperons le temps perdu.

– Ma foi, tu as raison... nous allons nous reposer un peu.

– Quelle est votre prochaine escale ? demanda le lieutenant.

– J'ai l'intention de m'arrêter à Saïgon, répondit Beaucaire.

– Vous n'y êtes pas encore à Saïgon...

– Oh ! six cents kilomètres environ... c'est l'affaire de cinq heures...

– C'est vrai, vous marchez à plus de cent à l'heure.

– Nous pouvons même atteindre la vitesse de deux cents kilomètres, mais il vaut mieux ne pas forcer le moteur.

– À Saïgon, vous pourrez vous ravitailler en

essence.

– C’est pour cela que j’atterrirai dans cette ville.

– Vous êtes déjà venu à Saïgon ?

– Jamais.

– Je puis, si vous le désirez, vous recommander au gouverneur qui est un de mes amis. Il se mettra à votre disposition pour tout ce dont vous aurez besoin.

– Je vous remercie.

– Par la même occasion, vous voudrez bien aussi lui remettre un rapport que je vais rédiger et dans lequel je relaterai le grand service que vous m’avez rendu.

– Oh ! n’exagérons pas... Nous avons fait ce que tout Français aurait fait à notre place. Si notre intervention a pu vous être utile, je m’en réjouis...

– Grâce à vous, je suis débarrassé d’un terrible chef qui terrorisait la région et qui, un jour ou l’autre, eût encore tenté de pénétrer dans ce village. Songez donc, nous ne vivions plus, nous

étions continuellement en éveil... la vie n'était plus possible.

LXI

Une surprise

Après le déjeuner, les aviateurs s'étendirent sur des lits de camp que le lieutenant avait fait préparer et s'endormirent profondément. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas goûté un tel repos.

Quand ils s'éveillèrent, la nuit allait bientôt venir.

– Oh ! s'écria Beaucaire, en s'adressant au lieutenant, vous auriez dû nous réveiller...

– J'en avais l'intention, répondit l'officier, mais j'ai fait comme vous... Je me suis endormi, et je viens seulement de me lever. Songez donc, après une telle nuit, nous avons besoin de nous reposer.

– L'avion est toujours bien gardé ?

– Oh ! oui... ne craignez rien... Il est surveillé par des hommes qui se relayent toutes les deux heures.

Beucaire jeta un coup d’œil par la fenêtre du bungalow.

– Tiens, dit-il, je n’aperçois pas vos soldats.

– Ils sont probablement derrière l’appareil...

Beucaire se sentait inquiet. Il sortit. Ses amis l’accompagnèrent.

– Oh ! dit Tavernier, nous n’avons rien à craindre.

– Je le crois, répondit Beaucaire, mais il faut voir quand même.

Ils arrivèrent devant l’aéro.

– Mais où diable sont les soldats, dit Beaucaire. Si c’est comme ça qu’ils montent la garde, ce n’est guère rassurant.

Il y eut un silence.

Tout à coup le Parisien s’écria :

– Tenez, ils sont couchés à terre... ils dorment.

Beucaire et Tavernier s'approchèrent. Les soldats ne dormaient pas... Ils avaient été assassinés !...

Les aviateurs demeurèrent atterrés. Ainsi, pendant qu'ils dormaient, des bandits avaient tué les hommes chargés de veiller sur l'aéro...

– Mon Dieu ! s'écria Beaucaire, pourvu...

Il n'acheva pas et se précipita dans la carlingue. Un homme qui s'y tenait dissimulé le prit à la gorge, pendant qu'un autre cherchait à s'enfuir. Le Parisien se précipita sur le fuyard, le saisit par les épaules, le fit pivoter et le maintint solidement, pendant que Beaucaire, d'un solide coup de poing, envoyait son agresseur rouler à bas de la carlingue.

Le lieutenant était accouru.

– Qu'y a-t-il donc ? s'écria-t-il.

– Vous voyez, répondit Tavernier, pendant que nous étions bien tranquilles dans votre bungalow, des pirates sont venus jusqu'ici, ont tué les sentinelles et s'apprêtaient sans doute à détériorer notre appareil... Pourvu qu'ils n'aient

rien brisé, au moins.

Beucaire et Francis vérifiaient les commandes et le moteur.

– Ils n’ont pas eu le temps de saboter l’appareil, dit Beaucaire... Mais nous sommes arrivés juste...

Le Parisien tenait toujours solidement le bandit qu’il avait empêché de fuir... Quant à l’autre que Beaucaire avait jeté à terre d’un coup de poing, il commençait à revenir à lui.

Le lieutenant avait appelé les soldats du poste qui accoururent immédiatement.

– Emparez-vous de ces deux misérables, leur dit-il... et ne les laissez pas échapper surtout... Nous leur réglerons leur compte tout à l’heure.

Les coloniaux emmenèrent les bandits.

– Croyez-vous qu’il en ont une audace, ces cocos-là, dit le Parisien... Oser venir en plein camp assassiner des soldats.

– Ils ont dû ramper le long de ces rochers, dit le lieutenant, et profiter d’un moment où les soldats leur tournaient le dos, pour bondir sur eux

et les égorger. Ces gens-là sont d'une audace étonnante...

– Ils ont voulu venger leur chef, fit remarquer Beaucaire.

– Oui... répondit le lieutenant, mais cela va leur coûter cher.

LXII

En plein vol

Beucaire aidé de Francis continuait de visiter l'aéro. Les pirates avaient évidemment l'intention d'incendier l'appareil, car on retrouva dans la carlingue deux petits tubes remplis de poudre.

– Ma foi, dit Beaucaire, nous sommes bien arrivés... quelques minutes de plus et notre avion flambait...

– Qui aurait pu se douter de ça ? fit le Parisien. Nous croyions être débarrassés de ces maudits pirates, et ils sont revenus... Pourvu qu'ils ne viennent pas, une nuit, assassiner les soldats du poste.

– Oh ! pour cela, rien à craindre, dit le lieutenant.

Il réfléchit un instant, et ajouta :

– C’est curieux tout de même que nos malheureux hommes se soient ainsi laissés surprendre. Il a fallu que l’attaque soit rudement rapide... Je n’y comprends rien...

– Pourvu qu’il n’y ait pas encore des bandits cachés dans les environs... fit Tavernier.

– Oh ! je ne pense pas.

– Par mesure de précaution, nous allons rouler l’appareil près du poste.

– Ce sera plus prudent, en effet.

Les aviateurs s’attelèrent à leur appareil et le poussèrent dans la direction du bungalow.

Le lieutenant appela alors un sous-officier qui parlait la langue des prisonniers, et procéda à leur interrogatoire. Voici le dialogue qui s’engagea entre les deux misérables et l’interprète :

– Pourquoi vous êtes-vous introduits dans notre camp ?

– Parce que vous aviez pénétré dans le nôtre, répondit l’un des bandits.

– Vous appartenez à la tribu de Yo-Nin ?

– Oui, et nous en sommes fiers.

– Maintenant que votre chef est mort et la moitié de votre tribu exterminée, vous ne pourrez plus tenter d'expéditions ni terroriser des gens paisibles qui ne vous ont rien fait.

– Notre tribu existe toujours... Le chef n'est pas mort.

– Vous mentez... il a été tué !

– On ne tue pas le chef. Il continuera à vivre parmi nous... car c'est un dieu, et les dieux ne meurent pas...

L'interprète eut un haussement d'épaules et continua :

– Vous savez ce qui vous attend ?

– Oui... mais mon frère et moi n'avons pas peur de la mort.

– Dans une demi-heure vous serez fusillés...

– C'est bien...

– Vous pouvez cependant obtenir quelques heures de délai.

– C'est inutile...

– Alors, préparez-vous à mourir...

– Nous sommes prêts.

L'interprète se tourna vers le lieutenant et lui transmit les réponses de celui qu'il avait interrogé. Il était certain que l'on ne tirerait rien d'intéressant d'un nouvel interrogatoire.

Les deux pirates furent conduits à l'extrémité du camp. Une demi-heure après, ils étaient passés par les armes. Ils moururent bravement, regardant la mort en face.

Les aviateurs prirent alors congé du lieutenant, et Beaucaire donna le signal du départ. L'avion s'éleva salué par l'officier et les soldats. Bientôt, il filait à vive allure, en suivant le littoral.

– Je crois que le lieutenant que nous venons de quitter, dit le Parisien, n'est guère en sûreté dans son camp... Il a affaire à de terribles ennemis, et bien que nous ayons tué pas mal de ces pirates il en reste encore... Ils sont bien capables de tenter quelque coup, la nuit.

– C'est à craindre, en effet, répondit Tavernier, mais il doit se tenir sur ses gardes...

– Il fera bien, car il a affaire à des gaillards joliment habiles. Avez-vous vu comme ils sont parvenus à tromper la surveillance, et à surprendre des factionnaires qui devaient cependant se tenir sur leurs gardes.

– C’est vrai... Ces gens appartiennent à l’ancienne bande des Pavillons Noirs qui nous a donné tant de mal à combattre, lors de la campagne du Tonkin. C’étaient de terribles ennemis et nos soldats ont eu là de redoutables adversaires.

– Espérons que ce pauvre lieutenant ne sera plus attaqué... En tout cas, nous l’avons débarrassé d’un terrible ennemi, ce chef au manteau rouge qui était le plus dangereux...

– L’avons-nous tué vraiment ?

– Oh ! j’en suis sûr... J’ai parfaitement aperçu son cadavre...

– Alors, tout est pour le mieux...

L’avion marchait à environ cent quarante kilomètres à l’heure ; Beaucaire n’avait pas cru nécessaire de s’élever à plus de cinq cents mètres,

cependant il fut obligé de s'y résoudre, car le vent s'était levé et faisait terriblement rouler et tanguer l'appareil. Quand il se fut équilibré dans les régions supérieures, il retrouva le calme. À gauche, on apercevait la grande nappe bleue de la mer, et à droite de hautes montagnes.

– En ce moment, dit Tavernier, nous voguons sur l'Annam... Ces îles que l'on aperçoit là-bas, très loin, ce sont les récifs Paracels, et cette ville, que nous venons de dépasser, c'est Hué...

– Nous nous arrêterons à Saïgon, je crois ? dit Laval.

– Oui, pour faire de l'essence. Cette escale était prévue.

– Pourvu que nous ne tombions pas encore sur des pirates.

– Non... pas de danger...

– C'est que maintenant je me méfie. Chaque fois que nous atterrissons, il nous arrive une aventure. Dommage que je ne sois pas romancier car lorsque nous serons rentrés en France, je pourrais écrire la relation de notre voyage, mais il

ne faut pas y songer... Est-ce que vous avez l'intention, commandant, de faire le récit de cette superbe randonnée ?

– C'est certainement Beaucaire qui l'écrira. Il manie bien la plume, il a déjà publié plusieurs ouvrages.

– Ah ! tant mieux... ça me fera plaisir de lire le récit de tout ce qui nous est arrivé...

– Oh ! ne crois pas que Beaucaire écrira un roman... Il se contentera de rédiger une sorte de journal de bord...

Depuis quelques instants Francis écoutait le bruit du moteur.

– Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda Tavernier.

– Je ne sais... j'entends un bruit bizarre... Ça ne sera peut-être rien, mais il faut quand même faire attention...

– Nous marchons peut-être un peu vite.

– Oh ! maintenant cela n'a guère d'importance, car le moteur est fait... on peut lui

demander un plus grand effort qu'au moment du départ.

LXIII

Un sabotage

Ce n'était rien, heureusement. Bientôt le moteur se remit à battre régulièrement. Le Parisien était émerveillé de la façon dont Francis se rendrait compte au son de la marche du moteur.

– Y a pas à dire, fit-il en frappant sur l'épaule du gosse, t'es un rude mécano tout de même, et je crois qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes qui pourraient t'en remonter.

– Certes, dit le commandant, Francis est un habile mécanicien... et c'est pour cela que nous l'avons engagé...

– Oh ! murmura le gosse, il ne faut pas exagérer. Je connais bien le moteur, c'est vrai, mais il y en a qui sont bien plus habiles que moi.

– Jamais je ne deviendrai un bon mécanicien, dit Laval... Je ne sais même pas si je pourrais faire un pilote...

– Ce n'est pas nécessaire, fit le commandant... Nous sommes deux à bord, cela suffit. Cependant, il faut tout prévoir... L'un de nous peut être immobilisé par un accident... Je verrai à dresser Francis...

– Oh ! moi, dit l'enfant, je ne demande pas mieux. Il me semble que je m'y mettrais assez vite, à condition toutefois que j'aie quelqu'un à côté de moi pour me guider... car si je me voyais seul au volant, je ne serais pas fier...

– On essayera de faire de toi un pilote, dit Tavernier en souriant.

Le voyage se poursuivait sans incidents. Cinq heures après, on apercevait Saïgon... On chercha un endroit favorable pour atterrir, et l'avion se posa sur le sol... à proximité de la ville.

Saïgon est, on le sait, la capitale de l'Indochine française. Elle est située sur la rivière de Saïgon, à plusieurs kilomètres de la mer. Cette

ville compte environ cinquante-cinq mille habitants, dont cinq mille Français environ. Elle est de construction toute moderne ; on y voit de belles maisons et quelques édifices assez remarquables qui donnent par endroits à Saïgon l'aspect d'une cité européenne. Parmi les constructions, il convient de citer le palais du gouverneur, la cathédrale, le théâtre, le palais de justice. Dans une large rue appelée rue Catinat, on voit des magasins et d'élégantes boutiques européennes. Le commerce est important. La rivière de Saïgon est assez profonde pour admettre, en amont des bancs de sable qui embarrassent son estuaire, les vaisseaux du plus fort tirant d'eau. Les Chinois sont à la tête de certains établissements. L'industrie comprend surtout des filatures et des usines pour la décortication du riz. On voit aussi dans cette ville un important arsenal maritime et de nombreux chantiers de constructions navales.

Les aviateurs reçurent à Saïgon une réception enthousiaste. Tous les officiers et les fonctionnaires de la ville étaient au courant de leur raid, et les attendaient depuis quelques jours.

On les reçut au palais du gouverneur et on leur offrit un banquet auquel assistèrent les principales notabilités de la ville.

Francis et Laval ne s'étaient jamais trouvés à pareille fête, aussi étaient-ils un peu confus de tous ces honneurs.

Pendant qu'avait lieu cette réception, l'aéro était gardé par un peloton de soldats. Néanmoins Francis ne se sentait pas tranquille, surtout depuis ce qui leur était arrivé au Tonkin.

Profitant de ce qu'on ne l'observait pas, il s'approcha du Parisien et lui dit :

– Si nous allions jeter un coup d'œil sur notre appareil ?

– Tu crois que c'est utile, répondit Laval.

– Dame ! on ne sait pas... il est bien gardé, mais deux précautions valent mieux qu'une.

– Tu as raison, eh bien, allons !

Ils sortirent de la salle et une fois dehors se dirigèrent vers l'endroit où était remisé l'aéro. Ils n'eurent pas de peine à le retrouver, car la foule se portait de ce côté, curieuse de contempler un

appareil qui venait de France et allait accomplir le tour du monde.

Un cordon de soldats entourait l'avion. Ils se firent reconnaître et passèrent sans difficulté.

– Tu vois, dit le Parisien, il est bien gardé... nous n'avons rien à craindre...

– Heureusement... Mais on ne peut jamais savoir.

– Tu as raison... Quand on a un cheval comme celui-là, il faut le soigner si l'on veut qu'il vous mène au terme du voyage.

Francis tournait autour de l'aéro. Tout à coup il monta à bord, regarda quelques instants, puis s'écria :

– On a saboté notre appareil...

– Voyons, fit Laval, gardé comme il est, c'est impossible.

– Je te dis qu'on l'a saboté. Tiens, on a scié cette commande et ces haubans... quant au moteur... Eh parbleu ! On y a touché aussi... Oh ! je m'en doutais... il faut prévenir M. Beaucaire et le commandant.

– Voyons, Francis, tu es bien sûr.

– Si je suis sûr... mais vois toi-même... regarde ces haubans qui ont été limés, et ces commandes et le moteur, tiens... on a enlevé deux écrous... et qui sait ce que l'on a pu encore détériorer...

– Ce sont peut-être les deux pirates qui ont fait le coup.

– Eux ! Jamais de la vie... Si l'appareil avait été dans cet état, au moment où nous sommes partis, nous n'aurions pas réussi à quitter le sol.

– Ce ne sont cependant pas les soldats qui ont détraqué notre avion...

– Bien sûr... mais quelqu'un a pu pénétrer ici, dans cette enceinte... il faut interroger les soldats, nous allons bien voir...

LXIV

Fou ou criminel ?

Un sous-lieutenant d'infanterie coloniale se tenait près de là. Le Parisien s'avança vers lui, le salua militairement et demanda :

– Pardon, mon lieutenant... est-ce qu'un civil ne serait pas venu ici, pendant notre absence.

– Oui... un de vos amis...

– Un de nos amis ?

– Un aviateur... à ce qu'il m'a dit.

– Et il est monté à bord de notre aéro.

– Oui... pour faire une réparation, je crois.

– Eh bien... en fait de réparation, il a tout simplement saboté notre appareil... Comment avez-vous pu laisser un étranger s'approcher de notre appareil ?

– Pouvais-je savoir ? Il m’a dit qu’il était le pilote de cet avion, je n’avais aucune raison pour lui interdire le passage...

Francis était accouru.

– Tu avais raison, dit le Parisien... Pendant notre absence, il est venu un individu qui s’est fait passer pour notre pilote... c’est lui qui a saboté notre appareil.

– Comment était cet homme ?

– Grand, maigre, visage rasé, vêtu d’un complet gris, et coiffé d’une casquette, répondit le lieutenant.

– Vous le reconnaîtriez ? demanda Laval.

– Parbleu...

– Eh bien, cet homme est un malfaiteur.

Le lieutenant demeura stupéfait.

– Va prévenir M. Beaucaire, dit Francis, moi, pendant ce temps-là, je vais essayer de réparer, si c’est possible.

Le Parisien partit en courant. Arrivé au palais du gouverneur où se trouvaient toujours

Beucaire et le commandant, il s'approcha de ce dernier et lui dit à voix basse :

– Venez, commandant... venez vite...

Tavernier regarda Laval en disant :

– Mais qu'y a-t-il donc ?

– On a saboté notre appareil.

– Mais il était surveillé par un peloton de soldats, c'est impossible.

– Je vous assure que c'est vrai... Pendant notre absence, un homme dont nous avons le signalement est monté à bord, a scié les haubans, coupé les commandes et détraqué le moteur...

Le commandant Tavernier n'en entendit pas davantage ; s'approchant de Beaucaire, il le mit rapidement au courant de ce qu'il venait d'apprendre... Beaucaire tressauta.

– Oh ! par exemple, s'écria-t-il... ça c'est trop fort.

Et se tournant vers le gouverneur :

– Monsieur, lui dit-il, nous avons confié notre aéro à la garde de soldats, mais ils ont laissé un

inconnu monter à bord, et cet inconnu a tout détérioré...

Le gouverneur n'en pouvait croire ses oreilles. Il fit à la hâte avancer son auto, et se rendit aussitôt avec Beaucaire et Tavernier à l'endroit où était remisé l'avion.

Une fois là, il interrogea le lieutenant, se fit, lui aussi, donner le signalement de l'homme qui avait saboté l'appareil et dit aux aviateurs :

– Messieurs, je suis navré de ce qui arrive, mais soyez persuadés que je vais faire tout ce que je pourrai pour découvrir le misérable qui s'est rendu coupable d'une si lâche action...

Et il repartit aussitôt en auto, accompagné du lieutenant.

Beucaire et Tavernier visitaient maintenant l'aéro. Ils purent se convaincre que ce qu'avait dit Laval était vrai.

– C'est à n'y rien comprendre, fit Beaucaire. C'est l'acte d'un fou ! Quel intérêt avait-on à détériorer notre appareil...

– Celui qui a fait le coup, dit Francis, n'était

pas un homme du métier, car il n'a pas su s'y prendre. Il a agi comme un novice...

– N'empêche qu'il a saboté notre moteur, dit Beaucaire.

– Il a enlevé trois boulons... fort heureusement nous en avons de rechange... Quant aux haubans ils sont faciles à remplacer. C'est cette commande qui nous donnera le plus de mal. Il faudra que nous en fassions faire une autre.

– Tu es sûr que le moteur n'a pas été détérioré ?

– Je ne crois pas, mais je vais le visiter quand même...

Et Francis se mit aussitôt au travail... Pendant ce temps, Beaucaire et Tavernier se creusaient en vain la tête pour trouver la raison qui avait poussé un inconnu à s'attaquer ainsi à l'appareil. Tavernier demeurait persuadé que l'on avait affaire à un fou, mais Beaucaire n'était pas de cet avis. Il croyait à un acte de vengeance...

– Tu comprends, dit-il, un fou n'aurait pas ce sang-froid et cette habileté... Il y a là-dessous

quelque chose de louche... Ah ! décidément, vois-tu, quand nous atterrirons il ne faudra plus quitter notre avion...

Cependant Francis venait de découvrir une autre avarie... et celle-là était plus grave. On avait emporté une pièce du moteur. Il faudrait en faire faire une autre.

– Heureusement, dit Beaucaire, que nous sommes dans une ville où l'on peut trouver des mécaniciens et des forgerons, sans quoi, notre voyage s'arrêterait là... Vite, Laval, informez-vous, et ramenez ici un mécanicien.

Le Parisien ne se le fit pas répéter, et partit en courant.

LXV

Pincé !

Pendant ce temps, le gouverneur, accompagné du lieutenant, parcourait la ville en auto, dans l'espoir de découvrir le malfaiteur. Ils avaient déjà exploré plusieurs quartiers et ne pensaient plus trouver l'homme qu'ils cherchaient, quand, en pleine rue Catinat, le lieutenant pressa le bras du gouverneur en disant :

- Voici notre individu.
- Vous ne vous trompez pas ?
- Non... non... c'est bien lui.

Ils firent stopper l'auto, et le lieutenant s'élança vers l'homme qui, ne se méfiant de rien, marchait tranquillement à côté d'un autre individu vêtu de flanelle blanche et coiffé d'un casque colonial.

L'homme joua l'étonnement.

– Que me voulez-vous ? dit-il.

– Venez...

– Mais... fit le drôle en essayant de se dégager.

– Oh... pas de résistance, dit le lieutenant.

Le gouverneur avait appelé un policeman, auquel il dit :

– Conduisez cet individu au Palais, je vous rejoins... et surtout ne le laissez pas échapper.

Le policeman fit signe à un soldat qui passait et lui demanda de lui prêter main-forte. L'inconnu fut emmené. Le gouverneur et le lieutenant suivaient à toute petite allure.

Quand on arriva au Palais, le gouverneur s'apprêtait à interroger le prisonnier, mais il se ravisa.

– Je l'interrogerai devant les aviateurs, dit-il. Envoyez-les prévenir.

Dix minutes après Beaucaire et Tavernier arrivaient dans la voiture du gouverneur.

– Messieurs, leur dit celui-ci, nous avons mis

la main sur le coupable, mais j'ai tenu à l'interroger en votre présence...

L'homme semblait fort troublé et évitait de rencontrer le regard des aviateurs.

– Votre nom ? demanda le gouverneur.

– James Forster...

– Vous êtes Anglais ?

– Oui...

– Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous vous êtes introduit à bord de l'avion de ces messieurs, et l'avez détérioré ?

– Je ne sais ce que vous voulez dire.

Le gouverneur se tourna vers le lieutenant, et lui dit :

– Vous reconnaissez bien cet individu ?

– Oui, monsieur le gouverneur. C'est bien lui qui est venu me trouver. Il m'a dit qu'il était le pilote des aviateurs, et comme je n'avais aucune raison pour douter de sa parole, je l'ai laissé pénétrer dans l'enceinte où est gardé l'aéro.

– Vous entendez, dit le gouverneur.

– Cet officier se trompe, répondit l’Anglais. Ce n’est pas moi qui lui ai demandé à monter à bord de l’aéro...

– Je maintiens ce que j’ai dit, répondit l’officier, et je suis sûr de ce que j’avance : je reconnais parfaitement cet homme.

– Faites bien attention, fit le gouverneur en s’adressant au prisonnier. Si vous refusez de répondre, je vais vous faire jeter en prison et vous y resterez jusqu’à ce que vous consentiez à vous expliquer.

L’Anglais gardait toujours le silence.

Beucaire intervint.

– Voyons, parlez, dit-il... À quel mobile avez-vous obéi ? Vous aviez une raison... On ne se rend pas coupable d’un acte semblable sans motif.

Le prisonnier regarda Beaucaire. On crut qu’il allait enfin répondre, mais il demeura muet.

– Que l’on fouille cet homme, commanda le gouverneur.

L’homme se débattait en protestant :

– C’est indigne, disait-il... Je ne suis pas un malfaiteur... Je me plaindrai à mon consul... On n’agit pas ainsi dans les pays civilisés... Cela vous coûtera cher... Avant peu, vous serez obligés de me faire des excuses !

On trouva sur lui un portefeuille, un revolver, un étui à cigarettes, et divers papiers, parmi lesquels une dépêche que le misérable n’avait pas eu le temps d’envoyer et qui contenait ces mots :

« C’est fait ! Ai bien travaillé... Ils n’iront plus bien loin. James Forster. »

Le gouverneur comprenait l’anglais.

– Pourriez-vous m’expliquer ce que cela signifie ? dit-il en tendant la dépêche au prisonnier.

– Cela signifie que je...

Ici le drôle s’embrouilla...

– Oui, fit le gouverneur... Je comprends... et tout le monde comprend le rôle que vous jouez...

Ce que vous avez fait est ignoble, et nous nous voyons obligés de vous maintenir en état d'arrestation. Où demeurez-vous ?

L'Anglais ne répondit pas... Enfin, il consentit à dire :

– Je demeure, 14, rue Catinat.

– À l'hôtel ?

– Oui...

– C'est bien...

Le gouverneur fit appeler un officier du Palais, et lui confia le prisonnier, en disant :

– Voici un homme que je vous prie de garder à vue. Enfermez-le, et qu'on ne le laisse pas échapper surtout.

L'officier, un capitaine, emmena l'Anglais.

– Maintenant, messieurs, dit le gouverneur en s'adressant à Beaucaire et à Tavernier, je crois qu'il ne serait pas inutile d'opérer une petite perquisition dans l'appartement occupé par ce gredin. Nous apprendrions sans doute des choses intéressantes.

– C’est mon avis, répondit Beaucaire.

– Seulement, je ne puis procéder à cette perquisition sans un mandat du Parquet... Je vais prévenir le Procureur général, qui est un de mes amis, et il se mettra aussitôt à ma disposition.

Le gouverneur rédigea une lettre à la hâte, la cacheta, et la remit à un planton, en disant :

– Portez cela au Palais de justice et attendez la réponse.

Le planton salua, prit la lettre et sortit.

LXVI

Quelques réflexions

– Messieurs, dit le gouverneur à Beaucaire et à Tavernier, il y a là-dessous un mystère que j’ai hâte d’éclaircir. Cet homme avait évidemment un but, en détériorant votre appareil, vous devez avoir des ennemis ?

– Non... Je ne pense pas, répondit Beaucaire.

– Alors... c’est incompréhensible. Cet individu est peut-être un fou.

– Non... dit Beaucaire... Je crois deviner ce qu’il cherchait... D’ailleurs, la perquisition que vous allez faire chez lui va probablement nous renseigner.

– Je suis désolé, croyez bien, de tout de qui arrive... Nous qui nous faisons une fête de vous recevoir. Depuis longtemps nous attendions votre

arrivée... L'opinion publique s'intéresse à votre merveilleux voyage... Savez-vous que c'est bien audacieux ce que vous avez entrepris. Jusqu'alors vous avez pu survoler la terre, mais quand vous vous trouverez perdus au milieu du Pacifique...

– Nous avons tout prévu, répondit Beaucaire.

– Et vous êtes certain de la réussite ?

– Autant qu'on peut être certain d'un voyage comme celui-là... Nous n'avons pas seulement à compter avec les caprices de notre moteur, mais aussi avec les éléments.

– Ah ! si vous réussissez, ce que je souhaite, vous aurez accompli une prouesse que l'on ne renouvellera pas de sitôt.

– Bah ! Ce que nous aurons fait, d'autres le tenteront. Aujourd'hui avec les nouveaux appareils que l'on a inventés, et ceux que l'on inventera encore, on accomplira des raids qui semblaient impossibles, il y a seulement un an ou deux...

– Il est vrai que l'aviation a fait de grands progrès.

- Et elle en fera encore.
- Je ne pense pas toutefois que l'on puisse dépasser les vitesses actuelles.
- Quelle erreur... Peut-être que, dans quelques années, ces vitesses seront doublées ou même triplées.
- Vous croyez ?
- J'en suis à peu près certain. Déjà les ingénieurs travaillent à des avions qui pourront atteindre des hauteurs de quinze à vingt mille mètres.
- Ce sera merveilleux...
- On travaille aussi à un moteur qui marchera sans essence.
- Au pétrole, alors ?
- Non... au moyen de l'air comprimé.
- Ah ! le jour où l'on trouvera cela, que d'accidents seront évités. Il n'y aura plus de danger d'incendie à bord...
- Et non seulement on ne craindra plus que les réservoirs à essence prennent feu, mais encore on

n'aura plus besoin de se ravitailler en combustible, puisque l'on produira sa force soi-même.

– Et ce moteur sortira bientôt ?

– Qui pourrait le dire ? Jusqu'alors les expériences que l'on a faites n'ont guère été concluantes, mais les inventeurs ne se découragent pas, et je crois pouvoir affirmer que c'est à la France que reviendra l'honneur de cette merveilleuse découverte.

– La France a toujours été à la tête du progrès, mais chez nous, nous sommes malheureusement trop confiants, et nous ne nous méfions pas assez de ceux qui guettent nos inventions pour se les attribuer. Combien de découvertes que l'on devait à des ingénieurs français sont passées à l'étranger.

– Cela tient à ce que chez nous on ne protège pas assez les inventeurs.

– Et c'est un tort.

LXVII

Pièces à conviction

Cette conversation se prolongea quelque temps encore ; ce fut l'arrivée du juge d'instruction qui y mit fin. Tout le monde monta alors en automobile et se rendît au 14 de la rue Catinat, c'est-à-dire à l'adresse indiquée par l'Anglais. Il habitait à l'hôtel. Le magistrat se fit ouvrir la chambre occupée par Forster et, aidé de son secrétaire, commença à examiner tous les papiers qu'il trouva.

Forster, qui ne se doutait sans doute pas que l'on viendrait visiter sa demeure, avait laissé traîner sur sa table des lettres que l'on traduisit aussitôt. On apprit ainsi qu'un avion anglais était parti de Londres, huit jours après celui de Beaucaire et qu'il devait suivre le même itinéraire. Orgueilleux comme toujours, les

Anglais ne voulaient pas qu'il fût dit qu'un Français accomplirait avant eux la plus belle prouesse du monde. Des paris s'étaient engagés, et un banquier de Liverpool, dont Forster était l'ami, avait, par dépêche rédigée en mots de convention, engagé ce dernier à faire tout son possible pour empêcher que l'aéro français pût quitter Saïgon. S'il réussissait, il devait toucher une forte somme, et le banquier pourrait, à coup sûr, miser sur l'aéro anglais qui, privé de son concurrent, accomplirait seul le tour du monde. L'itinéraire choisi par l'aviateur britannique était le même que celui adopté par Beaucaire.

Tout cela était expliqué assez clairement dans les lettres que le juge d'instruction trouva chez Forster.

– Ah ! je comprends tout maintenant, dit Beaucaire... mais ce Forster est le dernier des imbéciles... il n'a pas su s'y prendre, et c'est fort heureux pour nous.

La perquisition terminée, on rentra au Palais, et là, le gouverneur se fit amener le prisonnier. Forster faisait plutôt triste mine.

– Nous savons tout, maintenant, lui dit le gouverneur...

L'Anglais courba la tête.

– Vous êtes de connivence avec un certain Hardings, banquier à Liverpool, et vous vous entendez tous deux pour faire échouer le voyage entrepris par M. Beaucaire et ses compagnons. Vous avez détérioré leur appareil et s'ils n'avaient pas eu la précaution de le vérifier, s'ils étaient partis, ils se seraient tués... L'acte que vous avez commis est ignoble... Tout à l'heure, vous vous réclamiez de votre consul... quand il apprendra ce que vous avez fait, je doute qu'il vous félicite. Quant à moi, je me vois obligé de vous garder, et de vous déférer à la justice.

Forster demeurerait muet. Il comprenait que tout ce qu'il dirait pour sa défense resterait sans effet.

– Monsieur le gouverneur, dit Beaucaire, ce misérable mérite un châtiment, mais la loi ne pourra lui appliquer l'article du Code qui vise l'homicide volontaire, et cependant, il pouvait causer la mort de quatre personnes. Si vous voulez me le confier, je lui donnerai une leçon

qui lui ôtera pour longtemps l'idée de commettre une nouvelle tentative de sabotage.

– Vous voulez l'emmener ? demanda le gouverneur.

Beucaire dit quelques mots à voix basse à ce dernier. Il faut croire qu'ils s'entendirent, car le gouverneur dit à haute voix :

– Je vous livre cet homme...

Forster était devenu pâle comme un linge... Il regarda Beaucaire, puis Tavernier, mais ceux-ci prirent une mine sévère qui acheva de terroriser le misérable.

– Monsieur, lui dit Beaucaire, vous allez venir avec nous. Comme cela vous pourrez dire plus tard à vos compatriotes que vous avez accompli un joli voyage. Si, par hasard, nous rencontrons les aviateurs anglais qui veulent tenter de faire le tour du monde avant nous, nous vous remettrons à eux...

Quelle était l'idée de Beaucaire ? Avait-il réellement l'intention d'emmener l'Anglais ?

On ne tardera pas à être renseigné.

Les aviateurs prirent congé du gouverneur, après lui avoir adressé leurs remerciements, et celui-ci les fit conduire en automobile jusqu'à l'endroit où se trouvait l'avion.

On juge de l'étonnement de Francis et du Parisien, quand ils virent arriver leurs compagnons avec un inconnu.

– Quel est ce monsieur ? demanda Laval.

– Ce monsieur, répondit le commandant, c'est celui qui a saboté notre appareil.

– Pas possible !

– Eh bien, dit Francis, je ne lui fais pas mon compliment, car il a travaillé comme un vrai maladroit... Tout ce qu'il a fait ne pouvait pas nous empêcher de partir.

– C'est possible, fit Beaucaire, nous serions évidemment partis, mais que serait-il arrivé... Deux haubans et une commande étaient détériorés, le moteur lui-même était privé de deux boulons... C'était la catastrophe certaine...

– Oh ! pour ça oui...

– Donc cet homme mérite un châtiment.

- Pour sûr, fit le Parisien.
- Et nous allons l’emmener.
- L’emmener ?
- Oui... vous verrez... avant peu, il regrettera, ce qu’il a fait... mais il sera trop tard.

Forster était de plus en plus inquiet. Il regardait les aviateurs avec de grands yeux ahuris, mais il n’osait dire un mot.

- Tout est réparé ? demanda Beaucaire.
- Oui, patron, répondit Francis... dans cinq minutes, nous serons parés.

LXVIII

L'angoisse d'un passager

Quand l'appareil fut en état, Beaucaire dit à l'Anglais :

– Montez, monsieur.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais... si vous ne voulez pas monter de bon gré, nous allons vous embarquer de force.

– Mais où voulez-vous me conduire ?

– Vous le verrez...

– Vous n'avez pas le droit de...

Il ne put achever. Beaucaire avait fait un signe au Parisien qui avait empoigné Forster et l'avait, comme un paquet, lancé dans la carlingue.

L'Anglais voulut encore résister, mais il avait

affaire à forte partie. Bientôt l'avion décollait.

L'itinéraire adopté par Beaucaire était le suivant. On allait gagner le golfe de Siam, le contourner en longeant la côte, dépasser Bangkok, et suivre vers le sud la longue bande de terre qui aboutit à la presqu'île de Malacca et à Singapour. De là on n'aurait qu'une traversée de cent cinquante kilomètres environ pour atteindre l'île de Sumatra.

– Voyons, messieurs, supplia l'Anglais, dites-moi ce que vous voulez faire de moi ?

– On va probablement vous balancer dans la mer, répondit le Parisien.

La terreur de Forster redoubla. Il essaya d'apitoyer les aviateurs, mais on ne l'écoutait pas... De temps à autre, il se penchait un peu en dehors de la carlingue, mais se rejetait aussitôt en arrière pris de vertige. À la fin il se risqua à interroger le commandant, mais celui-ci occupé à vérifier son compas et sa carte ne lui répondit pas. Le Parisien, qui était un farceur, faisait par instant le geste de prendre quelqu'un dans ses bras et de le précipiter dans le vide, et le

malheureux Forster se mettait à trembler comme une feuille.

Francis et Laval ignoraient eux aussi ce que l'on allait faire de l'Anglais. Le voyage se poursuivait sans incidents.

– Croiriez-vous, dit Tavernier à Francis et au Parisien, que nous avons des concurrents ?

– Des concurrents ! fit Laval.

– Oui... des aviateurs qui veulent tenter le même raid que nous.

– Pas possible.

– Il paraît que c'est vrai, cependant.

– Eh bien, on ne les a pas encore aperçus...

– Et je doute que nous les apercevions... car ils sont encore loin... Ils espèrent cependant nous battre.

– Oh ! pour ça, y a rien de fait.

– Je le crois...

– Quelle idée de vouloir tenter une épreuve comme la nôtre... Ils se sont levés trop tard. Tiens, mais je comprends maintenant... C'est

probablement pour les favoriser que le type qui est là avec nous a essayé de saboter notre avion.

– C’était évidemment dans ce but, répondit Tavernier.

– Quel imbécile !... Avant de tenter un coup pareil on apprend au moins la mécanique.

Forster courbait la tête, évitant de regarder les aviateurs.

– Il paraît même, continua le commandant, que des paris considérables sont ouverts en Angleterre et c’est pour favoriser les parieurs que cet homme a essayé de détraquer notre appareil.

– C’est un imbécile, dit le Parisien, car il devait bien se douter que nous arriverions à réparer... il n’avait qu’un moyen à employer pour nous empêcher de continuer notre voyage. C’était de mettre le feu à notre avion... C’est égal, c’est un fameux idiot... et il va voir ce que ça va lui coûter...

On survolait maintenant de grandes plaines vertes, mais bientôt on aperçut des montagnes...

– Où sommes-nous ici ? demanda le Parisien.

– Nous sommes toujours au Cambodge, répondit Tavernier.

– Ça a l’air grand ce patelin-là...

– Oui... il a une superficie approximative de cent vingt mille kilomètres carrés. La capitale est Phnom-Penh, sur le Mékong. C’est le siège de la résidence générale de France. Le Cambodge, depuis 1887, fait partie du gouvernement général de l’Indochine française. Le sol de cette région est plat dans la partie centrale, comme vous le voyez, mais il se relève au nord. De mai à novembre il pleut tous les jours, mais de novembre à mai, c’est la saison sèche. Grâce à cette humidité le climat est plus supportable que dans la Cochinchine voisine. Ces hauteurs que vous apercevez là-bas fournissent des pierres précieuses : émeraudes et rubis, mais la grande richesse du Cambodge consiste dans la culture du riz. Les autres produits principaux sont le poivre, le coton, la gomme-gutte, l’élevage du porc y est en faveur comme dans toute l’Indochine. L’industrie est fort peu développée à cause du manque de moyens de communication. Les

industries existantes dérivent presque toutes de l'agriculture, distillerie d'alcool de riz, fabrication de sucre, tissage d'étoffes de soie... Les Cambodgiens sont très courageux et ont été fréquemment en guerre jusqu'en 1886. On trouve au Cambodge de jolis monuments, comme par exemple le temple d'Angkor.

– J'ai lu autrefois, dit le Parisien, un joli roman intitulé *Tao*... La scène se passait au Cambodge, et il était justement question de ce temple d'Angkor. L'auteur qui avait dû visiter ces régions en donnait des descriptions ravissantes...

LXIX

Où Forster éprouve une désagréable surprise

Une brusque secousse coupa court à cette conversation. L'aéro s'était tout d'un coup appuyé sur la droite, et l'on eût dit qu'il ne pourrait point se redresser, mais Beaucaire, par une habile manœuvre, remit d'aplomb son véhicule aérien. Il avait été surpris par une claque de vent, à la minute où il dépassait une montagne.

L'Anglais avait été tellement effrayé qu'il n'avait pu réprimer un cri.

– Eh bien quoi ! lui dit le Parisien, voilà que vous avez la frousse. Ah ! décidément pour un saboteur d'aéros, vous n'êtes pas brave.

L'avion marchait maintenant à deux cents à l'heure. Le commandant Tavernier réglait la direction.

– Si cela continue, dit-il, nous ne tarderons pas à arriver à Singapour.

Au mot de Singapour, Forster avait relevé la tête... Singapour est une ville anglaise et il espérait qu'il y trouverait du secours.

Le commandant qui devina sa pensée lui dit en souriant :

– Ne croyez pas que nous allons faire escale à Singapour... nous ne nous arrêterons que lorsque nous aurons atteint Sumatra... Par conséquent ne croyez pas que vos compatriotes vont vous délivrer.

– Comment, dit le Parisien, Singapour, est anglais.

– Mais oui, répondit Tavernier.

– Je croyais que c'était chinois...

– C'est indochinois, mais c'est anglais quand même.

– Ils se sont donc établis partout les Anglais ?

– Tu le vois.

On longeait à ce moment le littoral. Beaucaire

s'était mis en descente.

– Est-ce qu'on va atterrir ? demanda Francis.

– Je ne sais, répondit Tavernier.

– Tiens, voilà que nous nous engageons sur la mer.

Par l'acoustique le commandant cria :

– Attention ! tu dérives... où vas-tu ?

Beucaire se retourna et lança quelques mots qui ne parvinrent pas jusqu'aux aviateurs.

– Bah ! il sait sans doute ce qu'il fait, dit le commandant.

Beucaire savait en effet ce qu'il faisait. Il pointait droit sur une île perdue au milieu de la mer. Quand il l'atteignit il la survola un instant, puis se mit en devoir d'atterrir.

– Que fait-il donc ? dit le Parisien à Francis.

– Il a sans doute une idée... M. Beaucaire sait toujours ce qu'il fait.

Bientôt l'avion se posait sur le sol. L'île était assez vaste, et semblait inhabitée...

Beucaire sauta sur le sol, et dit à ses compagnons :

– Descendez...

Tavernier enjamba la carlingue... et Francis l’imita.

– Faut-il faire aussi descendre le prisonnier ? demanda Laval.

– Oui... répondit Beaucaire.

L’Anglais fut débarqué.

– Monsieur, lui dit alors Beaucaire, vous êtes arrivé à destination. Voici une île où vous serez très bien... personne ne viendra vous y déranger... et vous pourrez y jouer votre petit Robinson...

– Quoi ! s’écria Forster... vous allez m’abandonner ici ?

– Oui, monsieur.

– Mais cette île est inhabitée... Que vais-je devenir ?

– Vous deviendrez ce que vous pourrez... Il doit passer des bateaux par ici... Quand vous en apercevrez un, vous lui ferez des signes...

– Je vous en prie... débarquez-moi n'importe où, mais pas ici.

– Je le regrette, mais cet endroit vous convient merveilleusement. Et puis, de quoi vous plaignez-vous ? À Saïgon on vous aurait emprisonné... Ici vous vivrez en liberté...

– La belle affaire, si je dois mourir de faim.

– Non... voyez, il y a là-bas des bananiers... C'est excellent les bananes surtout quand on les cueille sur l'arbre...

– Mais c'est de la cruauté ce que vous faites là...

– Et ce que vous avez fait, monsieur, comment appelez-vous cela ? Estimez-vous encore heureux d'en être quitte à si bon compte.

– Je vous en prie, remarquez-moi.

– Non... vous resterez ici. Peut-être aurez-vous la chance de rencontrer dans cette île un de vos compatriotes... Cela n'aurait rien d'étonnant, car les Anglais sont partout...

– Mais que vais-je devenir ?

– Bah ! vous vous débrouillerez bien... Le besoin rend ingénieux...

– Mais vous voyez bien qu'il n'y a personne dans cette île.

– Tant mieux, vous ne serez pas incommodé par vos voisins.

LXX

L'île sacrée

Forster se faisait suppliant. Pour un peu, il se fût mis à genoux, mais Beaucaire ne se laissa pas émouvoir.

– Je trouve, dit-il, que le châtiment est encore trop doux pour vous. Quand on a agi comme vous l'avez fait, on mérite une punition exemplaire... mais en voilà assez... Débrouillez-vous comme vous pourrez... Il vous restera aussi la ressource de construire un radeau avec des branches d'arbre... Cela vous forcera à travailler... rien n'est meilleur qu'un peu d'exercice.

– Mais s'il y a des bêtes sauvages dans cette île... Je n'ai pas d'armes...

– Bah ! vous leur échapperez en grimpant aux arbres.

– Je vous en supplie, ayez pitié de moi.

Beucaire regarda fixement l'Anglais.

– Et vous, dit-il, avez-vous eu pitié de nous quand vous avez détérioré notre appareil... Vous saviez bien ce que vous faisiez cependant... Vous n'ignoriez pas que nous pouvions nous tuer en repartant dans notre avion... Ne comptez sur aucune pitié de ma part... Adieu !...

Et Beaucaire remonta dans son aéro. Ses compagnons l'imitèrent. Forster s'était cramponné à l'appareil.

– Prenez garde, lui cria Beaucaire... Si vous tenez à vivre, lâchez l'avion, car nous allons vous enlever, et vous piquerez une jolie tête...

L'Anglais lâcha prise...

Au moment où l'aéro prenait son vol, des individus bizarres apparaissaient entre les arbres et s'avançaient vers l'Anglais.

– Vous voyez bien que cette île est habitée, lui cria Beaucaire.

Déjà une dizaine d'hommes à moitié nus entouraient Forster.

Le misérable voulut parlementer, mais comme il ne parlait point la langue des indigènes, ceux-ci se jetèrent sur lui, et le frappèrent avec violence.

L'île dans laquelle les aviateurs avaient déposé Forster s'appelait Huokoa, ce qui en siamois signifie « Île sacrée ».

Aucun étranger n'a le droit d'aborder dans cette île qui est habitée par les prêtres d'une religion fort ancienne, laquelle ressemble assez à la religion bouddhiste.

Forster, on le voit, était mal tombé, et il est certain que si Beaucaire et ses compagnons avaient pu se douter de ce qui allait lui arriver, ils l'eussent bien certainement débarqué autre part.

Pendant qu'ils fuyaient en plein azur, se dirigeant vers la presqu'île de Malacca d'où ils devaient, comme nous l'avons dit, atteindre Sumatra, les prêtres de l'Île sacrée se préparaient à supplicier Forster.

Après l'avoir dépouillé de ses vêtements, ils l'enduisirent d'huile de palme, et le placèrent sur une grande pierre plate, assez semblable à un

dolmen.

Des hommes et des femmes étaient accourus du fond de l'île, et formaient maintenant le cercle autour de la pierre où était étendu l'Anglais.

Bientôt des chants s'élevèrent, des chants monotones dont les paroles ne variaient presque pas... Le grand prêtre prononça alors une allocution, et quand il eut terminé tous les assistants s'inclinèrent.

– *Lia... lia tou !*... clama le grand prêtre.

Le malheureux Forster ne vivait plus... Il se croyait déjà à deux doigts de la mort. Lorsqu'il vit le grand prêtre lever sur lui un énorme coutelas, il poussa un cri et s'évanouit.

Quand il reprit connaissance, il était toujours étendu sur la pierre ; il ressentait à la poitrine une douleur cuisante. Il se souleva, regarda autour de lui. Il était seul.

Il remarqua alors qu'on lui avait fait une entaille circulaire sur le thorax, mais cette entaille n'était point profonde... Elle le faisait néanmoins souffrir.

Bientôt le grand prêtre reparut. Il versa sur la blessure de Forster un baume adoucissant, puis soulevant l'Anglais, le fit descendre de la pierre sur laquelle il était étendu.

LXXI

L'esclave du Grand Prêtre

Forster ne comprenait rien à tout cela.

On le conduisit ensuite au centre de l'île, et on l'affubla d'un costume étrange.

Alors, un insulaire qui connaissait quelques mots d'anglais lui expliqua, non sans difficulté, qu'il était *lohham*, c'est-à-dire esclave, et qu'il ne pourrait plus quitter l'île.

Forster préférait cette triste condition à la mort, car il caressait l'espoir de s'évader un jour. On l'astreignit aux plus durs travaux. On l'obligeait à aller chercher de l'eau à un puits, à racler le sol avec une pelle, à laver les plats qui avaient servi à taire cuire la nourriture du grand prêtre.

En un mot, il devint le domestique des Samoïs

(c'est ainsi que s'appelait la peuplade qui habitait l'île d'Huokoa). La punition était dure, sans doute, mais elle était méritée. Un pareil individu, après ce qu'il avait fait, devait encore s'estimer heureux de vivre. Laissons-le dans son île où il continue de faire métier d'esclave, et allons retrouver nos amis les aviateurs.

Ceux-ci survolent maintenant Pahang, une ville située sur le côté est de la pointe de Malacca. Leur moteur donne régulièrement, et ils espèrent, avant la chute du jour, atteindre Singapour.

– C'est égal, dit Laval, l'English n'a que ce qu'il mérite... et ce n'est pas moi qui m'apitoierai sur son sort. Je ne suis pas méchant, mais je vous assure que si vous m'en aviez donné l'autorisation, je n'aurais pas hésité à abattre ce sale individu d'un coup de revolver...

– Il méritait bien un tel châtiment, répondit Tavernier, mais si nous l'avions tué, cela aurait soulevé un terrible scandale, et aurait peut-être donné lieu à quelque incident diplomatique. Les Anglais ne plaisantent pas quand on tue un de

leurs nationaux...

– Cependant lorsque c'est un malfaiteur ?

– Ils n'admettent pas que des étrangers se substituent à eux pour châtier un malfaiteur.

– Pourtant, ils ne se gênent pas avec nous...

– C'est vrai, mais ils entendent être les maîtres partout.

– Et ils le sont, en effet... mais cela durera-t-il toujours ?

– Qui sait ?

– En tout cas, nous avons agi prudemment... au lieu de tuer ce misérable qui avait détraqué notre avion, nous l'avons déposé dans une île qui m'a semblé assez agréable... Il pourra y méditer sur son sort, jusqu'à ce qu'on vienne le délivrer.

– Si on le délivre !

– Oh ! cela arrivera bien un jour... En attendant, il n'aura qu'à faire comme Robinson, et plus tard, il pourra écrire ses mémoires.

LXXII

Singapour

Beucaire s'était rapproché du sol, comme s'il voulait atterrir, mais il ne tarda pas à reprendre de la hauteur, et à accélérer son allure. Le temps était calme, et il faisait une chaleur étouffante.

– On se croirait dans un four, dit le Parisien en ôtant sa veste et son foulard. Si ça continue, nous allons cuire... Quand je pense qu'il y a quelques jours seulement je gelais là-bas, en Russie. Il y avait près de 20 au-dessous, et maintenant je suis sûr que le thermomètre marque 40 au-dessus.

– Non, fit Tavernier... trente-huit seulement.

– C'est déjà suffisant... Est-ce que ça va durer longtemps comme ça ?

– Oui... mais nous nous y habituerons...

– Moi, je vous avouerai que je préfère la

chaleur. Jamais je n'ai pu m'habituer au climat de la Russie... Dans ce sale patelin-là, je n'ai jamais pu me réchauffer... J'avais continuellement les pieds et les mains gelés... Pensez donc, quand j'étais établi à Moscou, j'avais une petite boutique ouverte à tous les vents... J'avais beau faire un feu d'enfer, ça ne servait à rien... et quand j'ai été prisonnier, c'était pis encore. Beaucoup de mes compagnons sont morts de froid. On nous avait parqués dans un grand bâtiment qui ressemblait à un cirque, et où le vent sifflait, je ne vous dis que ça... Nos gardiens, eux, étaient enfermés dans un cagibi où ils avaient un poêle qui était continuellement chauffé à blanc, et ne s'inquiétaient pas de nous... On pouvait crever, ça leur était bien égal... Vous ne sauriez croire le nombre de pauvres diables qui sont morts avant notre départ pour la Sibérie... et en route, ce fut effroyable... Tout à coup, on voyait des hommes qui s'arrêtaient, fermaient les yeux et s'abattaient sur la neige. Les soldats avaient beau les frapper à coups de crosse, les piquer de leurs baïonnettes, ils ne parvenaient pas à les faire lever. Ah ! quand le froid s'empare de vous,

c'est terrible, on a subitement envie de dormir, on est comme engourdi... et c'est la fin...

– Comme tu as dû souffrir, dit Francis.

– Oui, mon vieux... J'avoue que j'en ai eu ma part. Quand j'étais là-bas dans l'Yser, les pieds dans la boue, la capote trempée comme si on l'avait plongée dans l'eau, je pensais qu'il était impossible d'avoir plus froid et d'être plus malheureux... Je ne me doutais pas à ce moment que je souffrirais davantage encore... Ah ! la Russie, la Russie, je m'en souviendrai.

– Et tu n'es pas près d'y retourner...

– Oh ! ça non, par exemple !... Si on me disait que je dois y retourner un jour, j'aimerais mieux piquer tout de suite une tête du haut de notre avion.

– Il y a peu de chances pour que tu ailles de nouveau villégiaturer en Russie.

– Je l'espère...

On approchait de Singapour...

– Oh ! oh ! dit Laval, j'aperçois là-bas des maisons et de grandes cheminées... tiens, on voit

aussi des bateaux... mais ça a l'air important cette ville-là...

Bientôt on atterrissait dans une grande plaine sablonneuse. On était à environ cinq cents mètres de la ville... Singapour est une importante cité de l'Indochine méridionale, située à la pointe de la presqu'île de Malacca. C'est le chef-lieu de la colonie anglaise des Straits Settlements ; on y compte environ cent quatre-vingt-dix mille habitants.

La ville est divisée en plusieurs quartiers : malais, chinois et malabar. Dans les docks, sur les quais et le port, il y a une animation constante. Singapour n'a point de monuments. À part la cathédrale catholique de Saint-André, de construction moderne, on ne trouve rien dans cette ville capable de retenir l'attention du touriste. Un fort imposant défend la place ; c'est le fort Canning. Le vieux port ou rade de Singapour est une rade profonde et sûre de neuf kilomètres de pourtour.

Il se fait à Singapour un grand commerce de transit : étain, gutta-percha, paille, café et poivre.

Dans le quartier nord sont situés les magasins et les comptoirs. C'est la partie réservée aux négociants, à leurs familles et aux employés du gouvernement. La partie commerçante comprend autant de quartiers qu'il y a de races différentes dans la ville. On y trouve ainsi des quartiers chinois, malais, bengalais, malabar et arabe. Chaque race se livre à un commerce ou à une industrie spéciale. Le quartier chinois, qui comprend presque uniquement des tailleurs et des cordonniers, est le plus curieux à observer à cause de la prodigieuse activité qui y règne. Des rues sont réservées aux restaurateurs, aux marchands. La partie de la ville réservée aux Européens s'étend parallèlement au rivage de la mer. Les maisons construites en briques ou en pierre et entourées de jardins n'ont généralement qu'un étage. Les rues sont larges et droites.

C'est seulement en 1819 que les Anglais, toujours à l'affût des bons endroits maritimes, achetèrent du sultan malais de Johore le droit de s'établir dans l'île jusqu'alors colonisée par les Malais. La petite bourgade de Singapour où ils s'établirent alors comptait seulement cent

cinquante habitants. Bientôt une ville s'éleva rapidement à la place des pauvres cabanes de pêcheurs, Singapour est aujourd'hui fortement fortifiée. La ville est administrée par un gouverneur anglais assisté d'un conseil. Presque tous les pays d'Europe ont des consuls à Singapour où l'Anglais règne en maître.

LXXIII

Nouvelle surprise

Les aviateurs étaient obligés de s'arrêter à Singapour pour faire leur plein d'essence. Dès que la nouvelle de leur atterrissage se fut répandue, de tous côtés les gens accoururent. Le consul français tint à venir féliciter les hardis Français, et les représentants des autres puissances se joignirent à eux. Seuls les Anglais brillèrent par leur abstention. Le gouverneur ne se dérangea même pas, et il envoya pour le représenter, ou plutôt pour le renseigner, un simple lieutenant de vaisseau.

Des discours furent prononcés par le consul français, le consul italien et un commandant belge...

Beucaire répondit, et comme on l'invitait à

venir en ville, il déclina poliment l'offre qu'on lui faisait, car il ne tenait pas à abandonner son avion.

Instruit par l'expérience, il se tenait sur ses gardes.

Il était certain que l'Angleterre, pays sportif par excellence, voyait d'un mauvais œil le raid audacieux qu'avaient résolu d'accomplir trois Français. On se rappelle qu'ils avaient tenté de susciter un concurrent à Beaucaire, mais l'avion qu'ils avaient construit, et qui était parti quelques jours après le Français, ne s'était pas encore montré. Sans doute une panne ou un accident l'avait-il immobilisé, en cours de route.

Quand Beaucaire et ses compagnons eurent rempli d'essence leurs réservoirs, ils se remirent en route, salués par les acclamations d'une foule enthousiaste.

Ils s'élevèrent, et pointèrent droit sur la mer. La distance qu'ils avaient à parcourir pour atteindre l'île de Sumatra était environ de cent quatre-vingts kilomètres et ils eussent vite franchi cette distance si, à mi-chemin, ils n'avaient été

arrêtés par une panne. Il fallut amerrir, et transformer l'aéroplane en hydravion. La mer était calme fort heureusement, et ils ne couraient aucun danger.

Francis croyait à une panne de moteur et c'était aussi l'avis de Beaucaire, mais on s'aperçut bientôt que le moteur et tous ses organes étaient en parfait état.

– Parbleu ! s'écria tout à coup Beaucaire, c'est l'essence qui ne vaut rien.

Il en recueillit un peu dans un récipient, et l'éprouva au densimètre. Il ne tarda pas à se convaincre que l'essence était trafiquée, qu'on y avait mélangé de l'eau et un corps gras dont il ne put déterminer la nature.

Les aviateurs étaient consternés. Quoi qu'ils fissent, ils ne pourraient plus avancer,

– Fatalité ! s'écria Beaucaire... nous aurions dû aller nous-mêmes chercher notre essence et l'acheter chez un commerçant français... Les Anglais nous ont joué le tour... ils espèrent ainsi que leur avion remportera la victoire.

– Ça, dit le Parisien, c’est dégoûtant, et ceux qui ont fait cela mériteraient qu’on leur inflige une sérieuse leçon... C’est criminel un coup comme celui-là... Si au lieu d’être sur la mer nous avions été sur terre, nous risquions de nous casser la figure...

Beaucaire et Tavernier demeuraient silencieux...

– Qu’allons-nous faire ? dit enfin Laval...

– Que veux-tu que nous fassions, répondit Tavernier... il ne nous reste plus qu’à attendre qu’un bateau vienne nous remorquer.

– Et ils sont rares par ici les bateaux...

– Oui... plutôt...

Deux heures s’écoulèrent. L’avion ballotté par une légère houle dérivait au gré du courant qui le portait vers la côte sud... Quand vint la nuit, on alluma le fanal du bord.

– On dirait que nous avançons un peu plus vite, fit remarquer le Parisien.

– Non, répondit Tavernier... nous dérivons à la vitesse de deux nœuds à l’heure...

– C’est peu...

– Certes... et à cette allure-là, il nous faudrait au moins quinze jours pour atteindre la côte.

– Peut-être qu’au jour nous aurons la chance de rencontrer un navire.

– Il faut l’espérer...

Tout à coup Francis se glissa sous la carlingue. Il reparaisait bientôt avec un bidon d’essence...

– Nous avons ces cinq litres en réserve, dit-il... et ça, c’est de la benzoline... Cinq litres c’est peu, mais ce sera suffisant pour mettre en marche notre petit moteur de secours. De cette façon, nous ne dériverons plus...

– C’est vrai, dit Tavernier, je ne songeais plus à cette modeste réserve d’essence qui était surtout destinée à amorcer notre carburateur... Eh bien, c’est fort heureux que nous puissions disposer de ces cinq litres...

LXXIV

Moment d'effroi

Quelques instants après, le petit moteur était mis en marche, et l'hydravion, mis par son hélice marine avançait sur la mer. Il n'avançait pas vite, mais enfin, il pouvait éviter la dérive... La mer était toujours déserte...

– C'est curieux tout de même, dit Tavernier, que nous n'apercevions pas un navire... Pourtant nous sommes dans un endroit où le trafic est d'ordinaire assez important...

– Bah !... répondit Laval, il en viendra bien un, mais s'il se rend à Singapour, il ne pourra nous prendre en remorque... il faudrait en rencontrer un qui se dirige vers Sumatra.

Francis surveillait avec attention le petit moteur de secours, et en réglait la vitesse de

façon qu'il ne consommât pas trop d'essence...

– Nous n'allons pas bien vite, dit-il, mais enfin, nous avançons... Si nous avions eu vingt litres d'essence au lieu de cinq, nous aurions peut-être pu atteindre la côte...

– Non, répondit Tavernier, mais nous n'en n'aurions pas été bien loin...

– Ah ! voyez, on ne pense pas à tout.

– Pouvions-nous nous douter que nous trouverions des gens assez canailles pour trafiquer notre essence...

Les aviateurs étaient navrés, mais le plus navré de tous était certainement Beaucaire, qui voyait déjà son voyage compromis...

Tavernier essayait de le rassurer.

– En somme, lui dit-il, nous n'aurons perdu que quelques heures que nous rattraperons vite... n'était-il pas décidé que nous nous arrêterions dix heures à Singapour... Or, nous n'y sommes demeurés qu'une heure... nous avons donc perdu peu de temps, et si nous avons le bonheur qu'un navire nous aperçoive et nous remorque, nous ne

tarderons pas à atteindre Sumatra.

Soudain Laval poussa un cri :

– Oh ! regardez... regardez, dit-il.

Une flamme haute de deux mètres venait d'apparaître à l'arrière de la carlingue...

LXXIV

Danger évité

Francis ne perdit pas la tête. Il saisit vivement le *stop fire* (c'est-à-dire l'extincteur) et se mit à asperger la flamme qui s'atténua rapidement, et s'éteignit bientôt.

– J'ai eu un rude trac, dit Laval... un incendie à bord, c'est toujours ce que je redoute... Ici, ça allait encore bien, car nous aurions pu nous jeter à la nage, mais suppose qu'une affaire pareille nous arrive à deux mille mètres en l'air...

– C'est très rare, répondit le gosse.

– Ça peut arriver quand même... un retour de flamme, et ça y est... la preuve...

– Notre petit moteur de secours n'est pas si bien conditionné que celui de l'avion... Celui-là, j'en répons... Il pourra avoir des pannes, mais

quant à flamber, ça jamais...

– Oh ! oh ! touchons du bois, s'écria le Parisien en mettant sa main sur le rebord de la carlingue.

Tavernier fit de même, car il était superstitieux, comme tous les marins.

– Maintenant, dit Laval, nous voilà immobilisés...

– Pourquoi cela ? fit Francis.

– Mais le petit moteur doit être grillé.

– Pas le moins du monde, tu vas voir ça...

Au bout de dix minutes un ronflement régulier annonçait que le moteur s'était remis en marche.

L'avion se mit de nouveau à avancer. La nuit était venue, et l'on était toujours loin de la côte.

– Encore heureux, dit le Parisien que la mer soit bonne, sans quoi, nous danserions joliment.

– Oui, fit Tavernier, mais le temps se gâte... Nous pourrions bien avoir un grain.

– Vous croyez ?

– Dame ! le thermomètre monte et le baromètre descend, ce qui est toujours mauvais signe.

– Espérons que nous aurons atteint la côte avant que ça éclate...

– Souhaitons-le, mais dans ces régions, le temps change vite.

– Vous êtes déjà venu par ici ?

– Oui... il y a sept ans environ... Je me rappelle même qu'à l'entrée du détroit de Gaspar nous avons été assaillis par une tempête formidable...

– Nous sommes dans le Pacifique ici ?

– Oui, mais ici le Pacifique prend le nom de mer de Chine méridionale...

– On dit que le Pacifique n'est jamais bien mauvais.

– Qui dit cela ? Des gens qui n'ont jamais navigué sur cette mer... Elle est terrible, au contraire. J'ai vu au nord des Moluques des vagues hautes de vingt mètres...

– Vingt mètres !... tant que ça... mais c'est à

peu près la hauteur d'une maison de cinq étages.

– Oui... et je te prie de croire qu'un navire fait de jolis bonds sur des lames semblables...

– Pourvu que ça n'arrive pas ici... Avec notre aéro, nous serions vite submergés...

– Certes...

Il y eut un silence.

Ce fut cet incorrigible bavard de Laval qui reprit :

– Je ne sais pas si c'est une idée, mais il me semble que le vent fraîchit.

– Oui, et sérieusement encore, répondit le commandant...

– C'est tout de même pas de veine... Tavernier s'efforçait maintenant de diriger l'avion vers le sud-est...

– Où vas-tu, lui cria Beaucaire, tu t'écartes de la côte.

– Je cherche à atteindre une île qui se trouve près d'ici...

– Une île ?

– Oui, l’île Lingga... Si nous parvenons à l’atteindre, nous serons tranquilles...

– Et notre avion ?

– Nous le monterons à terre.

– Si c’est possible.

– Oui, car cette île que je connais est entourée de sable... et il y a une petite baie où nous aurons de l’eau jusqu’à un mètre du bord...

LXXV

Le paquebot français

Le Parisien et Francis se demandaient comment, en pleine obscurité, le commandant parviendrait à trouver la direction dans laquelle se trouvait l'île Lingga. Ils n'osaient l'interroger, mais étaient fort anxieux...

– Vous êtes sûr, demanda enfin Laval, que vous êtes sur la bonne route ?

– Oui, répondit le commandant.

– Cependant, vous n'y voyez goutte...

– Ma carte et mon compas me suffisent...

Francis et le Parisien étaient émerveillés. Comment pouvait-on, en pleine nuit, avec une simple carte et une boussole, se diriger où l'on voulait. Tavernier leur donna quelques explications qui les émerveillèrent.

Cependant la provision d'essence qui se trouvait dans le petit moteur de secours ne tarda pas à s'épuiser, et ce fut alors l'immobilité... On se remit à dériver rapidement, car les courants étaient très forts dans les parages où se trouvaient les aviateurs. Maintenant, au lieu de porter l'aéro à la côte, ils le poussaient dans la direction de Singapour.

– Bon... dit Laval, voilà maintenant que nous retournons chez les Anglais... il ne manquait plus que ça...

– Tant que la mer ne se lèvera pas, dit Tavernier, il n'y aura que demi-mal, car nous finirons bien par rencontrer un bateau.

– Mais si la mer est mauvaise, fit le Parisien, nous ne pourrons être remorqués... et pour nous hisser à bord, ça c'est une autre affaire.

Tavernier ne répondit pas... Il était inquiet. Depuis quelque temps, une brise fraîche se faisait sentir, et de petites vagues venaient lécher, avec un bruit sec, les flancs de l'avion.

– Oh ! fit Laval... ça m'a l'air de se gêter... On

commence à danser...

– Ce n'est rien, répondit le commandant... Si encore le courant nous portait vers la côte, mais non, nous dérivons de plus en plus, et avec rapidité...

– Et l'île que nous devons rencontrer ?

– Ah ! elle est loin maintenant. Nous l'aurions certainement atteinte si notre moteur de secours avait pu fonctionner encore une demi-heure...

– Quel dommage, murmura Francis, que nous n'ayons point pensé à prendre plusieurs bidons d'essence... Ça c'est une leçon... À l'avenir, j'en logerai quelques-uns dans la carlingue.

– Pouvions-nous nous douter aussi, s'écria le Parisien, que nous trouverions des gens assez crapules pour nous fournir de l'essence trafiquée... C'est encore un coup des Anglais, mais ils auront beau faire, ils ne nous empêcheront pas de continuer notre voyage et d'accomplir le tour du monde.

Le vent fraîchissait de plus en plus... On l'entendait gronder dans le lointain, et l'avion

dérivait toujours.

Tout à coup, Tavernier dit à ses compagnons :

– Tiens, voilà que nous changeons de direction... Tant mieux...

– Alors y a du bon ? demanda Laval.

– Oui, car vers le sud, nous allons, je crois, trouver un peu de calme...

Toute la nuit les aviateurs furent ballottés sur une mer qui commençait à devenir assez dure, mais l'aéro qui offrait une large surface se comportait bien sur les lames. C'est à peine si, par instants, celles-ci arrivaient à effleurer le rebord de la carlingue...

Enfin le jour parut. La brise tomba subitement.

– Ah ! ça va mieux, dit Laval... nous commençons à être moins secoués... Tiens, est-ce que c'est une idée, il me semble que j'aperçois là-bas un navire.

Tavernier prit sa jumelle et regarda dans la direction qu'indiquait le Parisien.

– Oui, en effet, dit-il... tu as bien vu... c'est un

bateau à vapeur... et il vient droit sur nous...

– Chouette !... il sera notre sauveur. Décidément nous pouvons dire que nous avons de la veine... Chaque fois que nous croyons que tout va craquer, il nous arrive du secours... C'est à croire que nous sommes protégés.

– Ne nous réjouissons pas d'avance, répondit le commandant., il se pourrait que ce bateau changeât brusquement de direction.

– Vous croyez ?

– Dame ! on ne peut pas savoir.

– Oh ! il a l'air de bien tenir sa route... Pourvu que le courant ne nous entraîne pas loin de lui... Ça, ce serait la guigne par exemple.

Les aviateurs ne quittaient plus des yeux le navire qui grossissait à vue d'œil...

– Ça va bien, fit Tavernier... le courant nous porte droit sur le vapeur... Si je ne me trompe, ce doit être un paquebot... oui... en effet, c'en est un... et un paquebot français encore.

LXXVI

En remorque

C'était en effet un paquebot français qui se dirigeait vers Sumatra... on apercevait maintenant ses deux cheminées rouges et noires.

– Pourvu qu'il nous ait aperçus, dit Laval.

– Oui... il nous a vus, répondit Tavernier... car il a mis le cap sur nous.

Le vapeur se rapprochait. Tout à coup, il poussa un long mugissement, suivi de trois coups de sifflet rapides.

– Il nous prévient, fit le commandant. Il nous dit qu'il va se porter sur notre droite...

En effet, le navire avait ralenti. On apercevait les marins qui se préparaient à lancer un câble.

– Sauvés ! s'exclama le Parisien... Dans

quelques instants, nous allons filer rondement.

Un officier parut sur la passerelle du vapeur :

– Attention ! cria-t-il, on va vous passer une amarre.

– Merci, répondit Tavernier...

– Vous allez à Sumatra ?

– Oui...

– Nous aussi...

Quelques instants après l'aéro solidement amarré au vapeur glissait sur l'eau calme.

Francis et Laval croyaient que l'on allait aborder Sumatra directement, mais ils ignoraient que le vrai port de cette île se trouve sur la côte occidentale. Bientôt le paquebot s'engageait dans la presqu'île de Malacca.

L'île de Sumatra, nommée Saborma par les Arabes et Andelis par les indigènes, a pour capitale Padang. Ses autres villes importantes sont Palembang, Lampong, Bincoulen, Rio, Ayer, Assakan et Banca. L'île est baignée au nord, au sud et à l'ouest par l'océan Indien, au sud-est par

le détroit de la Sonde, qui la sépare de l'île de Java.

L'avion remorqué par le vapeur fit en quelque sorte le tour de Sumatra, pour gagner Sibogha qui est le grand port où peuvent mouiller les navires du plus fort tonnage...

– Pas trop désagréable la petite promenade, dit le Parisien... mais on est tout de même un peu secoués, car il va joliment vite ce paquebot... Heureusement que notre aéro est solide... Si le bois de la carlingue commençait à jouer, l'eau va le raffermir joliment. Est-ce que nous allons encore loin comme ça ? Pourquoi n'aborde-t-on pas sur la gauche...

– Parce que c'est impossible, répondit Tavernier... Il y a là des bancs de sable, des fonds mouvants et des bancs de corail qui rendent la navigation fort dangereuse.

– Tiens... fit Francis, le corail vient sur la mer. Je croyais que c'était une pierre que l'on trouvait dans le sol.

– Non, mon ami, expliqua le commandant, le

corail se trouve le long des rivages. Prenant naissance au-dessous des flots, il croît en hauteur jusqu'au niveau des basses mers. Il existe plusieurs variétés de coraux : le corail rouge, et le corail noir. Quelquefois cependant, il demeure sous la mer, et alors on est obligé d'aller le chercher à faible profondeur. Ce sont des plongeurs et des scaphandriers qui vont le recueillir...

– C'est curieux... dit le gosse. Au moins maintenant, je pourrai dire que j'ai vu des bancs de corail.

– Et tu pourras même en rapporter, car nous en trouverons encore sur notre route.

LXXVII

En plein vol

Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que l'on atteignit l'île Sibogha où est situé le grand port desservant Sumatra. Quand les passagers du paquebot surent que l'avion que le capitaine avait pris en remorque allait faire le tour du monde, ils tinrent à venir féliciter les aviateurs.

Beaucoup les engageaient à descendre et à venir dans l'intérieur de l'île, mais, instruits par l'expérience, Beaucaire et ses compagnons ne voulurent point abandonner leur avion. Ils vidèrent et nettoyèrent leurs réservoirs, puis firent à Sibogha même provision d'essence, et cette fois, celle qu'on leur fournit n'était pas trafiquée. Ils s'en assurèrent d'ailleurs, en faisant tourner leur moteur.

Ils firent également quelques provisions, et après avoir déjeuné assez confortablement s'apprêtaient à repartir quand un reporter appartenant à l'un des plus grands journaux de l'île vint les interviewer, pendant qu'un photographe prenait des clichés.

Ce fut Beaucaire qui, en sa qualité de chef de mission, répondit au journaliste. Il fut modeste, et ne chercha pas à se faire valoir. Il évita d'ailleurs de parler de l'incident de Singapour, car il y avait de nombreux Anglais dans l'île, et ils eussent pu se trouver froissés de voir accuser un de leurs compatriotes, qui n'était cependant qu'une affreuse canaille.

Au moment où les aviateurs allaient reprendre leur vol, de formidables acclamations s'élevèrent, et les cris de « Vive la France ! » plusieurs fois répétés saluèrent leur départ...

L'hydravion glissa pendant quelques instants sur la mer, puis quand il se fut élevé, on rentra les flotteurs qui se trouvèrent automatiquement remplacés par des roues, et l'on se mit à survoler la terre.

– Oh ! oh ! ça gaze, dit tout à coup le Parisien... on voit que l'essence est bonne... Ce n'est pas comme celle de Singapour... Oh ! mais c'est joli au-dessous de nous... quelle verdure... quelles jolies routes... on se croirait au-dessus du bois de Boulogne.

– Bientôt, répondit le commandant, nous voguerons au-dessus de contrées plus sauvages.

– Mais nous n'atterrions pas ?

– Le moins possible...

– En somme, notre voyage avance...

– Oui un peu, mais nous ne sommes pas encore près d'en voir la fin.

– Bah ! espérons que nous la verrons.

– Je le suppose...

– Moi, voyez-vous, je ne suis pas très ferré en géographie... et vous allez peut-être rire de ce que je vais vous dire, mais je n'ai pas la moindre idée de la situation du pays où nous nous trouvons maintenant.

– Tiens, prends cette carte... tu t'y

reconnâtras.

Le Parisien regarda la carte pendant quelques instants, puis dit à Tavernier :

– Oui... je me rends compte maintenant, mais c'est tout.

– Que désires-tu savoir encore ?

– Oh ! peu de chose... Je vois que ce pays est très fertile... Produit-il des fruits ?

– Oui, en effet, il est très fertile. On y trouve des fruits, des pommes, des ananas, des citrons, des oranges et des grenades, mais ce que l'on cultive le plus à Sumatra c'est le café d'abord, puis le riz et le tabac...

– Il doit y avoir joliment des bêtes dans ces grandes forêts que l'on aperçoit là-bas.

– Oui... on y rencontre des orangs-outangs, quelques gorilles, des tigres et des léopards, des éléphants et des rhinocéros.

– Un véritable jardin d'acclimatation, quoi.

– Oui... et je ne parle pas des oiseaux dont les espèces sont des plus variées, c'est là que l'on

voit le casoar, l'hirondelle salangam dont on mange les nids...

– Ah ! par exemple... on mange des nids d'oiseaux ?

– Oui... et c'est excellent, paraît-il.

– Je ne vous cacherai pas que j'aimerais mieux autre chose.

– Il y a aussi des serpents dans cette île.

– Ah ! ça c'est moins agréable, par exemple... Moi, je ne suis pas froussard, eh bien, je vous avouerai que j'ai la frousse des serpents. Cette bête gluante qui rampe sur le sol, ça me répugne... S'il fallait que j'en rencontre un, je n'en mènerais pas large, surtout si c'était un de ces gros serpents qu'on appelle boas, et qui, paraît-il, vous étouffent un homme comme rien. Et les gens qui habitent l'île sont-ils à peu près civilisés.

– Oui, presque tous, quoi qu'il existe encore certaines peuplades qui ont conservé les coutumes de leurs ancêtres, et ont la haine de l'étranger. Ici les habitants sont de race malaise.

On trouve aussi dans les villes des Hindous et des Chinois...

- Sumatra n'est pas à l'Angleterre, j'imagine ?
- Non, elle appartient aux Hollandais...

LXXVIII

Atterrissage forcé

Le Parisien écoutait tous ces renseignements et en faisait son profit. À un moment, il demanda :

– Quand nous aurons traversé cette île, quel pays trouverons-nous ?

– Java...

– Ah ! Java... J'ai eu un oncle qui s'est embarqué autrefois pour ce patelin-là... Je ne sais pas ce qu'il est devenu... Nous avons cru longtemps qu'il nous laisserait une fortune, mais on n'a jamais rien vu venir...

Cette conversation fut interrompue par un bruit bizarre.

– Tiens, fit Laval, qu'a donc notre moteur, on dirait qu'il n'en veut plus... Ça ne serait pas le

moment d'atterrir, car nous sommes en plein au-dessus d'une forêt, qui ne me paraît pas près de finir... Un atterrissage sur les arbres, ça doit être terrible.

– Oui, fit Tavernier, c'est terrible en effet, mais nous n'en sommes pas menacés, d'ailleurs voici notre moteur qui recommence à battre régulièrement.

Cependant, depuis quelque temps, Francis semblait inquiet. Il examinait les haubans et les commandes avec une attention singulière...

Tout à coup, il dit au commandant :

– Oh !... il faut atterrir... et vite, sans quoi, je ne répons de rien.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Tavernier...

– Il y a qu'une de nos commandes ne fonctionne plus, et que deux des ridoirs d'un hauban sont brisés...

– Oh ! oh ! c'est grave, en effet, mais nous ne pouvons atterrir ici...

– Il faut prévenir Beaucaire pour qu'il augmente la vitesse...

– Oh... non... si nous allons trop vite, nous risquons de tout démolir... Laissons aller comme ça, et puis, nous ne devons pas être loin de la mer, nous pourrons nous y poser...

– Pas la peine, dit le Parisien qui, penché par-dessus bord, surveillait la terre... voici une plaine là-bas, qui me paraît suffisante pour un atterrissage.

– C'est juste, répondit Tavernier, mais en s'y prenant maintenant on peut encore s'y poser.

Et rapidement, il cria à Beaucaire :

– Atterris... ne perds pas une seconde...

Beucaire ne demanda pas d'explications. Il avait compris qu'un danger menaçait et il se mit immédiatement en descente. Il était temps, car il se posa sur le sol à l'extrémité de la plaine, à environ cent mètres d'une nouvelle forêt.

– Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il dès que l'avion se fut immobilisé.

– Réparation urgente, répondit Tavernier.

– Ah !

– Oui... commandes et haubans, dit Francis.

– Ce sera long ? demanda Beaucaire.

– Une bonne heure.

– Bien...

Beucaire et Tavernier mirent pied à terre. Il ne resta à bord que Francis et Laval.

– Dommage que cet accident se soit produit, dit Beaucaire, car nous marchions joliment bien, et nous n'aurions pas tardé à dépasser cette région au-dessus de laquelle je ne me sens pas en sûreté...

– Bah ! nous sommes déjà au centre de l'île... Bientôt nous apercevrons Java... et après... Ma foi, après nous voguerons au-dessus d'un archipel... d'une série d'archipels plutôt.

– Avant de quitter Java, il faudra que nous vérifiions sérieusement notre appareil...

– C'était aussi mon avis.

Beucaire demeura songeur.

– Qu'as-tu ? lui demanda Tavernier. Est-ce que tu ne serais pas aussi confiant que lorsque

nous sommes partis ?

– Non... je suis toujours aussi confiant, mais il y a quand même une foule de difficultés que je n'avais pas prévues...

– On les surmontera, va...

– Je l'espère bien...

Les deux amis parlèrent d'autre chose, car ils comprenaient que s'ils se laissaient déjà aller au découragement, ils en arriveraient à broyer du noir de plus en plus.

– C'est superbe ici, dit Tavernier... Regarde là-bas ces arbres magnifiques... Il doit y avoir des oiseaux par ici... Si j'allais à la chasse ?... Que dirais-tu d'une bonne volaille cuite sur un joli feu de bois ?

– Ma foi, j'avoue que cela vaudrait mieux que nos conserves...

– Viens-tu avec moi ?

– Non... je préfère surveiller un peu le travail... Si Francis avait besoin d'un renseignement, je pourrais le lui donner.

– Laval est-il bien nécessaire ici ?

– Ma foi, je ne sais... Attends, je vais demander à Francis.

Le gosse consulté répondit qu’il pourrait très bien achever seul le travail.

– Alors, dit Beaucaire, emmène Laval avec toi.

LXXIX

Une rencontre

Le Parisien avait entendu.

– Où allons-nous ? demanda-t-il au commandant.

– Nous allons à la chasse.

– Chouette... Attendez que je prenne un fusil et des cartouches... Quelle bête allons-nous chasser ? La grosse ou la petite ?

– La petite, mais fais comme moi, prends quand même des cartouches à balles...

Quelques instants après, Tavernier et le Parisien s'en allaient.

– Ne vous écartez pas trop, leur recommanda Beaucaire.

– Sois tranquille, répondit Tavernier.

Bientôt, ils s'engageaient sous bois.

– Oh !... fit Laval, y a pas de sentiers par ici...
faudrait voir cependant à trouver un passage...

– Ici sur la droite, dit le commandant.

Ils écartèrent des lianes et trouvèrent une éclaircie... Quelques oiseaux s'envolèrent à leur approche, mais si rapidement qu'ils n'eurent pas le temps de les tirer.

Soudain, ils tressaillirent. Un cri terrifiant, un cri humain venait de se faire entendre à côté d'eux. Presque au même instant, il y eut un effroyable rugissement, et, à travers les branches, ils aperçurent un homme qui se débattait entre les pattes d'un tigre...

– Faut-il tirer ? demanda le Parisien...

– Oui... répondit Tavernier.

Laval fit feu, mais ne fit que blesser la bête, qui, furieuse, lâcha sa victime et se précipita sur le Parisien, qui se trouvait à quelques mètres devant Tavernier.

Le commandant était un homme de sang-froid. Il visa la bête au défaut de l'épaule et, au moment

où elle bondissait, pressa la détente. Le tigre s'abattit comme une masse, remua un moment les pattes, souleva la tête, puis la laissa retomber. Il était mort...

– Ben, vrai !... il était temps, s'écria Laval... Une seconde de plus et j'étais flambé... Merci, commandant, vous m'avez sauvé la vie, et je ne l'oublierai pas... Ouf ! quelle suée ! on a beau ne pas être froussard, quand on voit une grosse bête comme ça se précipiter sur vous, on n'en mène pas large... Dieu de Dieu ! quel animal... Il est de taille. Pour un tigre, c'est un vrai tigre. J'ai envie de le dépouiller et d'en emporter la peau.

À ce moment, un homme se dressa entre les herbes. C'était un individu replet, vêtu d'un complet de toile blanche et chauve comme un genou. Il se baissa, ramassa son chapeau et ses lunettes qui étaient tombés à terre, et s'avança vers le commandant et Laval.

– Messieurs, leur dit-il en les saluant, vous êtes arrivés fort à propos pour me délivrer de ce vilain quadrupède carnassier... Permettez que je me présente à vous... Onésime Paturel,

entomologiste... membre de l'Académie des Sciences...

– Commandant Tavernier...

– Édouard Laval...

Le gros homme serra les mains de ceux qu'il appelait ses sauveurs.

– Vous vous étiez égaré dans ces régions ? demanda le commandant.

– Moi... pas du tout... J'étais en exploration.

– Ah ! vous êtes explorateur ?

– Pas précisément... Je suis entomologiste, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Vous êtes sans doute étonnés de me trouver seul dans ces parages. Hier encore, j'avais avec moi une escorte de Malais, mais ces gens m'ont abandonné. Ils avaient probablement flairé le tigre, et ne se souciaient point de faire sa connaissance... Cette nuit, ils ont décampé, me laissant seul dans cette forêt.

– Sans armes ?

– Non, j'ai un Remington, mais je n'ai pas eu

le temps de m'en servir, car l'attaque de la bête a été pour ainsi dire foudroyante... Depuis quelque temps, j'entendais un bruit bizarre dans les buissons, mais je n'y prêtais pas attention tout d'abord, c'est seulement quand la vilaine tête jaune de la bête se montra que je compris, mais il était trop tard... Je n'ai pas eu le temps de saisir mon fusil que j'avais déposé sur l'herbe.

– Mais savez-vous que c'est très imprudent de s'aventurer dans de pareilles régions ?

– Bah !... ce n'est pas d'aujourd'hui que je villégiature dans les forêts.

– Et vous y trouvez des choses intéressantes ?

– Quelquefois... ainsi, tenez, si ce maudit tigre n'était pas venu me déranger, je mettais la main sur un insecte rare, le *bombyx trigonocéphale*, qui a aujourd'hui presque complètement disparu de la surface du globe. Mes amis les savants prétendent tous qu'il n'existe plus, et certains vont même jusqu'à affirmer qu'il n'a jamais existé. Quelle erreur !... Voyez, ici, dans l'île de Sumatra, j'en avais découvert un... je n'avais qu'un geste à faire pour le saisir avec mon « attrape-

papillons »... Il a fallu qu'une vilaine bête vienne me faire tout manquer... Enfin, ce n'est que partie remise... Je retrouverai bien mon « bombyx ».

– Vous pourriez aussi rencontrer un autre tigre.

– Croyez-vous ?

– Dame !...

– Je me tiendrai sur mes gardes, et cette fois, je n'abandonnerai pas mon fusil.

– Ces bêtes-là arrivent vite... À votre place, monsieur, puisque vous n'avez plus d'escorte, je ne resterais pas ici...

Le gros homme regarda Tavernier, demeura quelques instants silencieux, puis répondit :

– Je ne puis cependant pas renoncer à mon exploration...

– Est-il bien nécessaire que vous capturiez ce *bombyx trigonocéphale* ?

– Si j'ai quitté Paris pour venir dans ces régions, c'est que la chose en valait la peine...

– Ainsi, pour vous procurer un insecte, vous

n'avez pas craint d'entreprendre un si long voyage ?

– Non, monsieur. Ce n'est d'ailleurs pas le premier que je fais... Toute ma vie, j'ai couru le monde.

– Toujours à la recherche de votre insecte ?

– Non... il n'y a que deux ans seulement que je suis à la recherche du *bombyx*.

– Et quand vous l'aurez trouvé, vous serez bien avancé.

Le savant roula de gros yeux derrière ses lunettes...

– Mais, monsieur... oui... certainement, je serai bien avancé, comme vous dites, car j'aurai prouvé à mes confrères qui mettent en doute mes affirmations que le *bombyx trigonocéphale* qui, autrefois, était assez commun dans l'Inde d'où il a disparu, se trouve encore à Sumatra et à Java...

– Vous avez aussi l'intention de vous rendre à Java ?

– Oui... si je ne trouve rien ici...

- Et comment voyagez-vous dans ces régions.
- Cela dépend... quelquefois je vais à cheval, le plus souvent en voiture ou à pied.
- À pied !... ce ne doit pas être bien agréable.
- Que voulez-vous, il faut bien... Jusqu'ici, avec mon escorte, j'avais voyagé à cheval, mais ces maudits Malais se sont enfuis avec nos bêtes... de sorte que maintenant, je n'ai plus de monture...
- Et la première ville habitée est loin d'ici ?
- Trois cents kilomètres environ.
- Mais il vous faudra quinze bonnes journées pour regagner la ville, et encore en faisant vingt kilomètres par jour, ce qui n'est pas facile dans ce pays-ci.
- Bah ! je ferai comme je pourrai... Ce n'est pas le courage qui me manque... Je dormirai le jour, et marcherai la nuit...
- La nuit ?
- Oui, car le jour il fait trop chaud.
- Mais, c'est la nuit, que les bêtes fauves

sortent de leurs tanières.

– Elles en sortent bien aussi le jour, vous venez d'en avoir la preuve...

– Si vous voulez, nous allons vous emmener.

– Vous avez des chevaux ?

– Mieux que ça...

– Des chameaux ?

– Mieux encore...

– Une automobile... mais vous ne devez pas aller bien vite, car on a oublié de tracer des routes par ici...

– Nous n'avons que faire des routes.

– Alors, je ne comprends pas...

– Venez, vous allez comprendre...

Le bonhomme hésitait. Enfin, il prit son fusil, son sac, et la boîte où il mettait les insectes qu'il capturait, et suivit les deux hommes.

LXXX

Une imprudence

– Parbleu ! dit-il quand il aperçut l’avion, vous m’en direz tant... Ainsi vous êtes aviateurs... Oh ! mais il est de taille votre appareil, c’est un vrai monument... Avec cela vous pouvez faire le tour du monde...

– Mais c’est ce que nous faisons aussi, répondit Tavernier en présentant le vieux savant à Beaucaire : « M. Onésime Paturel, dit-il, un entomologiste qui, par amour de la science, ne craint pas de braver tous les dangers. »

– Oh ! fit le savant... Croyez que je ne les recherche pas. Quand ils arrivent, je les subis, voilà tout.

– Monsieur, ajouta Tavernier, était, quand nous l’avons rencontré, aux prises avec un tigre.

– Un tigre ! s'écria Beaucaire.

– Oui, et un beau, je t'assure... Nous l'avons tué fort heureusement.

– C'est M. Tavernier qui l'a tué, déclara le Parisien... moi, je l'avais raté.

– Non... rectifia le commandant, tu l'avais blessé, ce qui était pis.

Francis, qui avait entendu, se pencha hors de l'appareil, pour regarder... Il crut d'abord avoir mal entendu, mais le reste de la conversation l'édifia suffisamment. Sautant à bas de la carlingue, il s'approcha de Laval, et lui dit :

– On peut le voir ?

– Qui...

– Mais le tigre parbleu !...

– Oui... c'est facile., viens avec moi.

Tavernier qui les vit partir demanda :

– Où allez-vous ?

– Francis veut voir le « monsieur rayé », dit Laval...

– Attention ! hein ?... Tu as ton fusil ?

– Oui, commandant, et, cette fois, s’il se présente un nouveau tigre, je ne le manquerai pas...

– Vous feriez mieux de rester ici.

– Oh !... cinq minutes... le temps d’examiner la bête, et nous revenons.

– Ta réparation est terminée, Francis ?

– Oui, commandant...

– Eh bien, hâtez-vous, nous allons repartir.

Les deux jeunes gens s’en allèrent, pendant que Beaucaire et Tavernier interrogeaient le vieux savant. Celui-ci, qui ne s’attendait pas à rencontrer un aéroplane dans ces régions désertes, se montrait émerveillé... Il posait aux aviateurs questions sur questions, et en avait presque oublié son *bombyx trigonocéphale*...

– Ainsi, dit-il, vous faites le tour du monde ?

– Oui... répondit Beaucaire...

– Mais vous suivez un drôle d’itinéraire...

– Oui... il est drôle en effet, mais c’est à

dessein que je l'ai choisi si compliqué...

– Vous passerez par Java ?

– Oui... et j'espère que nous y serons demain...

– Oh ! demain...

– Mais oui... vous ignorez donc que nous pouvons faire près de deux cents kilomètres à l'heure...

– Tant que cela ?... c'est prodigieux... où s'arrêtera le progrès ? Moi aussi, j'ai l'intention de me rendre à Java, mais je mettrai plus de temps que vous pour y arriver...

– Vous pouvez venir avec nous.

– Quoi ! vous m'emmèneriez ?...

– Mais oui... si le cœur vous en dit.

– Je vous crois... À présent, je n'ai plus rien à faire ici... Mon escorte m'a abandonné... Il faut que je trouve d'autres guides. D'ailleurs, cette région n'est pas sûre...

– Nous nous en sommes aperçus, dit Tavernier...

– Oh ! fit le vieux savant, il n'y a pas que des

bêtes fauves par ici... Il existe dans cette forêt, je crois, une peuplade fanatique et cruelle chez laquelle il ne ferait pas bon tomber.

– Ah ! vous êtes sûr ?

– C'est du moins ce qu'on m'a dit... et si les Malais m'ont abandonné, ce n'est pas seulement la peur des tigres qui les a décidés à fuir...

– Si vous voulez quitter cette région, nous sommes tout disposés à vous emmener...

– C'est que je suis gros... et assez lourd...

– Bah ! cela n'a aucune importance...

– Je croyais que les avions étaient réglés pour n'emporter qu'un certain poids.

– Certes... il y a une limite, mais nous n'en sommes pas à quelques kilos près... Nous pourrions encore emporter quatre hommes comme vous...

– Pas possible ?... Merci... Mais je vais peut-être vous gêner ?...

– Pas du tout... D'ailleurs, nous sommes heureux de pouvoir rendre service à un Français...

– Vous êtes bien aimable... et je ne sais comment reconnaître...

– Bah ! ne parlons pas de ça...

– Vous partez, bientôt ?

– Mais tout de suite... nous n’attendons plus que nos deux passagers.

– Ah ! ces jeunes gens qui sont allés jeter un coup d’œil sur le tigre ?

– Oui... et je m’étonne qu’ils ne soient pas encore revenus...

À ce moment, on entendit du côté de la forêt un cri bizarre suivi d’une sorte de râle...

– Tiens ! fit Tavernier... qu’est-ce que cela ? Est-ce que nos deux amis auraient été attaqués par un tigre... Mais non... cependant, car on aurait entendu au moins un coup de feu.

LXXXI

Disparus

Beucaire et Tavernier se regardèrent. Une même inquiétude s'était emparée d'eux... Ils appelèrent :

– Francis !... Laval !...

Personne ne leur répondit.

– Il faut aller voir, dit Beaucaire, en prenant un Remington dans la carlingue...

– Oui... allons, fit Tavernier, en vérifiant la batterie de sa carabine.

– Je vous accompagne, proposa le savant...

– Vous avez une arme, demanda Beaucaire... ah ! bien... je vois que vous avez un fusil...

Tous trois s'avancèrent dans la direction de la forêt. Arrivé à l'endroit où il croyait trouver le

tigre, Tavernier constata qu'il avait disparu.

– C'est curieux, murmura-t-il... C'est pourtant bien là qu'était la bête.

– Certes, répondit le vieux savant... et, tenez, on voit encore du sang sur l'herbe...

– Alors, la bête n'était point morte... oh ! mon Dieu, pourvu...

– Mais si... mais si, je vous assure qu'elle était bien morte...

– Pourtant,... voyez, elle n'est plus là... et nos deux amis ont disparu, eux aussi... C'est à n'y rien comprendre... Ils ont dû se réfugier quelque part pour éviter peut-être un nouveau fauve...

Et le commandant appela de nouveau :

– Francis !... Laval !...

Pas de réponse.

– Oh ! cela devient grave ! dit Beaucaire...

– Oui, murmura le commandant...

M. Paturel s'était baissé. Il examinait le sol.

– Regardez, dit-il, ici l'herbe est foulée... On

dirait que des gens ont marché à cette place, et plus loin aussi...

– Ce que je ne comprends pas, répondit Tavernier, c'est que le tigre ait disparu. En admettant que nous ne l'ayons pas tué et qu'il se soit enfui... Francis et Laval ne lui auraient pas donné la chasse... ils auraient tiré sur lui... et cependant, nous n'avons pas entendu de coups de fusil.

Le vieux savant scrutait toujours le sol. À l'endroit où l'herbe cessait et où apparaissait le sable, il remarqua encore des traces de pieds nus.

– Voyez, dit-il...

Beucaire et Tavernier comprirent. Francis et le Parisien avaient été enlevés... Mais par qui ? Et pourquoi le tigre n'était-il plus là ?

– Ah ! fit Beaucaire, pourquoi les avons-nous laissés partir ?

– Pouvions-nous nous douter, répondit le commandant...

– Qu'allons-nous faire ?

– Mais les chercher, tâcher de les retrouver...

– Ce sera difficile, murmura M. Paturel.

– Qu'en savez-vous ? fit le commandant d'un ton bourru... Personne ne vous force à venir avec nous.

Le vieux savant protesta :

– Vous vous êtes mépris sur le sens de mes paroles, fit-il... J'ai dit qu'il serait difficile de retrouver vos amis, mais je n'ai pas dit que je refusais de vous accompagner. Ils m'ont sauvé la vie, et je serais un ingrat, si je ne faisais rien pour les retrouver. J'ai beau n'être qu'un vieux bonhomme de savant, je ne manque ni de cœur ni de courage.

– Excusez-moi, dit Tavernier, mes paroles ont certainement dépassé ma pensée... Cette disparition me trouble et m'afflige, car ceux qui viennent de disparaître sont de braves et bons garçons...

– Je suis prêt à les rechercher avec vous... mais votre avion... vous n'y songez pas ? Allez-vous l'abandonner ainsi ? Ceux qui ont enlevé vos amis sont bien capables de détériorer aussi

votre appareil.

– Vous avez raison, fit Beaucaire...

La situation était embarrassante. Il fallait cependant se mettre à la recherche de Francis et de Laval... Enfin, il fut décidé que Beaucaire survolerait la forêt, pendant que Tavernier et le vieux savant tâcheraient de découvrir les disparus.

Il avait été convenu que Beaucaire ne s'élèverait point bien haut, et que de temps à autre, il reviendrait à son point de départ. Il mit son moteur en marche, et bientôt l'avion s'envolait.

Le commandant et son compagnon s'avancèrent dans la forêt, le fusil à la main, prêts à faire feu à la première alerte.

Ils ne disaient pas un mot, prêtaient l'oreille au moindre bruit.

Parfois ils s'arrêtaient, demeuraient un instant immobiles, puis se remettaient en marche.

Ils atteignirent bientôt une petite clairière. Là, sur le sol, les traces de pas étaient parfaitement

visibles.

– Je ne me trompais pas, dit le vieux savant à voix basse. Vos amis ont été victimes de cette peuplade qui effrayait tant mes guides, et qu'ils redoutaient bien plus que les bêtes fauves.

LXXXII

Minutes d'angoisse

Les deux hommes entendaient le moteur de l'avion ronfler au-dessus de leurs têtes. Tavernier conservait l'espoir que Beaucaire apercevrait peut-être quelque chose, et qu'en ce cas, il tâcherait de trouver un endroit propice pour atterrir.

La forêt devenait de plus en plus touffue.

Quand le commandant et M. Paturel eurent franchi la clairière où ils s'étaient arrêtés un moment, ils éprouvèrent les pires difficultés pour avancer.

Bientôt, ils comprirent qu'il leur serait impossible l'aller plus loin. Il leur eût fallu des haches pour se frayer un passage à travers cette forêt vierge.

Tout à coup un énorme serpent enroulé autour l'un arbre se mit à siffler à leur approche, et ils n'eurent que juste le temps de se rejeter en arrière, car déjà l'affreux reptile desserrait ses anneaux pour se laisser glisser à terre.

– Tuons ce reptile... tuons ce reptile, dit Paturel... c'est un boa constrictor... S'il se jette sur nous, nous sommes perdus !

Et le vieux savant, avec une audace que l'on n'eût pas soupçonnée chez un homme d'allure aussi pacifique, s'approcha du reptile toujours enroulé autour de l'arbre et lui fit éclater la tête d'un coup de feu.

– Nous voilà toujours débarrassés d'un ennemi dangereux, dit-il, pourvu que nous n'en rencontrions pas d'autres.

Au bruit de la détonation, un cri lointain avait répondu.

– Vous avez entendu ? dit le commandant.

– Oui... il me semble qu'on a appelé... la voix venait de ce côté...

Et le vieux savant étendit la main vers la

droite...

Les deux hommes revinrent en arrière. Bientôt, ils remarquèrent un endroit où le feuillage était écarté, puis aperçurent une sorte de sentier sur lequel ils relevèrent des traces de pas.

– C'est par là qu'ils sont passés, dit M. Paturel... Tâchons de les surprendre. Combien avez-vous de cartouches à tirer ?

– Seize, répondit Tavernier.

– Et moi douze... Êtes-vous bon tireur ?

– Oui...

– Moi aussi...

– Allons !

Sans souci du danger, les deux hommes se glissèrent dans le sentier.

Ce qu'ils faisaient là était bien audacieux. Ils pouvaient être surpris, massacrés, mais ils ne songeaient pas à cela, ils avançaient toujours.

Le chemin s'élargissait maintenant, et était légèrement en pente.

Soudain, entre les feuilles, Tavernier crut

apercevoir une figure humaine, mais il finit par se persuader que ce qu'il avait pris pour une figure était un tronc d'arbre jaunâtre qui apparaissait entre les branchages.

M. Paturel, lui, n'avait rien vu, et continuait d'aller de l'avant, le fusil en arrêt, comme un chasseur qui s'attend à voir surgir un animal.

Tavernier se tenait de plus en plus sur ses gardes.

Bientôt, il touchait l'épaule de son compagnon, et lui disait, à voix basse :

– Écoutez...

– On dirait que l'on marche derrière ces feuilles...

– Oui... c'est certain...

– Arrêtons-nous...

Ils s'arrêtèrent, et s'accroupirent un instant. Le bruit avait cessé.

– On nous guette, c'est certain, chuchota le commandant... Si nous pénétrions brusquement dans ce taillis.

– Si vous voulez...

Aussitôt ils se précipitèrent dans un fourré ; il y eut un bruit de branches froissées, puis ce fut tout.

– Il n’y a pas de doute, dit le vieux savant, nous étions suivis. On cherche à nous surprendre.

Bientôt, ils entendirent des craquements à droite et à gauche du sentier qu’ils suivaient. Alors, ils eurent l’impression que des gens qu’ils ne voyaient pas, mais qu’ils devinaient derrière les branchages, n’attendaient qu’un moment favorable pour se jeter sur eux.

Ils firent halte, se demandant s’ils devaient continuer à avancer. Un instant, ils eurent l’idée de se dissimuler derrière le feuillage, mais ils n’osaient quitter le chemin de peur de tomber sur ceux qui les pistaient. Revenir en arrière, il n’y fallait pas songer...

La situation était critique. Ils s’étaient arrêtés, s’étaient placés dos à dos pour faire face à l’ennemi, quand soudain, ils entendirent remuer au-dessus de leur tête. Cependant ils ne voyaient

toujours rien.

– Si nous tirions au hasard, parmi ces branchages, proposa M. Paturel à voix basse.

– Ce serait gâcher nos munitions pour rien...

– C'est vrai... alors... que faire ?...

Ces mots étaient à peine prononcés que les deux hommes se sentirent enveloppés, saisis ; ils voulurent faire feu, leurs bras immobilisés, empêtrés dans un réseau de mailles ne purent se lever. Presque aussitôt, ils étaient roulés, empaquetés pour ainsi dire dans une sorte de filet. Ils se sentirent soulevés, emportés, sans qu'il leur fût possible de se défendre.

Cela avait été si vite fait qu'ils ne comprenaient point ce qui leur était arrivé, mais ils ne tardèrent pas à tout s'expliquer. Des hommes perchés sur les arbres qui bordaient le sentier avaient laissé tomber sur eux un grand filet dans lequel ils avaient été immobilisés...

Ils étaient pris, bien pris ! Qu'allait-il leur arriver.

À travers les mailles du filet, ils apercevaient

des hommes jaunes, à moitié nus, coiffés de turbans, les reins entourés d'un lambeau d'étoffe.

Au bout d'un quart d'heure, ceux qui portaient les deux prisonniers s'arrêtèrent brusquement.

Des cris farouches s'élevèrent de toutes parts.

On était arrivé dans une sorte de camp situé dans une large clairière, autour de laquelle s'élevaient des huttes de bambou recouvertes de feuillage.

Tavernier et le vieux savant tenaient toujours leurs fusils, mais ne pouvaient s'en servir. On leur frappa sur les mains pour les leur faire lâcher, et comme ils tenaient bon, on les étourdit à coups de matraque.

LXXXIII

Le tigre sacré

Quand ils revinrent à eux, ils étaient étendus sur le sable, solidement ligotés. Devant eux, sur une petite éminence, un homme était assis.

Autour de cet homme se tenaient rangés des êtres horribles, armés de lances. Le commandant se souleva sur les coudes, et aperçut, à quelques pas de lui, Francis et Laval, également attachés.

– Ah ! mes pauvres amis, cria Tavernier...

– Vous en faites pas, commandant, répondit le Parisien... nous nous en tirerons encore, vous verrez... Au Tonkin, j'ai été plus malade que ça, et j'en suis revenu.

– Quels sont ces gens ?

– Des sauvages, parbleu !...

– Si encore on pouvait s’expliquer.

– J’ai bien essayé, mais ils n’ont pas compris un mot de ce que je leur ai dit.

Cependant, l’homme assis sur le tertre de sable avait fait un signe. Les prisonniers furent saisis, mis debout, et on les poussa vers cet homme qui était certainement le chef de la tribu.

À ses pieds, ils remarquèrent le tigre que Tavernier avait tué. L’animal était étendu sur un lit de feuilles.

– *Siapa ada disita*, prononça le chef.

– Comprends pas, répondit le Parisien.

– *Tahukah hum...*

– Nous n’entendons rien à votre charabia... parlez français, si vous voulez qu’on vous réponde...

Le chef leva la tête, et fit entendre un petit sifflement.

Un de ses hommes s’approcha auquel il donna quelques ordres, sans doute. Quelques instants après, un vieillard vêtu de haillons et d’une saleté

repoussante faisait son apparition. Il causa quelques instants avec le chef, puis se tournant vers les prisonniers.

– English ? dit-il.

– Non... répondit Laval.

– Hollandais ?...

– Mais non... nous sommes Français...

Le vieillard, qui était l'interprète de la tribu, hocha longuement la tête, puis s'entretint de nouveau avec le chef. Celui-ci fit de grands signes, roula des yeux furibonds, puis se leva. Le vieillard se tenant à sa droite, les deux bras levés vers le ciel.

Enfin, il s'inclina, baisa les genoux du chef, et s'avançant vers les prisonniers, leur dit en un français bizarre que nous renonçons à reproduire ici.

– Vous avez attiré la malédiction sur la tribu des Rumahs... et vous allez expier votre crime... La loi des Orangs ne fait jamais grâce à ceux qui apportent ici le malheur.

– Le malheur ! s'écria Laval... qu'est-ce qu'on

vous a fait ?... expliquez-vous, au moins.

Le vieillard croisa les bras sur sa maigre poitrine, et prononça, foudroyant les prisonniers du regard :

– Ce que vous avez fait, misérables !... Ce que vous avez fait ?... Vous avez tué le tigre sacré !...

– Pour un tigre sacré, répondit le Parisien, c'était un sacré tigre... Il voulait nous dévorer, et dame, nous l'avons mis à la raison... Un tigre sacré doit se conduire mieux que ça... En tout cas, vous pourrez le remplacer... ce ne sont pas les tigres qui doivent manquer par ici... Votre chef en sera quitte pour se faire une descente de lit avec la peau de celui-ci.

L'interprète, qui ne saisit pas très bien l'ironie de cette réponse, fronça le sourcil et prononça d'une voix grave...

– Notre loi est formelle... Celui qui tue le tigre sacré mérite la mort.

– Mais comment pouvons-nous savoir, répliqua Laval, que c'était un tigre sacré... il fallait lui mettre un écriteau dans le dos : tigre

sacré, regardez mais n'y touchez pas.

– La loi des « Orangs » est impitoyable envers ceux qui ont tué l'animal sacré... Vous serez tous quatre condamnés à mort.

– Pardon, objecta le Parisien, il n'y en a qu'un qui a tué le tigre...

– Ceux qui t'accompagnent ont permis que ce crime s'accomplît, ils méritent la mort eux aussi.

Tavernier voulut intervenir, mais l'interprète ne l'écouta pas. Il causait en ce moment avec le chef qui, probablement, lui donnait des instructions...

Enfin, il se tourna de nouveau vers les prisonniers et leur dit :

– Préparez-vous à mourir... Le chef vient de décider que votre supplice aurait lieu dans deux heures d'ici.

Les prisonniers comprirent qu'ils n'avaient plus à espérer... seul Laval n'avait pas perdu confiance.

– Tout n'est pas perdu, dit-il à Tavernier. M. Beaucaire s'est sans aucun doute lancé à notre

recherche, et il va montrer à tous ces abrutis que des Français ne se laissent pas intimider par des sauvages... La place est large, il a du champ devant lui, il pourra donc atterrir...

– Sans doute, répondit le commandant, mais malgré tout son courage, toute son énergie, que fera-t-il, seul contre une bande de gens aussi féroces que fanatiques...

– Oh ! il saura s’y prendre, j’en suis sûr...

– Songe que nous n’avons plus que deux heures à vivre.

– En deux heures, il se passe bien des choses.

Francis s’efforçait de paraître calme, mais le pauvre gosse était bien inquiet. Il avait entendu les paroles de l’interprète, et ces paroles l’avaient fait frissonner. Ainsi, il était condamné à mort avec ses compagnons.

Bientôt, le moment du supplice arriverait. Et il songeait à sa mère et à sa petite sœur qu’il ne reverrait plus. À cette pensée, des larmes coulèrent le long de ses joues, et malgré lui il se prit à sangloter doucement.

– Pleure pas, petiot, lui dit le Parisien... Tu vas voir que tout va s'arranger et que tous ces sauvages-là n'en mèneront pas large tout à l'heure. C'est M. Beaucaire qui va nous tirer de là.

– Viendra-t-il ? murmura Francis.

– Bien sûr qu'il viendra. En ce moment, il est en train de survoler la forêt...

– Mais on n'entend pas le bruit de son moteur.

– Te désole pas, nous allons bientôt l'entendre... et tu vas voir la frousse que vont avoir toutes ces têtes à massacre quand elles apercevront notre aéro...

LXXXIV

Situation critique

Le chef des Rumahs s'était levé.

Maintenant, il levait les bras vers le ciel, et poussait des cris rauques.

– Qu'est-ce qu'il a cet imbécile-là, dit le Parisien. Est-ce qu'il devient fou ? Regardez donc comme il s'agite.

Le chef descendit enfin du petit tertre sur lequel il se tenait. Tous ses sujets se prosternèrent avec un ensemble parfait.

Ils demeurèrent pendant cinq minutes environ la face contre terre, puis à un signal se relevèrent comme un seul homme. Alors, ils se mirent à tourner autour des prisonniers, en chantant une lugubre mélodie.

Le chef était remonté sur son tertre et chantait

aussi, en faisant des contorsions grotesques.

Quand le chant cessa, les Rumahs se prosternèrent de nouveau, puis disparurent derrière les arbres. Il ne resta plus auprès des prisonniers que quatre hommes armés de lances.

– Où sont-ils partis, ces animaux-là, dit Laval... Tiens, le chef a disparu aussi... Dommage que nous soyons attachés... car ce serait le moment de fuir.

– Oui, soupira M. Paturel qui n'avait encore rien dit, mais nos liens sont solides...

– En une demi-heure, je me chargerais bien de les rompre... si nous n'étions pas surveillés par ces quatre escogriffes... Ah ! c'est égal, je ne m'attendais pas à cela... Se faire prendre au filet, comme des poissons...

– On n'entend toujours pas le bruit du moteur, murmura Francis...

– Oh ! nous l'entendrons bientôt, j'en ai la conviction. M. Beaucaire n'est pas homme à nous abandonner ainsi.

– Sûrement, répondit Tavernier, mais que

pourra-t-il faire, seul contre cette bande d'enragés ?

– Parbleu, il se fera un rempart de son avion et vous les canardera d'importance. Il a des armes et des munitions à bord, il saura s'en servir... Vous allez voir comme il va fusiller tous ces marabouts là... Ils tomberont comme des capucins de cartes.

Les Rumahs venaient de reparaître. Ils avaient revêtu des habits aux couleurs bariolées, et s'étaient coiffés de feuillage.

– Quelle est cette mascarade ? dit le Parisien.

Le chef, qui portait, lui aussi, une couronne de feuilles, était remonté sur le petit tertre où il se tenait l'instant d'avant. À la main, il tenait une palme verte qu'il agitait comme un éventail. Ses hommes formaient maintenant le cercle autour de lui, et il leur parlait en un langage affreusement guttural.

Quand son discours fut achevé, tous les Rumahs poussèrent un grand cri et se mirent à danser en chantant autour des prisonniers. Ensuite, ils allèrent cueillir des feuilles et les

semèrent sur le sol.

Tout à coup, M. Paturel qui était étendu à terre, à côté de ses compagnons, essaya de se soulever, en faisant des efforts désordonnés.

– Qu’avez-vous ? lui demanda le commandant.

– Vous n’avez pas vu ?

– Non...

– Le bombyx... Je viens d’apercevoir un bombyx...

Ainsi le pauvre savant qui bientôt allait être traîné au supplice s’intéressait encore à l’insecte qu’il cherchait, depuis de longs mois. Il avait tout oublié pour ne plus voir que ce bombyx qu’il ne pouvait hélas ! capturer au moyen de son filet à papillons...

Le Parisien, Tavernier et Francis étaient stupéfaits d’une telle indifférence en face de la mort... C’était inouï, incroyable !...

– Ah ! murmura M. Paturel, quel malheur !... Il était là, devant moi, je n’avais qu’un simple geste à faire pour l’atteindre, et ce geste, je n’ai

pas pu le faire...

– Bah ! fit le Parisien, ne vous désolez pas... Peut-être bien que vous finirez par le capturer votre insecte... Quelque chose me dit que nous n'allons pas rester longtemps ici.

– Puissiez-vous dire vrai, répondit le vieux savant, dont l'enthousiasme était tombé tout d'un coup.

*

Cependant les Rumahs continuaient de chanter. Les femmes et les enfants s'étaient joints aux hommes et c'était maintenant un épouvantable vacarme.

Bientôt les danses succédèrent aux chants, et celui qui n'a jamais vu danser les Rumahs ne peut se faire une idée de l'agilité qu'ils déploient pour sauter et gambader. Ce ne sont pas des hommes, ce sont de vrais singes.

Ils font des bonds formidables, se jettent à plat ventre, se relèvent d'un coup de reins, tournent

avec une vitesse folle, se renversent en arrière, se lancent en avant, font des sauts périlleux avec une adresse que leur envieraient les meilleurs clowns.

– Il paraît que c'est la fête, dit le Parisien... Ce qu'ils sont ridicules, ces animaux-là.

Aux danses et aux chants succédèrent des luttes, puis des courses à pied, et des sauts en hauteur par-dessus des lianes tendues entre deux piquets. Quand enfin, suants, époumonés, ne tenant plus sur leurs jambes, ils se laissèrent tomber à terre, des femmes apportèrent dans de grands vases de terre une liqueur que les Rumahs ingurgitèrent avec une satisfaction visible...

Ils se reposèrent pendant vingt minutes environ, puis se remirent debout, et marchèrent en file indienne, autour du campement. Ils en firent ainsi une dizaine de fois le tour, puis s'arrêtèrent.

Quatre hommes armés de grandes pelles en bois de fer, se mirent alors à creuser le sol... Ils firent quatre trous profonds espacés l'un de l'autre de deux mètres environ.

Les prisonniers sentirent un petit frisson leur passer par tout le corps, car ils n'avaient pas eu de peine à deviner que ces fosses c'était pour eux qu'on les creusait...

Quand tout fut terminé, les travailleurs allèrent se mêler au groupe des Rumahs et le chef prit de nouveau la parole... Que disait-il ? Les prisonniers le surent bientôt, car l'interprète leur traduisit en langage petit nègre le discours de son maître.

– La loi des Orangs¹ va s'accomplir, dit-il. Les étrangers maudits qui ont mis à mort le tigre sacré vont subir le supplice de l'enfouissement. Comme la loi nous défend de répandre le sang des meurtriers, vous serez enterrés jusqu'au cou, et demeurerez ainsi jusqu'à ce que la mort ait fait son œuvre... Dans une heure, la loi sera appliquée... le tigre sacré sera vengé.

¹ Orang en malais signifie homme.

LXXXV

Un coup de théâtre

On a beau être courageux, avoir le mépris de la mort, ce n'est cependant pas sans émotion que l'on apprend que, dans quelques instants, on va être enfoui dans un trou. Cette fois, le Parisien ne plaisantait plus. Quant à ses compagnons, ils ne purent réprimer un mouvement de terreur, Francis se lamentait. Son courage était à bout... Jusqu'alors, il s'était raidi, avait fait tous ses efforts pour ne point se laisser aller au désespoir, mais maintenant, en pensant qu'il allait trouver la mort, et quelle mort dans cet affreux pays, il était affolé.

Le commandant et Laval s'efforçaient de le rassurer, mais le pauvre gosse comprenait bien qu'ils ne pensaient point ce qu'ils disaient.

– Ma pauvre mère !... ma chère petite sœur, balbutiait l'enfant.

Parfois, il prêtait l'oreille, croyant entendre le bruit de l'avion, puis il se remettait à sangloter.

Pourtant, par un effort de volonté inouïe, il parvint à se dominer, et sembla s'être résigné à son sort.

Les Rumahs s'étaient remis à chanter, leur mélodie était encore plus lugubre que tout à l'heure. C'était un vrai chant de mort qu'ils entonnaient. Le chef, accompagné de l'interprète, s'approcha des prisonniers, les regarda d'un air féroce, puis les frappa du bâton qu'il tenait à la main. Ensuite, il donna l'ordre à ses hommes de les soulever et de les transporter près des trous où ils allaient être enfouis.

L'heure du supplice approchait, et l'on n'entendait toujours pas le moteur de l'avion. Que faisait Beaucaire ? Avait-il été surpris, lui aussi ? Était-il prisonnier d'une autre bande de sauvages ?

L'espoir avait tout à fait abandonné les

malheureux prisonniers.

Soudain, un grand cri s'éleva. Quelqu'un frappa sur une grande pierre plate suspendue à un arbre et qui rendit le son d'un gong.

C'était le signal du supplice.

Les pauvres aviateurs et le vieux savant furent soulevés, et on les descendit dans les trous qui avaient été préparés pour les recevoir. Cependant, avant de rejeter autour d'eux la terre qui se trouvait près de chaque fosse, le chef crut devoir faire un nouveau discours, puis des Rumahs qui avaient préparé une sorte de brancard fait de branches d'arbre, y placèrent le tigre, et vinrent le placer devant les fosses... Le chef voulait sans doute que les prisonniers contemplassent leur victime...

– Demandez pardon à la bête sacrée, dit l'interprète...

Et comme les prisonniers ne répondaient pas :

– Avez-vous entendu, reprit l'interprète d'une voix courroucée, demandez pardon à votre victime...

Cet ordre était tellement stupide que les prisonniers refusèrent. Alors, le chef que l'on était allé prévenir arriva aussitôt, brandissant le bâton qui lui servait de canne et peut-être aussi de sceptre. Déjà, il s'apprêtait à rouer de coups les récalcitrants, quand un grand bruit, un vrombissement sonore s'éleva au-dessus du camp.

C'était Beaucaire qui arrivait. Il plana un instant, disparut, puis revint quelques instants après. Il avait sans doute voulu reconnaître le terrain, et repérer l'endroit où il allait atterrir. Le camp était tout en longueur, et Beaucaire aurait assez de champ pour se poser sur le sol.

En apercevant l'oiseau géant, les Rumahs terrifiés s'étaient prosternés. Le chef lui-même s'était jeté à plat ventre, et demeurait immobile...

L'avion s'était immobilisé, à vingt mètres environ de l'endroit où étaient enfouis les prisonniers, dont on apercevait distinctement les têtes... Debout sur son aéro, Beaucaire regardait, dans l'attitude d'un dieu vengeur. Le chef, s'étant soulevé légèrement, l'aperçut et se rejeta aussitôt

contre terre.

Beucaire comprit que l'apparition de son aéro terrifiait tous ces gens...

– Rendez les prisonniers, hurla-t-il d'une voix terrible ! Rendez les prisonniers ou le malheur va s'abattre sur votre tribu.

L'interprète traduisit ces paroles au chef. La réponse ne se fit pas attendre. Des ordres furent immédiatement donnés et les prisonniers furent tirés de leur trou. Des hommes leur enlevèrent leurs liens, et tous se précipitèrent vers l'avion, à bord duquel ils prirent place, avec une rapidité que l'on devine. M. Paturel lui-même, malgré son embonpoint, sauta dans la carlingue comme un jeune homme...

– Sauvés ! sauvés ! s'écria le Parisien, en battant des mains... Ah ! m'sieu Beaucaire, on peut dire que vous êtes arrivé à temps... Il était moins cinq... Avez-vous vu un peu ces animaux-là qui voulaient nous enterrer vivants !

Beucaire s'apprêtait à repartir, quand Laval lui dit :

– Il y a ici un sale individu dont je voudrais bien me venger... c'est le chef... Ce misérable-là nous a frappés à coups de bâton... et puis, c'est lui qui avait ordonné notre supplice... appelez-le, m'sieu Beaucaire, nous allons lui dire deux mots...

Beucaire s'écria d'une voix sonore :

– Je veux parler au chef...

L'interprète traduisit cet ordre... et le chef s'avança, tout tremblant. Quand il fut le long de l'aéro, le Parisien se pencha, et aidé de Francis enleva l'homme comme une plume... Le sauvage était médusé... Il roulait de gros yeux blancs, et bégayait des mots inintelligibles...

– Maintenant, en route !... dit Laval.

– Que voulez-vous faire de cet homme ? demanda Beaucaire.

– Vous allez voir, patron... Oh ! soyez tranquille, on ne le tuera pas, mais je veux lui donner une leçon...

LXXXVI

Châtiment mérité

L'avion s'envola. Le chef avait des regards suppliants. Il prenait évidemment les aviateurs pour des êtres surnaturels qui l'emportaient vers le ciel. Il se voyait perdu...

– Jusqu'où allons-nous emmener ce sauvage ? demanda Tavernier en riant.

– Très loin, répondit le Parisien... nous allons lui faire le coup de Forster... mais au lieu de l'abandonner dans une île, nous le laisserons en pleine forêt, très loin d'ici... à Java par exemple... Il tombera alors au milieu de peuplades qui ne le comprendront pas...

– Il arrivera bien à se faire entendre... Non, si tu veux te venger de lui, et je comprends cela, abandonnons-le en forêt... Avant qu'il puisse

rejoindre ses sujets, il lui faudra du temps.

– C’est cela... il sera obligé de se payer une jolie course à pied...

*

Deux heures après, l’avion avait parcouru exactement trois cent quatre-vingts kilomètres... On survolait une forêt touffue... Bientôt, on aperçut une grande plaine aride qui s’étendait à perte de vue, un vrai Sahara.

– Si nous descendions notre type, proposa le Parisien.

– Oui, répondit Tavernier, l’endroit me paraît assez bien choisi.

– Alors, allons-y.

Par l’acoustique, le commandant cria à Beaucaire :

– Atterrissage !

Beaucaire ne demandait jamais d’explications. Quand on lui disait d’atterrir, il atterrissait,

sachant par expérience que Tavernier ne parlait jamais pour rien. Il se mit donc en descente.

L'avion se posa sur le sable. Le Parisien sauta à terre, et dit à ses camarades :

– Passez-moi le colis.

Le chef fut balancé par-dessus bord. Laval le reçut et l'empoignant par l'épaule, lui dit d'une voix terrible :

– Ah ! vilain macaque, tu t'es permis de nous donner des coups de bâton... Tu faisais le malin à ce moment-là, mais maintenant tu n'en mènes pas large, hein. Je pourrais te zigouiller, mais je ne suis pas comme toi, je ne suis pas un assassin... Fiche le camp, affreux marron sculpté, va, si tu le peux, retrouver tes sujets...

Et le Parisien faisant d'une main pivoter le chef sur lui-même, lui appliqua au bas des reins un vigoureux coup de soulier. L'homme trébucha, et s'enfuit sans demander son reste.

Alors, Laval remonta à bord, et l'on repartit.

– Avez-vous vu la bobine qu'il faisait, dit-il en s'esclaffant... regardez-le filer là-bas... ah ! il s'en

souviendra de cette aventure-là... Si jamais il retrouve ses sujets, il est capable de leur faire croire qu'il revient du ciel... et ils le prendront pour un dieu. En tout cas, il n'est pas près de revoir son camp, car il a une rude trotte à faire, et il n'y a pas de tramways par ici. Il pourrait bien aussi rencontrer des tigres et se faire boulotter car les tigres sacrés n'ont pas l'air d'être apprivoisés par ici.

Une centaine de kilomètres plus loin, on fit halte pour laisser un peu refroidir le moteur. Ce n'était pas absolument nécessaire, mais Beaucaire tenait à ménager son appareil, en prévision de la grande traversée qu'il aurait bientôt à accomplir.

Les aviateurs et M. Paturel mirent pied à terre...

– Ouf ! fit le Parisien... Il y a seulement quelques heures, nous ne nous doutions guère que nous pourrions continuer notre voyage... nous n'en menions pas large, hein, Francis ?

– Pour sûr, répondit le gosse en souriant...

– Mais il y a vraiment un homme qui m'a

épaté, oui, là, je le dis sérieusement, et cet homme-là, c'est monsieur.

Ce disant, Laval désignait le vieux savant.

– Ah ! vraiment ? fit M. Paturel.

– Oui... et on peut dire que vous avez une jolie dose de sang-froid. Au moment où l'on allait nous enterrer vivants, vous n'aviez qu'une préoccupation : l'insecte rare que vous êtes venu chercher ici.

– En effet, répondit le bonhomme... et vraiment c'est jouer de malheur... Voilà des mois que je cours après ce maudit bombyx, et juste au moment où je le découvre enfin, j'ai les mains attachées et ne peux le saisir... C'est ce que l'on peut appeler le supplice de Tantale... Savoir si maintenant je le retrouverai, mon bombyx...

– Mais oui... vous le retrouverez... Du moment que vous en avez vu un, vous en verrez d'autres... Il serait bien étonnant qu'il n'y eût qu'un insecte de ce genre dans les régions où nous sommes en ce moment.

– Le bombyx est rare, très rare... Vous ne

pouvez pas vous douter des voyages que j'ai faits pour mettre la main dessus...

– C'est drôle, fit le Parisien, de faire presque le tour du monde pour capturer une espèce de mouche qui n'a aucune valeur.

– Aucune valeur ! aucune valeur ! protesta M. Paturel... mais vous ne savez donc pas, jeune homme, que le Muséum de Paris paierait cher pour en avoir un spécimen... James Cockney, le grand entomologiste anglais, avait, dans l'Inde, acheté un bombyx deux mille livres... Il espérait bien le rapporter en Angleterre, mais pendant le voyage, le bombyx s'est échappé de la boîte où il était enfermé... Si moi, je puis en rapporter un en France, j'aurai rendu à l'entomologie le plus grand des services...

Le Parisien n'insista pas... Il aurait eu mauvaise grâce à plaisanter le savant, qui d'ailleurs, sous une apparence un peu ridicule, était un homme des plus courageux. Il l'avait prouvé...

LXXXVII

Les phacochères

Beucaire et Tavernier causaient tous deux, près de l'avion. Le commandant racontait à son ami les diverses phases de l'aventure du tigre sacré. Francis, juché sur l'appareil, s'occupait du moteur. On se trouvait à environ cent mètres d'une forêt...

Tout à coup, M. Paturel s'approcha de Beaucaire et lui dit :

– Monsieur, je vous remercie infiniment d'avoir bien voulu m'amener jusqu'ici...

– Quoi ! s'écria Beaucaire, vous allez nous quitter ?

– Oui... car je suis à peu près sûr de trouver dans cette forêt qui est là, devant nous, l'insecte rare que je cherche.

– Mais vous n’y pensez pas, malheureux... Vous allez encore tomber entre les mains des sauvages... D’ailleurs, le chef que nous avons emmené puis relâché ne doit pas se trouver loin d’ici... Quand il vous verra seul, il n’hésitera pas à se jeter sur vous...

– Bah ! je me défendrai...

– Avec quoi... vous n’avez plus d’armes...

– Si... le jeune homme (et il désigna Francis) a repris aux sauvages les armes qu’ils nous avaient enlevées... elles sont là, dans votre aéro, et je vous serais obligé de vouloir bien me rendre ma carabine...

– Monsieur, nous ferons comme vous le désirez, mais permettez-moi de vous dire que vous allez commettre la dernière des imprudences... Pourquoi ne viendriez-vous pas à Java, avec nous ?...

– Là-bas, ce sera la même chose... Pour découvrir mon insecte, il faudra bien que je m’aventure en forêt, car le bombyx ne vit que dans les endroits ombragés...

– Vous pourrez vous faire accompagner... trouver une escorte. On ne s'en va pas seul, si courageux que l'on soit, dans des régions désertes et sauvages... Vous avez vu ce qui a failli vous arriver...

– Oui, murmura M. Paturel, vous avez peut-être raison... cependant... si vous consentiez à m'attendre ici seulement une heure, je m'engagerais dans cette forêt, et je suis à peu près sûr que j'y découvrirais enfin mon bombyx... Après, je pourrais reprendre tranquillement la route de France.

– Non, fit Beaucaire, nous ne vous laisserons pas partir seul... Venez avec nous, quand nous serons à Java, vous ferez comme vous l'entendrez.

Le vieux savant se laissa convaincre.

– C'est bien, dit-il... je suivrai votre conseil...

Au moment où les aviateurs s'apprêtaient à remonter à bord, ils entendirent, du côté de la forêt, des cris déchirants... Déjà le Parisien avait saisi sa carabine, et s'apprêtait à aller voir ce qui

se passait, quand Tavernier le retint.

– Reste ici, dit-il.

– Mais... commandant... vous entendez...

– Oui... mais je te défends d'exposer ta vie...

Les cris reprurent plus angoissants, plus aigus, puis s'éteignirent tout à coup...

– C'est peut-être notre individu de tout à l'heure, dit Laval, qui a fait la rencontre d'un tigre...

– Non... répondit Tavernier... il s'est enfui là, sur la droite, et les cris viennent de ce côté... Partons, cela vaudra mieux, car nous pourrions bien avoir encore affaire à quelques sauvages... Nous ne nous sommes pas mis en route pour lutter avec toutes les peuplades que nous rencontrerons sur notre route... Nous avons une tâche à accomplir, ne l'oublions pas...

On entendait maintenant une sorte de piétinement sourd, qui s'accroissait de seconde en seconde ; on eut dit le bruit que fait un troupeau en déroute.

– Allons... embarquons, dit Beaucaire...

Tout à coup, on vit déboucher de la forêt une bande de bêtes noires qui couraient avec une effrayante rapidité, en faisant entendre des grognements sauvages...

– Qu'est-ce que c'est encore que ça ? s'écria le Parisien... ça m'a l'air dangereux, et il est temps, je crois, de s'en aller...

Hélas ! le moteur de l'avion refusa de partir...

Et la bande noire arrivait toujours, en grognant de façon terrifiante... Elle n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de l'aéro...

Les bêtes qui accouraient ainsi étaient des phacochères... Ce nom vous est sans doute inconnu.

Les phacochères, confondus autrefois avec les sangliers, s'en distinguent en ce qu'ils ont sur chaque joue une excroissance charnue et cartilagineuse. Ils ont des dents très aiguës, les yeux petits. Ils possèdent en outre des défenses énormes. Leur peau est d'un brun noirâtre. Cet animal est d'un naturel farouche ; les défenses dont la nature l'a pourvu en font un ennemi

redoutable qui n'hésite pas à attaquer l'homme. Les phacochères voyagent généralement en bandes. Malgré leurs formes massives, ils sont très agiles à la course. Même quand on les prend jeunes, il est impossible de les apprivoiser. Ils sont doués d'un odorat très subtil et éventent l'ennemi à grande distance.

Les aviateurs voyaient avec terreur arriver le moment où ces affreuses bêtes seraient sur eux... Ils en tueraient bien quelques-unes, mais ne pourraient venir à bout de toutes, et ce serait la catastrophe.

Il est des cas où l'on sent que tout est perdu, que toute résistance sera inutile...

Tavernier et le Parisien commencèrent à faire feu sur les terribles animaux, mais ceux-ci avançaient toujours...

Francis avait, lui aussi, pris un fusil, et le vieux savant qui ne perdait pas son sang-froid l'avait imité...

Quant à Beaucaire, il faisait tous ses efforts pour lancer son moteur.

Rien n'est capricieux comme un moteur, et c'est toujours au moment où on lui demande un service rapide qu'il vous le refuse...

Soudain, il se mit à battre avec frénésie, et l'aéro roula sur le sol poursuivi par les terribles phacochères, mais au moment où ceux-ci allaient l'atteindre et le démolir avec leurs boutoirs, il s'éleva rapidement et prit son vol...

Au-dessous d'eux, les aviateurs entendaient les horribles grognements des ennemis qu'ils venaient d'éviter.

Le Parisien et Francis ne se tenaient plus de joie.

– Vrai, s'écria le Parisien, on peut dire que nous sommes vernis... Chaque fois que nous croyons que tout est fini, il se produit toujours un heureux événement... Je ne sais ce qui peut nous arriver encore, mais à coup sûr, ce ne sera pas plus terrible que ce que nous avons vu jusqu'alors.

– Qui sait ce qui nous attend encore, dit le commandant... Nous ne sommes pas au bout de

notre voyage...

– Il faut espérer tout de même que nous ne rencontrerons plus de sauvages prêts à nous enterrer vivants, de tigres, de bêtes fauves et d'Anglais saboteurs...

Le commandant ne répondit pas. Lui seul se rendait peut-être compte des dangers qui les menaçaient encore...

– Ces sangliers nous auraient dévorés si notre moteur n'avait pas eu la bonne idée de se mettre en marche au bon moment, dit le Parisien. C'est qu'ils étaient une bande ces animaux-là... et avez-vous entendu comme ils gueulaient... J'avoue que j'ai eu une sérieuse frousse... Je ne me fais pas plus brave que je ne le suis... Être dévoré vivant ! Brrr ! rien que d'y penser, j'en frissonne encore...

– Nous aurions eu une suprême ressource, dit le commandant.

– Et laquelle ?

– Les asperger d'essence enflammée...

– En effet... je n'avais pas pensé à ça...

– J'y songeais, moi, et j'étais prêt à vider notre

réservoir s'il le fallait. Avec une pompe j'aurais vivement aspergé ces horribles animaux, et nous aurions jeté sur eux de l'étoupe en feu... Vous auriez vu cette grillade...

– C'eût été une solution, en effet, mais nous risquions aussi de mettre le feu à notre appareil...

– Certes... mais de deux maux, il faut choisir le moindre...

LXXXVIII

Les araignées voyageuses

On venait de dépasser la région de l'île appelée Palembang, et l'on faisait route vers le Lampong. Dans quelques heures, on atteindrait le détroit de la Sonde que l'on traverserait, et l'on survolerait l'île de Java.

Cette île appelée aussi Jabadier ou Jabadice, est située par $5^{\circ}53'$ – $8^{\circ}48'$ de latitude sud, et $102^{\circ}40'$ de longitude est. Java est ainsi nommée du mot javanais *Javona*, qui veut dire orge, à cause de la grande quantité de cette céréale qu'on y récolte.

La population de Java se compose d'Européens, de Chinois, d'Arabes et de Malais. Le climat de l'île est très chaud et assez malsain pour les Européens. Le thermomètre s'élève

quelquefois jusqu'à 53 degrés centigrades, dans les parties basses, telles que Sourabaya et Samarang. Il varie de 7 à 8 degrés depuis le lever du soleil jusqu'à midi. Il n'est peut-être pas de pays au monde dont le sol soit aussi favorable à la végétation que celui de Java. Le riz, l'orge, le maïs y croissent en abondance. On y récolte aussi des lentilles, du millet, du sorgho jaune, des ignames fondantes, des raves, des pommes de terre.

On y voit encore des champs de canne à sucre. Quant à la faune, elle est à peu près la même que celle de Sumatra. On y trouve d'énormes buffles, des bœufs, des cerfs, des gazelles. On y voit aussi le tigre royal, des phacochères, des rhinocéros, des serpents venimeux et des pythons gigantesques.

Les aviateurs commençaient à être fortement incommodés par la chaleur...

– Sapristi, dit Laval, ça tape dur par ici... Si j'avais su qu'il fasse si chaud, j'aurais emporté un complet de toile et un chapeau de paille.

– Et tu aurais commis une imprudence,

répondit Tavernier. Dans ces régions, il ne faut pas porter de toile, mais de la flanelle... D'ailleurs, nous avons à bord toute une collection de vestes et de pantalons de flanelle... Si le cœur t'en dit, tu peux te vêtir à bon compte... mais je te conseillerai d'attendre encore...

– Oh ! je puis parfaitement rester comme je suis... Je disais cela en riant. Moi, la chaleur ne m'incommode pas trop... Au contraire... Et puis, jusqu'à présent, c'est supportable...

Au bout d'un instant, Laval reprit :

– Maintenant on sent un peu d'air...

– Oui, fit le commandant, la bande de terrain que nous survolons se rétrécit de plus en plus, et nous sommes plus près de la mer... Bientôt, nous la survolerons pour atteindre Java... mais ce sera une traversée insignifiante... Je pense même qu'avant la nuit, nous aurons atteint Batavia où nous ferons de nouveau notre plein d'essence.

– Pourvu qu'on ne nous la trafique pas, cette fois.

– Nous ouvrirons l'œil, sois tranquille...

Le vieux savant semblait inquiet.

– Qu’avez-vous ? lui demanda Tavernier, vous êtes malade ?

– Non... pas du tout... répondit le bonhomme... mais je pense à une chose...

– À votre bombyx trigonocéphale ?

– Précisément, et je me demande si je n’aurais pas mieux fait de rester à Sumatra, car rien ne prouve que je trouverai cet insecte dans l’île de Java...

– Pourquoi pas ?

– C’est que l’on n’a jamais signalé sa présence à Java... tandis qu’à Sumatra, il a été aperçu par un entomologiste américain...

– Il n’y a pas de raison pour que sous la même latitude et pour ainsi dire la même longitude vous ne retrouviez pas votre insecte.

– Oh ! c’est qu’il est capricieux... Il est même très capricieux... Pour moi, il doit émigrer à certaines époques de l’année.

– Eh quoi ? vous supposez qu’une simple

mouche, une grosse mouche, si vous voulez, traverse les mers pour aller chercher ailleurs un autre climat.

– Cela s’est vu... Il y a même des choses plus drôles... Tenez, par exemple, il existe une araignée que l’on appelle l’aéronaute... Savez-vous ce qu’elle fait ?... Si je ne l’avais vu, je ne pourrais le croire... eh bien, à certaine époque de l’année, elle tisse ses fils, puis quand ils sont tissés, les détache, s’y accroche et se laisse emporter par le vent. Elle parcourt ainsi d’énormes distances...

Et comme Tavernier semblait incrédule :

– Vous avez souvent vu, reprit le vieux savant, ce que l’on appelle vulgairement des fils de la Vierge... ce n’est pas autre chose que des fils d’araignée, et s’il vous est arrivé d’en saisir un au vol, vous avez pu remarquer qu’il supportait une bestiole. Qui me prouve que mon *bombyx* ne se comporte pas de la sorte ?...

Le commandant ne répondit pas. Il n’aurait d’ailleurs rien pu préciser. Néanmoins il avait une réelle sympathie pour ce bonhomme qui n’était

plus de la première jeunesse, et qui, par amour de la science, ne craignait pas de parcourir des régions sauvages, et de braver tous les dangers.

– Il y a longtemps, demanda-t-il, que vous vous occupez d'entomologie ?

– Vingt-cinq ans, répondit M. Paturel... Un jour, par hasard, je me suis mis à examiner les insectes, et j'ai été tellement émerveillé de leur intelligence que je n'ai point cessé de les étudier. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien cette étude est passionnante. Si j'ai le plaisir de vous retrouver en France, je vous offrirai les livres que j'ai écrits sur les insectes, et vous verrez que vous vous intéresserez à cette lecture...

– Je veux bien le croire...

LXXXIX

À Batavia

Cette conversation fut brusquement interrompue par un cri du Parisien :

– La mer !...

C'était en effet la mer que l'on apercevait à l'avant de l'aéro... Une mer bleue et calme sur laquelle flottait une légère brume...

Tavernier donna des ordres, et l'appareil fut immédiatement transformé en hydravion...

– Je crois, dit le commandant, que nous ne serons pas obligés de nous poser sur l'eau, mais on ne peut jamais savoir... il vaut mieux prendre ses précautions...

– Nous resterons longtemps sur la mer ? demanda Laval.

– Non... très peu de temps... le détroit que nous avons à traverser a tout au plus quarante kilomètres dans sa plus faible largeur...

– Et vous croyez que nous pourrions atteindre Batavia avant la nuit ?

– Oui, si nous continuons à marcher à cette allure...

Beucaire s'était mis légèrement en descente. Bientôt on cessait de survoler la terre...

– Alors, monsieur, dit le commandant à M. Paturel, vous nous quitterez à Batavia ?

– Oui... il faut bien, malgré tout le plaisir que j'aurais eu à rester avec vous. Je n'étais jamais monté en avion, et j'avoue que ce genre de locomotion me plaît beaucoup... Si je n'étais pas si vieux, j'aurais passé mon brevet de pilote, et j'aurais parcouru le monde... Mais il n'y faut pas songer... à mon âge, on ne peut faire semblable folie...

– Vous pourriez toujours acheter un avion, et vous faire conduire...

– Acheter un avion ! Vous n'y pensez pas...

Les savants ne roulent pas sur l'or, et j'ai dû faire bien des économies afin de pouvoir entreprendre ce voyage.

– Ah ! vous le faites à vos frais ?

– Oui... les autres ne m'ont presque rien coûté parce que généralement j'étais chargé d'une mission par l'Académie des Sciences, mais depuis quelque temps il n'y a plus de fonds disponibles...

– De sorte que pour découvrir votre fameux insecte, vous vous êtes presque ruiné.

– Ruiné... c'est le mot... Il me restera tout juste de quoi rentrer en France...

– Et après ?

– Après ? dame, je ferai comme je pourrai.

– Mais si vous aviez la chance, à Batavia, de mettre la main sur votre bombyx, consentiriez-vous à nous accompagner ?

– Oh ! de grand cœur... car peut-être en cours de route ferais-je des découvertes intéressantes. Je serais même très heureux de vous accompagner, mais il y a peu de chances pour

que je découvre mon insecte en quelques heures.

*

Deux heures après on atterrissait aux portes de Batavia.

Batavia, capitale de l'île de Java, et de toutes les puissances néerlandaises des Indes orientales est située sur une baie, à l'embouchure du Nakatra. Elle possède un port fortifié. L'industrie de Batavia est surtout exercée par les Chinois.

La rade qui forme le port est abritée par plusieurs îlots et offre un bon mouillage.

Il sort annuellement de Batavia des quantités énormes de vaisseaux qui transportent des épices, du riz, du café, du sucre, de l'indigo, des bois de teinture, du thé et de la poudre d'or.

C'est dans le riche quartier de Weltevreden que les Européens ont leurs demeures. La nouvelle ville formée de maisons spacieuses et bien aérées séparées les unes des autres par des jardins, est du plus joli effet.

Depuis sa fondation, cette ville est toujours restée possession hollandaise, excepté de 1811 à 1816, période pendant laquelle Batavia fut entre les mains des Anglais.

Les aviateurs reçurent à Batavia un accueil enthousiaste, mais bien qu'on les invitât à venir dans l'intérieur de la ville ils refusèrent de quitter leur aéro, donnant comme prétexte qu'ils devaient repartir immédiatement. Ils firent leur plein d'essence et d'huile, et reprirent leur vol, salués par les acclamations d'une foule en délire.

M. Paturel, après avoir longtemps hésité, se décida cependant à repartir avec les aviateurs.

– Vous me descendrez plus loin, leur dit-il...

– Comme il vous plaira, fit Beaucaire.

C'était maintenant Tavernier qui tenait le volant. Il ne menait pas aussi vite que Beaucaire, mais on voyait qu'il était, lui aussi, très maître de son appareil. Comme nous l'avons dit, il avait, pendant la guerre, piloté nombre d'hydravions et aussi plusieurs avions de chasse. C'était un homme prudent, réfléchi, qui n'avait peut-être

pas la hardiesse de Beaucaire, mais qui pouvait passer cependant pour un excellent pilote.

Pendant plusieurs heures, l'aéro vola avec une marche régulière, mais enfin, il fallut atterrir. Le moteur avait de nombreux ratés, et il n'était pas prudent de continuer à faire de la route. Une grande plaine environnée d'arbres s'offrit tout à coup aux regards de Tavernier. Il vit qu'il aurait assez de champ pour atterrir, et se mit progressivement en descente.

Quand il se fut posé sur le sol, Francis se mit aussitôt à visiter le moteur.

– Ce n'est rien, n'est-ce pas ? demanda Beaucaire...

– Je crois, répondit le gosse, que nous sommes ici pour une bonne heure...

– Vraiment ?

– Oui... J'ai une réparation assez sérieuse à faire...

– Hâte-toi...

– Je vais tâcher d'aller le plus vite possible.

XC

Nouvelle fugue

L'endroit où avaient atterri les aviateurs était environné d'arbres énormes. Quelques-uns étaient brisés, et leurs troncs jonchaient le sol.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, il paraît que par ici le vent a soufflé dur...

– Oui, en effet, répondit le commandant... Un cyclone a dû passer par ici...

– Et il a été sérieux... voyez ces branches énormes qui s'entassent là-bas sur la droite, il n'aurait pas fait bon se trouver là quand ça s'est mis à souffler... Il n'y a que par ici que l'on voit des vents pareils.

– Les cyclones sont assez rares dans les Indes orientales, mais quand ils éclatent, ils sont terribles. Non seulement ils brisent tout sur leur

passage : édifices, arbres, maisons, mais encore ils soulèvent la mer qui dévale jusque sur les côtes et occasionne des catastrophes...

– C'est ce qu'on appelle, n'est-ce pas, un raz de marée ?

– Oui, et j'en ai vu un terrible, il y a dix ans... J'étais à bord d'un bâtiment-école qui avait entrepris une croisière sur les côtes d'Indochine. Nous étions descendus jusqu'à Singapour, puis de là sur Batavia où nous avons jeté l'ancre. Nous nous trouvions dans une rade merveilleusement abritée. Malgré cela, un cyclone a brisé nos chaînes et a drossé notre bâtiment vers la terre... Heureusement que nous avons manœuvré habilement, sans quoi nous allions à la côte. D'autres bateaux, beaucoup plus légers que nous, ont été enlevés comme des plumes, et sont allés se briser contre les quais.

Il y eut un silence.

– Le ciel est joliment noir, dit tout à coup le Parisien... Voyez-vous que nous ayons un cyclone ?

- Pas de danger, répondit Tavernier...
- Vous croyez ?
- Oui...
- Alors, c'est un orage qui menace.
- Peut-être, bien que le vent ait une tendance à tourner à l'est... En tout cas, si un orage survient, nous serons loin quand il éclatera.
- Ça doit être difficile de conduire un avion pendant l'orage.
- Cela dépend... Quelquefois, c'est en effet très dangereux, surtout si l'on n'a pas eu le temps de s'élever dans les zones supérieures... Cependant un avion comme le nôtre pris par la tempête, peut tenir le coup...
- Il vaut mieux ne pas en tenter la chance.
- Évidemment, mais un aéro bien construit doit être comme un bateau ; il doit pouvoir étaler un coup dur...
- Pendant qu'avait lieu cette conversation, Beaucaire et Francis penchés sur le moteur s'occupaient de la réparation...

– Tiens, dit tout à coup Laval, où est donc notre compagnon ?... Je ne le vois pas...

– En effet, répondit le commandant... Peut-être se repose-t-il dans la carlingue.

Et il appela :

– Monsieur Paturel ! Monsieur Paturel !

Personne ne répondit.

– Parbleu !... il est parti, dit le Parisien... voyez, il a emporté son fusil et son filet à papillons.

– L'imprudent !...

– Le fait est qu'il est intrépide ce bonhomme-là... Pourvu qu'il ne lui arrive rien de fâcheux... Cette forêt qui est là, en face de nous, ne me dit rien de bon... Il doit y avoir des bêtes là-dedans... des tigres peut-être, et aussi des serpents. Oh ! les serpents ! c'est mon cauchemar... J'ai la frousse de ces bêtes-là... Je ne suis cependant pas peureux, eh bien, si je me trouvais en face d'un serpent, je crois que je demeurerais sur place, comme hypnotisé.

– Quand on aperçoit un serpent, expliqua

Tavernier, il ne faut jamais lui regarder les yeux...

– Oui, je sais, mais on regarde, malgré soi, on est fasciné... Enfin espérons que nous ne ferons pas connaissance avec ces vilains reptiles... Pourvu que ce pauvre M. Paturel n'en rencontre pas un...

– Oh ! il a du sang-froid !... Ce vieux savant est courageux comme un véritable explorateur...

– Je m'en suis aperçu, quand nous étions prisonniers des Rumahs. Il n'a pas eu un seul moment de désespoir... il est demeuré calme comme s'il ne se passait rien du tout... Ah ! y a pas à dire, cet homme-là a en lui l'étoffe d'un héros.

– L'amour de la science pousse parfois les savants à accomplir des merveilles.

XCI

Que faire ?

– C’est terminé, dit tout à coup Francis, et je crois que, cette fois, nous n’aurons pas besoin de réparer de sitôt...

– Alors, s’écria Beaucaire, en route !... nous avons déjà perdu trop de temps... Tiens, je n’aperçois pas notre savant... Est-ce qu’il serait encore parti à la recherche de son insecte ?

– Oui, répondit Tavernier...

– Ah ! c’est très ennuyeux cela... Il aurait dû nous prévenir au moins, et nous dire combien de temps il comptait demeurer absent... Appelons-le... peut-être nous entendra-t-il...

Tous unirent leurs voix et hurlèrent :

– Monsieur Paturel ! Monsieur Paturel !...

Peine perdue ! M. Paturel ne répondit point.

Le cas était embarrassant. On ne pouvait ainsi abandonner le vieux savant... D'autre part, il fallait repartir...

– Ah ! décidément, fit Beaucaire, nous avons eu tort d'emmener ce passager ; avec lui, nous aurons toujours des surprises... Ce n'est pas sérieux, il sait bien cependant que nous ne pouvons demeurer à l'attendre...

Dix minutes s'écoulèrent, puis dix autres... M. Paturel ne revenait pas...

– Si je me mettais à sa recherche, proposa le Parisien.

– Non... non, fit Beaucaire... Il ne manquerait plus que vous disparaissiez, vous aussi. Attendons encore un peu.

Soudain, un coup de feu suivi presque aussitôt d'un autre retentit dans la forêt.

– Bon... voilà qu'il est attaqué maintenant, dit Tavernier...

– Est-ce lui qui a tiré ? demanda Francis.

– C’est plus que probable... cette forêt ne doit pas être remplie de chasseurs...

– Décidément, ça se complique...

– Que faire ?... dit Laval...

– Ma foi, je ne sais trop, répondit le commandant... Tiens, encore un coup de feu... Décidément notre ami est aux prises avec des ennemis tenaces...

– Bon... voilà qu’il tire encore... il va user toutes ses munitions... Sûr que c’est pas contre des bêtes qu’il en a... Il doit être attaqué par des sauvages...

Deux autres coups de feu se firent entendre, puis ce fut tout...

Une véritable angoisse étreignait les aviateurs. Que devaient-ils faire ? Se mettre à la recherche de M. Paturel ou l’attendre encore...

– Laissez-moi aller jeter un coup d’œil à l’entrée de la forêt, dit le Parisien... Si je vois qu’il y a du louche, je viens vous prévenir aussitôt.

– Non... non... restez ici, dit Beaucaire... et ma

foi tant pis ! Si, dans une demi-heure M. Paturel n'est pas revenu, nous partirons sans lui...

– Oh ! protesta le commandant, nous ne pouvons tout de même pas l'abandonner ainsi... S'il était blessé...

Beucaire ne parvenait pas à dissimuler son impatience.

– Voilà ce que c'est, dit-il, de prendre des passagers... Si nous ne nous étions pas embarrassés de ce bonhomme, à l'heure qu'il est, nous serions déjà repartis...

– Il faut se mettre à sa recherche, dit le commandant. Reste là avec Francis... moi je vais en compagnie de Laval voir un peu ce qui se passe. Ne crains rien... si nous voyons qu'il y a du danger, nous ne nous aventurerons point dans la forêt.

– Oui, murmura Beaucaire, on dit cela...

– Je t'assure...

– Eh bien, va... mais sois prudent...

Tavernier et le Parisien s'en allèrent. Tous deux avaient leur Remington à la main, prêts à faire feu à la première alerte.

XCH

En plein mystère

Ils s'aventurèrent dans le bois avec précaution. Instruits par l'expérience, ils ne tenaient pas à tomber encore entre les mains de sauvages auxquels, cette fois, ils ne pourraient peut-être pas échapper.

– Attendons un instant, dit Tavernier à voix basse.

Tous deux s'accroupirent derrière le feuillage, et attendirent. Tout était silencieux... Ils finissaient par croire que le vieux savant avait été tué par une bête féroce ou enlevé par des ennemis. Au bout d'un instant, Tavernier frappa sur l'épaule du Parisien :

– Avançons encore un peu, dit-il... mais attention, il ne faut pas se laisser cerner... À la

moindre alerte, nous nous replierons vers l'aéro...

Cependant, ils se trouvèrent bientôt arrêtés par une vraie barricade de branches et de lianes.

– Par où diable, M. Paturel a-t-il bien pu passer ? murmura le commandant. Il doit sûrement y avoir par ici un sentier ou un passage quelconque...

Soudain, il y eut un léger craquement à côté d'eux... Instinctivement, ils se serrèrent l'un contre l'autre, prêts à faire face au danger, mais autour d'eux, ce fut de nouveau le silence. Cependant, ils se rendaient bien compte qu'il allait se produire quelque chose... Ils avaient le doigt sur la détente de leur fusil, ils retenaient parfois leur respiration pour écouter. Ils n'osaient pas avancer, de peur de tomber dans quelque piège, et le Parisien levait de temps à autre les yeux en l'air, pour s'assurer que des êtres humains n'étaient point juchés dans les arbres. Ils se rappelait comment, dans l'île de Sumatra, les sauvages l'avaient capturé, lui et ses compagnons, et il croyait déjà voir un filet s'abattre sur ses épaules.

Il y eut encore un craquement, puis une sorte de ronflement bizarre. Ils demeurèrent immobiles, les yeux fixés dans la direction d'où venait le bruit, mais ils ne pouvaient rien apercevoir à cause de l'épaisseur du feuillage. Ils ne pouvaient cependant demeurer dans cette incertitude... Et puis, le temps passait, et Beaucaire devait les attendre avec impatience. Laval se risqua. Doucement, il écarta les branches, regarda un instant, puis eut un geste de surprise.

– Tu as vu quelque chose ? demanda tout bas le commandant.

– Oui, souffla le Parisien... Regardez vous-même...

Le commandant regarda, et ne fut pas maître, lui non plus, d'un petit tressaillement. Ce qu'il venait d'apercevoir était si étrange, qu'il se demandait s'il ne rêvait pas.

Entre les feuilles, il avait aperçu une figure énorme, grimaçante, mais une figure qui n'avait rien d'humain. Pourtant, cela n'était point la tête d'un fauve... Il n'osait communiquer ses

impressions au Parisien... Il comprenait d'ailleurs que tout discours eût été inutile.

Le feuillage fut agité de nouveau, et le ronflement de tout à l'heure reprit avec plus de force, puis, tout à coup, à la grande stupéfaction des deux hommes, ils entendirent un bruit semblable à celui que rendrait un tambour sur lequel on frapperait avec force. Leur inquiétude s'accrut.

Bien qu'ils fussent braves tous deux, ils ne pouvaient se défendre d'un petit tremblement.

En face d'un danger que l'on comprend, dont on se rend compte, on est prêt à tout, quand on est un homme courageux, mais quand on ne sait à qui on a affaire, quand on se sent environné de mystère, on perd la moitié de ses moyens.

Laval et le commandant avaient conscience qu'ils allaient être attaqués, mais par qui ?... Par des hommes ? Par des bêtes ?... Par quelque animal fantastique ? Ils ne savaient pas !...

Le roulement de tambour continuait, plus furieux, plus violent... Et l'on ne voyait toujours

rien.

Cela devenait de plus en plus inquiétant. Tavernier et le Parisien n'osaient pas avancer, et pourtant, ils ne pouvaient revenir sur leurs pas. Ils demeuraient là, tapis derrière les branches, souhaitant qu'on les attaquât pour qu'ils puissent au moins se défendre. Ils étaient certains qu'on les guettait, qu'on attendait qu'ils se montrassent pour se jeter sur eux... Le Parisien ne tenait plus en place. Si Tavernier ne l'eût retenu, il se fût certainement lancé en avant.

Il y avait déjà près d'une demi-heure qu'ils étaient là tous deux, et rien ne se décidait. Le roulement de tambour avait cessé. Ils entendirent de nouveau craquer les branches, puis un bruit de pas précipités retentit, s'atténua, et tout rentra dans le silence.

Cette situation ne pouvait se prolonger. Il fallait à tout prix prendre une décision, ou abandonner M. Paturel et retourner vers l'aéro.

Le commandant et le Parisien se concertèrent à voix basse.

- Que faisons-nous ? demanda Laval.
- Ma foi... je ne sais trop, répondit Tavernier.
- Si nous appelions M. Paturel.
- Ma foi... c'est une idée... essayons...

Et tous deux se mirent à crier :

- Monsieur Paturel !... Monsieur Paturel !...

Une voix lointaine leur répondit, mais presque aussitôt un cri bizarre, effrayant, s'éleva dans la forêt... et ce cri fut presque immédiatement suivi d'un nouveau roulement de tambour, pareil à celui que le commandant et le Parisien avaient déjà entendu, l'instant d'avant. Tous deux crurent qu'une bande de sauvages se trouvait dans les environs, qu'elle avait fait prisonnier le vieux savant, et que ce bruit de tambour annonçait le début d'une cérémonie funèbre...

XCIH

Terrible situation

N'écoutant que leur courage, les deux hommes après avoir vérifié leurs armes se lancèrent en avant, prêts à tout... Ils ne pouvaient laisser M. Paturel aux mains des misérables qui allaient peut-être le torturer. Ils appelèrent de nouveau. D'assez loin, le vieux savant répondit, et ils distinguèrent très bien ces mots : À moi !... à moi !...

Écartant vivement les branches et les lianes, ils s'avancèrent de vingt mètres environ, et se trouvèrent dans une clairière. Là, ils s'arrêtèrent, hésitants, n'osant appeler de nouveau, de peur de donner l'éveil à l'ennemi.

Il y avait à ce moment un certain courage de leur part à demeurer où ils étaient, car ils

n'étaient plus protégés par les arbres, et risquaient d'être entourés...

Soudain, ils éprouvèrent une réelle émotion. En face d'eux, à quelques pas à peine, un animal qui ressemblait à un homme énorme les regardait. C'était un gorille.

D'abord étonné par la présence des deux aviateurs, il resta cloué sur place, les bras ballants, debout sur ses deux pattes d'arrière.

– Dieu qu'il est laid, cet animal-là, murmura le Parisien. Faut-il tirer ?

– Oui, répondit le commandant, mais vise bien.

– À la tête, n'est-ce pas ?

– Dans l'œil si c'est possible... moi je vise la poitrine, à la place du cœur... et attention ! si nous le manquons, il sera vite sur nous.

Les deux amis firent feu presque en même temps.

Le gorille battit l'air de ses bras, fît entendre un grognement sourd et s'abattit, la face contre terre.

– Je crois que ça y est, dit Laval.

– Oui, répondit Tavernier, mais méfions-nous...

– Si on lui envoyait le coup de grâce ?

– Oui, si tu veux...

Laval s'approcha, et, quand il fut à quatre pas du monstre, lui envoya une balle dans la tête...

Le gorille ne tressauta même pas... Il était bien mort...

– Ouf ! fit le Parisien. Maintenant, il s'agit de retrouver M. Paturel... Qu'est-il devenu ?... Pourvu que ce sale singe ne l'ait pas étranglé !... Si nous l'appelions encore...

Tous deux se mirent de nouveau à crier :

– Monsieur Paturel !... Monsieur Paturel...

On leur répondit encore ; la voix semblait lointaine, étouffée... Ils se dirigèrent dans la direction d'où était parti l'appel, mais ils eurent beau chercher, ils ne virent rien. Et pourtant, quand ils appelaient, on leur répondait.

– C'est à n'y rien comprendre, dit Laval.

Tous deux attendirent, puis après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le gorille, ils s'aventurèrent dans les buissons qui se trouvaient devant eux.

– Pourvu, dit le Parisien, que nous ne rencontrions pas encore un nouveau singe...

Tavernier ne répondit pas. Ils avançaient avec précaution, s'arrêtant au moindre bruit. Ils appelèrent encore :

– Monsieur Paturel ! Monsieur Paturel !...

– Ici... ici... répondit le vieux savant.

Et cette fois, sa voix était plus stridente.

– Où êtes-vous ?...

– Ici... ici !...

– Vous ne pouvez pas venir vers nous ?

– Non... non... impossible.

– Êtes-vous en danger ?

– Oui...

Le commandant et Laval avancèrent rapidement. Bientôt, ils apercevaient le vieux

savant. Il était juché sur un arbre, et était d'une affreuse pâleur... Les deux aviateurs ne comprirent pas tout d'abord, mais soudain, ils tressaillirent. Autour d'une branche, un énorme boa déroulait lentement ses anneaux, et l'infortuné savant n'osait faire un mouvement, fasciné qu'il était par l'œil étincelant du reptile. Il n'y avait pas un instant à perdre, il fallait viser le serpent et le tuer, mais la seule partie vulnérable était la tête. Tavernier s'approcha le plus possible, se plaça du mieux qu'il put pour être sûr de son coup et pressa la détente. Le serpent eut un brusque soubresaut. La balle lui avait enlevé une partie de la tête ; il se déroula avec un bruit sinistre, et se laissa tomber à terre où il se lova aussitôt, prêt à bondir encore peut-être, mais une nouvelle balle lui fracassa complètement la tête. Alors, on le vit se tordre, soulevant autour de lui un nuage de poussière, puis enfin ses convulsions s'atténuèrent, et il demeura immobile.

– Vous pouvez descendre, cria le Parisien au vieux savant.

Celui-ci se laissa glisser en bas de l'arbre en

s'écriant :

– Ah ! merci ! merci, mes amis... Sans vous j'étais perdu... et quelle affreuse torture... quelle mort terrible ! Songez donc, cette horrible bête m'aurait étouffé lentement, puis dévoré.

– Mais pourquoi étiez-vous monté dans cet arbre ? demanda le Parisien.

– Pourquoi... pourquoi ? Mais pour échapper à une bande de sangliers sauvages...

– Comment, il y a par ici des sangliers sauvages ?

– Et de terribles !... Sous mes yeux, ils ont dévoré un homme qui se trouvait dans cette forêt. J'ai bien essayé de porter secours à ce malheureux, mais je suis arrivé trop tard.

– Alors... Ces coups de feu que nous avons entendus, c'est vous qui les avez tirés ?

– Oui... Et je m'apprêtais à aller vous rejoindre quand ces maudites bêtes m'ont coupé la route... Pour les éviter, j'ai grimpé dans l'arbre où vous m'avez trouvé, mais voyez ma malchance, il a fallu que justement je choisisse un arbre dans

lequel il y avait un serpent... et quel serpent !...

– Ainsi vous n’avez pas aperçu de gorille ?

– Ma foi non... il y en a donc dans ce bois ?

– Oui... répondit Laval, nous en avons tué un...

– Vous êtes sûrs que c’était bien un gorille ?

– Parbleu !...

– Oh ! alors... tenons-nous sur nos gardes... car les gorilles voyagent toujours de compagnie... Ils sont généralement deux... quelquefois trois.

XCIV

Nouvelle alerte

Tavernier et le Parisien se regardèrent.

– Vous êtes sûr, demanda Laval, que les gorilles voyagent toujours deux par deux ?...

– Oui...

– Comme les agents alors...

– Les agents ?

– Oui... il y a une chanson qui dit : « Quand les agents s'en vont par deux... »

M. Paturel sourit.

– Vous êtes facétieux, dit-il... mais ce n'est pas le moment de rire. Si vraiment vous avez rencontré un gorille, il y a des chances pour que nous en voyions un autre.

– Il faut espérer que non...

– Rallions vite l’aéro, ce sera plus prudent...

– Alors, vous renoncez à chercher votre fameux insecte ?

– Je n’y renonce pas, mes amis, mais je vous ai considérablement retardé... M. Beaucaire doit m’attendre et il est certainement furieux contre moi...

– Le fait est, dit Tavernier, que nous sommes joliment en retard sur notre itinéraire...

– Hâtons-nous, fit le vieux savant. Vous me voyez désolé de vous avoir ainsi retardés, mais vous avez pu constater qu’il n’y a rien de ma faute. Sans ces maudits sangliers sauvages, et surtout sans cet affreux serpent, je vous aurais rejoints depuis longtemps.

Les trois hommes se mirent en route.

– Par ici, dit le Parisien, je reconnais le chemin que nous avons pris tout à l’heure.

On traversa la clairière que nous connaissons, et l’on se trouva à l’endroit où gisait le gorille.

– Tenez, dit le Parisien à M. Paturel, voici l’animal que nous avons descendu... N’est-ce pas

qu'il est de belle taille ?...

Le vieux savant s'approcha :

– Oui, fit-il au bout d'un instant, c'est, ma foi, un joli spécimen... Je doute qu'il en existe de plus grands. Celui-ci mesure au moins un mètre quatre-vingts de haut... Quelle musculature ! Regardez-moi ces bras, ce torse... et ces mains...

Et le vieux savant fût demeuré longtemps encore en contemplation devant le gorille si Tavernier ne l'eût tiré par la manche, en disant :

– Allons... hâtons-nous... Beaucaire doit être inquiet...

– Oui, vous avez raison, répondit M. Paturel, excusez-moi...

À ce moment, un roulement de tambour semblable à celui qui avait tant intrigué Laval et le commandant, se fit entendre à quelque distance.

– Un gorille, un nouveau gorille ! s'écria le Parisien.

– Oui... murmura Tavernier, en armant sa carabine... Ne nous laissons pas surprendre...

Rebroussons chemin et revenons dans la clairière qui se trouve derrière nous... Ici, l'animal pourrait nous tomber sur le dos avant que nous puissions nous défendre.

Ils firent rapidement demi-tour, et une fois dans la clairière, attendirent, l'arme au poing, ne sachant de quel côté allait venir l'ennemi. Ils s'étaient mis dos à dos pour faire face au gorille, dès qu'il apparaîtrait.

– Ne tirez pas trop précipitamment surtout, commanda Tavernier... Laissez approcher la bête...

Un grognement retentit, tout proche... L'ennemi allait faire son apparition...

XCV

Enlevé

Bientôt, entre les branches, apparut une face grimaçante, Tavernier allait faire feu, mais cette face disparut.

– Il est de taille celui-là, dit le Parisien à voix basse... Ça doit être le mâle.

Quelques minutes s'écoulèrent. On n'entendait plus rien.

– Serait-il parti ? fit M. Paturel... Cela m'étonnerait car le gorille, en général, n'a pas peur des hommes...

– Sûrement qu'il nous guette, fit le Parisien.

Le feuillage était maintenant immobile. C'est à peine si de temps à autre, on entendait craquer quelques branches. Les trois hommes se demandaient s'ils allaient continuer leur chemin,

et se diriger vers l'entrée du bois, mais une crainte les retenait. Ils devinaient que le monstre devait être tapi dans quelque coin, et qu'il n'attendait qu'une occasion pour se jeter sur eux...

– Il me semble, dit Laval, voir quelque chose remuer, là, en face de nous...

– Moi aussi, fit le vieux savant.

– Tant pis ! à tout hasard, je tire... Nous ne pouvons pas rester ici des mois... Et M. Beaucaire qui nous attend... Il doit être furieux contre nous.

– Et dire que tout cela c'est ma faute, murmura M. Paturel... Ah ! mes pauvres amis, que je vous dois d'excuses.

– Bah ! répliqua Laval... vous ne pouviez pas prévoir ce qui allait arriver... C'est égal, nous voilà bloqués ici pour longtemps peut-être.

Tavernier ne disait rien. Il avait la main sur la détente de son fusil, prêt à faire feu, dès que la bête se montrerait. Mais elle ne donnait plus signe de vie.

– J'ai bien envie, dit le Parisien, d'aller jeter

un coup d'œil derrière ces branches...

– Garde t'en bien, se récria le commandant...

– Oh ! quelques pas seulement...

Et ce disant, il avançait... Déjà, il avait atteint la ligne de verdure, et écartait les branches avec le canon de son fusil, quand soudain il sentit son arme lui échapper des mains. Le gorille dissimulé derrière les feuilles avait, de ses mains puissantes, saisi le fusil et en avait tordu le canon. Le Parisien fit un bond en arrière, mais le gorille se précipita sur lui, l'enleva comme une plume et disparut dans le bois.

Cela avait été si vite fait que le commandant n'avait pas eu le temps de faire feu.

– Oh ! le malheureux ! s'écria-t-il...

Et sans se soucier du danger qu'il courait, il pénétra résolument dans le bois, suivi de M. Paturel. Ils aperçurent le gorille suspendu à une branche d'arbre, et tenant Laval par le milieu du corps.

Tirer sur la bête, il n'y fallait pas songer. Car on risquait de tuer le Parisien. Le commandant

s'avança. La bête ne bougeait pas, semblait le narguer.

– Qu'allez-vous faire ? demanda M. Paturel...

Tavernier ne répondit pas... Il avançait toujours.

Quand il ne fut plus qu'à deux mètres du gorille, il le visa à la tête, et fit feu. Le monstre poussa un cri strident, et lâcha son prisonnier qui tomba lourdement à terre. Le gorille n'était que blessé. Il allait devenir terrible. Le commandant lui envoya une autre balle qui se logea dans l'épaule, et le gorille qui se tenait toujours suspendu à une branche, tomba sur le sol en faisant entendre un hurlement terrifiant.

Instinctivement le commandant s'était reculé, M. Paturel et le Parisien avaient fait de même.

Le gorille debout sur ses énormes jambes, le mufle ensanglanté, les regardait fixement, la gueule ouverte. Brusquement, il s'accroupit, posa ses deux bras sur le sol, prêt à bondir, mais cette fois une dernière balle eut raison de lui. Il fit un bond, et retomba la face contre terre.

– Je crois qu’il en a, dit le Parisien.

La bête ne bougeait plus. M. Paturel voulut s’en approcher, mais Tavernier le retint :

– Restez là, dit-il...

– Mais il est bien mort, fit le vieux savant.

– Nous n’en savons rien.

Et pour plus de sûreté le commandant envoya une dernière balle dans la tête du monstre.

– Ça y est, dit le Parisien... il a son compte... Ah ! la sale bête, avez-vous vu comme elle m’a enlevé... je n’ai pas pesé lourd entre ses pattes...

– Tu n’es pas blessé au moins ? demanda le commandant.

– Non... mais je dois quand même avoir quelques égratignures... Bah ! c’est rien que ça... Le principal c’est que je m’en sois tiré... ou plutôt que vous m’ayez tiré des pattes de ce vilain singe...

– Regagnons l’aéro, dit Tavernier.

– Oui... il n’est que temps...

XCVI

Nouvelle inquiétude

Les trois amis ne tardaient pas à sortir du bois, mais quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsqu'ils s'aperçurent que l'avion avait disparu.

– Oh ! fit le Parisien, que s'est-il passé, pendant notre absence ?...

Ils regardèrent autour d'eux, appelèrent, mais sans résultat.

– Ça, c'est bizarre par exemple ! murmura Laval... Peut-être M. Beaucaire s'est-il lancé à notre recherche...

– C'est possible, répondit Tavernier... Peut-être en ce moment survole-t-il le bois... et pourtant non, on entendrait le bruit de son moteur.

– Voyez-vous que des gorilles aient enlevé

l'avion et l'aient entraîné dans le bois...

– C'est impossible, dit M. Paturel... Les gorilles ne voyagent jamais en bandes... Ils vont généralement deux par deux...

Tavernier regardait le sol sur lequel les roues de l'avion étaient parfaitement visibles... Tout à coup, il poussa un cri. Il venait de découvrir sur le sable des traces de pieds nus.

– Parbleu ! dit-il, Beaucaire a été attaqué par des sauvages, et il a été obligé de fuir.

– Quel sale patelin ! maugréa le Parisien... après les gorilles, des sauvages... Il ne nous manquait plus que ça... Pourvu que M. Beaucaire ait pu s'en tirer.

– Espérons-le, dit le commandant, qui continuait d'observer le sol.

Laval et M. Paturel exploraient du regard la vaste plaine qui s'étendait devant eux...

– Sûrement M. Beaucaire va revenir, murmura Laval

– Il faut l'espérer, répondit le commandant... à moins...

Il n'acheva pas. M. Paturel se lamentait.

– C'est à cause de moi, dit-il, que tout cela arrive, ne cessait-il de répéter.

– Bah ! fit le Parisien, si ce n'avait pas été ça, c'eût été autre chose... Les aventures, ce n'est pas ce qui manque. Depuis notre départ, nous les avons collectionnées.

Le commandant fit observer à ses deux compagnons qu'il n'était pas prudent de rester ainsi à découvert.

– Réfugions-nous à la lisière du bois, dit-il, et quand nous entendrons le bruit du moteur, nous nous montrerons...

– Oui, ce sera en effet plus prudent, fit M. Paturel.

*

Cependant, les heures passaient et Beaucaire ne revenait pas... qu'était-il devenu ?... Peu après le départ du commandant et de Laval, il avait vu

venir une troupe d'hommes à demi-nus qui, en apercevant l'aéro, s'étaient mis à le cribler de flèches. Quelques-unes s'étaient même logées dans une des ailes et dans la carlingue. Pour échapper à ces sauvages, il s'était envolé, et ses agresseurs s'étaient aussitôt mis à courir dans la direction qu'il suivait.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient plus atteindre l'avion, ils rentrèrent sous bois.

Ces hommes appartenaient à la tribu des « Nivadas », peuplade cruelle qui habite encore les forêts de Java, et que l'on n'est point parvenu jusqu'alors à exterminer. Les Nivadas ne font jamais grâce aux étrangers, et l'on cite nombre de voyageurs qui ont été torturés et mis à mort par ces sauvages.

Lorsque Beaucaire crut qu'ils avaient perdu sa trace, il revint en arrière, mais il lui fut impossible de retrouver l'endroit d'où il était parti. Il s'égara, et à la minute où Tavernier et ses compagnons sortaient enfin du bois, il se trouvait loin d'eux.

À ce moment, il vint planer tout près de ses

amis, mais s'éloigna presque aussitôt.

– Beaucaire nous cherche, dit le commandant... Il faut nous montrer.

Tous trois sortirent de leur cachette et se mirent à courir sur le sable, en criant et en agitant les bras. Peut-être Beaucaire allait-il les repérer, quand le Parisien s'écria tout à coup :

– Attention !... j'aperçois là-bas des particuliers qui m'ont l'air de se diriger par ici... Je les ai d'abord pris pour des singes, mais il y a pas d'erreur, ce sont bien des hommes.

C'étaient les Nivadas... Au nombre d'une quarantaine environ, ils arrivaient en courant.

– Ces animaux-là ont dû nous apercevoir, dit Laval... s'ils nous attaquent, nous allons être propres... Je n'ai plus de fusil, et ne pourrai me défendre.

– Cachons-nous, dit Tavernier.

– Se cacher, c'est facile à dire, mais où ? Si nous entrons dans ce bois, nous ne tarderons pas à être découverts.

Les trois amis se trouvaient fort embarrassés.

On entendait déjà les cris des sauvages.

– Sûrement, ils nous ont vus, dit le Parisien...

– Non, je ne crois pas, répondit Tavernier...

– Mais s'ils viennent par ici, ils vont nous découvrir...

– Montons dans cet arbre.

Un cèdre énorme s'élevait tout près de là. Ils y grimpèrent en s'aidant des basses branches, et s'y dissimulèrent du mieux qu'ils purent. Ils étaient temps... Déjà les sauvages arrivaient, en poussant des cris affreux... Ils s'arrêtèrent près de l'endroit où se trouvaient les aviateurs, et formèrent le cercle. Tavernier et ses amis remarquèrent alors que les sauvages avaient avec eux un prisonnier, un blanc vêtu d'un uniforme colonial. Le malheureux était solidement ligoté avec des lianes.

Il semblait épuisé de fatigue, et c'est à peine s'il pouvait se tenir debout.

Les Nivadas plantèrent en terre une forte branche que l'un d'entre eux venait de couper dans le bois et y attachèrent leur prisonnier après

l'avoir forcé à s'agenouiller.

Alors, ils dansèrent tout autour de lui en chantant, puis, celui qui semblait être le chef, donna un ordre, et un homme énorme sortit des rangs, en brandissant un énorme coutelas.

Il y eut encore des chants et des danses, puis le silence s'établit, profond, solennel.

Le chef s'approcha du prisonnier, débita quelques paroles en un langage bizarre, puis l'homme au couteau se plaça derrière sa victime.

Les aviateurs pouvaient-ils laisser assassiner un blanc, un homme de leur race ?... sans se soucier du danger qu'il courait, le commandant visa le bourreau, au moment où celui-ci levait son coutelas, et fit feu. Le bourreau s'effondra atteint en pleine tête.

Alors, parmi les sauvages ce fût le désarroi. Ils s'enfuirent de tous côtés en poussant des cris rauques...

– Tuez le chef, dit le Parisien au commandant...

XCVII

Un sauvetage

Tavernier ne répondit pas. Sans doute réservait-il ses balles pour une meilleure occasion. Cependant la situation était des plus critiques. Il était plus que certain que les sauvages, une fois revenus de leur émotion, chercheraient à découvrir ceux qui avaient fait feu sur eux...

- Ça va plutôt mal pour nous, dit M. Paturel...
- Oui... répondit le Parisien... Combien avez-vous encore de cartouches, commandant ?
- Seize...
- Et vous, monsieur Paturel.
- Douze...
- Cela fait vingt-huit coups... Si toutes les

balles portent, nous ferons un sérieux vide parmi ces animaux-là... mais où sont-ils donc passés ?...

– Les voilà qui reviennent, dit Tavernier.

En effet, les sauvages s’avançaient timidement, par petits groupes.

– Voulez-vous me prêter votre fusil, monsieur Paturel, dit le Parisien... je ne vise pas trop mal...

Le vieux savant passa sa carabine à Laval. Celui-ci consulta Tavernier du regard, et tous deux commencèrent à tirer. Six sauvages mordirent la poussière.

– Ça se déblaie, fit le Parisien... Si les autres pouvaient se monter, nous les dégringolerions aussi...

À ce moment, les trois hommes tressaillirent. Ils venaient d’entendre le ronflement d’un moteur.

– Sauvés ! sauvés ! s’écria Laval... Parbleu, je me doutais bien que M. Beaucaire ne nous abandonnerait pas ainsi. Il faut descendre, nous montrer...

– Oui, répondit Tavernier... il n’y a pas à

hésiter...

Tous trois se laissèrent glisser à terre, et sortirent du bois. L'aéro planait au-dessus d'eux, à cinquante mètres à peine. Ils appelèrent, firent des signaux.

Beucaire qui les avait aperçus décrivit une longue courbe afin de venir atterrir près d'eux.

Cependant, les sauvages s'étaient ressaisis, en voyant à qui ils avaient affaire. Ils avaient cru tout d'abord à quelque intervention miraculeuse, mais à présent ils comprenaient. Ils poussèrent une grande clameur, et se précipitèrent sur les aviateurs. Ceux-ci, qui avaient mis genou à terre, ouvrirent un feu nourri sur les assaillants. Les sauvages diminuaient à vue d'œil.

Pendant que Laval et Tavernier continuaient à tirer, M. Paturel avait couru détacher le prisonnier. Celui-ci était d'une telle faiblesse que c'est à peine s'il pouvait se tenir debout. Soutenu par le vieux savant, il put cependant marcher.

L'aéro s'était posé sur le sol. Tavernier et Laval s'en approchèrent, et tandis que Beaucaire

et Francis aidaient le prisonnier à monter à bord, ils continuaient de faire feu sur les Nivadas. Ceux-ci reprenaient de l'audace.

– Vite... Vite ! embarquez, cria Beaucaire.

M. Paturel, malgré son embonpoint, escalada lestement la carlingue. Ce fut Laval qui monta le dernier, car il continua de tenir en respect les sauvages jusqu'au dernier moment. Déjà Tavernier était à bord.

– Allons, Laval, dit-il au Parisien...

Celui-ci, d'un bond, fut près de ses camarades.

Il était temps.

Une vingtaine de sauvages arrivaient, la lance en avant. L'avion roula sur le sol, décolla et prit son vol... Un Nivada qui s'était accroché à l'appareil fut enlevé dans les airs.

– En voilà un, dit le Parisien, qui va faire un joli saut tout à l'heure.

Cependant, l'homme se cramponnait, et ne semblait pas décidé à lâcher prise. Pourtant, à la longue, ses bras faiblirent, et il tomba dans le vide.

Le Parisien et Francis qui s'étaient penchés en dehors de la carlingue le virent pirouetter dans l'espace et s'abattre sur le sol.

– C'est ce qu'on peut appeler un vrai saut périlleux, s'exclama le Parisien...

Cependant, le prisonnier que l'on avait sauvé de la mort, épuisé de fatigue, venait de s'évanouir. On lui frotta les tempes avec de l'eau de vie, et il ne tarda pas à revenir à lui.

– Vous souffrez ? lui demanda Tavernier.

– J'ai faim, murmura le malheureux d'une voix faible.

On lui donna quelque nourriture, on lui fit boire un verre de rhum, et il se sentit mieux...

– Vous revenez de loin, hein ? lui dit Laval, en souriant.

– Oui, répondit le rescapé... sans vous, je n'existerais plus à l'heure qu'il est... Vous avez été ma providence...

– Vous êtes Français ?

– Oui...

– Comment êtes-vous tombé entre les mains de ces misérables ?

– Voici... Il faut d'abord que je vous dise qui je suis... Je m'appelle Maréchal, et suis ingénieur. J'étais venu à Java pour y exécuter quelques travaux, et y étudier la pose d'un pont métallique au-dessus d'un ravin qui se trouve près de Socoa. En compagnie de quelques guides, je m'étais aventuré dans la forêt, quand nous avons été surpris par les Nivadas, des sauvages sanguinaires qui ont voué une haine mortelle aux blancs. À leur apparition, mes guides se sont enfuis, et j'ai été fait prisonnier. Vous dire les souffrances que ces misérables m'ont fait endurer, cela serait trop long à raconter. Après m'avoir frappé, torturé, privé de nourriture, ils m'ont entraîné à travers la forêt jusqu'à l'endroit où vous m'avez découvert. Ils allaient mettre fin à mes souffrances, et j'avoue que j'envisageais la mort comme une délivrance, lorsque, grâce à votre généreuse intervention, j'ai pu échapper à ces misérables. Je vous dois une éternelle reconnaissance, et je vous remercie du fond du cœur. Excusez-moi si je ne l'ai pas fait plus tôt,

mais c'est à peine si j'avais ma raison... Songez donc... voilà cinq jours que ces misérables me traînaient à travers la forêt... cinq jours pendant lesquels je n'ai pris aucun aliment. Ces brutes m'ont même refusé un peu d'eau. Comme nous passions près d'une source, je leur ai demandé la permission de me désaltérer un peu. Ils m'ont mis à genoux au bord de la source, mais quand j'ai voulu me pencher pour boire, ils m'ont frappé avec la dernière violence, et m'ont forcé à marcher de nouveau...

XCVIII

Le rescapé

Ici, le rescapé cessa de parler, épuisé par l'effort qu'il venait de faire... Au bout d'un instant, il reprit :

– Où allez-vous ?...

– Nous faisons le tour du monde, répondit Tavernier.

– Oh ! moi, je suis moins ambitieux, mais vous allez bientôt faire escale, je suppose ?

– Oui... et nous sommes disposés à vous débarquer où vous voudrez...

– Je vous remercie... alors, pourriez-vous me déposer à Socoa ?

– C'est loin d'ici ?

L'homme se pencha, regarda quelques instants

au-dessous de lui, puis s'écria :

– Oh ! mais nous avons depuis longtemps dépassé Socoa... c'est vrai, cet aéro marche d'un train d'enfer... Je n'y pensais pas... Eh bien, si vous voulez, déposez-moi dans la première ville que nous rencontrerons.

– C'est facile, je vais prévenir notre pilote.

Tavernier, au moyen du tube acoustique, donna quelques instructions à Beaucaire.

– Voilà qui est fait, dit-il... Dès qu'une ville sera en vue, nous atterrirons.

– Oh ! merci !... Mais il faut au moins que je sache à qui je dois la vie... Donnez-moi vos noms, je vous prie...

Tavernier déclina son nom, puis ceux de ses compagnons.

Le passager inscrivit ces noms sur son carnet, puis dit au commandant :

– J'espère que nous nous retrouverons un jour... et croyez bien que si je puis vous être utile, je n'y manquerai pas...

– Vous allez rester à Java ?...

– Oui... il le faut bien, mais maintenant que je suis mieux renseigné sur cette région, je ne voyagerai plus qu'avec une forte escorte. On m'avait dit que les populations de cette île étaient inoffensives, et je m'aperçois que l'on m'avait mal renseigné. J'y allais de confiance, et vous avez vu ce qui a failli m'arriver... à présent, je me méfierai...

CXIX

Le récit de Beaucaire

L'avion piquait maintenant vers le sol...

– Ah ! fit Tavernier, voici notre pilote qui se met en descente... Il a aperçu une ville... En effet, voyez là-bas...

– En effet, c'est Rasong... me voilà bien loin de Socoa, mais j'y reviendrai... Oh ! que de remerciements je vous dois...

L'aéro venait de se poser sur le sol.

– Je crois qu'ici, dit Tavernier, vous n'avez rien à redouter... La ville est à un mille à peine... nous vous y aurions bien conduit, mais nous n'aurions pu atterrir dans un centre habité.

Quelques hommes d'allures bizarres étaient accourus en apercevant l'avion.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, est-ce que nous allons encore être attaqués ?... Il ne nous manquerait plus que ça...

Fort heureusement, les gens qui accouraient étaient de simples curieux... Ils n'avaient jamais vu un avion, et voulaient examiner de près cet appareil nouveau pour eux... On vit tout de suite que l'on n'avait pas affaire à des ennemis.

Le passager fit ses adieux à ses sauveteurs ; il le fit en termes émus et sut trouver les mots qui conviennent en de telles circonstances. Après avoir chaleureusement serré les mains des aviateurs, il s'en alla.

Avant de se remettre en route, Beaucaire qui n'avait pas encore eu le temps de causer avec ses compagnons, leur expliqua ce qui lui était arrivé, pendant leur absence.

– Je vous attendais, dit-il, et je ne vous cacherai pas que je commençais à vous maudire sérieusement quand des sauvages (les mêmes sans doute que ceux qui vous ont attaqués et voulaient mettre à mort le passager qui vient de nous quitter) ont fait soudain leur apparition. Je

ne supposais pas qu'ils eussent des intentions hostiles, mais au bout de quelques instants, ils se sont mis à me cribler de flèches... quelques-unes de ces flèches étaient même munies à leur pointe de lianes embrasées. J'ai aussitôt pris mon vol, et suis allé me poser à quelques centaines de mètres plus loin, mais ces diables de sauvages sont revenus, et j'ai dû m'élever encore. Je ne voulais pas trop m'écarter, à cause de vous, et je me proposais de revenir, pensant que les ennemis avaient abandonné la place, mais les bandits étaient tenaces et dès qu'ils me voyaient atterrir, ils accouraient avec une rapidité folle. Jamais je n'ai vu des hommes courir aussi vite... Pendant de longues heures, je n'ai fait que prendre mon vol, puis me poser à terre, et cet exercice n'avait rien d'agréable, je vous assure... Ce qui me préoccupait surtout, c'était de savoir ce que vous étiez devenus... Je me demandais si vous n'aviez pas été victimes de ces sauvages. Plusieurs fois, j'ai survolé la forêt, mais je n'ai rien vu, comme vous le pensez. Enfin tout est bien qui finit bien, mais à l'avenir ne nous séparons plus, car à ce petit jeu-là, nous finirions par ne plus nous

retrouver...

– Excusez-moi, dit M. Paturel... c'est moi qui suis cause de tout... Mais je vous promets que je ne vous quitterai plus... si du moins vous consentez à m'emmener avec vous. Ce voyage m'intéresse et je puis, je crois, vous être utile...

– En votre *bombyx trigonocéphale* ? fit Tavernier en riant.

– Je renonce à le chercher dans ces régions... D'ailleurs, peut-être le rencontrerai-je sans le chercher... Je sais qu'il est assez commun dans certaine île du Pacifique... si nous avons le bonheur de passer près de cette île et de nous y arrêter, je parviendrai peut-être à en capturer un... maintenant, entendons-nous, il ne faudrait pas que je fusse une gêne pour vous... J'ai d'ailleurs l'intention de vous indemniser...

– Ne parlons pas de cela, fit Beaucaire en riant... vous tenez à venir avec nous ?

– C'est maintenant mon plus vif désir.

– Eh bien, c'est entendu. Vous vous occuperez, en votre qualité de savant, de nos

appareils... et vous tiendrez le livre de bord.

– Avec plaisir...

– Eh bien, en route, alors...

Beucaire allait repartir, quand le Parisien s'écria tout à coup :

– Oh ! voyez, m'sieu Beaucaire, j'ai pas la berlue... c'est bien un avion que j'aperçois là-bas, derrière nous...

Les aviateurs regardèrent dans la direction que leur indiquait Laval.

– En effet, dit Beaucaire... c'est bien un avion.

– Et il vient droit sur nous... fit Tavernier.

– Parbleu ! c'est l'Anglais... c'est notre concurrent... nous avons sur lui une sérieuse avance, mais nous l'avons perdue, et maintenant, il va nous filer devant le nez...

– Oh ! c'est à voir, fit le Parisien...

Beucaire avait repris son vol, quand soudain, son moteur eut des ratés... Il fallut atterrir et l'avion anglais, car c'était bien lui, passa au-dessus de ses concurrents...

C

Nouvelles craintes

Les aviateurs ne s'attendaient certes pas à cette surprise. Ils avaient bien entendu dire que les Anglais avaient construit un avion géant, mais ils ne pensaient pas que ce concurrent pût arriver à les rejoindre, et surtout qu'il suivît le même itinéraire qu'eux. C'était pourtant la réalité : quand on avait appris en Angleterre que la France se préparait à lancer un avion géant qui ferait le tour du monde, des millionnaires de Londres s'étaient réunis et avaient décidé d'entrer en lutte. Cependant l'avion n'avait pu prendre son vol que cinq jours après l'avion français. Il avait eu aussi, en cours de route, de nombreuses avaries, et s'il était parvenu à rejoindre ses concurrents, c'était, on peut le dire, par pur hasard. Quand l'avion passa au-dessus de l'aéro de Beaucaire, on put

croire qu'il allait atterrir, mais il accéléra sa vitesse.

– Quels goujats ! dit le Parisien... ils auraient bien pu nous saluer en passant.

– Oui, fit Tavernier, mais il ne faut pas oublier que les Anglais, lorsqu'ils prennent part à un match, considèrent comme des ennemis ceux contre lesquels ils luttent. La solidarité, la courtoisie n'existent plus pour eux... Ils veulent être vainqueurs à tout prix...

– Ils auront beau faire, ils ne nous auront pas.

– Je l'espère... En tout cas, même s'il triomphaient, ils seraient disqualifiés !...

– Oui... au fait, je n'y pensais pas... J'avais oublié l'affaire de Singapour. En effet, ils peuvent courir, ils verront ce qui les attend au bout du voyage.

L'avion anglais se perdait peu à peu à l'horizon...

– Ils vont un train d'enfer dit Laval...

– Certes, répondit Tavernier, ils marchent bien. Mais c'est sur le Pacifique que je les

attends...

– Ah ! ça, ce sera le grand coup... J'suis pas bien fort en géographie, mais je me rends compte quand même des difficultés que nous allons rencontrer... Il faudra ouvrir l'œil et le bon... Quand nous aurons quitté l'île de Java, qu'est-ce que nous rencontrerons ?

– Une quantité d'îles que l'on appelle les îles sud-occidentales, et les îles sud-orientales ; puis les îles Ket, les Timor, la Nouvelle-Guinée. C'est de cette dernière île que nous mettrons le cap sur l'Australie...

– Là, nous serons tranquilles.

– Il faut l'espérer, mais ensuite notre voyage entrera dans la phase la plus dangereuse, car nous aurons à parcourir de longues distances au-dessus de la mer...

– Nous trouverons bien un îlot où nous pourrons nous poser de temps à autre ?

– Oui... mais quand nous aurons dépassé les îles Touamotou, il nous faudra pointer directement vers la côte sud-Américaine, où nous

aurons à parcourir au-dessus des eaux, une distance d'environ cinq mille kilomètres...

– Bah ! si notre moteur donne bien, nous franchirons cette distance assez vite...

– Oui... si nous n'avons pas à lutter contre quelque tornade, et si nous ne sommes pas obligés d'amerrir...

Le Parisien eut un hochement de tête, et murmura :

– Oui... ça sera dur... Et les îles que nous survolerons sont-elles habitées ?

– Toutes sont habitées...

– Par des peuplades sauvages.

– Ou à demi civilisées.

– Voyez-vous que nous tombions chez des anthropophages... ça ne serait pas rigolo du tout...

Tavernier ne répondit pas... Le moteur était réparé, on allait se remettre en route.

– L'avarie n'était pas grave ? demanda Tavernier ?

– Non, répondit Beaucaire, mais l'huile va

bientôt nous manquer.

– Ah !... c'est sérieux cela...

– Heureusement que nous ne sommes plus qu'à cent cinquante mille environ de Florès... c'est un centre de commerce important, nous trouverons là tout ce qu'il nous faudra... Quant à notre grand approvisionnement, nous le ferons en Australie.

– Alors, il faudra faire attention, car nos concurrents pourraient bien rééditer le coup de Singapour...

– Nous les surveillerons, et nous nous assurerons de la densité de notre essence.

CI

Le coup de vent

Quelques instants après, l'avion prenait de nouveau son vol. Maintenant, les emplois des passagers étaient bien réglés à bord. Le commandant et Beaucaire étaient pilotes à tour de rôle ; Francis s'occupait du moteur et des divers organes de transmission ; Laval était le cuisinier du bord et veillait aux provisions.

Quant à M. Paturel, il était préposé à la vérification des divers appareils de route : anémomètre, compas, baromètre. Tavernier s'était réservé les calculs de variation, ainsi que l'étude des vents et des divers courants atmosphériques.

Tout alla bien pendant quelques heures, et l'on put, sans incidents, atteindre le point que

Beucaire avait désigné. Là, il se ravitailla en huile et en essence, et recueillit quelques renseignements sur la direction suivie par l'aéro anglais. Celui-ci avait mis le cap au Nord-Est, ce qui indiquait que ceux qui le montaient avaient l'intention de survoler les groupes d'îles qui s'échelonnent sur le Pacifique... Tant que ces îles n'étaient pas très éloignées les unes des autres, Beaucaire ne jugea pas utile de préparer les trois flotteurs qui transformaient l'appareil en hydravion...

Le temps était d'ailleurs splendide, quoique la chaleur commençât à être étouffante. On se trouvait presque sur la ligne de l'Équateur.

Comme cela arrive toujours dans ces régions la pression barométrique oscillait de façon presque régulière. Le baromètre montait dans la matinée, descendait vers quatre heures du soir, et remontait ensuite pour redescendre de nouveau. Aux environs de l'équateur, il y a sur les mers une certaine régularité dans la marche des vents, aussi la marche de l'avion ne se trouvait-elle point contrariée.

– Si cela continue, dit Tavernier, nous ferons de la route...

– Vous craignez quelque brusque changement de température, demanda M. Paturel.

– Pas pour l’instant, mais surveillez bien votre baromètre et votre thermomètre. Sur mer il y a une indication qui ne me trompe jamais... quand le baromètre baisse et que le thermomètre monte c’est mauvais signe, et il faut se tenir sur ses gardes.

– Jusqu’à présent, tout s’équilibre à merveille.

– Allons, tant mieux...

La chaleur augmentait de plus en plus.

– Ouf ! fit Laval en ôtant sa veste... on cuit dans ces satanées régions... Tâtez donc la carlingue... elle est brûlante... Je parie qu’on y ferait cuire un œuf...

– Oui, fit Tavernier, et cette chaleur devient intolérable... Tout à l’heure le thermomètre marquait trente-cinq au-dessus, maintenant il est à quarante-sept...

– Est-ce que ça va durer ?

– Non, vers la fin de l’après-midi la chaleur va baisser, mais...

Le commandant n’acheva pas.

Le Parisien le regardait, croyant qu’il allait dire quelque chose... Tavernier semblait inquiet. Il regardait continuellement le ciel.

– Oh ! oh ! dit-il enfin, ça se gâte.

– Croyez-vous ? fit M. Paturel.

– J’en suis à peu près certain...

– Alors ?

– Alors, il serait prudent d’atterrir...

– Vous craignez une tornade ?

– Non, pas précisément, je crains un fort remous dans les hautes pressions, ce qui n’est pas la même chose...

– Et ce serait dangereux ?

– Très... Nous serions pris dans un tourbillon et dame, je ne sais ce qui se passerait...

– Peut-on atterrir ?

– Oui, c’est possible... Nous ne sommes plus

qu'à vingt milles environ de l'île Timor, il serait prudent d'y atterrir...

Il y eut un silence. Enfin, le commandant, après avoir réfléchi quelques instants, donna par l'acoustique des instructions à Beaucaire. Celui-ci parut étonné, puis se mit en descente, et bientôt, l'avion se posait sur le sol, dans une vaste plaine de sable.

Quand l'appareil se fut immobilisé, Beaucaire se retourna sur sa sellette et demanda :

– Qu'y-a-t-il ?

– Un coup de vent se prépare, répondit Tavernier.

– Pourtant le ciel est pur.

– Oui, mais la chaleur augmente terriblement. Je connais ces régions...

– Mais, à terre nous serons encore plus exposés ?

– Non, car la tornade se produira dans les hautes couches de l'atmosphère et nous n'aurons ici que la fin du cyclone...

– C’est fâcheux... Cela allait si bien...

– Il vaut mieux perdre quelques heures et ne pas s’exposer à une catastrophe... Tiens, vois, le ciel vient de se couvrir tout d’un coup... Tout à l’heure il était d’un bleu admirable, maintenant il prend une teinte cendrée... Il était temps que nous atterrissions...

– Tu ne penses pas qu’ici nous allons être furieusement secoués ?

– Non, car nous sommes protégés par cette montagne, qui est là sur la gauche...

– Mais du côté du rivage ?

– Nous sommes protégés aussi...

Tout à coup la température baissa, un vent froid passa sur la terre. Au loin, il soufflait avec force... On eut dit que des fauves lancés dans l’espace huilèrent tous à la fois. Le sable se souleva brusquement, et l’avion fut agité de brusques secousses. Dans le ciel, des oiseaux emportés par des tourbillons étaient roulés comme des feuilles mortes.

– Oui, fit le Parisien, vous aviez raison,

commandant... Ça tape dur là-haut, et nous aurions été joliment secoué, si nous avions voulu continuer notre route.

L'obscurité était maintenant presque complète...

La rafale passée, le soleil reparut, et un air chaud, presque brûlant s'abattit sur la plaine...

– Je crois que nous pouvons repartir, dit Beaucaire.

– Attendons encore un moment, répondit Tavernier.

CII

Une rencontre

L'île de Timor où avaient atterri les aviateurs est située dans l'archipel de la Sonde, entre l'Océan Indien et la mer des Moluques, son climat est très chaud, mais variable et soumis à l'influence des moussons.

Dans cette région brûlante, la flore tropicale déploie une magnificence inépuisable. Les champs ne connaissent pas les teintes jaunes et flétries de l'automne.

Pourtant où cette nature luxuriante est livrée à elle-même, elle ne présente bientôt qu'un dédale inextricable de verdure. Le rivage est bordé de palétuviers qui s'avancent vers la mer, défiant l'effort des vagues.

La montagne est couronnée de géants

séculaires dont le dôme impénétrable intercepte les rayons du soleil.

Là, entre les vieux troncs chargés de lianes, d'innombrables pousses ouvrent comme des corbeilles leurs palmes épanouies. Sous ces voûtes confuses des lianes et des convolvus jettent d'une branche à l'autre leurs festons et enlacent la forêt vierge de leurs mille guirlandes.

Cependant, un peu plus loin, aussitôt franchie la zone forestière, un spectacle merveilleux s'offre à la vue. Les banians, les figuiers aux feuilles dentelées, le cassier aux grappes roses, bordent la lisière du bois et mêlent leurs teintes variées aux masses sombres et uniformes des lataniers ou des cycas.

Les kakatoès à huppe jaune peuplent les tamariniers, tandis qu'autour des autres arbres voltigent les souimangas et les purpuras. Parmi les animaux que l'on rencontre dans ces régions splendides on peut citer les buffles, les sangliers, les cerfs et les moutons. À Timor, les habitants qui sont presque tous de race Malaise ou Chinoise cultivent le riz, le coton, le maïs, le

tabac. On y récolte aussi les épices et on y trouve des bois précieux...

– Ma foi, dit le Parisien, il ne me déplairait pas de vivre ici.

– Tu peux y rester, répondit Tavernier en riant.

– Non... merci... j'aime encore mieux la France, mais c'est égal, c'est joliment beau dans ce patelin-là...

M. Paturel ne disait rien. Il regardait les arbres merveilleux qui se dressaient devant lui, et suivait de l'œil l'épaisseur des fourrés... Peut-être songeait-il à son fameux insecte, et se disait-il qu'il devait gîter sous ces voûtes de feuillage, mais instruit par l'expérience, il n'éprouva point le désir de pénétrer dans ces bois mystérieux où il serait exposé à faire peut-être quelque désagréable rencontre.

Jusqu'alors, aucun être humain n'avait fait son apparition, quand tout à coup une troupe d'hommes jaunes, à demi nus, sortirent du feuillage. Ce fut Laval qui les aperçut le premier.

– Oh ! oh ! dit-il, voici des curieux qui ne me

disent rien de bon, et nous ferions mieux, je crois, de repartir ; ce n'est pas votre avis, commandant ?

– Oui, répondit Tavernier... ce serait plus prudent en effet.

Cependant les hommes, après avoir avancé d'une cinquantaine de pas, s'arrêtèrent net, regardant avec des yeux étonnés l'immense aéroplane qu'ils avaient devant eux... Quelques-uns étaient armés de lances, d'autres portaient des arcs en bandoulière, Tout à coup, ils poussèrent une grande clameur, et s'approchèrent, menaçants...

– Vite !... en route ! commanda Tavernier...

Déjà les sauvages entouraient l'avion et quelques-uns commençaient à envoyer des flèches dans les ailes et la carlingue. Il fallait se débarrasser de ces gêneurs, car ils allaient gêner le départ.

Le Parisien, Tavernier et M. Paturel les couchèrent en joue. Cela refroidit un peu leur enthousiasme... Ils hésitèrent. L'un d'eux leva les

bras en l'air et prononça des mots que l'on ne comprit pas... puis, il fit un signe, et les autres posèrent leurs armes à terre...

– Ne nous laissons pas prendre à cette ruse, dit Tavernier... avec ces gens-là, il faut se tenir sur ses gardes...

Plusieurs d'entre eux se tenaient devant l'appareil ; on leur fit signe de se ranger, mais ils semblaient ne pas comprendre...

– Tant pis ! dit Beaucaire... je vais leur passer dessus...

– Quand ils entendirent ronfler le moteur, et qu'ils virent tourner l'hélice, ils se rangèrent cependant, mais se mirent alors à pousser des cris épouvantables, et s'accrochèrent à l'avion espérant le retenir. La situation devenait critique et il est facile de prévoir ce qui fût arrivé, quand un homme, un blanc, vêtu d'un costume de toile, et coiffé d'un grand chapeau de paille se montra soudain. Il tenait à la main un long bâton.

À sa vue, les sauvages se calmèrent.

L'inconnu s'avança, salua les aviateurs, et leur

dit :

– Excusez-les, messieurs, ils n’ont jamais vu d’aéroplane, et ils prenaient sans doute votre appareil pour quelque monstre tombé du ciel... Oh ! mais je m’aperçois qu’ils vous ont lancé des flèches...

Il se tourna vers les Malais, leur dit quelques mots, et se mit à en bâtonner quelques-uns...

L’homme qui devait être quelque planteur s’approcha encore, et renouvela ses excuses.

– Ils ne sont pas méchants, dit-il, mais ils n’ont rien vu... Ils ne sont jamais sortis de ces forêts...

– Vous êtes Français, monsieur ? fit Beaucaire.

– Oui... et j’en suis fier...

– Et il y a longtemps que vous êtes dans ces régions ?

– Dix ans...

– Vous ne vous en plaignez pas ?

– Ma foi, j’aimerais mieux être dans mon

pays, mais je pense y retourner bientôt... si les Zuagas le veulent bien.

– Les Zuagas ?

– Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas d'ici, et ne pouvez savoir par conséquent ce que sont les Zuagas... Ce sont des êtres terribles, monsieur, de vrais démons... Nous les évitons autant que nous le pouvons, mais ils nous guettent, et un jour ou l'autre, ils auront peut-être raison de nous... Je ne vous souhaite pas de les rencontrer, car ils ne tarderaient pas à démolir votre appareil, à l'incendier, et à vous faire subir le supplice du « Scramp ».

– Quel est ce supplice ?

– Oh ! quelque chose d'horrible... Ils attachent leur victime à un poteau et l'écorchent vif... Et tenez, au moment où je vous parle, peut-être sont-ils en train de martyriser mon frère... qu'ils ont surpris hier dans les bois et ont emmené dans leur village.

– Et il est loin d'ici ce village ?

– Cinq milles à peine...

- Dans quelle direction ?
- Ici... sur la gauche... juste derrière cette colline que vous apercevez d'ici.

CIII

Les Zuagas

Tavernier et Beaucaire se consultèrent un instant, puis Tavernier dit à l'inconnu :

– Monsieur, nous ne vous connaissons pas, mais il nous suffit de savoir que vous êtes Français... Je vous promets que nous allons faire tout ce que nous pourrons pour délivrer votre frère...

– Oh ! que de remerciements je vous devrais si vous parveniez à sauver mon pauvre frère, mais je crains, hélas ! qu'il ne soit trop tard.

– Nous allons toujours essayer... attendez-nous là...

Le Français était si ému que c'est à peine s'il put balbutier quelques mots... Pourtant il se ressaisit...

– Le village, dit-il, est assez vaste... Il se compose de huttes couvertes en feuilles de bananier... et s'échelonne autour d'une vaste plaine de sable. Le chef des Zuagas est reconnaissable... il porte un grand manteau de paille et est coiffé d'un turban vert... c'est un être cruel et sanguinaire...

– Attendez-nous, répéta Tavernier... Si vous ne nous voyez pas revenir, c'est que malheureusement, nous n'aurons pas réussi...

L'avion prit son vol... à ce moment tous les Malais se prosternèrent la face contre terre. Ils avaient enfin compris que les aviateurs étaient des amis.

– C'est peut-être imprudent, ce que nous faisons là, dit Tavernier au Parisien et à M. Paturel, mais si nous pouvons sauver ce malheureux Français, nous aurons fait notre devoir.

– Ce sera difficile.

– Qui sait ?

– Il faudra atterrir...

- On atterrira...
- Et si les Zuagas démolissent notre appareil.
- Nous ne les laisserons pas faire...

Le Parisien prépara les armes. Déjà, on planait au-dessus du village. Celui-ci semblait désert.

En décrivant forces courbes, Beaucaire se rapprocha du sol, et il aperçut alors, au milieu d'une plaine de sable, un homme à demi-nu, attaché à un poteau...

– Voici le prisonnier, dit le commandant... il faut le délivrer à tout prix... Dès que l'avion se sera posé sur le sol, toi, Laval, tu courras détacher le malheureux, et s'il ne peut marcher, tu le porteras. M. Paturel et moi, nous te protégerons, et ferons feu sur les Zuagas, dès qu'ils se montreront...

La manœuvre s'exécuta rapidement. L'avion se posa sur le sol, et le Parisien sauta hors de la carlingue. Il courut vers le prisonnier son couteau à la main, mais au moment où il commençait à couper les liens du malheureux, une grande clameur s'éleva, et les Zuagas sortirent de leurs

tentes, en courant.

Tavernier et M. Paturel firent feu presque en même temps... Deux hommes tombèrent, puis deux autres, et deux autres encore... Beaucaire, lui, avait pris une carabine, et tirait sans discontinuer.

Les Zuagas n'étaient plus qu'à vingt mètres du poteau, mais le Parisien qui avait délivré le prisonnier, avait chargé celui-ci sur son dos, et revenait vers l'appareil.

Francis, lui aussi, s'était mis de la partie ; un winchester à l'épaule, il visait et visait bien, ma foi...

Cependant, le nombre des sauvages grossissait... L'alarme était donnée, et ils accouraient de toutes parts. À bord de l'aéro, les aviateurs tiraient toujours... soudain, il y eut un moment d'émotion. Deux hommes étaient sur les talons du Parisien. Ils brandissaient d'énormes massues, et allaient fendre le crâne de ce courageux sauveteur, Tavernier fit feu. L'un des sauvages tomba... M. Paturel manqua l'autre, mais Francis l'abattit...

Le Parisien, à bout de forces, arrivait près de l'aéro... Tavernier et M. Paturel hissèrent le prisonnier à bord, et Laval sauta dans la carlingue, en disant :

– Eh bien, ça y est tout de même !... mais sacrédié ! ç'a été dur...

Au moment où l'avion s'élevait, une boule d'herbe enflammée s'abattait sur le fuselage menaçant de communiquer le feu à l'appareil. Au risque de se rompre le cou, Francis se glissa sur la queue de l'appareil, saisit le brandon qui flambait, et le jeta dans le vide...

– Bravo ! bravo ! petit, s'écria le commandant...

– Ça c'est crâne, déclara le Parisien...

Déjà l'avion piquait dans la direction du Sud... le prisonnier que l'on avait délivré reposait au fond de la carlingue. Il était d'une affreuse pâleur, et respirait difficilement. Il ne semblait point blessé cependant... On lui fit boire une gorgée de rhum, et il balbutia d'une voix faible :

– Merci !

Il ne devait pas bien se rendre compte de ce qui était arrivé, car il roulait des yeux étonnés...

– Vous êtes sauvé, lui dit le commandant... Nous allons vous ramener à votre frère...

– Sauvé... murmura le malheureux... oh !... les misérables !... ce qu'ils m'ont fait souffrir... quelles tortures j'ai endurées... voyez... ils m'ont brûlé la plante des pieds... ils m'ont arraché les ongles... et si vous n'étiez pas venus à mon secours., dans une heure, ils m'auraient écorché vif... Oh ! c'est ce chef, ce maudit Manoa qu'il aurait fallu supprimer... Tant qu'il vivra... nous n'aurons pas une minute de tranquillité...

Tavernier cria dans l'acoustique :

– Beaucaire... vole à faible altitude, et retourne survoler le camp...

Beucaire obéit. Quelques instants après, l'avion passait à quarante mètres au-dessus du campement des Zuagas... Le prisonnier cramponné à la carlingue regardait au-dessous de lui.

– Tenez, tenez, le voilà... s'écria-t-il... c'est

lui... l'ignoble Manoa !...

Le Parisien visa l'individu qu'on lui désignait, pressa la détente, et l'homme tomba...

– Je crois que ce n'est pas mal, dit-il...

– Voilà un coup de fusil merveilleux, approuva Tavernier... Tu as mérité un cor de chasse en or...

– Oh ! je l'ai déjà eu, quand j'appartenais au troisième bataillon... Je crois que le chef ne s'en remettra pas...

– C'est certain...

L'avion reprenait de la hauteur, quand tout à coup, il se pencha ; Beaucaire essaya de le redresser, mais en vain... Les haubans qui maintenaient l'aile droite avaient cédé...

Et l'appareil descendait, en augmentant son allure... Une indicible émotion s'empara des passagers.

CIV

Un moment d'inquiétude

La chute s'opéra cependant sans incident grave, mais il fallait réparer, et l'on n'était qu'à faible distance du camp des Zuagas. Si ceux-ci survenaient, il serait impossible de leur résister...

– Vite !... réparons... réparons, dit Tavernier.

Tout le monde se mit à l'ouvrage, sauf le rescapé qui, comme nous l'avons dit, était d'une faiblesse extrême...

– Je crois qu'ils ne viendront pas, dit le Parisien... ils ont dû être effrayés par notre apparition...

– On ne peut savoir, répondit le commandant. En tout cas, il faut se tenir sur ses gardes...

– Bah ! nous les verrons venir de loin, et nous pourrons les canarder...

– Ils sont nombreux...

– Quand nous en aurons dégringolé quelques-uns, les autres n’insisteront pas...

Dix minutes s’écoulèrent.

– Oh ! oh ! fit soudain le Parisien qui, tout en travaillant, regardait de temps à autre du côté du bois, j’ai aperçu des têtes, là-bas... Ces messieurs se décideraient-ils à venir... Non... ils hésitent... ils se tâtent... Ah ! en voilà quelques-uns qui s’avancent. Attendez... Je vais refroidir leur enthousiasme.

Le Parisien prit son Remington, et fit feu par trois fois...

– Trois de moins... Cela va donner à réfléchir aux autres.

En effet, pendant quelque temps, les sauvages ne donnèrent pas signe de vie. La réparation avançait. Dans un quart d’heure, on pourrait repartir.

Tout à coup, le Parisien s’écria :

– Oh ! mais... quelle audace... Voyez... ils avancent à plat ventre... c’est à peine si on les

aperçoit dans le sable avec lequel leur peau jaune se confond... Ils essaient de nous cerner... mais c'est qu'ils sont une ribambelle ces cocos-là... Minute... nous allons leur servir un joli feu de salve...

Tous les aviateurs, y compris Francis, s'emparèrent de leurs fusils, et commencèrent le feu. Les ennemis avançaient toujours. Il était très difficile de les viser, car ils se trouvaient à ras du sol, et les balles ricochaient sur le sable...

– Ça va mal, murmura Laval, qui cependant ne s'alarmait pas facilement...

La situation devenait en effet des plus critiques... Les ennemis étaient nombreux, et on ne pouvait les abattre tous...

Soudain, ils se dressèrent en poussant des cris terribles, et accoururent vers l'aéro.

Fort heureusement, Beaucaire risqua le tout pour le tout. Sans attendre que la réparation fût terminée, il prit son vol, quitte à atterrir de nouveau, quand il serait hors d'atteinte.

Les sauvages stupéfaits, demeurèrent cloués

sur place.

– Hein ! ça leur en bouche un coin, dit le Parisien... Ils ne s'attendaient pas à ça ! Maintenant, ils peuvent courir...

CV

La joie de M. Paturel

À deux milles de là, Beaucaire atterrit pour que l'on pût continuer la réparation et une demi-heure après, on repartait.

On s'imagine sans peine la joie du Français qui attendait les aviateurs, quand il vit reparaître l'aéro... Et cette joie ne connut plus de bornes, quand il aperçut son malheureux frère. Il le comblait de caresses, l'embrassait avec effusion, en balbutiant :

– Pauvre Gustave !... pauvre Gustave !... Je ne croyais plus te revoir... Comme tu es pâle !... Ils t'ont fait souffrir, hein ? ah ! les misérables !... Et dire que nous sommes exposés à avoir un jour la visite de ces bandits.

– En tout cas, dit Tavernier, vous ne reverrez

pas le chef.

– Croyez-vous ?

– J'en suis sûr... car nous l'avons tué.

– Est-ce possible ! oh alors, nous pouvons respirer, car le chef mort, les hommes n'auront plus la même audace... Êtes-vous bien sûr de l'avoir tué, au moins !

– Vous pouvez en être certain.

– Quelle reconnaissance je vous dois...

– Ne parlons pas de ça...

– Si... parlons-en au contraire... Grâce à vous je revois mon pauvre frère... grâce à vous, le bandit qui nous menaçait continuellement ne viendra plus nous attaquer.

– Et vous allez demeurer longtemps ici ?

– Oui... il le faut... Quand on a entrepris quelque chose, il faut aller jusqu'au bout...

Cette conversation avait lieu près d'un bois de cèdres. Tout à coup, on vit M. Paturel se précipiter dans ce bois, son filet à papillons à la main. Bientôt, on entendit des cris, des éclats de

rire...

– Est-ce que notre savant deviendrait fou par hasard ? murmura Tavernier.

Mais M. Paturel reparaissait, en criant :

– Je l’ai... je l’ai... Je le tiens enfin... voyez comme il est beau... Avez-vous jamais vu un insecte aussi joli... Admirez ces couleurs... on dirait un arc-en-ciel. Ah ! ils vont en faire une tête mes confrères... Ils ne pourront plus dire que le bombyx trigonocéphale n’existe pas... car en voici un spécimen... et un splendide... Ah ! mes chers amis, vous ne sauriez vous imaginer comme je suis heureux... Ce jour est le plus beau jour de ma vie... Je suis heureux... heureux, comme je ne l’ai jamais été, et c’est à vous que je dois ce bonheur !...

Et tout en parlant, M. Paturel montrait un petit insecte qui s’agitait dans le filet à papillons...

– Ne le laissez pas s’envoler, dit le Parisien.

– Oh ! n’ayez crainte... il ne m’échappera pas maintenant. Je vais le piquer sur un bouchon et l’enfermer dans une boîte à insectes... Ah ! ah !

ah ! et l'on avait le toupet de dire que le bombyx trigonocéphale n'existait plus... Quelle belle communication je vais faire à l'Académie des Sciences...

Et le vieux savant, tout joyeux, se dirigea vers l'aéro.

– Voilà un homme heureux, dit Tavernier.

– Oui, fit Beaucaire... et maintenant, il ne nous donnera plus d'inquiétude, car il devenait terriblement dangereux avec son bombyx... Il fallait continuellement le surveiller, et un jour ou l'autre, il nous eût encore donné plus d'un souci...

Le Français dont les aviateurs avaient sauvé le frère remercia encore avec effusion, puis Beaucaire donna le signal du départ...

– Voilà une heureuse journée, dit le commandant... Tout le monde est heureux...

– Oui, fit le Parisien, ça s'annonce bien... tout nous réussit.

– Touchons du bois, s'écria Tavernier...

Un grand éclat de rire accueillit ces paroles... Au moment où Beaucaire, Francis, Tavernier et

Laval allaient remonter dans l'aéro, ils entendirent M. Paturel qui chantait... Le vieux savant avait emprisonné son insecte, et gesticulait comme un fou à bord de l'appareil.

– Maintenant, dit-il, à ses amis, quand ils eurent pris place à côté de lui, je puis vous suivre jusqu'au bout du monde... et si vous le désirez, je puis me faire l'historiographe de votre voyage... Je prendrai des notes, et consignerai sur mon *carnet* tous les incidents qui marqueront notre voyage.

– Espérons, fit Tavernier, en riant, que vous n'aurez pas l'occasion de remplir tous les feuillets de votre carnet...

– Je le souhaite aussi... mais excusez-moi, je me suis mal exprimé, ce n'est pas cela que je voulais dire... j'entendais simplement parler des petits incidents sans gravité qui peuvent se produire... Je consignerai surtout sur mes tablettes les remarques que je ferai sur la flore et la faune des régions que nous allons parcourir... Et vous verrez que ces notes vous seront plus tard très utiles.

CVI

Un vilain rêve

Quand les aviateurs quittèrent l'île Timor, la nuit se fit brusquement, presque sans crépuscule, comme dans toutes les régions voisines des tropiques. Une lueur opaline persistait dans le ciel, et les objets apparaissaient comme plongés dans un bain de lait.

– À présent où allons-nous ? demanda le Parisien...

– Droit devant nous, répondit le commandant...

– Nous allons survoler la mer ?

– Oui, de temps à autre, mais nous continuerons à voguer ainsi au-dessus d'un groupe d'îles qui s'échelonne jusqu'à l'Australie.

– Alors, nous sommes sûrs de toujours

pouvoir atterrir ?

– Sûr n'est pas le mot, car nous allons rencontrer des îles montagneuses, où il sera bien difficile d'atterrir...

– Enfin, nous ne risquerons pas de faire des kilomètres et des kilomètres sans rencontrer la terre... C'est égal, vous avez bien repéré votre route, et, ma foi, j'avoue que je me sens maintenant plus tranquille. Notre voyage va devenir un vrai voyage d'agrément.

– N'exagérons pas, fit Tavernier en riant... Nous sommes toujours à la merci d'une surprise, et il est impossible de prévoir ce qui arrivera... Les régions que nous parcourons sont battues par des vents terribles... heureusement que nous saurons profiter des courants aériens...

– C'est vrai, je n'y pensais plus, il y a dans l'air des courants comme sur la mer... Voilà une chose dont je ne me doutais point, par exemple... on en apprend tous les jours, mais à propos, on n'a pas revu nos concurrents... Ils filaient un train d'enfer, et ils doivent être loin maintenant...

– À moins qu'ils ne soient immobilisés par quelque panne dans une île quelconque...

– Ça c'est possible. En tout cas, ce n'est pas moi qui m'apitoierai sur leur sort... ils ont été trop mufles avec nous... A-t-on idée de ça, des concurrents qui passent à côté de nous sans même nous saluer... Ce sont des mœurs de sauvages... Pour sûr, ça ne leur portera pas bonheur, vous verrez.

– En attendant, ils ont sur nous une sérieuse avance.

– Ils la perdront sans doute.

– Ça serait à souhaiter... mais je suis pour la loyauté !... D'abord, est-ce que ces gens-là n'auraient pas dû partir en même temps que nous, puisqu'ils voulaient faire un match... qu'est-ce que c'est que cette façon de s'en aller en douce, sans tambours ni trompettes... Quand nous les retrouverons, si jamais on les retrouve, je ne me gênerai pas pour leur dire ma façon de penser...

Cette conversation fut interrompue par un éclair formidable qui répandit une lueur

aveuglante.

– Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria le Parisien...

– Un éclair, répondit Tavernier.

– Ben vrai, il est sérieux... Je n'en ai jamais vu de pareils... J'ai cru que c'était notre réservoir qui s'enflammait.

– Heureusement que c'est moins grave...

– Alors, c'est l'orage qui s'annonce.

– Non... c'est un éclair de chaleur... vois, le ciel est clair, pas un nuage.

– C'est vrai...

L'avion continuait sa route dans la nuit. Beaucaire volait à faible altitude, afin de pouvoir suivre sa route. Comme le temps était clair, on apercevait assez distinctement les groupes d'îles qui s'égrenaient sur la mer, et l'on ne risquait point de s'écarter.

Ces îles étaient presque toutes assez rapprochées les unes des autres... Quelques lumières brillaient çà et là, signalant une ville...

– Il ne ferait pas bon atterrir en pleine nuit, dit Laval, car nous risquerions de tomber sur quelque toit...

– Rassure-toi, répondit Tavernier... si nous étions obligés d'atterrir – ce que je ne crois pas – nous nous poserions sur la mer... Au moins là, nous ne risquerions rien.

– À moins de piquer droit sur un bateau.

– Non... on l'apercevrait...

Francis surveillait attentivement le moteur. Quant à M. Paturel, il dormait comme un bienheureux, et faisait entendre un ronflement sonore.

– Il ne s'en fait plus maintenant, dit le Parisien, il est tranquille... Depuis qu'il a enfin trouvé son fameux insecte, il est tranquille comme Baptiste... C'est égal, c'est un rude bonhomme que ce vieux savant... En voilà un qui n'est pas froussard. À le voir on ne dirait pas qu'il est si courageux... C'est bien le cas de dire qu'il ne faut jamais se fier aux apparences. Ce sont souvent ceux qui semblent les plus paisibles

qui font preuve de plus de cran, à l'heure du danger. Il peut dire qu'il a été bien heureux de nous rencontrer... nous avons été sa providence... sans nous, à l'heure qu'il est, il n'existerait plus... Tenez, écoutez, il rêve...

En effet, M. Paturel avait cessé de ronfler, et parlait maintenant à haute voix... Il eut même un affreux cauchemar, et il se réveilla en sursaut, et se dressa sur son séant. Il regarda autour de lui, et murmura :

– Ah ! quel rêve, mes amis... Quel rêve !... J'étais entre les bras d'un gorille qui m'emportait en courant à travers une forêt. Il me serrait à m'étouffer. Tout à coup il me lâchait et je me croyais sauvé, mais c'était pour me jeter sur un énorme boa qui ouvrait une gueule grande comme un four...

– Heureusement, fit le Parisien en riant, ce n'était qu'un rêve...

– Oui... heureusement, comme vous dites...

Et le vieux savant se rendormit.

CVII

La tornade

– Allons, dit Tavernier à Laval, repose-toi, mon ami, tu dois avoir besoin de sommeil... Dans deux heures je te réveillerai, et tu prendras le quart à la place de Francis.

– Bah ! je ne suis pas fatigué, commandant.

– Repose-toi tout de même... Nous ne savons ce qui peut arriver, il faut que nous soyons tous dispos... Jusqu'à présent, nous n'avons pas assez observé les heures de quart...

Laval se coucha dans la carlingue.

Bientôt il ronflait, lui aussi.

L'aéro continuait sa course avec une régularité parfaite... Il en fut ainsi, toute la nuit. Quand le jour parut, on se trouvait au-dessus d'un groupe d'îles verdoyantes. Sur la mer, on apercevait

quelques bateaux...

Tavernier prit l'acoustique et dit à Beaucaire :

– Atterris... je vais prendre la direction.

Beucaire ne demandait pas mieux sans doute que de céder le volant à Tavernier, car il se mit immédiatement en descente. Il avait aperçu au loin un large espace où il pouvait se poser sans crainte, mais quand il se fût approché du sol, il constata que le terrain était trop accidenté, et il reprit de la hauteur. Ayant enfin trouvé un terrain propice, il se posa sur le sol. L'endroit qu'il avait choisi était situé à droite d'une montagne.

Tavernier consulta sa carte, mais ne pût se rendre compte exactement de la situation de l'île sur laquelle on se trouvait.

Cela n'avait guère d'importance, puisque l'on n'avait pas dévié de la ligne droite.

– Nous devons, dit-il enfin, nous trouver dans le voisinage des îles Tenimber ou de l'île Selaroë, en tout cas, nous ne nous sommes pas écartés de notre route... le compas marque toujours Nord, quart Nord-Est.

– On pourrait vérifier le moteur, proposa Beaucaire.

– Oui... c'est même nécessaire, car nous allons bientôt avoir une longue étendue à parcourir...

Francis se mit à l'ouvrage, surveillé par Beaucaire. Le Parisien, M. Paturel et le commandant avaient mis pied-à-terre.

– Brrr ! fit Laval, il fait frisquet par ici...

– C'est le vent de la mer, répondit Tavernier...

– Regardez là-bas, les arbres sont joliment secoués... et tenez, notre avion dérape.

Le commandant était devenu inquiet. Il regardait le ciel, et, de temps à autre, il allait consulter l'anémomètre qui se trouvait à bord de l'aéro.

– Vent de vingt mètres à la seconde, dit-il...

– C'est une jolie vitesse, fit le Parisien.

– Oui, c'est celle d'un train express.

– Pourvu que nous n'ayons pas encore une surprise.

Tavernier ne répondit pas ; il s'approcha de

Beucaire, et lui dit :

– Nous avons peut-être eu tort d’atterrir... le vent devient de plus en plus fort... Si nous repartions.

– Impossible pour le moment, Francis vient de desserrer quelques écrous, pour visiter le moteur... mais dans dix minutes tout sera terminé, je pense.

Le vent augmentait de minute en minute...

– Oh ! fit le Parisien, ça devient sérieux...

Tavernier s’approcha de Beaucaire, et lui dit :

– C’est une terrible tornade qui s’annonce... Si elle vient du Sud, nous serons tous emportés comme des feuilles et notre avion sera roulé avec une vitesse folle... Quelle mauvaise idée nous avons eue d’atterrir !...

– Tu crois que c’est si grave que cela, murmura Beaucaire.

– Oui... j’ai déjà vu de ces coups de vent terribles qui sont assez fréquents dans ces régions... Ils durent peu, mais sont d’une violence telle que rien ne leur résiste : arbres, maisons,

tout est emporté... de plus, la mer se soulève, monte en quelques secondes de plusieurs mètres, et se répand en mugissant sur les rivages et jusque dans l'intérieur des terres...

– Tu m'effraies... que faudrait-il faire ?

– Rouler notre avion, s'il en est temps encore entre ces deux monticules que nous apercevons là-bas...

– Eh bien, allons-y, ne perdons pas une seconde.

Tous s'attelèrent à l'appareil qu'ils poussèrent vers l'endroit désigné par le commandant. À peine l'appareil s'était-il immobilisé que le coup de vent arriva. Il fut effroyable. En un instant, le sable fut soulevé ; une sorte de barre, pareille à celle que produiraient des flots en furie accourut du fond de l'horizon, avec un grondement tumultueux... On eut dit que mille cataractes déchaînées dans l'espace répandaient leurs eaux sur des roches invisibles.

En un instant, le ciel qui était d'un bleu intense s'obscurcit, prit une teinte rougeâtre, puis

devint couleur de cendre. Le soleil avait disparu. Un froid glacial se faisait sentir, et les aviateurs grelottaient.

Tout à coup, Le Parisien s'écria :

– Oh ! regardez ! regardez !...

Et il désignait une nappe de sable mouvante qui s'avavançait en mugissant, balayant tout sur son passage... Cela était effrayant et grandiose tout à la fois. Protégés par le monticule derrière lequel ils s'étaient réfugiés, les aviateurs virent arriver cette vague terrifiante qui roulait dans ses volutes des animaux, des arbres déracinés, des poutres, des toitures et des êtres humains...

L'aéro oscillait ; ses ailes frappaient le sol, en frissonnant. Et une pluie de sable brûlant s'abattit sur les aviateurs, les ensevelissant à demi.

CVIII

Dans les sables

À ce moment, le vent changea de direction, s'engouffra entre les deux monticules comme dans un couloir, poussa l'avion avec force, le remplissant de sable. Roulés dans ces tourbillons effrayants les aviateurs durent se protéger le visage avec leurs mains pour ne pas être aveuglés.

En vain cherchaient-ils à résister à la terrible poussée en se renversant en arrière, ils étaient projetés en avant avec une force telle que tous leurs efforts étaient inutiles.

Ils s'étaient tous groupés autour de leur appareil, mais ils furent vite dispersés, roulés, entraînés comme des épaves sur une mer démontée.

Quand enfin la tourmente eût cessé, ils s'appelèrent, et arrivèrent à se réunir, mais deux d'entre eux manquaient : Francis et M. Paturel.

On se mit à leur recherche, et l'on ne tarda pas à découvrir le gosse qui se débattait parmi les sables, faisant tous ses efforts pour rejoindre ses compagnons...

Au moment où le Parisien allait saisir le gosse, celui-ci disparut, et l'on eut toutes les peines du monde à le tirer des sables mouvants où il s'enlisait.

Enfin, on le ramena sur la terre ferme.

Le pauvre gosse suffoquait. Les efforts qu'il avait faits pour se dégager l'avaient tellement épuisé que c'est à peine s'il pouvait se tenir debout. Il ne tarda pas cependant à se remettre de son émotion...

– Hein ? quelle secousse, lui dit le Parisien...
Tu t'en souviendras...

– Oui, murmura Francis., pourvu que notre appareil n'ait pas trop souffert.

On se porta vers l'avion que la tornade avait

projeté à cent mètres de là, et on l'examina attentivement. Il n'était point détérioré, mais il fallut vider le sable qui s'était logé dans la carlingue, et ce ne fut pas une besogne des plus faciles.

– Tiens, dit tout à coup le Parisien, mais je n'aperçois pas M. Paturel.

– C'est vrai, fit le commandant... Mon Dieu ! où est-il ? Pourvu qu'il n'ait pas été enseveli dans le sable...

Une émotion intense s'était emparée des aviateurs. Immédiatement, ils se mirent à la recherche du vieux savant, mais ne l'aperçurent point tout d'abord.

Ils l'appelèrent, personne ne leur répondit...

– Il ne doit pas être bien loin cependant, dit Laval... quand nous avons été emportés par la tornade, il était près de moi, même que nous nous sommes un instant cramponnés l'un à l'autre.

Et le brave garçon avançait au milieu des sables, en appelant de toutes ses forces :

– M. Paturel ! M. Paturel !...

Un monticule se dressait devant lui, il voulut l'escalader, mais se trouva enlisé jusqu'à la ceinture, et il dut se rejeter vivement en arrière pour ne pas être enseveli. Le sable à cet endroit était mince comme celui qui se trouve sur les dunes, et s'effondrait dès qu'on mettait le pied dessus.

Tavernier comprit le danger qu'il y avait à vouloir escalader ces tertres mouvants.

– Une corde, cria-t-il... que l'on aille chercher une corde.

Francis courut à l'aéro, et revint bientôt avec une corde solide qu'il remit au commandant. Celui-ci dit à Laval :

– Attrape !

Et il lança la corde que le Parisien saisit à deux mains. Il enroula l'extrémité autour de sa poitrine, et continua ses recherches. Quand il sentait le sol lui manquer sous les pieds, il avertissait ses compagnons qui immédiatement le tiraient à eux... Il explora tous les trous, tous les entonnoirs qui s'ouvraient devant lui, et en

avançant il appelait toujours :

– M. Paturel ! M. Paturel !...

À ce moment, il lui sembla entendre une plainte, et il se dirigea du côté d'où elle semblait partir, mais il ne vit rien...

À cette minute, un nouveau coup de vent presque aussi violent que ceux qui avaient tout bouleversé l'instant d'avant s'abattit sur le sol, faisant de nouveau voltiger les sables, les déplaçant, les roulant dans tous les sens, et le Parisien fut emporté à plus de vingt mètres de l'endroit où il se trouvait. Fort heureusement, le commandant et Beaucaire n'avaient pas lâché la corde qui le retenait, et ils purent le ramener à eux... Le pauvre garçon qui avait les yeux remplis de sable, titubait, comme un homme ivre...

Quand enfin, il eut repris tout son aplomb, il recommença ses recherches.

Les aviateurs ne conservaient plus l'espoir de retrouver M. Paturel vivant. Le malheureux homme avait dû être enseveli sous une couche de sable d'où il n'avait pu se tirer, et il était probable

qu'on ne le retrouverait pas.

Cependant le Parisien ne se décourageait pas... sa corde autour des reins, il escaladait les monticules, descendait dans les trous, remuait le sable avec ses mains... tout à coup, il tressaillit... Il avait aperçu devant lui, à faible distance, une chose noire qui émergeait à demi du sol... Il s'avança rapidement, glissa dans un trou, se dégagea et parvint à l'endroit où gisait la forme indécise qui avait attiré son attention. Hélas ! c'était un tronc d'arbre à demi dissimulé dans le sable.

– Plus d'espoir ! murmura-t-il...

Et il allait revenir sur ses pas, quand il entendit un bruit singulier. C'était une sorte de grognement, suivi d'un souffle rapide intermittent. Il s'orienta, recommanda à Beaucaire et à Tavernier de bien tenir la corde à laquelle il s'était cramponné, et se laissa glisser sur une pente où le sable était plus ferme, mais ceux qui le tenaient perdant pied tout à coup se sentirent entraînés dans le vide.

Ils avaient chu dans un entonnoir profond de

près de trois mètres, et ils eurent toutes les peines du monde à en sortir. Ils y parvinrent cependant. Alors, ils cherchèrent le Parisien. Il avait disparu.

– Fatalité ! s'écria Beaucaire... Tout est contre nous !... Quelle mauvaise inspiration nous avons eue de nous arrêter ici...

– Peut-être est-ce un bien, fit le commandant.

– Un bien... tu crois ?

– Oui, car ce cyclone a dû aussi se produire dans les couches supérieures, et s'il nous avait surpris pendant que nous étions dans les airs, peut-être qu'en ce moment nous serions sur le sol, écrasés sous les débris de notre aéro.

– Tu as peut-être raison... mais au moins nous aurions succombé tous, tandis...

Il n'acheva pas. Tavernier qui avait saisi sa pensée, murmura :

– Ne nous désolons pas encore... Peut-être retrouverons-nous ceux que nous cherchons...

– Si tu pouvais dire vrai !...

CIX

Tout est bien qui finit bien

Qu'étais devenu le Parisien ? Après avoir été à moitié enseveli dans les sables, il était parvenu à se dégager, et quand il put enfin se relever, et reprendre sa marche, il ne fut pas peu surpris de voir M. Paturel assis devant lui.

- Quoi ! s'écria-t-il... vous voilà !
- Oui... balbutia le vieux savant.
- Mais où étiez-vous donc ?
- J'étais enterré... oui, mon ami, enterré vivant.
- Et vous avez pu vous dégager ?
- Non... ce n'est pas moi qui me suis dégagé.
- Je ne comprends pas...
- C'est bien simple... J'étais tombé dans un

trou profond de plusieurs pieds, et je cherchais à en sortir, quand le sable s'est éboulé au-dessus de moi. Fort heureusement, il restait une petite fissure par laquelle l'air pénétrait... oh ! il n'en pénétrait pas beaucoup, mais enfin cela me permettait de respirer un peu. J'essayais en vain de me tirer de là, et je voyais bien que je n'y arriverais pas, quand tout à coup, au moment même où je commençais à étouffer, le vent a de nouveau bouleversé les sables, et je me suis retrouvé à l'air libre.

– Ah ! ça c'est curieux, par exemple... Ça me rappelle une chose qui est arrivée, pendant la guerre... Nous étions dans une vaste plaine que les Allemands marmittaient avec fureur... Il fallait à tout prix avancer ou périr. Notre officier commande la charge, et nous voilà partis, en courant, sous le feu de l'ennemi. J'avais près de moi un de mes copains, un brave gars de Breton qui s'appelait Le Tallec... Tout à coup, arrive un obus énorme qui creuse un entonnoir et ensevelit mon malheureux camarade... Il est perdu, que je me dis. Et, je continue à suivre les autres. Nous arrivons dans les tranchées ennemies, nous nous

y installons, et nous nous comptons : ah ! il en manquait plus d'un. Et je songeais à mon malheureux Le Tallec, quand tout à coup, je le vois arriver... J'ai cru tout d'abord que je rêvais. Mais non, c'était bien lui... Savez-vous ce qui était arrivé ? La même chose qu'à vous... Un obus l'avait enterré, un autre en bouleversant le terrain l'avait délivré... Il y a de drôles de choses tout de même. Enfin, vous voilà, c'est le principal... Vous n'êtes pas blessé, au moins ?

– Non... répondit M. Paturel... en remuant bras et jambes.

– Alors, ça va bien... s'agit maintenant de retrouver nos compagnons... Pourvu qu'ils n'aient pas été ensevelis, eux aussi. Ah ! quel sale pays !... A-t-on jamais vu des coups de vent pareils. On parle de simoun, mais je crois qu'il ne doit pas être plus terrible...

– Oh ! répliqua M. Paturel, le simoun je le connais... J'ai été un jour surpris par lui dans le désert. J'étais sur un chameau... En trois temps et quatre mouvements, la bête et moi nous avons été renversés, roulés comme des feuilles mortes, et

c'est miracle que j'en sois revenu. Je croyais bien que ma dernière heure était arrivée...

– Vrai, vous en avez eu des aventures.

– Oui... j'en ai eu ma part.

– Et qu'est-ce que vous faisiez dans le désert.

– J'étais à la recherche d'un insecte rare...

– Maintenant, vous voilà tranquille, j'espère... vous n'avez plus à courir après les insectes, puisque vous avez trouvé ce que vous cherchiez, et vous allez pouvoir vivre tranquille, mener une vie de petit rentier...

– J'essaierai, fit M. Paturel, en souriant, mais vous savez, quand on est entomologiste comme moi on cherche toujours à découvrir quelque insecte rare...

– Alors, vous avez l'intention de voyager encore ?

– Je verrai.

– Vous êtes intrépide... Si encore vous étiez un jeune homme, je comprendrais, mais vous n'êtes plus de la première jeunesse.

- J’ai soixante-trois ans...
- Soixante-trois ans... Ben, ma foi, on ne le dirait pas, vous êtes joliment bien conservé.
- Parce que j’ai été sobre... une vie réglée comme un papier à musique...
- Excepté quand vous êtes en expédition...
- Les expéditions sont salutaires... L’exercice, il n’y a que ça, voyez-vous...
- Eh bien, nous venons d’en avoir de l’exercice, vous ne vous plaindrez pas, j’espère.
- Il y a exercice et exercice... Celui-ci était un peu trop violent...

Et le vieux savant éclata de rire.

À cet instant, Beaucaire et Tavernier apparurent.

– Eh ! quoi ! s’écria le commandant... on vous cherche partout, on vous croit morts, et on vous trouve tous deux riant aux éclats...

– C’est bien permis, fit le Parisien... après une pareille émotion, on a besoin d’un peu de détente...

- Vous n’êtes pas blessés ?
- Non, heureusement, mais ça ne va pas tout à fait bien... et puis nous sommes pleins de sable, on dirait que nous avons des millions de puces qui nous tenaillent la peau...
- Allons, fit Beaucaire, regagnons notre aéro... nous avons assez perdu de temps ici.
- Il n’a pas trop souffert notre aéro ?
- Nous allons voir ça...

CX

Visiteurs suspects

Ils trouvèrent Francis qui était en train d'enlever le sable dont l'aéro était rempli... Fort heureusement, il avait eu soin, quand le sable avait commencé à voltiger, de refermer soigneusement le capot du moteur. On fit fonctionner celui-ci, il marchait à merveille...

– Nous nous en tirons bien, dit Beaucaire, c'est le principal... Ah ! j'ai bien cru que notre voyage allait s'arrêter là... allons... embarquez, nous allons tâcher de regagner le temps perdu.

– Faudra en mettre alors, dit le Parisien... Le départ ne s'effectua pas sans difficultés. Le sol était labouré, inégal, et l'on dut l'aplanir pour permettre à l'appareil de rouler, ce qui prit deux bonnes heures. Enfin, on quitta le sol. Il était

temps. Une bande d'hommes à demi-nus accouraient en hurlant.

– Voilà des gaillards, dit le Parisien, qui m'ont l'air d'avoir plutôt de mauvaises intentions... il est fort heureux que nous n'ayons pas eu leur visite quelques minutes plus tôt.

– Oui, c'est fort heureux, comme tu dis, répondit le commandant.

Il avait à peine achevé ces mots que le moteur cessait tout à coup de battre. Il fallut atterrir à environ cinq cents mètres de l'endroit d'où l'on était parti.

– Nous avons parlé trop tôt, dit Laval...

Tavernier scrutait la plaine du regard.

– Vous regardez si les types nous donnent toujours la chasse, demanda le Parisien.

– Oui... mais je ne les aperçois pas...

– Bah ! en admettant qu'ils cherchent à nous rejoindre, avant qu'ils soient ici, nous serons repartis.

– Ce n'est pas sûr, répondit Beaucaire d'un ton

maussade.

Pendant que Francis réparait le moteur, le Parisien, debout sur l'aéroplane surveillait l'horizon.

– Je ne vois rien, dit-il au bout d'un instant...

Quelques minutes s'écoulèrent.

Tout à coup il s'écria :

– Les voici !... Dieu, comme ils courent, on dirait qu'ils arrivent à bicyclette... Ils ne vont pas tarder à être ici... mais c'est qu'ils sont nombreux, ces animaux-là..., ils sont au moins une trentaine. Tenez, entendez-vous comme ils crient... on dirait un troupeau d'oies... Ah ! voilà qu'ils s'arrêtent... Ils semblent se concerter... Je ne sais s'ils nous ont aperçus, car nous sommes masqués par un grand monticule de sable...

Le Parisien se tut un instant, puis reprit :

– Ah ! ils se remettent en route... Mais qu'est-ce qu'ils agitent donc... on dirait des parasols... Oui, je ne me trompe pas, ces messieurs craignent sans doute d'abîmer leur teint...

– S'ils n'ont que des parasols, fit Tavernier, ils

ne sont guère dangereux...

– Mais c'est qu'ils ont aussi des lances...

– Apprêtons-nous à les recevoir... Nous allons bien voir quelles sont leurs intentions...

– Oh ! je crois qu'ils ne viennent pas uniquement pour nous souhaiter la bienvenue.

Les sauvages n'étaient plus qu'à cent mètres de l'aéro. Ils avaient contourné la dune de sable et étaient maintenant très visibles. Les aviateurs avaient sauté sur leurs fusils.

– Ne tirez pas avant le commandement, dit Tavernier. Si ces gens n'ont pas d'intentions hostiles, il est inutile de les massacrer.

– Oh ! fit le Parisien, ils n'ont pas l'air catholiques... voyez comme ils s'agitent, ils doivent être joliment en colère.

Les arrivants s'étaient arrêtés. Ils avaient replié leurs parasols, et les avaient passés dans leur ceinture. C'étaient des hommes de race jaune, petits et trapus. Il y avait avec eux des femmes et des enfants.

Arrivés à cinquante mètres de l'aéro, ils

s'arrêtèrent, le contemplant avec curiosité. On voyait qu'ils n'osaient pas avancer.

– Ils ne me paraissent pas bien terribles, dit Laval...

Tout à coup, les sauvages s'égrenèrent, et avancèrent en formant le cercle.

– Oh ! fit Tavernier, est-ce qu'ils auraient l'intention de nous cerner...

– On le dirait, répondit Beaucaire.

– J'ai bien envie de commander le feu.

– Non, attendons... nous allons bien voir. Pour le moment, ils ne sont pas dangereux...

Les hommes s'étaient maintenant assis sur le sol, et agitaient les bras, en faisant entendre un chant bizarre...

– Parbleu ! dit le Parisien, ils sont venus nous donner un concert. C'est bien aimable de leur part, mais je vous avouerai que je n'aime pas beaucoup leur musique... Ils chantent comme des seringues...

Tout à coup, un des sauvages se leva, ouvrit

son parasol, et s'avança en le balançant au-dessus de sa tête.

– Voilà un parlementaire, dit Tavernier.

À quelques pas de l'aéro, le sauvage s'arrêta... Il salua et prononça des mots bizarres.

Tavernier lui fit signe d'approcher. Il obéit, un peu hésitant, malgré tout. Il souriait et se livrait à des contorsions bizarres... Tout à coup il s'inclina, baisa la terre et, se relevant vivement, prononça par trois fois :

– *Oyama !... Oyama !... Oyama !...*

– *Oyama !* répondit le Parisien en manière de plaisanterie.

Le sauvage fit quelques pas vers l'aéro puis fit signe à ceux qui étaient demeurés à quelque distance.

CXI

En route !

Tous accoururent, et se mirent à danser devant l'avion, en faisant entendre des chants qui étaient loin d'être mélodieux, et ressemblaient absolument à des grincements de poulie. Celui qui paraissait le chef, et qui le premier avait osé s'approcher de l'aéro, s'avança vers les aviateurs, en tendant les deux bras, mais on voyait que l'avion l'intimidait. Il le prenait certainement pour quelque oiseau géant, et n'osait le toucher. Pourtant, il s'enhardit jusqu'à poser la main sur la carlingue, en ne cessant de répéter *Oyama ! Oyama !...*

– Nous avons bien tort de nous alarmer, dit Laval... Ces gens-là sont doux comme des moutons, et ne cherchent qu'à lier connaissance avec nous. Ils croient sans doute que nous

sommes des habitants du ciel descendus sur la terre pour venir leur souhaiter le bonjour.

Il avait à peine achevé ces mots que le chef poussait un grand cri. À cet appel, tous les sauvages secouraient, et entouraient l'avion...

– Oh ! mais, fit le commandant, ils n'ont pas l'air si doux que cela... Méfions-nous... reprenons nos fusils...

Maintenant, les sauvages cherchaient à escalader la carlingue. Ils poussaient des grognements sourds, et semblaient en proie à une grande colère.

– Voyez-vous ces traîtres, s'écria le Parisien... ils ont eu l'air de nous faire des politesses, mais c'était pour mieux nous tromper... n'hésitons pas : canardons-les.

Le chef était parvenu à sauter dans le cockpit, et cherchait avec un long couteau qu'il tenait à la main, à frapper les aviateurs.

– Tant pis ! vilain macaque, dit Laval, c'est toi qui l'auras voulu.

Et à bout portant, il fit feu sur l'homme qui

s'effondra sans pousser un cri. On balança le corps par dessus bord, et il alla rouler sur le sol

Les sauvages un moment décontenancés demeurèrent immobiles, mais l'un d'eux donna un ordre, et alors, tous se précipitèrent à l'assaut de l'aéro.

Les aviateurs avaient beau tirer, ils ne parvenaient pas à repousser les assaillants. Les coups de feu ne les effrayaient pas, et ceux qui avaient été tués étaient immédiatement remplacés par d'autres

– Il n'y a qu'un moyen de leur échapper, dit Beaucaire, c'est de nous élever dans les airs... Tant pis pour ceux qui se seront accrochés à notre appareil.

Le moteur était réparé, on partit, et l'avion se mit à rouler sur le sol. Bientôt il prenait son vol, au grand ébahissement des sauvages, demeurés à terre, et à la grande terreur de ceux qui étaient demeurés à bord.

Deux se tenaient sur la queue de l'appareil. Ils ne tardèrent pas à perdre l'équilibre et à piquer

une tête dans le vide. Quatre autres qui s'étaient accrochés à la carlingue, furent obligés de lâcher prise, et allèrent s'écraser sur le sol.

Il en restait un qui s'était cramponné à un hauban et poussait des cris affreux...

– Ça t'apprendra, dit le Parisien, à vouloir monter en avion... allons, hop... saute, et plus vite que ça...

Mais le pauvre diable roulait des yeux si suppliants que Laval n'osa pas le précipiter dans le vide... Il lâcha prise cependant, oscilla sur l'aile droite, et comme à ce moment l'avion penchait, il fut obligé d'aller rejoindre ses compagnons.

– Ouf ! fit Laval, nous voilà débarrassés de ces gêneurs. A-t-on idée d'une audace pareille, hein ? Ils avaient l'air de nous souhaiter la bienvenue, et ils ne cherchaient qu'à nous assassiner... Heureusement que nous avons tenu le coup, sans quoi nous étions propres. C'est une leçon, à l'avenir, il faudra se méfier de ceux qui nous feront des politesses...

– Ces gens, dit M. Paturel, ne sont pas des Malais... Ils appartiennent à la race jaune, c'est quelque peuplade fanatique... Ils nous ont pris pour de mauvais génies. Peut-être même croient-ils que c'est nous qui avons déchaîné le cyclone, et je comprends leur fureur. Si nous avions eu le malheur de descendre à terre, ils nous auraient massacrés.

– Pourvu, murmura Laval, que nous ne rencontrions pas encore des types de ce calibre-là...

– Oh ! répondit le vieux savant... nous risquons si nous atterrissons dans quelque île du Pacifique de tomber sur des individus plus dangereux que ceux-là.

– Croyez-vous ?

– Oui... il ne faut pas croire que tous les peuples du monde soient civilisés. Il y en a qui n'ont jamais vu de blancs, ou qui, s'ils les ont vus, se sont empressés de les tuer, et même de les manger.

– Est-ce que ça existe encore les

anthropophages ?

– Mais certainement...

– En Afrique ?

– Non... dans les îles de l'Océanie. Il n'y a pas très longtemps encore que des explorateurs ont été dévorés, près des îles de Mangaïa et de Mangariva...

– C'est là qu'habitent probablement les Canaques ?

– Non, les Canaques sont surtout en Australie, en Nouvelle-Calédonie, et aux Nouvelles-Hébrides. On en rencontre aussi dans les îles Samoa... mais les Canaques ne sont plus dangereux... les Anglais en ont d'ailleurs détruit des milliers, et ceux qui restent, sont abrutis par l'alcool...

– Nous tâcherons de ne pas nous laisser dévorer.

– Nous ferons tout pour cela, fit Tavernier en riant... D'ailleurs, nous n'atterrirons qu'à bon escient.

– À moins que nous ne soyons forcés, par

suite d'avarie, de nous poser n'importe où...

– Ne parle pas d'avarie, mon garçon... Tu vas nous porter la guigne.

CXII

Nouvel atterrissage

Pendant cette conversation, Francis n'avait rien dit, mais il avait écouté, et les paroles de M. Paturel n'avaient pas manqué de le troubler,

Le gosse avait souvent lu des récits de voyage dans lesquels il était question de sauvages qui faisaient cuire et dévoraient les explorateurs, mais il croyait que les anthropophages n'existaient plus, et voilà qu'il venait d'apprendre qu'il y en avait encore. Il ne dit rien, mais celui qui l'aurait observé n'eût pas manqué de remarquer qu'il avait l'air inquiet.

L'avion fendait l'espace à la vitesse de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Tantôt, il survolait la mer, tantôt, il filait au-dessus de petites îles rocheuses.

– Où sommes-nous à peu près ? demanda Laval.

– Si mes calculs sont exacts, répondit Tavernier, nous devons nous trouver dans le voisinage des îles Viti.

– Ah ! et à qui appartiennent-elles ces îles ?

– Aux Anglais.

– Naturellement... Bientôt le monde sera à eux. Est-ce qu'il y a des sauvages dans ces îles Viti ?

– Oui, d'anciens sauvages, qui sont maintenant à peu près civilisés et que l'on emploie aux mines de cuivre... Ils sont même remarquables par leur endurance, car ils arrivent à descendre à de grandes profondeurs, et à supporter une température excessive.

– Il fait donc chaud sous terre ?

– Je te crois... La température croît avec la profondeur, à raison de un degré par trente-trois mètres...

– Tiens, je n'aurais pas cru ça, on en apprend tous les jours.

– L’homme peut à la rigueur travailler à la température de cinquante degrés dans l’air sec, et de quarante dans l’air humide, encore n’est-ce pas sans danger, et le travail doit-il être très court. Aux mines d’argent de Comstock, dans les États-Unis, on a été obligé de renoncer à poursuivre l’exploitation à plus de huit cent mètres, et réduire à dix minutes la durée de travail de l’ouvrier. Dans plusieurs houillères anglaises, on a atteint la limite à laquelle le travail devient déjà pénible : à celle de Rosebridge, par sept cent quarante cinq mètres de profondeur, il y a des hommes qui extraient le minerai. Inutile de dire que ces malheureux ne vivent pas vieux...

– Je le crois sans peine... Tiens... qu’y a-t-il encore ? voilà M. Beaucaire qui se met en descente...

– Oui, fit Francis... il craint une panne, et il a raison.

– Oh !... oh !... où allons-nous nous poser ?...

– Sur un sol qui semble favorable, dit Tavernier.

– Cette fois, il faudra ouvrir l’œil... et ne plus se laisser cerner par des sauvages.

L’avion se posait bientôt sur un sol ferme, à droite et à gauche, c’étaient des bois verdoyants, au-dessus desquels des bandes d’oiseaux voltigeaient...

– Ah ! dit Laval, si l’on pouvait descendre quelques-uns de ces volatiles. Ça ne vous dirait rien, commandant, un bon gibier rôti ?

– Certes, répondit Tavernier, mais ce sera pour plus tard.

– Dommage ! Tenez, ces oiseaux ne sont pas loin... Il suffirait que je m’approche de vingt à trente mètres, pour en fusiller deux ou trois...

– Oui, on dit cela, et on se laisse entraîner... On s’est promis de ne parcourir qu’une toute petite distance, et on s’avance de plus en plus...

– Non, je vous assure que si vous vouliez m’autoriser à pousser une petite pointe jusqu’à l’orée de ce bois, je me mettrais à l’affût, et j’aurais vite fait de dégringoler deux ou trois volatiles...

- Qui sait si ces oiseaux sont bons à manger ?
- Pour ça, je le crois... à mon avis, ce sont des canards sauvages ...
- Ou des oiseaux de mer...
- Non... je vous garantis que ce sont des canards ou des oies.

Le Parisien insista tellement que le commandant finit par lui dire :

– Eh bien, va, mais ne t'éloigne pas... d'ailleurs, je t'observe... Si tu t'éloignes trop, je te rappellerai à coups de sifflet et j'aime à croire que tu obéiras.

– Un ancien marin, commandant, obéit toujours au sifflet.

– Je vous accompagne, dit M. Paturel à Laval...

– Non... non... protesta Tavernier... Vous seriez encore capable de courir après les insectes rares, et nous perdrons des heures à vous retrouver.

– Oh ! je suis devenu prudent, répondit le

vieux savant... D'ailleurs, maintenant que j'ai mis la main sur mon bombyx trigonocéphale, je n'ai plus de raison pour m'aventurer dans les forêts.

– Il suffirait que vous aperceviez une bestiole quelconque, pour que vous vous lanciez à sa poursuite... Restez ici... cela est plus prudent. D'ailleurs, nous repartons immédiatement.

– C'est bien, je n'insiste pas, fit M. Paturel, en souriant. J'aurais mauvaise grâce à enfreindre vos ordres après ce que vous avez fait pour moi... Je reste donc...

Laval avait pris son fusil, et avait sauté à terre.

– Je t'accorde dix minutes, pas plus, lui cria Tavernier...

– Dix minutes, c'est entendu...

Beucaire en voyant le Parisien s'éloigner dit au commandant :

– Où va-t-il ?

– Tuer quelques oiseaux...

– Tu n'aurais pas dû le laisser partir... nous ne sommes pas venus ici pour chasser...

– Oh ! quelques instants seulement... le temps de tuer deux ou trois volatiles et il revient...

Beucaire haussa les épaules. Déjà Laval avait atteint la lisière du bois. Il s'était placé le long d'un arbre, et le fusil à la main, guettait le gibier.

De l'aéro, Tavernier et Francis l'observaient.

– Bon... fit tout à coup le commandant, qu'est-il devenu ?... on ne le voit plus... Il est entré dans le bois... je le lui avais bien défendu cependant...

Dix minutes s'écoulèrent. Tavernier lança deux coups de sifflet, mais le Parisien ne donna pas signe de vie... Il attendit encore cinq minutes, puis siffla de nouveau. Rien !...

Au bout d'une demi-heure, Laval n'avait pas reparu.

Beucaire et Tavernier se regardèrent, inquiets...

CXIII

À la recherche du Parisien

– C’est toujours la même chose, dit Beaucaire d’un ton maussade... Nous ne sommes pas partis pour nous arrêter partout et chasser les oiseaux et les fauves. Si cela continue, nous mettrons deux ans pour accomplir notre tour du monde. Vraiment, Tavernier, tu as eu tort de laisser Laval quitter l’aéro.

– Il ne devait pas pénétrer dans le bois... Je le lui avais bien recommandé.

– Eh bien, il ne t’a pas écouté, et cela est fort désagréable.

– Patientons encore un peu.

– Nous ne faisons que ça depuis quelque temps. Ah ! je t’assure que ces histoires-là me sont très désagréables... Nous avons déjà assez de

peine à tenir notre route, s'il faut encore que ceux qui sont avec nous nous créent des difficultés, ce ne sera plus possible... Mieux vaut tout de suite renoncer à notre voyage.

Tavernier ne répondit pas... Au fond, il avait tort, et quand il avait tort, il se tenait coi.

M. Paturel s'était approché de lui.

– Cela devient inquiétant, dit-il à mi-voix.

– Oui, répondit Tavernier, très inquiet. Ou notre ami a été attaqué par quelque fauve, ou il a été enlevé par des sauvages cachés dans ce bois... Ce qui me donne à penser qu'il a été surpris, c'est qu'il n'a pas même eu le temps de tirer un coup de fusil...

– Ah !... murmura le vieux savant, quelle sottise aventure.

– Sottise, vous pouvez le dire, répondit le commandant, car il est stupide de courir au-devant du danger quand on peut faire autrement.

Il y eut un silence.

– Cela fait bien une heure et demie qu'il est parti, dit M. Paturel.

– Une heure trente-cinq exactement, répondit Tavernier.

– Alors... plus de doute, il lui est arrivé quelque chose.

– Oh ! c’est certain maintenant... Je connais Laval, il ne nous laisserait pas ainsi dans l’inquiétude.

– Nous allons être obligés de nous mettre à sa recherche.

– Évidemment... s’il est menacé, comme je le crois, nous ne pouvons pas l’abandonner.

– Je suis prêt à vous accompagner, proposa le vieux savant, en prenant son fusil et des cartouches.

– Attendons encore un peu...

Beucaire s’était approché.

– Montez, dit-il... Nous allons survoler le bois, et tâcher d’apercevoir quelque chose.

Quelques instants après, l’aéro s’enlevait et ne tardait pas à planer au-dessus des arbres. On n’aperçut rien qu’un océan de verdure.

Beucaire comprenant que ce qu'il faisait était inutile revint à l'endroit où l'on se trouvait précédemment et atterrit.

Les aviateurs étaient navrés. Tous s'étaient attachés à Laval, ce garçon si courageux et si gai, et qui savait si bien se rendre utile à bord de l'aéro.

– Écoute, dit Tavernier à Beaucaire, nous ne pouvons nous remettre en route sans avoir fait quelque chose pour retrouver Laval... Attends ici. Avec M. Paturel, nous allons nous mettre à la recherche de notre pauvre ami...

– Allez, dit Beaucaire, mais il faut que vous puissiez m'avertir de temps à autre pour que je sache que vous n'êtes pas en péril. Si vous étiez menacés, tirez deux coups de feu...

– Cela n'avancera pas, murmura Tavernier, car tu ne pourras venir nous délivrer en aéro.

– C'est vrai... enfin, allez, et soyez prudents.

– Tu n'as pas besoin de nous recommander la prudence... nous ne nous exposerons pas inutilement.

Tavernier et M. Paturel allaient partir, quand Beaucaire leur dit :

– Je vais demeurer ici, mais si par hasard, j'étais obligé de prendre mon vol, je resterais dans les environs, et reviendrais de temps à autre à l'endroit où je suis.

– Compris, fit Tavernier.

Et il s'en alla, accompagné de M. Paturel qui, le fusil à l'épaule, le regard farouche, semblait prêt à tout.

CXIV

Bizarre apparition

Ils pénétrèrent dans le bois à la place même où avait disparu le Parisien. Après avoir fait quelques mètres, ils examinèrent le sol, et remarquèrent des traces de pas.

– Laval s’est arrêté là, dit le commandant.

– En effet, répondit M. Paturel, mais remarquez, ici, sur le sable, ne distinguez-vous pas des empreintes de pieds nus...

– Oui... en effet, murmura Tavernier, au bout d’un instant.

– Alors...

– Alors, c’est bien simple, Laval a été surpris par des sauvages qui se sont jetés sur lui et l’ont emporté... mais où ?...

Le commandant et M. Paturel demeurèrent silencieux.

Ce fut Tavernier qui reprit :

– Combien avez-vous de cartouches ?

– Seize, répondit le vieux savant.

– Bien... moi j'en ai vingt-quatre... Si nous ne nous laissons pas surprendre, nous pouvons tenir tête à quarante hommes... Allons !...

Tous deux avançaient avec précaution, en se guidant sur les traces de pas. Ils étaient parfois obligés de se frayer un chemin à travers les branches. À un moment, ils se trouvèrent pour ainsi dire bloqués dans le feuillage, et ils furent obligés pour se dégager de couper avec leur couteau les lianes qui les entouraient et qui, pareilles aux tentacules d'un énorme poulpe, s'abattaient sur eux, comme pour les saisir.

– Il est impossible, dit Tavernier, que les hommes qui ont emmené Laval soient passés par ici... Voyez, le sol est vierge.

– En effet, répondit M. Paturel...

Tous deux se concertèrent, puis rebroussèrent

chemin. Après avoir longtemps exploré le sol, ils finirent par retrouver les empreintes qui les avaient guidés, mais ils les perdirent bientôt. C'était à n'y rien comprendre. Ils demeurèrent immobiles, pendant quelques instants. Autour d'eux, c'était le silence, un silence lugubre, angoissant. On n'entendait même pas une feuille remuer, pas un cri d'oiseau.

Et soudain, au milieu de ce silence, voici qu'un cri s'éleva, terrifiant. On eût dit le cri d'un homme qu'on égorge.

Malgré tout leur courage, Tavernier et M. Paturel ne purent se défendre d'un frisson. Instinctivement, ils mirent le doigt sur la détente de leur carabine.

Cependant le silence se fit de nouveau.

Les deux amis se consultèrent à voix basse...

– Est-ce Laval qui a poussé ce cri ? murmura Tavernier...

– Je ne sais, répondit le vieux savant...

– Que faire ?

– Ma foi... je suis à vos ordres...

– De quel côté est venu le cri ?

– Il me semble bien qu’il est venu d’ici, sur la gauche.

– Oui, en effet...

– Eh bien, allons... dirigeons-nous de ce côté.

Ils avancèrent péniblement, mais se trouvèrent de nouveau devant un amas de branches et de feuillage, qu’ils ne purent traverser...

– Pourtant, dit Tavernier, ceux qui ont emmené Laval ont bien dû passer par quelque chemin.

Il n’avait pas achevé ces mots, que M. Paturel lui saisissait le bras et lui disait, d’une voix étouffée :

– Là... là... regardez...

Et de son bras tendu, M. Paturel indiquait le sol.

– Qu’y a-t-il ? demanda Tavernier.

– Vous n’avez pas vu ?

– Non...

– Une tête... là... à ras de terre.

Le commandant regarda et ne dit rien... Il crut que le vieux savant avait eu une hallucination, mais M. Paturel semblait sûr de ce qu'il disait.

À voix basse, il expliqua :

– À cinq mètres de nous à peine, sur le sable. j'ai vu une tête jaune avec deux grands yeux qui me regardaient, puis cette tête a disparu subitement.

– Vous êtes bien sûr ?

– Oui... oui... absolument sûr. D'ailleurs, ne bougeons pas et attendons... Cette tête va bien reparaître.

Tous deux s'accroupirent sur le sol. Ils attendirent dix minutes environ, puis M. Paturel saisit de nouveau le bras du commandant.

Cette fois, celui-ci avait vu.

– Pas de doute, dit Tavernier... les gens que nous cherchons habitent sous terre...

– Cachons-nous dans ce buisson, proposa M. Paturel, nous allons bien voir apparaître un de ces

sauvages.

Au bout d'un instant, une tête se montra, puis un homme à demi nu se dressa brusquement. Il regarda autour de lui d'un air inquiet, puis rentra sous terre.

Toutefois, il reparut bientôt, regarda encore, puis fit quelques pas.

M. Paturel s'apprêtait à faire feu, mais le commandant le retint. L'homme qui venait de sortir de terre était de petite taille, mais très bien proportionné. Il portait autour des reins une large ceinture de paille.

C'était là tout son costume. À la main, il tenait une sorte de javelot... Ne voyant personne, il disparut, comme s'il se fût effondré dans une trappe, mais reparut bientôt en compagnie de deux autres individus à peau jaune qui étaient, eux aussi, armés de javelots.

Tapis dans le buisson, Tavernier et M. Paturel ne bougeaient pas. Deux hommes se montrèrent encore, qui se joignirent aux trois autres. Ils causèrent un instant, l'un d'eux alla regarder à la

lisière du bois, revint en faisant des signes avec ses bras, puis tous s'engagèrent à travers le feuillage qui s'ouvrait devant eux comme par enchantement. On put les suivre des yeux pendant quelques instants, puis ils devinrent invisibles.

– Il est certain, dit le commandant, que ce sont ces individus-là qui ont enlevé Laval... mais où l'ont-ils conduit ?

– Pour moi, répondit le vieux savant, ils ont dû le cacher sous terre, dans quelque trou... Si nous appelions, Laval nous répondrait peut-être.

– Non... appeler, ce serait révéler notre présence dans ce bois... Mettons-nous plutôt à la recherche de l'endroit d'où ces gens sont sortis de terre.

CXV

Les Orizangs

Les hommes que Tavernier et M. Paturel avaient aperçus appartenaient à la tribu des Orizangs. Cette tribu, qui habite quelques-unes des petites îles sud-orientales, est renommée pour sa férocité. Jamais on n'a pu les civiliser. Les Orizangs se répartissent sur trois îles, vont de l'une à l'autre sur de frêles esquifs qu'ils conduisent au moyen de pagaies. Jamais ils ne fréquentent les autres peuplades. Comme les tempêtes et les bourrasques sont fréquentes dans la région qu'ils habitent, ils logent sous terre une grande partie de l'année. Ils profitent de la belle saison pour chasser et emmagasinent dans leur terrier de la viande sèche et des poissons, ainsi que des racines dont ils sont très friands.

Les Orizangs sont aussi anthropophages, et

quand ils peuvent s'emparer d'un blanc, ils ne se font aucun scrupule de le manger.

Voilà entre les mains de quels hommes était tombé le malheureux Parisien.

Au moment où, à la lisière du bois, il guettait les oiseaux, il s'était senti soudain saisi par derrière, ligoté, bâillonné et entraîné sous terre.

Là, il avait aperçu des êtres bizarres qui le regardaient avec de grands yeux brillants et prononçaient des paroles qu'il ne comprenait pas.

Il n'avait point cependant perdu tout espoir, car il se disait que ses compagnons allaient sûrement se mettre à sa recherche. Quand il jugea qu'ils devaient être dans le bois, il poussa un cri. C'est ce cri que Tavernier et M. Paturel avaient entendu, et s'il leur avait paru formidable, cela tenait à un écho très sonore qui régnait dans la forêt.

Les Orizangs avaient été tout d'abord effrayés par ce cri, mais pour qu'il ne se renouvelle pas, ils avaient entouré d'un bâillon de paille le visage de leur prisonnier.

La demeure souterraine où gisait le malheureux Parisien n'était pas obscure, comme on pourrait le croire. Çà et là, des puits que recouvraient à l'extérieur des feuilles et des lianes recevaient un jour suffisant pour éclairer ces terriers. Ceux-ci étaient très vastes et s'étendaient fort loin sous la forêt. Les Orizangs avaient creusé de longues galeries qui donnaient accès à de grandes pièces rectangulaires, lesquelles étaient protégées contre l'éboulement par de grosses poutres de bois très rapprochées les unes des autres. De place en place, des sortes de caisses remplies d'herbes sèches servaient de lits aux sauvages, et ces herbes répandaient une odeur âcre, entêtante. La pièce réservée au chef n'était guère plus luxueuse que celles des membres de la tribu. Au moment où le Parisien avait été fait prisonnier, la plupart des Orizangs étaient partis à la chasse. Il ne restait plus dans la demeure souterraine que quelques hommes qui étaient occupés à faire des filets. Les Orizangs sont de grands pêcheurs, mais ils ne pêchent que la nuit. Dès que l'obscurité s'est faite, ils sortent leurs esquifs et s'en vont très loin en mer.

Certains voyageurs prétendent que les Orizangs sont d'origine hindoue, mais d'autres (et ce sont plutôt ceux-là qui ont raison) soutiennent qu'ils appartiennent à la race jaune. Ils ont en effet les yeux bridés comme les Chinois et la langue qu'ils parlent se rapproche un peu de celle des Mongols.

On croit généralement que, dans des temps très reculés, des navigateurs chinois jetés par un naufrage sur une île déserte, s'y sont établis, y ont fait souche, et ont continué d'y vivre sans avoir de commerce avec aucun de leurs voisins.

C'est ce qui expliquerait pourquoi les Orizangs sont demeurés si sauvages. Ils obéissent à un « weicheou » (chef) qui est en même temps ho-chang (prêtre), mais surtout sorcier. Quand ils se déplacent dans l'île, le weicheou est toujours à leur tête et il est reconnaissable à sa figure tatouée et à son torse peint en rouge. Ses sujets sont tatoués, eux aussi, et suivant le rang qu'ils occupent dans la tribu, portent des tatouages différents. Les femmes, au lieu de se mettre des anneaux aux oreilles, les portent au nez, et ces

anneaux qui sont généralement en os sont ornés de petites pierres brillantes qui, bien entendu, n'ont aucune valeur.

Le weicheou a droit de vie et de mort sur ses sujets, et ceux qui ne sont pas assez habiles à la chasse ou à la pêche sont tués par les femmes qui leur enfoncent une longue aiguille dans le cœur. Quant aux enfants, ils sont, dès leur jeune âge, dressés aux plus durs exercices. Ils doivent monter au faite des plus hauts arbres, nager sur une mer agitée, courir pendant des heures. Quand ils atteignent seize ans, on les dresse à la chasse.

Les Orizangs n'ont pas d'armes à feu. Ils sont seulement armés d'arcs, de javelots et d'un engin qu'ils nomment « ouraï ». C'est un long couteau recourbé à trois lames qu'ils lancent en le tenant par une poignée de bois. À cent mètres, ils ne manquent jamais leur proie.

Comme chez toutes les peuplades primitives, ils adorent le Soleil qu'ils appellent Heiying, et la Lune à laquelle ils donnent le nom de « Yuéléang ». Pour eux, le diable, c'est le vent, le vent terrible qui balaie tout autour de lui, qui abat

les arbres, qui brise tous les obstacles. Aussi est-ce pour se protéger contre ce génie malfaisant qu'ils habitent sous terre. Dès qu'ils prévoient qu'un ouragan va éclater, ils se réfugient au plus vite dans leurs terriers.

On voit entre les mains de quels gens notre infortuné Parisien était tombé. Leur échapperait-il ? Le commandant Tavernier et M. Paturel arriveraient-ils à le délivrer ?

*

Tavernier et le vieux savant, après s'être assurés que personne ne les épiait, sortirent du buisson où ils s'étaient réfugiés, et se glissèrent entre les branches. Leur but était de découvrir l'orifice par lequel les sauvages s'introduisaient sous terre. Ils cherchèrent pendant près de vingt minutes, puis, finirent par remarquer un buisson dont le feuillage était très clairsemé. Ils écartèrent les branches et aperçurent une sorte de puits dont ils s'approchèrent avec précaution.

Après avoir écouté un instant, comme ils n'entendaient aucun bruit, ils se hasardèrent avec précaution.

CXVI

Au fond du puits

Parvenus dans la galerie souterraine, ils demeurèrent un instant immobiles, mais lorsque leurs yeux se furent habitués à la demi-obscurité qui régnait dans ce trou, ils regardèrent autour d'eux et aperçurent deux hommes qui semblaient dormir. Près de ces deux hommes ils virent Laval. Le malheureux était solidement garrotté. Les deux gardiens se réveillèrent brusquement et voulurent s'élancer sur le commandant et M. Paturel, mais deux balles les couchèrent pour toujours sur le sol.

Alors, le commandant et le vieux savant débarrassèrent promptement le Parisien de ses liens.

– Tu n'es pas blessé ? lui demanda le

commandant.

– Non... mais j’ai les membres rompus... Ah ! les chameaux, ils m’avaient serré, je ne vous dis que ça...

– Vite... fuyons...

– Je ne demande que ça, vous pensez... Ah ! quelle aventure ! Jamais je ne quitterai l’aéro maintenant, c’est trop dangereux...

– Ne perdons pas un instant.

Tous trois se dirigèrent vers l’échelle. Elle avait disparu.

– Ah ! par exemple, murmura Tavernier, il ne nous manquait plus que ça...

– Attendez, dit Laval, on va se faire la courte échelle.

Hélas, le puits était trop profond, toute tentative était inutile.

– Nous voilà frais, dit le Parisien... Tenez, regardez ces vilains macaques qui se penchent au-dessus du trou... Comment nous tuer de là ?...

Au dehors, on entendait des cris. Attirés par

les coups de feu, les Orizangs étaient accourus. Maintenant, les trois amis étaient cernés, ils ne pourraient plus sortir du souterrain... Cependant, les sauvages ne se risquaient pas à descendre... Ils se contentaient de regarder dans l'intérieur du puits.

Tavernier visa une tête et toutes les autres disparurent.

– Vous avez dû le moucher, dit le Parisien. Cela servira peut-être de leçon aux autres.

Une demi-heure s'écoula sans qu'on entendît le moindre cri...

– On dirait qu'ils sont partis, fit Laval... Quel malheur que nous ne puissions pas sortir d'ici en nous faisant la courte échelle... Oh ! une idée !... attendez, vous allez voir...

Laval venait de remarquer les poutres qui servaient à étayer la voûte du souterrain. Il en détacha une, au prix d'efforts inouïs, puis une autre, et une autre encore.

– Vous impatientez pas, dit-il, bientôt nous serons à l'air libre...

Aidé de Tavernier et de M. Paturel, il enfonça une des poutres de biais entre les parois du puits, mais au moment où il allait placer la deuxième poutre, des pierres s'abattirent avec fracas, et les trois amis furent obligés, pour ne pas être assommés, de se réfugier dans le souterrain.

– Les vilains oiseaux, s'écria le Parisien, ils nous guettaient... Ah ! décidément, nous aurons de la peine à nous tirer de là.

M. Paturel et le commandant ne répondirent point. Ils comprenaient que tout était fini.

CXVII

Perdus sous bois

Au dehors, les cris se faisaient entendre de nouveau. Les Orizangs sûrs de tenir leurs prisonniers. se réjouissaient à la pensée du festin qu'ils allaient faire, lorsqu'ils auraient enfin capturé les trois blancs. Ils dansaient en agitant des coquillages qui rendaient un bruit sec, et le chef, le Weicheou que l'on était allé prévenir, se tenait maintenant au milieu d'eux, les excitant de la voix, et prenant, par moments, part à leurs danses. Les femmes assises sur le sol frappaient à tour de bras avec des marteaux de bois sur de grandes pierres plates qui résonnaient comme des gongs.

– Entendez-vous le potin qu'ils font, dit Laval. ah ! quel plaisir j'aurais à canarder tous ces vilains singes-là... Il faudra bien pourtant qu'ils

se décident à descendre...

Tavernier allait et venait dans le souterrain.

– Tiens, dit-il tout à coup, il y a ici une galerie... Suivons-là, nous allons bien voir où elle donne.

Tous trois s'aventurèrent dans cette galerie, au bout de laquelle ils trouvèrent une pièce absolument semblable à celle qu'ils venaient de quitter. Ils suivirent un autre corridor traversèrent une autre casemate et arrivèrent à un endroit où le jour filtrait à travers le feuillage... Ils étaient arrivés devant un autre puits qui semblait moins profond que le précédent. Il était aussi beaucoup plus étroit, de sorte que Laval, en s'aidant des coudes et des pieds, put atteindre l'entrée de l'orifice. Une fois là, il regarda prudemment de droite et de gauche, et dit à ses compagnons.

– La route est libre, on peut y aller.

Puis, se couchant à plat ventre, les bras pendant dans le puits, il aida M. Paturel et Tavernier à sortir du trou...

– Ouf ! ça y est, s'écria le Parisien...

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à regagner notre aéro, mais s'agit de ne pas se laisser surprendre. Quel dommage que je n'aie pas de fusil...

– Voici mon revolver, dit le commandant, en tirant un gros browning de la poche de sa vareuse...

– Avec ça, si nous ne venons pas à bout de ces diables de sauvages, c'est que nous aurons vraiment la guigne... Voyons... faudrait s'orienter pour retrouver l'aéro et ne pas tomber au milieu des bonshommes en pain d'épices qui sont là-bas... Les entendez-vous brailler ?

– Nous allons tâcher de les éviter, dit le commandant. Ils nous croient toujours dans le souterrain, et ne peuvent se douter que nous sommes sortis.

Tous trois se mirent en marche, mais devant eux, le feuillage était si épais qu'ils ne parvenaient que difficilement à se frayer un chemin... Laval, un couteau à la main, coupait lianes et branches.

– Je crois, dit-il, que nous avancerions plus vite en rampant sous ces sacrés branchages...

Ils se mirent à plat ventre, mais se trouvaient à chaque instant arrêtés par d'énormes racines, et ils durent recommencer à couper de ci de là.

– C'est une vraie forêt vierge, dit le Parisien, qui ne se décourageait pas... Vrai, ça pousse par ici, vous parlez d'une végétation... Pourvu que nous ne fassions pas la rencontre de quelque serpent.

Soudain, ils s'arrêtèrent ; un bruit terrible se faisait entendre.

Les branches craquaient, se rompaient, et bientôt, une énorme masse noire passa en courant à dix mètres à peine des trois hommes.

C'était un éléphant qui, poursuivi sans doute, fonçait dans les buissons qu'il enfonçait de son énorme poids.

Quand il eut disparu, le Parisien éclata de rire.

– Ben vrai, dit-il, celui-là n'a pas besoin de couteau pour se frayer un passage... Chouette ! il va nous ouvrir la route.

En effet, partout où l'énorme bête avait passé, on voyait une trouée.

– En avant ! fit le Parisien... ah ! le brave éléphant ! Dommage qu'il soit si loin déjà, car je lui aurais adressé tous mes remerciements... Sans s'en douter, il a travaillé pour nous... Voyez, maintenant ça va tout seul.

En effet, le pachyderme leur avait frayé le chemin, et ils se croyaient sauvés, mais au bout de quelque temps, les difficultés recommencèrent, car l'éléphant au lieu de continuer sa route tout droit, avait brusquement obliqué sur la gauche et s'était de nouveau enfoncé sous bois.

– Oh ! oh ! fit Laval, faut se remettre à tailler, mais nous ne devons pas être bien loin de la lisière de la forêt... Bientôt, nous allons apercevoir l'aéro.

Hélas ! les malheureux s'étaient, sans s'en apercevoir, écartés de leur route, et ils comprirent bientôt qu'au lieu de se diriger en ligne droite, ils avaient considérablement dévié sur la gauche...

Ils continuaient cependant de couper les branches, mais la nuit les surprit, et ils se trouvèrent plongés dans une profonde obscurité. Ils durent s'arrêter, car ils se rendaient compte que tout ce qu'ils feraient maintenant serait inutile.

– Pas de veine, murmura le Parisien... maintenant, il faut attendre le jour... Que doit penser M. Beaucaire, il doit nous croire morts, bien sûr...

– Nous pourrions tirer quelques coups de feu pour l'avertir que nous sommes toujours en vie, mais ce serait attirer l'attention de nos ennemis, qui pour le moment, ont dû perdre notre trace.

– Oh ! sûrement qu'ils l'ont perdue, car s'ils avaient pu nous repérer, nous les aurions déjà à nos trousses...

– Attendons, dit philosophiquement M. Paturel.

– Oui... il n'y a que ça à faire, murmura Tavernier, mais tenons-nous sur nos gardes, car cette forêt doit être peuplée de bêtes...

– Pourvu qu’il n’y ait pas de serpents, dit le Parisien, c’est tout ce que je demande... car les serpents, c’est mon cauchemar... J’aimerais mieux me trouver en face d’un tigre ou d’un gorille...

– Tais-toi, commanda Tavernier...

– Oui, vous avez raison... c’est plus prudent.

CXVIII

Situation critique

Autour des trois amis, c'était le silence, mais parfois, il y avait dans les branches des glissements suspects, et des craquements secs... La main sur la détente de leurs fusils, M. Paturel et Tavernier écoutaient. Quant à Laval, il braquait continuellement son revolver devant lui, prêt à faire feu sur le premier animal qui se montrerait.

Les craquements continuaient, et soudain une forme noire passa à quelques mètres des aviateurs. Ils éprouvèrent, est-il besoin de le dire, une vive émotion.

Toute la nuit, ils vécurent dans les transes, mais enfin ils eurent la chance de ne point voir surgir devant eux un fauve ou un serpent. Ils se remirent à tailler et couper parmi les branches

avec une énergie farouche.

Cependant, les Orizangs avaient fini par s'apercevoir que leur prisonnier avait disparu, et ils s'étaient mis à sa recherche. Ils avaient sur les aviateurs l'énorme avantage de connaître merveilleusement le bois. Où Tavernier et ses compagnons ne voyaient aucune issue, eux, découvraient aussitôt un passage.

Tout à coup, Laval dit à ses compagnons :

– Voilà les figures jaunes...

Tous trois se mirent à plat ventre, et les hommes passèrent sans les apercevoir...

– Nous aurions bien pu les descendre, murmura le Parisien, et c'eût été facile, mais il vaut mieux ne pas attirer leur attention. Si nous pouvons filer en douce, ce sera préférable.

On entendait dans le lointain les cris furieux des Orizangs...

– Quels braillards, fit Laval... on dirait une bande de cochons qui couinent... Allons, ne perdons pas un instant... Essayons d'avancer.

Les arbres et les arbustes s'étaient éclaircis.

On voyait bien que l'on arrivait à la lisière de la forêt. Déjà les aviateurs avaient repris espoir et ils se croyaient presque sauvés, quand tout à coup, devant eux, à vingt mètres, à peine, une bande d'Orizangs leur barra la route.

– Maintenant, dit le commandant, il n'y a plus à hésiter... faisons feu sur ces animaux-là.

Les aviateurs mirent un genou en terre, et commencèrent le feu... Il fut des plus meurtriers, et les sauvages terrifiés s'enfuirent dans toutes les directions...

– Ah ! voilà que le terrain se déblaie, fit le Parisien.

– Oui, répondit M. Paturel, et je crois qu'ils n'auront plus envie de revenir.

Le vieux savant se trompait. Les Orizangs avaient fui, mais c'était une tactique de leur part. Quoi qu'ils demeurent maintenant invisibles, ils épiaient toujours les aviateurs. Sans que ceux-ci s'en aperçussent, les sauvages s'étaient approchés insensiblement en rampant sur le sol, et maintenant, ils cernaient les trois hommes. Ce

fut Tavernier qui s'aperçut le premier de ce mouvement tournant.

– Attention !... dit-il...

À peine avait-il achevé ces mots qu'une grêle de flèches s'abattaient entre les branches.

– Oh ! oh ! fit Laval... Ça pleut par ici... Vite, servons-leur une seconde tournée...

C'était facile à dire, mais plus difficile à exécuter. En effet, les sauvages étaient à demi cachés par les branches, et il devenait très difficile de les viser. Les trois amis tirèrent cependant sur eux, mais toutes leurs balles ne portèrent pas...

– Ménageons nos cartouches, dit Tavernier... et tâchons de nous éloigner en nous engageant dans le taillis qui est là, derrière nous...

La manœuvre réussit, mais les aviateurs se trouvèrent bloqués dans un fourré d'où il leur serait bien difficile de sortir. Les flèches s'abattirent encore autour d'eux, mais ils eurent la chance de ne pas être blessés...

Tout à coup, le Parisien s'écria :

– Sauvés ! nous sommes sauvés !... voyez, là, à travers les arbres, apercevez-vous notre bon avion... Vite ! vite !... en avant !

Tous trois se ruèrent dans les buissons et parvinrent enfin à la lisière de la forêt.

– Ouf ! ça y est, fit Laval... mais je ne veux pas partir sans me venger de ces sales sauvages... attendez...

Il tira son briquet de sa poche, enflamma les herbes sèches et bientôt une flamme claire s'éleva à ras du sol, courut, s'éleva, et ce fut bientôt un effroyable crépitement.

– Ça y est, s'écria le Parisien... toute la forêt va flamber, bien sûr. Tant pis ! ce sont eux qui l'auront voulu.

Laval en voulant se venger avait aussi protégé la retraite de ses compagnons, car les Orizangs au lieu de les poursuivre, se mirent à fuir devant l'incendie qui faisait déjà de terribles ravages... Le feu trouvant dans les branches et les herbes sèches un aliment favorable se propageait avec une effrayante rapidité...

– Nous voilà... nous voilà ! hurlait le Parisien en agitant les bras...

Et le premier, il sauta dans l'aéro.

– Quelle aventure ! quelle aventure ! s'écria M. Paturel, en serrant la main à Beaucaire... Je crois que maintenant, nous ne pourrons pas avoir mieux...

– Certes, fit Tavernier... nous sommes tombés sur une peuplade qui est peut-être une des plus sauvages du monde.

– Oui, vous pouvez le dire, s'exclama le Parisien... Jamais vous n'avez vu de types aussi laids et aussi cruels... Si le commandant et M. Paturel ne m'avaient pas délivré, je crois que ces animaux-là m'auraient fait rôtir et m'auraient bouloité...

CXIX

Les anthropophages

Beucaire ne put s'empêcher de sourire, bien qu'il fut visiblement contrarié de l'arrêt forcé qu'on lui avait imposé...

– Allons ! dit-il... en route... nous allons essayer, si c'est possible, de regagner le temps perdu...

L'aéro ne tarda pas à reprendre son vol.

Là-bas, la forêt flambait, c'était maintenant un véritable brasier...

– C'est vous, demanda Francis, qui avez mis le feu à la forêt ?

– Oui, répondit Laval, c'est moi, et je ne le regrette pas... a-t-on idée de cocos pareils qui voulaient me mettre à la broche comme un poulet. Si je leur avais fait quelque chose, je

comprendrais qu'ils eussent cherché à se venger, mais j'étais là bien tranquillement en train de guetter les oiseaux, quand ils m'ont saisi et emporté sous terre... Ah ! mon petit Francis, je te prie de croire que je ne rigolais pas... Je me voyais perdu. Heureusement que le commandant et M. Paturel sont venus à mon secours... Décidément, j'en ai assez de toutes ces tribulations... Maintenant, quand nous atterrirons, je resterai toujours auprès de l'aéro... Je ne tiens pas à finir dans l'estomac de quelque anthropophage.

– Crois-tu qu'ils t'auraient mangé ? demanda Francis, légèrement ému.

– Si je le crois, mais certainement.

– Et moi qui croyais qu'il n'y avait plus d'anthropophages. Quand je lisais des récits de voyage où il était question de voyageurs dévorés par les sauvages, j'étais persuadé qu'il n'y avait rien de vrai là-dedans...

– Tu vois qu'il y a encore des individus qui ne se gênent pas pour dévorer leurs semblables...

M. Paturel prit la parole...

– Les anthropophages, dit-il, sont plus nombreux qu'on le croit, surtout dans les îles océaniques.

L'anthropophagie, chez les divers peuples où elle a été observée se présente avec des caractères variés et quelquefois fort différents. L'homme est un être omnivore. Pour se nourrir il lui faut des aliments tirés du régime végétal et du règne animal. Il lui faut de la chair, or, sous un climat qui ne laisse croître spontanément qu'un petit nombre de plantes alimentaires et où la chasse n'offre que des ressources tout à fait insuffisantes, on comprend que le besoin de manger de la viande, exalté jusqu'à la frénésie, ait fini par vaincre la répugnance instinctive de l'homme pour la chair de l'homme. Du reste, quand, remontant le cours des âges, on suit la décroissance successive de l'idée de fraternité humaine, on s'explique que la sauvagerie ait fini par dominer. Neuf fois sur dix, l'anthropophagie née de la faim a dû, chez divers peuples tout son développement à l'esprit de vengeance et au goût

contracté, par hasard, pour la chair humaine.

Certaines tribus ne mangent que les ennemis faits prisonniers ; les vaincus que le sort des combats livre aux plus heureux sont rôtis vivants et déchirés par la dent du vainqueur. Les missionnaires ont pu remarquer aux Îles Viti, au-dessus desquelles nous voguons probablement maintenant, que ce sont en général les chefs, les forts, ceux qui appartiennent à ce qu'on peut appeler les classes élevées, qui renoncent le plus difficilement aux repas de chair humaine. Dans d'autres pays, nous voyons l'anthropophagie s'étendre et se consolider par la superstition, prendre une forme religieuse. Elle n'est plus seulement un fait physiologique, une passion, elle devient une idée.

Les habitants de la Nouvelle-Zélande pensent, qu'en mangeant le cœur de leur ennemi, ils s'assimilent sa vie, s'approprient ses qualités, sa force, son courage, et lui volent jusqu'à la protection des dieux. Chez les Capanaguas de l'Amérique du Sud, l'anthropophagie remplace pour ainsi dire l'enterrement. C'est un mode de

sépulture. Chaque famille fait rôtir ses morts et les mange. Les Renderwas de l'Inde pour se rendre agréables à la déesse Kali tuent et mangent tous ceux de leurs parents qui sont atteints d'une maladie grave et incurable, ou que la vieillesse a rendus infirmes.

Chez les Battas de l'île de Sumatra, il y a quelques années encore, l'anthropophagie faisait partie du système judiciaire. C'était un mode de sanction, quiconque avait commis un crime était condamné à être mangé. Au jour fixé, le condamné était amené, attaché à un poteau, les bras étendus, et les assistants le découpaient vivant. Quand chacun s'était servi, le chef s'approchait et coupait la tête de sa victime, et l'emportait chez lui. Heureusement, la civilisation a fini par abolir ces odieuses coutumes, mais il existe encore des peuplades, comme je vous le disais tout à l'heure, qui continuent à manger de la chair humaine.

– Parbleu ! j'en ai eu la preuve, dit le Parisien... mais dites donc, Monsieur Paturel, il ne ferait pas bon atterrir maintenant dans ces îles

qui sont là, au-dessous de nous...

– Ma foi non, mais je pense qu’il ne prendra pas fantaisie à M. Beaucaire de se poser sur le sol dans ces endroits-ci...

– Mais quand nous aurons dépassé ces îles, nous serons tranquilles, j’espère.

– Oh !... pas encore. Avant que nous ayons atteint la côte sud-américaine, nous aurons à survoler bien des régions sauvages, et quelles régions !

– Vous les connaissez ?

– Par ouï-dire...

– On a peut-être exagéré ?

– Qui sait ? Il y a évidemment des explorateurs qui ont étrangement corsé leurs récits, mais ceux-là sont rares, et l’on peut les croire à peu près tous sur parole.

CXX

Les affamés

Cette petite conférence scientifique fut interrompue par un bref craquement.

– Bon... s'écria Tavernier, voilà un de nos ridoirs qui vient de se rompre, et nous nous trouvons privés d'un hauban qui nous est absolument nécessaire, il faut réparer à tout prix.

– Attendez, dit le Parisien, ça c'est mon affaire, je m'en charge... Ce n'est pas si difficile que ça. Il se trompait, car le hauban détaché flottait dans l'air et il s'agissait de le rattraper.

Pour y arriver, Laval monta sur la queue de l'appareil où il se tint en équilibre en s'accrochant aux autres haubans.

Soudain il glissa, et on crut qu'il avait été précipité dans le vide, mais il parvint à se

rattraper et il se tint suspendu à la force du poignet.

Il essayait bien de remonter sur la plate-forme arrière de l'appareil, mais ne pouvait y parvenir... Francis voulut aller lui tendre la main, mais le commandant s'y opposa, comprenant que ce serait de la dernière imprudence.

Il prit le parti de lancer une corde au Parisien. Celui-ci arriva à la saisir d'une main, puis de l'autre, mais lâchant son point d'appui, il était maintenant suspendu dans l'espace au-dessous de la carlingue. On le remonta à bord non sans peine. Il était temps... Une seconde de plus, et il lâchait tout.

– Ben vrai, dit-il, vous parlez d'une secousse... J'ai bien cru que j'allais piquer une tête sur le sol... Décidément, il sera impossible de réparer ce maudit hauban.

– Nous allons atterrir, dit Tavernier, en se penchant en dehors, et en examinant le sol qui s'étendait au-dessous de lui.

– À terre ! cria-t-il par l'acoustique.

Beucaire obéit aussitôt, se doutant bien qu'il y avait du danger. Il se mit en descente, et arriva à atterrir dans une plaine de sable qui se trouvait à l'extrémité d'une île touffue.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il lorsque l'avion se fut posé sur le sol.

– Un hauban d'arrière qui a cédé... répondit Tavernier.

– Ces haubans... ils ne tiennent donc pas...

– Ce ne sont pas les haubans qui cèdent généralement, ce sont les ridoirs ; ils sont trop faibles.

– Je m'en doutais, et j'en ai fait la remarque au constructeur, mais il a prétendu que tout avait été bien calculé et que les ridoirs étaient assez solides... Il faudra que nous les remplacions...

– Où en trouverons-nous ?

– Parbleu, dans le premier port de mer venu.

– C'est vrai...

Pendant que Beaucaire et le commandant causaient, Francis et le Parisien s'efforçaient de

réparer le hauban et de consolider le ridoir au moyen d'un fil de fer. Ils étaient tellement attentionnés à leur travail, qu'ils n'avaient pas aperçu une bande d'hommes à demi-nus qui s'avançaient vers l'aéro en rampant sur le sable.

– Attention ! s'écria soudain M. Paturel... Voici qu'il nous arrive des visiteurs.

Beucaire et Tavernier se retournèrent.

– Oh ! dit le commandant, ces gaillards-là ne me disent rien qui vaille... N'attendons pas qu'ils se soient approchés davantage... nous réparerons le hauban plus tard... Vite... en route !...

Les moteurs sont des engins capricieux... Quand on compte sur eux, ils vous font souvent défaut ; par contre, si on ne leur demande aucun service, ils ronflent avec régularité...

Beucaire croyait qu'il allait partir aussitôt, mais il demeura sur place, le moteur ne donnant plus signe de vie.

– Fatalité ! s'écria-t-il... qu'arrive-t-il encore ?

Déjà Francis s'était précipité pour vérifier les cylindres.

– Fais vite ! commanda Beaucaire.

Le Parisien, M. Paturel et Tavernier avaient sauté sur leurs fusils. Cependant les sauvages s'étaient arrêtés. Ils levaient les bras et poussaient des cris bizarres...

– Ils n'ont pas l'air méchants, dit M. Paturel.

– Oh ! répliqua Laval, il ne faut pas s'y fier... Ils font peut-être les ânes pour avoir du son... Tenons-nous sur nos gardes.

Une grande clameur s'éleva et l'un des sauvages se détachant du groupe s'avança vers l'aéro en gambadant d'une façon ridicule. Ce devait être un chef, car il avait sur la tête un gigantesque plumet rouge, et un pagne de paille multicolore lui ceignait les reins.

– J'ai bien envie, dit le Parisien, de descendre cet escogriffe-là... qu'est-ce que vous en dites ?

– Garde-t'en bien, fit le commandant. Cet individu vient nous trouver en parlementaire, et nous n'avons pas le droit de le tuer, sinon nous nous montrerions plus sauvages que lui.

L'homme n'était plus qu'à cinq mètres de

l'aéro, et l'on pouvait l'examiner à loisir. Il était de haute taille, d'une maigreur squelettique, et ne paraissait pas animé de mauvaises intentions. Il s'inclina par trois fois, puis bredouilla des mots inintelligibles.

Voyant qu'on ne le comprenait pas, il s'exprima par gestes. Il porta d'abord la main à son estomac, d'un air douloureux, puis à sa bouche, et fit semblant de mâcher des aliments.

– Il nous demande à manger, dit le commandant... Jetons-lui une boîte de conserves.

Le Parisien lui envoya une boîte de « corned-beef ».

Le sauvage poussa un cri qui devait être un cri de joie, ouvrit la boîte au moyen d'un long couteau qu'il tira de sa ceinture, puis se mit à déguster avec une satisfaction non dissimulée les tranches de bœuf conservé.

Ceux qui étaient demeurés à quelque distance accoururent alors en poussant des cris de fauves.

Ils étaient une dizaine, une dizaine de pauvres diables qui faisaient peine à voir.

– Bah ! dit Tavernier, nous nous réapprovisionnerons dans la prochaine ville... Combien nous reste-t-il encore de boîte de conserves.

– Vingt-huit, répondit Laval qui, on se le rappelle, était le cuisinier du bord.

– Eh bien, jetons-leur dix boîtes... ou plutôt non, si nous les leur jetons, ils vont s’entre-tuer pour s’en emparer... Remettons-leur à chacun leur provision.

Sur ces mots, Tavernier se fit passer les conserves par le Parisien et fit la distribution. Il appelait un sauvage, lui montrait une boîte, puis en servait un autre. Quand tous furent pourvus, ils se mirent à manger avec un appétit féroce.

– Dieu qu’ils sont maigres, dit Francis...

– Parbleu, répondit le commandant, ces malheureux meurent de faim... c’est la famine dans cette île aride... où tout a été brûlé, desséché par le soleil. Voyez comme la terre est craquelée, il n’a pas dû pleuvoir ici depuis longtemps...

CXXI

Cruelle angoisse

Une fois rassasiés, ou plutôt non restaurés, les pauvres sauvages remercièrent en s'inclinant jusqu'à terre et en poussant des cris bizarres. Celui qui semblait être le chef s'avança et tendit la main à Tavernier, en disant :

– *Thank you ! thank you !*

– Tiens, fit le commandant, il parle anglais...

Et il adressa la parole dans cette langue au malheureux sauvage.

Celui-ci parla longtemps et quand il eut terminé, le commandant traduisit ses paroles à ses compagnons.

– Ce malheureux, dit-il, appartient à la tribu des Ozoiaï, qui vit dans cette île, une île anglaise. La famine a sévi sur cette région et des centaines

d'individus sont morts. Les onze hommes, ou plutôt les onze cadavres ambulants que nous avons là devant nous sont les survivants de la tribu... Voilà trente-sept jours qu'ils se nourrissent d'os de mort pilés et d'herbes...

– C'est affreux, fit Francis apitoyé...

– Oui, affreux, comme tu le dis.

– Mais objecta Laval, puisqu'ils sont sujets de l'Angleterre, pourquoi les Anglais ne les nourrissent-ils pas ?...

– Je l'ignore... en tout cas, ce qui est certain, c'est que ces pauvres gens sont destinés à mourir de faim.

– Ils ne peuvent donc pas sortir de leur île, et aller demander des vivres à leurs voisins.

– Non, car l'île est entourée de récifs sur lesquels se brisent les barques. Entends comme la mer gronde près d'ici.

– En effet... C'est triste de voir des êtres humains souffrir de la sorte et de ne pas pouvoir les soulager.

Tavernier réfléchit un instant, puis demanda

au chef quelle était l'île la plus proche. On lui répondit que c'était l'île Weïa. Il offrit alors au chef de le conduire dans cette île avec ses hommes, mais le sauvage refusa, car les habitants de l'île Weïa étaient des anthropophages... Il n'y avait donc rien à faire, et l'on dut abandonner ces affamés à leur malheureux sort.

Quand l'aéro reprit son vol, ils poussèrent des cris de détresse, comme de pauvres chiens qui aboient à la mort.

– C'est tout de même terrible, dit le Parisien, de ne pouvoir venir en aide à ces pauvres gens... Que vont-ils devenir ?

– S'il y avait une ville dans les environs, répondit le commandant, nous pourrions y acheter quelques provisions, et les rapporter à ces affamés.

Et tout en disant cela, Tavernier consultait sa carte.

– La ville la plus proche, dit-il, est Hoïnaï, mais elle se trouve à cent vingt milles d'ici... Enfin, nous allons voir, mais je doute que nous

puissions y atterrir.

Le vent s'était levé brusquement, et le ciel qui tout à l'heure était d'un bleu éclatant, avait pris une vilaine teinte cuivrée qui allait en s'assombrissant.

– Oh ! ça se gâte, dit Laval.

– Oui, répondit le commandant, et j'ai bien peur que nous n'ayons un cyclone...

– On peut sans doute l'éviter en se tenant à grande altitude...

– C'est ce que nous allons faire...

M. Paturel qui était chargé à bord des appareils de route, s'écria tout à coup :

– Attention !... la boussole est affolée... Nous allons avoir un furieux orage...

Beucaire qui avait, lui aussi, remarqué le brusque changement de température, et qui voyait le ciel se couvrir de plus en plus tenta de s'élever au-dessus des nuages, car il savait qu'une fois qu'il serait dans les hautes régions, il n'aurait rien à craindre, mais la tornade arriva avant qu'il eût

pu franchir le plafond de nuages qui n'était plus qu'à deux cents mètres au-dessus de lui.

CXXII

Nuit de veille

Un grondement tumultueux comme la voix de mille cataractes se fit entendre tout à coup, des éclairs zébrèrent la nue, et l'aéro fut emporté comme une plume, à une vitesse terrifiante.

Beucaire n'avait pas perdu son sang-froid. Comprenant qu'il ne pourrait résister à l'ouragan, il se laissa emporter, mais le vent au lieu d'être régulier, changeait toutes les secondes et l'aéro était pris dans d'affreux tourbillons.

Soudain, il se coucha sur le côté, fila de biais, il y eut un craquement, et l'appareil piqua vers le sol.

Il n'y avait rien à faire pour enrayer sa chute. Il descendait avec la rapidité d'une pierre. À quelques mètres de terre par un effort surhumain,

Beucaire parvint à le redresser, mais le contact avec le sol fut brutal, et, suivant l'expression consacrée, on cassa du bois.

Personne n'était blessé, fort heureusement, mais l'appareil n'était plus en état de repartir. Les haubans avaient cédé, la carlingue s'était effondrée et une des ailes s'était déchirée...

Les aviateurs se regardèrent, navrés. Le vent était à terre des plus violents, mais fort heureusement, il fut de courte durée. Quand le nuage de sable qui obscurcissait l'atmosphère se fut dissipé, Beaucaire dit à ses compagnons :

– Mes amis, je crois que ce sera ici la dernière étape de notre voyage.

– Non ! non ! s'écria Tavernier... nous repartirons... Notre moteur est en état, c'est le principal... Quant au reste, nous le réparerons...

Beucaire regarda le commandant.

– J'admire ta confiance, dit-il.

Et il serra la main de Tavernier.

Le Parisien et Francis s'occupaient déjà de rajuster les haubans. Ils ne s'étaient pas brisés,

c'étaient les ridoirs qui avaient cédé. Quant à la carlingue, on arriverait bien à la réparer. Un bois se trouvait à proximité, on abattait un arbre s'il le fallait pour en faire des planches.

Ce qui était plus difficile à réparer, c'était l'aile qui s'était déchirée. On ne pouvait tenter une réparation de fortune. Fort heureusement, le constructeur avait eu soin de placer un rouleau de toile sous l'arrière de l'aéro... Tout le monde se mit au travail.

– Nous nous en tirerons, nous nous en tirerons, ne cessait de répéter le Parisien.

Quant à M. Paturel, il s'efforçait d'aider ses compagnons, mais le pauvre savant était si maladroit que l'on dut le prier de s'abstenir de tout travail. Il accepta le rôle de factionnaire que lui confia Tavernier. Dès lors, M. Paturel, son Winchester à la main, monta la garde autour de l'aéro.

Il inspectait attentivement l'horizon, et dès qu'il croyait apercevoir quelque chose de suspect, il prévenait ses compagnons.

L'endroit où l'on avait atterri par force se trouvait situé entre une forêt et la mer... Le sol, composé d'un sable fin avait été déplacé çà et là, sous la violence de la tornade, et formait par places des dunes hautes de près de deux mètres, qui interceptaient la vue. M. Paturel aidé de Laval nivela tant bien que mal le terrain, et l'on put alors surveiller les quatre points de la plaine.

Quand vint la nuit, Tavernier établit les heures de faction, mais il reconnut que deux veilleurs étaient nécessaires.

La première garde que l'on tira au sort, échut à Laval et à M. Paturel.

Beucaire, Tavernier et Francis s'installèrent tant bien que mal sur le sable, contre l'aéro, et essayèrent de dormir.

Beucaire ne tarda pas à céder au sommeil, car le malheureux était d'une fatigue extrême, et cela se comprend facilement, puisque depuis quarante-huit heures, il n'avait pas quitté le volant.

Tavernier s'endormit à son tour, mais Francis

n'arrivait pas à goûter un peu de repos. Trop de pensées se heurtaient dans la tête du pauvre gosse !... Il se demandait si bientôt on n'allait pas être attaqué par les sauvages, et cette idée le faisait frissonner. Et puis, il songeait à sa mère et à sa petite sœur, qui, là-bas, à Paris, devaient attendre anxieusement son retour. Au début du voyage, il était encore plein de confiance, mais à présent, il commençait à désespérer. Il n'augurait rien de bon de ce voyage, et il regrettait même de l'avoir entrepris. Cependant, quand il réfléchissait, il comprenait bien qu'il avait été obligé de partir. Chez lui, c'était la misère. Que serait devenue sa mère... que serait devenue sa petite sœur, s'il n'avait pas eu la chance de rencontrer M. Beaucaire. Certes, il ne se doutait point qu'en s'embarquant dans cet aéro, il allait courir tant de dangers...

Peu à peu, cependant, vaincu par la fatigue, il finit par s'endormir, mais fit des rêves affreux. Il se voyait au milieu de sauvages aux mines féroces qui s'apprêtaient à le dévorer... Il voulait fuir, mais se sentait retenu par les pieds... Il appelait et voyait sa mère qui lui tendait les

bras...

Cet affreux cauchemar le réveilla. Il avait dû pousser un cri, car le Parisien s'avança aussitôt et lui demanda :

– Qu'as-tu donc ?... tu es malade...

– Non... je rêvais...

– Faut pas rêver, mon petiot, c'est mauvais, cela... Allons, tâche de dormir...

– Je sens bien que maintenant ce sera impossible.

– Mais non... mais non... ferme les yeux, le sommeil va venir.

Et le Parisien alla reprendre sa faction auprès de M. Paturel.

CXXIII

La surprise

La nuit s'avavançait et bientôt ce serait le tour de Beaucaire et de Tavernier de prendre la garde, quand le Parisien dit à voix basse :

– Entendez-vous ?

– Non... répondit le vieux savant.

– Écoutez bien...

– Oui... en effet, il me semble entendre comme un léger glissement...

– C'est cela même...

La nuit était obscure et l'on n'y voyait pas à dix mètres devant soi. Laval et M. Paturel s'étaient aplatis sur le sol, le doigt sur la détente de leur carabine.

Cependant le bruit avait cessé. Ils pensèrent

que c'était le vent qui agitait les feuilles de la forêt voisine.

– Bah ! dit Laval, nous nous alarmons à tort. Nous sommes plus tranquilles maintenant qu'en plein jour, car personne ne peut nous apercevoir.

– Évidemment, répondit M. Paturel, mais il se pourrait fort bien que les habitants de cette île (car elle doit être habitée), nous aient aperçus tantôt, quand nous avons atterri, et qu'ils profitent de l'obscurité pour venir nous attaquer.

– Croyez-vous ?...

– Dame... ne faut-il pas s'attendre à tout.

– Espérons que tout se passera bien. Nous n'allons pas rencontrer sans cesse des sauvages prêts à nous dévorer...

Il y eut un silence.

– Je crains que nous ne soyons dans cette île pour longtemps, dit M. Paturel à voix basse.

– Ça se pourrait bien, répondit Laval, car notre pauvre appareil a bien souffert, et je me demande même si nous parviendrons à le réparer.

- M. Beaucaire en est persuadé.
 - Oh... pas tant que ça... c'est le commandant qui est le plus optimiste.
 - Enfin, nous verrons...
 - Et si nous ne pouvions pas repartir... c'est ça qui serait gai de jouer les Robinsons dans une île déserte.
 - Bah ! nous n'en sommes pas là...
 - Espérons-le... chut !... écoutez... voilà que le bruit de tout à l'heure recommence...
- Tous deux prêtèrent l'oreille.
- Cette fois, ils entendirent un glissement prolongé... Cela s'arrêtait brusquement, puis recommençait quelques instants après.
- Bizarre, dit le Parisien à l'oreille de M. Paturel.
 - Oui, répondit celui-ci, et je crois qu'il serait prudent de se replier vers l'aéro et de réveiller nos compagnons...
 - Attendons encore un peu, nous allons bien voir...

Le bruit avait cessé. On n’entendait plus que le bruissement des feuilles et le grondement sourd de la mer.

Soudain, un cri s’éleva...

– À moi !...

C’était Francis qui avait appelé. Le Parisien et M. Paturel se précipitèrent vers l’aéro où ils trouvèrent Tavernier et Beaucaire le fusil à la main.

– Qu’y a-t-il ? interrogea Laval... Francis... où est Francis ?

Un cri lointain lui répondit.

– Francis ! Francis ! appela le Parisien.

– Au secours !... à moi !... lança une voix tremblante.

Laval partit en courant, sans attendre ses compagnons... Bientôt, il arrivait à l’entrée de la forêt, et appelait de nouveau :

– Francis ! Francis !

Cette fois, on ne lui répondit pas. Laval avait toujours sur lui une petite lampe de poche. Il la

braqua devant lui et aperçut, à quelques pas, un homme à la figure horrible qui tenait Francis dans ses bras. Il n'hésita pas... Se précipitant sur cet homme, il tira sur lui à bout portant, et lui fit sauter la cervelle.

S'emparant alors de Francis qui était tombé à terre, évanoui, il revint en courant vers l'aéro, mais tout à coup, il se sentit saisi par les jambes. Il voulut se dégager, mais tomba. Alors, il appela au secours, lui aussi, et Tavernier accompagné de Beaucaire vint le délivrer.

– Ben vrai, dit le Parisien, cette île-là n'est guère sûre... elle doit être pleine de sauvages... et des sauvages joliment habiles. On ne les entend pas venir, et ils vous tombent dessus comme des fauves. Il faut se méfier. Ils doivent toujours nous guetter.

Tous trois se hâtèrent vers l'aéro. Francis était revenu à lui et le pauvre gosse regardait ses amis d'un air effaré. Il ne se rendait pas bien compte de ce qui lui était arrivé, et il croyait sans doute qu'il avait rêvé... Cependant, il ne tarda pas à comprendre, en entendant ce que disaient ses

amis, qu'il avait été enlevé, pendant son sommeil, et un frisson l'agita de la tête aux pieds...

– C'est toi qui m'as délivré, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Laval.

– Oui, petiot, répondit le Parisien, et je te garantis que celui qui t'a enlevé n'aura pas envie de revenir, car je lui ai logé une balle dans la cafetière...

– Mais il y a d'autres ennemis ?

– Probable... nous allons bien voir.

CXXIV

Les buissons qui marchent

Les aviateurs s'étaient adossés à l'aéro, le fusil à la main. Ils s'attendaient à une attaque, mais elle ne se produisit pas... Quand le jour parut, ils regardèrent autour d'eux. La plaine était déserte...

– Ils doivent nous épier, dit Laval, mais ils manquent de culot et n'osent pas nous attaquer en plein jour. Cette nuit, ils recommenceront certainement leur petite farce.

– Oui, mais nous aurons l'œil, répondit M. Paturel.

– Le mieux, voyez-vous, dit Beaucaire, serait à la nuit tombante, de nous réfugier dans notre aéro... nous y serions plus en sûreté...

– Je vais, dit Laval, préparer le projecteur. Il fonctionne bien, je crois, mais il faut le vérifier.

Nous pourrons ainsi surveiller l'ennemi.

– C'est une bonne idée, fit M. Paturel, et il y a des chances pour que les sauvages soient effrayés par la lumière du projecteur.

– Allons, au travail, dit Beaucaire... nous ne pouvons demeurer ici une semaine.

Chacun se mit au travail. Le Parisien répara les ridoirs et tendit les haubans. Quant à l'aile qui était déchirée, il fallait y mettre une pièce, une pièce solide, et ce fut encore Laval qui se chargea de cette besogne. Il avait, pour cette réparation, utilisé la toile que l'on avait en réserve. Tout allait donc bien pour l'instant, mais où les difficultés commencèrent, ce fut quand il fallut réparer la carlingue dont un côté avait été arraché, au moment de l'atterrissage.

Le Parisien, avec une patience admirable, réunit les bouts de bois qui jonchaient le sol, et entreprit une réparation de fortune qui tiendrait sans doute jusqu'à ce qu'on atterrît dans une ville.

Cependant le travail qu'il avait entrepris ne fut

point terminé à la fin de la journée, et il fallut encore passer la nuit dans la plaine.

– Il n'est pas douteux, dit Tavernier, que l'ennemi a dû nous observer toute la journée. Il est maintenant renseigné, il sait que nous sommes cinq, et il n'hésitera sans doute pas à nous attaquer...

– Nous nous tiendrons sur nos gardes, répondit Laval... Je ferai souvent fonctionner le projecteur, et dès qu'un type se montrera, pan !... dans l'œil !

Les aviateurs éclatèrent de rire, sauf Francis que l'aventure de la nuit précédente avait fortement impressionné...

Quand il fit nuit, tous les aviateurs montèrent dans l'aéro, et Laval se mit à faire fonctionner le projecteur qui était actionné par une dynamo... Les premières heures se passèrent sans incident, mais vers le milieu de la nuit, au moment où Laval braquait de nouveau son projecteur sur la forêt, on aperçut quatre hommes qui s'avançaient, armés de lances.

– Attention, cria le Parisien, voilà ces

messieurs qui arrivent. Pour leur faire comprendre que vous les avez aperçus, envoyez-leur un pruneau.

M. Paturel, Beaucaire et Tavernier firent feu presque en même temps. Trois hommes disparurent de l'écran lumineux et s'effondrèrent sur le sol.

– Bien visé ! dit Laval.

Et s'emparant à son tour d'un Winchester, il abattit le sauvage qui était demeuré debout.

– Quatre de moins, dit-il... aux suivants !

Il faut croire que les suivants ne tenaient guère à essayer le feu des aviateurs, car ils ne parurent pas.

– Je crois, fit Tavernier, que nous serons tranquilles maintenant.

– Y a des chances, fit Laval... Je suppose que les sauvages ne se risqueront plus à venir regarder le feu d'artifice... C'est égal, ils doivent être bien épatés quand même et doivent se demander qui nous sommes... Ils nous prennent peut-être pour des hommes tombés de la lune, et

c'est pour cela que la nuit dernière, ils ont essayé de se procurer un spécimen de nos individus, en enlevant Francis... Heureusement qu'on a pu le leur enlever.

Et se tournant vers le gosse, Laval lui dit, en riant :

– Vois-tu que tu sois resté au milieu des sauvages... Peut-être que dans quelques années, on t'aurait retrouvé avec un tatouage sur la figure.

– Il est probable, répondit Francis qu'ils ne m'auraient pas conservé avec eux longtemps, et qu'ils m'auraient mangé, après m'avoir fait rôtir.

– Oui, y a des chances, et ce qui tendrait à le prouver, c'est qu'au lieu d'emporter l'un de nous, c'est toi qu'ils ont choisi... Ils nous ont sans doute trouvés trop coriaces, et ont préféré se rabattre sur une chair plus tendre.

– Chut ! fit soudain M. Patrel qui avait l'oreille fine...

Tous se turent et le Parisien fit fonctionner son projecteur en tous sens. Un peu sur la gauche, on

aperçut alors des bouquets d'arbres...

– Singulier pays, dit Laval... ça pousse ici en un clin d'œil... Tantôt, il n'y avait pas un brin de verdure dans cette plaine et maintenant, tenez, j'en compte douze exactement...

– C'est vrai, fit le vieux savant... Voilà qui est étrange, par exemple... c'est à n'y rien comprendre. Je sais que dans certaines régions, la végétation est très rapide... Ainsi le *Bambula tulda*, du Bengale, cela est un fait connu, atteint en trente jours vingt-deux mètres de haut, soit une croissance de trois centimètres à l'heure, mais je n'ai jamais entendu dire que des arbustes poussaient avec une telle rapidité dans le sable, surtout dans un sable qui a été tout récemment bouleversé par un cyclone.

– Tenez... tenez, dit le Parisien... Oh ! ça c'est curieux par exemple... regardez bien... je ne sais si j'ai la berlue, mais il me semble que ces buissons avancent... Ils ne sont plus à la même place que tout à l'heure...

– C'est ma foi vrai, murmura Beaucaire...

– Des arbustes qui marchent, fit le Parisien, ça c'est curieux, par exemple... Il faut venir ici pour voir ça... Oh ! mais... attendez... Parbleu ! j'y suis... Oh ! ça c'est un truc épatant. Mais si ces arbustes avancent, c'est qu'on les pousse et si on les pousse c'est que, naturellement, il y a quelqu'un derrière... n'hésitons pas, tirons... tirons sans tarder... vous allez voir...

Les aviateurs ouvrirent le feu sur les buissons marchants et ceux-ci tombèrent sur le sol, les uns après les autres.

– Vous voyez, s'écria Laval... vous voyez comme ça dégringole !...

Il ne restait plus que trois arbustes. On les prit pour cible et ils s'abattirent aussitôt.

– C'est à recommencer, messieurs les sauvages, dit le Parisien... Ah ! certes, votre idée était bonne, mais ça n'a pas pris avec nous... Est-ce que vous nous prenez pour des poires... On est de Panam, nous autres, et on ne nous monte pas le coup facilement... Voyons maintenant ce que vous allez imaginer. Je serais curieux de le savoir.

Mais les sauvages en avaient assez, et ils ne tentèrent plus rien de la nuit. Quand le jour parut, Laval dit à M. Paturel :

– Allons un peu voir la figure des types qui sont tombés derrière leurs buissons...

– Oui... allons ! dit le vieux savant.

– Prenez garde, recommanda Tavernier.

– Oh ! ne craignez rien, commandant, répondit Laval, nous serons prudents.

Derrière le premier buisson qu'ils abordèrent, un homme était étendu. Il n'était pas mort. En apercevant les deux aviateurs, il roula des yeux furibonds, et fit un mouvement pour atteindre un long couteau qui se trouvait près de lui sur le sable, mais il n'eut pas la force de saisir l'arme...

– Quoi, fit le Parisien, tu voudrais te rebiffer encore !... mais tu vois bien que c'est impossible. Tu as ton compte, mon vieux, et c'est bien de ta faute. Pourquoi as-tu voulu nous attaquer ? qu'est-ce qu'on t'avait fait ?...

Plus loin, ils ne trouvèrent que des cadavres, mais derrière deux buissons gisant sur le sable, ils

ne virent personne.

– En voilà deux, dit M. Paturel, qui ont réussi à s'échapper... Je crois qu'ils n'auront pas envie de venir encore nous rendre visite...

– Attention ! fit Laval... nous sommes en ce moment bien près de la forêt... rebroussons chemin... J'aperçois là-bas des têtes entre le feuillage.

– Oui... vous avez raison, allons-nous-en, murmura le vieux savant...

CXXV

Les armes empoisonnées

À cet instant, une sorte de javelot vint se piquer dans le sol à cinquante centimètres à peine du Parisien :

– Quoi... ils rebiffent, oh ! attendez...

Il épaula, fit feu, et dit à M. Paturel :

– Je crois que j'en ai mouché un...

Et il ramassa le javelot en disant :

– J'emporte cette arme, je la mettrai dans ma collection.

– Prenez garde, dit le vieux savant... ne touchez pas au fer de ce javelot.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il doit être empoisonné avec du curare.

– Croyez-vous ?

– J'en suis à peu près sûr... Tenez, voyez sur le fer cette matière gluante.

– Ah ! diable !... alors, je jette ça...

– Vous ferez bien...

Ils étaient revenus près de l'aéro.

– Dites donc, monsieur, demanda le Parisien à M. Paturel, qu'est-ce que c'est que le curare ?

– Mon ami, le curare que l'on nomme aussi *voorara*, *ourari* ou *wurali* provient d'une plante de la famille des personnées... Certaines tribus se servent du curare pour empoisonner leurs flèches. La manière de préparer ce dangereux poison varie dans chacune des tribus où il se fabrique. Le procédé le plus commun est le suivant : la liane qui contient le curare est coupée en tronçons et broyée ; elle donne un suc laiteux abondant et très acre. Les tronçons une fois écrasés sont mis à macérer, pendant quarante-huit heures dans de l'eau, puis on exprime et on filtre soigneusement le liquide qui est soumis à une lente évaporation.

Alors, on le répartit dans plusieurs vases de

terre que l'on place sur des cendres chaudes. Lorsque le poison est arrivé à la consistance d'extrait mou, on le retire des vases au moyen de baguettes, car il serait dangereux d'y toucher, et on en enduit les armes.

– Et ça tue rapidement, ce poison-là ?

– Oui, très rapidement. La plaie empoisonnée par le curare n'est le siège d'aucune douleur. La victime succombe en cinq minutes... quelquefois moins.

– Oh ! oh ! heureusement que ce satané sauvage ne m'a pas atteint avec son javelot, sans quoi, à la minute présente, je serais en train de passer l'arme à gauche.

– Maintenant, rien ne prouve que l'arme était empoisonnée avec du curare. Il y a d'autres poisons végétaux qui sont aussi dangereux...

– J'avais souvent entendu parler d'armes empoisonnées, mais je croyais que c'était de la blague.

– Non, c'est très sérieux, et ils sont nombreux les explorateurs qui ont succombé à de simples

piqûres de flèches ou de javelots... Un de mes amis, qui était officier de marine, est mort d'une façon étrange. Il avait rapporté de ses voyages des flèches et des lances qu'il avait disposées en panoplies dans son cabinet, au-dessus d'un grand divan. Un jour qu'il dormait sur ce divan, une flèche suspendue au mur, et qui était probablement mal attachée, tomba sur la main du pauvre garçon. On l'a retrouvé mort sur son divan. Et notez que le poison dont était enduit le fer de la lance était très ancien... il datait peut-être de cinq ou six ans, mais le curare conserve pendant des années ses propriétés toxiques.

– Ah ! par exemple ! s'écria le Parisien, voilà qui est curieux ! Si jamais on veut m'offrir des flèches ou d'autres engins de sauvages, je les refuserai, vous pouvez le croire.

– Et vous ferez bien...

– J'ai oublié de vous dire que les sauvages ne se servent pas seulement d'armes empoisonnées contre les hommes, ils les emploient aussi pour chasser le grand fauve.

– Et le poison agit sur les animaux comme sur

les hommes ?

– Bien plus vite encore... cependant le curare n'est dangereux qu'en piqûre. On peut, paraît-il, en avaler sans ressentir aucun trouble. D'ailleurs, il arrive que les anthropophages mangent les corps de leurs ennemis tués par une flèche ou un javelot empoisonné, et ils n'en sont nullement incommodés...

– Oui... Je saisis... c'est quand le poison pénètre dans le sang qu'il est mortel...

Francis qui avait écouté les explications du vieux savant était tout troublé. Il regarda le Parisien et lui dit :

– Tu l'as échappé belle.

– Oui... il était moins cinq, répondit Laval... Enfin, faut croire que je suis verni. Là-bas, sur le front, pendant la guerre, je suis monté plus de vingt fois sur le billard, et j'ai eu la chance de toujours m'en tirer sans une égratignure. C'eût été vexant tout de même, d'avoir échappé aux balles et aux obus boches, et de venir mourir ici d'une petite piqûre de flèche... À l'avenir, quand

je verrai des sauvages préparer leurs arcs, je me mettrai prudemment hors de portée... ou du moins, je tâcherai d'abattre celui qui me visera.

– On ne voit pas toujours l'ennemi.

– Ça, c'est vrai. Enfin, espérons que ces messieurs les sauvages n'arriveront pas à nous inoculer leur vilain sérum. Mais, dites donc, monsieur Paturel, on n'a donc pas trouvé de remèdes contre le curare ?

– Si... il y en a, mais on les applique généralement trop tard.

Beucaire s'était avancé.

– Allons, dit-il, je crois que nous pourrons bientôt repartir. Voyez donc, Laval, si la réparation que vous avez faite à la carlingue est solide...

– Oh ! solide, n'exagérons pas... Elle tiendra, mais à condition qu'on ne s'appuie pas trop dessus... Il faudra se tenir plutôt sur la droite... Si seulement j'avais eu deux bonnes planches, je vous aurais réparé ça, et je vous promets que ça aurait été plus solide qu'avant...

– Francis, jette un coup d’œil sur le moteur, dit Beaucaire...

– Voilà, patron...

Tavernier, debout sur l’aéro, éprouvait la solidité des haubans...

– Ça tient ? demanda Beaucaire.

– Oui...

– Tu as consulté ta carte ?

– Oui.

– Et alors ?

– Alors, la première ville que nous rencontrerons maintenant est Sekar, dans la Nouvelle-Guinée...

– Nous n’y sommes pas encore.

– Certes... et pour y parvenir, nous serons obligés de traverser un joli bras de mer...

Beucaire eut un hochement de tête, et murmura :

– Maintenant, tu dois t’en douter, il nous sera impossible d’utiliser notre aéro comme

hydravion, car l'eau entrerait dans la carlingue et nous ne tarderions pas à être submergés.

– Espérons que nous ne serons pas obligés d'amerrir.

– Oui... espérons-le...

– Notre moteur donne toujours bien... il n'y a que ces maudits haubans qui m'inquiètent.

– Oh ! ils tiendront... ce qui m'inquiéterait plutôt, moi, c'est notre aile droite. La réparation a été bien faite et semble solide, mais le fil que l'on a employé est un peu faible...

– Ah ! diable !... enfin. Je vais faire un vol d'essai, nous verrons...

CXXVI

Nouvelle alerte

Quelques instants après, Beaucaire s'élevait dans les airs, faisait, à faible altitude, décrire quelques courbes à son appareil, puis se posait sur le sol...

On examina l'aile ; quelques coutures avaient cédé.

– Laval, dit Beaucaire, il faut me consolider ça... double ton fil s'il le faut.

Le Parisien se remit aussitôt au travail... Il était obligé de coudre par en dessous et ce n'était pas une besogne facile, surtout quand il s'agissait de rattraper son aiguille.

Les aviateurs s'étaient assis derrière l'appareil pour trouver un peu d'ombre, car le soleil était brûlant.

M. Paturel qui était très gros ne faisait que s'éponger le front avec son mouchoir.

– Le thermomètre marque quarante-cinq au-dessus, dit-il tout à coup.

– C'est une belle température, fit Tavernier.

– Oui, mais c'est encore supportable.

– À condition de demeurer immobile...

– Ou de voler...

Il y eut un silence :

– Au Sénégal, reprit M. Paturel, j'ai eu plus chaud que ça... Un jour, je me rappelle, nous avons eu cinquante-six degrés...

– Ça commençait à devenir pénible, dit Tavernier.

– Certes, et je vous garantis que l'on n'avait pas envie d'aller faire un tour sur les sables. On restait étendu sous sa moustiquaire, et l'on essayait de dormir.

– Étiez-vous allé au Sénégal pour y chercher votre bombyx trigonocéphale ?

– Non... j'y étais allé pour étudier les mœurs

des termites et je vous assure que ces insectes sont vraiment curieux à observer... J'ai fait d'ailleurs un long travail sur ce sujet, travail qui m'a valu le prix de six mille francs de l'Académie des sciences...

– Mais votre bombyx vous vaudra aussi un prix ?

– Je l'espère...

Cette conversation fut interrompue par un petit choc sur la carlingue.

– Tiens, qu'est-ce que cela ? demanda Tavernier.

Un autre choc se fit entendre.

Le commandant se leva et alla voir.

Deux flèches étaient piquées dans la carlingue...

– Alerte ! alerte ! cria-t-il...

En un instant tous les aviateurs s'étaient emparés de leurs fusils...

CXXVII

En route !

Les sauvages s'étaient ressaisis. Ils arrivaient maintenant en rampant sur le sable, et s'arrêtaient de temps à autre pour lancer des flèches sur l'aéro. Ils n'étaient plus qu'à cinquante mètres de distance, et il ne fallait pas songer à tirer sur eux, car ils se dissimulaient avec une grande habileté...

– Vite ! vite ! cria Tavernier, partons... coûte que coûte.

Tout le monde se précipita à bord de l'aéro qui prit son vol aussitôt. Une flèche rassa la figure du Parisien, qui s'écria, en faisant une affreuse grimace :

– Décidément, c'est à moi qu'ils en veulent, ces chameaux-là... Heureusement qu'ils m'ont manqué... Si j'avais été atteint, je n'aurais pas fait

long feu... Une simple piqûre et ça y était...
Maintenant, je me moque d'eux...

Et se penchant au dehors de l'aéro, il agita le bras en criant :

– Au revoir, messieurs !... Non, pas au revoir, adieu ! car je vous garantis bien que je ne viendrai plus vous rendre visite... vous recevez trop mal les voyageurs...

L'avion filait maintenant très vite...

– Je ne sais si c'est une idée, dit Laval, mais il me semble que l'on sent des secousses... Vous ne trouvez pas ça bizarre, commandant.

– En effet, répondit Tavernier. Je ne sais d'où cela peut provenir...

– Ça ne vient pas des haubans ?

– Sûrement non....

– Alors, c'est peut-être une de nos roues caoutchoutées qui s'est desserrée.

Il se pencha le plus qu'il put, et ne put réprimer un éclat de rire :

– Parbleu, dit-il, nous emmenons un

passager... Il s'est accroché sous l'aéro, et faut voir comme il se débat... C'est lui qui imprime ces secousses à l'appareil.

– Il ne tardera pas à lâcher prise, dit le commandant.

– Et le plus tôt sera le mieux...

Laval regarda de nouveau :

– C'est qu'il s'est bien cramponné l'animal... il peut aller loin comme ça...

– Eh bien, laissons-le...

– Moi, ce n'est pas mon avis. Il est bien capable de détraquer quelque chose... En me penchant, je crois que je pourrais lui envoyer un coup de fusil.

– Non... se récria Tavernier, ne faites pas cela.

– Pourtant, s'il détériore quelque chose...

Il y eut une brusque secousse :

– Tenez, s'écria le Parisien, voilà qu'il lâche la rampe... regardez-le pirouetter dans le vide... ah ! en voilà un qui n'aura plus envie de se payer une ballade en avion... V'lan... ça y est, il vient de

s'écraser sur le sol comme une tomate... Il était enragé, cet oiseau-là, et je me demande comment il a pu s'approcher de l'aéro et s'y cramponner sans que nous l'apercevions... Enfin, nous voilà tranquilles à présent et j'espère que nous ne rencontrerons plus de sauvages sur notre route...

– Oh ! fit M. Paturel, je ne suis pas de cet avis. Nous sommes en ce moment dans la région où il y a au contraire le plus de sauvages. Les îles sud-orientales et sud-occidentales sont peuplées de tribus féroces...

– Nous n'allons pas continuellement demeurer au-dessus de ces îles... il viendra bien un moment tout de même où nous les perdrons de vue.

– Oui, fit Tavernier, mais souhaitons de toujours rencontrer des îles, surtout jusqu'à ce que notre carlingue soit réparée. S'il nous fallait maintenant nous poser sur la mer, nous ne tarderions pas à couler à pic...

– C'est vrai, fit le Parisien. Notre carlingue du côté tribord est à jour comme un panier.

CXXVIII

Quelques explications intéressantes

M. Paturel qui aimait à discourir un peu sur tout, donnait aux aviateurs d'intéressants détails sur les îles que l'on survolait :

– Tout à l'heure, dit-il à Tavernier, j'ai entendu que vous disiez à M. Beaucaire que nous allions nous diriger sur la Nouvelle-Guinée... mais avez-vous bien réfléchi à ce que vous disiez ?... La Nouvelle-Guinée se trouve très en dehors de la ligne que nous suivons, et si j'ai bien compris votre itinéraire, vous voulez atteindre l'Australie en survolant toutes les petites îles qui peuvent, en cas d'accident, vous servir de refuge... En gagnant la Nouvelle-Guinée, vous vous écartez joliment de la route que vous vouliez suivre.

– C’est juste, répondit le commandant, mais nous sommes obligés pour réparer notre appareil d’atterrir dans une ville où nous trouverons tous les matériaux nécessaires. D’ailleurs, une fois en Nouvelle-Guinée, nous redescendrons vers le Sud, et atteindrons l’Australie, après avoir traversé le détroit de Torrès.

– Oui, en effet... je n’y songeais pas... vous aborderez ainsi l’Australie par la pointe du Prince d’York...

– Et nous descendrons ensuite jusqu’au cap de Townshend.

– Qui est, si je ne m’abuse, situé exactement sur la ligne du Tropique du Capricorne.

– C’est cela même.

– Oui, cela vous rallongera un peu, mais puisque vous avez résolu d’atterrir en Nouvelle-Guinée, c’est la meilleure route à suivre. Je suis assez ferré en géographie, et je connais assez bien les régions au-dessus desquelles nous nous trouvons.

– Vous y êtes venu déjà ?

– Non... mais j’ai lu à peu près tout ce qui a été écrit sur les îles océaniques, car il y a deux ans, j’avais l’intention de venir dans ces parages pour y découvrir mon bombyx trigonocéphale.

– Maintenant, vous le tenez votre bombyx, et vous n’aurez plus besoin de vous déplacer pour le chercher.

– Oui, en effet, je le tiens, et cela, grâce à vous... Je vous en serai éternellement reconnaissant, et dans le rapport que je communiquerai à l’Académie des sciences, je ne manquerai pas de parler de vous... Si je ne vous avais pas rencontrés, où serais-je maintenant ? J’aurais probablement été dévoré par les sauvages, et ma mort serait demeurée ignorée. Mes confrères, jaloux comme ils le sont tous, m’auraient traité d’imprudent, de fou, et l’on ne se serait plus occupé de moi, tandis que maintenant, je vais reparaître, et avec mon bombyx trigonocéphale encore... Quand mes détracteurs verront ce bel insecte, ils en feront une tête, car il faut vous dire qu’entre savants nous nous jalousons beaucoup.

– Il en est ainsi de toutes les professions, fit Tavernier en souriant... Et dans la marine, croyez-vous qu'on n'a pas affaire aussi à des jaloux... Voyez-vous, dans toutes les professions, dès qu'un homme s'élève soit par la science, l'art ou le courage, il se fait aussitôt des ennemis.

– C'est malheureusement vrai, ou alors, il faut acquérir une supériorité telle que l'on ne puisse plus donner prise à la critique. Qui donc parmi les savants oserait critiquer le grand Pasteur.

– Vous avez raison. Pasteur est de ceux dont la science est incontestée dans toutes les parties du monde...

– J'ai eu l'honneur de le connaître, fit M. Paturel. C'était un homme simple, modeste qui jamais ne se targuait de ses merveilleuses découvertes...

Il y eut un silence.

Ce fut Tavernier qui reprit :

– Des hommes comme ceux-là sont rares.

– Malheureusement, fit M. Paturel... il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du génie...

– Ah ! Pasteur, fit le Parisien, je lui dois une fière chandelle... quand j'avais douze ans, j'ai été mordu par un chien enragé et on m'a soigné à l'Institut Pasteur, de Paris. J'ai vu là plusieurs docteurs qui m'ont fait des piqûres, je ne vous dis que ça, et m'ont soigné avec un dévouement admirable... Et vous voyez, ils m'ont guéri.

– Aujourd'hui, fit le vieux savant, on soigne très bien la rage, grâce à la méthode de Pasteur. Elle consiste en injections tous les deux jours, puis tous les jours, de moelle de lapin inoculé avec un virus rabique très actif. Cette moelle contient à la fois le virus et son vaccin ; quand elle est complètement desséchée, ce qui arrive généralement au bout du quatorzième jour, elle ne renferme plus que le vaccin. C'est donc par une moelle desséchée, broyée avec de l'eau salée et glycinée que l'on commence les injections de telle sorte qu'à la fin du traitement qui dure une vingtaine de jours, on arrive à injecter la moelle du premier jour.

– Oui, en effet, dit Laval, c'est ainsi qu'on a procédé avec moi... ah ! ce n'était pas très rigolo

ces piqûres, mais comme je savais que c'était pour mon bien, je me laissais faire sans crier... mais dites donc, monsieur Paturel, est-ce qu'on a trouvé aussi le moyen de guérir les gens piqués par ces flèches empoisonnées dont vous me parliez hier...

– On préconise plusieurs remèdes, mais je crois, sans oser l'affirmer, que jusqu'à présent, on n'est pas encore arrivé à un résultat satisfaisant. On y arrivera sans doute, car aujourd'hui la science triomphe de tout...

– Vous êtes aussi médecin ?

– Non... Je vous l'ai dit, je suis entomologiste... mais j'ai étudié forcément toutes les questions qui sont susceptibles d'intéresser un savant.

CXXIX

Nouvelle inquiétude

La chaleur était accablante et bien que l'hélice de l'aéro fût de l'air, c'était de l'air brûlant.

– Oh ! ça tape dur, par ici, dit le Parisien... Je vais mettre ma veste de toile sur ma tête, car je pourrais bien attraper une insolation.

– C'est prudent en effet, dit M. Paturel, qui avait noué un mouchoir mouillé autour de son crâne chauve. Quant à Beaucaire et Tavernier, ils s'étaient coiffés chacun d'un casque colonial.

– Nous sommes en ce moment sur la mer, remarqua Francis.

– Oui, répondit Tavernier... et si mes calculs sont exacts, nous devons nous trouver au-dessus des îles Jamdena...

– Oh ! fit M. Paturel, il ne ferait pas bon

atterrir dans ces îles.

– Et pourquoi cela ? demanda le Parisien.

– Parce que les îles Jamdena sont habitées par des peuplades sauvages et anthropophages... C'est là que, l'année dernière, le missionnaire Belin a été tué et dévoré par les indigènes. Une mission partie à sa recherche a été massacrée. Elle était commandée par un de vos collègues, monsieur Tavernier, par le lieutenant de vaisseau Maréchal.

– Oui, en effet, je me souviens, mais êtes-vous bien sûr que c'était dans les îles Jamdena.

– J'en suis d'autant plus sûr que le fils d'un de mes amis, un jeune savant, a péri lui aussi dans cette expédition...

Ces paroles jetèrent un froid.

– Il ne ferait pas bon atterrir, dit le Parisien...

À peine avait-il prononcé ces paroles que le moteur se mettait à battre irrégulièrement. Un frisson s'empara de Francis. On crut un moment que ce ne serait rien, mais Beaucaire se retourna sur sa sellette, et cria :

– Je me mets en descente.

Ces mots produisirent un effet terrible, surtout après la conversation qui venait d’avoir lieu. L’aéro se posa sur un sol aride et desséché parsemé çà et là de grosses pierres et borné au Sud par une montagne abrupte.

L’endroit était sinistre.

– Est-ce une des îles Jamdena ? demanda Francis à M. Paturel.

– Non, mon petit, répondit le vieux savant pour ne pas effrayer l’enfant.

Mais à voix basse, il dit à Tavernier :

– Nous sommes, je crois, dans un bien mauvais endroit.

Le commandant ne répondit pas. Il regardait de côté et d’autre.

– Allons, Francis, dit Beaucaire, vérifie le moteur... Que fais-tu donc ? Tu as l’air tout drôle.

– Non... non... patron, répondit le gosse, en se mettant aussitôt au travail.

Tavernier s’approcha de Beaucaire et lui dit à

voix basse :

– Tu as mal choisi ton lieu d’atterrissage.

– Pourquoi ?

– Il paraît que c’est un endroit des plus dangereux.

– Vraiment ?

– Oui... c’est dans cette île, paraît-il, qu’a été exterminée la mission Maréchal.

– Ah ! espérons que pareille chose ne nous arrivera pas... répondit Beaucaire en souriant. D’ailleurs, nous aurons le temps de voir venir l’ennemi, s’il vient...

– Certes, mais s’il vient en nombre et que nous ne puissions pas repartir.

– Ne pensons pas à cela.

Le Parisien et M. Paturel, debout dans l’aéro, une jumelle aux yeux, scrutaient la plaine... Tout d’abord, ils ne virent rien que des pierres, dont certaines affectaient des formes fantastiques. Des oiseaux s’élevaient çà et là, d’un vol lourd et se dirigeaient vers la montagne.

- Sale patelin, dit Laval... quel paysage !
- Ces îles, expliqua M. Paturel, sont souvent balayées par des vents terribles auxquels rien ne résiste.
- Il ne doit pas y avoir d’habitants ici ?
- Je ne pense pas... bien que cette île... Le vieux savant n’acheva pas.
- Vous vouliez dire quelque chose, fit le Parisien...
- Oui... murmura M. Paturel, mais je ne suis pas bien sûr... Cependant, d’après les descriptions que j’ai lues, cet endroit ressemble joliment à l’île Antazza, qui fait partie du groupe des Jamdena... Maintenant, je me trompe sans doute... Par ici, toutes les îles se ressemblent...
- Quelques minutes s’écoulèrent.
- Tenez, dit Laval qui regardait toujours avec sa jumelle, regardez donc à droite de ce rocher qui a un peu la forme d’un cheval... vous ne voyez rien ?
- Le vieux savant regarda, puis, au bout d’un instant :

– Je vois, dit-il, quelque chose qui remue... Je crois que ce sont des oiseaux.

– Des oiseaux... ils seraient de taille... à mon avis, ce sont plutôt des hommes.

– Oui, vous pourriez avoir raison, mais non... je ne crois pas cependant...

Francis qui avait entendu jetait de temps à autre un regard sur la plaine. Le pauvre gosse n'était pas tranquille, et Beaucaire qui s'aperçut de son trouble, demanda :

– Mais qu'as-tu donc, Francis... es-tu malade ?

– Non... patron, répondit le gosse.

– Ah ! je croyais... Allons, dépêche-toi... J'ai hâte d'être parti d'ici.

Le gosse était aussi pressé de partir que Beaucaire, mais par malheur la réparation était des plus sérieuses. Il était nécessaire de démonter plusieurs pièces, et cela demanderait au moins deux ou trois heures.

M. Paturel et le Parisien regardaient toujours dans la plaine.

– Ah ! cette fois, dit Laval, ce sont bien des hommes que j’aperçois, il n’y a pas de doute possible.

Et il ajouta plus bas :

– Je crois même qu’ils viennent par ici.

– Ma foi, on le dirait.

– Prévenons le commandant.

Tavernier avait entendu. Il prit la jumelle des mains de Laval et regarda.

– Oui, dit-il... une troupe d’hommes se dirige de notre côté, mais ils sont loin encore et pour parvenir jusqu’à nous, ils sont obligés d’escalader pas mal de rochers...

– Ils ont l’air d’être nombreux, murmura le Parisien... une trentaine environ...

– C’est assez difficile à apprécier, car ils sont masqués par les pierres.

– Quand ils seront à portée, il faudra leur servir un joli feu de salve.

– Certes, car il serait, je crois, très imprudent de les laisser approcher.

CXXX

Sur le qui-vive

Francis se hâtait autant qu’il le pouvait, mais le pauvre gosse n’avançait guère. La réparation serait plus longue qu’il ne l’avait supposé tout d’abord. Beaucaire l’aidait autant qu’il le pouvait, tout en surveillant du coin de l’œil les hommes qui arrivaient là-bas dans la plaine et que Tavernier lui avait signalés.

Laval et le vieux savant ne quittaient plus leurs jumelles. Maintenant les hommes qu’ils observaient avaient disparu.

– Curieux, dit le Parisien... on n’aperçoit plus personne.

– Attendez, répondit M. Paturel, nous allons voir reparaître nos individus. En ce moment, ils rampent derrière ces pierres qui forment comme

un rempart...

– Diable... mais quand ils reparaîtront, ils ne seront pas loin de nous.

– En effet... Et c'est à ce moment qu'il faudra les recevoir.

– Nous pourrions préparer nos fusils...

Le commandant s'approcha des deux hommes.

– Je ne sais, dit-il, ce que méditent les individus qui arrivent là-bas, mais il faut être prêts à les recevoir.

– Oh ! soyez tranquille, répondit le Parisien, ils ne viennent pas avec l'intention de nous baiser la main et de nous faire des présents... Je crois plutôt qu'ils veulent s'offrir notre chair pour leur repas.

Un sauvage venait de se dresser sur un rocher et demeurait immobile :

– Tiens, s'écria Laval, en voilà un qui nous observe... J'ai bien envie de le descendre.

– Non... dit Tavernier, n'attaquons pas les premiers. Ces gens n'ont peut-être pas

d'intentions hostiles...

– Oh ! ça m'étonnerait joliment. Voyez, ils nous font espionner. Ils veulent voir combien nous sommes, et quand ils verront que nous ne sommes pas nombreux, ils n'hésiteront pas à nous attaquer.

Un quart d'heure s'écoula. Les sauvages demeuraient maintenant invisibles.

– Méfions-nous, dit Laval, ils sont bien capables d'arriver sans qu'on les voie, et de nous tomber dessus sans crier gare... Attendez, je vais monter sur l'aéro, je les verrai peut-être.

Le Parisien fit comme il disait, mais redescendit bientôt.

– On ne les voit toujours pas, dit-il... espérons que nous serons partis avant qu'ils arrivent.

Hélas ! la réparation n'avancait guère, bien que Francis se hâtât autant qu'il le pouvait. Une inquiétude bien compréhensible commençait à s'emparer des aviateurs.

– Tiens... dit soudain Laval, voilà qu'ils arrivent d'un autre côté maintenant.

– Parbleu ! fit Tavernier, ils cherchent à nous cerner.

– Ah ! quel malheur que vous n’ayez pas songé, en embarquant, à emporter une mitrailleuse... Ce que je vous aurais nettoyé la place, moi...

Tavernier prenait les dernières dispositions de combat.

– Si nous sommes attaqués, comme c’est probable, dit-il, il s’agira de bien viser, car il ne faut pas gâcher nos munitions.

– Pour mon compte, dit Laval, je tâcherai de mettre dans le mille à tout coup, mais si vous voulez mon avis, commandant, je crois que nous ne devrions pas laisser ces cocos-là approcher trop près de nous... Ils doivent avoir des arcs, des flèches et des javelots... et à cinquante mètres, ils peuvent nous atteindre.

– Nous sommes favorisés par le terrain... nous avons derrière nous et devant nous un large espace...

– Ça c’est vrai... et quand ils se lanceront en

terrain découvert, ils seront « cuits »... Il n'y a que ces deux rochers là-bas sur la droite qui m'inquiètent un peu, mais nous les surveillerons...

Se penchant alors vers M. Paturel, le Parisien demanda :

– Croyez-vous qu'ils aient des flèches empoisonnées ?

– Non... répondit le vieux savant.

– Pourtant, les autres en avaient bien.

– Oui, mais les autres habitaient dans le voisinage d'une forêt, où ils pouvaient trouver des plantes vénéneuses, tandis que les ennemis auxquels nous avons maintenant affaire vivent au milieu d'une île dépourvue de toute végétation.

– S'ils avaient des fusils ?

– Ce n'est guère probable.

– Ah ! c'est égal, je voudrais bien voir un peu la tête de ces gens-là.

Comme pour répondre à ce désir, deux sauvages apparurent, debout sur une roche. Ils

étaient à demi nus. Une sorte de pagne en peau de bête leur entourait les reins, et ils portaient pour coiffure une tête d'animal. À la main, ils tenaient chacun une lance.

Laval et M. Paturel les examinaient à la jumelle.

– Dieu ! quelles sales têtes ils ont, dit le Parisien...

Tavernier avait prévenu Beaucaire. Tous deux s'étaient armés de leur fusil.

Cependant, un des sauvages debout sur le rocher tenait les bras en l'air et semblait faire des signes.

– Que nous veut-il, ce paroissien-là ? dit Laval... Il essaye sans doute de nous amadouer, pendant que ses copains cherchent à nous surprendre. Faut-il tirer, commandant ?

– Non, répondit Tavernier... attendons.

Le sauvage continuait à faire des signes que personne ne comprenait.

– Si nous l'appelions, peut-être qu'il viendrait.

- Essayons, répondit le commandant.
- Eh ! là-bas, le monsieur avec un chapeau de poil, approchez.

CXXXI

Le prisonnier

Et ce disant, Laval agitait le bras droit. Le sauvage n'eut pas l'air de comprendre. Il continuait à gesticuler sans bouger de place.

– Parbleu, dit Tavernier, il cherche à attirer notre attention, et pendant ce temps-là ses compagnons avancent. Tenez, les voyez-vous, là-bas entre les rochers.

– C'est ma foi vrai, murmura le Parisien... attendez, je vais tirer un coup de fusil, nous allons bien voir ce qu'ils vont faire.

Au bruit de la détonation, les sauvages s'enfuirent comme une volée de moineaux.

– Ben vrai, fit Laval, ils n'ont pas le tempérament belliqueux ceux-là... quels froussards... ma foi, j'aime autant ça...

On apercevait maintenant très distinctement une vingtaine d'hommes à moitié nus qui fuyaient dans toutes les directions.

– Je ne crois pas que ce soit de la frime, dit le Parisien... ils ont une frousse intense... Pourtant, un coup de fusil, ce n'est pas si terrible que ça.

– Il faut croire qu'ils ont déjà été échaudés, répondit Tavernier. Enfin, nous voilà tranquilles, je ne pense pas qu'ils reviennent de sitôt. Cependant, que cela ne nous empêche pas de les surveiller.

– Soyez sans crainte, dit Laval, je ne quitte pas mon poste d'observateur.

Une demi-heure s'écoula sans que les sauvages reparussent.

Le Parisien qui regardait de côté et d'autre avec sa jumelle, s'écria tout à coup :

– J'aperçois quelque chose de bizarre.

– Quoi donc ? demanda le commandant.

– Je ne sais... Il y a là-bas quelque chose de blanc que j'ai pris tout d'abord pour une pierre, mais ça a l'air de remuer.

- Où cela ?
- Tenez, suivez bien la direction de mon bras.
Tavernier prit la jumelle et regarda à son tour.
- C'est étrange, en effet, dit-il... qu'est-ce que ça peut bien être que cela...
- Vous voyez, ça remue.
- Oui... en effet, on dirait un homme qui rampe sur le sol...
- Un prisonnier peut-être.
- Ma foi...
- Si j'allais voir.
- Oh ! pas d'imprudence, n'est-ce pas ?
- Ce n'est pas bien loin... vous n'auriez qu'à me suivre des yeux, et à tirer sur ceux qui voudraient m'attaquer. D'ici vous les atteindriez parfaitement. D'ailleurs, je vais emporter mon fusil et si j'aperçois un sauvage, je fais feu... et je vous assure qu'il décampera sans demander son reste.
- Il faudrait d'abord s'assurer qu'il n'y a personne derrière ces rochers qui sont là, devant

nous.

– Laissez-moi faire... Les reconnaissances, ça ne connaît.

Le commandant hésitait.

– Je vous assure, dit le Parisien, que je serai prudent. Au moindre danger, je rapplique ici dare-dare.

– Eh bien, va !

– Oh ! vous allez voir, ça ne sera pas long.

Laval prit son Winchester et partit en sifflant. Arrivé devant la ligne de rochers, il s'arrêta pour écouter, puis, par mesure de précaution tira un coup de fusil. De cette façon, se dit-il, s'il y a des sauvages à proximité, ils s'enfuiront comme des lièvres. Il n'entendit aucun bruit. Alors, il escalada les rochers, et fit signe de loin à ses compagnons qui l'observaient, pour les avertir qu'il ne voyait personne. Il descendit ensuite et s'avança vers la forme blanche qui gisait dans la plaine. Il s'en approchait bientôt. Cette forme blanche c'était un homme vêtu d'un costume de toile. Le malheureux avait les mains et les pieds

attachés.

En apercevant Laval, il murmura :

– Sauvez-moi...

Le Parisien détacha aussitôt les liens du prisonnier, mais celui-ci une fois délivré, ne put se mettre debout, tant il était faible.

Laval le souleva, mais le malheureux flageola sur ses jambes et s'évanouit. Le Parisien le chargea sur son dos, et l'emporta. Il eut du mal avec ce fardeau à gravir les rochers, mais il y parvint, après avoir déposé l'homme à terre une ou deux fois, pour se reposer. Il parvint enfin à l'aéro.

– Voyez, dit-il à ses compagnons qui étaient accourus à sa rencontre, je ne me trompais pas... C'était bien un homme que j'avais aperçu... C'est un Français... il m'a parlé... mais n'a pas tardé à perdre connaissance.

On étendit l'inconnu sur le sable, et on lui frictionna les tempes avec de l'alcool... quand il ouvrit les yeux, on lui fit absorber quelques gorgées de rhum... et il revint à lui... Il regarda

ceux qui l'entouraient et balbutia :

– Merci...

– Qui êtes-vous ? demanda Tavernier.

– Mission... Maréchal, répondit l'homme...

– Et vos compagnons ?

– Morts...

– Et vous ? comment êtes-vous encore en vie ?

Le pauvre garçon se recueillit un moment, et reprit, d'une voix faible comme un souffle :

– J'étais prisonnier... enfermé, ligoté dans une caverne... La nuit... je suis parvenu à me glisser dans la plaine... mais les misérables m'avaient aperçu, et, quand vous êtes arrivés, ils venaient me chercher... Ce sont vos coups de feu qui les ont effrayés... mais prenez garde... cette nuit... ils vont revenir... et vous surprendront... vous avez un aéro... fuyez...

– C'est ce que nous allons faire, dit Tavernier, mais nous allons vous emmener avec nous...

– Non... car je vais mourir, je le sens bien... j'ai trop souffert....

– Vous vous remettrez... courage !...

L'homme ferma les yeux... une larme perla à sa paupière.

– Non... reprit-il... je suis perdu... quand je me suis échappé de la caverne j'ai voulu atteindre un précipice que je connais pour m'y précipiter...

– Mais vos compagnons ?

– Tous morts...

– Comment se fait-il qu'ils vous aient épargné ?

– Je m'étais enfui... Pendant un an, j'ai erré dans cette île maudite, me cachant le jour, rôdant la nuit pour chercher quelque nourriture... J'espérais toujours sortir d'ici... mais impossible. Je suis à bout de forces. Ils m'ont repris, avant-hier et ils attendaient le retour du chef pour me mettre à mort... et me dévorer, comme ils ont fait de mes pauvres compagnons.

Épuisé par l'effort qu'il venait de faire, le malheureux s'évanouit de nouveau.

Quand il revint à lui, au bout d'un quart d'heure, il reprit son récit :

– Nous étions venus ici à la recherche d'un missionnaire et de quatre Français... nous avons été surpris la nuit, pendant que nous dormions, et nous n'avons pas eu le temps de nous défendre... Mes compagnons ont tous été tués... Moi, j'étais parvenu à me glisser dans les rochers... Ah ! j'aurais mieux aimé mourir à ce moment, car depuis, j'ai trop souffert...

– Courage !... nous vous sauverons, dit Tavernier.

– Non... c'est la fin, je le sens, je vous remercie... il n'y a plus rien à faire... Si vous retournez en France, allez retrouver ma mère et dites-lui avec tous les ménagements possibles que je suis mort dans cette île... Je m'appelle Harel, je suis lieutenant d'infanterie coloniale... Ma mère demeure à Rouen, 52, boulevard Beauvoisine... Je...

Le pauvre garçon n'en put dire davantage... Il serra faiblement la main de Tavernier, et s'évanouit de nouveau...

À ce moment, deux sauvages se montrèrent sur les rochers.

– Ah ! tant pis !... s'écria le Parisien... cette fois, je tire...

– Moi aussi, dit le commandant.

Tous deux firent feu et les deux sauvages s'abattirent...

À ce moment, une terrible clameur s'éleva parmi les rochers.

Les sauvages d'abord terrifiés par l'aéro qu'ils prenaient sans doute pour quelque oiseau géant, avaient repris confiance, en constatant que les hommes qu'ils avaient d'abord considérés comme des êtres supérieurs étaient semblables aux autres hommes... Quand ils avaient vu enlever leur prisonnier, ils étaient entrés dans une colère épouvantable et s'étaient décidés à l'attaque. Ils franchirent la ligne de rochers et s'avancèrent en hurlant, mais les balles des aviateurs en couchèrent la moitié sur le sol.

Alors, ils s'arrêtèrent.

Leur enthousiasme s'était refroidi. Cependant cinq d'entre eux, avec une audace folle tentèrent de s'approcher de l'aéro. On les abattit aussitôt.

Les autres s'enfuirent.

La partie était gagnée.

– Je crois qu'ils ne rebifferont pas, dit Laval...

– Je ne le crois pas non plus, répondit Tavernier, mais tenons-nous sur nos gardes quand même...

Pendant que le Parisien surveillait la plaine, M. Paturel et Tavernier prodiguaient les soins au malheureux officier qui était toujours étendu sur le sol. On espérait encore le sauver, mais on reconnut bientôt que le pauvre garçon était perdu. Il avait tant souffert, il était tellement épuisé que la vie le quittait peu à peu. Parfois, il semblait reprendre un peu de force, mais bientôt il retombait dans une effrayante torpeur. Il eut cependant la force de dire à Tavernier :

– Quand je serai mort... ne me laissez pas ici... emportez-moi, et jetez mon corps à la mer... je ne veux pas demeurer dans cette île maudite...

– Voyons... ayez confiance, vous ne mourrez pas, dit le commandant. Vous êtes bien faible, il est vrai, mais nous vous sauverons. Nous allons

vous emmener et vous déposer dans la première ville que nous rencontrerons. Là, on vous soignera, et vous pourrez bientôt sans doute revoir votre patrie.

– Non... répondit le malheureux d'une voix si faible que c'est à peine si l'on entendait ce qu'il disait... non... Je sens que je n'en ai plus pour longtemps... voyez-vous, quand l'heure est arrivée, il n'y a rien à faire... il faut partir... Vous vous rappelez les recommandations que je vous ai faites... Je compte sur vous, et...

Le pauvre officier n'en put dire davantage. Ses yeux se fermèrent, sa tête se rabattit en arrière, et il ne bougea plus...

Là-bas, dans le lointain, les sauvages poussaient des hurlements de bêtes fauves.

CXXXII

À Port-Moresby

L'avion était prêt à partir.

On plaça le corps du blessé dans la carlingue et l'on reprit la route de l'air... Seulement, au lieu de se diriger en ligne droite, Beaucaire obliqua légèrement sur la gauche, afin de survoler la mer. Une fois qu'il l'eût atteinte, il se mit en descente. Suivant la dernière volonté de l'officier, on allait le jeter à la mer.

– Vous êtes sûr qu'il est bien mort, au moins, demanda Laval à M. Paturel.

– Oui, mon ami, il n'y a pas d'erreur possible.

Il y eut un silence.

– C'est triste tout de même, murmura le Parisien, de balancer ainsi ce pauvre garçon par dessus bord... Ne pourrait-on l'enterrer dans

quelque île déserte. En somme, qu'est-ce qu'il nous a demandé ?

– De le jeter à la mer...

– Oui... mais pourquoi ? Pour ne pas être enterré dans cette île maudite où il a tant souffert...

Les aviateurs se concertèrent et finalement décidèrent de donner une sépulture à la malheureuse victime des sauvages.

Lorsque l'on passa au-dessus d'une île, située à environ quarante milles de celle que l'on venait de quitter, Tavernier commanda l'atterrissage.

Bientôt l'avion se posait sur le sable, à environ cent mètres de la mer. Immédiatement, Laval, M. Paturel et Tavernier creusèrent une fosse profonde dans laquelle ils descendirent le cadavre de l'officier. Ils comblèrent ensuite cette fosse sur laquelle ils roulèrent de grosses pierres plates, et sur l'une de ces pierres, le commandant grava avec un couteau les mots suivants :

Ici repose le lieutenant Harel, dernier survivant

de la mission Maréchal.

On se remit en route. Le commandant qui avait eu soin de relever exactement l'emplacement de la tombe consigna cette indication sur le livre de bord.

Visiblement impressionnés par cette triste cérémonie funèbre, les aviateurs demeurèrent longtemps sans parler. L'avion avait pris de la vitesse et fendait l'air avec un vrombissement régulier.

– Où sommes-nous maintenant ? demanda tout à coup M. Paturel.

– Nous devons nous trouver, répondit le commandant, au-dessus des îles Mawiah...

– Et nous nous dirigeons toujours vers la Nouvelle-Guinée ?

– Oui....

– Est-ce que nous y serons bientôt ? demanda le Parisien.

– Oh !... dans vingt-quatre heures environ,

répondit le commandant.

– D’ici là, il peut encore nous arriver des aventures...

– Ne prononce pas ce mot... Tu as servi dans la marine ?

– Oui, et je m’en flatte.

– Alors, tu devrais savoir qu’à bord d’un bateau, il y a certains mots qu’il est interdit de prononcer.

– En effet... à l’avenir, je m’abstiendrai de prononcer ces mots-là...

Le commandant eut un sourire. On sait que les marins sont très superstitieux. Cela tient sans doute à ce que vivant, pendant des mois, isolés du monde, ils peuvent mieux que d’autres se livrer à leurs réflexions. Et ils en arrivent naturellement à se laisser dominer par des influences secrètes contre lesquelles il leur est bientôt impossible de réagir. De là ces vœux qu’ils forment, à l’heure du danger, et qu’ils accomplissent ponctuellement une fois qu’ils sont revenus à terre.

*

La traversée du bras de mer qui sépare les îles Keï de la Nouvelle-Guinée s'effectua sans incident. La Nouvelle-Guinée ou Papouasie, forme un groupe de deux grandes îles de l'Océanie, entre l'Équateur, par 9° de latitude, sud et 130° de longitude est.

Ces îles sont séparées du continent australien, au Sud par le détroit de Torrès. L'intérieur en est peu connu encore. Quant aux côtes, elles sont dangereuses. On y trouve le port de Dory, les baies de Gelwinck et du Tretor, les monts Arfak dont le point culminant s'élève à 4300 mètres.

De magnifiques forêts s'étendent dans l'intérieur des terres. On y trouve des bois précieux et quelques mines d'or. Les habitants nommés Papous ou Negritos appartiennent à une race qui tient le milieu entre la race malaise et la race nègre.

Quoique différant des nègres proprement dits,

par la conformation du crâne, les Papous se rapprochent d'eux par la couleur de la peau et par leurs cheveux laineux. Ils vivent en tribus isolées, dirigées par des chefs âgés, et qui sont continuellement en guerre les unes contre les autres.

Leurs villages composés de huttes sont pour la plupart bâtis sur pilotis. On attribue la découverte de la Papouasie au Portugais Antonio Abreu, en 1511, mais ce sont surtout Bougainville et d'Entrecasteaux qui la visitèrent le plus complètement.

La Hollande possède depuis 1828 la partie occidentale de la Nouvelle-Guinée, mais n'y occupe que quelques comptoirs où ses trafiquants viennent charger la noix muscade et la nacre.

Les Anglais, depuis 1885, se sont établis en face de l'Australie sur le détroit de Torrès, et y ont fondé Port-Moresby.

Après bien des hésitations, ce fut sur Port-Moresby que les aviateurs décidèrent de se diriger, certains qu'ils trouveraient là tout ce qui leur serait nécessaire pour réparer leur carlingue.

Ils atterrirent à cinq cents mètres de Port Moresby. Bientôt, une foule se porta à leur rencontre.

– Attention, recommanda Tavernier... ne quittons pas notre appareil. Bien que nous soyons ici dans un pays civilisé, il faut quand même se tenir sur ses gardes.

– Oui, dit le Parisien, car on pourrait bien nous refaire le coup de Singapour...

– Espérons que non, mais enfin, il faut être prudent.

Les autorités anglaises vinrent féliciter les aviateurs, mais elles le firent d'un petit air narquois...

L'avion britannique était passé deux jours auparavant à Port-Moresby, et l'on escomptait déjà sa victoire. Le consul français crut devoir adresser un petit speech à Beaucaire et à ses amis, mais il le fit en termes mesurés, comme un homme qui ne croit plus beaucoup à la victoire de ses compatriotes.

Les Anglais voulurent offrir un lunch aux

voyageurs, mais seuls Beaucaire et Tavernier prirent part à ce lunch.

Laval, Francis et M. Paturel demeurèrent à la garde de l'avion. Cependant le Parisien fut obligé d'aller en ville pour chercher le bois nécessaire à la réparation de la carlingue, mais comme il ne savait pas un mot d'anglais, il n'arriva point à trouver ce qu'il cherchait.

Il revint navré.

– Croiriez-vous, dit-il, que dans ce patelin-là, je n'ai pas trouvé un type qui parle français, de sorte que je reviens bredouille.

– Si vous m'aviez dit cela, fit le vieux savant, je vous aurais accompagné.

– Vous parlez anglais ?

– Oui, suffisamment pour me faire comprendre.

CXXXIII

Un combat émouvant

Le Parisien avait bien envie de retourner en ville avec le vieux savant, mais il réfléchit qu'il ne serait pas prudent de laisser Francis seul... Il exposa ces raisons à M. Paturel qui répondit :

– Oui, vous avez raison... attendons le retour de M. Beaucaire et du commandant Tavernier. Je pense qu'ils ne tarderont pas à revenir...

Des nègres, des Malais, des Chinois entouraient l'avion, et à un moment, un grand nègre qui se livrait à des plaisanteries stupides, essaya de monter dans la carlingue.

Le Parisien le repoussa doucement. Cependant le nègre revint à la charge... Alors, Laval se montra plus énergique et cette fois rudoya un peu le noir qui se fâcha.

Les assistants, amusés, riaient aux éclats, et le nègre qui se sentait soutenu, revint à la charge. Cette fois, ce fut M. Paturel qui crut devoir s'interposer. Il adressa la parole au noir en anglais, mais celui-ci ne tenant aucun compte des observations du bonhomme, le repoussa brutalement et sauta de nouveau dans l'avion. Cette fois, le Parisien perdit patience, et d'une violente poussée envoya l'homme rouler à terre. Les choses se gâtèrent. Ce noir était, paraît-il, un des champions de boxe de la ville, et sûr de sa force, il provoqua Laval.

Celui-ci hésita d'abord, car il craignait que le commandant ne lui reprochât d'avoir manqué de sang-froid, mais comme le nègre devenait de plus en plus agressif, il sauta hors de l'avion. Les curieux prévoyant qu'il allait y avoir combat, formèrent aussitôt le cercle...

– Je vous en prie, Laval, dit M. Paturel, du calme... ne vous emballez pas... remontez...

Mais l'amour-propre du Parisien était engagé, Il ne pouvait, sous peine de passer pour un couard, refuser le défi. Il se mit donc en garde. Le

noir fit de même. Alors, un Anglais vêtu d'un complet de flanelle blanche s'approcha, entra dans le cercle, et dit avec un fort accent :

– Je étais arbitre !...

La foule était anxieuse. Elle attendait avec impatience ce combat dont pour elle l'issue n'était pas douteuse. Le nègre devait au premier round avoir raison du Français.

Cependant, celui qui s'était improvisé arbitre et qui prenait son rôle au sérieux, plaça les deux adversaires. Le nègre avait enlevé sa veste et sa chemise, et son torse nu, énorme, ses bras musculeux faisaient l'admiration des spectateurs.

Le Parisien, lui, avait gardé son tricot de marin dont il avait relevé les manches. Il paraissait bien chétif, en comparaison de l'hercule qu'il avait en face de lui, aussi les paris étaient-ils tous, ou presque, en faveur du noir qui s'appelait Boki...

L'arbitre consulta sa montre, et d'un ton grave prononça :

– *Time* !...

Aussitôt les deux adversaires s'abordent.

Laval est calme.

Le nègre semble plus nerveux, comme impatient d'en finir tout de suite. Il s'avance, la garde fermée. Laval attend, garde basse. Il y a quelques secondes d'expectative, puis tout d'un coup le nègre part en clinch, mais Laval bloque vivement, et se met à travailler les flancs du noir. Subitement, il pointe du droit et atteint le noir à l'épigastre. Boki chancelle, mais revient vite au corps à corps. Il est ébranlé. Soudain le Parisien attaque des deux mains, place un un-deux remarquable, et le nègre répond par des gauches qui portent mal. On voit qu'il cherche le coup dur, mais Laval esquive merveilleusement.

Le public hurle, trépigne, bat des mains. On ne s'attendait certes pas à un combat aussi intéressant. L'arbitre, qui bien entendu, protège le nègre, ne peut croire à la défaite de celui-ci.

Laval bourre, travaille les côtes du géant qui n'arrive pas à placer son terrible punch. Il écume, la sueur coule le long de son corps.

L'arbitre annonce la fin du premier round. Une bordée d'applaudissements salue les deux

adversaires. Le nègre a un Chinois pour manager... C'est Francis qui soigne Laval.

– Tu vas l'avoir, dit le gosse...

– J'en suis sûr... Si je peux placer mon coup, il s'écroulera.

– Ne t'énerve pas.

– Oh ! sois tranquille... Je suis maître de moi.

– Tu as donc fait de la boxe autrefois ?

– Oui...

– Ça se voit...

L'arbitre s'était de nouveau avancé, sa montre à la main.

– *Time !*... prononça-t-il pour la seconde fois.

Dès le signal, le nègre part en trombe, mais se fait aussitôt arrêter par le Parisien qui le cueille d'un gauche à l'estomac. Boki rompt, mais revient bientôt à la charge. Maintenant Laval vise au corps en martelant les côtes, puis brusquement, il envoie son gauche de bas en haut à la mâchoire. Le nègre s'écroule, au milieu du tumulte de la foule.

L'arbitre compte :

– *One... two...*

À huit, le noir essaie de se relever, mais retombe la face contre terre. C'en est fait. Le *out* décisif est prononcé...

Les nègres présents dans l'assistance font triste mine, pendant que les blancs et les Chinois applaudissent avec frénésie. Ensuite, c'est à qui viendra serrer la main au Parisien qui, très modeste, reçoit ces éloges... On veut même le porter en triomphe, mais il se dégage.

L'arbitre, un Anglais qui parle à peu près français, s'avance vers Laval, le salue courtoisement, et lui dit :

– *Sir*, vous venez de battre le champion poids-lourds de la Nouvelle-Guinée... Boki n'avait jamais été battu, et devait prochainement partir pour Melbourne où on lui offrait une somme considérable. Voulez-vous le remplacer, je vous engage... Je prends à ma charge tous les frais de voyage, et vous assure les trois-quarts de la recette de tous les matches que vous accepterez.

– Monsieur, vous êtes bien aimable, répondit le Parisien, mais je ne suis pas un boxeur de profession... Je boxe de temps à autre pour m’amuser ou pour me défendre.

– Vous avez un punch admirable, qui me rappelle celui de Corbett, et si vous vouliez, vous pourriez gagner une fortune...

– Je verrai plus tard, monsieur. Pour le moment, je suis engagé...

– Pour un match de boxe ?

– Non... pour faire le tour du monde...

– Ah ! oui... j’oubliais... mais, à votre place, je n’hésiterais pas... D’ailleurs, votre tour du monde est maintenant bien compromis... Vous ne serez pas les premiers.

– Et qu’en savez-vous ?

– L’avion anglais qui matche contre vous est passé ici il y a deux jours, et vous ne regagnerez jamais l’avance qu’il a sur vous...

– Moi, je ne suis pas de cet avis. Nous avons plusieurs rounds à faire, et c’est au dernier que l’on verra le vainqueur, mais si vous voulez que

je vous donne un conseil, pariez pour l'avion français...

– J'ai misé cinq cents livres sur l'aéro anglais.

– C'est un tort... vous perdrez votre galette...

CXXXIV

Résultat appréciable

Beucaire et Tavernier arrivaient à ce moment.

– Qu’y a-t-il donc ? pourquoi ce rassemblement ? demanda le commandant.

– Oh ! ce n’est rien, répondit le Parisien... un simple assaut de boxe...

– Mais vous y avez pris part, je vois cela.

– Oui. J’ai bien été forcé... Ce nègre que vous voyez là-bas assis par terre m’avait provoqué, j’ai bien été obligé de relever le défi...

– Et vous avez gagné ?

– Je vous crois qu’il a gagné, s’écria M. Paturel... et joliment encore. Ah ! le nègre qui est, paraît-il, un champion de boxe, n’a pas tenu longtemps. Laval vous l’a arrangé de la belle

façon. Je regrette que vous n'ayez pas vu le combat, il était vraiment passionnant...

Beucaire eut un sourire.

– C'est bien, dit-il, mais il faudra à l'avenir éviter de se donner ainsi en spectacle à la population... Vous allez voir que l'on nous accusera de provoquer les gens.

– Oh ! fit M. Paturel, on ne pourra pas dire cela, car c'est le nègre qui a commencé... Il s'est livré à des plaisanteries du plus mauvais goût... Malgré la défense que lui en avait faite Laval, il s'obstinait à monter dans la carlingue.

– Alors, c'est différent, fit Beaucaire...

– D'ailleurs, ajouta M. Paturel, il vaut peut-être mieux que cet incident se soit produit, car tout à l'heure on nous regardait plutôt d'un mauvais œil, tandis que maintenant on nous regarde avec respect, que dis-je ? avec admiration. Laval est un dieu pour eux, et je suis sûr qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour être immédiatement obéi.

En effet, la foule qui entourait toujours l'avion

ne cessait d'acclamer le Parisien.

– Vous voyez, fit M. Paturel.

– Oui, je vois que Laval est maintenant devenu célèbre.

– Et figurez-vous qu'un imprésario lui a déjà offert un engagement.

– Pas possible ?

– C'est comme je vous le dis.

– Et il a accepté ?

Le Parisien avait entendu.

– Oh ! monsieur Beaucaire, fit-il, vous me jugez mal. Comment, vous supposez que je suis capable, pour une misérable question d'argent, de vous abandonner... Ce serait mal de ma part. Vous m'avez recueilli... Que dis-je ? vous m'avez sauvé. Sans vous je serais probablement mort dans quelque bagne russe. Je me suis engagé à demeurer avec vous, et je vous suivrai jusqu'au terme de votre voyage... à moins que vous ne décidiez de vous débarrasser de moi.

– Comment pouvez-vous dire une chose

pareille ? Vous êtes avec nous, vous y resterez. Vous nous avez déjà rendu trop de services pour que nous ne vous en soyons pas reconnaissants.

– Je vous remercie, fit le Parisien tout ému, et croyez que si je puis encore vous être utile, je n’y manquerai pas... Excusez-moi si je me suis laissé aller jusqu’à me mesurer avec ce nègre, mais j’ai voulu montrer à tous ces gens-là que les Français ne se laissent pas embêter...

– Et vous avez eu raison...

– Alors, vous m’approuvez ?

– Oui, mon ami...

– C’est tout ce que je désirais...

La foule continuait à entourer l’avion, et par instants, il se produisait des poussées qui pouvaient être dangereuses pour l’appareil. M. Paturel s’efforçait en vain de disperser la foule, mais on se moquait de lui, on lui riait au nez.

Laval n’eut qu’à parler pour être aussitôt écouté.

– Voyez, dit-il, ces gaillards-là m’obéissent au doigt et à l’œil...

– Et c’est heureux, fit Tavernier, car il y a dans cette foule des individus qui ont des mines inquiétantes...

– Voyez comme c’est curieux, s’exclama le Parisien... ils n’ont aucun respect pour des aviateurs qui ont entrepris le plus périlleux des voyages, et ils s’inclinent devant un boxeur...

– C’est comme ça, murmura M. Paturel... La foule respecte toujours la force brutale. L’œuvre d’un savant, et le savant lui-même demeureront ignorés, tandis qu’un boxeur sera universellement connu et arrivera à gagner des millions avec ses poings. Ne nous en plaignons pas trop, puisque ce sport brutal entretient l’énergie et le courage, mais il ne faudrait cependant pas trop exagérer...

CXXXV

Nouvelle surprise

Laval et le commandant, après avoir fait établir un barrage autour de l'avion, songèrent à réparer la carlingue, mais pour cela, il fallait du bois. Où le trouver ?

– Attendez, dit le Parisien, nous allons être renseignés.

Et montant sur l'avion, il cria :

– Quelqu'un parle-t-il français ici ?

– Moi... fit un homme.

– Moi aussi, dit un autre...

– Eh bien, approchez, commanda Laval...

Quand les deux hommes qui étaient des marins, se furent approchés, le Parisien leur dit :

– Bonjour, camarades ! vous appartenez à la

marine... Moi aussi, j'ai servi dans la flotte... par conséquent je crois que vous ne me refuserez pas le petit service que je vais vous demander.

– De quoi s'agit-il ? demanda l'un des deux hommes.

– Voici... nous avons besoin de réparer notre appareil qui a été sérieusement amoché, comme vous pouvez le voir et pour cela, il nous faudrait du bois d'acajou... Savez-vous où nous pourrions en trouver ?

– Oui, répondit l'homme... tout près d'ici. Vous voyez ce grand hangar qui se trouve là sur la droite, eh bien, il y a là une scierie où l'on débite toute sorte de bois... On ne refusera certainement pas de vous vendre tout ce que vous désirerez.

– Merci, fit Laval...

Et se tournant vers Tavernier :

– Voulez-vous venir avec moi, commandant, car je ne sais quel bois choisir, vous vous y entendez mieux que moi...

– Je ne demande pas mieux... allons...

Tous deux se dirigèrent vers le hangar qu'on leur avait indiqué, suivis par la foule. Arrivés au magasin de bois, ils entrèrent, et furent reçus par un gros Anglais.

– *What do you want ?* demanda-t-il d'un air maussade.

Tavernier possédait assez bien heureusement la langue anglaise.

– Nous désirerions du bois d'acajou, dit-il.

– Combien ?

– Oh ! quatre ou cinq planches de deux mètres de long.

L'Anglais éclata de rire.

– Et vous êtes venus me déranger pour une pareille commande !

– Monsieur, répondit Tavernier, nous sommes aviateurs... Notre appareil est détérioré, et nous sommes obligés de le réparer.

– Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ?

– Alors, vous refusez de nous vendre quatre planches ?

– Oui...

– C'est votre dernier mot ?

– Mais certainement.

– Très bien, je n'insiste pas, mais vous me permettrez de vous dire que vous n'êtes guère complaisant. C'est bien, nous nous adresserons à un de vos concurrents.

– Adressez-vous au diable, si vous voulez.

Avec une brute pareille, il n'y avait pas à insister. Le commandant et le Parisien sortirent. Dehors ils retrouvèrent les deux marins qui leur demandèrent s'ils avaient réussi à trouver ce qu'ils désiraient. Laval les mit au courant de ce qui s'était passé. Les marins étaient stupéfaits.

– Comment ! s'écria l'un d'eux, cet animal vous a refusé du bois.

– Oui, fit Laval.

– C'est incompréhensible

À ce moment, l'homme qui avait servi d'arbitre s'approcha, écouta, puis dit à Tavernier et au Parisien :

– Venez avec moi, messieurs.

– Où cela ? demanda le commandant.

– Chez M. John Bretting.

– Mais c’est de chez lui que nous venons, et il nous a presque mis à la porte.

– Parce qu’il ne vous connaissait pas... Vous allez voir.

– Allons, fit Tavernier, en souriant.

Quelques instants après, l’arbitre introduisait les deux aviateurs chez M. Bretting. Celui-ci en apercevant les deux hommes qu’il avait si brutalement évincés, fronça le sourcil...

– Que viennent faire ici ces deux individus, dit-il d’un ton brutal.

L’arbitre qui devait être l’ami de Bretting et avait avec lui son franc-parler, répondit aussitôt :

– John... vous avez mal reçu ces messieurs, et vous avez eu tort... car l’un d’eux est le vainqueur de Boki...

– Le vainqueur de Boki ? que me racontez-vous-là, Jeffries ?

– La vérité...

– Voyons... pour qu'il ait pu vaincre Boki, il faudrait qu'ils se fussent rencontrés dans un match. Or, je suis au courant de tous ceux qui ont eu lieu, et je n'ai jamais entendu dire que Boki eût été vaincu... Il détient toujours le titre de champion de la Nouvelle-Guinée.

– Hélas ! il le détenait, mais à présent, il a été dépossédé de ce titre...

– Où... quand... comment ?

– À deux pas de chez vous, il y a une heure à peine.

– Comment ! on a organisé un match sans me prévenir ? Voyons, Jeffries, racontez-moi ça, car vous m'intéressez vivement.

Celui que le marchand de bois avait appelé Jeffries raconta par le menu les diverses phases du match qui avait mis aux prises Laval et Boki. M. Bretting écoutait avec intérêt. Quand son ami eut terminé, il lui dit, après avoir jeté un coup d'œil ironique sur le Parisien :

– Ce que vous me dites m'étonne beaucoup,

car Boki est un géant, et son punch est formidable... Nul ne lui résiste. Vous avez bien vu comme il a eu vite fait de régler son compte à Herne Hill, à Pablo Cortès et au fameux Michigan qui était venu exprès de Philadelphie pour le rencontrer...

– Oui... je sais, mais il faut croire que Herne Hill, Pablo Cortès et Michigan ne valaient pas l'homme qui est là, devant nous.

M. Bretting était stupéfait, il ne pouvait en croire ses oreilles.

– Oh ! oh ! dit-il, Boki ne devait pas être dans ses moyens... il est impossible qu'il se soit fait battre par ce Français... Écoutez... J'organise un match... Je mets dix mille livres sur la tête de Boki... et je prends les frais du match à ma charge.

– Pardon, monsieur, interrompit le commandant Tavernier, vous oubliez une chose.

– Et laquelle, monsieur ?

– C'est de demander à mon ami s'il accepte...

– Il acceptera ou alors je douterai de ce que

l'on vient de me dire.

– Il n'est pas boxeur de profession.

– Et qu'est-il donc ?

– Pour le moment, il est aviateur, et je ne dois pas vous dissimuler que nous sommes pressés de partir...

– Et qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse.

– À vous rien, sans doute, mais nous n'avons pas les mêmes raisons pour partager votre opinion.

– J'exige que ce match ait lieu... nous verrons s'il est vrai qu'un petit amateur puisse battre Boki, le terrible Boki.

– J'exige à mon tour, répliqua le commandant, que vous nous donniez le bois d'acajou dont nous avons besoin pour réparer notre aéro...

– Je vous donnerai tout le bois que vous voudrez, je vous le donnerai même pour rien, si ce garçon (et il désigna le Parisien), consent à se rencontrer avec Boki dans un match régulier.

Laval s'écria :

– Parbleu, oui j'accepte... mais quel est l'enjeu ?

– Mille livres pour le vainqueur.

– Et pour le vaincu.

– Rien.

– J'accepte, dit le Parisien, mais il faut faire vite, car on vous l'a dit, nous sommes pressés...

– Le match aura lieu ce soir, au Royalty Hall...

Il n'y avait pas à refuser, M. Bretting était, de ceux qui veulent être obéis. De plus, il jouissait à Port-Moresby d'une grande influence, étant l'un des hommes les plus riches de la Nouvelle-Guinée.

– Ma foi, dit Tavernier, je ne vois pas le moyen de nous tirer de là... il faut se soumettre, mais crois-tu que la victoire te reviendra sûrement.

– J'en suis à peu près persuadé, répondit le Parisien. Mon adversaire est une superbe brute, mais il ne sait pas boxer. Certes, d'un coup de

poing, il serait capable de m'assommer, mais je ferai en sorte qu'il ne me touche pas... J'ai d'ailleurs un moyen infallible pour l'envoyer au tapis, vous verrez cela.

– Je le souhaite, mais je ne sais comment Beaucaire va prendre la chose... Il trouvera sans doute que ce n'est pas notre rôle de donner des séances de boxe. Peut-être estimera-t-il que cela nous déprécie.

– Bah ! vous n'aurez qu'à lui raconter comment les choses se sont passées. Ce n'est pas moi qui ai provoqué ce nègre... Il a voulu épater la galerie et c'est lui qui a été le dindon de la farce... Ce soir il sera, je l'espère, complètement perdu de réputation, et les habitants de la Nouvelle-Guinée ne le considéreront plus comme leur champion national...

– Je le souhaite aussi ardemment que toi, mais je n'aurais jamais cru que nous viendrions en Nouvelle-Guinée pour donner des matchs de boxe et nous exhiber comme des professionnels du coup de poing.

– Bah ! qui le saura... Ce n'est ni vous, ni M.

Beucaire qui êtes en jeu, mais un inconnu, un nommé Laval, un Parisien qui vous sert de mécanicien... ou plutôt de cuisinier, car pour la mécanique je ne suis pas très qualifié... Et puis, l'enjeu en vaut la peine... Songez donc, mille livres pour le vainqueur. Au cours du change, c'est une fortune cela, et une vraie... Je n'ose même pas compter sur cette somme tant elle me semble prodigieuse...

– Le fait est que l'on peut tenter la chance à ce prix. Enfin, tranquillise-toi. Je vais parler à Beaucaire, et je crois qu'il ne fera aucune difficulté pour t'accorder l'autorisation de matcher avec le nègre...

CXXXVI

Beaucaire consent

Quand Beaucaire apprit la chose, il fit d'abord la grimace...

– Eh quoi ! s'écria-t-il, Laval va se donner en spectacle ! Que pensera-t-on de nous, on dira que nous sommes des boxeurs professionnels et que, sous prétexte de parcourir le monde, nous donnons des représentations et récoltons de l'argent. Nos concurrents ne manqueront pas d'exploiter cela contre nous, et les journaux se moqueront de nous...

– Non, répondit Tavernier, ce n'est pas nous qui sommes en cause. Ah ! si toi ou moi nous nous improvisions boxeurs, ce ne serait pas la même chose, mais Laval n'est même pas un membre de notre expédition... c'est un garçon

que nous avons recueilli en Russie et que nous sommes censés ramener en France... En somme, il ne dépend pas de nous et est bien libre de faire ce que bon lui semble... Et puis, songe donc, c'est sa fortune qu'il joue en ce moment, s'il est victorieux, il empochera mille livres... Pouvons-nous l'empêcher de gagner cette somme ?

Beucaire réfléchissait. Il avait l'air fort mécontent. Un pli barrait son front.

– C'est très désagréable, dit-il... quelle réputation allons-nous avoir ?

– Mais, je te le répète, ce n'est pas nous qui sommes en cause... et puis tu parais oublier que pour les Anglais la boxe est un sport des plus nobles. Ils le placent même au-dessus de tous les sports.

– Oh ! après le football...

– Oui, peut-être, mais enfin, ils le considèrent comme un jeu très respectable, et ont pour les boxeurs une véritable admiration.

– Cette affaire est quand même fort regrettable... Et puis, si Laval est battu, nous

serons ridicules, et les Anglais ne manqueront pas de dire que les Français leur sont inférieurs dans tous les sports.

– Laval battra le nègre, tu peux en être sûr. D'ailleurs, il l'a déjà battu... Son adversaire est un colosse, une sorte de mastodonte aux poings puissants, mais Laval a pour lui l'agilité et le coup d'œil... Il sait où frapper, et quand il frappe, ses coups portent, je ne te dis que ça...

– Enfin, soupira Beaucaire, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement... Mais je t'assure que je vois ce combat d'un fort mauvais œil... et je donnerais cher pour qu'il n'ait pas lieu...

Beucaire était vaincu. Tavernier alla retrouver Laval et lui dit :

– Ça va... le patron accorde l'autorisation, mais cela n'a pas été sans peine, car il craint que ce match ne serve de prétexte à nos concurrents pour nous dénigrer et nous perdre de réputation.

Le Parisien ne répondit pas. Il semblait navré d'avoir pu déplaire à son patron...

– S'il le faut, dit-il, je renoncerai à rencontrer

Boki, mais je passerai pour un poltron qui craint de se faire battre par un nègre, et tout le monde se moquera de nous ici...

– Il n'est pas question de cela, répondit Tavernier, puisque Beaucaire consent à cette rencontre. C'est à toi de ne pas te faire mettre *knock-out*.

– Oh ! pour ça, vous pouvez être tranquille, je descendrai le nègre au premier ou au deuxième round. Je connais son côté faible. Boki est un terrible cogneur, mais il n'a pas de tête... De plus, sa garde est trop ouverte, et il esquive mal.

– Je souhaite qu'il ne résiste pas devant toi, mais tu sais, en boxe comme en duel, il faut aussi compter sur le hasard...

– Bien sûr, bien sûr, j'ai prévu cela, aussi tout en étant très audacieux à certains moments, je serai dans d'autres très prudent. Tranquillisez-vous. Je soutiendrai l'honneur de la France...

– Tu as pris des leçons de boxe autrefois ?

– Non... cela est venu tout naturellement... Un jour, je me suis essayé avec un camarade et je l'ai

battu. J'ai matché avec d'autres et je les ai mis hors de combat... C'est alors que j'ai reconnu que j'avais des dispositions et Carpentier, qui m'avait vu sur le ring, m'a donné quelques conseils dont j'ai profité... C'est ainsi que je me suis formé... Si j'avais voulu... je crois que j'aurais fait un sérieux boxeur et que j'aurais pu gagner une fortune avec mes poings.

– Aujourd'hui cette occasion se présente...

– Et vous pensez que je vais en profiter. Pensez donc, mille livres !... en admettant qu'on me les donne...

– On te les donnera, car ce M. Bretting est immensément riche. Mille livres pour lui ce n'est rien...

– Il n'y a qu'une chose à craindre.

– Laquelle ?

– C'est que l'arbitre ne me juge mal et favorise Boki...

– Le public protestera.

– Vous croyez ?

– Oui... Les Anglais sont très justes, quand il s'agit de combats de ce genre, et tu peux être sûr qu'ils siffleront l'arbitre si celui-ci n'est pas correct.

– Espérons-le. Enfin, je suis fin prêt, et je me sens bien en forme. Je vais me reposer jusqu'à ce soir, et je crois que lorsque je serai sur la planche j'en mettrai un coup sérieux. Il faut que je triomphe vite, car si le combat traînait en longueur je serais peu à peu désavantagé... Je devrai donc au premier ou au second round, envoyer mon adversaire au tapis... et je compte bien que c'est ce qui arrivera...

– Ne te laisse pas intimider par les cris de la foule...

– Soyez tranquille, je serai calme... Le public pourra crier, hurler, trépigner, je ne m'émotionnerai pas... au contraire...

– C'est bien... va prendre un peu de repos... couche-toi dans la carlingue et tâche de dormir.

– Oh ! non... il ne faut pas que je dorme... Je vais m'asseoir et réfléchir un peu au jeu que je vais faire dès mon arrivée sur le ring.

CXXXVII

« *Great Event* »

Dans la ville, l'annonce du match avait produit sensation. On ne parlait plus que de la rencontre qui devait avoir lieu le soir, et les paris s'engageaient de toutes parts. Jamais la ville de Port-Moresby n'avait connu une telle agitation.

Boki se promenait dans les rues, souriant et gouailleur, répétant à qui voulait l'entendre que le *Frenchman* serait mis knock-out...

– J'ai pu me laisser surprendre une première fois, disait le nègre, mais ce soir vous verrez comme je descendrai le blanc.

Beaucoup se laissaient convaincre et misaient sur le nègre. Ceux qui avaient eu l'occasion d'assister à la première rencontre se montraient moins rassurés. Quant aux rares Français qui

habitaient la ville, ils tenaient tous pour Laval...

M. Bretting avait, en quelques heures, fait imprimer de grandes affiches sur lesquelles on pouvait lire :

Ce soir, à 9 heures, au Royalty-Hall

GRAND COMBAT DE BOXE

entre DICK BOKI, champion de Nouvelle-Guinée

et

LAVAL, champion français

Le match sera arbitré par M. Edgar Jeffries,

PRIX DES PLACES :

*Ring, 100 livres ; premières, 50 livres ;
secondes, 20 livres ; troisièmes, 5 livres ;
populaires, 10 shellings.*

Dans les cafés, sur les places publiques, dans les banques, les maisons de commerce et les ateliers, on ne parlait que de cette sensationnelle rencontre.

Dans l'après-midi, les reporters et les photographes vinrent visiter Laval, et le Parisien dut répondre à toutes les questions qu'on lui posa.

Il était célèbre, c'était l'homme du jour. Jamais il n'avait connu pareille popularité, mais loin de se laisser griser, il demeurait très calme.

Francis était émerveillé et enviait la gloire de son ami. Il eût voulu, lui aussi, être un grand boxeur et prendre part à un match sensationnel, mais il comprenait bien que jamais pareille chance ne lui serait réservée.

– Écoute, lui dit le Parisien, tu seras mon soigneur... C'est toi qui m'épongeras et me donneras de l'air avec une serviette... Ne t'émotionne pas surtout, si je reçois par hasard quelque mauvais coup... Si tu vois le sang couler, reste calme...

Le gosse demanda :

– Tu es bien sûr de toi ?

– Parbleu ! répondit Laval...

– C'est que ce nègre est énorme, il a au moins

vingt centimètres de plus que toi...

– Qu'est-ce que cela prouve... C'est un colosse, c'est vrai, mais as-tu vu ses jambes... Des jambes grêles, toutes droites, sans mollet... Chez lui, il n'y a que le torse qui soit puissant. Il a un cou, une poitrine et des bras énormes, mais il manque de vitesse... et il ne sait pas esquiver... Or, en boxe, l'esquive, c'est tout... Je sais que mon adversaire « encaissera » sans faiblir, mais j'ai un coup qui l'enverra au tapis, tu verras ça, un coup qui le fauchera en un rien de temps...

– Et si tu manquais ce coup ?

– Eh bien je rebifferai, et la deuxième fois je puis te garantir que je réussirai. Je vois que tu n'as pas l'air d'avoir confiance... Tranquillise-toi... Tu as bien vu comment une première fois j'ai arrangé le nègre... Ce soir je le mettrai knock-out ou je veux perdre mon nom... Et une fois qu'il aura mesuré le ring de son corps, je serai victorieux et toucherai mille livres... Te figures-tu, petiot, ce que c'est que mille livres ?...

– Ma foi... tout ce que je sais c'est que ça doit faire beaucoup d'argent.

– Oui, beaucoup d’argent, comme tu dis... plus même que tu ne peux le supposer... Mille livres au taux actuel cela représente une fortune... et tiens, petiot, sur cette fortune, je t’abandonnerai quatre cents livres... Cela te permettra de venir en aide à ta famille... Ta mère et ta petite sœur pourront désormais vivre plus tranquilles...

– Oh !... je ne consentirai jamais...

– Tais-toi... Je te dis que je te donnerai quatre cents livres... Si tu ne veux pas les prendre, j’irai moi-même les porter à ta mère...

– Je ne sais comment reconnaître...

– Bah ! ne parlons plus de ça... Pour le moment écoute-moi bien. Je vais te donner mes instructions pour que tu te tires convenablement de ton rôle de seigneur.

Et pendant près d’une heure, le Parisien expliqua à l’enfant comment il devrait s’y prendre pour tenir convenablement son rôle.

– Surtout, du sang-froid, recommanda le Parisien. Ne te laisse pas démonter si tu vois que je reçois quelque coup dur... Tant que tu ne me

verras pas étendu sur le tapis, tu pourras avoir confiance...

Francis n'était qu'à demi rassuré. Enfin, il promit de se conformer exactement aux instructions que lui donna le Parisien. Celui-ci se coucha ensuite dans la carlingue et ne bougea plus....

CXXXVIII

L'impatience de la foule

Dès six heures du soir la foule se pressait déjà devant le Royalty-Hall, et la police avait toutes les peines du monde à la contenir. Il fallut que l'on se décidât à ouvrir les portes avant l'heure fixée, car on les eût certainement enfoncées. Ce furent les places dites « populaires » qui furent les premières occupées. Des centaines de nègres se pressaient sur les gradins, impatients d'acclamer Boki et de saluer sa victoire. Tous ces gens faisaient un vacarme d'enfer... Vers huit heures, la Royalty-Hall était plein, bondé...

Il ne restait pas une place de libre, et l'on dût refuser plus de dix mille personnes.

Ceux qui étaient demeurés à la porte manifestaient leur mécontentement par des cris

sauvages, et la police dut charger plusieurs fois pour les disperser, mais ils se reformaient aussitôt et revenaient de plus en plus nombreux... On dut avoir recours aux pompiers qui arrosèrent copieusement avec leurs lances ces forcenés.

Enfin, quand ils comprirent qu'ils ne pourraient point pénétrer dans le Royalty-Hall, ils se résignèrent, mais à la condition que des transparents lumineux les tinsent au courant des différentes phases du match...

Dans la salle, les conversations allaient leur train et des discussions s'élevaient de temps à autre entre les partisans du nègre et ceux du blanc... On énumérait les performances de Boki lequel avait jusqu'à présent mis *knock-out* tous les adversaires qui lui avaient été opposés. Et l'on citait des noms : l'Américain Barklett, l'Australien Coogan, le Canadien Ménétrier, l'Anglais Huxley, le nègre Taylor, le métis Domingo... Jusqu'alors aucun Français n'avait matché contre Boki, et l'on ne pouvait croire que le nègre se fît battre par un champion inconnu. Ceux qui avaient assisté au précédent match se

montraient moins rassurés. Ils vantaient la vitesse du Français et son habileté à esquiver les coups, mais 188 partisans de Boki vantaient la force de résistance du nègre et son « punch » formidable.

Il y eut même quelques spectateurs qui, à la suite de vives discussions, en vinrent aux mains, et que l'on fut obligé d'expulser.

La grande horloge placée dans le Royalty-Hall marquait maintenant huit heures et demie, et l'impatience des assistants grandissait de minute en minute.

Ils se mirent bientôt à frapper des pieds doucement d'abord, puis le bruit s'accrut et ce fut un tel vacarme que le président du match dû intervenir, et menacer de rembourser l'argent, si le tumulte continuait.

Le calme se rétablit enfin et, peu après, des applaudissements saluèrent l'arrivée de l'arbitre, M. Edgar Jeffries.

Celui-ci monta sur le ring, salua l'assistance et dit au moyen d'un porte-voix :

« Messieurs, je vous recommande le plus

grand calme, durant le match, et je vous avertis que ceux qui se montreront trop bruyants seront immédiatement expulsés... Je vous recommande aussi la plus grande impartialité. »

Des applaudissements saluèrent ces paroles. Ils redoublèrent quand M. John Bretting, l'organisateur du match, vint prendre place avec Beaucaire, M. Paturel et Tavernier dans la loge qui lui avait été réservée.

Enfin, neuf heures sonnèrent.

Ce fut d'abord le nègre Boki qui fit son apparition, drapé dans un péplum de soie verte, et suivi de ses soigneurs, il souriait à la foule et se livrait à des contorsions grotesques.

Tous les nègres de l'assistance poussèrent des hourras formidables, et certains lui crièrent :

- Hardi, Boki... tape dur...
- Démolis le Français...
- Fais-lui voir que les nègres valent mieux que les blancs.
- Ne te laisse pas émouvoir...

Boki répondait par des mouvements de tête... Il semblait dire à ceux qui l'interpellaient : « Ne craignez rien, je suis sûr de moi et vous allez voir comment je vais « arranger » mon adversaire. »

Le nègre sauta sur le ring et les soigneurs lui enlevèrent son péplum. Il apparut énorme, avec son torse puissant et ses biceps formidables...

De nouveaux applaudissements éclatèrent.

Quelques instants après, Laval arrivait suivi de Francis et d'un Français qui avait demandé à servir de soigneur...

À ce moment les nègres de l'assistance manifestèrent leur hostilité, mais tous les blancs applaudirent avec fureur...

Laval monta sur le ring, enleva le manteau qui le recouvrait et l'on put voir que, lui aussi, était bien musclé. Sans être si formidable que Boki, il paraissait plus nerveux...

Il était très calme et fit bonne impression. Alors les soigneurs mirent aux mains des boxeurs des bandes de toile, puis leur ajustèrent leurs gants... Boki se fit frotter d'huile, pour que les

coups pussent glisser sur sa peau.

Le Parisien l'imita. La foule était anxieuse.

Quand les deux adversaires furent prêts, le speaker prit son porte-voix et annonça :

– Messieurs, le combat auquel vous allez assister sera un de ceux qui marqueront dans les annales de la boxe... Les deux adversaires sont des hommes de première classe, et jamais encore il ne nous a été donné d'assister à un match semblable... Je n'ai pas besoin de vous présenter Boki, ce merveilleux boxeur qui compte tant de victoires à son actif... Il a triomphé jusqu'alors de tous les « kracks » qu'on lui a opposés, et nous allons voir si, cette fois, la chance le favorisera encore... Quant à son adversaire, un Français dont les performances sont connues de tous il aura, je crois, de la peine à vaincre, mais nul ne peut prévoir ce que le sort décidera. En tout cas, je vous recommande de suivre en silence les péripéties de ce combat.

Les spectateurs applaudirent. Le speaker descendit du ring et l'arbitre, M. Edgar Jeffries, y prit place.

L'assistance était haletante... On eût entendu voler une mouche.

CXXXIX

Knock-out !

L'arbitre fit aux deux boxeurs ses dernières recommandations.

– Vous devrez m'obéir, leur dit-il, et en cas de corps à corps, quand je dirai « break », vous séparer immédiatement. Les coups au-dessous de la ceinture sont interdits sous peine de disqualification.

Ces recommandations faites en anglais à Boki et en français à Laval furent approuvées des deux combattants.

Francis était anxieux... Il regardait Laval avec inquiétude, se demandant si son ami aurait raison du mastodonte qu'était le nègre. Laval, lui, était calme et souriait.

Soudain l'arbitre s'écria :

– *Time !*

Les deux adversaires qui étaient assis se levèrent brusquement et s'avancèrent l'un vers l'autre, après s'être frotté les pieds sur la poudre de résine répandue sur les planches. Ils se serrèrent vivement la main et le combat commença.

Boki se tenait courbé en deux, les poings devant le visage pour se protéger. Il risqua soudain un coup, mais le Parisien esquiva et le nègre, entraîné par son élan, alla rouler près des cordes.

Des sifflets partirent des places occupées par les spectateurs appartenant à la race blanche. Boki, furieux, s'était relevé et fonçait maintenant sur son adversaire. Celui-ci, avec une habileté merveilleuse esquiva les coups. Cependant il ne put éviter un swing formidable qui le fit chanceler et manqua de l'envoyer au tapis.

Francis ne vivait plus. Sa confiance l'abandonnait, et son inquiétude grandit encore, quand un nouveau coup du nègre fit chanceler le Parisien. Les noirs massés dans la salle

applaudirent à tout rompre, et ceux qui avaient parié pour le blanc commencèrent à manifester quelque désappointement...

Un troisième coup du nègre atteignit Laval à la joue, et le sang se mit à couler.

À cet instant, le coup de gong annonçait la fin du premier round. Laval vint s'asseoir sur une chaise placée dans un angle du ring, et ses soigneurs se mirent à l'essuyer, à le masser et à l'éponger.

Francis ne disait rien. Le Parisien souriait toujours.

– Ne crains rien, dit-il à Francis... il ne faut pas juger de l'issue d'un match par les premiers coups... En ce moment, je tâte mon adversaire... et tu peux être sûr que lorsqu'il se découvrira, il prendra quelque chose pour son rhume. Je le laisse venir et lui donne confiance, mais tu vas voir tout à l'heure, les rôles vont changer....

Francis ne répondit pas. Laval disait sans doute cela pour le rassurer.

– *Time* ! cria de nouveau l'arbitre.

Le deuxième round commença. Boki rendu confiant par ses précédents succès, se couvrait moins. Au lieu de se courber en deux et de se cacher la tête avec ses gants, il se tenait droit... Il ébaucha encore quelques coups qu'il manqua et, au moment où il allait décocher un uppercut au Parisien, celui-ci porta la tête à gauche et, allongeant le bras, atteignit Boki à l'arcade sourcilière.

Le nègre recula. Le sang coulait de sa paupière tuméfiée. Maintenant, il n'y verrait plus que d'un œil... Une folie furieuse s'empara de lui et il se précipita en avant, serra son adversaire, cherchant le corps à corps.

– *Break !* clama l'arbitre.

Les deux adversaires se séparèrent et Laval, sans perdre un instant, allongea un maître coup de poing dans l'épigastre du nègre qui se courba en deux, et recula en geignant.

Dans la salle, des applaudissements saluèrent ce coup.

Cependant Boki était un merveilleux

encaisseur. Il se remit vite, et perdant toute mesure fonça sur le Parisien, se colla à lui, essayant de lui travailler les côtes.

L'arbitre les sépara.

Presque aussitôt le deuxième round prenait fin.

Le public n'osait encore manifester, car il ne pouvait dire encore de quel côté était l'avantage. Cependant l'arbitre paraissait soucieux...

Dans leur loge, M. John Bretting, Beaucaire et Tavernier ne disaient rien.

Boki dont l'œil était affreusement tuméfié se faisait panser par ses soigneurs, et un vilain rictus plissait sa face noire.

– Hardi ! Hardi ! Boki, hurlèrent les nègres.

Le speaker imposa silence à ces manifestants. Certains blancs qui avaient parié pour le Parisien n'osaient point donner leur avis car, malgré le punch redoutable de Laval, ils n'étaient pas sûrs que celui-ci ne se ferait pas abattre. M. Bretting disait à Beaucaire et à Tavernier :

– Le nègre triomphera... Il lui faut toujours au moins trois rounds pour se mettre en train. Vous

allez voir, quand il va être échauffé, il sera terrible. Il a d'ailleurs sur son adversaire la supériorité du poids. Il pèse quatre-vingt-quatre kilos, tandis que son adversaire arrive à peine à soixante-douze... Il est vrai que le Français est très agile, et c'est ce qui rend le match des plus intéressants. J'avoue que je suis émerveillé...

Beucaire et Tavernier ne disaient rien. Ils ne savaient que penser, et se demandaient si Laval pourrait vraiment abattre le géant noir.

M. Bretting souriait. Pour lui, c'était Boki qui devait triompher, et il n'était pas douteux qu'il préférerait voir le nègre gagner plutôt que d'avoir à proclamer la victoire du Parisien. M. Bretting était Anglais, et bien qu'il détestât les noirs, il considérait cependant que Boki devait être encouragé, en sa qualité d'habitant de la Nouvelle-Guinée.

Dans la salle, les conversations allaient leur train.

Les camps qui, l'instant d'avant étaient partagés, se montraient à présent plutôt favorables à Boki.

Enfin on annonça le troisième round, qui commença aussitôt.

Le nègre que ses soigneurs avaient stimulé, se lança comme un fou sur le Parisien, mais celui-ci le cueillit au menton, et Boki alla au tapis, où il demeura étendu.

L'arbitre compta :

– Une... deux... trois, quatre, cinq, six, sept...

À huit, Boki se releva et, tout essoufflé, se gara le visage derrière ses gants. Alors, Laval mena la danse. Profitant du désarroi du nègre, il se mit à lui tambouriner la tête, puis d'un coup terrible à l'estomac l'envoya de nouveau au tapis.

Cette fois le noir ne se releva pas... Il avait son compte...

Quand les dix secondes furent écoulées, et que l'on vit que le nègre était parti pour le pays des songes, ce fut dans l'assistance une clameur formidable...

Les blancs exultaient, tandis que les nègres faisaient entendre des sifflements furieux.

L'un d'eux se leva et cria d'une voix

formidable :

– Le coup n'est pas régulier... le blanc doit être disqualifié...

– Oui... oui... hurlèrent les autres... disqualifié ! disqualifié !...

Et pendant cinq minutes, ce fut un vacarme terrible.

L'arbitre ne parvint qu'avec peine à apaiser ces gens que la défaite de Boki rendait injustes.

Quand enfin il eut obtenu le silence, il prononça :

– En mon âme et conscience, Boki a été mis knock-out régulièrement.

Cependant les nègres ne voulaient rien entendre. Ils trépignaient, hurlaient, fous de colère.

Alors, le Parisien s'approcha de l'arbitre et lui dit :

– Monsieur, le coup a été parfaitement régulier ainsi que vous l'avez reconnu, mais puisque les nègres le contestent, je suis prêt à donner sa

revanche à mon adversaire.

– Ce n'est pas régulier, répondit l'arbitre, mais puisque vous y consentez, j'accepte... ce sera le moyen de faire taire ces braillards.

On transmit l'offre du Parisien à Boki qui répondit :

– Le coup a été irrégulier, je suis vainqueur.

– Non, répondit l'arbitre, le coup a été régulier... Si vous refusez de reprendre le combat, c'est vous qui serez disqualifié...

– Mais...

– Il n'y a pas de mais... J'ai jugé le coup régulier, vous devez vous en remettre à la décision de l'arbitre...

Boki ne se souciait guère de recommencer le combat, cependant, quand l'arbitre annonça au public la nouvelle décision, des applaudissements éclatèrent. Boki ne pouvait plus se récuser. Il fut obligé d'accepter de nouveau la lutte.

Celle-ci fut terrible.

Le nègre risquant le tout pour le tout se jeta

sur son adversaire, mais le Parisien, plus vif que jamais, évita les coups formidables du noir, et soudain l'atteignait d'un direct au visage et d'un gauche au menton.

Cette fois Boki s'effondra et ne se releva plus... Il était bien vaincu... Toute contestation devenait impossible... et la décision de l'arbitre fut accueillie avec respect.

Le Parisien était donc deux fois proclamé vainqueur par knock-out.

La victoire avait été chèrement acquise, mais elle était indiscutable.

Tous les blancs qui se trouvaient dans la salle se précipitèrent vers le ring, et le Parisien fut porté en triomphe.

Francis exultait et mêlait ses cris à ceux des spectateurs.

Quant à M. John Bretting, qui avait misé gros sur la chance de Boki, il faisait plutôt triste figure. Néanmoins, il ne crut pas devoir contester la décision de l'arbitre.

Il dit à Beaucaire et à Tavernier :

– Votre compatriote est, je dois l’avouer, un excellent boxeur... Quant à Boki qui le vaut certainement, il n’a pas été ce qu’il est d’habitude... Aujourd’hui, il n’était pas dans ses moyens... Enfin... le résultat est acquis... Votre ami aura donc les mille livres que j’ai promises au vainqueur...

CXL

L'enlèvement

La victoire du Parisien avait fait nombre de mécontents. Les nègres qui résidaient à Port-Moresby ne pouvaient admettre que leur champion se soit fait battre par un blanc...

Quand Laval parut dans la rue, accompagné de ses amis, il fut accueilli par des huées.

– Oh ! oh ! ça va mal, fit Beaucaire... Ces sauvages-là sont bien capables de nous échapper...

Fort heureusement, la police intervint et dispersa les manifestants.

– Pourvu, dit Beaucaire, que notre avion n'ait pas été visité par ces gens-là.

– Il y avait un service d'ordre autour de notre appareil, répondit Tavernier.

– Un service d’ordre ?... et qui le composait ce service d’ordre ? Des agents nègres probablement ?

– Non... il y avait des blancs parmi eux...

Les craintes des aviateurs n’étaient pas justifiées. Le service d’ordre avait maintenu la foule et l’aéro n’avait pas été visité par des gens mal intentionnés. Le Parisien et Francis s’installèrent à bord. Quant à Beaucaire, à M. Paturel et à Tavernier, ils allèrent coucher tout près de là dans un hôtel qu’on leur avait indiqué.

La nuit se passa sans incidents, mais au matin des bandes de nègres arrivèrent en hurlant. Le service d’ordre avait été, en plein jour, considérablement réduit, de sorte que les manifestants eurent beau jeu. Ils entourèrent l’avion en hurlant, et cherchèrent à s’emparer du Parisien. Celui-ci, furieux, eut le malheur de descendre de l’appareil. En un instant, il fut entouré, roulé et disparut dans un remous humain.

Francis l’appela. Il ne répondit pas... Déjà les nègres avaient regagné la ville, emmenant avec

eux le pauvre Laval.

Francis était affolé. Il voulut se lancer à la poursuite de la bande, mais se vit repoussé, et il dut demeurer près de l'aéro, en proie à une inquiétude que l'on devine.

Quand Beaucaire et Tavernier arrivèrent, il les mit au courant de ce qui s'était passé.

– Fatalité ! s'écria Beaucaire, nous n'avons que des ennemis dans cette ville... Que faire ? Ces nègres sont capables d'avoir assassiné notre ami... Ah ! décidément, je ne sais plus que faire...

– Le mieux, dit Tavernier, est de s'adresser à la police.

– Évidemment, mais la police agira-t-elle ? N'oublie pas qu'ici nous sommes considérés comme des ennemis. Qui sait même si notre appareil ne va pas être bientôt démoli par ces brutes.

– M. Bretting peut seul nous faire obtenir satisfaction. Il jouit dans la ville d'une réelle autorité...

– Allons le trouver...

– Oui, c’est cela, mais Francis ne parviendrait pas à défendre l’avion, dans le cas où on chercherait à le détruire...

– C’est vrai... Ah ! quelle satanée situation.

Beucaire reprit, au bout d’un instant :

– Attendez-moi ici, je vais aller trouver le chef de police, cela vaudra mieux. Ensuite, nous irons voir M. Bretting... Toi, reste avec Francis et M. Paturel.

CXLI

Démarches inutiles

Beucaire se rendit aussitôt chez le chief-inspector de police. Celui-ci était encore couché. Il se leva, et au bout d'une demi-heure consentit enfin à recevoir Beaucaire...

Le chef de police était un homme obèse, qui pouvait à peine marcher. Furieux d'avoir été dérangé dans son sommeil, il reçut plutôt mal l'aviateur.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il d'un ton bourru.

Beucaire possédait assez bien la langue anglaise, et put s'entretenir facilement avec le gros homme.

– Je viens, répondit Beaucaire, vous demander aide et protection.

- Et pourquoi ?
- Voici... Vous n’ignorez pas qu’un Français qui nous accompagne en avion a matché hier soir avec un nègre.
- Avec Boki... je sais...
- Vous connaissez aussi le résultat du match ?
- Oui... après bien des tergiversations votre compatriote a été déclaré vainqueur.
- Mettriez-vous en doute la décision de l’arbitre ?
- Je n’ai pas dit cela...
- Ah ! je croyais... Eh bien, voici ce qui s’est passé. Les nègres furieux de la défaite de Boki ont enlevé notre camarade...
- Que me dites-vous là ?
- La vérité...
- Et quand l’ont-ils enlevé ?
- Il y a deux heures à peine.
- Le gros homme roulait des yeux effarés. Il réfléchit un instant, puis répondit :

– Que voulez-vous que j’y fasse ?

– Comment ! mais votre rôle, que dis-je ? votre devoir de chef de police n’est-il pas de vous livrer à une enquête, de tâcher de découvrir l’endroit où les nègres ont emmené notre ami ?

– Tout cela est très compliqué, répondit le gros homme...

– Possible, mais il faut agir, et rapidement, car ces noirs sont bien capables de tuer notre ami.

– Oh ! n’exagérons pas... les nègres ne sont pas des assassins...

– Je n’en sais rien... Il y a une chose certaine, un homme a disparu, il faut le retrouver.

– Il faut... il faut... dites-vous ? Qui êtes-vous donc pour me donner des ordres.

– Monsieur, répliqua Beaucaire d’un ton sec, je croyais qu’en m’adressant au chef de police de Port-Moresby, je trouverais en lui un auxiliaire... Je vois que je me suis trompé... Je vais donc aller trouver le gouverneur de la ville, et lui demander aide et protection.

Le gros chef de police s’exclama :

– Le gouverneur ne vous recevra pas...

– Nous verrons...

– C'est tout vu.

– Alors, je m'adresserai à notre consul.

Le policier haussa les épaules, et ricana :

– Votre consul !...

Beucaire écumait. Il se contint cependant et dit d'un ton calme :

– Monsieur, je regrette de m'être adressé à vous, car j'ai perdu mon temps. Puisque vous ne voulez rien faire pour retrouver l'homme que les nègres ont enlevé, je vais tâcher de rencontrer des gens plus complaisants que vous, et il est possible qu'avant peu le gouverneur de la ville vous donne l'ordre de vous occuper de cette affaire.

– Si on m'en donne l'ordre, je m'en occuperai mais pas avant...

– C'est bien...

Et Beaucaire sortit sans saluer. Une fois dans la rue, il demanda à un policemen l'adresse du gouverneur. L'agent la lui indiqua.

C'était tout au bout de la ville. Il prit un cab et se fit conduire au palais du gouverneur.

Comme l'avait dit le chef de police, le gouverneur refusa de le recevoir. Beaucaire eut beau insister, rien n'y fit. Il demanda alors à voir un secrétaire, et, après une heure d'attente, fut reçu par un jeune homme insolent et narquois qui lui déclara que l'affaire n'était pas du ressort du gouverneur, et qu'il fallait voir le chef de police.

– Mais, répondit Beaucaire, je viens de le voir, et il ne veut rien faire.

Le secrétaire eut un haussement d'épaules :

– Tant pis ! dit-il.

– Monsieur, dit Beaucaire, vous avez ici une singulière façon de protéger les étrangers.

– Nous les protégeons autant que nous le pouvons, mais ne pouvons cependant pas mobiliser toute la police pour retrouver un homme qui est peut-être allé fêter sa victoire avec quelques vauriens de son espèce.

– Monsieur, fit Beaucaire, je ne vous permets pas de dire une chose semblable. Mon ami est un

garçon sérieux, et n'a pas pour habitude d'aller boire avec des nègres. Je vous ai dit et je vous répète qu'il a disparu... qu'on l'a enlevé... Il faudra qu'on le retrouve.

– Eh bien, cherchez-le...

– C'est ce que je vais faire, puisque vous refusez de m'aider.

– À votre aise.

Et le secrétaire congédia Beaucaire.

CXLII

Une indication

L'aviateur était furieux... Que faire ?... Il eut l'idée d'aller trouver le consul français, mais il comprit que ce serait inutile. Les Anglais étaient seuls maîtres dans la ville, et feraient tout pour contrecarrer les recherches auxquelles on se livrerait. Il retourna donc trouver Tavernier, Francis et M. Paturel à qui il raconta le résultat de ses démarches. Les aviateurs étaient navrés.

Quelques nègres entouraient encore l'aéro, et se livraient à des manifestations ridicules, mais des blancs étant survenus, il s'ensuivit une bagarre dans laquelle les noirs furent sévèrement houspillés.

Tavernier eut une idée. S'adressant aux blancs parmi lesquels il y avait quelques Français, il leur

dit :

– Mes amis, vous avez sans doute assisté au match de boxe qui a eu lieu hier soir... Vous savez que l'un de nos compagnons a été vainqueur du nègre Boki. Or, cette victoire qui était cependant des plus régulières a été contestée. Et par qui ? par les nègres bien entendu. Nous supposons que les choses en resteraient là, mais les nègres ont voulu se venger et ils ont enlevé notre ami. Où l'ont-ils conduit ? Qu'en ont-ils fait ? Nous ne pourrions le dire. Je me suis adressé au chef de police, j'ai vu aussi le secrétaire du gouverneur, mais n'ai obtenu aucun résultat. Ces messieurs refusent de s'occuper de l'affaire.

– Cela ne m'étonne pas, répondit un des hommes mêlés à la foule. Ici, on semble protéger les nègres... mais si vous le voulez, nous pouvons rechercher votre ami... et je vous garantis que nous arriverons bien à savoir où on l'a conduit.

– Si vous faites cela, dit Beaucaire, nous vous en serons reconnaissants...

Tavernier prit la parole.

– Je vais, dit-il, me joindre à vous, et nous allons essayer de découvrir l’endroit où ces misérables ont conduit notre compatriote...

Quelques instants après, une cinquantaine de gaillards décidés conduits par Tavernier se répandaient dans la ville...

Allaient-ils retrouver le malheureux Parisien ?

– Écoutez, dit un Français qui faisait partie de l’expédition, et qui se nommait Harel, c’est dans le quartier nègre que nous trouverons sûrement celui que nous cherchons...

– C’est aussi mon avis, répondit Tavernier.

– Eh bien, allons...

En cours de route, d’autres blancs mis au courant de ce qui se passait se joignirent à la petite troupe, et bientôt une vraie foule se répandait à travers les rues, guidée par Tavernier et Harel. Quelques policemen tentèrent bien de disperser les manifestants, mais ils durent y renoncer. Ceux-ci étaient trop nombreux...

Cela prenait le caractère d’une véritable révolution.

On arriva enfin dans le quartier nègre. Là, le nommé Harel empoigna le premier noir qu'il rencontra, et lui dit, en le secouant rudement :

– Tu dois savoir où tes camarades ont conduit le blanc... tu sais celui qui a battu Boki.

– Moi pas savoir, répondit le noir...

– Si, tu sais... et si tu ne veux pas parler, tu vas avoir affaire à moi.

– Pi que ti dis que sais pas...

– Tu mens...

– Ji t'assure...

– N'assure rien... si tu ne veux rien dire, nous saurons bien te délier la langue.

Le nègre commençait à perdre de son assurance, mais il protestait toujours.

– Tant pis pour toi, dit Harel...

Et appelant ses compagnons.

– Voici un drôle, fit-il, qui est certainement, renseigné, mais qui ne veut rien dire. Aidez-moi, nous allons le secouer un peu.

Le nègre pris de peur voulut fuir, mais il se vit bientôt entouré par une bande de gens qui n'avaient pas l'air des mieux disposés à son égard. Presque aussitôt les coups commencèrent à pleuvoir sur lui, alors, il se décida à parler.

– Laissez-moi... laissez-moi, cria-t-il... Je vais ti dire... Je vais ti dire...

– Eh bien, parle, et vivement.

Le noir jeta autour de lui un regard effaré, puis d'une voix très basse :

– Li Français boxeur chez Rosalen...

– Tu en es sûr ?

– Oui...

– C'est bon... viens avec nous, et je te préviens que si tu as cherché à nous tromper, on ne t'épargnera pas...

– Non... non... pas m'emmener... camarades savoir que moi ai parlé, et eux tuer moi... Ji te dis que ça est bien vrai... oui, bien vrai... Français boxeur chez Rosalen.

Malgré ses protestations, on emmena le nègre.

Rosalen était un café borgne ainsi nommé parce qu'il avait pour patron un noir du nom de Rosalen. Rosalen avait, dans la ville, la plus mauvaise réputation. C'était chez lui que se réunissaient tous les vauriens de Port-Moresby.

– Parbleu, dit Harel, nous aurions dû nous en douter... ces misérables ne pouvaient pas conduire le Français dans un autre endroit...

Et la foule se dirigea en hurlant vers la rue où se trouvait l'établissement de Rosalen.

Après avoir parcouru deux ou trois rues, les manifestants arrivèrent dans une sorte de lane ou ruelle à l'extrémité de laquelle on apercevait une grande enseigne de zinc sur laquelle se détachaient en rouge ces mots : ROSALEN, *Drinks...* Une vingtaine de nègres qui se tenaient devant la porte du café rentrèrent précipitamment dès qu'ils aperçurent les hommes blancs à la tête desquels marchaient le commandant Tavernier et le Français Harel.

CXLIII

Complications

– Dépêchons... dépêchons, cria Harel, ils vont fermer la porte.

En effet, quand on arriva devant l'établissement Rosalen porte et volets étaient clos. La foule surexcitée enfonça porte et volets. On entendit dégringoler des rangées de bouteilles, et il y eut dans le café un effroyable tumulte.

Les nègres se doutaient bien du motif qui poussait les blancs à venir chez Rosalen. Plusieurs sortirent par une porte de derrière, d'autres sautèrent par les fenêtres et il ne resta plus dans le bar que Rosalen et deux garçons noirs.

– Que voulez-vous ? Moi vous ai rien fait,

gémissait Rosalen tout larmoyant... Pourquoi ti venir chez moi...

– Tu le sais bien, répondit Harel.

Le nègre roulait de gros yeux ahuris.

– Allons, livre-nous le boxeur blanc qui est chez toi.

Rosalen avait l'air de plus en plus étonné.

– Tu as compris ? fit Harel, en mettant un revolver sous le nez du nègre.

Cet argument fut décisif. Le nègre balbutia :

– Oui... il est ici... dans la cave.

– Ah ! je le savais bien, parbleu !... s'écria Harel... le Français est dans la cave... Vite ! vite ! allons le délivrer.

Pendant que quelques hommes maintenaient Rosalen, d'autres se précipitaient vers l'escalier de la cave.

Le commandant était au premier rang. La cave était très vaste et divisée en plusieurs compartiments. Dans l'un de ces compartiments, on trouva le Parisien évanoui. Près de lui se tenait

Boki qui n'avait pas eu le temps de fuir. Le malheureux Laval avait le visage tuméfié. La brute, furieuse d'avoir été vaincue, s'était vengée sur le Français.

– C'est toi, dit Harel, qui as mis ce pauvre garçon dans cet état ?

– Non... pas moi... bégaya le colosse noir... Li veni boire ici avec moi. Li trop bu et tombé dans cave.

On ranima le Parisien, et quand celui-ci put parler, il expliqua ce qui s'était passé. Boki et une dizaine de nègres l'avaient enlevé et conduit dans cette cave. Alors Boki avait dit à ses compagnons de le tenir, et l'avait frappé brutalement.

La vengeance ne se fit pas attendre. Vingt poings s'abattirent sur Boki, lequel ne tarda pas à s'affaisser.

– Grâce ! grâce ! criait-il.

Plus il criait, plus les blancs frappaient.

Ce qu'avait fait le nègre était odieux, aussi ne l'épargna-t-on pas... On cessa de le frapper quand il ne donna plus signe de vie, et ce fut le Parisien

qui s'interposa pour qu'on ne l'achevât pas...

Laval fut reconduit à l'aéro par ses sauveurs, porté en triomphe sur les épaules de quatre solides gaillards. Le malheureux garçon avait été tellement frappé que son visage était bleuâtre... Quand Beaucaire, M. Paturel et Francis le virent en cet état, ils furent effrayés...

– Tranquillisez-vous, leur dit le Parisien... Je n'ai rien de cassé, mais j'ai été sérieusement passé à tabac. Le nègre s'est vengé... C'est lui qui m'a arrangé comme ça, mais pour que je ne puisse pas me rebiffer, il m'a fait tenir par ses copains... Ça ne lui a pas porté bonheur, car à l'heure qu'il est, il doit être plus amoché que moi... on l'a « sonné » lui aussi, et, ma foi, il ne l'a pas volé...

– Pauvre ami, dit le petit Francis... Comme tu dois souffrir !

– Moi, pas du tout, répondit le Parisien. Bah ! c'est rien que ça... mais je le retiens le Boki ; un concurrent loyal et lui, ça fait deux...

Beucaire était impatient de repartir, car il ne

tenait guère à demeurer dans une ville où les esprits étaient très montés. Les nègres, en apprenant ce qui s'était passé chez Rosalen, étaient capables de revenir et de mettre en pièces l'aéro.

– Allons, dit-il à Tavernier, en route !...

– Mais, répliqua le commandant, nous ne pouvons partir avant que M. Bretting ait versé à Laval la somme qui lui revient.

– Ah ! c'est vrai... mais la versera-t-il ?

– M. Bretting doit être un homme d'honneur, il ne refusera certainement pas de s'exécuter.

– Eh bien, va le trouver avec Laval, et tâchez de faire vite...

Harel avait entendu.

– C'est pour le prix, dit-il... Oh !... y aura du tirage, vous savez. Je connais M. Bretting... C'est un drôle d'individu, une sorte d'original...

– Cependant, nous avons sa parole, répondit Tavernier...

– Oh ! vous savez, sa parole et rien c'est à peu

près la même chose.

– Nous allons le voir quand même...

– Oui... voyez-le... et si ça ne marche pas, nous lui donnerons une aubade devant sa porte... Vous verrez ça...

Quelques instants après, le commandant et Laval prenaient un cab et se faisaient conduire chez M. Bretting. Dès que la voiture se mit en route, la foule l'entoura, et ce fut escortée par une bande de cent cinquante hommes au moins qu'elle s'arrêta, 25, High-Street, devant l'hôtel de M. Bretting.

Celui-ci occupait une luxueuse habitation dans un des quartiers les plus riches de Port-Moresby.

Quand on lui annonça le commandant Tavernier et le Parisien, il fit répondre qu'il n'avait pas le temps de les recevoir. Le commandant insista en disant qu'il était obligé de partir le jour même, ce fut inutile.

– Je suis refait, dit le Parisien... J'aurais dû m'en douter. Voyez-vous, nous aurions dû exiger un acompte, comme cela je n'aurais pas tout

perdu.

– Cet homme est un mauvais joueur, dit Tavernier... C'est bien, allons-nous-en. Vous avez travaillé pour rien, mon pauvre Laval...

– Oui, pour la peau, vous pouvez le dire. Et cependant la recette a dû être sérieuse...

– Je te crois... elle a dû produire une somme énorme.

– C'est peut-être M. Bretting qui en bénéficiera.

– Peut-on savoir !...

CXLIV

Nouvelles difficultés

Dehors, la foule les attendait. Harel s'approcha :

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Vous l'aviez prévu, M. Bretting ne tient pas ses engagements.

– Parbleu !... c'était à prévoir... Mais attendez, nous allons lui faire une sérénade...

– Que voulez-vous dire ?

– Vous allez voir.

Harel dit quelques mots à ses compagnons, et des cris s'élevèrent de toutes parts. Ce fut d'abord un sourd murmure qui dégénéra bientôt en violentes clameurs. M. Bretting étonné se mit à la fenêtre, au premier étage, et demanda :

– Qu’y a-t-il, mes amis... Est-ce à moi que vous en avez ?

– Oui... oui, c’est à vous ?

– Que vous ai-je fait ?

– À nous, rien, répondit Harel, mais vous avez manqué de parole au boxeur français.

– Mais pas du tout...

– Alors, payez-le...

– Mais... je ne demande pas mieux...

– Alors, pourquoi attendre ?

– Je suis très occupé... très occupé... J’avais l’intention de régler cette affaire demain...

– Ce n’est pas demain qu’il faut la régler, mais tout de suite.

– Oh ! si vous le prenez sur ce ton.

– Nous exigeons que vous teniez vos engagements.

– Mais...

– Il n’y a pas de mais... exécutez-vous, et vivement. Les aviateurs veulent partir

aujourd'hui, ils ne peuvent attendre...

– C'est bien... ce soir, je compterai au boxeur français la somme qui lui revient.

– Non, pas ce soir... tout de suite.

– Oui... tout de suite ! Tout de suite !... clamèrent des centaines de voix...

M. Bretting comprenant que les choses allaient mal tourner dit d'un ton courroucé :

– Que le boxeur vienne, je vais lui donner ce qui lui revient... Je vais lui remettre un chèque...

– Non, non... payez en bank-notes... pas de chèque, cria Harel.

– Cependant un chèque...

– Non, non... payez en bank-notes.

– Qu'il vienne, dit M. Bretting.

Le Parisien accompagné du commandant Tavernier pénétra de nouveau dans l'hôtel de M. Bretting... Celui-ci les reçut presque aussitôt.

– Messieurs, leur dit-il, il était inutile d'ameuter la foule. Je suis un honnête homme... ce que je dois, je le paye.

– Nous n’en doutons pas, monsieur, répondit Laval, mais ces sortes d’affaires se règlent tout de suite.

– Je vous ferai remarquer que je ne vous ai pas fixé de date.

– Vous n’aviez pas, je suppose, l’intention de me payer à la Trinité...

– Je voulais d’abord savoir ce que la recette avait produit.

– Oh ! vous pouvez être tranquille... la recette a été bonne... Elle a même dépassé toutes les prévisions, puisque toutes les places étaient occupées...

– C’est vrai... mais de plus, il s’est produit une petite difficulté...

– Ah ! et laquelle ?

– Le match n’a pas été ce qu’il devait être.

– Comment cela ?

– Oui... il y a eu des contestations...

– Des contestations ?...

– Le public n’a pas été de l’avis de l’arbitre.

– Voudriez-vous dire que je n’ai pas mis Boki knock-out ?

– Pas précisément, mais enfin, ce combat n’a pas été très net.

– Ah ! vraiment ! Vous allez peut-être dire maintenant que c’est moi qui ai été battu ?

– Non... non... je ne prétends pas cela...

– Alors, payez... vous avez promis mille livres au vainqueur... Si, comme je le crois, vous êtes un homme d’honneur, payez...

– Je vais payer, soyez tranquille... toutefois, je dois vous prévenir que je suis obligé de retenir quarante pour cent sur le prix convenu.

– Pourquoi pas la totalité ?...

– Non... pas la totalité, mais il est nécessaire que je fasse cette retenue... Ces quarante pour cent seront versés à Boki... qui a combattu vaillamment, vous ne pouvez pas dire le contraire, et qui a été un adversaire loyal.

– Ça c’est trop fort... Eh bien, votre Boki, savez-vous ce qu’il a fait ?... Furieux d’avoir été battu, il m’a fait enlever par ses amis et enfermer

dans une cave... Là, il s'est vengé en me faisait tenir par ses acolytes, et en me frappant à tour de bras. Voyez ma figure... c'est lui qui m'a mis dans cet état, et c'est pourquoi vous voyez la population si montée...

– Que me racontez-vous là ?

– La vérité.

– Oh ! il faut absolument que je tire cela au clair. Je vais voir Boki et l'interroger.

– Interrogez-le... mais payez-moi. Je ne puis m'éterniser ici. Je ne suis pas mon maître. Je suis au service d'un aviateur qui veut se remettre en route le plus tôt possible...

– Je ne puis payer avant de connaître le résultat de la recette.

– Tout à l'heure vous vous déclariez prêt à payer...

– Certes, et je suis toujours prêt à le faire, mais pas avant demain soir...

– C'est impossible...

– Je le regrette.

– Moi aussi mais savez-vous à quoi vous vous exposez, monsieur ? Vous vous exposez à ce que la foule qui est là, massée dans la rue, pénètre dans votre maison, et vous mette en demeure de tenir vos engagements.

– Est-ce une menace ?

– C’est un simple avertissement...

– Ah !...

M. Bretting était moins arrogant.

– Attendez-moi ici, dit-il... dans un instant, je vais vous apporter ce qui vous est dû.

CXLV

Fourberie

Ce M. Bretting était la fourberie même. Au lieu d'aller chercher l'argent, comme il le disait, il demanda la communication avec le chef de police, et quand il l'eut obtenue, dit à ce magistrat :

– Venez à mon secours, mon cher Plattow... je suis assailli par une bande de malfaiteurs qui veulent saccager ma maison... Ils sont conduits par ce boxeur français dont vous avez certainement entendu parler... Il est en ce moment chez moi, avec un autre individu, et menace de tout brûler si je ne lui donne pas de l'argent... Envoyez vite des policemen à cheval pour dégager ma rue et des agents pour arrêter le boxeur et son ami...

Cela fait, M. Bretting complètement tranquilisé rentra dans la pièce où se trouvaient le commandant et le Parisien.

– Une minute, messieurs, leur dit-il en souriant... on prépare le chèque... mon secrétaire va me l’apporter dans un instant...

– Ah ! enfin, fit Laval à voix basse, il se décide... c’est pas malheureux. En fait-il des affaires pour ouvrir sa bourse. Et cependant, c’était bien convenu...

M. Bretting n’était plus le même. Il semblait tout joyeux.

– Patientez un peu, messieurs, je vous prie, dit-il... Ici, chez moi tout se passe administrativement et j’ai un secrétaire qui est très méticuleux.

Le commandant et Laval acquiescèrent d’un signe de tête.

M. Bretting continua de causer :

– Alors, dit-il, vous faites le tour du monde en avion... Ah ! quel beau voyage, mais quelle audace il faut pour entreprendre une randonnée

semblable. Vous avez dû avoir plus d'une émotion, en cours de route ?...

– Ma foi, oui, répondit Tavernier, un pareil voyage ne va pas sans quelques incidents.

– Et vous comptez bientôt rentrer en France ?

– Oh ! pas encore... Nous avons du chemin à parcourir avant de regagner la France...

– D'ici vous allez en Australie ?

– Oui...

– Et d'Australie ?

– En Amérique.

– Ah ! diable ! ça c'est un coup d'audace par exemple... car il y a loin d'Australie en Amérique... et vous risquez de piquer une tête dans la mer...

– Nous tâcherons que cela ne nous arrive pas.

– Je le souhaite de grand cœur.

Qui eût pu se méfier d'un homme aussi aimable que l'était M. Bretting. Le commandant et Laval lui avaient déjà pardonné la façon un peu brusque dont il les avait reçus.

– Si vous accomplissez votre voyage d’un bout à l’autre, vous toucherez sans doute une jolie somme ? reprit M. Bretting.

– Non, répondit Tavernier... nous n’aurons que la gloire d’avoir accompli un tour du monde que personne n’avait osé tenter jusqu’alors.

– N’avez-vous pas des concurrents ?

– Si, des Anglais qui ont adopté le même itinéraire que nous...

– Ils peuvent vous battre.

– C’est dans les choses possibles.

– Croyez qu’en ma qualité d’Anglais, tout en rendant hommage à votre intrépidité, je préférerais voir triompher mes compatriotes.

– Je comprends cela, c’est tout naturel...

– Et je vous dirai que j’ai parié sur eux une forte somme...

– C’était votre droit... mais d’autres ont aussi parié pour nous.

– Oh ! je n’en doute pas... Ce match aérien a fait beaucoup de bruit... tous les journaux l’ont

annoncé... et quand vos concurrents ont passé ici, ils ont été, comme vous devez vous l'imaginer, l'objet d'une ovation enthousiaste.

– C'est compréhensible... puisqu'ils étaient dans une ville anglaise.

– Oui... mais il n'y a pas que les Anglais qui les ont acclamés.

Tavernier ne répondit pas. Quant à Laval il fit une affreuse grimace.

– Vous comprenez, ajouta M. Bretting, ici, il y a beaucoup d'étrangers. Cela tient à ce que les Anglais sont très accueillants.

– Les Français ne le sont pas moins, croyez-le, répliqua le commandant Tavernier.

– Oh ! certes... je ne veux pas médire des Français... ils ont aussi leurs qualités.

Il y eut un silence. Le secrétaire n'arrivait toujours pas avec son fameux chèque.

– Monsieur, dit Tavernier, vous n'ignorez pas que nous sommes à quelques minutes près, ne pourriez-vous faire presser un peu les gens que vous avez chargé d'établir le chèque.

– Oui... en effet... ils sont bien lents... Attendez, je vais aller leur rappeler que vous attendez.

M. Bretting se leva, passa dans la pièce voisine, mais au lieu de s'entretenir avec son secrétaire, il téléphona de nouveau au chef de la police.

– Voyons, mon cher Plattow, hâtez-vous... Ces maudits Français sont toujours dans mon cabinet et je ne sais comment m'en débarrasser... Ah ! vos agents arrivent... Ils sont nombreux, au moins, car la foule augmente. Bien... parfait... merci...

M. Bretting raccrocha le récepteur et vint retrouver Tavernier et le Parisien.

– Un peu de patience, messieurs, leur dit-il... Je viens de secouer un peu mon secrétaire qui n'avait pas encore exécuté mes ordres. Il avait mal compris. Il croyait que nous n'étions pas pressés...

CXLVI

Dénouement imprévu

Il y eut soudain, au dehors, un grand tumulte, des cris, des vociférations... Des sabots de chevaux battirent le pavé, puis peu à peu le silence se fit. Alors, on entendit des bruits de pas dans le vestibule de l'hôtel, et bientôt M. Plattow, le chef de police obèse, faisait son entrée dans le cabinet de M. Bretting, en disant :

– Excusez-moi, cher ami, si je suis un peu en retard, mais j'ai dû attendre que mes policemen à cheval soient revenus de patrouille... Enfin, nous sommes là...

Puis avisant Tavernier et Laval :

– Ah ! ah ! dit-il, voici nos individus... ceux qui sont venus semer le trouble dans notre ville d'ordinaire si paisible...

- Monsieur ! protesta le commandant...
- Taisez-vous, rugit le chef de police... vous parlerez quand on vous interrogera...
- Mais pardon... j’entends m’expliquer...
- Et moi, pour le moment, je ne veux pas vous entendre.
- Quelle est cette plaisanterie ?
- Une plaisanterie... non... Monsieur, et vous allez voir que c’est sérieux, très sérieux... allons, suivez-moi.
- Vous suivre... et où cela ?
- Au poste de police, parbleu !...
- Et pourquoi ?
- Pourquoi ? vous le demandez... Ah ! vous ne manquez pas d’audace... Vous causez du scandale dans la ville, vous pactisez avec une bande de vauriens et d’indésirables, et vous demandez pourquoi je vous emmène au poste...
- Mais enfin que nous reproche-t-on ?
- Demandez-le à M. Bretting... Il faut croire qu’il a de sérieuses raisons pour vouloir se

débarrasser de vous, puisqu'il m'a téléphoné de venir d'urgence.

Tavernier et le Parisien regardèrent M. Bretting qui semblait plutôt gêné :

– Eh quoi ! monsieur, s'écria le commandant, c'est vous qui avez envoyé chercher la police... Ah ! c'est une façon commode de payer ses dettes... Vous promettez mille livres au gagnant d'un match, et quand ce gagnant se présente pour toucher ce qui lui revient, vous le faites arrêter. Comment qualifiez-vous ces procédés, monsieur... moi j'appelle cela une lâcheté...

– Vous voyez, on m'insulte, s'écria M. Bretting, et si vous n'étiez pas arrivé ces individus se seraient certainement livrés sur moi à des voies de fait... Empoignez-les, et vivement. Ce sont des aventuriers... des gens capables de tout... et la preuve c'est que toute la lie de la population de Port-Moresby s'est jointe à eux pour faire du scandale... Et qui sait ce qui serait advenu, mon cher Plattow, si vous n'étiez venu à mon secours...

Le chef de police fit un geste, et les agents qui

l'accompagnaient se jetèrent aussitôt sur Tavernier et le Parisien. Ceux-ci eurent beau protester, on leur passa les menottes comme à des malfaiteurs et on les emmena.

– Surveillez-les bien, dit M. Bretting au chef de police, car ce sont des gaillards dangereux, capables de tout... J'ai pu les apprécier...

– Soyez tranquille, répondit le gros et difforme Plattow, ils ne m'échapperont pas...

Le Parisien était exaspéré.

Avant de sortir, il se tourna vers M. Bretting et lui cria :

– Vous êtes une affreuse canaille... Mais nous verrons bien qui aura le dernier mot dans toute cette affaire.

M. Bretting ne répondit pas... Il se contenta de sourire.

Les deux Français furent emmenés. Dehors, la foule maintenue par des policiers à cheval ne pouvait plus intervenir en leur faveur.

– Vous voyez, hurla le Parisien, comment on traite des Français dans ce pays... M. Bretting

avait promis mille livres au vainqueur du match de boxe, et quand il s'agit de payer, il fait appeler la police et nous emmène en prison...

– Vous n'y resterez pas longtemps, répondit une voix que le Parisien reconnut pour celle de Harel...

Des huées et des injures s'élevèrent à l'adresse de la police.

– Vous aggravez votre cas, dit M. Plattow à Laval... Excitation de la foule à la rébellion, cela vous coûtera cher...

Le Parisien haussa les épaules, et répondit :

– Ici, la police fait un bien triste métier... Elle est à la merci des gens riches... C'est du propre !

– Vous m'insultez, rugit le gros Plattow...

– Je dis ce qui est...

– Cela vous coûtera cher.

– Et à vous aussi, vous pouvez en être sûr... nous verrons si l'on a le droit d'arrêter ainsi les honnêtes gens... sur la dénonciation d'une canaille.

– Quoi ! c’est M. Bretting que vous traitez de canaille... M. Bretting, l’homme le mieux considéré de Port-Moresby.

– Et le plus riche aussi.

– Oui... le plus riche parfaitement.

– Alors, cette affaire va vous rapporter gros.

– Monsieur !...

– Pas étonnant que vous soyez si gras... vous mangez à tous les râteliers.

Le gros homme était devenu écarlate. La réflexion de Laval l’avait piqué au vif. Il ne trouva, cependant, rien à répondre.

*

On arriva au bureau de police, et là, sans autre forme de procès, on enferma le commandant et le Parisien dans un affreux cabanon.

CXLVII

Intervention opportune

– Hein ? commandant, fit le Parisien, dès que la porte se fut refermée sur eux, vous ne vous attendiez pas à être un jour coffré comme le dernier des malfaiteurs...

– Ce M. Bretting est un misérable.

– À qui le dites-vous... Un misérable et un lâche... Ah ! si jamais il me tombe sous la main, je vous garantis que je lui ferai payer cher la façon dont il a agi à notre égard... Et c'est qu'il est puissant le bandit... Ici il fait la pluie et le beau temps... Que va-t-il arriver ? Du train où ça va, on est capable de nous condamner à la prison pour avoir osé réclamer au seigneur Bretting l'argent qu'il nous avait promis. C'est égal. Voilà une manière commode de payer ses dettes, et s'il

en use ainsi avec tous ses fournisseurs, il doit gagner par an de jolies sommes...

Le commandant ne disait rien.

– Voyous, reprit Laval, comment cela va-t-il se terminer, à votre avis ?

– Je l’ignore, répondit Tavernier... Nous sommes tombés entre les mains de malhonnêtes gens que je crois capables de tout...

– Ah ! pour sûr... mais il doit bien y avoir des juges ici.

– Peut-être sont-ils tous à la dévotion de M. Bretting.

– Ma foi, cela n’aurait rien d’étonnant. Ah ! mille bombardes, dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés... Et M. Beaucaire qui nous attend... Que doit-il penser !

Il y eut un silence, puis le Parisien reprit :

– Voulez-vous parier que tout ça c’est pour nous garder ici le plus longtemps possible, afin de favoriser nos concurrents.

– Oui, tu pourrais avoir raison.

– Oh !... bien sûr que j’ai touché juste... vous verrez...

Au bout d’une demi-heure, deux policemen vinrent chercher les prisonniers, et les conduisirent dans le cabinet de M. Plattow, l’énorme et grotesque chef de police.

Celui-ci était assis devant sa table. Deux inconnus l’encadraient. Il avait pris un air grave.

L’interrogatoire commença.

– Vos noms, prénoms, qualité ? demanda Plattow.

Ce fut Tavernier qui répondit le premier...

– Jules Tavernier, capitaine de frégate.

M. Plattow éclata de rire...

– Capitaine de frégate, dit-il... où est-elle votre frégate ? Ah ! ah ! ah !

Le commandant regarda fixement le chef de police, et répliqua :

– Monsieur, je suis officier de marine...

– Un officier de marine comme vous... ça ne compte pas.

– Monsieur, si j'étais libre, je vous giflerais pour cette injure.

– Vous entendez... vous entendez, rugit le gros homme, en se tournant vers ses assesseurs, je l'interroge, et il parle de me gifler. Consignez cela sur votre rapport, consignez, messieurs.

Et se tournant vers le Parisien, le chef de police demanda :

– Et vous ? Comment vous appelez-vous ?

– Laval, ancien fusilier marin, décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire.

Le gros Plattow se mit à rire de nouveau.

– Pardon, fit le Parisien, vous m'interrogez, je crois... or, les juges n'ont pas l'habitude de rire devant les accusés : ils observent, quand ils sont bien élevés, une attitude plus digne.

– Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous... répliqua sèchement Plattow.

– Mais moi, rétorqua le Parisien, je vous rappelle aux convenances...

Le chef de police comprit sans doute qu'il

était allé trop loin, car il prit un air digne et sévère. Les questions qu'il posait aux deux aviateurs étaient ridicules.

Tavernier s'impatienta :

– Monsieur, fit-il, dites-nous, je vous prie, de quoi on nous accuse...

Plattow leva les bras au plafond.

– Hein, messieurs, vous entendez, s'écria-t-il... cet homme a le toupet de demander de quoi on l'accuse...

– Eh bien, j'attends votre réponse, reprit Tavernier.

Le gros Plattow fronça le sourcil, et prononça d'un ton grave :

– On vous accuse primo : d'avoir fomenté une révolte dans la ville... secundo, d'avoir, en compagnie de gens sans aveu, assommé un pauvre nègre dans le bar Rosalen... et tertio de vous être livrés sur M. Bretting, l'homme le plus honorablement connu de Port-Moresby, à une tentative de chantage avec menaces et injures.

Le commandant et le Parisien ne purent

s'empêcher de rire aux éclats. Plattow s'emporta :

– Vous manquez de respect à moi et à mes assesseurs, s'écria-t-il.

– Et vous, gros plein de soupe, répliqua Laval, est-ce que vous ne nous avez pas manqué de respect tout à l'heure, quand vous vous êtes mis à rire comme un idiot.

– Oh ! c'est trop fort... hurla le chef de police, vous voyez que j'avais raison quand je vous disais que l'on ne tirerait rien de ces sacripants... Il n'y a qu'à les reconduire en cellule... quand ils seront revenus à de meilleurs sentiments, nous les interrogerons...

– Monsieur, dit Tavernier, nous ne reconnaissons pas votre juridiction, car vous êtes loin d'être un juge impartial... Je demande à être entendu par le Gouverneur de la ville.

– Le Gouverneur ! fit Plattow... Le Gouverneur !... quelle audace !... vous entendez, messieurs, il demande à être entendu par le Gouverneur...

– Parfaitement, reprit le commandant avec

force... C'est le Gouverneur qui doit nous entendre, en présence de notre consul...

Le chef de police répliqua :

– Le Gouverneur n'a rien à voir en cette affaire...

– Ah ! vraiment...

– C'est comme je vous le dis...

– Et notre consul ?

– Votre consul... je m'en moque...

– Très bien... je n'insiste plus... je vois que j'ai affaire à un homme aussi stupide que mal élevé...

Plattow allait répliquer, quand son garçon de bureau lui fit passer une carte. Sa physionomie changea aussitôt... et il allait sans doute aller à la rencontre du visiteur, quand celui-ci entra. C'était un homme d'une quarantaine d'années, très élégant ; la rosette d'officier de la Légion d'honneur se voyait à sa boutonnière.

Le chef de police et ses deux assesseurs s'étaient levés.

– Messieurs, dit le visiteur, je n'ai pas besoin,

je suppose de vous rappeler mon nom... quoi... vous semblez étonnés ? Est-ce que vous ne me connaissiez pas... Je suis M. Guy de Saint-Marceaux, consul général de France à Port-Moresby...

– Je sais... je sais... monsieur le consul, balbutia Plattow... j'ai vu... votre carte... et...

Le commandant Tavernier connaissait M. de Saint-Marceaux qui avait autrefois appartenu à la marine :

– Tu arrives bien, dit-il, car ici on nous considère tout simplement comme des malfaiteurs...

– Je suis au courant de tout ce qui s'est passé, répondit le consul, et c'est pour cela que je suis venu, après avoir eu une conversation avec M. Hugo Rochester, le Gouverneur...

CXLVIII

Revirement complet

Le gros Plattow et ses deux assesseurs n'en menaient pas large...

– Monsieur, reprit le consul, veuillez me dire en vertu de quel ordre vous avez arrêté et incarcéré deux Français...

– Monsieur, répondit le chef de police, c'est sur la réquisition de M. Bretting...

– M. Bretting n'est pas magistrat, je suppose...

– Non... je le reconnais... mais c'est un homme des plus honorables...

– Si honorable qu'une plainte vient d'être déposée contre lui par M. Melville, le grand industriel de Charleston...

Plattow ouvrait des yeux comme des hublots.

– Mais, continua le consul, ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous avez, au mépris de toutes les lois, arrêté sur la simple réquisition d'un particulier deux hommes dont je répons. L'un est officier de la Marine française, et l'autre un ancien soldat décoré de la croix de guerre... Je proteste, au nom de mon pays, et vous somme de remettre immédiatement mes deux compatriotes en liberté. Si vous refusez, c'est que vous prendrez la responsabilité de toute cette affaire, et alors, vous supporterez toutes les conséquences de ce qui pourra arriver dans la suite.

– Monsieur, répondit le gros Plattow, les deux accusés ont fomenté des troubles dans la ville...

– Oui... et vous savez à la suite de quoi ?

– Non... je l'ignore.

– Eh bien, moi, je vais vous l'apprendre... La population a été indignée des procédés de M. Bretting, et c'est ce qui a motivé ces troubles. Le Gouverneur a d'ailleurs été renseigné, et il vient de sommer M. Bretting de tenir ses engagements.

– Oui... oui... fit Plattow... mais ces deux

individus m'ont insulté...

– C'est qu'ils avaient des raisons pour cela, car je les connais... ce sont des hommes bien élevés. Enfin, il ne s'agit pas de tout cela... Oui ou non consentez-vous à remettre mes deux compatriotes en liberté ?

– Il faut pour cela que le Gouverneur m'y autorise.

– C'est bien... Dans une demi-heure d'ici il vous enverra un ordre...

Plattow s'inclina respectueusement. Il était maintenant aussi obséquieux qu'il s'était montré arrogant quelques minutes auparavant.

Avant de sortir, le consul dit à Tavernier :

– Tranquillise-toi... tout s'arrangera. Le Gouverneur est un homme juste qui a horreur des imbéciles.

Et sur ces mots M. de Saint-Marceaux sortit.

Le Parisien était tout joyeux... Il riait aux éclats, et le chef de police ne savait plus quelle contenance tenir...

– Hein ? gros plein de soupe, dit Laval, vous voyez que tout s’arrange au gré de nos désirs... et que nous allons bientôt prendre congé de vous... Il se pourrait qu’à la suite de cette affaire, dans laquelle vous vous êtes conduit comme un vulgaire serin des Canaries, vous soyez révoqué, mais ce n’est certes pas moi qui vous plaindrai... D’ailleurs, vous n’aurez qu’à entrer au service de M. Bretting, l’homme le plus honorablement connu de Port-Moresby, contre lequel une plainte en escroquerie vient justement d’être déposée... Ah ! ah ! ah !...

Le gros Plattow ne savait plus où se fourrer. Cependant, il voulut encore faire acte d’autorité.

– Que l’on reconduise ces gens en prison, dit-il.

– Ces gens, riposta le Parisien, n’y demeureront plus longtemps...

– On ne peut pas savoir...

– Oh !... c’est couru...

Tavernier s’interposa.

– Voyons, Laval, dit-il, ne discutez donc pas

avec ce crétin.

Le chef de police devint rouge comme une tomate.

Il n'osa cependant rien dire, car il comprenait déjà que la partie était perdue pour lui.

CXLIX

Juste décision

Tavernier et le Parisien ne restèrent pas longtemps enfermés. Bientôt, on vint les chercher pour les conduire ainsi que le gros Plattow, chez le gouverneur de Port-Moresby.

Celui-ci habitait au centre de la ville, dans un véritable palais. Il reçut aussitôt les accusés et leur accusateur. Tavernier, Laval et Plattow furent introduits par un officier en uniforme, dans le cabinet du Gouverneur, M. Hugo Rochester, un vieillard de belle allure, à la physionomie grave et sévère. Le consul de France, M. de Saint-Marceaux, se tenait à côté de lui.

– Monsieur Plattow, dit le Gouverneur, d'un ton sec, qui vous a donné l'ordre d'arrêter ces deux Français ?

– Excellence, répondit le chef de police, c'est M. Bretting...

– Depuis quand M. Bretting commande-t-il à la police ?... Vous vous êtes rendu coupable d'une faute grave que vous expiez... Au lieu de demeurer à la tête de la police de Port-Moresby, vous partirez demain pour Settlea...

– Excellence...

– Taisez-vous... j'ai dit. Maintenant que l'on fasse entrer M. Bretting.

L'officier qui avait introduit les deux Français et le chef de police sortit aussitôt et ne tarda pas à reparaitre avec M. Bretting, lequel faisait plutôt piteuse mine.

– Monsieur, lui dit le Gouverneur, j'ai reçu sur vous les plus mauvais renseignements, vous vous êtes livré à des opérations commerciales et financières qui ne sont pas très nettes... Demain, vous serez convoqué pour vous justifier devant le conseil supérieur du Commerce... Maintenant, venons à la question qui nous intéresse... C'est vous, n'est-ce pas ? qui avez organisé le match du

Royalty-Hall ?

– Oui, Excellence...

– Et ce match qui a eu le plus vif succès a rapporté une somme considérable.

– Je ne le nie pas, Excellence.

– Qu'est devenu cet argent ?

– Il a été partagé entre les organisateurs et le directeur du Royalty...

– Nous verrons cela... mais n'aviez-vous pas promis une somme au vainqueur de ce match ?

– Oui, Excellence.

– Combien ?

M. Bretting hésita quelques instants...

– Je vais, lui dit le Gouverneur, vous éviter la peine de dire un mensonge... vous aviez promis mille livres au vainqueur... Pourquoi ne lui avez-vous pas remis cette somme ?

– J'attendais que les comptes fussent établis...

– Mais puisque vous saviez que la recette dépassait les prévisions, vous n'aviez pas à

attendre...

– J'étais disposé à tenir mes engagements...

– Oui, comme vous les avez tenus avec les marchands de sucre et les marchands de coton...

– Je vous jure, Excellence, je vous donne ma parole d'honneur...

– Ne parlons pas d'honneur, M. Bretting, je vous en prie... Ainsi au lieu de tenir loyalement vos engagements comme tout citoyen honnête, vous avez imaginé une chose odieuse : vous vous êtes entendu avec M. Plattow, ci-devant chef de la police de Port-Moresby, pour faire arrêter votre créancier. C'est là un procédé que je ne puis admettre et qui est indigne de tout bon Anglais. Il est vrai que vous n'appartenez pas à notre nation, heureusement, et que malgré votre nom à consonance britannique, vous êtes Colombien... Apprenez, monsieur, qu'ici tous les citoyens n'ont qu'une devise : l'honnêteté... or, vous avez failli à l'honneur, et je vais prendre, dès demain, contre vous, les mesures que comporte la situation.

– Excellence, je vous en conjure...

– Taisez-vous, monsieur, répliqua M. Hugo Rochester... je vous ferai remarquer que je ne vous donne pas la parole... Vous avez agi non seulement d'une façon malhonnête, mais encore vous vous êtes conduit comme un lâche... Je sais tout, car ma police est mieux faite que celle de M. Plattow... J'ai appris que des nègres, soudoyés par vous, ont attiré le vainqueur du match de boxe dans un guet-apens, et l'ont affreusement frappé... Le malheureux qui est ici présent porte d'ailleurs sur le visage la trace des coups qu'il a reçus... Vous devez, par conséquent, une indemnité à ce Français... au lieu de lui verser mille livres, vous lui en verserez quinze cents, et cela avant une heure d'ici, vous entendez ?

– Oui... Excellence...

– Il est maintenant quatre heures... à cinq heures, il faut que l'argent soit déposé ici, et ne croyez pas que vous pourrez vous soustraire à cette obligation, car je vais vous faire surveiller par deux agents à moi...

M. Bretting qui était décidément un lâche, se

jeta aux pieds du Gouverneur, mais celui-ci le repoussa avec mépris, en disant :

– Relevez-vous, monsieur, vous me faites pitié...

M. Bretting n'insista pas... Il salua piteusement et sortit. Quand il eut disparu, le Gouverneur dit à Plattow.

– Vous aussi, monsieur, vous pouvez vous retirer. Rentrez chez vous, et faites vos malles, car il faut que demain soir vous ayez rejoint Settlea. Ce n'est pas, je vous préviens, une localité des plus agréables... C'est même un poste de troisième classe... je vous donne à choisir entre ce poste ou la révocation...

– J'accepte, murmura le gros Plattow...

– C'est bien... sortez...

Le chef de police obéit, et gagna la porte à reculons, en saluant avec une politesse exagérée.

– Maintenant, messieurs, dit le Gouverneur en s'adressant aux deux Français, au nom de mon gouvernement, je vous présente toutes mes excuses... L'Angleterre qui est le pays de la

justice par excellence ne tolère jamais que des étrangers soient chez elle ou dans ses colonies victimes de mauvais procédés... Je regrette personnellement ce qui s'est passé, et si j'avais été averti plus tôt, vous n'auriez pas été incarcérés. J'ai également donné des ordres pour que toutes facilités vous soient accordées au sujet de votre ravitaillement en huile et en essence. Avant de prendre congé de vous, permettez-moi de vous féliciter. Le raid que vous avez entrepris autour du monde est de ceux qui font le plus grand honneur aux hardis champions que vous êtes. Je souhaite que votre voyage s'accomplisse sans incidents, et je vous prie de croire à toute ma sympathie.

Sur ces mots, M. Hugo Rochester serra la main à Tavernier et à Laval, puis se tournant vers M. de Saint-Marceaux :

– Monsieur le Consul, dit-il, je vous présente de nouveau toutes mes excuses pour la regrettable erreur qui a été commise par un de nos représentants...

CL

Heureuse solution

Tout s'arrangeait donc pour le mieux. Le Parisien ne croyait pas, quand il était prisonnier dans le bar Rosalen que sa situation se modifierait aussi vite.

Après avoir remercié le Gouverneur et le consul en termes émus, il sortit, en compagnie de Tavernier. Les nègres qui les attendaient à la porte voulurent « manifester », mais les policemen qui avaient sans doute reçu des ordres sévères chargèrent les braillards et ils le firent même assez brutalement.

– Bah ! dit le Parisien, ces gens-là n'ont que ce qu'ils méritent. Je ne leur avais rien fait, pourquoi se sont-ils ainsi acharnés contre moi ?

– On leur avait monté la tête, répondit

Tavernier. Les nègres ne sont pas de mauvais garçons, mais ils sont facilement influençables et ceux qui savent les dominer en font ce qu'ils veulent. Il est certain que M. Bretting avait soudoyé quelques meneurs pour nous faire écharper, et c'est miracle que nous nous en soyons tirés sains et saufs.

– Oui, en effet. J'ai bien vu le moment où on allait me faire passer le goût du pain... C'est égal, je ne me serais pas attendu à cela de la part d'un adversaire. Ce Boki est un ignoble individu qui mériterait un châtement exemplaire.

– Il le recevra tôt ou tard, car il y a ici des gens très montés contre les nègres.

Un homme s'avança tout à coup vers les deux aviateurs. C'était Harel, ce brave garçon qui avait si vaillamment défendu le Parisien.

– Et alors ? demanda-t-il. C'est arrangé ?

– Oui, répondit Laval... M. Bretting a pris quelque chose pour son rhume, et il paraît que ce n'est pas fini... Il va avoir maille à partir avec la justice, car il paraît que ce n'est pas la fleur des

pois que cet individu-là.

– Parbleu ! on le connaît. C’est un aventurier qui s’est enrichi, on ne sait comment. Il est soutenu par cet ignoble Plattow, le chef de police.

– Il ne le sera plus, je vous le garantis, car le Gouverneur l’a mis en disgrâce et envoyé à Settlea.

– À Settlea ? Ah ! par exemple, eh bien, il s’amusera là-bas... C’est un affreux trou habité par des sauvages, des Canaques qui sont plus difficiles à mener que les nègres d’ici. Ma foi, c’est bien fait. On en avait assez de ce gros homme. Il était insolent, fallait voir... et il arrêtait les gens à tort et à travers. Vous êtes sûr qu’il va quitter la ville ?

– Absolument sûr, le Gouverneur l’a houspillé devant nous, je ne vous dis que ça et l’a invité à partir dans les vingt-quatre heures.

– Parfait ! On sera donc un peu tranquille ici. Ce qu’il faudrait, c’est que le nommé Bretting disparaisse aussi.

– Oh ! Je crois que ça ne tardera guère... Le

Gouverneur a l'air de le tenir en piètre estime.

– Et l'argent du match ?

– Il paraît que je vais le toucher dans une heure d'ici.

– Chez M. Bretting ?

– Non, M. Bretting doit apporter la somme chez le Gouverneur.

– Viendra-t-il ?

– Ma foi, je le suppose.

– Je le souhaite...

CLI

Dans l'attente

Tout en parlant, les deux aviateurs étaient arrivés à l'endroit où se trouvait leur aéro.

On juge de la joie de Beaucaire, de M. Paturel et de Francis quand ils aperçurent leurs amis.

– Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda Beaucaire.

– Des événements terribles, répondit Tavernier.

Et rapidement, il mit Beaucaire au courant de ce que nos lecteurs savent déjà.

Beucaire n'en revenait pas.

– Et dire ! murmura-t-il, que nous nous trouvons ici dans un pays civilisé. Que serait-ce donc si nous étions chez les sauvages ? Ah !

décidément, nous n'avons pas de chance dans les villes anglaises. C'est à croire que les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour retarder notre voyage.

– Heureusement, répondit Tavernier, que nous sommes tombés sur un Gouverneur qui est homme loyal, sans quoi, à l'heure qu'il est, nous serions encore en prison.

– Enfin, tout est arrangé maintenant, nous n'avons plus qu'à partir.

– Pas encore, fit Tavernier.

– Et pourquoi cela ?

– Dans trois quarts d'heure d'ici Laval doit toucher l'argent de son match...

– Est-ce sûr ?

– Je le crois.

Beucaire eut un geste de mauvaise humeur.

– À l'avenir, dit-il, il faudra éviter ces histoires-là, nous ne nous sommes pas mis en route pour donner des représentations partout où nous passerons...

– C’est juste, mais l’occasion était exceptionnelle... Songe donc, mille livres à gagner, plus cinq cents d’indemnité qui vont encore s’ajouter à cette somme... C’est une aubaine et une belle pour un pauvre garçon comme Laval. Nous ne pouvions tout de même pas nous opposer à ce qu’il recueillit cette petite fortune.

– Pour cette fois, ça va, mais que ce soit la dernière.

– Ce sera la dernière, vous pouvez en être sûr, patron, dit le Parisien, et je vous fais toutes mes excuses.

– Ça va bien, mon garçon, fit Beaucaire en souriant... mais à présent, il faudra regagner le temps perdu, et ce sera difficile. Nos concurrents doivent avoir maintenant sur nous une avance considérable. Jamais nous ne les rejoindrons.

– Bah ! qui sait ? fit le commandant. Ils ont pu avoir une panne. Peut-être qu’au moment où nous parlons, ils se trouvent immobilisés dans quelque île déserte.

– Ah ! ça ce serait à souhaiter, s'écria le Parisien, car ils se sont vraiment montrés trop mufles avec nous. Passer devant notre aéro sans même nous saluer, a-t-on idée de ça, dirait-on pas que nous sommes des ennemis ?

– Mon cher, dit le commandant, quand il s'agit de sport, les Anglais sont impitoyables... ils veulent triompher à tout prix, et pour y arriver font tout ce qu'ils peuvent.

– Il serait tout de même malheureux que des cocos comme ça gagnent le match...

– Oui, ce serait malheureux, comme tu dis, mais espérons encore... Il y a la traversée du Pacifique, et dame !

– Certes, ce n'est pas une traversée commode.

– Et ensuite, il faudra survoler l'Amérique gagner l'Afrique... et cela réserve bien des surprises.

– Moi, fit le Parisien, à votre place, je serais sans pitié pour nos concurrents, si je les voyais en panne.

Le commandant sourit :

– Il faut au contraire, dit-il, se montrer beaux joueurs. Nous autres Français, nous sommes chevaleresques.

– Oui, souvent même un peu trop. Je ne suis pas très fort en histoire, mais je me rappelle qu'autrefois, il y a bien longtemps, à la bataille de Fontenoy, les Français ont dit aux Anglais de tirer les premiers, et ça nous a coûté cher. Moi voyez-vous, je suis pour la justice, chacun son droit, mais pas plus.

M. Paturel, qui n'avait encore rien dit, approuva le Parisien.

– Oui, dit-il, il faut être loyal en toutes choses, mais ne pas faire trop de concessions.

Francis revoyait le moteur. On avait fait le plein d'essence quelques heures auparavant et le réservoir était rempli d'huile. On pouvait se mettre en route. On n'attendait plus que M. Bretting eût effectué son versement.

Le Parisien dit tout à coup :

– Ne croyez-vous pas, commandant, que nous pourrions aller voir si l'argent est chez le

Gouverneur. J'irais bien seul, mais vous avez plus d'autorité que moi et, en cas de contestation, vous pourriez prendre la parole.

– Je t'accompagne, répondit Tavernier.

Et se tournant vers Beaucaire :

– Dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, nous serons de retour.

– Je veux bien le croire, répondit Beaucaire, mais qui sait ? Nous avons si peu de chance depuis quelques jours, que je me méfie de tout.

– Il n'y a pas lieu de se méfier, répondit le commandant. Maintenant, toutes les difficultés sont aplanies et je ne pense pas qu'il surgira de nouveaux empêchements.

– Hâtez-vous... Je vous attends pour partir.

CLII

M. Bretting ne reparait pas

Le commandant et le Parisien retournèrent au palais du Gouverneur. Harel qui était demeuré dans les parages les rejoignit aussitôt.

– Dépêchez-vous, leur dit-il, car je crois que M. Bretting s’apprête à jouer la fille de l’air.

– Croyez-vous ? demanda Laval.

– Ma foi, ça se pourrait... Un de mes amis vient de me dire qu’il se préparait à partir en auto, mais n’ayez crainte, il ne filera pas avant d’avoir tenu ses engagements. Mes amis et moi allons le surveiller. Si par hasard il y avait du louche, je donnerais un coup de téléphone au palais du Gouverneur.

– Merci, dit Tavernier, nous comptons sur vous.

Harel partit en courant et les deux aviateurs continuèrent leur chemin. Arrivés devant le Palais, ils s'arrêtèrent.

Un fonctionnaire vint leur demander ce qu'ils désiraient.

– Le Gouverneur nous a donné rendez-vous, répondit Tavernier.

– Bien, entrez.

Tavernier et le Parisien pénétrèrent dans le vestibule.

– Attendez là, dit un planton, qui faut-il annoncer ?

– Le commandant Tavernier et M. Laval.

– Bien.

Quelques instants après, M. Hugo Rochester faisait appeler les deux aviateurs.

– M. Bretting, dit-il, n'est pas encore arrivé. Il est en retard de cinq minutes. Je vais lui accorder un quart d'heure de grâce, mais ce sera tout... si dans un quart d'heure il n'est pas arrivé, je le ferai amener ici de force.

– En ce cas, répondit Tavernier, il serait peut-être prudent de se hâter, monsieur le Gouverneur, car on vient de nous dire que M. Bretting s’apprêtait à fuir.

– À fuir, dites-vous ?

– Oui, monsieur le Gouverneur.

– Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

– Absolument sûr.

Le Gouverneur appuya sur un timbre. Un domestique parut :

– Priez M. Harrow de venir immédiatement.

Le domestique s’inclina.

Quelques instants après, M. Harrow entrait, c’était le secrétaire particulier du Gouverneur.

– Harrow, dit celui-ci, j’apprends que Bretting s’apprête à fuir. Envoyez immédiatement quatre agents en automobile avec ordre de l’amener ici aussitôt.

– Bien, fit le secrétaire, vos ordres vont être exécutés immédiatement.

Le secrétaire une fois parti, M. Hugo

Rochester dit aux aviateurs :

– Nous avons affaire, messieurs, à un fieffé coquin. Je m'en méfiais depuis longtemps. Cet homme qui faisait des dépenses exagérées était à la cote. S'il a organisé le match de boxe, c'était uniquement pour s'emparer de la recette, et ce que vous venez de m'apprendre ne m'étonne pas. Mais il ne partira pas, je vous en réponds, avant d'avoir réglé ce qu'il vous doit... Veuillez attendre dans l'antichambre, je vous appellerai aussitôt que M. Bretting sera là.

Tavernier et Laval sortirent et s'assirent dans une vaste pièce contiguë au cabinet de M. Hugo Rochester.

Une demi-heure s'écoula, M. Bretting n'avait pas donné signe de vie.

– Oh ! oh ! fit Tavernier, cela devient inquiétant.

– Parbleu ! répondit Laval, il a filé, c'est une canaille. Il ne voulait pas payer.

Au bout d'une heure et demie d'attente, les deux aviateurs virent paraître M. Hugo Rochester

qui leur dit :

– Messieurs, nous sommes victimes d'un aigrefin qui a disparu avec l'argent provenant du match de boxe, et aussi avec les fonds que lui avaient confiés divers clients. Si nous parvenons à le rejoindre, et que nous trouvions sur lui des valeurs nous préleverons sur ces valeurs les quinze cents livres qui vous reviennent, et que vous avez bien gagnées. D'ailleurs, je vais vous remettre un papier signé de moi, grâce auquel vous pourrez, en quelque lieu que vous rencontriez M. Bretting vous faire payer votre dette.

– Je vous remercie, monsieur le Gouverneur, dit le Parisien.

– Vous n'avez pas à me remercier, mon ami, répondit M. Hugo Rochester. Ce qui est dû est dû, et M. Bretting demeure votre débiteur... Maintenant, je dois vous dire que je le fais rechercher, et il est peu probable qu'il parvienne à quitter Port-Moresby. S'il y arrivait, il serait traqué dans toutes les villes de la Nouvelle-Guinée et ne parviendrait certainement pas à

s'échapper.

Laval et le commandant prirent congé du Gouverneur.

Une fois dans la rue, ils se regardèrent un peu décontenancés.

– Nous devons nous attendre à ce qui arrive, dit le Parisien, ce M. Bretting est un affreux escroc. Je ne sais pas s'il me donnera jamais l'argent qu'il me doit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que si je le rencontre, je lui administrerai une sévère correction pour lui apprendre à se moquer ainsi des gens.

– Il est probable, fit Tavernier, que nous ne le rencontrerons pas...

– Qui sait ? Le hasard est si grand !

CLIII

Le débiteur récalcitrant

Les deux aviateurs allèrent retrouver leurs compagnons.

– Eh bien ? demanda Beaucaire quand il les aperçut.

– Rien, répondit Tavernier, le débiteur de ce pauvre Laval s’est enfui.

– Il fallait s’y attendre... Ce Bretting ne me disait rien qui vaille !

– Si nous avions pu nous douter de cela, fit le Parisien, nous ne l’aurions pas lâché d’une semelle.

– Enfin, dit Beaucaire, nous ne pouvons nous éterniser ici, il faut partir, nous avons déjà perdu trop de temps...

– Oui, tu as raison... En route ! fit Tavernier.

Les aviateurs s'apprêtaient à s'envoler quand le nommé Harel, ce Français qui s'était montré si serviable et si empressé fit soudain son apparition.

– Nous avons retrouvé M. Bretting, dit-il à Laval... Il allait s'embarquer quand nous lui avons mis la main au collet. Il est maintenant chez le Gouverneur où nous l'avons conduit. Venez vite. Il va pouvoir vous payer, c'est certain.

Laval et Tavernier retournèrent chez le gouverneur avec Harel. Une foule énorme se pressait devant les portes du Palais. Ils se firent annoncer à M. Hugo Rochester et furent introduits aussitôt. Le Gouverneur se trouvait avec M. Bretting, qui faisait plutôt triste mine.

– Cet homme, dit M. Hugo Rochester, a été arrêté au moment où il s'apprêtait à fuir. Veuillez, messieurs, lui remettre le papier que je vous ai signé.

Laval tendit le papier à M. Bretting.

– Qu'est-ce que cela ? fit-il étonné.

– Cela monsieur, répondit le Gouverneur, c'est l'ordre de payer quinze cents livres à l'homme qui a été vainqueur du combat de boxe...

– Mais...

– Oh... pas de protestations... vous devez... exécutez-vous...

M. Bretting s'apprêtait à signer le chèque, mais le gouverneur lui dit ;

– Votre signature n'a aucune valeur, monsieur... Payez en bank-notes.

L'escroc fouilla dans son portefeuille et en tira une liasse de billets qu'il compta avec lenteur...

– Je n'ai, dit-il, que onze cents livres...

– C'est inadmissible.

– Je vous donne ma parole.

– Oh ! Votre parole, fit le gouverneur, nous savons ce qu'elle vaut... D'ailleurs vous ne nous ferez pas accroire que vous n'avez en tout et pour tout que onze cents livres. Un individu comme vous ne s'enfuit pas avec une somme aussi

modique. Veuillez vider vos poches.

– Mais monsieur...

– Oh ! ne protestez pas... obéissez. Si vous refusez, je vais vous faire fouiller par un de mes agents.

M. Bretting était devenu écarlate :

– Mais... s'écria-t-il, c'est un abus de pouvoir.

– Vous oubliez, monsieur, répartit le Gouverneur, que j'ai ici tous les droits. Je puis faire et ordonner ce que bon me semble. Et la meilleure preuve, c'est que je vous mets en état d'arrestation.

M. Bretting voulut payer d'audace.

– Vous me mettez en état d'arrestation, dit-il, et pourquoi ?

– Pourquoi ? Vous le demandez ?...

– Oui... je vous le demande...

– Eh bien, parce que vous êtes un escroc, et que les escrocs ne trouvent point grâce devant moi.

– Il faudrait prouver...

– J’ai des preuves, monsieur, et des preuves suffisantes... Elles sont là, dans ce dossier qui est sur ma table...

– Je voudrais au moins savoir de quoi on m’accuse ?

– Vous le saurez demain, car j’ai convoqué le Conseil de commerce et les officiers de police judiciaire. Ils vous interrogeront et vous demanderont des comptes. Nous savons quel a été votre rôle dans les diverses sociétés que vous avez montées. Plus de vingt plaintes ont été déposées contre vous depuis quelques heures. De plus nous sommes fixés sur votre identité. Vous ne vous appelez pas Bretting, mais Blasco Péranez... vous êtes un repris de justice.

Cette fois, M. Bretting vit bien qu’il était perdu. Il courba la tête d’un air résigné et ne répondit pas.

– Allons, payez, ordonna le gouverneur.

Cette fois le louche individu ne fit aucune difficulté. Il compta à Laval les quinze cents livres qui lui revenaient. M. Hugo Rochester

vérifia les bank-notes, s'assura qu'elles n'étaient pas fausses, et dit au Parisien :

– Voici, monsieur, l'argent que vous avez justement gagné... Vous avez bien failli ne pas l'avoir, mais de braves gens ont eu l'heureuse idée d'arrêter M. Bretting et de l'amener ici... Sans eux, vous n'auriez jamais été payé... Allons, au revoir, je suis heureux que tout se soit arrangé... Je suis heureux aussi d'avoir pu démasquer un escroc qui déshonorait notre ville.

Le Parisien et Tavernier sortirent après avoir remercié le Gouverneur.

CLIV

En route !

Dans la rue, la première personne qu'ils rencontrent, ce fut Harel.

– Grâce à vous, dit le Parisien au brave garçon, je suis en possession de la somme qui m'était due. Je ne l'oublie pas, et permettez moi de vous offrir deux cents livres.

Harel refusa, mais Laval insista tellement que le brave garçon finit par accepter ce qu'on lui offrait.

Ayant payé sa dette, le Parisien serra la main d'Harel, et partit en compagnie du commandant.

Ils trouvèrent Beaucaire de fort méchante humeur. On venait de s'apercevoir que le moteur ne donnait pas bien et qu'une révision était nécessaire.

C'était à n'y rien comprendre.

Pourtant, Francis et M. Paturel n'avaient pas quitté l'avion une seule minute.

Tout à coup, M. Paturel s'écria :

– Ce sabotage n'a pu se faire que pendant le match de boxe...

– Quel pays ! grogna Beaucaire.

Le Parisien n'était peut-être pas de cet avis, puisqu'il avait réussi à gagner en peu de temps la rondelette somme de quinze cents livres, ce qui, au taux du change représentait pour lui une véritable fortune, fortune qui lui était tombée du ciel, on pouvait le dire. Il est vrai que sur ces quinze cents livres, il en avait abandonné deux cents à Harel. Mais ce qui lui restait était bien suffisant et dépassait, on peut le dire, toutes ses espérances. Jamais, en travaillant, il n'eût pu amasser pareil pécule. Mais Laval avait bon cœur et il avait décidé que Francis profiterait, lui aussi, de cette fortune.

Enfin le moteur fut réparé. L'avarie était bien moins grave qu'on ne le supposait.

– Allons ! dit Beaucaire qui était maintenant plus calme, en route !...

Au moment où l'on allait s'envoler, le Parisien aperçut dans la foule qui entourait l'avion, le chef de police Plattow, celui qui s'était si mal conduit envers le commandant et envers lui.

Il l'interpella :

– Eh, là-bas, le gros plein de soupe, ça ne vous a pas réussi de vouloir faire acte d'autorité... Le Gouverneur vous a déplacé. C'est bien fait, maintenant, vous allez vous diriger vers un pays qui, paraît-il, n'a rien d'agréable. Quelle culbute ! mon vieux... Ça, c'est pas de l'avancement, pour sûr, et je crois que votre carrière est sérieusement compromise. Ma foi, ce n'est pas moi qui vous plaindrai. Cela vous apprendra à vous associer avec des escrocs... Il devait vous graisser la patte, ce bon M. Bretting, et vous avez dû toucher de jolies sommes...

Le gros chef de police ne savait plus où se mettre.

Bientôt, tous ceux qui l'entouraient le

forcèrent à partir, car ils avaient eu presque tous à se plaindre de lui, et l'homme dut fuir sous les huées de la foule.

– Il n'a que ce qu'il mérite, dit le Parisien. Des individus comme ça, il y en a trop.

Déjà l'avion s'élevait.

– Ah ! s'écria le Parisien, ça fait plaisir de se retrouver dans les airs. J'étouffais dans cette satanée ville où nous n'avons eu que des histoires. Espérons que maintenant nous n'aurons plus affaire à des gredins comme ce Boki et M. Bretting.

– Ne vous plaignez pas, Laval, dit le commandant Tavernier, maintenant vous voilà riche et vous pourrez vous reposer, quand nous serons de retour.

– Oh ! me reposer, non... Moi, je ne puis pas demeurer à ne rien faire.

Le commandant sourit et ajouta :

– Ne perds pas tes bank-notes, surtout.

– Oh ! soyez tranquille, répondit le Parisien, je les garde sur moi.

- C’est le plus sûr moyen de te faire dévaliser.
- Mais... où voulez-vous que je les mette ?
- Dépose-les dans une banque.
- Dans une banque ? Et où en trouverons-nous une ?
- Mais en Australie.
- Je n’ai pas confiance...
- Pourquoi cela ?
- Je ne sais pas...
- Ce sera comme tu voudras, fit Tavernier en riant.

On venait de s’engager sur la mer. Il s’agissait maintenant de franchir le détroit de Torrès et d’atteindre le cap York qui se trouve, comme on sait, à la pointe nord de l’Australie.

Le temps était beau, fort heureusement, le ciel d’une pureté admirable.

– Nous aurons une belle traversée, dit le Parisien.

– Il faut l’espérer, répondit M. Paturel. Le

baromètre est au beau fixe et a plutôt une tendance à remonter.

– Si notre moteur ne nous lâche pas, tout va bien.

– Et pourquoi nous lâcherait-il ? répliqua Francis, il n’a jamais si bien marché.

– Bien sûr, mais c’est un monsieur capricieux.

– Ne nous plaignons pas... Il nous a assez bien servis jusqu’ici.

Il y eut un silence.

– Jamais je n’aurais cru, reprit le Parisien que je viendrais un jour en Australie...

– Tu vois, fit Tavernier, tout arrive.

– Oui, je le vois... mais je ne vous cache pas, que je voudrais déjà voguer au-dessus de l’Amérique du Sud, car la longue traversée que nous aurons bientôt à faire ne me dit rien de bon.

– Allons, pas de ces idées-là. Il faut se dire, au contraire, que tout ira bien.

– Est-ce que nous rencontrerons encore des sauvages en Australie ?

- Dans le Nord, oui...
- Et des sauvages féroces ?
- Je ne sais.

Ce fut M. Paturel qui prit la parole :

– L’Australie, dit-il, est aujourd’hui à peu près civilisée, sauf dans certaines régions où vivent encore des Canaques.

– Oh ! les Canaques, j’ai entendu parler de ces animaux-là, et il paraît qu’ils ne sont pas commodes.

– Ceux que l’on n’a pas encore soumis sont en effet redoutables, mais j’espère bien que nous n’aurons pas affaire à eux.

– Espérons-le... Est-ce qu’ils sont anthropophages ?

– Oui...

– Oh ! Et se servent-ils aussi de flèches et de javelots empoisonnés ?

– Probablement...

– Alors... nous ne sommes pas au bout de nos aventures...

M. Paturel sourit :

– Nous n’avons rien à craindre, dit-il, car nous longerons la côte Est de l’Australie, et là nous ne rencontrerons pas de sauvages... Il n’y a qu’une région dangereuse, c’est celle qui part du cap York et aboutit à Port-Denison, mais nous franchirons vite cette zone dangereuse.

– C’est un plaisir de voyager par un temps pareil, dit le Parisien... Il ne fait ni trop chaud, ni trop froid, et la brise est presque nulle... Regardez comme la mer est belle... elle est d’un bleu merveilleux... Vrai, nous ne mettrons pas long temps à atteindre la côte. D’ailleurs, elle doit être toute proche.

– Toute proche, répondit Tavernier... oh ! n’exagérons pas... deux cents kilomètres environ.

– Bah ! qu’est-ce que cela, quand on est à bord d’un appareil comme le nôtre ! Ah ! c’est égal... quelle belle invention que l’aéroplane. Il y a une trentaine d’années, si l’on avait osé prétendre que l’on marcherait un jour à travers les airs à la vitesse de cent cinquante kilomètres à l’heure, on vous aurait ri au nez... et pourtant c’est arrivé, qui

sait même si dans une dizaine d'années on ne rira pas des engins d'aujourd'hui.

– C'est vrai, fit le commandant. Le progrès est sans cesse en marche... Quand on a inventé les chemins de fer, il y avait des gens instruits qui ne voulaient pas croire que la vapeur pût traîner des wagons... M. Thiers lui-même qui n'était cependant pas un imbécile, ne croyait pas à l'avenir des chemins de fer...

– Je me rappelle, répliqua le Parisien, que dans une publication que je lisais autrefois et qui s'appelait le *Tour du Monde en Aéroplane*, l'auteur parlait d'avions qui faisaient du cent quatre-vingts à l'heure, et cela faisait sourire. On disait : « Quelle belle imagination ils ont, ces romanciers... ils ne doutent de rien ».

– Souvent, dit le commandant, les romanciers ont été des précurseurs... Ils ont lancé une idée que l'on croyait irréalisable, et qui pourtant, avec le temps, est devenue une réalité. Qui aurait cru autrefois aux sous-marins, aux avions, à la télégraphie sans fils, au phonographe, à la photographie en couleurs ?

– C’est vrai... Et aujourd’hui, tout cela semble naturel ; on s’étonne même que toutes ces belles inventions n’aient pas été mises en pratique plus tôt... Tenez, je voudrais avoir vingt ans de plus pour voir ce que le progrès nous aura apporté... Peut-être bien que dans trente ans, on arrivera à communiquer avec les planètes !

– Oh !... Cela n’est pas certain, mais enfin, on ne peut pas affirmer que c’est impossible... Tout arrive...

– Croyez-vous, commandant, demanda Francis, que les planètes soient habitées ?

– Je ne puis répondre catégoriquement à cette question, mon enfant. Certains savants prétendent que des planètes comme Vénus et Mars contiennent peut-être des êtres vivants qui ne sont pas très différents de nous, mais on n’a aucune certitude à cet égard... Pour moi, il ne me semble pas impossible qu’il y ait d’autres mondes que le nôtre, mais ceux qui les habitent ne doivent pas être conformés comme nous...

– J’ai lu autrefois à l’école un beau livre intitulé le *Docteur Oméga* dans lequel il était

question du voyage de trois Français dans la planète Mars... c'était joliment intéressant, je vous assure, et mes camarades et moi avons été enthousiasmés par ce livre que je voudrais bien relire encore...

– Je l'ai lu aussi, dit le Parisien, et j'ai été comme toi émerveillé des jolies aventures qu'il contient... notre instituteur, quand nous avons été sages, nous en lisait souvent un ou deux chapitres...

Il y eut un silence.

Ce fut le commandant qui reprit :

– La nature nous révèle peu à peu ses mystères et nous devons nous attendre à voir et à apprendre des choses extraordinaires. Le génie humain est sans cesse en travail... Pendant que les foules s'amuse et cherchent à jouir de la vie le plus possible, des savants que l'on ne connaît pas encore travaillent avec acharnement dans le silence du cabinet... Oui, nous verrons je crois, avant peu, des choses qui nous étonneront.

– Des avions qui marcheront sans essence, dit

le Parisien...

– Peut-être... car je sais que l'on s'occupe de remplacer l'essence par l'air comprimé.

– Quand on aura trouvé cela, on ne craindra plus les incendies à bord... et l'avion électrique est-ce qu'on n'y songe pas aussi ?

– Peut-être...

– J'ai entendu dire, là-bas, quand j'étais en Russie, qu'un inventeur avait lancé un avion qui marchait sans moteur... et il paraît même que ça ne fonctionnait pas trop mal...

– Oui, fit le commandant, je sais ce que tu veux dire, mais ce genre d'avion n'est pas appelé, je crois, à révolutionner l'aéronautique. Il servira de base à une nouvelle invention, à un perfectionnement, mais ce sera tout... L'avion sans propulseur n'est pas appelé à tout bouleverser. C'est du moins mon avis, mais il ne faut rien affirmer, car nous vivons actuellement en plein inconnu.

CLV

Minutes d'angoisse

Francis qui était avide de s'instruire s'apprêtait à poser une nouvelle question au commandant, quand on remarqua tout à coup que le moteur avait des ratés...

– Oh ! oh ! fit le Parisien, ça ne tape plus régulièrement.

– En effet, répondit le commandant. Francis semblait inquiet...

Quelques minutes s'écoulèrent. Parfois le moteur semblait reprendre, puis il se remettait à battre par à-coups, ce qui est toujours de mauvais augure...

– Ce sont les bougies qui donnent mal, dit Francis...

– Je crois, ajouta Tavernier, que nous allons

être obligés d'amerrir.

– Bah ! fit Laval, la mer est belle, nous ne serons pas secoués... Notre carlingue a été réparée, et peut maintenant tenir le coup... Il suffît que le moteur de secours qui actionne notre petite hélice ne nous fasse pas de blagues...

Cependant, le moteur s'était remis à ronfler de façon normale.

– Fausse alerte, dit le Parisien... J'aime autant cela.

– Moi aussi, murmura Francis.

– Nous ne serons pas obligés de transformer notre avion en hydroplane...

Le Parisien avait à peine achevé ces mots que le moteur s'arrêtait net. L'aéro se mit à piquer vers la mer, avec une rapidité folle, et sans l'adresse de Beaucaire, il se fut écrasé sur l'eau. Il s'y posa un peu brutalement, il est vrai, mais sans avaries...

– Cristi, quelle secousse, s'exclama le Parisien... J'ai cru que tout allait se détraquer... mais y a pas trop de bobo... Un ridoir a cédé,

c'est tout...

On mit en marche le moteur de secours qui fonctionna normalement. Francis se mit à réparer...

– Ce ne sera rien sans doute, dit Laval.

– Espérons-le, répondit le commandant.

– En tout cas, nous ne sommes pas bien loin de la côte.

– Oh !... si... à cent kilomètres au moins.

– Ah ! tant que ça... vous êtes sûr ?

– Oui...

– Avec notre petit moteur, nous mettrions bien deux jours pour atteindre la terre...

Tavernier ne répondit pas...

Francis, perché sur l'avant de l'appareil s'occupait à réparer, et Beaucaire le regardait.

– Nous allons bientôt repartir, dit le gosse.

– Tant mieux, fit Beaucaire, car nous avons assez perdu de temps comme cela...

Soudain, le gosse poussa un cri...

Un énorme requin venait de sauter près de lui, et avait failli le happer.

L'enfant terrifié se rejeta vivement dans la carlingue.

CLVI

Vers l'Australie

Laval avait pris son fusil. Quant à Francis, affolé, il avait vivement sauté dans la carlingue. Un autre requin bondit jusqu'au plat bord du cockpit.

– Attention ! dit le commandant... Chargeons nos carabines avec des balles explosives, car les balles ordinaires ne feraient que glisser sur la peau de ces squales.

Cet ordre fut rapidement exécuté...

Le premier requin qui se montra fut reçu de la belle façon... Un autre eut le même sort. On en tua jusqu'à cinq.

Les balles explosives faisaient merveille. Les requins éclataient pour ainsi dire sous l'effet de l'explosion, mais ces bêtes ont la vie tellement

dure qu'elles continuaient encore à nager, sanglantes et à demi déchiquetées.

Certaines même, qui étaient parvenues à se remettre sur le dos, ouvraient d'énormes mâchoires, comme si elles voulaient encore saisir quelque proie.

– Hein, mon petit Francis, tu l'as échappé belle, dit le Parisien. Il était moins cinq. Un rien, et tu te faisais happer par un de ces vilains animaux... Mais tranquillise-toi, maintenant, ils ne reviendront pas...

Laval se trompait. Bientôt, deux énormes squales reparurent, et l'un d'eux bondit jusqu'à la carlingue, mais une balle explosive le fit éclater comme une outre. Quant au second, on le manqua deux fois, mais on finit pas en avoir raison.

L'hydravion entraîné par son petit moteur de secours continuait d'avancer à faible allure...

– Je crois, dit Francis que maintenant, je puis continuer ma réparation.

– Oui, vas-y, répondit le Parisien... sois tranquille, je veille, et le premier requin qui

montrera sa tête fera le saut final en cinq secs...

Le jeune apprenti n'était pas encore très rassuré. Cependant il fallait réparer à tout prix. Francis s'y employa courageusement. Au bout de trois quarts d'heure de travail, il avait terminé, et l'on pouvait se remettre en route. Enfin, l'avion quittait la surface des eaux pour s'élever de nouveau dans les airs.

– Nous atteindrons bientôt l'Australie, dit le Parisien... Je ne suis pas fâché de voir un peu cette contrée-là. Est-ce qu'elle est aussi sauvage que certaines îles de Java et de Sumatra ?

– L'Australie septentrionale que nous allons bientôt apercevoir, répondit M. Paturel est un large désert qui contient des richesses minérales assez abondantes.

La principale ville est Palmerston. L'Australie a été presque entièrement explorée et cette exploration commença aussitôt après l'établissement de la colonie pénitentiaire de Botany-Bay, mais c'est en 1833 seulement que furent franchies les Montagnes Bleues. En 1840, Eyre, après avoir étudié la stérile terre de Nuyts,

essaie en vain de traverser le continent du sud au nord, tandis que l'Allemand Leichardt reconnaît les territoires du nord-est. Il essaie ensuite de traverser le continent d'est en ouest, mais disparaît dans les déserts de l'Australie centrale et personne n'a pu déterminer en quel endroit il succomba. L'Australie est très montagneuse et possède aussi d'immenses savanes où croissent des forêts d'accacias, de casnarinas, et d'eucalyptus de taille souvent gigantesque, pouvant atteindre cent cinquante mètres de hauteur. Dans ces forêts existe une végétation composée de fleurs sèches dites immortelles. Dans d'autres endroits croissent d'énormes buissons que l'on désigne sous le nom de Bushes.

– Ces forêts doivent contenir des animaux féroces ? demanda Francis.

– Les animaux qui peuplent le territoire australien, reprit M. Paturel sont les chiens sauvages dits dingos, l'ours, les kangourous, les couscous tachetés. Ces dernières bêtes sont très méchantes et n'hésitent pas à attaquer l'homme. On rencontre aussi nombre d'oiseaux dans les

forêts : l'oiseau-lyre, le perroquet, le pigeon, l'émen.

– Et il n'y a pas de reptiles ?

– Si... dans le nord, il y a des crocodiles. Il y a aussi de nombreux serpents venimeux.

– Nous tâcherons de les éviter, dit le Parisien, qui, on se le rappelle, avait une peur bleue des serpents...

L'avion se rapprochait de terre. Comme il volait à faible altitude, on apercevait parfaitement sur la mer des récifs de corail. Au loin, le long de la côte s'élevaient des montagnes grises du plus farouche aspect.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, ça n'a pas l'air très gai là-bas... Si tout le paysage est comme ça, nous n'aurons pas un bien joli spectacle sous les yeux...

– Nous trouverons plus loin des forêts et des plaines verdoyantes, dit M. Paturel.

– Vous êtes déjà venu par ici ?

– Non... jamais.

– Cependant vous semblez connaître merveilleusement le pays.

– Ce que j’en sais je l’ai appris dans les livres, mais depuis quelques années, l’Australie a été visitée par de nombreux explorateurs et il se peut que les renseignements que je possède ne soient pas très exacts...

– Ne m’avez-vous pas dit qu’il y avait des Canaques dans ces régions ?

– Oui... il y en avait, et il doit y en avoir encore.

– Ils ne doivent pas être très hospitaliers ces gaillards-là...

– Certaines tribus sont à peu près civilisées, mais il en est d’autres qui sont, paraît-il, demeurées à l’état sauvage...

– Alors, il ne ferait pas bon tomber sur celles-là... Mais vous verrez que la guigne nous les fera rencontrer.

– Il faut espérer que non...

CLVII

Le « penyaki »

L'avion venait de quitter la mer, et survolait maintenant des pics abrupts sur lesquels on apercevait des nuées d'oiseaux...

– Ce n'est toujours pas le gibier qui manque par ici, dit le Parisien...

– Oui... répliqua M. Paturel, mais ce gibier-là ne vaut rien. Les oiseaux que nous apercevons sont des oiseaux de mer dont la chair est coriace et huileuse... Nous trouverons mieux dans l'intérieur des terres...

– Vous croyez ?

– J'en suis sûr... Il y a en Australie de merveilleux pigeons et d'autres volatiles appelés notous qui pourraient figurer sur la table des plus gourmets.

– Nous essayerons de descendre quelques-uns de ces oiseaux... et je pense que M. Beaucaire ne s’y opposera pas, car nos estomacs commencent à se fatiguer des conserves...

– Nous verrons, dit Tavernier, mais nous devons user de prudence, car le pays peut être dangereux...

– Oh ! bien sûr... On ne se risquera que lorsque l’on verra que l’on peut descendre à terre sans danger.

Le commandant sourit...

M. Paturel qui n’aurait pas été fâché, lui non plus, de déguster une aile de volaille rôtie, crut devoir faire remarquer que la région nord de l’Australie était presque inhabitée et que, par conséquent, on ne risquait pas de faire de mauvaises rencontres...

– C’est possible, fit Tavernier, mais nous avons déjà perdu trop de temps, et Beaucaire ne s’arrêtera pas de sitôt.

– À moins que le moteur ne l’y force, dit Laval.

– Espérons que la panne n'est pas à craindre...

– Oh ! non... certainement, affirma Francis. Entendez comme le moteur bat régulièrement... Jamais il n'a si bien marché...

C'est presque toujours au moment où l'on se croit le plus tranquille qu'il survient quelque incident... À peine avait-on atteint l'Australie, depuis une demi-heure, qu'il fallut atterrir bien que l'endroit fût peu propice. On se trouvait en effet au-dessus d'une vallée parsemée de roches grises qui affectaient les formes les plus étranges. Avec son adresse habituelle, Beaucaire parvint à se poser sur le sol sans trop de heurts. Francis se mit aussitôt à réparer... L'endroit où l'on avait atterri était des plus sinistres et il y régnait une odeur épouvantable.

– Ça « cocotte » joliment par ici, dit le Parisien... Il doit y avoir dans les environs des tas de bêtes crevées.

L'odeur devenait insupportable et les aviateurs furent obligés d'attacher leurs mouchoirs sur leurs visages.

Laval monta sur un rocher pour inspecter un peu les environs, et ne tarda pas à descendre en disant :

– Oh mes amis, c’est affreux... venez voir... dans le ravin qui se trouve près d’ici, il y a des tas de cadavres... Des cadavres de nègres.

Les aviateurs montèrent eux aussi sur le rocher et aperçurent des corps en décomposition qui jonchaient le sol... Un peu plus loin, ils virent des malheureux qui se traînaient sur les genoux, et qui faisaient peine à voir.

– Ne restons pas ici, dit Beaucaire...

Et s’adressant à Francis :

– C’est réparé ?

– Oui, patron, je termine à l’instant.

– Alors, en route ! car nous pourrions bien, en demeurant trop longtemps ici, contracter la maladie qui règne sur cette région...

Tous remontèrent vivement à bord et quelques minutes après planaient au-dessus de l’affreux charnier...

– Ce doit être la peste qui a tué tous ces malheureux, dit le Parisien.

– Non, répondit M. Paturel, c'est une maladie assez commune sur certains points de l'Australie et que l'on appelle « penyaki ». Elle n'a d'autre cause que l'influence délétère des miasmes paludéens. La décomposition des matières végétales par les eaux stagnantes produit cette maladie.

– Mais je ne m'explique pas pourquoi, dit le Parisien, des gens s'obstinent à vivre dans une contrée aussi dangereuse.

– Les malheureux dont nous avons aperçu les cadavres avaient sans doute été envoyés dans cette région pour travailler à combler ces marais pestilentiels. Perdus dans un désert immense, loin de toute agglomération, privés aussi de moyens de communication, ils n'ont pas pu fuir cette vallée maudite.

– Que l'on peut appeler la Vallée de la Mort.

– Oui, c'est le nom qui lui convient, en effet...

– Pourvu que nous n'ayons pas contracté les

germes de cette maladie.

– Non... nous sommes restés trop peu de temps à terre...

– Heureusement... voyez-vous que notre avion soit transformé en infirmerie...

– Nous n'avons pas cela à craindre...

– Est-ce que toute l'Australie est aussi malsaine ?

– Non... nous allons bientôt rencontrer des régions verdoyantes où circule un air salubre.

– Ah ! ça n'est pas malheureux... Mais voyez donc là-bas, dans le ciel, ce grand nuage bizarre.

– Ce que vous prenez pour un nuage, ce sont des oiseaux.

– Des oiseaux ?

– Oui, des vautours qui attirés de fort loin par l'odeur des cadavres en décomposition viennent se repaître de cette chair corrompue...

– Les oiseaux ont donc de l'odorat ?

– Il faut le croire, car chaque fois qu'il y a des cadavres en quelque endroit, on voit apparaître

les oiseaux carnassiers...

– Il est fort heureux que ces vautours ne se soient pas trouvés sur notre route, car nous n'aurions pu leur résister et notre hélice se serait certainement brisée contre eux.

– Il n'est pas besoin d'un choc aussi formidable pour briser une hélice...

On avait dépassé les grands rochers gris et l'on apercevait maintenant derrière eux de grands lacs couleur de plomb qui couvraient une surface énorme.

– Voici, dit M. Paturel, les marais pestilentiels qui sèment la mort dans ces parages...

– Bien entendu, fit le Parisien, il ne doit pas y avoir de poisson dans ces eaux.

– Il y a certainement des crocodiles.

– Brr ! voilà encore des bêtes qui ne me reviennent pas... À terre, on peut encore les éviter mais dans l'eau c'est impossible... Dieu qu'il y a de vilains animaux sur cette terre... Les crocodiles, les serpents est-ce que ça devrait exister !

CLVIII

Désagréable surprise

Le paysage s'était entièrement modifié. On survolait maintenant une forêt verdoyante d'où montait une délicieuse fraîcheur... Ça et là, le ruban argenté d'un cours d'eau scintillait entre le feuillage.

– Oh ! oh ! ça devient gai, par ici, dit Laval... Ce paysage est ma foi charmant... Il ne doit pas y avoir de miasmes pernicieux par ici.

– C'est probable, répondit M. Paturel, mais il pourrait bien y avoir des arbres qui dégagent des effluves pernicieux...

– Vous croyez ?

– Je crois ce que j'ai lu...

– Il y a donc des arbres dangereux qui peuvent donner la mort ?

– La mort, non, mais de violents maux de tête. Ce n'est pas bien dangereux...

– J'ai entendu dire que dans l'Amérique du Sud, il y a un arbre qui tue ceux qui se reposent sous ses feuilles...

– Oui, cet arbre c'est le mancenillier, mais il a été reconnu qu'il n'était nullement dangereux. Peut-être l'odeur qui s'en dégage peut-elle occasionner des migraines, mais c'est tout.

Cette conversation fut brusquement interrompue par un silence impressionnant. Le moteur venait de s'arrêter tout à coup et l'avion piquait vers le sol avec une rapidité folle. Beaucaire parvint à le redresser, à planer, et atterrit enfin dans une plaine bordée d'un côté par de grands arbres, de l'autre par une rivière remplie de plantes aquatiques.

– Pas d'avaries ? demanda Tavernier.

– Non, répondit Beaucaire, mais c'est une vraie chance. Décidément, je ne sais ce qu'a notre moteur... il est devenu par trop capricieux... quand on entreprend un raid comme le nôtre, il

faudrait avoir un appareil muni de deux moteurs...

– Ce serait en effet une sage précaution, mais puisque nous n'en avons qu'un, il faut bien nous en contenter. D'ailleurs, la panne est réparable.

– Je veux le croire, car il ne serait pas gai de rester ici...

Francis consulté se montrait assez inquiet. Il ne pouvait rien dire avant d'avoir inspecté le moteur.

Au bout d'un quart d'heure il déclara :

– Je vois ce que c'est... dans une demi-heure, nous repartirons.

Un soupir de soulagement accueillit ces paroles.

– Je ne suis pas mécanicien, dit Laval, mais je crois, qu'un moteur c'est comme un être humain... ça a de temps en temps besoin de se reposer un peu...

Tout en parlant, Laval avait fait quelques pas en avant.

– Ne t'écarte pas de l'avion, lui dit Tavernier.

– Oh ! ne craignez rien, commandant, je suis prudent. Tenez, voici une belle forêt, il doit y avoir du gibier là-dedans, eh bien, je n'ai même pas l'envie d'aller y faire un tour, bien que je sois sûr que j'y rencontrerais de jolis volatiles qui constitueraient un excellent repas... Non, ne craignez rien, je ne tiens pas à tomber encore une fois entre les mains des sauvages... Je vais même prendre mon fusil, car il se pourrait qu'un affreux iroquois surgisse tout à coup de derrière ces arbres.

Et le Parisien revenant vers l'aéro, y prit son Winchester. Il en examina la batterie, s'assura qu'il était chargé, puis, l'arme au bras, s'approcha de la rivière qui coulait entre les roseaux en faisant entendre un léger clapotis.

– Il fait tout de même bon ici, dit-il...

Une voûte de feuillage s'offrait à lui. Il s'y engagea.

– Laval ! appela Tavernier.

– Ne vous tracassez pas, commandant, je

m'arrête ici... Tenez, je vais m'asseoir sur cette pierre.

Il s'assit en effet, mais se releva presque aussitôt en poussant un cri.

M. Paturel et le commandant étaient accourus.

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Tavernier...

– Là... là, tenez, fit le Parisien, dont la main tremblait... vous ne voyez pas ?...

Et comme ses amis demeuraient étonnés :

– Regardez bien... je m'étais assis là-dessus... J'avais pris cela pour une pierre... eh bien, c'est un crocodile.

C'était en effet un crocodile sur lequel le malheureux Laval venait de s'asseoir, un crocodile qui dormait, allongé sur le sable.

L'affreux animal, réveillé maintenant, rampait lentement regardant les aviateurs de ses petits yeux obliques. Le Parisien remis de son émotion, fit feu sur la bête, mais celle-ci bien qu'elle eût été atteinte continuait d'avancer... Laval tira de nouveau, mais sans plus de succès... Les balles glissaient sur la carapace du crocodile...

Ce fut Tavernier qui l'abattit en lui logeant une balle dans la gueule... Cependant les coups de feu avaient réveillé d'autres crocodiles qui dormaient au bord de la rivière... Bientôt, les aviateurs et leur aéro furent entourés d'horribles hydrosauriens qui se rapprochaient de plus en plus. Il était impossible de les tuer tous... Il n'y avait qu'une solution, partir, mais le moteur n'était pas réparé. Jamais peut-être nos amis ne s'étaient trouvés dans une telle situation. Ils avaient grimpé dans l'aéro et de là continuaient à faire feu sur les assaillants, mais ceux-ci allaient sans doute grimper à bord en s'aidant des roues de l'appareil puis des ailes.

– Attendez, dit le Parisien... nous allons leur jouer un tour dont ils se souviendront.

Il prit un bidon d'essence, le déboucha vivement et alla en répandre le contenu à une vingtaine de mètres autour de l'appareil... Cela fait, il remonta vivement à bord, après avoir enflammé le liquide... Les crocodiles effarés et quelque peu grillés, car certains s'étaient déjà engagés sur la ligne de feu, se dirigèrent en hâte

vers la rivière où on les entendit plonger avec un bruit mat.

– Ça y est, s'écria Laval, nous voilà débarrassés de ces affreuses bêtes... Voyez, c'était pas plus malin que ça.

LIX

La surprise

Les crocodiles avaient fui, en effet, mais la nuit venait et le moteur n'était toujours pas en état... L'inquiétude des aviateurs redoubla... Tant qu'il avait fait jour, on avait pu tenir en respect les crocodiles, mais comment s'en défendre, quand l'obscurité serait complète ? Pour comble, le moteur avait besoin d'une réparation qui demanderait au moins quatre ou cinq heures de travail.

– Il ne nous manquait plus que ça, dit Beaucaire qui était de fort méchante humeur... J'ai bien envie, quand nous serons arrivés à Melbourne, de tout abandonner et de regagner l'Europe par le bateau...

– Ne te décourage pas, répondit Tavernier... à

Melbourne, nous pourrons faire à notre moteur les réparations dont il a besoin. Il n'est pas si malade que ça, après tout. Abandonner la partie, non, cela n'est pas possible. Que penserait-on de nous ?... Et nos concurrents qui nous précèdent, et ne sont peut-être pas si loin que nous le supposons. Allons, de l'énergie, que diable !... Je t'avouerai que cela m'étonne beaucoup de t'entendre parler ainsi...

– Que veux-tu ? À l'impossible nul n'est tenu.

– Il n'y a encore rien d'impossible. Notre moteur nous donne des ennuis, c'est vrai, mais Francis qui est cependant un bon petit mécanicien, affirme que l'avarie n'est pas si grave que cela. Voyons, Beaucaire, tu ne voudrais cependant pas abandonner la partie à moitié chemin.

– Oh ! nous ne sommes pas encore à moitié chemin.

– Possible, mais nous avons déjà parcouru, il me semble une jolie bande de terrain. Aie confiance. Moi, je ne désespère pas...

Beucaire serra la main de Tavernier, en disant :

– Tu as raison, je dis des bêtises, mais avoue que c'est tout de même rageant d'être ainsi immobilisé. Suppose que cela nous arrive sur le Pacifique...

– Ne parlons pas de cela, Beaucaire... Nous n'y sommes pas encore sur le Pacifique... Quand nous serons prêts à nous y engager, nous verrons ce qu'il conviendra de faire, mais pour moi, notre moteur tiendra bon... et jusqu'au bout.

– Puisses-tu dire vrai...

– Mais oui... tu verras...

Beucaire eut un imperceptible haussement d'épaules et alla regarder Francis qui travaillait à la lueur d'une petite lampe électrique.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Ça va, commandant, répondit le gosse, ne vous impatientez pas. J'ai vu ce que c'était... C'est moins grave que je ne le supposais.

– Il n'y a aucun organe essentiel de détraqué ?

– Non... un peu de jeu, c'est tout, et il faut que je resserre quantité d'écrous... De plus, la distribution d'huile se fait mal, mais c'est facilement réparable.

– Hâte-toi.

– Je vais le plus vite possible, patron...

– Quand crois-tu que nous pourrons repartir ?

– Dans deux heures au maximum...

– Bien...

De crainte que les crocodiles ne tentassent une nouvelle attaque, les aviateurs demeuraient dans l'appareil. Le Parisien qui s'était institué « veilleur » braquait de temps à autre le feu du projecteur sur le sol et sur l'entrée de la forêt...

Parfois, il se livrait à des réflexions, car l'incorrigible bavard ne pouvait rester dix minutes sans parler.

Tout à coup il prit le commandant par le bras :

– Je ne sais si j'ai la berlue, dit-il, mais il me semble apercevoir quelque chose qui remue, là, à droite, près des arbres...

Le commandant regarda mais ne vit rien.

– Tu dois te tromper, dit-il.

– Tant mieux ! mais voyez-vous, les aventures que nous avons eues m’ont rendu prudent... Je le suis même un peu trop, peut-être, mais excès de précautions ne nuit pas.

Il y eut un silence. Le Parisien faisait toujours marcher le projecteur à intervalles rapprochés.

– Oh ! cette fois, dit-il, je ne me trompe pas, j’ai bien vu une tête. Je ne sais si c’est un homme ou un animal... regardez... on le voit encore.

Cette fois Tavernier avait vu.

– Oui, tu as raison, dit-il...

Beucaire avait entendu.

– Qu’arrive-t-il encore ? demanda-t-il...

– Je ne sais, répondit le commandant, mais je crois qu’il faut se tenir sur ses gardes.

Tous les aviateurs ainsi que M. Paturel s’étaient emparés de leurs fusils.

Le Parisien dirigea la lueur du projecteur vers l’endroit où avait eu lieu l’apparition, mais on ne

vit plus rien. Et cependant, un danger menaçait... mais lequel ? Étaient-ce des sauvages ou des animaux qui guettaient les aviateurs. Rien n'est plus terrible que l'incertitude. On se sent épié, on a conscience qu'un ennemi s'apprête à bondir sur vous, mais on ne sait comment les choses vont tourner... L'attaque sera-t-elle immédiate ou mettra-t-elle longtemps à se déclencher ?

En plein jour, on peut encore prévoir, se préparer, mais que faire quand on se trouve en pleine obscurité et que les assaillants peuvent vous surprendre du côté où on ne les attend pas.

Maintenant le Parisien faisait aller son projecteur à droite et à gauche. La lueur balayait le sol, les arbres, les roseaux de la rive, mais rien de précis ne se dessinait sous ce scintillement lumineux. Tout était silencieux. Parfois les feuilles bruissaient doucement sous la brise, et c'était tout.

Les aviateurs s'énervaient. Laval parlait déjà de descendre et d'aller en reconnaissance, mais ses compagnons le retinrent.

– Tu n'es pas fou, lui dit le commandant... Tu

veux donc encore qu'il t'arrive quelque aventure ? Reste ici... nous allons bien voir. Si vraiment nous avons affaire à des ennemis, ils vont bien se décider à donner signe de vie...

Cependant les minutes s'écoulaient et rien ne se produisait. On avait beau fouiller l'obscurité avec le projecteur, on ne voyait que du sable, des roseaux, des arbres et des feuilles.

Comme il arrive souvent, en pareil cas, les aviateurs finirent pas croire qu'ils avaient été le jouet d'une illusion.

La nuit le moindre objet prend quelquefois forme humaine.

– Nous nous serons trompés, dit Tavernier... Ce que nous avons pris pour une bête, c'était peut-être un trou noir dans le feuillage... ou quelque souche, quelque tronc d'arbre...

– Espérons-le, fit Beaucaire, car il ne manquerait plus que nous eussions encore à livrer combat...

– En tout cas, remarqua le Parisien, si vraiment il y a des hommes dans cette forêt, ils

ne semblent guère disposés à nous attaquer... Nous leur faisons peur, cela est certain. Les gens d'ici ne doivent pas voir souvent d'aéros ni de lumière électrique... Ils doivent être tellement effrayés qu'ils n'osent pas approcher...

Ces mots étaient à peine prononcés qu'un choc sourd retentissait contre la carlingue...

– Oh ! oh ! fit le Parisien... qu'est-ce que cela ?

Un nouveau choc ébranla l'aéro.

Cette fois, le doute n'était plus possible, l'attaque commençait. À quels ennemis avait-on affaire ?...

Un morceau de bois de forme bizarre tomba dans l'avion... Laval ramassa l'objet. C'était une sorte de faucille en bois garnie de fer à ses deux extrémités...

CLX

Le feu !

M. Paturel dit à ses amis :

– C’est une arme canaque...

D’autres faucilles furent lancés contre l’aéro.

– Tout de même, dit le Parisien, nous n’allons pas nous laisser bombarder ainsi sans riposter... Tirons du côté de la forêt, c’est de là que partent ces maudits engins.

Les aviateurs firent feu tous à la fois. Ils entendirent des cris, puis des hurlements, et tout rentra dans le silence.

– Je crois que la leçon aura servi à quelque chose, fit Tavernier.

– Oui, répliqua Laval, ces messieurs m’ont l’air d’en avoir assez. Nous avons certainement

dû en moucher quelques-uns.

– C'est probable.

– Si nous leur envoyions encore une décharge.

– Non, inutile de gaspiller nos munitions... attendons...

L'ennemi ne donnait plus signe de vie.

– Je crois, dit le Parisien, que maintenant nous pouvons être tranquilles...

– Qui sait ? répondit Beaucaire... Ceux qui nous ont attaqués ont été surpris, mais ils peuvent se ressaisir...

– Attendez, je vais de nouveau faire marcher le projecteur.

– Non, dit Tavernier, attends...

Beucaire s'adressa à Francis qui, à la lueur de la petite lampe électrique, travaillait toujours au moteur.

– Sommes-nous prêts à repartir ? demanda-t-il.

– Dans dix minutes, patron, répondit le gosse dont la voix tremblait un peu.

– Bien... hâte-toi. Il est plus prudent de déguerpir... Car, ici, en pleine nuit, on ne sait ce qui peut arriver...

– À mon avis, dit Laval, les sauvages ne tiennent pas à se faire envoyer de nouveaux pruneaux. Ils doivent courir maintenant à travers bois, comme des fous. En voyant l'aéro, ils ont cru que c'était un animal inoffensif, mais quand ils ont vu comment il ripostait, ils sont partis sans demander leur reste. Ils ne reviendront pas, vous pouvez en être sûr...

– Espérons-le, murmura Beaucaire.

Les aviateurs espéraient s'envoler bientôt, mais le moteur est un animal capricieux. C'est presque toujours au moment où on lui demande un effort qu'il refuse de partir. Ce fut ce qui arriva.

À la minute où Beaucaire prit le volant, l'appareil au lieu de céder à l'impulsion de son pilote demeura immobile. Il fallut se remettre au travail.

– Surveillez bien les alentours, dit Beaucaire...

– N’ayez crainte, répondit le Parisien, nous ouvrons l’œil, patron.

Tavernier, M. Paturel et Laval empoignèrent de nouveau leurs fusils, et on recommença à faire marcher le projecteur. Les sauvages ne donnaient plus signe de vie.

– Ils ne reviendront pas, vous verrez, dit Laval... Notre petite fusillade les a refroidis, et ils ne montreront plus leurs vilaines figures...

Le Parisien avait parlé trop tôt. Certes, les sauvages ne tenaient pas à essayer une nouvelle fusillade, mais ils n’avaient point pour cela renoncé à l’attaque. La tribu à laquelle les aviateurs avaient affaire était celle des Siwahs, une redoutable tribu tout à fait sauvage et demeurée anthropophage.

Elle se composait d’une trentaine d’hommes seulement dont le chef, un vieillard des plus cruels, n’avait jamais pu être capturé par les gens envoyés à sa recherche.

Il vivait avec ses hommes et quelques femmes dans une forêt profonde ; ils habitaient des

terriers creusés sous les roches et où il était impossible de les découvrir.

L'apparition de l'aéro les avait d'abord surpris ; ils avaient cru avoir affaire à quelque bête surnaturelle, et leur premier mouvement avait été de fuir.

Cependant, à la longue, ils s'étaient enhardis et s'étant avancés un peu avaient aperçu les aviateurs.

Persuadés alors qu'ils n'avaient devant eux que des hommes, comme les autres, qui n'avaient rien de surnaturel, ils avaient repris confiance et s'étaient approchés. C'est alors qu'ils avaient lancé sur l'aéro ces faucilles armées de fers pointus aux deux extrémités, et qui sont entre leurs mains des armes redoutables. On a vu comment ils avaient été reçus... Cinq d'entre eux avaient été tués.

Ils avaient alors renoncé à la lutte, mais n'avaient pas pour cela abandonné la partie. Le chef avait réuni ses hommes, leur avait donné de brèves instructions, et bientôt, les broussailles qui précédaient la forêt s'étaient embrasées comme

par enchantement.

Quand les aviateurs virent les progrès que faisait l'incendie, ils voulurent fuir, mais leur moteur ne fonctionnait toujours pas... Ils se virent perdus ! Que faire ?... Pousser l'aéro en avant, c'était inutile, car les flammes commençaient à l'entourer de trois côtés à la fois. Il ne leur restait qu'une chance de salut : c'était de pousser leur appareil dans la rivière qui coulait à quelques mètres.

CLXI

Les roches qui marchent

Cette rivière large de cent cinquante mètres environ n'avait presque pas de courant. Son eau était aussi stagnante que celle d'un lac.

Au prix de difficultés inouïes, les aviateurs réussirent à pousser leur appareil sur l'eau et mirent leur petit moteur de secours en marche.

– Sauvés ! s'écria le Parisien... Ah ! les maudits Canaques, ils ne nous auront pas. A-t-on idée de chameaux pareils qui voulaient nous rôtir comme des poulets. Heureusement que nous avons trouvé cette rivière, sans quoi nous étions cuits. Ils peuvent venir maintenant...

Quand on eut fait environ deux cents mètres, Beaucaire s'arrêta.

– Nous ne pouvons, dit-il, continuer ainsi à

marcher en pleine nuit... Nous ne savons ce que nous allons rencontrer devant nous... Nous pouvons arriver sur des herbes ou sur un fond de cailloux...

On jeta la petite ancre du bord et Francis put se remettre à sa réparation. Quand le jour parut les aviateurs regardèrent autour d'eux... Ils se trouvaient au centre du fleuve... à droite et à gauche croissaient des roseaux. En face, dans le sens du courant, on apercevait des rochers. Le cours d'eau devant rencontrer là un obstacle naturel et se répandre en cascade dans un bassin inférieur...

– Heureusement, dit Tavernier, que nous n'avons pas continué à voguer de nuit. Voyez, nous nous serions jetés en plein sur ces pierres.

– Oh ! fit Laval, le courant n'est pas bien rapide.

– Ici, sans doute, mais il devient de plus en plus rapide à mesure qu'il se rapproche des rochers.

– Pour repartir, dit Laval, nous serons par

conséquent obligés de faire demi-tour.

– Oui, mais nous ne serons presque pas gênés par le courant, et fort heureusement nous avons de l'espace devant nous.

– Et les récifs ?

– On les évitera.

Francis commençait à s'impatienter. Il n'avancait pas dans son travail. À chaque instant, il découvrait une nouvelle réparation à faire. Beaucaire qui se rendait parfaitement compte des difficultés que rencontrait le jeune garçon, évitait de lui donner des conseils !

Le gosse suait à grosses gouttes, car sur ce fleuve où frappaient maintenant les rayons du soleil, la chaleur était étouffante. L'eau avait une couleur de plomb et dégageait une insupportable odeur de vase.

– Il ne doit pas y avoir beaucoup de fond par ici, dit le Parisien.

– Un mètre cinquante environ, répondit Tavernier.

– Ah ! tant que cela... Je ne l'aurais pas cru.

– Il y a même des endroits où l'eau doit être plus profonde...

– En tout cas nous avons assez d'eau pour flotter, c'est le principal... Pourvu que nous puissions nous élever, quand le moteur sera réparé.

– Oui... ce sera facile, car nous avons une grande distance devant nous...

– Ah ! les Canaques !... Ils en feront une tête quand il nous verront piquer vers les airs.

– Oui, plutôt.

Tout en parlant, le Parisien observait le fleuve.

– Oh ! oh ! dit-il... il y a là-bas des rochers gris que nous n'avions pas remarqués... Il faudra tâcher de ne pas aller donner en plein dedans... C'est curieux... il me semble qu'on ne les voyait pas tout à l'heure. Est-ce que l'eau baisserait par hasard ?

– Non, c'est impossible... Ce fleuve n'est point soumis à l'action de la marée... C'est un fleuve intérieur qui doit se jeter dans un lac...

– C'est certain, expliqua M. Paturel... nous

allons bientôt rencontrer de grands lacs qui sont alimentés par quantité de petites rivières...

– Alors, fit le Parisien, j’aurai mal vu ; ces rochers n’ont pas poussé tout d’un coup, n’est-ce pas ? Oh ! c’est de plus en plus curieux... Tenez, ils ne sont plus à la même place... On dirait que le courant les entraîne... Ce ne sont pas des pierres, ce sont sans doute des herbes grises...

Tavernier avait pris sa jumelle et regardait.

Soudain, il eut un geste rapide, et murmura :

– Ah ! par exemple ! il ne nous manquait plus que ça...

– Qu’y a-t-il ? interrogea Laval...

– Ce qu’il y a... ce qu’il y a... Eh bien, ce que nous prenions pour des rochers, ce sont des crocodiles...

– Ils viennent vers nous.

– Oui...

– Ah ! diable !... Ça c’est pas rigolo... Voilà le moment de nous servir de nos balles explosives.

Les crocodiles qui avaient aperçu l’avion

s'avançaient rapidement, laissant derrière eux un long sillage... Laval les compta :

– Un... deux... trois... quatre... six... huit... dix... douze... treize !... Oh ! la lutte sera dure, car ces sales bêtes-là ont la peau comme du fer... Pourvu qu'ils n'arrivent pas à monter à bord... nous serions frais... quel sale pays tout de même... On évite les sauvages pour tomber sur les crocodiles. Nous aurons de la chance si nous nous tirons de là...

Ce disant, il avait pris son Winchester. Les autres aviateurs l'avaient imité.

CLXII

Les hydrosauriens

Les crocodiles avançaient toujours. Ils nageaient en formant le cercle, et l'on apercevait très distinctement leurs gueules rouges glissant à fleur d'eau. De la rive, d'autres se détachèrent et leur nombre s'accrut de minute en minute...

– Ben, vrai, s'exclama Laval, c'est un vrai régiment ! Nous ne viendrons jamais à bout de tous ces monstres-là...

Cependant, à une vingtaine de mètres de l'aéro, les crocodiles s'étaient arrêtés... Cette masse énorme flottant sur l'eau les étonnait sans doute...

Deux ou trois plus audacieux que les autres s'approchèrent, mais ne tardèrent pas à disparaître atteints en pleine gueule par les balles

explosives. Une petite mare de sang se répandit sur le fleuve, s'amincit, puis se fonda dans un remous.

Les hydrosauriens demeuraient toujours à distance. On les voyait aller et venir, se croiser, plonger...

Parfois, ils se frôlaient et il y avait une sorte de grincement sec.

Les aviateurs espéraient toujours que la bande n'oserait pas approcher, mais ils se trompaient. Bientôt les affreuses bêtes s'avancèrent en groupes compacts et ne tardèrent pas à atteindre l'aéro...

Ils ne pouvaient cependant grimper le long de la carlingue, mais il était à craindre qu'ils ne détériorassent les flotteurs.

On leva l'ancre, et l'on mit en marche le petit moteur de secours. L'avion glissa sur les eaux à faible allure, suivi par les crocodiles dont les corps répandaient une odeur nauséabonde. Cependant, plusieurs qui nageaient très vite, ne tardèrent pas à couper la route à l'aéro. L'un

d'eux se prit même dans un des flotteurs, ce qui eut pour effet de faire brusquement virer l'appareil.

Tavernier visa la bête et la tua, mais ce fut toute une affaire pour dégager le corps de l'immonde animal qui était coincé entre deux montants. On y parvint enfin, mais comme on avait été obligé de s'arrêter, il fut très difficile de repartir car les crocodiles, en rangs serrés, formaient sur le fleuve, un véritable barrage.

– Si cela continue, dit Beaucaire au commandant, nous ne sortirons pas de là...

– Je le crains, répondit Tavernier... nous sommes bloqués.

– Ah ! si notre moteur pouvait fonctionner, nous passerions quand même...

– C'est certain, mais il ne fonctionne pas !...

– Si... si... c'est réparé, s'écria Francis... on peut partir...

Et un vrombissement bruyant s'éleva aussitôt. Effrayés, les crocodiles regagnèrent les rives du fleuve. Quelques secondes après, l'aéro quittait la

surface de l'eau, et montait dans les airs.

Il était temps, car les Canaques étaient revenus et postés le long du fleuve s'apprêtaient à attaquer de nouveau les aviateurs.

– Ouf ! quelle suée ! s'écria le Parisien... J'ai bien cru que ce coup-ci nous ne nous en tirerions pas, mais ça y est tout de même... nous sommes parés... Pour notre arrivée en Australie, on peut dire que nous avons été servis à souhait... Ce ne sont pas les aventures qui nous ont manqué... Espérons qu'à présent, nous allons être un peu tranquilles...

– Oui, espérons-le, fit le commandant... mais qui sait ?...

– Je ne me doutais pas, quand j'étais prisonnier en Russie que je verrais un jour des Canaques et des crocodiles... Quant aux Canaques, je ne peux pas trop en parler, car je les ai à peine entrevus, mais les crocodiles je les ai bien vus par exemple, et je ne vous cacherais pas que ces animaux-là me font froid dans le dos.... C'est comme les serpents... Est-ce que vous croyez, M. Paturel, vous qui êtes renseigné sur

tout, que nous rencontrerons encore de ces vilains animaux-là...

– Je le crains... si nous étions en hiver, ce serait autre chose.

– Comment ! il n’y a pas de crocodiles en hiver ?

– Si, mais ils dorment sans prendre aucune nourriture. Cependant, l’été, quand ils sont repus ils peuvent rester de trente à quarante jours sans manger. Ceux que nous avons vus sont de la petite espèce, il y en a d’énormes. Le plus gros est le *crocodilus vulgaris*. Son corps est couvert d’écailles carrées, il offre en dessous un vert olive piqueté de noir. Chez cet animal, tout dénote la force. En effet, ses mâchoires sont énormes, armées de dents tranchantes ; les pattes sont munies de griffes redoutables. Quant à ses écailles, elles sont comme incrustées dans la peau. La voracité de ce reptile est extraordinaire. Vivant surtout dans l’eau, il se nourrit principalement de poisson, mais il attaque aussi les mammifères, les oiseaux et les reptiles assez imprudents pour s’approcher de lui. pendant qu’il

se tient immobile, au milieu des herbes aquatiques, guettant sa proie qu'il ne dévore qu'après l'avoir noyée. Autrefois le crocodile était vénéré surtout par les Égyptiens, mais aujourd'hui tous les peuples lui font une guerre acharnée. Les nègres l'attaquent, pendant qu'il est endormi, et tâchent de le surprendre dans les endroits où il n'a pas assez d'eau pour nager. Ils vont à lui, le bras gauche entouré de cuir, l'attaquent à coups de lance et de sagaie, le percent de plusieurs coups au gosier et dans les yeux, lui ouvrent la gueule qu'ils tiennent sous l'eau jusqu'à ce qu'il soit suffoqué. J'ai assisté, pendant un voyage au Sénégal, à une chasse des plus intéressantes...

– Oh ! racontez-nous ça, M. Paturel...

CLXIII

Quelques anecdotes

Le vieux savant ne se fit pas prier. Il aimait beaucoup d'ailleurs raconter des histoires, et avait même un talent de narrateur vraiment exquis.

– Un jour, dit-il, à quelques milles de Dakar, un nègre nommé Adimi qui était à mon service avait aperçu un énorme crocodile endormi au bord d'une rivière. Il s'en approcha doucement pour ne pas l'éveiller, et lui porta fort adroitement un coup de couteau dans le cou au défaut des os de la tête et des écailles. L'animal blessé se replia sur lui-même, frappa les jambes du nègre d'un coup de queue si violent qu'il le renversa à terre. Adimi se releva vivement et afin de n'avoir rien à craindre de la gueule de l'animal, la lui entoura d'un pagne. Un autre

nègre accourut, et à eux deux, ils tranchèrent la tête du reptile. Cependant, on ne chasse pas partout le crocodile de cette façon. En Égypte, on creuse sur les traces de cet animal un fossé profond que l'on recouvre de branchages et de terre, et ensuite, on pousse de grands cris pour effrayer le crocodile, qui, reprenant aussitôt le chemin du fleuve, passe sur le fossé, y tombe et est bientôt assommé. D'autres peuples attachent une forte corde par une extrémité à un arbre et lient à l'autre bout un crochet et un agneau dont les bêlements attirent le reptile, qui, en se jetant sur l'agneau s'accroche par la gueule. À mesure qu'il s'agite, le crochet pénètre plus avant et on le capture ainsi. Bien que l'on fasse une chasse acharnée au crocodile, cela n'empêche point que ces animaux soient fort nombreux. Adanson, le fameux explorateur, en a vu sur la grande rivière du Sénégal qui étaient réunis en nombre de plus de deux cents à la fois. Ils nageaient, la tête hors de l'eau, et l'on eût dit des troncs d'arbres entraînés par les flots.

M. Paturel se tut un instant, puis reprit :

– Je me rappelle encore qu’au Sénégal, j’ai failli être victime d’un crocodile, mais c’était un crocodile apprivoisé... Je m’étais approché de lui pour l’examiner, car on m’avait affirmé qu’il n’était pas dangereux quand tout à coup il chercha à me saisir la jambe... Je n’ai pas besoin de vous dire, n’est-ce pas ? que je m’éloignai de lui, le plus vite possible... Ceci prouve, en tout cas, que le crocodile n’est point susceptible de s’apprivoiser, quoi qu’en disent certains savants. C’est un animal stupide et cruel.

– Qui n’a aucune raison d’exister, fit le Parisien.

– Si... car il nous fournit en excellent cuir avec lequel on fabrique des chaussures, des portefeuilles et des cartables...

CLXIV

Mœurs des Canaques

On survolait maintenant une région verdoyante où de place en place, on apercevait des lacs...

– Oh ! fit le Parisien, il doit encore y avoir des « crocos » dans ces pièces d'eau.

– C'est probable, répondit M. Paturel, mais nous ne nous arrêterons pas pour le vérifier...

– Sûrement... nous en savons assez comme ça... Oh ! mais nous entrons, paraît-il, dans les régions habitées... regardez ces hommes qui ne sont pas plus gros que des fourmis et qui courent en tous sens. Il nous ont aperçus probablement et croient que nous allons descendre pour leur rendre visite.

L'aéro s'était rapproché de terre, et les

personnages minuscules grossissaient à vue d'œil...

– Ce sont sûrement des Canaques, dit Laval.

– C'est probable, répondit M. Paturel...

– Et il ne ferait pas bon piquer une tête au milieu d'eux...

– Je suis de cet avis...

– Est-ce que les Canaques vivent tous à l'état sauvage ?

– Non, mais il y a encore des tribus, surtout dans le nord, qui se montrent rebelles à toute civilisation. Ils ne sont cependant pas dénués d'intelligence. Ils se servent de javelots qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, et du boomerang, espèce de pique à double pointe, que l'on envoie au moyen d'un arc. Ils ont ethnologiquement beaucoup de rapports avec les Papous de la Nouvelle-Guinée et de l'archipel Indien. Leurs mœurs que j'ai spécialement étudiées sont assez curieuses. À l'âge de quinze ans environ, les garçons subissent le *gna-noung*, opération qui consiste à percer la cloison du nez

pour y passer un morceau d'os ou de bois, ce qui constitue leur émancipation. Ils ont un goût très prononcé pour les liqueurs fortes, et s'enivrent jusqu'à tomber. Certaines tribus sont demeurées anthropophages. Ils n'ont ni temples ni idoles, mais sont fort superstitieux et redoutent les mauvais génies. Pendant la pleine lune, ils se réunissent dans les bois pour célébrer ce qu'ils appellent le *colobarus*. Ils font alors des simulacres de combats. Ils croient à la sorcellerie et à la métempsychose, car ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres reparaissent autour d'eux sous la forme d'animaux. Ceux que l'on est parvenu à civiliser se montrent assez dociles, mais si on ne les surveille pas, ils reviennent vite à leurs anciennes habitudes. Un pasteur protestant, nommé Patterson, se flattait d'avoir civilisé les Canaques, et vivait au milieu d'eux. Il allait et venait, persuadé qu'il n'avait rien à craindre de ceux qu'il appelait ses amis. Cette confiance devait lui être fatale. Un jour, les Canaques l'assommèrent sans motif, le firent cuire et le mangèrent...

– Brr ! fit Laval, il ne fait pas bon être l'ami de

ces cocos-là... Si jamais nous tombons au milieu d'eux, je me méfierai...

– Ceux que nous rencontrerons dans le Sud ne sont pas dangereux... Avec une bouteille de whisky on en fait ce que l'on veut...

– Alors, il serait bon de se procurer du whisky... Tiens, qu'est-ce qu'il y a, voilà M. Beaucaire qui se met en descente... Je parie que c'est encore ce satané moteur qui fait des siennes...

– Pourtant non, dit Francis, le moteur bat régulièrement.

– Alors, qu'est-ce que cela veut dire !

Quelques instants après, l'avion atterrissait. On interrogea Beaucaire. Il répondit qu'il avait été obligé de se poser sur le sol parce qu'il se sentait malade... Il éprouvait des étourdissements, et attribuait ce malaise à la chaleur.

– Je vais te remplacer, dit le commandant... Tu te fatigues trop aussi... Pourquoi ne veux-tu point me céder le volant de temps à autre. Depuis que nous sommes partis, c'est à peine si j'ai piloté

quatre ou cinq fois... Est-ce que tu n'as point confiance en moi ?

– Peux-tu dire une chose pareille, répliqua Beaucaire... Je sais que tu es aussi bon pilote que moi, mais que veux-tu cela m'amuse de conduire mon avion... Le voyage me paraît ainsi moins long...

– Tu piloteras plus tard, pour le moment repose-toi... à quelle allure faut-il marcher ?

– À cent soixante kilomètres au moins.

– Bien... ça va...

CLXV

La voix mystérieuse

Au moment de repartir, on s'aperçut qu'un ridoir avait encore cédé... Ce fut Laval qui procéda à la réparation. Le brave garçon tenait à se rendre utile à bord, et commençait même à s'initier au fonctionnement du moteur... On avait atterri dans une plaine bordée d'arbres énormes, d'une hauteur prodigieuse... M. Paturel expliqua que c'étaient des eucalyptus. Soudain, un animal bondit à l'entrée du bois. C'était un kangourou. La présence des aviateurs semblait l'étonner beaucoup et il les regardait avec de gros yeux ronds en agitant ses pattes de devant. Bientôt il disparut. Pendant que M. Paturel était en train de faire sur les mœurs des kangourous un petit cours des plus intéressants, une voix s'éleva tout à coup.

Les aviateurs se regardèrent étonnés. Cette voix – une voix humaine, à n'en pas douter – répétait toujours la même phrase :

– *Okaya ouyaki marako !...*

Tantôt cette voix avait des inflexions graves, tantôt elle montait vers l'aigu...

– Nous ferions bien de nous en aller, dit le Parisien... car nous allons encore avoir la visite des Canaques...

Et tout en parlant, il réparait à la hâte le ridoir et les haubans... À un moment, la voix devint menaçante... On eut dit que c'était un homme en colère qui s'adressait aux voyageurs. Ceux-ci s'attendaient à voir paraître celui qui semblait les interpeller, mais il demeurait invisible.

– Allons ! dit Tavernier qui venait de s'asseoir sur le siège du pilote, embarquez... Ne restons pas ici, car il pourrait nous arriver encore quelque désagréable aventure.

Tout le monde prit place à bord, mais au moment de partir, l'avion demeura cloué au sol. Ils s'était enlisé dans une terre grasse, et ses roues

patinaient sur place. On mit pied à terre, et on le poussa, pour le dégager de l'ornière dans laquelle il se trouvait, mais plus loin, le terrain était encore plus mou et plus spongieux.

– Dans quel borbier nous sommes-nous fourrés, dit Beaucaire... J'aurais dû m'apercevoir que ce sol n'était pas sec... Tenez, on remarque sous l'herbe des flaques d'eau... Nous sommes dans un véritable marécage... Ah ! c'est bien notre chance ! Comment allons-nous nous tirer de là ?

Pendant que les aviateurs s'efforçaient de dégager leur avion, la voix qu'ils avaient déjà entendue répétait avec fureur :

– *Okaya ! ouyaki !*

Puis soudain, elle changea de ton, et prononça d'autres phrases. Les aviateurs étaient persuadés que des Canaques les observaient et que bientôt ils allaient bondir sur eux.

Beucaire cramponné à l'avion encourageait ses amis :

– Allons... poussez ferme !

Il était impossible de décaler l'appareil. Alors, le découragement s'empara des aviateurs.

– Attendez, dit Laval...

Et le brave Parisien alla chercher des pierres avec lesquelles il s'efforça de combler les ornières, mais sans résultat...

– Si nous pouvions seulement avancer de vingt mètres, dit-il, il y a là-bas un terrain plus sec, où nous pourrions certainement prendre notre essor. Beaucaire alla voir, et reconnut qu'en effet, le terrain était plus sec. Le hasard avait voulu que l'aéro se posât juste à l'endroit le plus marécageux de la plaine.

Et la voix, l'affreuse voix continuait de les menacer en un jargon bizarre. Cependant personne ne se montrait, et les aviateurs se demandaient si celui qui appelait ne demandait pas du secours.

– J'ai envie d'aller voir, dit Laval.

– Garde-t'en bien, répondit le commandant. Il ne manquerait plus maintenant que tu disparaisses et que nous soyons obligés de courir

à ta recherche... Occupons-nous plutôt de dégager notre appareil. Il faudra bien que nous y parvenions.

Et tous recommencèrent à pousser. On avait arrêté le moteur, on le remit en marche, mais les roues de l'avion continuaient à patiner.

C'était désespérant.

– Écoutez, dit le Parisien, il y aurait peut-être un moyen.

– Lequel ? fit Tavernier.

– Ce serait de combler avec des branches d'arbre les endroits marécageux...

– Oui... c'est une idée...

– Cela n'avancera à rien, murmura Beaucaire.

– On peut toujours essayer, patron, répliqua, Laval... Si quelqu'un veut venir avec moi je vais couper le plus de branches que je pourrai... Si cela n'avance à rien, comme vous dites, nous le verrons bien.

– Qui sait, fit le commandant, si nous ne courons pas au-devant d'un nouveau danger...

Cette forêt cache sans doute des sauvages...
Quand ils te verront, ils sauteront sur toi.

– Vous n’avez qu’à m’accompagner tous, et à vous tenir prêts à faire feu dans le cas où je serais attaqué... Les Canaques ne doivent pas avoir des armes à feu, je suppose, car s’ils en avaient, ils s’en seraient déjà servis.

– Suivons le conseil de Laval, dit Beaucaire...

Tous s’emparèrent de leurs fusils et accompagnèrent le Parisien à l’orée du bois. Une fois là, ils se tinrent sur la défensive...

– Je ne vois personne, dit le Parisien, qui s’était vivement avancé sous les arbres...

À peine avait-il prononcé ces mots que la voix mystérieuse s’éleva, plus forte, plus grinçante.

– Y a pas d’erreur, fit Laval, c’est bien un type qui appelle au secours et il n’est pas loin d’ici... Je parie qu’il n’est pas à plus de vingt ou trente mètres. Permettez-vous, commandant, que j’aie voir...

– Nous allons t’accompagner...

Tous, le fusil au poing, s'aventurèrent sous bois.

CLXVI

Capturé

Ils ne virent rien tout d'abord. Le bois était très sombre... Ils hésitaient à continuer leur chemin, car ils craignaient que les sauvages dissimulés derrière les arbres ne se jetassent sur eux. Ils s'étaient arrêtés, prêtant l'oreille. Tout à coup, la voix qu'ils avaient déjà entendue s'éleva de nouveau. Elle était toute proche. Ils portèrent les yeux dans la direction d'où elle était partie, et ne purent réprimer un bruyant éclat de rire. Cette voix qu'ils avaient prise pour une voix humaine, c'était celle d'un perroquet, d'un superbe perroquet gris, à tête et à gorge rouges.

L'oiseau ne semblait pas farouche. Le Parisien s'approcha voulut le saisir, mais le perroquet s'envola en glapissant :

– *Okaya... ouyaki !...*

– Dommage que je l’aie manqué, dit Laval, car j’aurais été joliment content d’avoir un si bel oiseau... Ils nous aurait amusés durant notre voyage, et une fois rentré en France, je l’aurais conservé.

– Ce sera pour une autre fois, fit le commandant... Nous retrouverons bien quelqu’un de ces volatiles... Allons à l’ouvrage, ne perdons pas de temps...

Les aviateurs armés de leurs couteaux se mirent à couper des branches. Ils en eurent bientôt fait ample provision. Ils revinrent alors à leur aéro, et placèrent les branchages sur le sol où ils ne tardèrent pas à former un tapis épais et résistant. On mit le moteur en marche, et cette fois, les roues, au lieu de patiner, tournèrent rapidement et l’appareil se trouva dégagé du marécage où il menaçait de s’enfoncer de plus en plus. Cependant, il fallut encore, un peu plus loin, établir une nouvelle plate-forme de feuillage. Laval et Francis allèrent de nouveau chercher des branches.

– Attention ! dit tout bas le Parisien, dès qu'ils furent entrés dans le bois, voilà le perroquet, je vais essayer de le surprendre... attends... tu vas voir.

Et il s'avança doucement, contourna l'arbre sur lequel l'oiseau était perché, et arriva à capturer ce dernier en jetant sa veste sur lui...

– Ça y est ! Ça y est ! s'écria-t-il... Je le tiens...

Et il saisit l'oiseau qui se débattait en poussant de vrais cris humains.

Gueule pas comme ça, mon coco, lui dit Laval... nous ne voulons pas te tuer...

– Oh ! qu'il est joli ! dit Francis... Jamais je n'en ai vu d'aussi beau. Nous allons l'emporter, n'est-ce pas ?

– Je te crois que nous allons l'emporter, et nous le soignerons bien...

Le perroquet continuait de crier, mais il se radoucissait bientôt.

– Où le mettrons-nous à bord ? demanda le gosse.

– Tu verras, je lui confectionnerai une cage, avec une caisse, ça ne sera pas long...

Tous deux revinrent vers leurs compagnons.

– Vous voyez, ça y est, dit Laval... Nous avons un pensionnaire... M. Beaucaire permettra bien que nous le gardions avec nous, n'est-ce pas ?

– Oui... oui... fit Beaucaire, mais partons vivement.

Laval enferma l'oiseau dans une boîte placée sous la carlingue, et aida ses compagnons à pousser l'aéro sous lequel on avait jeté de nouvelles branches. Cette fois, la réussite fut complète, et quelques instants après, on reprenait la route des airs. Quand on se fut équilibré, à deux cents mètres de hauteur, Francis et Laval s'occupèrent de confectionner une cage au perroquet. Ils prirent une caisse dont ils enlevèrent le couvercle, et firent un grillage au moyen de fils de fer... Sur le côté, ils ménagèrent une porte à coulisse qui fermait au moyen d'un petit crochet. Ce travail prit quatre heures environ, mais la cage était assez confortable.

– Il s’agirait maintenant, dit Laval, de donner un nom à notre nouveau passager... Comment pourrions-nous bien l’appeler.

– Coco, fit le gosse.

– Non... Coco, c’est un nom trop commun... Tous les perroquets s’appellent Coco... il faut trouver un autre nom... Pourquoi ne l’appellerions-nous pas *Okaya*... Je ne sais si c’est lui qui prononçait ce mot tout à l’heure, mais en tout cas, c’est un nom qui n’est pas banal, et qui vous a quelque chose d’assez sauvage.

– C’est cela... répondit Francis, va pour *Okaya*...

– Alors, monsieur, fit le Parisien, en s’adressant à l’oiseau immobile dans sa cage, nous vous baptisons *Okaya*... Vous voyez, vous ne manquez pas de parrains... Ne roulez pas de gros yeux effarés, nous ne sommes pas des Canaques, nous autres, et nous ne vous ferons pas de mal. Vous serez bien soigné et nous tâcherons de trouver une nourriture qui vous convienne... Vous devez aimer les graines, nous en ferons provision à notre prochaine escale. En attendant,

nous vous donnerons du sucre, du bœuf conservé, du biscuit... Et nous vous apprendrons le français... Je pense que vous n'avez pas la tête dure et que vous parlerez bientôt convenablement... Tous les jours, nous vous donnerons une leçon, et il faudra que vous soyez attentif, sans cela pas de gâteau...

CLXVII

Les perroquets

Le perroquet que le bruit du moteur avait d'abord effrayé commençait à se familiariser avec ses nouveaux maîtres.

– Ces oiseaux, dit M. Paturel, passent généralement pour vivre très longtemps, mais quoi qu'on en dise, on n'a rien de précis sur la durée de leur existence. On leur fait une chasse continuelle soit pour se préserver contre leurs déprédations, soit surtout pour en tirer parti, car ils sont fort recherchés. Pour les capturer, les indigènes brésiliens qui sont de très habiles archers tirent contre les perroquets de longues flèches au bout desquelles ils ont mis un bourrelet de coton, et les étourdissent ainsi sans les blesser. Sur les bords de l'Orénoque, les chasseurs cachés dans une cabane de feuilles de palmier, les

prennent à l'aide de filets emmanchés à de longs bâtons. On a remarqué aussi que lorsque ces volatiles ont mangé des graines de cotonnier arborescent, ils tombent dans une véritable ivresse et sont très faciles à capturer.

Les perroquets gris adultes sont en général farouches et méchants. Toutefois on parvient à les adoucir. Le moyen employé de préférence consiste à leur souffler de petites bouffées de tabac, qui ont pour effet de les étourdir et de les engourdir. Pendant qu'ils sont dans cet état, on les manie sans danger et quand la période de stupeur est passée, ils sont déjà moins violents. En réitérant cette opération, on finit par les rendre tout à fait traitables. L'immersion dans l'eau très froide qu'ils redoutent beaucoup aide encore puissamment à les dompter.

– Que doit-on leur donner comme nourriture ? demanda Francis.

– Les perroquets sont omnivores, mais à l'état sauvage ils se nourrissent surtout de fruits et préfèrent ceux du bananier. Ils aiment beaucoup les graines, et surtout celle de chènevis qui est

pour eux un régal.

– On tâchera de procurer à M. Okaya des graines de chènevis... Nous en trouverons bien quand nous ferons escale.

– Ils mangent aussi avec plaisir, continua M. Paturel, le millet, la graine de laitue, les cerises et même les noix, les amandes douces et les noisettes dont ils savent très bien ouvrir ou casser la coque avec leur bec. On peut aussi leur donner du pain sec ou trempé dans le vin, de la soupe, des pommes, des poires, des châtaignes, du fromage, en un mot tous les aliments qui servent à notre usage. Toutefois, le persil et les amandes amères sont pour eux des poisons violents. Ils reproduisent parfaitement la voix humaine, au point que l'on peut s'y méprendre. Je me rappelle que pendant un de mes séjours en Angleterre un perroquet qui séjournait dans une chambre donnant sur la Tamise avait retenu plusieurs phrases qu'il avait entendu prononcer par les bateliers. Un jour, en jouant sur sa perche, il se laissa choir dans l'eau et se mit aussitôt à crier « Un bateau ! à moi ! Un bateau ! » Un matelot

qui passait par là se précipita dans la rivière croyant sauver un être humain, et vous vous imaginez sa stupéfaction en constatant qu'il avait affaire à un perroquet. Il y a aussi des perroquets courtisans auxquels on avait appris des salutations. L'antiquité nous en offre l'exemple. Au triomphe d'Auguste, une foule d'individus avaient dressé des perroquets à crier « Vive César-Auguste ! » Plus tard les mêmes faits se sont reproduits. Ainsi certains habitants de Paris avaient sous la République enseigné à leurs perroquets à crier « Vive la République ! » Lorsque Napoléon I^{er} devint empereur, il fallut changer le cri et les perroquets durent apprendre à dire « Vive l'Empereur ! » Puis après la retraite de l'île d'Elbe il fallut de nouveau instruire les perroquets et leur faire crier « Vive le roi ».

– Est-ce que vous croyez, M. Paturel, demanda Francis que les perroquets comprennent ce qu'ils disent ?

– Non, mon ami... Ils répètent ce qu'ils entendent, voilà tout...

– Quel dommage qu'ils ne comprennent pas...

c'est ça qui serait amusant de pouvoir tenir une conversation avec un perroquet...

Le vieux savant éclata de rire.

– Peut-être, dit-il, les perroquets, comme les autres animaux, se comprennent-ils entre eux, mais il est certain qu'ils n'entendent rien à notre langage qu'ils reproduisent par imitation.

– Est-ce qu'ils peuvent retenir des phrases entières ?

– Oui... et on en a vu qui récitaient sans se tromper des tirades de vers...

– C'est drôle tout de même, mais ce qui serait plus drôle encore c'est que les singes puissent parler comme les perroquets...

– Malheureusement, c'est impossible.

– Dommage, car ce serait vraiment amusant, de voir un chimpanzé ou un orang-outang vous dire :

– Bonjour, monsieur, comment allez-vous ?

– Vous ne verrez jamais cela, et c'est fort heureux, car ce serait effrayant...

– Oui, en effet, vous avez raison.

Cette conversation fut interrompue par un bruit bizarre qui partait de la carlingue. C'était le perroquet qui s'essayait à imiter le bruit du moteur, et il y parvenait assez bien, ma foi.

– Voyez, dit le Parisien, il commence déjà à parler... Il faudra lui apprendre des phrases, mais des phrases correctes et polies, car nous en ferons un perroquet bien élevé...

CLXVIII

Où Francis est étonné

Le voyage se poursuivait sans incidents et la gaieté régnait à bord. Laval et Francis s'occupaient de leur perroquet, lorsqu'ils avaient quelques moments de loisir... La première phrase que le Parisien voulait apprendre à l'oiseau était celle de « Vive la France ! » Il la lui répétait souvent, mais l'oiseau s'obstinait à répéter son fameux : *Okaya... ouyaki !...*

– Je voudrais tout de même bien savoir, dit Laval, ce que signifient ces mots... Ça doit être du Canaque probablement...

– Oui, fit M. Paturel. Ces mots me semblent en effet appartenir à l'idiome australien, mais je suis comme vous, je ne puis comprendre ce qu'ils signifient. L'oiseau les aura souvent entendu

prononcer par les Canaques... Maintenant, peut-être est-ce le cri d'un oiseau de la forêt... Les perroquets n'imitent pas seulement la voix humaine, ils reproduisent très bien aussi celle des animaux...

– Nous ne saurons jamais, murmura Laval, ce que cela veut dire, mais tant pis !... Cela n'a aucune importance.

– Bien sûr, fit Francis...

Un craquement suivi d'un autre venait de se faire entendre.

– Qu'est-ce encore que cela ? demanda le Parisien.

– Ce sont deux ridoirs qui viennent de céder, répondit Francis.

– Décidément, nous n'avons pas de chance avec ces maudits ridoirs... Ne pourrions-nous en mettre de plus forts ?

– Ceux-ci sont cependant solides...

– La preuve !

– Ils ont dû être détériorés lors d'un

atterrissage trop brusque. Ils se sont faussés et se sont limés intérieurement... Nous allons être obligés de les remplacer.

– En avons-nous de rechange ?

– Oui... ils nous en reste encore quatre, si je ne me trompe...

– Ne pourrait-on pas voler comme cela ?

– Non, ce serait très imprudent, car les haubans ne sont plus maintenus.

– Et que pourrait-il arriver ?

– Une chose grave... Les ailes n'étant plus suffisamment maintenues risqueraient de se replier, et alors ce serait la chute... et quelle chute ! nous tomberions avec la rapidité d'une pierre...

– Oh ! c'est sérieux alors...

Beucaire et Tavernier avaient à la hâte décidé d'atterrir... et l'avion s'était mis en descente.

– Pourvu, dit Laval, que nous n'atterrissions pas encore dans un marécage.

– Non... répondit Francis... le terrain a l'air

très sec au-dessous de nous...

– C’est vrai, mais il est entouré de rochers et de broussailles... Nous pourrions bien voir tout à coup surgir des Canaques.

L’avion s’était posé sur un sol ferme mais légèrement accidenté.

– Allons ! Francis, vite à l’ouvrage, dit Beaucaire.

– Voilà, patron, voilà ! répondit le gosse, qui se mit aussitôt à réparer l’avarie, aidé par Laval qui, pour ces menus travaux, ne manquait pas d’habileté. Beaucaire et Tavernier consultaient leur carte pour se rendre compte du point sur lequel ils se trouvaient.

– Si je ne me trompe, dit Tavernier, nous devons être ici à l’endroit appelé Howell Ponds... un peu au nord du lac Wood... Tout à l’heure, au moment où nous atterrissions, j’ai aperçu dans le lointain une grande étendue d’eau... Or, ce ne peut être que le lac Wood ou le lac de Burgh, mais ce dernier doit, à mon avis, se trouver plus au sud... D’ailleurs, ces montagnes que nous

apercevons là-bas, ce sont assurément les monts Schillinglaw...

– Il me semble, commandant, que vous avez raison, dit M. Paturel... j'ai un peu étudié l'Australie, en vue d'un voyage que je devais y faire, il y a trois ans, et je crois en effet que nous sommes entre le quinzième et le vingtième degré de latitude.

– Diable ! fit Beaucaire, nous nous sommes joliment écartés de notre route et nous avons terriblement dévié sur la gauche.

– Oui, fit Tavernier... cela tient à ce que nous avons quitté la presqu'île d'York en pleine nuit, et que nous avons été trompés par notre boussole.

– C'est certain... notre boussole a dû être influencée par quelque chose.

Tavernier regarda dans le cockpit, et s'écria :

– Parbleu !... ce petit étourdi de Francis, après sa réparation, a laissé sa grosse clef anglaise et divers outils près de notre habitacle, au lieu de les remettre à leur place habituelle. Il n'en faut pas plus pour déranger un compas...

Francis qui avait entendu se hâta de ranger les outils à leur place habituelle, et s'excusa en disant :

– J'ignorais que le fer pouvait influencer la boussole...

– Elle l'influence considérablement, répondit Tavernier, et c'est pour cela, qu'à bord des bateaux on a toujours soin de placer les objets en fer très loin du compas... À l'avenir, rappelle-toi cela, et range toujours tes outils dans leur boîte à l'arrière de la carlingue, sans quoi tu nous exposerai à faire une route inutile.

Francis n'en revenait pas. Il était tout penaud.

– Ne te désole pas, mon ami, lui dit le commandant... tu ne peux pas tout savoir, et c'est moi qui ai eu tort de ne pas te prévenir... Une autre fois, tu feras attention.

– Oh ! oui, commandant, répliqua le gosse... pareille négligence ne m'arrivera plus, vous pouvez en être sûr.

M. Paturel qui ne perdait aucune occasion de montrer son savoir, s'approcha de Francis, et lui

donna quelques explications sur la boussole, car il s'était intéressé au jeune apprenti, et désirait l'instruire peu à peu.

– La boussole, dit-il, est une boîte contenant une aiguille aimantée, librement suspendue sur un point d'appui, et dont les pointes sont constamment dirigées vers deux points de la terre voisins des pôles. On sait que le méridien astronomique d'un lieu est le plan qui passe par ce lieu et par l'axe de la terre, et que le méridien magnétique est le plan qui passe par le centre de la terre et par la direction de l'aiguille aimantée horizontalement suspendue. En marine, on donne le nom de compas à la boussole parce qu'elle sert à mesurer et relever les positions du navire.

Avec la boussole, on peut donc se diriger vers les mêmes points de l'horizon... L'aiguille aimantée possédant la propriété de toujours se diriger vers le nord, on peut donc en se basant sur elle tracer sa route à travers le monde.

– J'ai remarqué, dit Francis, que notre boussole oscille sur deux petits cercles et est toujours droite.

– Oui, ce genre de suspension connu sous le nom de suspension à la Cardan est très utile et permet de maintenir l'appareil dans une position sensiblement verticale, malgré les oscillations d'un navire ou d'un avion.

CLXIX

Changement à vue

M. Paturel allait continuer ses explications que Francis écoutait attentivement tout en remplaçant les ridoirs de l'avion, quand Beaucaire s'écria tout à coup :

– Attention ! alerte !...

Et de son bras tendu il désignait un grand rocher gris, qui s'élevait à quelques mètres de là.

– Tu as vu quelque chose ? demanda Tavernier.

– Oui... il y a des hommes derrière ce rocher, et ils nous observent...

– Alors... repartons immédiatement...

– Impossible, tu le vois bien, Francis a démonté les ridoirs, nous ne pouvons partir sans

nos haubans... Préparons-nous à nous défendre...

Tous les aviateurs prirent leurs fusils.

– Oh ! j’aperçois des têtes, dit le Parisien... et de vilaines têtes.

Il n’avait pas achevé que des javelots venaient se piquer dans le sol à quelques mètres de l’avion.

– Réfugions-nous derrière notre appareil commanda Tavernier.

Les javelots continuaient de pleuvoir. Quatre d’entre eux se piquèrent dans la carlingue., deux autres se fichèrent sur le sol...

– Pourvu qu’ils n’atteignent pas notre hélice, dit Beaucaire... Si cela arrivait, nous serions perdus.

Jusqu’alors les agresseurs n’avaient pas paru. Ils se contentaient de lancer des javelots et des flèches sur l’appareil qu’ils prenaient sans doute pour quelque oiseau géant.

– Ne tirons pas, dit Tavernier... Attendons l’attaque.

Mais l'attaque ne se produisait pas.

– Si nous essayions de repartir, proposa Beaucaire.

– C'est grave, répondit Tavernier, songe que notre aile droite n'est plus haubanée.

– Il suffit que nous nous éloignions de deux ou trois kilomètres.

– Je ferai ce que tu voudras, mais c'est bien imprudent.

– Crois-tu qu'il n'est pas aussi imprudent de demeurer ici où nous pouvons être massacrés par ces sauvages ?

Tout à coup, un cri rauque, bizarre, s'éleva. C'était le perroquet qui dans sa cage répétait sa même phrase :

– *Okaya... ouyaki*

Aussitôt, comme par enchantement, les flèches cessèrent de pleuvoir, et les Canaques dissimulés derrière les rochers, jetant bas les armes, s'avancèrent, courbés on deux, les mains rasant le sol.

– Que signifie cela ? dit Beaucaire.

– Parbleu ! répondit le commandant, notre perroquet a prononcé deux mots que les sauvages ont compris. Que signifient ces deux mots, je n'en sais rien, en tout cas, ils ont produit leur effet, puisque nos ennemis ont désarmé.

– Okaya !... ouyaki ! répétait le perroquet.

Et les Canaques se prosternèrent, la face contre terre...

– Continue ta réparation, Francis, dit Beaucaire.

Le gosse et Laval se remirent au travail. Les sauvages étaient toujours prosternés. Enfin, l'un d'eux, d'une voix vibrante s'écria :

– Okaya !... okaya !...

Et, une main sur la poitrine, l'autre sur la tête, il s'avança vers les aviateurs.

– C'est sans doute un chef, dit Tavernier...
Recevons-le bien...

L'homme avançait toujours. Arrivé devant Beaucaire et Tavernier, il se redressa, prononça

encore une fois la phrase énigmatique, et prenant la main du commandant la porta à ses lèvres. Là-bas, les autres sauvages demeuraient toujours prosternés. Le commandant ne savait que dire à ce sauvage qui évidemment venait faire sa soumission. Il fit comme le perroquet et prononça :

– Okaya !... ouyaki !...

– Okaya, répondit le Canaque.

Puis, il poussa un grand cri, et ses hommes s'avancèrent à demi courbés. Parvenus à quelques mètres de l'aéro, ils firent entendre une clameur formidable et se prenant par la main se mirent à danser autour de l'avion, pendant que le chef les stimulait de la parole et du geste.

– Ces gens, dit Beaucaire, nous prennent sans doute pour des dieux...

– C'est probable, répondit Tavernier... mais méfions-nous quand même...

– Bah ! qu'avons-nous à craindre ? Si nous leur offrons quelque chose ?

– Mais quoi ?

– De l’alcool, parbleu... Nous avons encore quatre bouteilles de rhum, servons-leur une tournée...

– Est-ce utile ?

– Mais oui... Ils sont quinze en tout... Avec trois bouteilles de rhum, nous pouvons les contenter... Ils nous restera une bouteille, ce sera bien suffisant pour faire quelques grogs, si nous en avons besoin. Allons, Laval, sers des consommations à ces messieurs.

Le Parisien grimpa dans l’aéro, y prit trois bouteilles de rhum et une petite tasse d’aluminium, puis redescendit. Il déboucha alors les bouteilles, remplit la coupe et la présenta au chef. Celui-ci qui ne devait pas faire partie d’une société de tempérance vida sa coupe d’un trait... Laval lui versa une seconde rasade qui disparut en un clin d’œil dans le gosier du Canaque.

– Vrai, fit le Parisien, c’est pas un homme, c’est une éponge... il boirait bien les trois bouteilles. Attends, mon bonhomme, on rebiffera s’il en reste. Aux autres maintenant !

Et il versa du rhum aux autres Canaques, en disant à chacun :

– Okaya !... ouyaki !

CLXX

Les sauterelles

Ces mots magiques que les aviateurs ne comprenaient pas produisaient un effet indescriptible sur les sauvages. Grâce au perroquet tout se passait le mieux du monde. Le chef à qui Laval avait encore versé deux coupes de rhum, était maintenant tout à fait éméché. Il riait, gesticulait, et ne cessait de baiser les mains de Beaucaire et de Tavernier. Quant à ses hommes, ils dansaient comme des fous. Parfois, ils s'approchaient de l'avion, le regardaient un moment, mais n'osaient y toucher. Ils se figuraient sans doute que c'était quelque monstre tombé du ciel...

Quand enfin la réparation fut terminée et que l'on s'apprêta à se remettre en route, Beaucaire fit signe aux Canaques de s'écarter, afin de

laisser le champ libre, mais ils s'obstinaient à tourner en rond, en poussant des cris rauques... on eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'ils devaient s'écarter. Enfin, ils se rangèrent et Beaucaire mit le moteur en marche. Le chef effrayé par le bruit des cylindres roulait des yeux effarés, et quand il vit tourner l'hélice, il s'enfuit avec ses hommes, mais il n'était pas très solide sur ses jambes, car il trébucha, tomba sur le sable, se releva et tomba de nouveau.

– Je crois qu'il a son compte, dit le Parisien... Bah !... il se remettra vite, mais il n'est pas près de goûter à notre rhum... C'est qu'il avait l'air d'aimer ça, l'animal... Je suis sûr qu'il aurait, à lui seul, vidé la bouteille. C'est égal, sans notre perroquet, je ne sais ce que nous serions devenus... Ces idiots auraient continué à nous cribler de flèches et de javelots, et notre pauvre aéro n'aurait pas résisté. Nous voyez-vous dans ces régions, prisonniers des Canaques... C'est ça qui aurait manqué de gaieté.

– Oh ! fit M. Paturel, nous ne serions pas demeurés longtemps prisonniers.

– Vous croyez qu'on serait parvenus à s'échapper ?

– Je ne dis pas cela... Les Canaques auxquels nous venons d'échapper sont, à n'en pas douter, des anthropophages et ils nous auraient certainement mis à la broche...

– Brr !... nous l'avons alors échappé belle... Sans ces mots incompréhensibles *Okaya... ouyaki*, nous étions cuits... Je ne suis pas curieux, mais je voudrais cependant bien savoir ce qu'ils signifient...

– Ce sont probablement des paroles sacrées.

– En tout cas, ce sont des mots qui nous ont joliment servi... Tiens, qu'est-ce qu'il y a donc... regardez comme le temps se couvre... C'est à peine si à présent on aperçoit le soleil... Bizarres ces nuages...

– Ce ne sont pas des nuages, répondit M. Paturel.

– Pas possible !

– Ce sont des nuées d'insectes qui obscurcissent le ciel.

– Ah ! bien, il ne nous manquait plus que ça... et pas moyen d'éviter ces bestioles.

– M. Beaucaire va sans doute s'élever...

– C'est ce qu'il cherche à faire... Oh ! le nuage s'épaissit... mais quels sont donc ces insectes... des sauterelles peut-être ?

– Oui... mais des sauterelles bien plus grosses que celles d'Algérie...

– Eh bien, nous voilà frais...

Beucaire s'était mis en hauteur et cherchait à percer le plafond d'insectes qui se trouvait au-dessus de l'aéro... Une odeur épouvantable se répandait dans l'air, et un crissement formidable se faisait entendre... Les aviateurs s'étaient entouré le visage avec leurs habits, mais Beaucaire à son volant, ne pouvait se protéger le visage, et il était aveuglé par les insectes... Ceux-ci emplissaient maintenant l'aéro. Il y en avait partout, dans la carlingue, sur les ailes, et l'appareil semblait fléchir sous leur poids.

– Jamais nous ne nous débarrasserons de ces sales bêtes, dit le Parisien...

L'avion voguait dans une vraie mer d'insectes, que l'hélice éparpillait de tous côtés, et l'on se trouvait maintenant en pleine obscurité.

Que l'on s'imagine la situation des malheureux aviateurs littéralement ensevelis dans une nuée de sauterelles, nuée qui, d'instant en instant, devenait plus épaisse. Ils étouffaient, et eussent sans doute succombé, si par bonheur Beaucaire n'était parvenu à s'élever. Il dépassa la nuée, monta encore et quand enfin, il jugea qu'il était débarrassé des horribles insectes, il poussa un soupir de soulagement. Ses compagnons firent de même...

– Ouf ! s'écria le Parisien, j'ai bien cru que nous allions y rester...

– Moi aussi, répondit Francis...

– Les sales bêtes, il y en a partout, comment allons-nous en débarrasser notre appareil ? Et tout en disant cela, le Parisien rejetait par-dessus bord des centaines de sauterelles qu'il puisait dans la carlingue au moyen d'un seau... Francis l'aidait, ainsi que M. Paturel et le commandant.

– Zut ! dit Laval, le ménage sera dur à faire. Nous serons certainement obligés d’atterrir pour nettoyer complètement l’aéro... Voyez, il y en a partout de ces dégoûtantes bestioles... Et quelle odeur... c’est à vous donner la nausée.

M. Paturel qui avait examiné attentivement quelques sauterelles déclara que c’étaient des sauterelles chevalières, très communes en Australie, et dans la Nouvelle-Guinée.

– À certaines époques de l’année, dit-il, ces insectes émigrent du nord au sud, et nous avons eu la malchance de nous trouver sur leur passage.

– Croyez-vous, demanda Tavernier, que nous rencontrerons encore ces affreux insectes ?

– Je ne saurais le dire... mais c’est fort possible. Nous sommes malheureusement dans la saison où elles émigrent. Lorsqu’elles sont fatiguées, elles se posent sur le sol qu’elles recouvrent entièrement, et dévorent tout ce qu’elles y trouvent : herbes, récoltes, feuilles et fruits. Quand elles ont passé quelque part, c’est affreux... Il y a un an, en Afrique j’ai vu des villages dévastés par les sauterelles, vous ne

sauriez vous faire une idée de ce spectacle. On dirait qu'un volcan a tout détruit sous sa lave...

– Il n'y a donc pas moyen, demanda le Parisien, tout en rejetant dans le vide les insectes qui se trouvaient encore dans l'aéro... il n'y a donc pas moyen de se débarrasser de cette sale engeance.

– Divers ingénieurs ont inventé nombre de systèmes, mais il n'y a que le feu qui puisse avoir raison de ces insectes... En Afrique, quand on prévoit leur arrivée, on allume dans les champs des herbes mouillées qui répandent une fumée terrible, et on évite ainsi leur visite... Dès qu'elles se sont posées à terre, et qu'elles recouvrent le sol, on répand partout du pétrole et on y met le feu. Certaines peuplades écrasent ces bestioles avec de grands rouleaux de bois traînés par une trentaine d'hommes. Les cadavres des sauterelles sont alors enfouis et produisent, dit-on, un excellent engrais.

– Avez-vous entendu comme elles criaient, dit Francis.

– Ce que tu prends pour des cris, mon enfant,

expliqua M. Paturel, est produit uniquement par le frottement des ailes de ces insectes... C'est en frottant rapidement leurs élytres qu'ils produisent ce bruit.

L'aéro était intérieurement débarrassé des sauterelles, mais il en restait une couche épaisse sur les ailes de l'appareil et on eut toutes les peines du monde à les faire tomber dans le vide.

– Ce que nous venons de faire et rien, dit tout à coup Laval, c'est la même chose.

– Et pourquoi ? demanda Tavernier.

– Parce que nous rencontrerons encore ces maudites bêtes... nous les avons évitées, nous avons marché beaucoup plus vite qu'elles, mais que nous soyons obligés d'atterrir et de demeurer quelques heures sur le sol, elles nous rejoindront.

– C'est vrai, mais espérons qu'elles passeront au-dessus de nos têtes...

– Le jour, on les verra venir, mais la nuit ?

– La nuit, on les entendra.

– Oui, mais on s’en débarrassera plus difficilement... Enfin nous verrons... Pour le moment, elles sont loin derrière nous...

CLXXI

Les dingos

Beucaire s'était rapproché de plus en plus de la côte est, persuadé que dans les régions du littoral, on ne serait plus assailli par les sauterelles. Cependant, il fallut atterrir pour visiter l'appareil, et on se posa sur le sable dans un endroit découvert où toute surprise serait impossible. La chaleur était accablante. Pendant que Laval et Francis nettoyaient à fond l'aéro, Beaucaire et Tavernier exploraient l'horizon. Quant à M. Paturel, accablé par la chaleur, il s'était enveloppé la tête avec sa veste de toile et s'était endormi.

Tout à coup, Tavernier dit à Beaucaire

– Tiens, qu'est-ce qu'on aperçoit là-bas ? Il prit sa jumelle et regarda...

– Parbleu, dit-il, ce sont des animaux qui viennent dans notre direction, mais je ne puis distinguer ce que c'est... on dirait des loups.

Beaucaire regarda à son tour.

– Oui... tu as raison, dit-il, ce sont des loups... Ils viennent de ce côté... Bientôt, ils seront ici... Je crois qu'il est préférable de ne pas les attendre.

– C'est aussi mon avis.

– Eh bien, en route !...

M. Paturel, réveillé en sursaut, se frotta les yeux et demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Nous sommes menacés, répondit Tavernier.

– Menacés... et par qui... par des Canaques ?

– Non... par des loups.

– Des loups... Cela m'étonne... Le loup est très rare en Australie surtout dans la région où nous nous trouvons.

– Que ce soient des loups ou d'autres animaux qui leur ressemblent, il est plus prudent de fuir.

Tout le monde prit place à bord, mais au moment de partir, le moteur fit encore des siennes. Cinq minutes s'écoulèrent puis dix... on était toujours immobile... Et les animaux dont on entendait à présent les hurlements, arrivaient en bandes.

M. Paturel qui les observait avec la jumelle déclara tout à coup :

– Ce sont des dingos...

– Des dingos, fit le Parisien étonné... car ce mot qu'il connaissait depuis longtemps avait pour lui une tout autre signification...

– Oui, des dingos, répéta M. Paturel. Le dingo a les proportions et la taille d'un chien de berger, mais sa tête se rapproche davantage de celle du mâtin. Le dessus du cou et du dos est d'un fauve foncé, tandis que la poitrine tire sur le blanc. Le dingo est très agile, très fort... Il n'aboie pas, il hurle...

– Ce sont des bêtes méchantes ? demanda Laval.

– Oui, à l'état sauvage, le dingo est aussi

féroce que le loup. On parvient cependant à l'apprivoiser, et les Canaques, s'en servent comme chiens de garde.

– Malheureusement, nous n'aurons pas le temps d'apprivoiser ceux qui viennent sur nous, et je crois que la lutte sera rude...

– Oui, il faudra en mettre, mais avec nos balles explosives, nous ferons un joli massacre.

Les dingos n'étaient plus qu'à une centaine de mètres ; tout à coup, on leur vit faire un brusque détour, et partir en hurlant toujours dans une autre direction.

– Il paraît, dit Laval, que ce n'est pas à nous qu'ils en veulent... Tant mieux ! mais après qui en ont-ils donc ?

Maintenant un petit bois masquait complètement les dingos, à n'en pas douter, ils étaient à la poursuite de quelque animal...

CLXXII

Un sauvetage

Le bois derrière lequel ils avaient disparu s'étendait sur une longueur de quatre cents mètres à peine ; tout à coup, on vit surgir un cavalier qui accourait de toute la vitesse de son cheval vers l'aéro, et derrière ce cavalier filait en hurlant la bande de dingos.

– Oh ! le malheureux, s'écria Laval... il est perdu...

Cependant le cheval était rapide, on crut un moment qu'il allait échapper à ses poursuivants, mais ceux-ci se rapprochaient. Soudain le cheval trébucha et tomba. Celui qui le montait fut jeté à terre, mais se relevant aussitôt, se mit à courir vers l'aéro pendant que les dingos s'acharnaient sur le cheval qui, fourbu, ne pouvait se relever.

L'homme qui était vêtu d'un costume de toile et coiffé d'un casque colonial, avait pris sa course, et se hâtait dans la direction de l'avion.

Quand il y parvint il tomba, épuisé par l'effort qu'il venait de faire. On le hissa dans la carlingue, et on lui fit boire un peu de rhum... Il revint de son évanouissement, et les premiers mots qu'il prononça furent : « Merci... merci ! »

– Un Français ! s'écria le Parisien.

L'homme était en effet un Français. Il expliqua qu'il était en exploration dans la plaine, mais qu'en pleine nuit, il s'était égaré.

– Il y a longtemps que vous êtes dans ces régions ? demanda Tavernier.

– Cinq ans...

– Vous êtes colon ?

– Oui...

– Et jamais il ne vous était arrivé d'être ainsi poursuivi par les dingos ?

– Jamais, car je ne m'étais jamais aventuré dans la région où ils se trouvent.

– Un peu plus, ils vous dévorait.

– Oui... fit l'homme tristement... et c'est mon pauvre cheval qui leur sert de proie. Ah ! les maudits animaux... on m'avait bien dit cependant qu'ils étaient aussi féroces que les loups, mais je ne le croyais pas.

– Où habitez-vous ?

– À Gilberton, près de Clarke.

– C'est loin d'ici ?

– Vingt-cinq milles environ...

– Nous allons vous reconduire chez vous.

– Oh ! merci... je ne sais comment reconnaître...

– N'est-ce pas tout naturel...

L'avion était maintenant en état de repartir. Il s'éleva. Le rescapé servit de guide. Il était très renseigné sur la région. Au fur et à mesure que l'on survolait une plaine, une montagne, un cours d'eau, il donnait de brefs renseignements.

– Ici, disait-il, c'est la plaine inculte, rien n'y pousse... on dirait que la terre est de feu...

Plus loin, il montrait des bois touffus, composés de petits arbustes.

– Voici ce que l'on appelle, expliquait-il, le « bush » australien. Des milliers de colons, anglais, hollandais, allemands et français s'efforcent de défricher cette contrée... y parviendront-ils ? Oui, sans doute, car depuis bien des années, l'Australie s'est transformée. Quand j'y suis venu, on était en plein pays sauvage. À présent, la vie naît dans ces solitudes...

– Les Canaques sont vos ennemis ? demanda Tavernier.

– Pas tous, répondit le Français... Il y a certaines tribus qui ont compris que nous ne venions pas sur leur territoire en ennemis, et qui ont accepté de nous aider, mais d'autres se sont montrées intraitables, et on ne compte plus les malheureux qu'elles ont massacrés. Mon frère a été leur victime.

– Vous avez ici des terres, une exploitation ?

– Oui, à Gilberton... Tenez, nous y arrivons...

C'est là, derrière cette petite montagne...
Apercevez-vous ces baraquements ? C'est là mon
domaine... et je vous remercie de m'y avoir
ramené.

– Vous arrivez à vous faire comprendre des
Canaques ?

– Ma foi, oui... pensez donc, depuis cinq ans,
j'ai un peu appris leur langue.

– Oh ! alors, vous allez pouvoir nous
renseigner.

– Avec plaisir, si c'est possible...

– Que signifient ces mots : *Okaya !...*
ouyaki !...

– Ce sont des mots sacrés qui signifient : ciel...
soleil...

– Ces mots nous ont sauvé la vie.

– Pas possible ?

– Oui...

Et Tavernier raconta au Français ce que nos
lecteurs savent déjà.

– Vous avez eu de la chance, dit-il, de trouver

ce perroquet, qui a dû appartenir, à quelque prêtre Canaque, à qui il a entendu souvent prononcer les paroles sacrées... Cependant, il ne faut pas oublier que pour certaines peuplades, celles de l'ouest et du sud, par exemple, ces mots n'ont aucun sens, et par conséquent aucune valeur... mais nous arrivons... voulez-vous avoir l'obligeance de prévenir votre pilote.

*

Tavernier avertit Beaucaire par le tube acoustique, et bientôt l'avion se posait sur le sol à faible distance d'une exploitation agricole.

– Messieurs, dit le Français, si vous voulez me faire le plaisir de visiter ma ferme, vous pourrez vous convaincre que depuis cinq années, je ne suis pas demeuré inactif...

– Ce serait bien volontiers, répondit Beaucaire, mais nous sommes très en retard sur notre itinéraire...

– Bah ! une demi-heure de plus ou de moins.

– C’est vrai, eh bien, j’accepte...

– Je vais appeler mes hommes et ils vont rouler votre aéro dans ma cour où il sera plus en sûreté qu’ici.

– Croyez-vous que quelqu’un ait l’idée de s’attaquer à notre appareil.

– Je ne crois pas... mais ici, il faut continuellement se tenir sur ses gardes...

CLXXIII

L'attaque

Sur un ordre du Français, l'avion fut placé dans une grande cour, carrée entourée de palissades, et la visite de l'exploitation commença. Elle durait depuis un quart d'heure environ, quand un homme accourut tout effaré et dit à son maître.

– M. Morel (c'était le nom du colon) on vient de me signaler que les Sowahs sont près d'ici...

– Qui t'a dit cela ? demanda le colon.

– Robway, qui revient de la montagne...

Le colon parut inquiet...

– Bah ! dit-il, ils n'oseront pas nous attaquer... Cela leur a coûté trop cher la dernière fois. Que l'on veille cependant. Tous les hommes sont là ?...

– Non... ceux du Bush numéro trois ne sont pas encore rentrés...

– Pourtant ils devraient être de retour...

– Ils ne vont pas tarder à arriver probablement.

Les aviateurs avaient entendu cette conversation.

– Vous redoutez une attaque ? demanda Tavernier.

– Oh ! pas précisément... Ici, on a toujours des alertes... mais je ne pense pas que nous ayons quelque chose à craindre.

La visite de l'exploitation continua.

La ferme du colon était une véritable ferme modèle. De vastes hangars remplis de fourrages et de grains s'élevaient à droite et à gauche de la maison d'habitation, laquelle était en planches et en briques, et se composait de deux étages. Des instruments agricoles étaient rangés sous une large véranda. Dans une vaste écurie on voyait des rangées de boxes ; un peu plus loin se trouvaient les étables... On s'apprêtait à visiter une de celles-ci, quand le même homme qui avait

déjà averti son maître reparut tout à coup. Il semblait encore plus agité que tout à l'heure.

– Maître, dit-il, on ne nous avait pas trompés. Les Sowahs sont en marche vers notre ferme. Deux de nos bergers qui viennent de rentrer les ont aperçus.

– Bah ! ils ne viennent peut-être pas ici.

– Où pourraient-ils aller ? D'ailleurs, vous savez bien que leur chef s'est vanté dernièrement de se venger de vous et d'incendier l'exploitation.

– Messieurs, dit le colon, en s'adressant aux aviateurs, je regrette de ne pouvoir vous faire voir entièrement mon domaine, mais si j'en crois ce que vient de me dire cet homme, de dangereux ennemis s'apprêteraient à m'attaquer. Il faut que je me prépare à la défense... Regagnez vite votre aéro que je vais faire rouler au dehors...

Ces mots étaient à peine prononcés que des cris sauvages retentissaient à quelque distance...

– Les voilà, les voilà !... fit un domestique en accourant.

Le colon voulut donner des ordres pour faire

sortir l'avion, mais il était trop tard. Déjà les Sowahs entouraient l'exploitation.

– Monsieur, dit Tavernier, puisque le hasard nous a amenés ici, nous vous défendrons. Nous avons des armes dans notre avion, et je vous garantis qu'elles sont excellentes...

– Merci, messieurs, répondit le colon... Vous m'avez déjà sauvé la vie, je ne pensais pas avoir encore à vous mettre à contribution...

Laval et Francis allèrent chercher les fusils.

– Voilà bien notre veine, dit le Parisien, au moment où nous nous croyions tranquilles, nous allons être obligés de soutenir un siège contre les Canaques...

– Pourvu qu'ils ne soient pas trop nombreux, répondit Francis.

– Oh ! entends ces cris... ils doivent être une bande, ces sauvages-là.

– Il est probable qu'ils n'ont pas d'armes à feu...

– Heureusement...

Au dehors, les cris redoublaient. Francis et Laval s'emparèrent à la hâte des Winchester qui étaient dans la carlingue, firent ample provision de munitions et vinrent retrouver leurs compagnons. Déjà M. Morel, le colon, organisait la défense. Les portes des palissades avaient été barricadées... Les serviteurs se tenaient maintenant dans la cour, armés de fusils et de revolvers. Ils étaient environ une trentaine.

– Ne restons pas ici, dit le colon, montons au premier étage. De là, nous dominerons l'ennemi, et pourrons le viser à coup sûr.

Quand tout le monde fut installé dans une grande pièce carrée où il y avait six fenêtres, le colon fit fermer les volets. L'attaque commençait... Déjà les Canaques cherchaient à escalader la palissade, en poussant des cris de mort. »

– Oh ! fit M. Morel, ils sont plus nombreux que je ne le croyais... Jamais nous ne tiendrons... Si nos hommes qui sont aux champs ne sont pas rentrés d'ici un quart d'heure, nous serons envahis.

CLXXIV

Derniers préparatifs

– Voulez-vous me permettre, dit Tavernier. d’organiser la défense. Je suis officier et cela me connaît...

– Je vous en prie, répondit le colon, commandez, vous serez obéi.

Tavernier posta cinq hommes à chaque fenêtre après avoir fait à la hâte percer des trous dans les volets. Cela fait, il dit aux serviteurs de M. Morel.

– Ne tirez pas avant le commandant... Laissons quelques Canaques pénétrer dans la cour... cela donnera confiance aux autres, et ceux qui auront, les premiers, escaladé la palissade se trouveront ainsi séparés de leurs compagnons... Visez bien, surtout... et attention.

Une dizaine de Canaques avaient déjà sauté dans la cour, d'autres étaient à cheval sur la palissade. Ce fut contre ceux-là que Tavernier fit diriger le feu. Une vive fusillade retentit. Tous ceux qui étaient prêts à escalader la palissade furent tués ou blessés...

– Celui qu'il faudrait atteindre, dit M. Morel, c'est le chef...

– Le voyez-vous ? demanda Tavernier.

– Oui, c'est celui qui est dehors, près de ce buisson... Il se tient prudemment à l'écart, et il sera difficile de l'atteindre...

– Peut-être... Laval, toi qui es bon tireur, tâche de me descendre cet individu qui a un pagne jaune et qui regarde de ce côté...

– C'est facile, répondit le Parisien.

Il assujettit solidement son fusil sur les lamelles du volet, et visa le chef, mais celui-ci disparut brusquement derrière le buisson...

– Bon... voilà maintenant qu'il se cache, dit Laval...

Il attendit quelques instants. L'homme ne se

montrait plus. Il devait cependant donner des ordres, car de temps à autre, des Canaques allaient au buisson, et en revenaient.

Les assaillants qui avaient réussi à pénétrer dans la cour, cherchaient maintenant à enfoncer la porte du rez-de-chaussée. On en abattit cinq... et les autres allèrent se réfugier sous un hangar.

– Pourvu, dit M. Morel, qu'ils ne mettent pas le feu à mes granges...

Il y eut un moment d'accalmie, puis les Canaques changèrent de tactique. Au lieu de chercher à pénétrer dans l'exploitation par escalade, ils s'attaquèrent à l'une des portes de la palissade.

Maintenant, ils étaient invisibles, quant au chef, il était toujours réfugié derrière le buisson. C'était de là qu'il commandait ses hommes.

Enfin des cris sauvages s'élevèrent.

Les assaillants avaient réussi à abattre la porte, et s'étaient précipités dans la cour.

Les aviateurs tremblèrent pour leur appareil. Si les ennemis le découvraient, ils le mettraient

sûrement en pièces. Par bonheur, ils ne se portèrent point de ce côté. Ils dirigeaient tous leurs efforts du côté de la maison d'habitation. Ils savaient que c'était là que s'étaient réfugiés les blancs, et ils se ruaient tous sur la porte.

– Attendons, dit Tavernier. Quand ils chercheront à monter l'escalier, c'est à ce moment qu'il faudra tirer, ouvrir sur eux un vrai feu de salve.

On entendait en bas des coups sourds. La porte était solide, mais enfin elle céda sous la poussée de ces furieux, il y eut une grande clameur et les Canaques se précipitèrent dans l'escalier, mais là, ils furent reçus si vertement qu'ils reculèrent. Les balles explosives des aviateurs faisaient dans leurs rangs d'affreuses trouées... Par trois fois, les assaillants essayèrent de gravir les marches de l'escalier, trois fois ils furent repoussés, et les cadavres formaient maintenant une vraie barricade qui rendait l'ascension difficile.

– Je crois que ça se déblaie, dit le Parisien...

– Oui, fit Tavernier, mais la partie n'est pas encore gagnée.

- Oh ! nous la gagnerons.
- Je l’espère bien, mais ce sera dur...
- Ce qui m’inquiète, commandant, c’est notre aéro... s’ils allaient le démolir.
- Je suis aussi inquiet que toi.
- Que faire ?...

Tout à coup, Laval se frappa le front...

– Attendez, dit-il, je vais monter en haut de la maison... De là-haut on doit apercevoir l’endroit où est remisé notre appareil.

Le Parisien s’engagea aussitôt dans l’escalier, son fusil à la main. Il ne s’était pas trompé. Des combles, on apercevait parfaitement l’aéro. Les ennemis ne l’avaient pas encore découvert. D’ailleurs, ils s’en préoccupaient peu, toute leur attention était maintenant fixée sur la maison où s’étaient réfugiés les blancs. Bien que furieux d’avoir été repoussés, ils n’osaient cependant pas revenir à la charge.

Il y eut un moment de silence, et l’on put croire un instant qu’ils avaient abandonné la lutte.

– Tiens, dit le Parisien, on ne les entend plus... qu'est-ce qu'ils peuvent bien mijoter...

– Je ne sais, répondit Tavernier, mais pas quelque chose de bon sans doute...

– Ils ne sont plus dans la cour...

– Je ne pense pas, dit M. Morel, qu'ils aient l'idée de monter par les fenêtres...

– Non, répondit Tavernier... Tenez, voilà qu'ils reviennent, mais ils sont prudents... Ils rasant les murailles. Oh ! mais qu'est-ce qu'ils apportent donc ?...

– Ils sont allés chercher de la paille dans la grange, dit M. Morel... Oh ! les misérables, ils veulent nous rôtir...

Laval, au risque de recevoir une flèche ou un javelot, s'était penché à la fenêtre.

– Oui, dit-il, c'est bien cela, ils entassent de la paille sous la porte qu'ils ont incendiée tout à l'heure... Attendez, je vais toujours en descendre quelques-uns...

Il fit feu à trois reprises, et déclara :

– En voilà toujours trois qui ne nous embêteront plus... Je vais continuer la distribution. Il ouvrit la porte qui donnait sur l'escalier, et fit feu trois fois encore... Il tua deux hommes, et les autres qui étaient en train d'amasser de la paille qu'ils jetaient dans le vestibule, s'enfuirent, affolés.

CLXXV

L'incendie

C'était maintenant le silence... un silence impressionnant. Les aviateurs et leurs amis avaient conscience qu'il se passait quelque chose, mais quoi !

Laval parlait d'aller en reconnaissance, mais le commandant le retint.

– Tu n'es pas fou, lui dit-il... tu veux donc te faire tuer...

– Je voudrais bien savoir ce qu'ils préparent...

– Nous le saurons bientôt...

– Oui, mais il sera peut-être trop tard, tandis que si nous pouvions déjouer leurs projets.

Cela devenait inquiétant, en effet. On n'apercevait plus les ennemis, et on ne les

entendait point. Il était impossible de supposer qu'ils s'étaient enfuis...

M. Morel commençait à reprendre confiance :

– Mes serviteurs qui sont aux champs, dit-il, vont bientôt rentrer, et nous serons sauvés...

– Sont-ils nombreux ? demanda Tavernier.

– Oui, une centaine environ.

– Et armés ?

– Oui...

– Si nous pouvons tenir jusque là, nous avons en effet des chances de nous en tirer.

– Oh ! fit le colon, si nous nous en tirons, je serai sans pitié... Je ferai un exemple. J'ai toujours reculé devant certains moyens qu'emploient les Anglais, et que je réprouvais, mais cette fois, je m'y résoudrai, tant pis !... Ces gens-là ne respectent que la force. J'ai essayé de leur parler, de les raisonner, ç'a été peine perdue...

– Mais pourquoi vous en veulent-ils ?

– Parce que j'ai refusé de leur donner du

fouillage pour leurs bestiaux. Ils prétendent que la terre de cette région est à eux, et que ce qui y pousse doit leur appartenir. Si encore, ils voulaient travailler, mais non, ils préfèrent chasser, se reposer, et piller surtout... c'est leur principale industrie. C'est surtout le chef qui mérite un châtiment. Une fois que je m'en serai débarrassé, si j'y arrive, les Canaques seront moins audacieux.

On n'entendait toujours rien.

– C'est curieux, dit Laval... où sont-ils donc ? J'ai beau regarder, je ne les vois pas... Je vais aller faire un tour là-haut, peut-être apprendrai-je quelque chose...

Il ouvrit la porte, mais recula suffoqué. Une fumée acre se répandait dans l'escalier.

– Oh ! les misérables, s'écria M. Morel... ils ont réussi à mettre le feu à la maison...

L'incendie se propageait rapidement. À la fumée succédaient maintenant des flammes qui léchaient les murailles, les marches de l'escalier commençaient à grésiller...

La situation était atroce. Éteindre le feu, il n'y fallait pas songer. Fuir par l'escalier, c'était maintenant impossible.

Il y a des minutes dans la vie où l'on sent que l'on est perdu, que tout est fini, et qu'il est inutile de lutter. Le petit Francis s'était pelotonné dans un coin, l'air effaré, regardant ses compagnons qui s'agitaient autour de lui.

– Il ne nous reste plus qu'une ressource, dit le commandant... sautons par les fenêtres.

Si c'était une ressource, ce n'était pourtant pas une solution, car les Canaques on le sait, entouraient la maison.

– Nous allons nous faire massacrer, dit M. Morel.

– Aimez-vous mieux être brûlé vif, murmura le commandant.

Déjà on avait ouvert les fenêtres, quand on remarqua que les flammes étaient moins vives, un courant d'air les chassait au dehors, et l'escalier ne brûlait plus. Cette accalmie donna un peu d'espoir aux assiégés, car ils comptaient toujours

sur l'arrivée des domestiques de la ferme. Cependant ceux-ci ne se montraient point. M. Morel, posté à une fenêtre, interrogeait l'horizon.

– Je n'y comprends rien, dit-il, ils devraient pourtant être là... ordinairement, à cette heure, ils sont rentrés. Il faut croire qu'ils ont eu du mal à rassembler leurs troupeaux, mais si nous pouvons tenir un quart d'heure ou vingt minutes, nous serons sauvés.

Jusqu'alors, les Canaques s'étaient prudemment tenus à l'abri des balles, mais peu à peu ils reprirent confiance et on les entendait pousser des hurlements.

– Feu ! commanda Tavernier.

Quatre Canaques qui s'étaient écartés de la maison s'abattaient sur le sol.

– Cela leur apprendra à faire les malins, dit le Parisien. Ils voulaient probablement aller communiquer avec leur chef qui se tient toujours caché là-bas... ah ! le vieux sapajou, si je pouvais apercevoir sa tête, je vous garantis que je ne la raterais pas.

Francis qui s'était approché de la porte donnant sur l'escalier s'écria tout à coup :

– Oh ! venez voir !... venez voir !...

Tavernier et Laval se précipitèrent vers la porte et aperçurent des Canaques qui jetaient de la paille et des branches sèches dans le vestibule.

– Ah ! les gredins, fit le Parisien...

Il épaula, tira, et un sauvage roula sur le sol. Tavernier en tua un autre, et ceux qui étaient à l'extérieur n'osèrent pas s'aventurer dans la maison.

– Ils trouvaient que ça ne flambait pas assez vite, dit Laval... voyez-vous ces sournois... qu'ils y viennent et ça leur coûtera cher.

Cependant l'aile gauche du bâtiment flambait affreusement. On entendait craquer les poutres dont quelques-unes commençaient déjà à s'effondrer. L'incendie activé par le vent allait se propager avec rapidité.

Le découragement s'empara de nouveau des assiégés...

M. Morel était de plus en plus inquiet.

Soudain, il poussa un cri :

– Les voilà !...

C'étaient les domestiques qui arrivaient à cheval. De loin, ils s'étaient rendu compte de ce qui se passait et avaient fait prendre le galop à leurs bêtes.

Les Canaques voulurent fuir, mais ils n'eurent pas le temps. Chargés à fond de train par les cavaliers, ils essayaient vainement de se défendre. Ils furent piétinés, criblés de balles, et ceux qui échappèrent à ce massacre se lancèrent vers un petit bois qui se trouvait près de là.

– Pas de quartier ! pas de quartier ! cria M. Morel... Cernez-les, incendiez le bois... il ne faut pas qu'un seul parvienne à s'échapper.

Les cavaliers piquèrent vers le bois qui ne tarda pas à flamber.

– Ils n'ont que ce qu'ils méritent, dit M. Morel... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour civiliser ces gens-là, je me suis montré généreux, et me suis efforcé de les employer, mais vous le voyez, tout a été inutile.

Pendant qu'avait lieu ce dialogue, le Parisien avait vivement sauté par une fenêtre, et s'était dirigé vers l'endroit où il savait que devait se trouver le chef Canaque. Il le découvrit en effet. Il était caché derrière un buisson, en compagnie de deux de ses hommes. En apercevant Laval, les trois Canaques se dressèrent, prêts à vendre chèrement leur vie, mais le Parisien de deux coups de feu abattit les compagnons du chef, étourdit celui-ci d'un coup de crosse, et le traîna jusque dans la cour de la maison où M. Morel, Tavernier, Beaucaire et plusieurs domestiques de la ferme étaient réunis.

– Voilà le sapajou, dit Laval... Vous vouliez vous emparer de lui, je vous l'amène...

CLXXVI

En reconnaissance

Le chef qui était revenu de son étourdissement, roulait de gros yeux blancs. Il ne se faisait sans doute aucune illusion sur son sort, et c'était M. Morel qu'il regardait, car il savait qu'il ne lui ferait point grâce. Toutefois, brave, comme tous les Canaques, ce chef ne craignait pas la mort. Il l'envisageait même avec calme.

M. Morel lui parla en langue Canaque, et nous traduisons le dialogue qui eut lieu entre eux.

– Pourquoi, demanda M. Morel, t'es-tu révolté contre moi qui ne t'ai fait que du bien ?

– Les blancs, répondit le chef, ne font jamais le bien.

– Que me reproches-tu ?

– Je te reproche de t'être emparé de la terre de

nos ancêtres.

– Mais c’était pour la faire fructifier...

– Les blancs n’ont pas à faire fructifier notre terre...

– Pourquoi alors la laissez-vous inculte ?

– Nous lui demandons de produire ce qui nous est nécessaire, rien de plus. La nature fournit de l’herbe à nos bêtes, des fruits à nos hommes, les forêts fournissent du gibier, que pouvons-nous désirer de plus ?...

– Tu as consenti cependant à ce que nous nous établissions ici ?

– Si j’avais refusé, tu aurais massacré ma tribu.

– C’est faux...

– Ne viens-tu pas de tuer plusieurs des nôtres ?

– Je les ai tués parce qu’ils m’avaient attaqué... C’est toi, je le sais, qui les as poussés à la révolte. Tu sais ce qui t’attend ?

– Je ne crains pas la mort.

– Alors, pourquoi te cachais-tu, pendant que

tes hommes se faisaient tuer ?

– Le chef doit vivre, pour donner des ordres.

– Tu vois à quoi ils ont abouti, tes ordres.

– Ce que nous n'avons pu faire, d'autres le feront.

– En es-tu sûr ?

– Oui... les peuplades du nord descendront jusqu'ici... elles seront aussi nombreuses que les arbres de la forêt...

– Et que feront-elles ?

– Elles brûleront ta ferme, te massacreront, toi et les tiens, et emmèneront tes troupeaux. À la place où tu as établi ta demeure, il ne restera plus que des cendres.

– Et si je te faisais grâce de la vie ?

– J'irais retrouver mes frères du nord, je me mettrais à leur tête, et reviendrais avec eux pour me venger.

– C'est ton dernier mot ?

– Oui...

– Voyons, réfléchis. Tu peux encore compter sur mon indulgence ?

– Je n’ai que faire de ton indulgence... Je ne demande ni pitié, ni commisération.

– C’est bien... apprête-toi à mourir.

– Je suis prêt.

*

Pendant qu’avait lieu cette conversation, les aviateurs aidés des domestiques de M. Morel avaient éteint l’incendie. Les dégâts étaient assez considérables, car ce n’était pas seulement la maison d’habitation qui avait été atteinte, mais aussi une des granges.

La victoire restait aux colons, mais M. Morel ne cacha pas aux aviateurs qu’il craignait des représailles.

– Il y a, dit-il, à une dizaine de milles une peuplade qui est des plus dangereuses. Un jour ou l’autre, elle descendra jusqu’ici, et nous aurons

de la peine à nous défendre.... J'avais cru que je parviendrais à dompter ces sauvages, mais je m'étais trompé.

– Et qu'allez-vous faire ? demanda Tavernier.

– Ce que je vais faire ?... me défendre, parbleu !

– Mais si vos ennemis sont plus nombreux que vous ?

Le colon eut un geste vague et ne répondit pas.

Les aviateurs ne pouvaient être d'aucun secours à M. Morel... Ils plaignaient du fond du cœur le courageux Français qui n'avait pas hésité à venir s'établir dans cette région dangereuse...

– Pourquoi ? dit Beaucaire, ne demandez-vous pas au gouvernement anglais de vous protéger ?

Le colon eut un haussement d'épaules :

– Songez, dit-il, que je suis ici à plus de cent mille des centres habités... Enfin, je m'en tirerai peut-être... Ce qui m'inquiète, c'est cette peuplade du Nord dont je vous ai parlé. Si je ne craignais d'abuser, je vous demanderais un service...

– Parlez, nous sommes à votre disposition...

– Eh bien, voici... Comme je vous l'ai dit, à une dizaine de milles d'ici, il y a une peuplade que je redoute... on la dit très nombreuse, mais peut-être a-t-on exagéré. Si je pouvais être renseigné sur son effectif, je prendrais mes dispositions en conséquence... J'ai avec moi des domestiques fidèles, et peut-être arriverions-nous à nous protéger.

– Que faut-il faire ?

– Eh bien, voici... Avec votre avion, il vous est facile de survoler l'endroit habité par cette peuplade, de vous rendre compte à peu près du nombre d'hommes qui la composent...

– C'est facile...

Beucaire appela ses compagnons et leur dit :

– En route... nous allons en reconnaissance...

CLXXVII

Nouvel atterrissage

Ils partirent. L'aéro fort heureusement n'avait pas été endommagé par les ennemis. Ceux-ci, trop occupés à traquer les aviateurs, n'avaient point songé à s'attaquer à leur appareil.

– Quelle secousse ! dit le Parisien !... J'ai bien vu le moment où nous allions être rôtis vivants. Quelles brutes que ces Canaques... Ils ne comprennent pas que nous sommes des amis, et que nous voulons leur bien. Enfin, nous allons bientôt quitter leur pays, heureusement.

L'avion survolait maintenant une vaste plaine marécageuse.

– Brrr ! fit Laval, il ne ferait pas bon atterrir ici...

– Nous nous en garderons bien, répondit le

commandant. Dès que nous aurons obtenu le renseignement que demande M. Morel, nous ferons demi-tour.

En avion comme sur mer, il ne faut jamais faire de projets, ni dire « nous ferons ceci ou nous ferons cela ». Le hasard qui est malicieux se plaît parfois à déconcerter tous les calculs, toutes les prévisions.

On atteignit enfin l'endroit où se trouvait le campement des Canaques. Les aviateurs n'eurent pas de peine à le découvrir. Il y avait là une trentaine de huttes. Des hommes allaient et venaient. Il fut facile d'en faire le dénombrement. Ils étaient une quarantaine environ. Quand ils aperçurent l'aéro, ils se mirent à pousser des cris et à agiter les bras.

– Oui, oui... criez, dit Laval... vous ne ferez pas notre connaissance...

Il avait parlé trop vite. Soudain, le moteur eut des ratés. Francis poussa un cri... Il fallait atterrir. Beaucaire fit tous ses efforts pour s'éloigner le plus possible de l'endroit où campaient les Canaques, et il y réussit, mais il fut obligé de se

poser sur un terrain sablonneux bordé à droite et à gauche par des bois de bambous géants. Dès que l'avion se fut posé sur le sol, M. Paturel sauta vivement à terre.

– Où allez-vous ? demanda Tavernier.

– Oh ! à deux pas, répondit le vieux savant. Je vais examiner ces bambous géants. Je n'en ai jamais vu de pareils...

Ce que les aviateurs avaient pris pour un bois était une forêt vierge qui s'étendait sur la droite à perte de vue...

M. Paturel, accompagné du Parisien, s'était avancé jusqu'à la lisière de la forêt.

– Voyez, dit-il, ces bambous ne sont que des graminées, et botaniquement parlant, de simples herbes, eh bien, dans certaines régions, on les voit atteindre de vingt à quarante mètres de hauteur. Leur croissance est extraordinairement rapide et peut être parfois littéralement suivie à vue d'œil.

– Oh ! fit le Parisien, incrédule, des arbres que l'on voit pousser, ça c'est bizarre, par exemple.

– Cela est cependant et je puis vous affirmer que je n'exagère rien. Le *Bambusa tulda* du Bengale, atteint en trente jours vingt-deux mètres de hauteur, soit une croissance de trois centimètres à l'heure...

– Ah ! par exemple... et vous avez vu cela ?

– Non... mais des explorateurs l'affirment.

– Oh ! vous savez, les explorateurs, je crois que parfois ils nous bourrent le crâne.

– Il est certain que quelques-uns ont exagéré, mais il en est en qui on peut avoir toute confiance...

– Il n'y a que le bambou qui pousse aussi vite ?

– Oui...

Tout en parlant, M. Paturel s'était approché et examinait curieusement une plante qui croissait entre les bambous.

– Curieux, très curieux, murmura le vieux savant... Cette plante, si je ne me trompe, doit être le *Calamus rigidus*... Voyez ces tiges raides et droites, elles acquièrent en grandissant la

dureté du fer, et les sauvages les emploient pour confectionner des flèches ou des javelots...

CLXXVIII

La surprise

Le Parisien essaya d'arracher une de ces tiges, mais ne put y parvenir. Il prit son couteau, et arriva à couper un rameau.

– En effet, dit-il, ce bois a la rigidité du fer...

Tavernier qui, de loin, observait les deux hommes, leur cria tout à coup :

– Revenez vite !... revenez vite !...

Il avait à peine achevé ces mots qu'un Canaque énorme sortait de la forêt et se précipitait sur M. Paturel. Le vieux savant se défendit avec énergie, mais il avait affaire à un colosse qui l'eût certainement étranglé sans l'intervention du Parisien. Celui-ci bondit sur le noir et lui décocha en plein visage un terrible coup de poing. L'homme lâcha M. Paturel, mais

se retourna contre Laval.

La partie allait être dure, car le Parisien avait en face de lui un terrible adversaire qui encaissait les coups sans broncher. Il cherchait à saisir son ennemi, mais Laval, agile comme un singe, esquivait prestement les attaques. Enfin, profitant d'un moment où le Canaque était découvert, il lui allongea un vigoureux uppercut et, cette fois, le géant noir tomba.

– Regagnons l'aéro, dit M. Paturel, vite ! ne perdons pas un instant... Cet homme n'est peut-être pas seul, d'autres ennemis peuvent surgir de ce bois...

En effet, bientôt des figures noires apparurent, puis, soudain, sans qu'ils eussent eu le temps de fuir, M. Paturel et le Parisien furent entourés.

– Au secours ! au secours ! cria le vieux savant.

Déjà les deux hommes étaient entraînés sous bois... Beaucaire et Tavernier avaient entendu l'appel de M. Paturel.

– Tu vois, dit Beaucaire, nous avons eu tort de

laisser partir Laval et M. Paturel... Ils sont, sans aucun doute, tombés sur une bande de Canaques et maintenant comment les sauver.

Tavernier, qui avait grimpé sur l'aéro, regardait dans la direction des arbres, mais il ne voyait rien... Il crut encore entendre un cri, puis ce fut tout.

– Que faire ? murmura-t-il...

Beucaire ne répondit pas...

– Nous ne pouvons cependant pas les laisser aux mains de ces sauvages, reprit le commandant.

– Quand nous pourrons repartir, nous survolerons la forêt.

– Nous ne verrons rien.

– Qui sait ?

– Non... nous ne verrons rien... Écoute, Beaucaire, il faut absolument se porter au secours de nos pauvres amis... Reste ici, et dès que le moteur fonctionnera, plane dans les environs...

– Et toi ?

– Moi, je vais aller en reconnaissance.

Beucaire demeura un instant sans parler, puis regardant Tavernier :

– Puisses-tu réussir, dit-il... En tout cas, si tu vois qu'il n'y a rien à faire, reviens... à l'impossible nul n'est tenu.

Tavernier prit son Winchester et une ample provision de cartouches, et se dirigea vers la forêt.

Beucaire le regarda partir, puis murmura :

– Si lui aussi n'allait plus revenir !... Ah ! décidément, notre voyage est bien compromis... Nous n'arriverons jamais au but...

– Qui sait ? patron, répondit Francis qui avait entendu.

Beucaire eut un haussement d'épaules et demanda :

– La réparation marche ?

– Oui, patron, répondit le gosse... Dans dix minutes au plus, nous pourrons partir.

– Hâte-toi.

Et Beaucaire s'accoudant à la carlingue, prêta l'oreille, mais il n'entendait rien que le bruissement des feuilles agitées par le vent.

CLXXIX

Oko, Majouka !

Cependant, Tavernier s'était courageusement enfoncé dans la forêt. Il avançait avec mille précautions, s'arrêtant de temps à autre pour écouter. Il parvint bientôt à une clairière, et remarqua sur le sable des traces de pieds nus...

Comme il se trouvait à découvert, et pouvait être aperçu des Canaques, il se jeta vivement dans un buisson, contourna la clairière et reprit sa marche. Il ne se dissimulait pas que l'heure était grave.

Peut-être ses amis avaient-ils été massacrés... peut-être que lui aussi trouverait bientôt la mort dans cette forêt sinistre, mais il avançait toujours.

La forêt devenait d'instant en instant plus épaisse, et il avait maintenant toutes les peines du

monde à se frayer un chemin à travers les buissons et les lianes.

Bientôt, il fut obligé de s'arrêter. Il lui sembla alors entendre un bruit bizarre, un bruit qui semblait tout proche. On eut dit qu'à une faible distance de lui, des gens causaient à demi-voix. Il s'aplatit sur le sol, et écouta. Le bruit avait cessé.

Il resta, pendant quelques minutes, l'oreille collée contre terre, plus il se releva, et revint sur ses pas, espérant qu'il allait trouver un sentier dans lequel il pourrait s'engager, mais il eut beau chercher, il ne vit aucune issue. Il était de toutes parts environné de lianes et de plantes bizarres aux feuilles piquantes comme celles du houx. Il ne parvenait même plus à retrouver la clairière où il se trouvait l'instant d'avant. Le découragement commençait à s'emparer de lui, et il désespérait de retrouver ses compagnons, quand le bruit qui l'avait frappé précédemment se produisit de nouveau.

Nul doute, les Canaques se trouvaient sur sa droite, à faible distance. Comment les rejoindre ? Il rampa sous les lianes, mais une de celles-ci

accrocha la gâchette de son fusil et le fit partir. Au bruit de la détonation, un cri s'éleva :

– À moi ! à moi !...

Tavernier reconnut la voix du Parisien, et se dirigea, comme il put dans la direction d'où était partie cette voix, mais il n'entendit plus rien, et se trouva bientôt arrêté par une barrière de feuillage et de troncs d'arbres. Il revint en arrière, fouilla les buissons, mais ne tarda pas à comprendre qu'il s'était égaré.

À ce moment, l'avion passa dans l'air en vrombissant.

Tavernier était, nous l'avons vu, un homme énergique, il se ressaisit vite.

Après avoir inutilement cherché une issue, il se décida à monter sur un arbre, espérant qu'il pourrait ainsi découvrir quelque chose.

Il grimpa tout en haut d'un eucalyptus. Il aperçut alors autour de lui, un océan de verdure, et ce fut tout. Il ne vit rien qui pût le guider... Il descendit, et battit de nouveau les buissons. À un endroit, il lui sembla que le sol sonnait le creux,

et il se demanda si les Canaques n'habitaient pas des souterrains s'étendant sous la forêt.

Mais comment trouver l'entrée de ces souterrains ?

La nuit le surprit, et il lui fut impossible de continuer ses recherches. Il s'étendit sur le sol. Bien entendu, il lui fut impossible de dormir. Il prêtait l'oreille au moindre bruit.

Tout à coup, il lui sembla que l'on marchait près de lui. Il attendit, prêt à faire feu sur l'ennemi qui se présenterait, mais celui-ci ne se pressait point de paraître.

Et cependant le bruit continuait.

À la faveur d'un faible rayon de lune qui filtrait à travers les branches, Tavernier aperçut soudain une forme noire dressée à quelques mètres. Il crut d'abord que c'était un homme, mais ne tarda pas à reconnaître qu'il avait en face de lui un kangourou. L'animal se tenait debout sur ses pattes de derrière, et demeurait immobile. Enfin, il fit un saut et disparut.

Ce fut le seul être vivant que Tavernier vit de

la nuit. Quand le jour parut, il reprit ses recherches. Il retrouva les traces du kangourou et se guidant sur ses traces finit par découvrir un petit sentier où il s'engagea en rampant. Il arriva ainsi à la clairière qu'il avait traversée la veille, et là, essaya de s'orienter.

Il ne savait quel parti prendre, et s'apprêtait quand même à aller de l'avant, quand une sorte de faucille vint en sifflant s'abattre près de lui. Il comprit que les Canaques l'avaient aperçu, et se réfugia aussitôt dans un buisson. Maintenant, il était fixé, il savait que les ennemis étaient là. Il devait se tenir sur la défensive. Il s'accroupit derrière le feuillage, son fusil à la main, prêt à faire feu, et attendit. Des têtes ne tardèrent pas à se montrer, puis une vingtaine de Canaques parurent dans la clairière. Tavernier eut un moment l'idée de tirer sur eux, mais il réfléchit qu'il serait toujours temps d'en venir à cette extrémité.

Les sauvages regardèrent de côté et d'autre, cherchant sans aucun doute à repérer l'endroit où l'homme qu'ils avaient aperçu avait bien pu se

réfugier. Après s'être concertés, ils se mirent à explorer les abords de la clairière. Quelques-uns même pénétrèrent dans les buissons, mais le commandant était bien caché, et ils ne purent l'apercevoir...

Ils revinrent alors au centre de la grande place sablée qui s'ouvrait entre les arbres, et s'assirent sur le sol. Tavernier les compta. Ils étaient vingt-deux... De l'endroit où il était, il eut pu les viser facilement, mais il résolut d'attendre encore.

Bientôt des cris s'élevèrent. Un Canaque de haute taille, aux cheveux crépus, au corps luisant, venait d'apparaître. Il portait sur la poitrine et sur le visage des tatouages étranges qui le rendaient affreux. À la main, il tenait un long bâton recourbé par le bout, et s'avancait d'un air majestueux... À n'en pas douter, c'était un chef. Quand les acclamations eurent cessé, il s'assit sur un petit tas de sable, et les autres Canaques firent le cercle autour de lui.

Alors il parla et chacun l'écoutait en silence. Son discours dura près de vingt minutes, puis il se leva, tendit le bras dans la direction d'un arbre

énorme qui se trouvait à quelques pas, et s'écria :

– *Okó ! Okó ! majouka !...*

Les Canaques répétèrent tous ces paroles. Il fit un geste, et quatre hommes rentrèrent sous bois, ils revinrent bientôt, et l'on s'imagine sans peine la surprise de Tavernier, quand il reconnut parmi eux Laval et M. Paturel. Les deux prisonniers étaient étroitement ligotés, et n'avançaient qu'à grande peine.

On les amena devant le chef qui leur parla en une langue bizarre. Il leva ensuite sur eux son bâton, dans un geste de menace, mais ne frappa point cependant.

Tavernier était prêt à faire feu. Il avait compté ses cartouches. Il en avait quarante-deux... Il s'installa commodément, un genou en terre, et attendit.

Les prisonniers avaient été couchés sur le sable, et les Canaques dansaient maintenant autour d'eux, en poussant des cris sauvages. Enfin, ils demeurèrent immobiles, et le chef prit de nouveau la parole. Quand il eut achevé son

discours, les sauvages se mirent à creuser deux trous en terre, et Tavernier crut qu'ils allaient enterrer vivants ses deux compagnons, mais ils allumèrent deux grands feux, à droite et à gauche desquels ils plantèrent de gros morceaux de bois reliés entre eux par une traverse de fer...

Tavernier comprit. Les Canaques s'apprêtaient à faire rôtir le Parisien et M. Paturel.

Un frisson lui passa le long du corps, mais il reprit vite son sang-froid.

CLXXX

Perdus en forêt

Déjà les Canaques s'étaient approchés des prisonniers, et l'un d'eux qui devait être le bourreau aiguisait sur une pierre un long couteau recourbé... Tavernier jugea que le moment d'intervenir était venu.

Il épaula son fusil à répétition et visa d'abord le chef. Il pressa la détente et le chef s'abattit, frappé d'une balle à la tête. Alors, le commandant fit feu sans arrêt, et comme il était bon tireur, coucha en moins d'une minute dix hommes sur le sable.

Affolés, les Canaques s'enfuirent, en poussant des cris. Profitant de leur terreur, Tavernier s'avança vivement vers les prisonniers, coupa leurs liens avec son couteau, et les entraîna dans

un buisson.

– Ben vrai, dit Laval, on peut dire qu’il était moins cinq... Sans vous, commandant, nous étions occis et grillés comme des poulets. Ah ! nous avons eu de la veine que vous nous retrouviez... Mais comment avez-vous fait ?

– Je t’expliquerai ça plus tard, répondit Tavernier... pour le moment filons, car ces maudits sauvages sont bien capables de revenir.

– Oh ! cela m’étonnerait, ils ont trop la frousse.

– On ne peut pas savoir, allons...

– Ce coup-ci, dit Laval, je pourrai dire que j’ai vu des anthropophages...

– Et moi aussi, fit M. Paturel...

– Je croyais bien y passer. Heureusement M. Tavernier est arrivé à temps... Quel massacre !... Les Canaques tombaient comme des capucins de cartes...

– Hâtons-nous, dit le commandant... Il me tarde d’être sorti de cette forêt... Voyons, allons par ici, nous trouverons sans doute une issue.

Hélas ! les trois hommes eurent beau chercher, ils ne la trouvèrent point. Plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent. À la fin, harassés, n'en pouvant plus, ils se laissèrent tomber sur le sol.

– Je crois, dit le Parisien, que nous aurons du mal à sortir d'ici... Nous n'avons aucun point de repère, et nous nous heurtons à chaque instant à de nouveaux obstacles... Si je montais dans un arbre, j'apercevrais peut-être quelque chose.

– Inutile, répondit le commandant, j'ai essayé.

– Alors ?

– Alors, je ne sais plus...

– Nous n'allons tout de même pas rester ici.

– Qui sait ?...

M. Paturel prit la parole.

– Ce qu'il faut, dit-il, c'est retrouver les eucalyptus qui se trouvent en bordure de cette forêt... Une fois que nous les aurons découverts, nous serons sauvés...

– Malheureusement, répondit Tavernier, il y en a partout des eucalyptus...

– Oui, je vous l'accorde, mais ils sont moins hauts en bordure de la forêt...

– Le mieux serait de s'orienter sur le soleil...

La nuit vint avant que les trois hommes eussent pu retrouver leur chemin. Un moment, ils crurent avoir découvert une éclaircie, mais retombèrent bientôt au milieu d'épais buissons...

Le voyageur qui s'égare dans une forêt vierge, risque fort d'y trouver la mort. Obligé de marcher dans une demi-obscurité, de se frayer péniblement un passage, il ne tarde pas à se laisser tomber sur le sol et à renoncer à la lutte.

– Ça devient inquiétant, dit le Parisien...

Ses compagnons ne répondirent point. Ils commençaient déjà à ressentir les affreuses tortures de la soif et de la faim. Cependant, ils étaient tellement fatigués qu'ils s'endormirent, au risque de se faire surprendre par les Canaques.

Quand le jour se leva, Tavernier se dressa le premier.

– Allons ! dit-il...

Tous trois se remirent en marche.

– Ah ! fit le Parisien, on ne m’y prendra plus à aller rôder près des forêts... Si nous avons le bonheur d’échapper à la mort, je vous garantis que je serai prudent.

– Moi aussi, murmura M. Paturel.

Pendant près de cinq heures, le commandant et ses deux amis errèrent dans la forêt. Vers la fin de la journée, Tavernier tua un gros oiseau que l’on fit cuire et qui sembla délicieux aux pauvres affamés.

Ils reprirent ensuite leur marche silencieuse.

Tout à coup, le Parisien s’écria :

– Cette fois, je crois que nous sommes sauvés !

Et, du doigt, il indiquait une éclaircie dans le feuillage.

– Pas d’erreur, ajouta-t-il, là-bas, c’est la plaine.

– On le dirait, fit M. Paturel...

– Oh ! bien sûr... je ne me trompe pas.

Ils hâtèrent le pas. Au fur et à mesure qu’ils

avançaient la forêt était moins obscure.

Hélas ! ce que les malheureux prenaient pour la plaine, c'était la clairière où ils avaient aperçu les Canaques.

CLXXXI

L'attaque

Ils perdirent alors tout courage... Leur fatigue était telle qu'ils ne tenaient plus sur leurs jambes. Ils trouvèrent cependant la force de se remettre en marche. Soudain, à travers les arbres, ils aperçurent deux Canaques qui avançaient assez rapidement. Les sauvages ne les avaient pas aperçus.

– Suivons-les, dit Tavernier, nous allons bien voir.

Les deux Canaques se glissaient entre les lianes avec une facilité surprenante. Où les trois égarés n'auraient rien aperçu, eux trouvaient un passage.

– Où nous mènent-ils ? dit M. Paturel...

– Bah ! nous allons bien voir, répondit le

Parisien... mais j'ai dans l'idée qu'ils se dirigent vers la sortie de la forêt.

– Si vous pouviez dire vrai.

– Oui... voyez... les arbres sont déjà moins rapprochés... les buissons moins nombreux...

Au bout d'une demi-heure de marche, les deux Canaques qui ne s'étaient pas aperçus qu'on les suivait, s'arrêtèrent, et restèrent immobiles, comme s'ils guettaient quelque chose.

– Que font-ils donc ? murmura Laval.

– Avançons, fit Tavernier...

Cependant les sauvages avaient tourné la tête. Ils virent les trois hommes, et disparurent sans que l'on put se rendre compte de quel côté ils avaient fui. Quand on arriva à l'endroit qu'ils occupaient, l'instant d'avant, on remarqua que la forêt était en effet moins touffue. Les arbres étaient très espacés, et les buissons plus éloignés les uns des autres.

– Sauvés ! s'écria Laval... voici la plaine !

C'était la plaine, en effet, et les trois rescapés croyaient qu'ils allaient apercevoir l'avion, mais

ils ne le virent pas...

– C’est pourtant bien ici que nous avons atterri, dit Tavernier.

– Bien sûr, répliqua le Parisien. Tenez, on voit encore sur le sable les traces de nos roues.

– Alors ?

– M. Beaucaire est parti à notre recherche, parbleu ! Mais il va revenir...

Tous trois s’assirent sur le sol.

– Vous pensez bien, reprit le Parisien, que M. Beaucaire n’est pas demeuré inactif, pendant notre absence. Il doit en ce moment survoler la forêt, et nous allons bientôt le voir reparâître... Ah ! certes... il ne manquera pas de nous apercevoir... Tenez, écoutez, il me semble que j’entends le bruit d’un moteur.

– Non, dit Tavernier, au bout d’un instant... c’est le vent qui souffle sur la forêt.

– Oui, vous avez raison...

Le Parisien avait à peine achevé ces mots que quatre faucilles s’abattaient avec un bruit sec sur

le sable...

– Bon, dit-il voilà maintenant que les Canaques nous envoient leurs projectiles... Oh ! mais c'est imprudent de rester ici...

– Nous ne pouvons cependant pas rentrer en forêt, répondit Tavernier. Couchons-nous à plat ventre... ou plutôt non, tâchons de gagner cette petite éminence de sable qui se trouve sur la droite... nous y serons à l'abri... mais attention... ne nous levons pas, rampons sur le sol...

De nouvelles faucilles et deux ou trois javelots vinrent se piquer dans le sable à quelques centimètres des trois hommes...

Soudain, M. Paturel poussa un cri...

– Qu'avez-vous ? demanda Tavernier.

– Je suis blessé, répondit le vieux savant.

Et, en disant ces mots, M. Paturel portait la main à sa jambe. Fort heureusement la blessure n'était pas grave. Le javelot qui l'avait atteint avait à peine pénétré dans les chairs.

– Pourvu, murmura-t-il que cette arme ne soit pas empoisonnée... Si nous étions à bord de notre

aéro, je pourrais me panser, mais ici, c'est impossible...

Les trois hommes s'étaient réfugiés derrière le petit tertre de sable. Ils étaient maintenant à l'abri, et pourraient tenir tête à leurs ennemis.

Le premier Canaque qui montra la tête, s'abattit aussitôt. Un autre eut le même sort. Tavernier, son Winchester à la main, ne cessait d'épier les sauvages. Il faut croire que ceux-ci ne tenaient plus à essuyer le feu de leurs ennemis, car à partir de ce moment, ils demeurèrent invisibles.

Cependant les trois amis étaient pour ainsi dire bloqués, et n'osaient se mettre debout. Ils restaient accroupis derrière le monticule de sable, et attendaient.

– Pour moi, dit le Parisien, M. Beaucaire est parti à notre recherche, mais il reviendra sûrement ici...

– Espérons-le, répondit Tavernier...

M. Paturel ne cessait de se lamenter.

– Est-ce que votre blessure vous fait beaucoup

souffrir, demanda Laval.

– Oui... cela me cuit... et il me semble que ma jambe enfle...

– Non, c'est une idée, fit Laval...

– Si... si... voyez.

M. Paturel exagérait. L'idée que l'arme qui l'avait frappé pouvait être empoisonnée lui faisait perdre la tête... Cependant, il finit par se rassurer.

– Je n'ai cependant jamais entendu dire, murmura-t-il, que les Canaques empoisonnent leurs armes... D'ailleurs le curare est inconnu en Australie... Maintenant, il se peut qu'ils emploient un autre poison.

Les minutes, les heures passaient, et Beaucaire et son avion ne reparaissaient pas. Les plus tristes pensées envahirent les trois amis. Si Beaucaire avait été capturé par les Canaques ? Cela n'était pas impossible après tout... Peut-être une panne l'avait-il obligé d'atterrir dans un endroit où campaient les sauvages...

Tavernier qui s'efforçait de rester calme était néanmoins très inquiet. Il savait que son ami lui

avait promis de survoler la forêt, et de revenir de temps à autre à son point de départ. Pourquoi ne revenait-il pas ?

– Ça va mal pour nous, dit Laval... Si M. Beaucaire ne donne plus signe de vie, qu'allons-nous devenir dans ce pays sauvage... Tant que nous aurons des munitions nous tiendrons les Canaques en respect, mais une fois qu'elles seront épuisées, ils auront facilement raison de nous.

Et à la pensée qu'il pouvait être repris par les sauvages, le Parisien ne put s'empêcher de frissonner. M. Paturel qui continuait à souffrir de sa jambe, s'était allongé derrière le tertre de sable et poussait de temps à autre de petits gémissements.

CLXXXII

Cruelle situation

Quand vint la nuit, Tavernier dit à ses compagnons :

– Il faudra prendre la garde à tour de rôle, car ces maudits Canaques nous guettent toujours, et peut-être vont-ils profiter de l’obscurité pour nous attaquer de nouveau...

– Passez-moi votre fusil, commandant, dit le Parisien, je vais prendre la première faction.

– Si tu veux, répondit Tavernier, mais ouvre l’œil.

– Soyez tranquille, ce n’est pas la première fois que je prends la garde. Pendant la guerre, là-bas, en Argonne, du côté de Montfaucon, quand il fallait une sentinelle exercée c’était toujours moi que l’on choisissait. J’ai l’oreille fine, et je

flaire l'ennemi à vingt pas...

– Oui, fit le commandant, je sais que l'on peut compter sur toi.

Ce disant, Tavernier se coucha sur le sable à côté de M. Paturel. Le Parisien s'agenouilla derrière le tertre, son fusil à la main, et demeura immobile. Tout était silencieux. Le vent avait cessé. Parfois le cri d'un oiseau nocturne troublait le silence. Le Parisien prêtait l'oreille, un secret pressentiment l'agitait. Il était persuadé que les Canaques profiteraient de la nuit pour essayer de s'emparer de lui et de ses compagnons... Et il faisait plutôt de tristes réflexions, car il ne se dissimulait pas qu'une lutte en pleine obscurité avec les sauvages devait forcément mal tourner.

Comment résister à des ennemis qui vous attaquent dans l'ombre de tous les côtés à la fois ? Il était cependant décidé à vendre chèrement sa vie, car il ne se dissimulait pas que, s'il était pris, il servirait de pâture aux Canaques.

La première heure de quart se passa sans incident, et le Parisien finissait par croire que les ennemis ne tenteraient rien, quand il perçut tout à

coup un petit bruissement.

Avant de réveiller ses amis il écouta.

Bientôt il lui sembla apercevoir des ombres qui s'agitaient devant lui. Il avait une petite lampe électrique de poche qui ne le quittait jamais. Il en braqua la lueur dans la direction de la forêt, et aperçut les corps luisants de trois Canaques. Sans perdre un instant, il reposa sa lampe sur le sol, et fit feu. Il entendit un bruit mat. Sûrement son coup avait porté.

Tavernier et M. Paturel s'étaient dressés vivement au bruit de la détonation.

– Qu'y a-t-il ? interrogea le commandant, à voix basse.

– Ils sont revenus, répondit Laval.

– Nombreux ?

– Non... mais les autres doivent nous guetter à la lisière de la forêt.

– Comment as-tu pu distinguer quelque chose au milieu de cette obscurité.

– J'avais ma lampe électrique...

– C’est très imprudent ce que tu as fait... Tu as indiqué aux ennemis l’endroit où nous nous trouvons...

– J’en ai abattu un... Cela donnera à réfléchir aux autres.

– Oui, tu as peut-être raison.

Un nouveau bruissement venait de se faire entendre. Le Parisien braqua de nouveau la lueur de sa lampe vers le bois, et aperçut deux hommes qui s’avançaient en rampant.

– Éclairez-moi, dit-il à Tavernier.

Le commandant prit la lampe, et Laval, en deux coups de feu, abattit les deux Canaques.

– Vous voyez, dit-il, qu’il est bon de faire marcher le projecteur.

– Oui, accorda le commandant...

Les Canaques, comprenant qu’ils n’auraient point raison des deux hommes en venant directement sur eux, employèrent une autre tactique. Ils essayèrent de les tourner, mais cette manœuvre ne leur réussit pas mieux que la précédente. Alors, furieux, ils se mirent à faire

pleuvoir sur l'endroit où les trois hommes étaient réfugiés une pluie de javelots et de faucilles. Nous avons déjà expliqué ce qu'étaient ces faucilles. Elles étaient en bois dur et armées à leur extrémité d'un fer pointu. Un autre fer recourbé était fixé au manche, l'arme partait en tourbillonnant, et de quelque façon qu'elle atteignît la proie visée, elle faisait une terrible blessure.

– Nous ne pouvons rester ici, dit Tavernier. Les Canaques ont repéré l'endroit où nous nous trouvons, et finiront par nous atteindre... Écartons-nous.

Les trois amis se mirent à ramper sur le sable et s'éloignèrent d'une cinquantaine de mètres. Les Canaques n'avaient rien vu. De la place où ils se trouvaient Tavernier, Laval et M. Paturel entendaient les javelots et les faucilles tomber à la place qu'ils venaient de quitter.

– Il était temps que nous délogions, dit le Parisien, car ça m'a l'air de tomber dru.

– Oui, répondit le commandant, mais avant que le jour se lève, il faudra que nous trouvions

un autre refuge...

– Nous n'avons qu'à faire comme les poilus... creusons dans le sable des abris individuels.

– C'est une idée... à l'ouvrage.

Une demi-heure après, les trois hommes étaient chacun dans une petite tranchée que protégeait sur l'avant un monticule de sable.

– Ah ! murmura Laval, dommage que M. Paturel et moi n'ayons pas de fusils, car nous aurions pu faire un vrai massacre de Canaques... Vous avez encore des cartouches, commandant ?

– Oui, mais ma provision commence à s'épuiser.

– Alors, ménageons les munitions.

CLXXXIII

Renfort inespéré

Au jour, l'inquiétude des trois amis redoubla. Ils avaient beau être abrités dans leurs trous, ils ne se dissimulaient pas qu'ils n'y pourraient point tenir longtemps... La faim ne tarderait pas à les en chasser et alors qu'advierait-il ? Les Canaques avaient disparu, mais il était certain que, cachés derrière les arbres de la forêt, ils devaient toujours épier leurs ennemis.

Et Beaucaire qui ne revenait pas !...

– Décidément, fit M. Paturel, je commence à croire que nous ne reverrons plus notre avion...

– Qui sait ? répondit le Parisien... M. Beaucaire a pu avoir une panne grave, et il lui faut du temps pour réparer.

– Souhaitons que ce soit cela, murmura

Tavernier...

La journée se passa sans que les Canaques eussent reparu.

– Aurai-ils abandonné la partie ? dit Laval.

– Ma foi, on le croirait, répondit le commandant...

– Si cela était nous pourrions peut-être essayer de nous ravitailler.

– Comment cela ?

– Parbleu ! en allant tuer quelques oiseaux dans la forêt.

– Ce serait de la dernière imprudence.

– Nous ne pouvons cependant pas mourir de faim.

Il y eut un silence.

– Pour moi, dit le commandant, les Canaques n'ont pas désarmé. Ils se tiennent à l'affût et dès que nous reparaîtrons, ils nous cribleront de nouveau de flèches et de faucilles.

– C'est vrai, fit Laval, mais au point où nous en sommes, mourir comme cela ou autrement.

– Nous n’avons pas encore le droit de désespérer.

Le Parisien ne répondit pas. Il était, au fond, bien persuadé ou que Beaucaire avait été capturé par les sauvages ou que son avion s’était brisé en atterrissant dans quelque mauvais endroit. Quant à M. Paturel, il ne disait rien, mais regardait continuellement sa jambe blessée.

– Je crois tout de même, dit-il, que le maudit javelot qui m’a atteint n’était pas empoisonné, car j’aurais déjà ressenti des troubles... D’ailleurs la plaie n’a pas vilaine apparence.

– Souffrez-vous ? demanda Laval.

– Très peu...

– Seriez-vous capable de marcher ?

– Oh ! je le crois...

– Alors, c’est le principal.

Le vieux savant était devenu inquiet.

– Est-ce que nous allons partir d’ici, demanda-t-il.

– Peut-être, répondit le Parisien...

– Pour aller où ?

– Ah ! voilà... Je ne saurais le dire... pour aller à la chasse peut-être.

– À la chasse ?

– Oui... nous ne pouvons cependant pas nous laisser mourir de faim...

Tavernier ne disait rien. Il comprenait sans doute que l'on serait obligé de chercher sa nourriture n'importe comment...

Le Parisien demanda tout à coup :

– Nous ne devons pas être très loin de la ferme de M. Morel, ce colon que nous avons défendu... Si nous tentions de nous y rendre. Il ne nous reste plus que cette ressource...

– La ferme de M. Morel, répondit le commandant, se trouve au moins à vingt milles d'ici...

– C'est une belle distance, mais en deux étapes, on peut faire le chemin.

– Je crois, fit M. Paturel que nous serons obligés d'en arriver là... qu'en pensez-vous,

commandant ?

– Attendons encore, répondit Tavernier, il me semble impossible que Beaucaire ne revienne pas.

– Alors, attendons...

Un peu avant la nuit, le Parisien qui était couché sur le sable, l'oreille près du sol, dit tout à coup à ses compagnons :

– Je ne sais si c'est une idée, mais il me semble que j'entends un galop de chevaux...

– Oui, moi aussi, fit M. Paturel... est-ce qu'il y aurait des cavaliers parmi les Canaques. Cela m'étonnerait...

Le bruit devenait très distinct...

– Il ne nous manquait plus que ça, dit le Parisien...

Il s'était levé légèrement et scrutait la plaine qui s'étendait devant lui à l'opposé de la forêt.

– Oh ! s'écria-t-il tout à coup... nous sommes sauvés... Ces cavaliers ne sont pas des Canaques... ce sont des blancs... Ils viennent ici...

Le commandant et M. Paturel se dressèrent à leur tour...

Les cavaliers n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres... Soudain, ils s'arrêtèrent, comme s'ils cherchaient à s'orienter.

– Allons à leur rencontre, dit Tavernier...

Les trois amis partirent en courant. Arrivés près des cavaliers, ils reconnurent M. Morel, le colon dont ils avaient défendu la ferme.

– Ah ! vous voilà ! s'écria M. Morel... le ciel soit béni.

– Mais comment saviez-vous que nous étions là, demanda Tavernier.

– C'est M. Beaucaire qui nous a prévenus...

CLXXXIV

À cheval !

Et comme les trois aviateurs paraissaient surpris, le colon continua :

– Oui, dans la soirée, M. Beaucaire a atterri près de mon exploitation, et m’a dit que vous étiez perdus dans la forêt. Immédiatement, j’ai rassemblé mes hommes et suis parti. Vous m’aviez rendu un service, n’était-il pas juste que je vous en rendisse un autre...

– Et M. Beaucaire ? demanda Tavernier.

– Il est reparti aussitôt après m’avoir prévenu, répondit le colon.

– Nous ne l’avons pas revu.

– Comment cela ?

– Non... il n’est pas revenu, il a dû lui arriver

un accident.

– Quand il m’a quitté, il m’a dit qu’il allait planer aux abords de la forêt...

– Nous n’avons pas entendu le bruit du moteur.

– Ah ! c’est curieux par exemple.

– Oui... et bien inquiétant...

– Que faire ?

– Parbleu ! nous allons nous mettre à sa recherche.

M. Morel avait avec lui cinquante cavaliers armés de rifles et montés sur d’excellents chevaux. Une pareille troupe pouvait tenir tête à une bande de Canaques...

– Voyons, que décidons-nous ? demanda M. Morel... Je suis à votre entière disposition.

Tavernier réfléchit un instant, puis répondit :

– Beaucaire ne doit pas être loin d’ici... Sachant que nous étions perdus dans la forêt, il n’a pas dû s’écarter beaucoup... S’il a eu une panne ou un accident c’est dans les environs que

cela lui est arrivé...

– À moins qu'en me quittant, objecta M. Morel, il n'ait capoté dans la plaine, ce qui me semblerait bien extraordinaire... Avec vingt-cinq de mes cavaliers, je vais explorer les abords de la forêt... Les vingt-cinq autres resteront avec vous, pour vous défendre, en cas d'attaque.

Ainsi fut fait. M. Morel prit la tête de la colonne qui allait partir en expédition et bientôt les cavaliers s'éloignaient.

Tavernier dit à ceux qui étaient demeurés avec lui.

– Messieurs, si vous le voulez bien, nous allons explorer la plaine, en attendant le retour de vos amis... Pouvez-vous mettre un cheval à ma disposition ?

– Trois, si vous voulez, répondit un des cavaliers... nous avons amené avec nous des bêtes de rechange.

– Très bien, alors... nous allons vous accompagner.

Quelques instants après, le commandant

sautait à cheval, et le Parisien l'imitait, mais M. Paturel moins alerte que ses compagnons ne parvenait pas à enfourcher sa monture.

On fut obligé de le hisser sur son cheval...

– Je suis très mauvais cavalier, dit le vieux savant... c'est à peine si je suis monté à cheval trois fois dans ma vie, et je ne sais si je pourrai vous suivre.

– Cramponnez-vous à la selle, lui dit Laval. Moi non plus je ne suis pas très bon cavalier, mais je tâcherai de m'en tirer quand même.

On partit d'abord au petit trot. M. Paturel sautait sur sa bête de façon désordonnée. D'abord, il perdit son casque colonial, et un des hommes de l'escorte fut obligé de descendre pour le ramasser. Quand on prit le galop, le pauvre savant bondissait sur sa selle comme une grosse balle en caoutchouc... Il suait sang et eau, et répétait à chaque instant :

– Ça y est... ça y est ! je vais tomber... arrêtez ! arrêtez !...

Un cavalier voyant son désarroi s'était

approché, et le soutenait d'une main.

– Je n'aurais jamais cru, dit M. Paturel, que c'était si difficile que cela de se tenir à cheval... Ce que l'on est secoué !... il y a de quoi rendre tripes et boyaux... vraiment c'est affreux !...

Et, en disant cela, il se cramponnait au pommeau de sa selle.

– Ah ! ça va tout de même mieux, dit-il au bout d'un instant, je crois que je m'habitue...

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il était projeté à terre. Fort heureusement, il se trouvait en arrière de la colonne, sans quoi, il eût été piétiné par les autres chevaux... Le cavalier qui lui servait de guide s'arrêta, mit pied à terre, le releva, et le replaça à cheval.

Le vieux savant ne s'était fait aucun mal, car il était tombé fort heureusement sur un terrain mou.

Il remercia le cavalier, et recommença à sauter, sur sa bête.

Cette course à cheval était un véritable supplice pour M. Paturel, mais il supportait héroïquement toutes les souffrances que lui

faisait endurer cette sauterie endiablée. Quant au Parisien qui n'était pas non plus un fin cavalier, il faisait néanmoins assez bonne contenance. Il oscillait bien de droite et de gauche, et parvenait à conserver son équilibre, mais au prix de quels efforts !

On battit la plaine en tous sens mais on ne découvrit rien.

– Peut-être ceux qui sont partis explorer les abords de la forêt seront-ils plus heureux que nous, dit Tavernier...

– Cela se pourrait, fit un des cavaliers... allons les rejoindre...

CLXXXV

Recherches infructueuses

Les deux groupes de cavaliers se rejoignirent au bout d'une heure, M. Morel n'avait rien vu...

– C'est incompréhensible, fit Tavernier.

– Oui, répondit le colon... nous avons bien cherché, je vous assure, et nous n'avons trouvé nul indice qui puisse nous mettre sur la trace de vos amis.

– Qu'a-t-il pu arriver ?

– Je crains qu'ils n'aient sombré juste au-dessus de la forêt et ne soient tombés sur les arbres.

– Ce serait affreux !...

Il y eut un silence. Tavernier reprit :

– Voulez-vous que nous recommencions

ensemble les recherches ?

– Si vous voulez, répondit M. Morel, mais je vous assure que c'est inutile... D'ailleurs la nuit va venir, nous ne verrons rien.

Les trois aviateurs étaient consternés. Ainsi, leur avion avait disparu... et avec lui Beaucaire et le petit Francis !

– Et dire, murmura le Parisien que s'il est arrivé un malheur, c'est à cause de nous !...

– Oui, soupira M. Paturel... Pourquoi aussi avons-nous voulu nous approcher de cette maudite forêt !... Nous aurions bien dû nous douter qu'elle était habitée...

– Nous ne voulions pas y pénétrer.

– C'est vrai, mais les Canaques nous guettaient. Ah ! décidément, nous jouons de malheur !...

Tavernier intervint.

– Ne perdons pas encore tout espoir, dit-il... Je connais Beaucaire, il est prudent. Peut-être a-t-il été obligé d'atterrir dans un endroit d'où il ne peut décoller... Y a-t-il des marais par ici ?

– Oui, répondit M. Morel, il y en a un à dix milles d’ici environ... À vrai dire, c’est plutôt un lac qu’un marais... Il est alimenté par un cours d’eau qui vient de la montagne et est peuplé de crocodiles...

Tavernier et Laval se regardèrent.

– Demain, dit Tavernier, nous reprendrons nos recherches...

On s’installa pour la nuit. Les hommes de M. Morel avaient apporté quelques provisions, et les malheureux aviateurs qui mouraient de faim purent enfin se restaurer.

Quand ils eurent l’estomac garni, le courage et l’espoir leur revinrent.

– De deux choses l’une, dit Tavernier : ou l’avion est tombé sur les arbres de la forêt, et en ce cas nos amis sont peut-être aux mains des Canaques, ou il a atterri dans un endroit où il ne peut reprendre son vol.

Demain, nous apprendrons sans doute quelque chose.

La nuit fut bien triste, comme on doit le

penser, et les aviateurs attendirent le jour avec impatience. Enfin, quand le soleil se leva, on se mit en route.

La forêt formait un immense quadrilatère bordé de trois côtés par la plaine et de l'autre par une chaîne de rochers qui constituaient les contreforts d'une montagne s'étendant vers le nord-ouest.

Le commandant et M. Morel galopèrent en tête de colonne. Parfois, ils s'arrêtaient pour explorer le sol. Tout à coup Tavernier s'écria :

– L'avion s'est posé ici.

– Oui, fit le Parisien... on voit encore la trace de ses roues caoutchoutées... mais il a eu du mal à repartir... regardez, le sable a cédé en plusieurs endroits.

– C'est vrai... cependant l'aéro est reparti... il suivait la direction du nord... Il est certain qu'à ce moment, il essayait de contourner la forêt...

On se porta plus loin, on explora attentivement le sol, mais on ne découvrit rien qui pût servir d'indice. Tavernier était de plus en plus persuadé

que l'avion avait dû atterrir au-dessus de la forêt. Si cela était arrivé, il était sans nul doute absolument détérioré, mais Beaucaire et Francis pouvaient parfaitement être sains et saufs.

Peut-être à cette heure erraient-ils égarés, perdus, mourant de faim.

Comment être renseigné ? Pénétrer dans la forêt, l'explorer, cela était impossible. Il eut fallu des semaines pour se frayer un chemin au milieu des lianes...

Un moment, on crut pouvoir être renseigné. Des cavaliers avaient capturé un Canaque qui se tenait à la lisière de la forêt. Cet homme fut amené devant M. Morel.

On se rappelle que le colon connaissait la langue canaque.

Il interrogea le sauvage.

Celui-ci ne fit aucune difficulté pour répondre, mais ce qu'il dit n'était guère de nature à renseigner les aviateurs. Il avait vu en effet, un gros oiseau planer aux abords de la forêt, puis il s'était dirigé vers la plaine.

Ce fut tout ce qu'il put dire.

– Cet homme est évidemment sincère, fit M. Morel, après avoir mis Tavernier au courant de ce que venait de lui apprendre le sauvage.

– Si Beaucaire s'est dirigé vers la plaine, répondit Tavernier, c'était sans doute pour se rendre chez vous afin de chercher du secours... C'est donc en revenant qu'il aurait eu un accident, car nous n'avons plus entendu, depuis vingt-quatre heures, le bruit de son moteur. Tantôt vous m'avez parlé d'un lac qui se trouve à dix milles d'ici, peut-être, trompé par la nuit, mon ami a-t-il atterri dans un terrain détrempe aux environs de ce lac. Voulez-vous que nous tentions une reconnaissance de ce côté ?

– Je suis à votre disposition, répondit le colon, et croyez que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour retrouver vos compagnons. Sans vous et sans eux, à l'heure qu'il est, je n'existerais plus... Vous m'avez courageusement défendu, je vous dois bien ce service.

CLXXXVI

L'avion est repéré

Le lac se trouvait comme nous l'avons dit, à dix milles de la forêt. Souvent, à la saison des pluies, il débordait et ses eaux se répandaient dans les terres avoisinantes, formant de vastes marécages où l'eau stagnait pendant de longs mois...

– Je crains, dit M. Morel, que nous ne puissions aller bien loin dans cette plaine, car vous voyez le terrain est détrempe... Bientôt nous serons arrêtés par les flaques d'eau... et si nous voulons avancer quand même, nous risquons de nous enliser...

– Avançons le plus que nous pourrons, répondit le commandant.

Au loin, on apercevait une eau verdâtre qui

miroissait au soleil.

– Voici le lac, dit M. Morel... il n'est plus qu'à deux milles environ, mais je crois que nous allons être obligés de nous arrêter là.

En effet, les chevaux avaient déjà de l'eau jusqu'à mi-jambe...

Tout à coup, le Parisien qui avait une vue perçante, s'écria, en prenant le bras de Tavernier.

– Regardez donc là-bas... droit devant nous, n'apercevez-vous pas quelque chose ?

– Sur le lac ?

– Non... bien avant...

– Oui... je vois... on dirait un bouquet d'arbres.

– Bien, vous êtes en direction... mais derrière ce bouquet d'arbres ne voyez-vous pas une grande tache grisâtre...

– En effet... si c'était !...

– Oh ! il n'y a pas d'erreur, c'est bien notre avion, allez... Il est enlisé, pris dans le marécage et ne peut en sortir.

– Les malheureux, s'écria le commandant,

jamais nous n'arriverons à les sauver !

– Qui sait ? nous devons quand même essayer...

– Mais comment ?

– Si quelqu'un pouvait aller porter un câble à M. Beaucaire...

– Un câble... tu n'y songes pas... il faudrait qu'il eût au moins trois cents mètres de long... où trouver un câble semblable ?

– Alors... si, au moyen de branchages, on établissait une sorte de passerelle...

– Non... non... il y a mieux que cela, dit Tavernier... j'ai une idée... Nous allons voir... À droite du lac, à cinquante mètres à peine, il y a des rochers, ce sont ces rochers qu'il faut atteindre... De là, nous pourrions peut-être opérer le sauvetage de l'avion...

CLXXXVII

Le sauvetage

Tout le monde mit pied à terre et l'on se dirigea vers les rochers que l'on gravit rapidement. De là, on apercevait parfaitement l'avion qui était enlisé. Beaucaire et Francis étaient à bord.

– Il faudrait des cordes, dit Tavernier.

– Je vais en envoyer chercher, répondit M. Morel.

Des cavaliers partirent aussitôt.

Deux heures après, ils revenaient avec des cordes. Alors, les opérations de sauvetage commencèrent. Elles furent laborieuses. Il s'agissait de faire parvenir une corde aux aviateurs, mais comment y parvenir ? L'aéro se trouvait à environ cinquante mètres du rocher et il

était impossible de lancer un câble à cette distance.

Ce fut le Parisien qui se dévoua. Il se dévêtit à demi et s'attacha une corde autour du corps. On le regardait faire avec inquiétude, mais cette inquiétude redoubla quand on le vit s'engager dans le marécage, où, de mémoire d'homme, personne n'avait jamais osé se risquer. Il y avait par places de petits carrés d'herbes sur lesquels il s'efforçait de se tenir en équilibre. Il sautait de l'un à l'autre avec une adresse merveilleuse.

Cependant, au fur et à mesure qu'il s'éloignait, le poids de la corde que tenaient les hommes demeurés sur les rochers alourdissait sa marche.

Bientôt, on le vit s'enfoncer jusqu'aux genoux. Par un effort surhumain, il se dégagea, mais pour s'enliser de nouveau. Il n'était plus qu'à trente mètres de l'aéro, mais pourrait-il l'atteindre ? Soudain, la touffe d'herbe sur laquelle il était parvenu à se hisser céda sous lui et il s'enfonça de nouveau, mais cette fois, si profondément que sa tête et ses épaules dominaient seules le marécage.

Au moyen du câble dont les hommes massés sur le rocher tenaient l'extrémité, on le tira et il put de nouveau s'accrocher à une nouvelle touffe d'herbes. Il y demeura quelques instants immobile puis courageusement se remit à avancer. Il marchait dans une boue gluante qui se collait après lui et il restait parfois immobile.

Tout à coup il disparut, mais parvint à se raccrocher à un arbuste qui croissait au milieu du cloaque.

De l'avion, Beaucaire et Francis l'encourageaient.

Quand il se fut assez rapproché, il lui jetèrent une corde qu'il saisit et parvint enfin jusqu'à l'aéro.

– Ouf ! fit-il en escaladant la carlingue, ça y est tout de même, mais j'ai bien cru que j'allais y rester.

Beucaire et Francis lui serrèrent les mains avec effusion.

– Faudrait voir à vous tirer de là, dit l'intrépide Parisien.

Il attacha solidement à l'avant de l'aéro le câble qu'il avait enroulé autour de ses reins et cria aux hommes demeurés sur le rocher :

– Allez-y... tirez ferme.

L'avion remua, mais n'avança point.

– Cristi ! ça va être dur, murmura Laval. Il faut pourtant que nous sortions de là...

– Tirez ! Tirez toujours, cria-t-il.

Les serviteurs de M. Morel unirent leurs efforts, et cette fois l'avion se déplaça de quelques mètres. Il arrivait à un endroit où la boue était plus liquide, et où il pouvait glisser plus facilement.

Cependant de nouveaux obstacles l'arrêtèrent et il fallut des efforts inouïs pour l'en débarrasser. L'avion n'était plus maintenant qu'à vingt mètres à peine de la terre ferme, mais soudain on le vit pencher sur le côté, comme s'il allait sombrer dans la vase. On parvint, non sans peine, à le redresser et à le tirer à terre.

Cependant, là, de nouvelles difficultés se présentèrent. Le terrain était légèrement en pente,

et il fallut près d'une heure pour dégager tout à fait l'avion du borbier.

– Enfin ! ça y est, s'écria le Parisien qui était méconnaissable tant il était rempli de boue. Maintenant, faudrait voir à procéder un peu à l'astiquage. Y a-t-il de l'eau par ici ?

Un homme indiqua une petite rivière qui serpentait à quelque distance à travers les roseaux. On roula l'avion jusqu'à la rive, et là, on se mit à laver l'avion. Il n'avait pas souffert, car ses ailes l'avaient tenu à la surface du marécage.

CLXXXVIII

En route !

Tavernier interrogea Beaucaire.

– Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il.

– Une chose bien simple, répondit Beaucaire, j'ai été forcé d'atterrir, et comme c'était en pleine nuit, je n'ai pas vu où je me posais...

– Enfin, le mal est réparé.

– Oui, mais nous sommes maintenant joliment en retard sur notre horaire.

– Nous tâcherons de regagner le temps perdu.

– Ce sera difficile.

Beucaire réfléchit un instant et murmura :

– Nos concurrents doivent être loin, maintenant.

– Qui sait ? Peut-être ont-ils été, eux aussi, victimes d'un accident. À l'heure qu'il est, ils sont peut-être immobilisés dans quelque endroit sauvage et attendent du secours.

– Ce sont des suppositions.

– Bien sûr, mais pourquoi veux-tu que nous soyons seuls à avoir des avaries. Il faudrait une vraie chance pour accomplir un pareil voyage sans accidents.

– Il y a des accidents prévus, mais avoue que ceux qui nous sont arrivés ne sont pas ordinaires.

– Bah ! maintenant tout ira peut-être très bien.

– Puisses-tu dire vrai ! Mais vous autres, que vous est-il arrivé ?

– Ah ! ne m'en parle pas. Jamais nous n'avons été si menacés. D'abord Laval et M. Paturel ont failli être dévorés par les Canaques.

– Dévorés ?

– Oui, je dis bien. Les sauvages avaient déjà allumé le feu pour faire rôtir nos malheureux compagnons. Si je n'étais pas arrivé, M. Paturel et Laval seraient maintenant dans le ventre des

sauvages.

– Ils sont donc anthropophages, ces animaux-là ?

– Il faut croire, mais ce n'est pas tout. Une fois que j'ai eu délivré nos deux amis, nous nous sommes égarés dans la forêt et j'ai bien vu le moment où nous allions mourir de faim. Ensuite nous avons été attaqués par les Canaques et peu s'en est fallu qu'ils ne nous massacrent. Ah ! Quel sale pays ! Il est temps que nous le quittions.

– Nous allons le quitter, sois-en sûr, et sans tarder encore.

– C'est égal, tu as eu une riche idée d'aller prévenir M. Morel et de demander du secours car sans cela, mon pauvre ami, nous ne nous serions jamais revus... Toi tu serais resté dans le marécage, et nos compagnons et moi aurions fini par être massacrés.

– Que ceci soit une leçon. À l'avenir, quand nous atterrirons, il ne faudra plus s'écarter de l'aéro. Tu vois ce qui arrive...

– Sois tranquille. Je crois que M. Paturel et Laval n’auront plus l’idée d’aller excursionner dans les bois.

Beucaire remercia vivement M. Morel, le brave colon qui s’était mis si généreusement à sa disposition, puis on se prépara à partir.

– Je n’ai pu, dit Tavernier à M. Morel, vous renseigner jusqu’à présent sur la peuplade que vous redoutez, mais je crois qu’elle n’est pas bien nombreuse. Elle doit se composer d’une quarantaine d’hommes environ.

– C’est ce qu’on m’avait dit. Autrefois cette tribu comptait au moins deux cents membres, mais la fièvre a fait de terribles ravages parmi les Canaques. Cette région-ci est très malsaine et il ne fait pas bon y séjourner trop longtemps.

– Ce n’est pas non plus notre intention, fit Tavernier en riant.

On se serra la main et, pendant que les aviateurs mettaient leur appareil en ordre de marche, M. Morel et ses hommes s’apprêtaient à partir. Ils ne voulaient cependant pas s’en aller

avant d'être sûrs que les aviateurs pourraient reprendre leur vol. C'est seulement quand ils virent décoller l'avion qu'ils lancèrent leur chevaux au galop.

L'aéro, qui n'avait pas souffert de son bain prolongé, filait maintenant un train d'enfer.

– Ah ! dit le Parisien, ça fait plaisir tout de même de se retrouver dans ce bon avion, de rentrer chez soi, en un mot. Ici, au moins, on est tranquille.

– Quand on n'a pas de panne, répliqua Francis.

– Oui, en effet, mais les pannes ce n'est rien en comparaison de ce que l'on est exposé à rencontrer dans cet affreux pays. Cette fois, j'ai bien cru que je ne te reverrais plus. Les Canaques avaient trouvé sans doute que M. Paturel et moi étions assez dodus et ils s'apprêtaient tout simplement à s'offrir nos individus pour leur repas. Ça n'aurait pas traîné, va. On nous aurait égorgés comme des veaux et on nous aurait fait cuire à la broche. Le feu était préparé et les sauvages se réjouissaient déjà à l'idée du bon

festin qu'ils allaient faire, mais fort heureusement, le commandant est arrivé. Il était moins cinq. Il s'est mis à fusiller les Canaques et je te promets qu'il n'y allait pas de main morte. Fallait voir comme ces satanés singes dégringolaient.

Francis écoutait avec étonnement le récit du Parisien, et celui-ci que la joie d'avoir retrouvé ses compagnons mettait en verve, se livrait à de joyeuses plaisanteries.

Pour l'instant, c'était Tavernier qui était le pilote, car Beaucaire avait éprouvé le besoin de se reposer un peu. Le commandant allait moins vite que Beaucaire, mais Francis ne s'en plaignait pas, car le moteur avait maintenant besoin d'être ménagé.

– Quand nous arriverons dans une grande ville, dit Francis, il faudra faire une révision complète du moteur, car il ne faut pas oublier que lorsque nous aurons quitté l'Australie, nous ne pourrons plus atterrir où nous voudrons.

– Ça, c'est vrai, fit Laval. Et il paraît que nous aurons une jolie bande de mer à traverser !

– Oui, fit Beaucaire qui avait entendu, et ce sera la partie la plus dure de notre voyage.

– Atteindrons-nous bientôt la mer ? demanda Francis.

– Non. Nous avons encore avant d’y arriver de nombreux milles à parcourir. L’Australie est très vaste.

– Sur la carte elle paraît toute petite. Moi je croyais que nous arriverions à la traverser en vingt-quatre heures.

Beucaire sourit.

M. Paturel profita alors de ce que l’on parlait géographie pour faire un petit cours sur la flore et la faune de l’Australie. Une fois lancé, il ne s’arrêta plus et quand la nuit vint il parlait encore. Le vieux savant était un intarissable conférencier. Il savait certes beaucoup de choses. Comme il les avait apprises dans les livres, il commettait parfois des erreurs, mais cela n’avait aucune importance.

Beucaire l’écoutait distraitement car il s’occupait surtout de la direction que marquait la

boussole.

Laval que les discours du vieux savant commençaient à fatiguer, regarda soudain sa montre qui était accrochée dans la carlingue et dit :

– Tiens, il est déjà onze heures.

M. Paturel lui fit remarquer que sa montre était arrêtée.

– Tiens, c'est vrai, fit le Parisien. Bah, je vais la remonter.

– Il est exactement neuf heures cinquante cinq, mais à Paris, c'est midi.

– Voilà une chose, par exemple, que je n'ai jamais pu comprendre, dit Francis.

– C'est cependant bien simple, répondit M. Paturel. Tous les points d'un même méridien passant à midi devant le soleil, ont par conséquent midi en même temps. Mais à ce moment, les autres lieux de la terre ne sont pas encore arrivés à cette position ou l'ont dépassée. Les divers points de la surface de la terre n'ont donc pas tous à la fois la même heure. Une heure

est la vingt-quatrième partie d'un jour, donc, dans une heure la terre fait la vingt-quatrième partie d'un tour complet. Or, si nous imaginons 360 méridiens espacés de degré en degré autour de la terre, dans la durée d'une heure, la vingt-quatrième partie des 360 méridiens c'est-à-dire quinze degrés auront passé devant le soleil. Un lieu ayant midi, par exemple, il faut une heure pour que le quinzième méridien à partir de celui-là arrive à son tour devant le soleil. Autrement pour une différence de temps d'une heure entre deux pays, il faut compter 15 de ces degrés qu'on appelle degrés de longitude. Autant de fois quinze degrés de longitude entre le méridien qui passe par un certain lieu et celui qui passe par Paris, autant d'heures de différence entre le temps de ce pays et le temps de Paris. Ce sera des heures d'avance si ce pays est situé à l'est de Paris, et passe avant nous devant le soleil.

Ce sera des heures de retard s'il s'agit d'un pays situé à l'ouest de Paris et qui par conséquent n'aura midi qu'après nous. Au moment où il est midi chez nous, il est déjà deux heures de l'après-midi au Caire ; dans l'Inde, il est six heures ; à

Pékin, il est plus de neuf heures du soir. Mais à l'heure où le soleil commence à nous réchauffer, l'Amérique située à l'ouest entre à peine dans l'espace éclairé. En résumé, l'heure est en avance sur nous à l'est, et en retard à l'ouest.

CLXXXIX

Nouveaux ennemis

Cette petite conférence astronomique fut interrompue soudain par un craquement sec.

– Tiens, qu'est-ce que cela ? fit Beaucaire.

– Ce n'est rien, répondit Laval, le bois a été mouillé dans le marécage et comme il sèche, il craque.

Cette explication paraissait plausible, en effet. Cependant, les craquements reprurent de plus belle et l'on s'aperçut que la réparation que l'on avait faite quelques jours auparavant à la carlingue menaçait de céder. Il fallait atterrir, car il était impossible, en plein vol, de rajuster les planches qui s'étaient divisées par suite de l'éclatement du bois. Par l'acoustique Beaucaire cria à Tavernier :

– Terre !...

Le commandant se mit prudemment en descente. Le temps était clair, la lune brillait d'un vif éclat et l'on apercevait une grande plaine qui semblait assez unie, mais il fallait se méfier, car si, en plein jour, les aspérités de terrain sont à peine visibles, la nuit, c'est encore pis. Cependant, il fallait à tout prix toucher terre, car la carlingue menaçait de se fendre. Un des longerons avait cédé, une réparation était urgente. L'aéro se rapprochait du sol, où par bonheur, il se posa presque sans heurt.

– Excellent atterrissage, dit Beaucaire.

On essaya de réparer à la lueur de la baladeuse du bord, mais on reconnut bientôt que ce serait impossible.

– Il faut attendre le jour, fit Tavernier.

– C'est-à-dire cinq heures environ, murmura M. Paturel.

– Surtout, fit Beaucaire, que personne ne s'écarte de l'appareil, je ne tiens pas encore à courir à la recherche des disparus.

– Soyez tranquille, répondit le Parisien. L'expérience nous a assagis, et nous ne tenons pas à aller rendre visite aux anthropophages.

– Pourvu que ce ne soient pas eux qui viennent nous rendre visite, fit M. Paturel.

– Croyez-vous, demanda Francis, que nous soyons dans une région dangereuse ?

– Je n'en sais rien, mon enfant, car j'ignore absolument où nous nous trouvons. Cependant, je crois que nous n'avons rien à craindre ici. Il n'y a ni bois ni forêt en perspective.

Cependant Laval et Francis essayaient de réparer quand même.

– Tiens, dit tout à coup le Parisien, qu'est-ce qu'on entend ?

– On dirait, murmura Francis, qu'il y a des gens qui marchent dans la plaine.

– Non. Ce ne sont pas des hommes qui font ce bruit-là.

– Alors, qu'est-ce que cela peut être ?

– Je ne sais... Ici, dans ce satané patelin, on va

de surprise en surprise.

Le bruit continuait.

– C’est curieux tout de même, dit le Parisien, on dirait que des hommes grattent la terre tout près de nous.

– Mais on ne voit rien.

Une vive inquiétude s’était emparée des aviateurs. M. Paturel essaya d’expliquer ce phénomène en disant que c’étaient des insectes qui faisaient ce bruit, mais cette explication n’était guère plausible.

– Il faut en avoir le cœur net, dit Tavernier. Laval, faites marcher le projecteur.

Le Parisien obéit. Il fit jouer le déclic du projecteur et une grande lueur blanche se répandit sur le sol. On aperçut alors des taches noires qui semblaient se mouvoir et l’on crut tout d’abord que c’était l’ombre projetée qui faisait ces taches, mais on s’aperçut bientôt qu’elles étaient produites par des bêtes qui rampaient sur le sol.

– Ciel ! Ce sont des rats ! s’écria M. Paturel. J’aurais dû m’en douter. Dans le nord de

l’Australie, il y a des rats énormes appelés « nayagas » et qui sont de terribles rongeurs. Ils voyagent par bandes et dévastent tout dans les pays où ils passent.

– Mais ils sont des milliers ces animaux-là, dit Laval. Comment arriverons-nous à nous en débarrasser ? Tout à l’heure, ils vont grimper dans notre appareil. Ma foi, tant pis ! Il faut partir sans réparer la carlingue...

– Oui, approuva Beaucaire, partons, nous réparerons plus loin.

Mais déjà les rats grimpaient dans l’aéro qu’ils commençaient à grignoter. Il fallait s’élever et le plus vite possible.

Tout à coup, Francis poussa un cri. Il venait d’être mordu par un des rongeurs. La bande de rats grossissait à vue d’œil ; c’était un crépitement effroyable. L’avion prit son vol. Il était temps. Quelques minutes de plus et il eût été envahi par les affreux rongeurs.

Ceux qui se tenaient sur les ailes de l’appareil finirent par glisser et choir dans le vide, mais il y

en avait une vingtaine dans la carlingue qui faisaient des bonds effroyables et que Laval et Tavernier eurent toutes les peines du monde à assommer. Ils y parvinrent enfin.

– Ah ! c'est pas malheureux, s'écria le Parisien. Ils sont féroces ces animaux-là, et ils ont joliment la vie dure. Nous en sommes quand même débarrassés.

On n'osait plus atterrir de peur de tomber encore sur une bande de rats. Beaucaire vola jusqu'au lever du jour. Quand enfin il fit clair, il choisit un endroit pour se poser sur le sol et se mit en descente.

L'endroit qu'il avait choisi présentait une surface plane, et l'appareil se posa à terre sans secousse.

– Oh ! oh ! fit M. Paturel, nous ne sommes pas en sûreté ici.

– Et pourquoi ? demanda Tavernier.

– Voyez donc, nous sommes dans un vaste cirque bordé de forêts.

– Ah ! vous avez peur des forêts ?

– Dame ! ça se comprend, car jusqu’alors elles ne nous ont guère été favorables.

– Nous allons nous tenir sur nos gardes.

– Bah ! dit Laval, nous sommes loin de la ligne d’arbres. Nous aurons le temps de voir venir l’ennemi s’il vient. Toutes les forêts ne doivent pas être remplies de Canaques.

– Qui sait ? fit M. Paturel. Les Canaques vivent presque toujours sous bois. D’ailleurs, nous en avons eu la preuve, il me semble.

– Espérons que nous ne serons pas attaqués.

Francis et le Parisien s’étaient mis à réparer la carlingue. Ils ne pouvaient guère faire qu’une réparation de fortune, car il leur eût fallu des matériaux qu’ils n’avaient pas. Ils se contentèrent de revisser les planches et de consolider les traverses au moyen de fils de fer.

– Le principal, fit le Parisien, c’est que nous puissions tenir jusqu’à ce que nous rencontrions une grande ville.

– Oh ! une grande ville, murmura M. Paturel, nous ne sommes pas près d’en rencontrer. Avant

de pouvoir atterrir dans un centre important, il nous faudra encore traverser bien des plaines, survoler bien des forêts.

CLXL

Le prisonnier

Le vieux savant avait déployé une carte et l'avait étalée à terre.

– Oui, oui, dit-il, je ne me trompais pas. Nous sommes loin de tout centre habité. Par ci par là, nous rencontrerons bien quelques villages, mais de villes point. En Australie, les villes importantes se trouvent sur le littoral. Nous sommes en ce moment dans le territoire du nord et atteindrons bientôt, je l'espère, ce que l'on appelle le Queensland, une région sillonnée d'une quantité de cours d'eau. La première ville importante est Brisbane, ensuite c'est Sydney, puis Melbourne ; au sud on trouve Port-Adelaïde et à l'ouest de nombreux petits ports. Je pense que M. Beaucaire qui a dû bien repérer sa route se tiendra de préférence sur le cent quarantième

degré de longitude.

Un cri bizarre interrompit le vieux savant.

– Qu'est-ce encore que cela ? demanda-t-il, effaré.

Francis et le Parisien éclatèrent de rire et comme M. Paturel les regardait, étonné, Laval lui dit :

– Voyons, vous ne reconnaissez pas la voix de notre perroquet.

– Ah ! c'est vrai, fit le bonhomme, je l'avais oublié.

– Il parlera bientôt, je l'espère, mais jusqu'à présent, je n'ai pas eu le temps de m'occuper de lui. C'est toute une affaire que d'éduquer les perroquets. Il faut les tenir dans l'obscurité et leur seriner plus de cent fois la même phrase. Jusqu'alors nous avons été trop occupés pour que je puisse l'instruire et je ne sais pas si j'y parviendrai, durant notre voyage, car je prévois que nous aurons bien des soucis.

– Il ne faut point penser à cela. Moi, je suis philosophe et je me dis : ce qui doit arriver

arrivera.

– Certes, mais cela n’empêche pas de prévoir un peu l’avenir.

– Prévoir l’avenir ! Est-ce que c’est possible ? Vous en avez bien eu la preuve. Est-ce que nous nous serions doutés, il y a seulement huit jours, que nous serions pris par les Canaques ? Croyez-moi, ne nous tracassons pas d’avance. Il sera toujours temps de se désoler.

La réparation n’avançait pas vite, car Laval et Francis étaient parfois obligés de défaire ce qu’ils avaient fait.

– Ah ! fit le Parisien, si j’avais seulement un ou deux tasseaux.

Et, ce disant, il regardait du côté de la forêt.

– Contente-toi de ce que tu as, lui dit le commandant. Tu n’as pas, je suppose, l’intention d’aller couper une branche là-bas.

– Et pourquoi pas ?

– Je m’y oppose, entends-tu ?

– Et moi aussi, intervint Beaucaire. Vous ne

supposez pas que nous allons encore courir à votre recherche... Tâchez de réparer avec ce que vous avez.

Le Parisien ne souffla plus mot et reprit son travail en sifflotant. M. Paturel, pour se distraire avait pris la jumelle du bord et scrutait l'horizon.

– Oh ! très curieux ! dit-il tout à coup.

– Quoi donc ? demanda Tavernier.

– Tenez, prenez la jumelle et regardez droit devant vous, au pied de ce gros arbre qui domine les autres et qui, si je ne me trompe, doit être un eucalyptus.

Tout d'abord le commandant ne vit rien, mais au bout d'un instant il s'écria :

– Mais... c'est un homme... un blanc que l'on aperçoit.

– C'est ce qu'il me semblait aussi...

– On dirait que cet homme est attaché. Écoutez... On dirait qu'il appelle.

– Oui, j'ai entendu un cri, fit le Parisien.

– Ce malheureux est certainement prisonnier

des Canaques.

Les cris étaient maintenant plus distincts.

– Il crie au secours, dit Laval, il nous a aperçus et il nous supplie d’aller le délivrer.

Beucaire s’était approché.

– Êtes-vous sûr d’apercevoir un homme ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Tavernier, et c’est un blanc. Nous ne pouvons tout de même pas le laisser là. C’est faire œuvre d’humanité que de le délivrer.

– La forêt est sans doute pleine de Canaques.

– Peut-être. Il est possible qu’ils aient attaché ce malheureux et le laissent mourir de faim. Il faut aller à son secours.

– Que va-t-il encore nous arriver ? fit Beaucaire.

– Rien, dit le commandant, je vais emmener avec moi M. Paturel et Laval. À nous trois, avec nos fusils, ce serait bien le diable si nous n’arrivions pas à délivrer cet homme. Nous ne pénétrerons pas dans la forêt,

Beucaire eut un haussement d'épaules.

– Allez ! fit-il. Évidemment le devoir nous commande de sauver ce malheureux.

Tavernier se tourna vers Laval et le vieux savant :

– Prenez vos fusils, dit-il.

Le Parisien sauta sur son Winchester, M. Paturel prit un Remington, son arme favorite.

– Et de la prudence surtout ! recommanda Beaucaire.

– Sois tranquille, répondit Tavernier.

CLXLI

Délivré !

Tous trois partirent.

La distance qui les séparait de la forêt était d'environ trois cents mètres. Ils avançaient sur la même ligne, comme des tirailleurs qui vont à l'assaut.

Le prisonnier qui les avait aperçus poussait des cris perçants. On le distinguait parfaitement. Il était vêtu d'un complet blanc ; son casque colonial était tombé à ses pieds.

– Attention ! dit le commandant. Il s'agit de faire vite. Pendant que Laval détachera ce malheureux, M. Paturel et moi, nous nous tiendrons prêts à faire feu.

Derrière l'arbre auquel l'homme était attaché on voyait d'épais buissons qui peut-être

recelaient des Canaques. L'entreprise était assez dangereuse, mais il fallait agir.

Déjà Laval s'était précipité en avant.

– Attends, lui dit Tavernier, ne nous quitte pas.

Quand les aviateurs ne furent plus qu'à quelques mètres de l'arbre, le commandant et M. Paturel épaulèrent leurs fusils, pendant que le Parisien s'élançait vers l'arbre. À peine commençait-il à enlever les liens du prisonnier qu'une immense clameur s'éleva et presque aussitôt des sauvages armés de sagaies surgirent d'entre les arbres.

Tavernier se tourna vers M. Paturel.

– Visez bien, lui dit-il, épuisez toutes les cartouches de votre magasin. En joue !...

Cependant les Canaques avaient disparu, mais on les devinait, massés derrière les arbres. Laval détachait à la hâte le prisonnier. Soudain, un homme surgit et s'élança sur le Parisien, mais tomba aussitôt à terre, atteint d'une balle en plein front.

C'était le commandant qui avait tiré. Un autre eut le même sort.

Le prisonnier était maintenant libre. Avec Laval il alla rejoindre Tavernier et M. Paturel.

Alors, les sauvages reparurent et se mirent à hurler comme des démons.

– Oui, oui, criez, dit le Parisien, si vous faites les méchants, nous allons vous servir encore un joli petit feu de salve.

L'homme que l'on avait délivré, un Français ne savait comment remercier ses sauveurs. Il leur serrait les mains à tour de rôle avec effusion, en balbutiant, les larmes aux yeux :

– Oh ! merci ! merci !... Je vous dois la vie et je ne l'oublierai jamais.

– Ne parlons pas de cela pour le moment, dit Tavernier, occupons-nous de nous défendre, car je crois que ces maudits Canaques veulent nous cerner.

En effet les sauvages étaient sortis du bois de deux côtés à la fois et cherchaient à entourer les aviateurs. Ceux-ci marchaient à reculons de façon

à bien voir leurs ennemis et à les tenir en respect.

– Ne tirons pas, dit Tavernier, attendons qu’ils se rapprochent. Il ne faut pas gâcher nos cartouches.

Cependant, les Canaques avaient adopté une autre tactique. Ils s’étaient couchés sur le sol et avançaient en rampant, à demi-dissimulés par les herbes.

– Oh ! oh ! fit le commandant, cela devient dangereux. Regagnons l’aéro le plus vite possible.

– C’est mon avis, murmura le Parisien, si nous ne décampons pas, nous allons être bientôt cernés par ces vilains singes-là.

Les aviateurs et leur prisonnier prirent leur course, mais les Canaques avaient avancé sans qu’ils les aperçussent et ils se trouvèrent tout à coup devant une quinzaine de gaillards énormes, musclés comme des athlètes.

– Feu ! commanda Tavernier.

Trois sauvages s’écroulèrent, puis trois autres encore, mais les autres poussaient des cris furieux

et ne semblaient pas vouloir abandonner la partie. L'un d'eux bondit sur le Parisien, le jeta à terre, mais Laval se redressa aussitôt et d'un coup de crosse fendit le crâne de son adversaire. De loin, Beaucaire qui était monté dans la carlingue de l'aéro regardait, anxieux, le combat.

– Les malheureux, dit-il, ils vont se faire écharper.

Le fait est que la lutte devenait terrible. Les aviateurs voyaient à chaque instant apparaître de nouveaux ennemis. Pour se donner du champ et pouvoir tirer sur leurs agresseurs, Tavernier et ses amis étaient obligés de reculer vers le bois où les attendaient d'autres sauvages.

Enfin ils parvinrent à s'échapper et se mirent à courir vers l'aéro qu'ils atteignirent au bout de quelques minutes, essoufflés, n'en pouvant plus.

Ils trouvèrent cependant l'énergie de sauter à bord et l'avion, après avoir couru pendant quelques instants, décolla et s'éleva dans les airs, à la grande stupéfaction des Canaques qui ne s'attendaient pas à voir leurs ennemis leur échapper.

CLXLII

Bizarre attitude

– Enfin, ça y est quand même, s'écria le Parisien, mais ça n'a pas été sans peine. Ils étaient enrégés ces animaux-là.

– Ce sont des hommes terribles, dit le blanc que l'on avait délivré.

Et il fit aux aviateurs le récit de son aventure :

– Je suis Français, dit-il et j'habite Herlow, une petite ville située à deux cents milles d'ici environ.

– Comment, vous êtes venu de si loin, fit M. Paturel, à pied ?

– Non, en auto. J'étais avec trois de mes amis. Nous nous étions rendus dans ces parages pour nous procurer du bois de construction et nous nous étions mis en rapports avec les Canaques.

D'abord, cela a bien marché. Un de mes compagnons parlait leur langue et les sauvages l'écoutaient attentivement. Ils acceptèrent d'abattre pour notre compte un nombre d'arbres qu'on leur avait désigné et nous allions repartir, décidés à revenir ici dans un mois quand le chef de la tribu qui n'avait pas été consulté, refusa de nous céder du bois, sous prétexte que c'était un sacrilège d'abattre des arbres plus que centenaires. Mon ami essaya de lui faire entendre raison, mais le chef, un vieux têtue, ne voulut rien savoir. Sur ces entrefaites, il consulta un sorcier de la tribu, lequel lui dit que nous étions des mauvais esprits qui voulaient jeter un sort à la tribu. Il fit tant et si bien qu'il arriva à persuader le chef. Celui-ci donna un ordre et ses hommes se jetèrent sur nous. Je croyais que les choses allaient s'arranger, mais non. Le sorcier sut si bien circonvenir le chef que l'on nous condamna à mort. Deux de mes compagnons furent mis à mort, puis mangés par ces brutes, un troisième parvint à s'échapper et je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à moi, l'heure du supplice était arrivée lorsque vous m'avez aperçu. On m'avait

attaché à un arbre, et chaque membre de la tribu devait me percer d'un javelot. C'est ainsi que, sous mes yeux, on avait procédé avec mes deux pauvres amis. Vous voyez, vous êtes arrivés à temps, et je vous dois une éternelle reconnaissance.

Ayant achevé ces mots, le rescapé, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, s'affaissa dans la carlingue. On lui frotta les tempes et on lui fit boire un peu de rhum, mais il fut près de vingt minutes avant de reprendre connaissance.

Quand, enfin, il revint à lui, il remercia de nouveau les aviateurs. Il leur apprit qu'il était négociant et qu'il s'était établi depuis quelques années en Australie. Cependant, il évitait de répondre à certaines questions. Son attitude n'était pas très franche.

– Nous allons, si vous le voulez bien, lui dit Tavernier, vous déposer dans la ville où vous habitez. Cette ville s'appelle Herlow, je crois ?

– Oui, répondit l'homme, mais si cela ne vous fait rien, ne pourriez-vous me déposer plus loin ?

– Vous ne tenez pas à rentrer chez vous ?

– C'est-à-dire que je désirerais profiter du moyen de locomotion qui m'est offert pour me rendre si possible dans un grand centre où je pourrais traiter quelques affaires.

– Je ne demande pas mieux, mais je vous préviens que nous filons sur Melbourne.

– Eh bien, conduisez-moi à Melbourne, je vous en serai reconnaissant.

– Il sera fait selon votre désir.

– Vous ne comptez pas faire escale près d'ici ?

– Non, à moins que nous n'ayons une panne qui nous force à atterrir.

– Espérons que cela n'arrivera pas.

– Nous l'espérons aussi.

L'avion continuait sa route ; le moteur ronflait bien et l'on atteignait une vitesse de cent quatre-vingts à l'heure. Cependant, à cause de la carlingue dont le plancher menaçait de céder, on fut obligé de se poser encore sur le sol.

– Quoi ! s'écria le Français, en proie à une

vive agitation, vous allez descendre ici ?

– Il le faut, répondit Tavernier.

– Ne pouvez-vous aller plus loin ?

– Impossible.

L'homme semblait en proie à une vive inquiétude.

– Nous ne devons pas être loin de Herlow, lui dit le commandant.

– Mais nous y sommes, répondit le rescapé. Herlow se trouve à quatre milles environ derrière ces collines que vous apercevez.

L'avion s'était posé sur le sol. Tout le monde était descendu, sauf le Français.

– Allons, mettez pied à terre, lui dit Tavernier, nous sommes obligés de nous livrer à une réparation.

L'homme descendit. Il regardait de côté et d'autre et cherchait à se dissimuler derrière l'avion.

Laval s'approcha de Tavernier et lui dit à voix basse :

- Il est bizarre, le particulier.
- Oui, plutôt, répondit le commandant.
- On dirait qu’il se méfie de quelque chose.
- En effet... mais de quoi ? Il ne se méfie pas de nous, je suppose ?
- Ce serait le comble, un homme que nous avons sauvé...

CLXLIII

Un forçat dangereux

L'endroit où l'on avait atterri se trouvait à proximité de grands baraquements gris. Des hommes vêtus de costumes de toile travaillaient dans la plaine ; d'autres cassaient des cailloux pour empierrer une route. Bientôt, des gens vêtus d'un uniforme colonial, casque, ceinturon kaki, revolver à la ceinture s'approchèrent curieusement des aviateurs.

Le rescapé s'était vivement caché dans la carlingue.

– Décidément, pensa Tavernier, cet individu n'a pas la conscience tranquille.

Les arrivants saluèrent les aviateurs.

– Soyez les bienvenus, messieurs, dit l'un en anglais. C'est vous qui probablement

accomplissez en avion le tour du monde ?

– Oui, répondit Beaucaire.

– Toutes nos félicitations. Si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, n’hésitez pas à disposer de nous.

– Nous aurions besoin de planches bien sèches, dit Tavernier.

– C’est facile. Quel bois désirez-vous ? De l’acajou, du citronnier, de l’ébène ?

– De l’acajou, si possible.

– Je vais vous faire apporter cela, mais si c’est pour faire une réparation, je puis vous donner des hommes, je ne dis pas que ce sont des spécialistes, mais enfin ils pourront réparer convenablement. Nous avons ici des menuisiers et des ébénistes.

– C’est une usine que l’on aperçoit d’ici ?

– Une drôle d’usine. C’est le bagne de Herlow.

– Ah !...

– Oui, et il est bien peuplé en ce moment.

Le Parisien ouvrait de grands yeux et regardait le commandant.

L'homme en uniforme qui était un surveillant du bagnon avait donné quelques ordres. Un quart d'heure après trois forçats arrivaient avec des planches d'acajou et des outils.

– Voici les ouvriers, dit le gardien, ils vont faire votre réparation, mais vous ne leur devez rien. Il leur est défendu d'accepter de l'argent et vous comprenez pourquoi : s'ils avaient de l'argent, ils chercheraient à s'évader...

– Il y a beaucoup d'évasions, demanda Tavernier.

– De temps à autre. Ainsi, tenez la semaine dernière quatre audacieux malfaiteurs ont volé l'auto du directeur et se sont enfuis, mais nous parviendrons sans doute à les retrouver. D'ailleurs, il est plus que probable que les Canaques nous les ramèneront, car on leur accorde une prime, chaque fois qu'ils capturent un évadé.

– Et ces quatre hommes étaient de dangereux

malfaiteurs ?

– Je vous crois... quatre bandits de grand chemin qui ont commis un nombre incalculable de crimes.

– Et ils sont Anglais ?

– Non, Italiens, mais l'un d'eux parle très bien le français et c'est celui-là le plus dangereux. Il a, avant de fuir, assassiné deux gardiens. Si nous le reprenons son compte est bon, il sera pendu.

Tout en parlant, le surveillant s'était approché de l'aéro.

– Quelle réparation faut-il faire ? demanda-t-il.

– Voici, répondit Tavernier, notre carlingue a cédé, à la suite d'un violent atterrissage, plusieurs planches du tillac se sont fendues, il faudrait les remplacer.

– C'est facile, nos hommes vont vous faire ce travail.

Les trois forçats montèrent à bord de l'avion.

Tout à coup l'un d'eux dit à haute voix :

– Tiens, Massoladi !

Le surveillant avait entendu.

– Où voyez-vous Massoladi ? demanda-t-il.

Tavernier ne crut pas devoir se taire plus longtemps.

– Monsieur, dit-il au surveillant, un homme était menacé de mort par les Canaques, nous l'avons aperçu et sommes allés à son secours. Vous en auriez fait autant à notre place. Nous ignorions quel était cet homme. Pour nous, c'était un malheureux qui était en danger et nous avons volé à son secours.

– Je comprends cela, répondit le surveillant, vous ne pouviez vous douter que cet individu était le plus dangereux des malfaiteurs, un assassin qui mérite la corde.

Le nommé Massoladi tenta de fuir, mais il fut bientôt rejoint par des gardiens accourus au coup de sifflet que lança le surveillant. Il se débattit, et comme il était d'une force herculéenne, on eut toutes les peines du monde à le mater.

Enfin, on le garrotta.

– Je suis pris, dit-il, tant pis. Je sais ce qui

m'attend, mais j'aime encore mieux cela que d'être torturé et dévoré par les Canaques comme mes malheureux camarades.

Et s'adressant aux aviateurs :

– Encore une fois, merci, messieurs, s'écria-t-il. Jusqu'au dernier moment, je penserai à vous. Ne regrettez pas ce que vous avez fait, vous m'avez quand même rendu service. Vous êtes de braves gens et si j'avais toujours rencontré sur ma route des hommes généreux comme vous, je ne serais pas où j'en suis... C'est la fatalité qui m'a conduit là ! On est honnête, on désire le rester, mais on fait de mauvaises fréquentations et si l'on n'a pas assez de fermeté, on est pris dans l'engrenage... Adieu ! Jusqu'au dernier moment ma pensée sera pour vous.

– Emmenez-le, dit le surveillant.

Des gardiens s'emparèrent du forçat et l'emportèrent.

Les aviateurs étaient émus, malgré tout.

– Cet homme sera pendu ? demanda Tavernier.

– Oui, répondit le surveillant et pas plus tard que demain. Oui, je vois, vous vous êtes laissés apitoyer, mais si vous le connaissiez, vous n’auriez pour lui que du mépris. Ils sont tous les mêmes, on les croirait sincères, mais ils ne pensent pas un mot de ce qu’ils disent. Il prétend que ses camarades ont été dévorés par les Canaques, il n’y a peut-être pas un mot de vrai dans tout cela et qui sait s’il ne s’est pas entendu avec les sauvages pour vous attirer dans quelque guet-apens. Il arrive très souvent que nos évadés fassent cause commune avec les Canaques... Il y en a même qui restent avec eux et les conseillent quand il y a un mauvais coup à faire. Dernièrement, nous en avons repris deux qui vivaient avec les Canaques depuis trois ans. Ils étaient devenus aussi sauvages qu’eux.

– Cependant, objecta le commandant Tavernier, vous disiez tout à l’heure que les Canaques vous ramenaient les évadés contre récompense ?

– Oui, cela arrive, ça dépend des tribus. Quelquefois les évadés s’entendent avec eux et

prennent leurs mœurs, jusqu'au jour où ils trouvent l'occasion de s'enfuir.

– Il y a beaucoup de forçats dans votre bague ?

– Six cents.

– Comment, tant que cela ?

– Oui, il vient ici beaucoup d'aventuriers qui se figurent faire fortune sur notre sol. Ce sont pour la plupart des repris de justice, et le mauvais naturel reprend bien vite le dessus. Ils se rassemblent, et forment des bandes bien plus dangereuses que les Canaques car ils ont toutes les ruses des civilisés et les emploient à mal faire. Dans le Sud, ils attaquent les trains, pillent les factoreries, volent les bestiaux, assassinent les fermiers.

CLXLIV

Vers la montagne

La réparation était terminée et elle avait été faite de main de maître. Beaucaire voulut donner quelque argent aux forçats, mais le surveillant s'y opposa :

– Si vous leur donniez de l'argent, savez-vous ce qu'ils feraient, ils tâcheraient de se procurer des liqueurs fortes et sèmeraient le désordre dans la colonie. Pour les récompenser, je leur donnerai de bonnes notes et s'ils se conduisent bien peut-être pourront-ils bénéficier d'une réduction de peine. Alors on les enverra dans le Nord où on les emploiera à des travaux de défrichement pendant deux ans ; ensuite, ils seront libérés, à condition toutefois qu'ils n'aient pas été condamnés pour crime. Autrefois, on pendait tous les criminels, suivant la coutume anglaise, mais nous autres, en

Australie, nous avons pensé qu'il valait mieux les condamner au bagne à perpétuité. Nous manquons de bras pour les grands travaux et il est plus naturel d'employer à l'assèchement des marais, besogne malsaine, des hommes qui ont été rejetés par la société.

– Allons, dit Beaucaire, en route.

Les aviateurs remercièrent le surveillant et reprirent leur vol vers le Sud.

– Eh bien, dit Laval, voilà une aventure curieuse, nous délivrons un homme pour le livrer à des gens qui vont le pendre. Je croyais cependant qu'en Australie, comme l'a dit le garde-chiourme, on n'exécutait point les criminels.

– Vous avez mal compris, mon ami, expliqua M. Paturel. On ne pend plus les criminels que la société envoie au bagne, mais quand au bagne même ils commettent de nouveaux crimes, on s'en débarrasse et on a raison.

– Ce gaillard-là n'avait pourtant pas une mauvaise figure.

– Il ne faut pas se fier aux apparences. Ne vous a t-on pas dit que c'était un individu des plus dangereux ?

– Je le prenais pour un Français, mais heureusement qu'il n'est pas de notre pays. C'est égal, il parlait bien notre langue, avec un petit accent toutefois. Enfin, nous avons fait ce que nous devons. Un homme appelait à l'aide, nous sommes allés à son secours, c'est tout naturel. Mais voyez-vous que nous n'ayons pas été obligés d'atterrir, cet individu-là s'en serait tiré. Nous l'aurions déposé très loin d'ici et il aurait sans doute réussi à s'embarquer. À quoi tient la chance tout de même !

– Le fait est, dit M. Paturel, qu'il a joué de malheur.

On survolait maintenant une immense forêt.

– Oh ! s'écria Laval, il ne ferait pas bon tomber ici !

– En effet, répondit M. Paturel, mais espérons que cela ne nous arrivera pas car notre moteur semble bien marcher.

- Oui, il ronfle merveilleusement.
- Pourvu que cela dure...
- Espérons-le.

La forêt se prolongeait à l'infini ; on avait l'impression de voguer au-dessus d'un océan de verdure. M. Paturel fit un long discours sur les forêts vierges, mais on l'écoutait à peine, car il faisait une chaleur étouffante et les aviateurs cédaient peu à peu au sommeil.

Tout à coup, le vieux savant s'aperçut que ses compagnons dormaient. Il eut un haussement d'épaules et, se calant dans la carlingue, se laissa, aller au sommeil.

Tavernier sentait, lui aussi, une somnolence l'envahir, mais, énergique comme il était, il luttait victorieusement contre le sommeil.

Tout à coup, M. Paturel et ses amis se réveillèrent brusquement. Ils venaient d'entendre un cri bizarre. Ils se regardèrent et brusquement éclatèrent de rire.

Ils venaient de reconnaître la voix de leur perroquet.

L'oiseau qui s'ennuyait dans sa cage, poussait des cris bizarres, prononçait des mots incompréhensibles.

– Je crois, dit le Parisien, que nous aurons du mal à lui apprendre le français.

– Qui sait ? fit M. Paturel, les perroquets retiennent assez bien tout ce qu'ils entendent. Voyez, il imite déjà le bruit de notre moteur.

C'était vrai. L'oiseau faisait un bruit singulier qui ressemblait assez au sifflement d'un moteur.

– Ma parole, nous dormions bien, dit Laval. Attention, s'agit pas de faire la sieste, ou si nous la faisons établissons des heures de quart.

– Sommes-nous toujours au-dessus de la forêt ? demanda Francis.

– Oui, répondit Laval, et je crois que nous n'en verrons jamais la fin de cette maudite forêt.

– Si, fit M. Paturel, mais ensuite nous rencontrerons des montagnes, de hautes montagnes au-dessus desquelles il faudra s'élever rapidement. On pourrait peut-être prévenir M. Beaucaire.

– Inutile, dit Tavernier, il voit devant lui, n'ayez crainte.

– Il a beau avoir une excellente vue, il peut être trompé quand même. Il flotte dans l'air un brouillard bleu qui masque les obstacles.

– Oui, vous avez raison, remarqua Tavernier.

Et par l'acoustique, le commandant lança ces mots :

– Attention ! montagnes, prends de la hauteur.

Beucaire obéit aussitôt et s'éleva de deux cents mètres environ. Il était temps. Bientôt un pic grisâtre se dessina vaguement à l'horizon.

– Hein ? Vous voyez ce que je vous disais, s'écria M. Paturel. Dites-lui de s'élever encore, ce sera plus prudent.

Tavernier donna de nouvelles instructions à Beaucaire qui, cette fois s'éleva progressivement de cinq cents mètres.

– Là ! fit M. Paturel, nous sommes tranquilles maintenant. Voyez-vous que nous soyons allés buter contre une montagne...

– Notre voyage aurait été fini du coup... et nous aussi, murmura le Parisien. Ah, tenez... voilà la fin de la forêt, ce n'est pas malheureux. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je n'aime pas beaucoup planer au-dessus des arbres. Voyez-vous ça que nous ayons été obligés d'atterrir. Nous étions frais. En admettant que nous ne nous soyons rien cassé, ce qui n'est pas certain, nous aurions été pour la vie prisonniers dans cette forêt. Nous aurions été obligés de vivre de notre chasse et nous serions peu à peu retournés à l'état sauvage.

– À moins, fit M. Paturel, que nous n'ayons été mangés par les Canaques.

– Ça c'est vrai.

CLXLV

Nouvelle mésaventure

On abordait les montagnes dont les cimes grisâtres se confondaient dans le lointain avec le ciel. Bientôt on les survola. C'était un amas de pics inégaux sur lesquels poussaient de maigres pins.

– Pas gai le paysage, dit Laval. Ce n'est pas ici que je viendrai passer mes vacances, quand notre voyage sera terminé.

Depuis quelque temps, le moteur battait par à-coups. Était-ce le brusque changement de température qui était cause de cela.

– Oh ! oh ! dit Tavernier, il s'agirait d'ouvrir l'œil.

– Oui, fit Francis, car nous pourrions bien être obligés d'atterrir.

– Ici, serait-ce possible ? demanda M. Paturel, non sans inquiétude.

– Ce serait difficile, en tout cas.

Il y eut un silence. Chacun écoutait avec angoisse le ronflement du moteur qui allait en diminuant. Beaucaire avait ralenti l'allure.

– Il cherche à atterrir, dit Tavernier.

– Y arrivera-t-il, c'est qu'il n'a pas beaucoup de champ devant lui, remarqua Francis.

– Si... Ce n'est pas le champ qui lui manque, mais le sol est bien inégal.

L'inquiétude gagnait les aviateurs.

Pourtant Beaucaire s'était mis en descente.

L'atterrissage eut lieu et à l'étonnement de tous, il fut des plus doux. Beaucaire avait eu la chance de se poser sur un terrain absolument plat.

– Ouf ! ça y est, s'écria le Parisien, mais je vous avouerai que je n'étais guère tranquille.

– Ni moi non plus, répondit M. Paturel. Voyez-vous que notre appareil se soit buté sur ces rocs...

Tout le monde avait sauté à terre.

– Décidément, dit Beaucaire, nous n'avons pas de chance, nous sommes toujours obligés d'atterrir dans de mauvais endroits.

– Ne nous plaignons pas trop, fit Tavernier en souriant, nous aurions pu plus mal tomber.

Beucaire le regarda.

– Je vois, lui dit-il, que tu ne te rends pas compte de la situation. Regarde où nous sommes.

– Mais sur un terrain très lisse, ma foi.

– Oui, très lisse, en effet, l'atterrissage a été facile, mais le départ !

– Eh bien, le départ ?

– Il sera impossible.

– Impossible, que dis-tu là ?

– Regarde devant toi.

– Je ne vois rien.

– Regarde bien, nous avons à peine soixante mètres devant nous pour prendre notre départ.

– Oui, c'est vrai.

Les deux amis demeurèrent silencieux.

– Mais autour de ces soixante mètres, dit Tavernier, qu’y a-t-il ?

– Le vide, mes amis, le vide !

– Ah ! diable ! Sommes-nous donc à l’extrémité de cette chaîne de montagnes ?

– Oui...

– Moi, je ne crois pas, attends, je vais aller voir.

Au bout de dix minutes, Tavernier revenait.

– Oui, dit-il, tu avais raison, c’est le vide... et quel vide !... Mille mètres au moins.

Le Parisien qui avait entendu cette conversation était loin d’être rassuré. Il ne dit rien cependant à Francis qui tranquillement travaillait à la réparation du moteur.

Quant à M. Paturel, il allait et venait, se baissant parfois pour cueillir une herbe rare ou ramasser un caillou qui lui semblait intéressant.

Tout à coup, il poussa un cri.

Il venait de choir dans une crevasse.

Tavernier et Laval se portèrent immédiatement à son secours, et aperçurent le vieux savant assis sur le sable, à environ trente mètres de profondeur.

– Vous n’êtes pas blessé ? demanda le Parisien.

– Non, répondit M. Paturel, mais je suis un peu étourdi.

– Attendez, on va vous tirer de là.

Laval courut chercher une corde dans l’aéro et la jeta à M. Paturel. Celui-ci la saisit, mais au moment où on le remontait, le sable s’éboula le long de la paroi de la crevasse et le bonhomme lâcha la corde. On le voyait se débattre au milieu du sable qui l’aveuglait. Enfin, il parvint à se dégager.

On lui lança de nouveau la corde qu’il saisit, mais le sable qui s’était éboulé avait produit dans la paroi une large anfractuosité dans laquelle le pauvre savant se trouvait coincé...

– Oh ! oh ! fit Laval, ça va être joliment dur.

Ce fut dur, en effet, si dur même que les

sauveteurs se demandèrent un moment s'ils pourraient ramener à eux leur compagnon.

Enfin, après une demi-heure d'efforts, ils arrivèrent à le hisser sur la terre ferme, mais dans quel état.

Le pauvre bonhomme était rempli de sable et ses habits étaient en lambeaux.

– Oh ! mes amis, mes chers amis, ne cessait-il été répéter, quel mal je vous ai donné, maudite crevasse, va. J'aurais dû l'apercevoir, mais je venais justement de découvrir une petite plante des plus curieuses que l'on ne rencontre qu'en Australie. J'ai voulu la saisir pour la mettre dans mon herbier, mais je me suis senti tout à coup entraîné dans le vide...

– Et avez-vous réussi à la cueillir votre plante au moins ? demanda le Parisien.

– Mais non, malheureusement.

– Dites-moi où elle se trouve, je vais tâcher de l'avoir.

– Oh ! prenez garde.

– Ne craignez rien.

Le Parisien s'approcha de la crevasse, s'étendit à plat ventre et, allongeant les bras, s'empara de la plante, une petite plante toute rabougrie qui n'avait rien de bien remarquable. Cependant M. Paturel la regardait avec un vif intérêt. Il la mit dans son herbier avec le plus grand soin et inscrivit sur son calepin une brève notice. Cela fait, il remercia encore une fois le Parisien.

*

Cependant le moteur était réparé.

La minute du départ approchait. Beaucaire s'entretenait à voix basse avec Tavernier. Celui-ci mesura de nouveau l'espace qui s'élevait depuis l'avion jusqu'à l'abîme, et revint en disant :

– Soixante seize mètres exactement.

Tous deux se regardèrent. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait se lancer sur la plate-forme qui

surplombait l'abîme et... se laisser choir dans le vide.

CXCVI

La forêt en feu

L'instant était critique. Ce saut dans le vide, c'était peut-être la catastrophe... Beaucaire et Tavernier se consultèrent.

– Allons, dit Beaucaire, il n'y a pas à hésiter.

– Si nous essayions de revenir en arrière.

– Tu n'y songes pas... il nous faudrait escalader des rochers, et notre appareil ne résisterait pas...

Tavernier ne répondit point, mais il mesurait du regard la profondeur de l'abîme...

– Nous essayerons, dit Beaucaire, de descendre en vol plané et de nous poser dans cette plaine que l'on aperçoit là-bas. La chose n'est pas impossible, mais...

Il n'acheva pas...

M. Paturel, qui avait entendu cette conversation, ne se montrait pas ému le moins du monde. Sans doute ne se rendait-il pas bien compte du danger. Quant à Francis et à Laval, ils n'envisageaient point sans appréhension ce saut dans le vide.

Cependant, ils ne disaient rien. Il y a des cas où toute parole est inutile.

Le moteur était réparé. On le mit en marche, chacun prit place à bord de l'aéro, et celui-ci roula vers l'abîme. Il y eut une secousse effroyable, l'avion s'effondra subitement, puis on sentit une résistance. Il avait repris sa marche.

– Hourra ! hourra ! s'écria le Parisien. Ça c'est un joli tour de force par exemple, et je doute que beaucoup d'aviateurs soient capables d'en faire autant.

– M. Beaucaire est très habile, dit le vieux savant.

– Oh ! répliqua Tavernier, l'habileté n'a rien à voir ici... nous avons été servis par le hasard,

voilà tout.

– Alors, bénissons le hasard, fit le vieux savant. À présent nous sommes sauvés, et nous atteindrons bientôt le littoral.

– Oh ! bientôt, fit Tavernier, ce n'est pas le mot. Il nous reste encore une jolie bande de terrain à parcourir, mais espérons que tout se passera bien.

– Maintenant, dit le Parisien, nous allons probablement trouver des Canaques civilisés.

– Ce n'est pas certain, répliqua M. Paturel.

– Quoi, vous croyez que nous allons encore tomber sur des anthropophages ?

– Je ne dis pas cela, mais nous pouvons rencontrer des sauvages mal disposés à l'égard des blancs.

– On tâchera de les éviter.

L'aéro filait à belle allure. On survolait maintenant une légion montagnaise, et Beaucaire fut obligé de s'élever. Des vautours volaient çà et là, mais, effrayés par l'oiseau géant qui s'avavançait sur eux, ils fuyaient à tire-d'ailes.

– Pourvu, dit M. Paturel, que l'un de ces volatiles ne vienne pas cogner notre hélice.

– Si cela se produisait, ce serait la catastrophe.

– Ne parlons pas de ça, fit Tavernier...

Les vautours étaient fort nombreux.

Beucaire manœuvrait pour les éviter, car certains, affolés, volaient dans le lointain au-devant de l'avion. Il s'éleva de cinq cents mètres, et tout danger fut conjuré.

Bientôt, on dépassa les montagnes, et l'on retrouva la plaine. Ça et là couraient des petites rivières qui scintillaient sous les feux du soleil. Des bois formaient par places de véritables oasis.

– Mais c'est charmant, par ici, s'écria le Parisien... On croirait voler au-dessus du Bois de Boulogne... Tiens, là-bas, voici une belle et grande route... et des maisons... Oh ! nous approchons des centres habités... Ce n'est pas trop tôt...

Cependant le paysage changea vite d'aspect, et l'on survola de nouveau des régions sauvages. La chaleur était étouffante et les aviateurs suaient à

grosses gouttes.

– Il faut joliment qu’il fasse chaud, dit Laval... Bien que nous marchions à une allure folle, on ne sent pas un souffle d’air... Ce que ça doit taper, là-bas dans la plaine... Tiens, qu’est-ce qu’on aperçoit donc... regardez ce brouillard qui monte de la forêt qui se trouve sur la droite... Mais c’est de la fumée... oh ! voyez, on aperçoit des flammes...

– C’est une forêt qui est en feu, répondit M. Paturel...

– Ça va joliment brûler... il y en a du bois... mais tous les animaux qui sont dedans vont être grillés... Brrr ! il ne ferait pas bon atterrir sur cette forêt...

Le moteur donnait bien, fort heureusement, mais malgré cela les aviateurs se sentaient inquiets. Justement ils se dirigeaient sur la forêt en feu. Bientôt, ils la survolaient. Ils n’avaient pu l’éviter, car elle coupait l’horizon sur une largeur de plusieurs kilomètres. Beaucaire s’était mis en hauteur. Penchés au dehors de la carlingue, le Parisien et Francis regardaient la forêt embrasée.

Par places, on apercevait de grandes traînées de feu, qui couraient entre les branches. Enfin, au bout d'une demi-heure, on retrouva la plaine, une jolie plaine verdoyante, sillonnée de cours d'eau.

– Ah !... fit Laval, ça fait tout de même plaisir de se retrouver au-dessus d'un endroit sûr... Je vous avoue que je n'étais pas tranquille du tout, il n'y a qu'un instant. Voyez-vous que nous ayons piqué une tête dans la fournaise... Quelle mort horrible !... Rien que d'y penser, j'en ai la tremblette. Regardez, on voit maintenant de grandes flammes qui montent de plus en plus. S'il y a des Canaques dans cette forêt, ils vont être rôtis.

Ces réflexions furent interrompues par un bruit bizarre... On eût dit que le moteur de l'avion broyait des noix... Francis dressa l'oreille, mais déjà Beaucaire atterrissait.

– Ben vrai, fit Laval, il était temps que nous traversions la forêt... un peu plus, et ça y était. Nous tombions dans la fournaise...

L'avion s'était posé sur un terrain mou, spongieux...

– Nous aurons du mal à repartir, dit Beaucaire à Tavernier... Qui aurait pu se douter de cela. Cette plaine paraissait bien sèche cependant.

– Nous sommes dans le voisinage d'un cours d'eau qui a débordé, répliqua M. Paturel... Cependant si le terrain est humide, il est assez résistant à cause de l'herbe qui le tapisse.

Le Parisien fit quelques pas et revint en disant :

– Ça n'enfonce pas...

M. Paturel qui était plus lourd que Laval sonda aussi le terrain et constata qu'il ne cédait pas sous les pieds... Francis s'était mis à réparer.

CXCVII

Laval disparaît

Cependant, on entendait à distance un léger clapotis.

– Qu'est-ce qui fait ça ? demanda le Parisien...

– C'est un cours d'eau qui passe près d'ici, répondit M. Paturel.

– On ne le voit pas...

– Parce qu'il est dissimulé par ces hautes herbes que l'on aperçoit à une trentaine de mètres à peine...

– Vous croyez que c'est un cours d'eau ?

– Parbleu... cela ne fait aucun doute...

– Si je pouvais pêcher quelques poissons...

– Pour cela, il vous faudrait une ligne, un hameçon et de l'appât.

– Une ligne... rien de plus facile, il n’y a qu’à prendre du fil à bord... l’hameçon, je le fabriquerai en un rien de temps, quant à l’appât, tenez... regardez ces vers qui rampent sur le sol... Ah ! si je pouvais prendre un ou deux beaux poissons, je vous les ferais cuire, et vous vous régaleriez, je ne vous dis que ça. Est-ce que vous n’en avez pas assez, vous aussi, de manger des conserves...

– Le fait est... murmura M. Paturel.

– Eh bien, attendez, vous allez voir... mais il faut auparavant que je demande la permission au commandant... Je pense qu’il ne me la refusera pas...

Tavernier avait entendu.

– Qu’est-ce que tu veux encore faire ? demanda-t-il en souriant.

– Commandant, je voudrais aller à la pêche...

– À la pêche... et où cela ?

– Il y a un cours d’eau tout près d’ici... écoutez... on l’entend gazouiller... Ce n’est pas loin, comme vous voyez... Pas de danger que je

rencontre encore des Canaques... on les aurait déjà vu venir s'ils étaient dans ces parages.

– Mais avec quoi veux-tu pêcher ?

– Oh ! ne vous occupez pas de cela... Je vais en un rien de temps préparer tout ce qu'il me faut. Vous permettez, commandant.

– Va.

Laval ne se le fit pas répéter... En moins de dix minutes, il eut confectionné un hameçon, qu'il avait attaché au bout d'un fil très résistant... Il amorça l'hameçon avec un verre rouge qu'il trouva dans l'herbe. Il ne lui manquait plus qu'une gaule, mais de longs roseaux croissaient le long de la rivière. Il partit, accompagné de M. Paturel qui espérait sans doute trouver quelque insecte rare ou quelque plante inconnue. Tous deux atteignirent le cours d'eau. S'ils ne l'avaient pas aperçu avant d'atterrir, c'est parce qu'il coulait sous une voûte de plantes aquatiques.

– Oh ! oh ! dit le Parisien... il ne sera pas commode de pêcher ici... Il faudrait que je me glisse sous ces roseaux... Attendez, je vais voir...

Et il disparut. Tout à coup, il revint, effaré...

– Fuyons... fuyons, dit-il... Je viens d'apercevoir des Canaques.

– Vous en êtes sûr ?

– Oui... oui... caltons, et en vitesse.

Il n'avait pas achevé ces mots que quatre hommes noirs se jetaient sur lui, et l'entraînaient malgré sa résistance... Cela avait été si vite fait que M. Paturel qui se tenait à quelque distance n'avait absolument rien vu... Il entendit cependant le cri qu'avait poussé le Parisien... Il courut vers les roseaux, les écarta, et aperçut sous la voûte de feuillage une pirogue qui s'éloignait rapidement.

Il appela, mais n'obtint pas de réponse. Alors, affolé, il courut retrouver ses compagnons :

– Commandant... monsieur Beaucaire !... s'écria-t-il... Laval...

– Eh bien ? demanda Tavernier.

– Il a disparu.

– Il est tombé à l'eau ?

– Non, ce sont des Canaques qui l’ont enlevé...

– Que dites-vous là ?...

– La vérité, commandant... Oui, il a disparu...
Ce sont les hommes de la pirogue qui se sont emparés de lui...

– Fatalité ! s’écria Beaucaire... Ce sera donc chaque fois la même chose !... Pourquoi l’as-tu laissé partir, Tavernier. Tu vois ce qui nous arrive encore... Maintenant, nous allons êtres obligés de nous mettre à sa recherche... et qui sait si nous le retrouverons !... Ah ! décidément, nous n’avons pas de chance.

Déjà Tavernier s’était emparé de son winchester. M. Paturel avait pris son remington et tous deux se précipitaient vers le cours d’eau. Ils écartèrent les roseaux, mais ne virent rien. Ils appelèrent, mais sans succès.

– Cette fois, dit le commandant, je crois que nous ne le retrouverons pas...

M. Paturel ne disait rien... Il regardait de côté et d’autre, d’un air hébété...

– C’est dans cette direction, dit-il, qu’ils l’ont

emmené... Ils ne doivent pas être bien loin...

Le vieux savant se trompait. Laval était loin déjà, car la pirogue emportée par le courant des plus rapides et menée par de vigoureux pagayeurs avait déjà atteint l'endroit où le cours d'eau s'élargissait, et se perdait au milieu de hautes herbes.

– Il n'y a qu'une chose à faire, dit Tavernier... regagnons l'aéro... Il doit être réparé... Nous partirons aussitôt et survolerons la plaine... Nous finirons bien par apercevoir quelque chose...

– Vous avez raison, répondit M. Paturel.

Ils partirent en courant. Beaucaire les attendait avec impatience.

– Eh bien ? demanda-t-il.

– Nous ne l'avons pas aperçu, répondit vivement Tavernier, les herbes nous empêchent de voir quoi que ce soit. Partons vite, nous pouvons encore le sauver.

– Partir... partir !... il faudrait pouvoir... Notre moteur n'est pas en état... Il ne sera réparé que dans vingt minutes environ...

– Vingt minutes !... Il n'y a pas moyen de faire une réparation de fortune et de s'envoler quand même ?

– Non... c'est impossible...

– Alors... ce pauvre Laval est perdu !...

CXCVIII

Les Wizôs

Les Canaques qui avaient enlevé le Parisien appartenaient à la tribu des Wizôs... peuplade qui vit au bord des cours d'eau, et construit ses huttes sur pilotis.

Les Wizôs vivent de pêche et ne s'aventurent presque jamais dans la plaine, si ce n'est au moment de la grande sécheresse, lorsque la pêche ne donne plus rien. Alors, ils chassent le buffle et l'antilope.

Le malheureux Parisien, malgré sa force et son énergie, n'avait pu lutter contre ses agresseurs qui l'avaient aussitôt entouré d'herbes aquatiques aussi solides que des cordes. Les Wizôs détestent les blancs qui sont sans pitié pour eux, et on ne revoit jamais ceux qu'ils arrivent à capturer.

Laval, on le voit, était tombé sur de dangereux ennemis.

La pirogue, après avoir descendu le cours d'eau, s'était engagée entre les hautes herbes, et les Wizôs avaient conduit leur prisonnier dans une de leurs cases. Ces cases, nous l'avons dit, étaient construites sur pilotis, et on y accédait au moyen d'une grossière échelle de bois.

La case dans laquelle on le jeta était située presque en bordure de la rivière. On le délivra de ses liens, et on le suspendit par les bras à une poutre.

Le malheureux avait beau supplier ses ennemis, leur dire qu'il ne leur voulait aucun mal, les Wizôs ne le comprenaient pas...

On le laissa dans la case, sous la garde d'un seul homme.

Laval souffrait horriblement, car on l'avait attaché par les poignets et les lianes qui le retenaient lui entraient dans les chairs.

Quand il se vit seul avec son gardien, il donna une brusque secousse et parvint à dégager une de

ses mains, ce que voyant le Canaque qui était à côté de lui se précipita pour le saisir, mais le Parisien lui allongea un terrible coup de talon en plein visage, et l'homme alla rouler sur le sol... Avant qu'il se soit relevé, Laval avait dégagé son autre main.

À présent, il était libre. Comme le Canaque se relevait, il lui envoya un coup de tête dans le ventre, et sortit de la case. Celle-ci était entourée d'eau. Le Parisien n'hésita pas, il piqua une tête, et en quelques brasses, eût atteint la rive. Là, il se dissimula entre les roseaux, et attendit.

Cependant, une femme canaque qui l'avait aperçu donna l'éveil, et bientôt une dizaine d'hommes se mirent à sa recherche. Ils montèrent dans leurs pirogues, et longèrent la rive sur laquelle se tenait Laval. Ils passèrent devant lui sans l'apercevoir, et déjà le brave garçon se croyait sauvé, quand les Canaques mirent pied à terre, et commencèrent à fouiller parmi les roseaux...

Cependant, ils avançaient lentement, car ils devaient se frayer un passage avec leurs

couteaux... À travers les lianes, le Parisien les aperçut...

Il comprit qu'il allait bientôt tomber entre leurs mains et le danger décupla son énergie.

Il se glissa à plat ventre sous les roseaux arriva près du cours d'eau et se mit à la nage. Son but était de regagner l'autre rive... Il y parvint, mais à peine avait-il mis le pied sur la terre ferme que trois hommes se dressaient devant lui.

CXCIX

Vers l'abîme

Le Parisien se vit perdu. Il fonça sur les Canaques, en jeta un par terre, et se mit à fuir, poursuivi par les deux autres... Il les entendait courir derrière lui, et il ne se dissimulait pas que bientôt il allait être rejoint. Il se réfugia dans un buisson et attendit. Les sauvages semblaient avoir perdu sa trace car il les apercevait qui cherchaient de côté et d'autre.

Il se glissa à plat ventre jusqu'à la rivière. Le long de la berge il vit une pirogue munie de ses pagaies. Il y monta, et s'éloigna le plus rapidement possible. Où allait-il ? Il n'en savait rien. La rivière s'élargit bientôt, et le courant devint des plus rapides.

Laval espérait qu'on ne lui donnerait pas la

chasse, mais il se trompait.

Bientôt, deux, trois, puis quatre pirogues apparurent.

Il avait sur elles environ trois cents mètres d'avance, mais il comprenait bien qu'il serait rejoint avant peu, car les sauvages pagayaient avec ardeur et étaient deux dans chaque pirogue.

Ce fut pendant un quart d'heure une course folle. Ceux qui le poursuivaient se rapprochaient, quand tout à coup le Parisien remarqua que le courant était plus rapide encore.

De-ci de-là, il aperçut des roches entre lesquelles il devait manœuvrer, ce qui n'était guère facile, car la frêle embarcation était entraînée avec une rapidité vertigineuse. Il se retourna, mais à son grand étonnement, il constata que les sauvages ne lui donnaient plus la chasse.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Pourquoi avaient-ils renoncé à le poursuivre.

Il ne tarda pas à comprendre. Les Canaques voyant qu'ils allaient briser leurs pirogues contre

les rochers avaient regagné la rive.

Laval se crut sauvé.

Il était au contraire plus menacé que jamais, car les sauvages, très rapides à la course, essayaient de le rejoindre en suivant la rive.

Le Parisien pagayait toujours, et parvenait à grande peine à éviter les obstacles qui se dressaient devant lui de plus en plus nombreux... Le courant augmentait de force. Le pauvre garçon ne fut bientôt plus maître de sa pirogue qui bondissait maintenant sur les eaux agitées. Parfois, elle tournoyait, penchait comme si elle allait s'engloutir, puis bondissait terriblement à travers les rochers. Laval s'attendait à chaque instant à voir le frêle esquif se crever, et il se demandait comment il pourrait se tenir sur les eaux tourbillonnantes qui l'environnaient.

Le long de la rive, les Canaques lui lançaient des javelots et des pierres. Une d'elles l'atteignit au poignet et paralysa un moment ses mouvements, mais telle était son énergie qu'il continuait de pagayer.

Par bonheur, les sauvages ne purent le poursuivre longtemps, car la rive devenait très accidentée, et il était impossible de la suivre.

Le Parisien se trouvait donc maintenant à l'abri des javelots et des pierres, mais un nouveau danger le menaçait. Depuis quelque temps, il entendait un sourd grondement, et ne se rendait pas compte de ce que cela pouvait être. Le grondement s'accroissait, l'eau bouillonnait de plus en plus. Les rochers avaient disparu. Laval ne voyait plus devant lui qu'une immensité blanche. Peu à peu, l'eau devint plus calme, puis tout à fait tranquille, mais le courant était d'une violence telle que le Parisien s'effara.

Il avait compris.

La pirogue était emportée vers une chute, et bientôt ce serait le saut dans le vide, la catastrophe, la mort. Il essaya de faire dévier la frêle embarcation en donnant de grands coups de pagaie, mais il n'y avait rien à faire... elle était emportée de plus en plus vite.

Le Parisien scrutait l'espace devant lui, s'attendant à chaque instant à choir dans l'abîme,

car il le comprenait maintenant, il avançait vers l'endroit où les eaux se précipitaient tumultueusement dans un gouffre.

Un moment, il eut un espoir. Il lui semblait que sa pirogue demeurerait sur place, et juste, à cet instant, il aperçut dans les airs l'aéro de ses amis. Il appela, mais sa voix se perdit dans le grand tumulte des eaux.

CC

Nouvelle reconnaissance

De là-haut, les aviateurs regardaient attentivement sur le sol, mais ils ne voyaient rien. Comment auraient-ils pu apercevoir à deux cents mètres d'altitude, et surtout à la vitesse à laquelle ils marchaient, l'infortuné Laval.

– Il a dû être assassiné par les Canaques, dit M. Paturel... Comment pouvait-il les éviter...

Un lourd silence accueillit ces paroles... Au bout d'un instant, Tavernier laissa tomber ces mots :

– Pauvre garçon !...

Beucaire continuait toujours d'évoluer au-dessus de la plaine et de la rivière...

La situation était délicate. On croyait bien que Laval était perdu, mais on n'osait partir sans

avoir tout fait pour le retrouver.

– Nous pourrions atterrir, dit Tavernier... peut-être nous apercevrait-il et accourrait-il vers nous s'il se trouvait dans les environs.

– Ma foi, répondit M. Paturel, j'allais vous le proposer... mais ne croyez-vous pas que nous sommes un peu loin... Nous devrions nous rapprocher. Il est sûrement resté dans les environs de la rivière...

Tavernier cria par l'acoustique :

– En descente !... atterrissage !

Beucaire obéit... Bientôt l'avion se posait sur l'herbe, à proximité des grands palétuviers qui bordaient la rivière.

Alors, le commandant et M. Paturel appelèrent :

– Laval !... Laval !....

Personne ne répondit, mais il leur sembla apercevoir des figures noires entre le feuillage.

– Je crois qu'on nous guette, dit M. Paturel.

– Oui, fit Tavernier, mais voyez, les sauvages

ont peur de notre appareil, ils n'osent pas s'approcher.

– Si nous pouvions en faire un prisonnier, il nous renseignerait peut-être.

– Et qui lui parlerait ? Comment nous ferions-nous comprendre ?

– Mais par signes...

– C'est bien douteux.

Cependant, les Canaques avaient fini par s'enhardir. Ils sortirent du bois par petits groupes, et s'arrêtèrent.

– Ils se concertent, dit M. Paturel.

– Oui, fit Beaucaire... Ils se demandent s'ils vont nous attaquer... Tenons-nous sur nos gardes.

Les aviateurs prirent leurs fusils. Immédiatement, les Canaques se dissimulèrent derrière les branches.

– Tiens, dit Tavernier, il faut croire qu'ils savent ce que c'est que des armes à feu... ils ont déjà dû être attaqués...

Quelques instants après, les sauvages

reparaissaient. Ils tenaient à la main des lances et des javelots, et poussaient des cris formidables.

– Partons, dit Beaucaire, nous n’allons pas risquer de nous faire cerner par ces brutes...

– Oui, partons, approuva Tavernier.

Il avait à peine prononcé ces mots qu’un javelot, lancé d’une main sûre, vint se planter dans la carlingue...

– Hâtons-nous ! hâtons-nous ! s’écria Beaucaire.

Tout le monde remonta à bord, et bientôt l’avion s’élevait, salué par une terrible clameur. Les Canaques lancèrent flèches et javelots, mais déjà les aviateurs étaient hors de portée...

– Laval était peut-être parmi eux, dit M. Paturel...

Tavernier ne répondit pas. Un pli barrait son front. Il se demandait sans doute si l’on n’aurait pas dû attaquer les Canaques, tirer sur eux, les affoler, et profiter de leur désarroi pour rechercher le Parisien qu’ils avaient peut-être fait prisonnier.

– Oui, reprit-il au bout d'un instant, vous avez raison, Laval était peut-être parmi eux, et nous aurions dû tout faire pour le retrouver.

À ce moment, l'aéro qui venait de décrire une grande courbe revenait survoler l'endroit où l'on avait atterri quelques instants auparavant. Les Canaques avaient disparu. Cependant, ils ne devaient pas être bien loin... Tavernier hésitait. Devait-on se poser encore sur le sol ? N'était-ce pas courir au-devant d'une catastrophe ? Peut-être que Laval était là, tout près, et qu'il suffisait d'un peu d'audace pour le délivrer.

– Ma foi, tant pis ! dit le commandant, risquons le coup.

Et il commanda de nouveau à Beaucaire d'atterrir, ce que celui-ci fit aussitôt sans bien comprendre ce que signifiait ce nouvel ordre. Cependant, il avait pour habitude de toujours obéir, car il savait que son ami Tavernier ne décidait jamais rien à la légère.

On atterrit donc.

Cette fois, les sauvages ne se montrèrent point.

Où étaient-ils ? S'étaient-ils retirés du côté de la rivière ?

– Eh bien ? demanda Beaucaire, pourquoi ce nouvel atterrissage ?

– Écoute, répondit Tavernier, j'ai réfléchi. Laval doit certainement se trouver aux mains de ces gens qui ont voulu nous attaquer tout à l'heure.

– Et qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

– Je ne sais, c'est un pressentiment.

Beucaire eut un haussement d'épaules.

– Alors... que faisons-nous ? demanda-t-il.

– Avec M. Paturel, dit Tavernier, nous allons tâcher de découvrir notre ami. Peut-être pouvons-nous le sauver encore.

– Tu sais ce qui est déjà arrivé ?

– Oui, je le sais, mais que veux-tu ? nous ne pouvons tout de même pas abandonner ce pauvre Laval...

– Qui dit que tu le retrouveras ?

– Nous essayerons du moins. Partir sans avoir

rien fait pour le sauver, cela serait une mauvaise action.

– Eh bien, va... j'attends ici... à la moindre alerte, je serai prêt à partir...

– Vous venez, monsieur Paturel.

– Je suis prêt, répondit le vieux savant, courageux et calme comme toujours.

Armés de leurs fusils, les deux hommes s'avancèrent vers le bois. Dès qu'ils y furent parvenus, ils se dissimulèrent chacun derrière un tronc d'arbre, et attendirent. Autour d'eux, ils n'entendaient aucun bruit.

– Avançons, dit Tavernier à voix basse.

Ils firent quelques pas en avant, puis se postèrent de nouveau derrière un arbre.

– Écoutez, dit tout à coup M. Paturel, vous n'entendez rien ?

– Non...

– Il m'a semblé entendre un bruit de pas.

– C'est une idée...

M. Paturel reprit, au bout d'un instant :

– Non... je ne me trompe pas... on marche près d'ici.

– Oui, vous avez raison... Cette fois, j'ai entendu... Cachons-nous derrière ce buisson.

Tous deux rampèrent vers une touffe de bambous qui s'élevait à quelques mètres... Ils étaient prêts à tout.

CCI

Dans l'attente !

Pendant qu'ils sont ainsi à l'affût, Laval toujours entraîné par le courant avance vers la chute d'eau. Il essaie au moyen de sa pagaie de ralentir son frêle esquif, et n'y peut parvenir. Il cherche aussi à se rapprocher de la rive, mais ses efforts sont vains. Alors, il comprend qu'il est perdu, et bravement accepte la mort.

Soudain, il se sent soulevé, projeté hors de sa pirogue, et il a l'impression d'être emporté, précipité en avant.

Puis, il vire, volte, tourne sur lui-même, sent l'eau se refermer autour de lui, est aveuglé, et croit descendre dans un abîme.

Cependant, il se ressaisit, donne un coup de jarret, revient à la surface, et s'aperçoit qu'il n'est

pas blessé, qu'il flotte sur une eau bouillonnante, au milieu de récifs. Alors, il se mit à nager avec ardeur, cherchant à atteindre la rive qu'il voit là, toute proche, mais malgré tous ses efforts, il lui est impossible de se diriger, le courant l'emporte toujours, le faisant parfois tourbillonner, le jetant contre de grosses pierres qui lui meurtrissent le corps. Il est épuisé, à bout de forces, et c'est par un suprême effort de volonté qu'il parvient encore à se maintenir à la surface.

Cependant, les eaux deviennent plus calmes, les récifs se font plus rares. Il reprend courage, et, cette fois, se met à nager vers la rive qu'il atteint enfin.

À peine sur la terre ferme, il tombe et s'évanouit.

Quand il reprend ses sens, la nuit est venue, une nuit claire, bleutée... Autour de lui, sur les arbres, la lune met de grandes taches argentées.

Il se lève, fait quelques pas, cherche à s'orienter, puis s'avance avec précaution, l'oreille aux aguets.

Parfois, un crissement rapide, un bruit bizarre parvient à ses oreilles. Il est sous bois, a conscience que des bêtes rôdent autour de lui, et il n'a pas d'armes...

D'autres se décourageraient, mais le Parisien a une jolie dose d'énergie.

Il avance toujours.

Soudain, il a tressailli. Là, devant lui, sur le sol éclairé par la lune, quelque chose rampe, fait un bond et disparaît. C'est un serpent. Or, on sait que Laval n'a peur que de deux choses : des serpents et des flèches empoisonnées. Bientôt le reptile reparaît, et s'enroule autour du tronc d'un arbre.

Laval revient vers la rivière, car il n'ose plus s'aventurer dans le bois, en pleine nuit. Il s'assied sur une pierre, et songe... Ah ! il n'a plus guère d'espoir, le pauvre garçon... Il croit que ses amis, après l'avoir vainement cherché, le tiennent pour mort, et continuent leur course à travers les airs.

Pourtant, il ne peut croire qu'ils soient partis définitivement, peut-être le cherchent-ils encore.

Quand il fera jour, il gagnera la plaine, et qui sait ?...

Comme le jour est long à paraître... il lui semble qu'il ne viendra jamais. Enfin, une lueur opaline monte brusquement à l'horizon, et presque aussitôt le soleil paraît.

Il s'engage de nouveau sous bois, mais est bientôt obligé de s'arrêter. Des lianes formaient devant lui un obstacle infranchissable... Un peu plus loin, elles étaient moins épaisses, et il eût pu avancer en se mettant à plat ventre, mais la crainte des serpents le retint.

Il revint encore à la rivière ; l'eau coulait devant lui, rapide et tourbillonnante.

Si encore, il avait eu sa pirogue, mais elle s'était brisée dans la chute, et les morceaux épars s'en étaient allés à la dérive.

Il retrouva cependant la pagaie qui s'était accrochée dans les herbes. Il parvint à l'atteindre. Cela lui faisait toujours une arme avec laquelle il pourrait se défendre, si on l'attaquait. Oh ! c'était une arme bien précaire, mais elle était faite d'un

bois très dur qui résisterait à tous les chocs. À l'une de ses extrémités, elle s'amincissait, devenait presque tranchante.

De nouveau, il se risqua dans le bois, contourna les lianes, chercha un passage, et finit par le trouver. Il apercevait déjà la plaine, et hâtait le pas, quand un animal se dressa devant lui. C'était une bête qui ressemblait de prime abord à un chien, mais à un chien de forte taille. Le Parisien reconnut un « dingo », ce chien d'Australie qui vit à l'état sauvage, et est aussi dangereux que le loup.

La bête montrait les crocs, aplatie sur le sol, prête à bondir.

Courageusement, le Parisien lui porta un terrible coup de pagaie sur la tête.

Le « dingo » poussa un grognement sourd, demeura un instant immobile, vacillant sur ses pattes, puis il s'apprêta de nouveau à bondir, mais cette fois Laval l'abattit, et il ne se releva plus.

S'il n'avait pas eu la bonne idée de se munir de la pagaie, il aurait certainement été dévoré...

Un peu plus loin, il aperçut quelques kangourous, mais ces animaux n'étaient pas dangereux, et s'enfuyaient à son approche.

Il atteignit enfin la plaine, une grande plaine de sable qui s'étendait à perte de vue et où il était impossible de se dissimuler...

Peut-être un nouveau danger le menaçait-il encore.

Les Canaques avaient dû se lancer à sa poursuite, et devaient le guetter.

Par prudence, il se mit à plat ventre. Il ne se relèverait que lorsqu'il apercevrait l'aéro... s'il l'apercevait !...

Les heures s'écoulaient, et il ne voyait rien poindre dans le ciel. Sûrement, ses amis, après l'avoir longtemps cherché, avaient fini par reprendre leur vol. Si cela était, que deviendrait-il, perdu dans ce désert, menacé de mourir de faim ou d'être dévoré par les Canaques.

Tout à coup, il se dressa. Il venait d'entendre un coup de feu ; et bientôt ce fut une fusillade enragée. Nul doute, ses amis étaient aux prises

avec les sauvages... Il poussa un cri de joie, et se mit à courir dans la direction d'où partaient les détonations.

Cependant, elles cessèrent brusquement.

Que s'était-il passé ?... Ses amis avaient-ils été massacrés ? Il courait toujours, mais allait maintenant un peu au hasard. Un bois s'élevait sur sa droite. C'était de là certainement qu'étaient partis les coups de feu. Tant pis, il allait tout risquer.

Au moment où il s'engageait dans le bois, il entendit un vrombissement qu'il connaissait bien, et il sentit renaître son espoir.

Il leva les yeux, espérant apercevoir l'aéro, mais il ne vit rien. Peu à peu le vrombissement s'éteignit, mourut dans le lointain. « Ils sont partis », murmura Laval...

Il s'imagina que ses amis, attaqués par les Canaques, s'étaient défendus, avaient réussi à regagner l'aéro, et avaient repris le chemin des airs. Reviendraient-ils ? Il n'osait l'espérer.

Au lieu de revenir dans la plaine, il entra sous

bois, persuadé qu'il y serait plus en sûreté qu'en terrain découvert. Il s'assit sur l'herbe, tira de sa poche le couteau qui ne l'abandonnait jamais, et se mit à tailler sa pagaie de façon à la rendre pointue à l'une de ses extrémités.

Comme le bois était très dur, il mit près de deux heures à accomplir ce travail, mais quand il l'eut terminé, il constata qu'il avait maintenant en mains une lance des plus solides, avec laquelle il pourrait se défendre.

La journée s'avavançait. Il entendit encore le vrombissement de l'avion, et l'espoir lui revint. Ses amis ne l'avaient pas abandonné, ils le cherchaient toujours.

Mais alors que signifiait cette fusillade qu'il avait entendue ? Il n'y comprenait plus rien... Il se leva, marcha quelques instants, puis, brisé de fatigue, se coucha sur l'herbe. Il appréhendait le retour de la nuit, car il craignait de se trouver encore en face de quelque animal, et résolut de coucher dans la plaine.

Il en était là de ses réflexions quand il crut entendre un bruit de voix.

Il prêta l'oreille, et ne tarda pas à se persuader qu'il y avait des hommes tout près de lui.

Il rampa doucement jusqu'à un buisson, en écarta les feuilles, et aperçut une dizaine de Canaques assis en cercle dans une petite clairière.

Il demeura immobile, retenant sa respiration.

CCII

Heureuse intervention

Les Canaques semblaient fort attentifs. Au milieu d'eux, un chef se tenait debout, et pérorait. Que disait-il ? Cela n'avait guère d'importance pour Laval. Cependant, il n'osait fuir de peur que le bruit de ses pas ne le trahît. Et pourtant, s'il était surpris, c'était la mort, la mort certaine. Ces sauvages se jetteraient sur lui, et il savait le sort qui l'attendait.

Quand le chef eut fini de parler, il s'assit, mais les autres Canaques se levèrent tous, et s'en allèrent dans la direction d'une hutte que l'on apercevait vaguement entre les feuilles.

Alors, le centre de la clairière qu'ils masquaient de leurs corps apparut au Parisien, et il aperçut deux hommes, deux blancs étendus sur

le sol.

Il eut peine à réprimer un cri.

Ces deux hommes étroitement ligotés, c'étaient Tavernier et M. Paturel.

Laval sentit l'émotion lui étreindre le cœur. Ainsi, c'était à cause de lui que ses deux malheureux compagnons étaient là, prisonniers des Canaques. C'est en le cherchant, lui, Laval, qu'ils avaient été capturés, et maintenant ils attendaient la mort. À côté d'eux, sur le sable, on voyait leurs fusils et leurs pochettes à cartouches.

L'homme courageux ne réfléchit jamais à ce qu'il va faire, il agit, et c'est après qu'il raisonne.

Prompt comme l'éclair, le Parisien s'élança sur le chef, l'assomma d'un terrible coup de pagaie, puis se précipitant vers ses compagnons, rapidement, avec son couteau, il coupa leurs liens. Tavernier et M. Paturel se levèrent aussitôt, s'emparèrent de leurs fusils et de leurs munitions, et, précédés de Laval, qui ne se tenait plus de joie, se jetèrent dans un buisson.

Si vite qu'eût été accompli ce courageux

sauvetage, deux Canaques en avaient été témoins. Ils se jetèrent aussitôt sur les traces des trois hommes, mais deux coups de feu les abattirent.

Au bruit des détonations, les autres accoururent, et, voyant leur chef étendu sur le sol, se mirent à pousser des cris furieux...

– Ne bougeons pas d’ici, dit Tavernier, nous sommes merveilleusement placés pour nous débarrasser de ces gens-là... Attention, monsieur Paturel... visez bien.

– N’ayez crainte, répondit le vieux savant, J’ai mes lunettes, et j’y vois clair.

Quatre autres Canaques mordirent la poussière. Les autres, effrayés, s’enfuirent. Alors, le Parisien, saisissant les mains de ses deux amis, leur dit, avec des larmes dans la voix :

– Ah ! quelle chance que je vous aie rencontrés, quelle chance !

– La chance est pour nous, répondit Tavernier... Si tu n’étais pas arrivé, nous étions perdus.

– On allait vous mettre à mort ?

– Oui, et sans tarder... on allait nous faire rôtir comme des volailles.

– Oh ! les misérables !... s'écria Laval... mais ne restons pas ici, hein ?... Nous ne sommes pas en sûreté... faudrait voir à regagner l'aéro le plus vite possible...

– Puissions-nous le retrouver, dit M. Paturel.

– Et pourquoi ne le retrouverions-nous pas ? demanda Laval.

– M. Beaucaire a dû perdre notre trace... on n'entend plus le bruit du moteur.

– Je l'ai entendu, moi, et il n'y a pas longtemps.

– Vous êtes sûr ?

– Oui... absolument. Il a même dû passer au-dessus de ce bois.

– Eh bien... allons... regagnons la plaine...

Au bout de quelques instants, Tavernier dit à ses deux amis :

– Nous nous égarons.

– Croyez-vous ? fit Laval.

– Oui... nous rentrons sous bois au lieu de nous diriger vers la plaine.

– Est-ce possible...

– Regarde... ces arbres, ces buissons, ils sont plus serrés, plus rapprochés que tout à l'heure.

– C'est ma foi vrai...

– Faisons demi-tour, et hâtons-nous, car il ne faut pas que nous nous laissions surprendre par la nuit.

– Oh ! non, fit Laval, car la nuit, il rôde de sales bêtes dans ces parages...

Tavernier s'orienta un instant, puis dit tout à coup :

– Par ici !

Ses deux amis le suivirent.

Ils marchaient pendant quelque temps, et s'étaient engagés dans une sorte de sentier au-dessus duquel les arbres et les lianes formaient une voûte de feuillage, quand tout à coup, ils entendirent un bruit de pas précipités.

– Oh ! oh ! fit le Parisien, messieurs les

Canaques sont allés chercher du renfort, et ils m'ont l'air d'arriver en bandes... Avez-vous encore des cartouches, commandant ?

– Oui... répondit Tavernier.

– Et vous, monsieur Paturel ?

– Moi, j'en ai encore une vingtaine.

– Ça va bien, on peut se défendre...

– À condition, répondit le commandant, que nous y voyions clair... En pleine nuit, nous ne pourrions pas résister.

– Bah ! qui sait ? fit le Parisien.

CCIII

Ennemis imprévus

On n'entendait plus rien.

– Oh ! oh ! fit Laval, c'est bizarre... est-ce qu'ils seraient partis.

– C'est peu probable, répondit le commandant, ils doivent nous guetter.

– Alors, tâchons de gagner la plaine le plus vite possible.

– Non... restons ici... et ne bougeons pas. Il ne faut point qu'ils puissent se guider sur le bruit de nos pas.

– En effet, vous avez raison...

Les trois hommes demeurèrent immobiles, tapis dans un buisson. Les Canaques ne donnaient plus signe de vie.

– Ils ont dû perdre notre trace, dit Laval à voix basse.

– Chut, fit Tavernier...

– Voici la nuit qui vient... ne croyez-vous pas que nous devrions gagner la plaine ?

Le commandant ne répondit pas. Les minutes, les heures passaient sans que les sauvages donnassent signe de vie. Cette attente était énervante. Bientôt les ténèbres envahirent la forêt. Les trois amis étaient toujours dans leur buisson.

Le Parisien s'impatientait.

– Écoutez, dit-il à voix basse, je crois, commandant, que nous pourrions essayer de sortir de ce bois...

– Non, répondit Tavernier, ce serait de la dernière imprudence. On nous guette... Dès que nous révélerons notre présence par le moindre bruit, nous serons perdus. Les Canaques nous surprendront, et comme nous ne les verrons pas, nos fusils seront inutiles. Nous serons pris et, cette fois, personne ne viendra nous délivrer.

Une heure s'écoula encore.

Les Canaques devaient en effet chercher les fugitifs, car on entendait sous bois de légers craquements.

Soudain, les trois amis tressaillirent.

Les branches craquaient autour du buisson où ils s'étaient réfugiés. Ils demeurèrent immobiles. Toute la nuit, ce fut autour d'eux des glissements suspects. Leur angoisse croissait de minute en minute.

Enfin le jour parut sans qu'ils eussent été repérés.

Avec mille précaution, ils se remirent en marche, et cette fois, croyaient bien atteindre la plaine, quand tout à coup, ils sentirent le sol se dérober sous eux...

Ils étaient tombés dans un piège recouvert de sable et de branchages.

Fort heureusement aucun d'eux n'était blessé.

– Ben vrai, dit Laval, vous parlez d'un saut.

– Oui, fit M. Paturel, en se frottant les

genoux...

– Vous n’êtes pas blessé ?

– Non... je ne crois pas, mais je sens une forte douleur dans les jambes et dans les reins...

– Ne vous désolez pas, nous allons sortir d’ici...

– Ce ne sera pas facile...

– Bah ! vous allez voir.

Et le Parisien cherchait à grimper le long de la paroi du piège, mais le sable s’écroula sous ses pieds.

– Il n’y a qu’à se faire la courte échelle, dit-il... Allons, qui passe le premier... Tenez... vous, monsieur Paturel.

Tavernier et Laval hissèrent le bonhomme.

– Dieu, que vous êtes lourd, dit le Parisien, vous pesez au moins cent kilos ?

– Non, quatre-vingt-treize... rectifia le vieux savant.

– C’est déjà un bon poids... allons, attention... ho... hisse !...

M. Paturel fut enlevé par Laval et le commandant, mais à peine eut-il atteint le rebord du trou qu'il retomba lourdement, n'ayant point trouvé en haut quoi que ce soit pour s'accrocher... Deux fois la tentative échoua.

Alors le commandant dit à Laval :

– Sors le premier... ensuite tu nous hisseras au moyen de ta ceinture de flanelle...

Laval, avec son agilité habituelle, monta sur les épaules du commandant et ne tarda pas à sortir du trou...

Déjà, il s'apprêtait à tirer ses amis, quand il aperçut deux figures noires à travers les branches.

– Commandant ! commandant ! cria-t-il, passez-moi vite votre fusil, il y a deux individus qui me guettent.

Tavernier lui tendit sa carabine. Alors Laval mit un genou en terre, et fit feu à deux reprises, coup sur coup.

– Ça y est ! cria-t-il, ils sont descendus... allons... attrapez la ceinture.

Cependant deux autres Canaques venaient de

paraître. Ils étaient presque sur le Parisien. Il les abattit en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Il put alors hisser à lui le commandant, puis tous deux, unissant leurs efforts, tirèrent M. Paturel du piège.

– Ouf ! fit le vieux savant... m'y voilà... Ah ! je vous admire... vous êtes lestes comme des jeunes gens, mais moi, je n'ai plus votre élasticité...

– Filons, dit Tavernier.

Filer, c'était facile à dire, mais plus difficile à exécuter. Les lianes formaient çà et là de véritables barricades, et pour avancer, il fallait les arracher ou les couper, besogne dont le Parisien s'acquittait courageusement avec son couteau. Cependant, on n'avancait que de quelques mètres, et il fallait de nouveau se frayer un chemin.

Laval suait à grosses gouttes...

– Jamais nous n'atteindrons la plaine, dit-il..., il faudrait tâcher de trouver un endroit moins broussailleux.

On chercha, puis enfin on découvrit une sorte de trouée dans le feuillage. On s’y engagea, mais on fut bientôt obligé de revenir en arrière.

– Ah ! décidément, fit M. Paturel, nous sommes bloqués... Pourtant, nous avons bien trouvé un chemin quand nous sommes venus par ici avant-hier.

Il n’avait pas achevé ces mots qu’un choc se produisit. On eut dit que quelque chose de lourd venait de tomber sur le sol. M. Paturel se baissa et ramassa une noix de coco...

– Qui nous a lancé cela ? dit-il.

– Parbleu ! répondit Laval, pouvez-vous le demander ? Ce sont les Canaques parbleu.

Deux autres noix de coco s’abattirent aux pieds des trois amis, puis bientôt, ils durent se garer pour ne pas être assommés. Ils se réfugièrent dans une touffe de bambous, mais les noix pleuvaient toujours. Les aviateurs levèrent les yeux, et aperçurent alors dans les arbres, au-dessus d’eux, une multitude de singes.

– Ah ! les sales bêtes ! s’écria le Parisien,

attendez, je vais leur flanquer la frousse... Passez-moi votre fusil, commandant...

– Non, répondit Tavernier, ne tirons pas... Ce serait attirer sur nous l'attention des Canaques qui ont sans doute perdu notre trace...

– Mais nous ne pouvons tout de même pas nous laisser assommer.

Ce disant, Laval ramassait une noix de coco, et la lançait avec une telle adresse qu'il atteignit un singe. L'animal pirouetta, dégringola de branche en branche, et tomba sur le sol...

M. Paturel s'était aussitôt penché vers le singe qui gisait à terre, une patte cassée :

– Oh ! dit-il... curieux spécimen... Jamais je n'ai vu de singes semblables. Il a la tête d'un maki-mokoko, mais le reste du corps d'un cynocéphale... curieux, oui, très curieux !...

Cependant les autres singes, effrayés, s'étaient dispersés... Les aviateurs purent continuer leur chemin. Laval avait eu soin de ramasser trois noix...

– Voilà des cocos qui tombent bien, dit-il... Je

vais les ouvrir et nous allons pouvoir nous désaltérer, car je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'ai une soif...

Son couteau était muni d'une petite scie, et il eut vite fait de séparer les noix en deux... Pendant qu'il était occupé à cette opération, les branches s'écartèrent soudain, et une dizaine de Canaques parurent, la lance à la main...

CCIV

Complications

Le commandant Tavernier et le Parisien, qui avait pris le fusil de M. Paturel, firent feu presque en même temps. Deux Canaques tombèrent, mais les autres, au lieu de fuir, avançaient toujours. Il fallut les tuer presque à bout portant.

– Ah ! s'écria Laval, je crois que maintenant nous allons enfin être tranquilles, et que nous ne trouverons plus de gêneur pour nous empêcher de sortir de ce bois. Ils ne doivent tout de même pas être une armée, ces Canaques.

– Tenons-nous quand même sur nos gardes, dit le commandant.

– Bien sûr, c'est plus prudent... Ah ! que d'aventures, mon Dieu, que d'aventures ! on dirait que nous les cherchons.

– Ma foi, toi, si tu ne les cherches pas, tu ne fais rien pour les éviter.

– Oh ! si on peut dire !... mais commandant, vous avez bien vu que je suis un garçon prudent.

– Pas assez, il faut le croire, puisque tu nous as obligés à retarder notre voyage pour aller à ta recherche.

Laval ne dit plus rien.

– Ce bois n'en finira donc jamais, grogna M. Paturel, qui était, on le sait, fort mauvais marcheur...

– Je crois, répondit Tavernier, que nous approchons de la plaine.

– Si vous pouviez dire vrai... mais ce n'est pas tout de retrouver la plaine, il faut aussi retrouver notre aéro... Voyez-vous que M. Beaucaire soit parti.

– Cette supposition est inadmissible. Beaucaire n'est pas homme à nous abandonner ainsi...

– Oui... en effet... Je ne sais ce que je dis... mais il a pu contourner ce bois qui m'a l'air très

vaste, je crois même que c'est une forêt... Qui sait si nous reviendrons juste à l'endroit d'où nous sommes partis.

– Cela n'a pas d'importance... Beaucaire doit survoler le bois et les environs.

– Oh ! pour ça oui, dit le Parisien... J'ai entendu plusieurs fois le bruit du moteur.

– Puissions-nous l'entendre bientôt, murmura M. Paturel.

Les trois amis marchaient toujours, et au prix de quelles difficultés, et commençaient à désespérer...

M. Paturel n'avancait plus qu'avec peine. Comme ses jambières de cuir le faisaient souffrir, il les avait enlevées et les tenait à sa main. Sa veste aussi le gênait, il l'enleva.

– Quelle chaleur ! mes amis ! quelle chaleur ! ne cessait-il de répéter... si ça continue, nous allons fondre... et j'ai une soif !

– Moi aussi, dit le Parisien... Si nous pouvions trouver encore quelques noix de coco pour nous désaltérer.

– Les noix de coco ! soupira le vieux savant... il n’y en a pas dans ces parages... Voyez, les seuls arbres que l’on aperçoive sont des palétuviers, ce qui indique que nous approchons de la rivière, car ces arbres poussent toujours dans les endroits où il y a de la fraîcheur.

– Alors, fit Laval, si nous approchons de la rivière, nous avons des chances de retrouver l’endroit où nous avons atterri.

– Espérons-le, répondit M. Paturel.

On approchait en effet de la rivière, mais quand on l’eut atteinte, on reconnut bientôt que l’on ne se trouvait pas du tout à la place occupée récemment par l’aéro.

Un vif désappointement s’empara des trois amis.

– Décidément, dit Tavernier, nous nous égarons de plus en plus...

– C’est mon avis, fit M. Paturel... Voyez-vous, cette rivière doit avoir un cours très sinueux et contourne le bois...

– On le croirait, dit le Parisien.

– Oh ! c’est certain...

– Alors ?

– Alors, je ne sais pas, il ne nous reste plus qu’à retrouver l’endroit de notre atterrissage, et ça ne sera pas très facile.

– Ce sera peut-être impossible, dit Tavernier.

Le Parisien regardait de côté et d’autre.

– Oh ! fit-il... tenez, on voit la plaine à travers les arbres. Si nous pouvions arriver dans cette plaine, M. Beaucaire nous apercevrait peut-être.

– Je n’y comprends rien, fit M. Paturel... quand M. Tavernier et moi avons pénétré dans ce bois, nous n’avons pas eu besoin de traverser ce cours d’eau...

– Cela prouve, dit le commandant, que nous avons pénétré dans le bois d’un autre côté, et c’est ce côté qu’il faudrait retrouver.

– Nous pouvons chercher longtemps.

– Je le crains.

– Le mieux, proposa Laval, serait de se mettre à la nage, de traverser la rivière et de gagner la

plaine...

– Se mettre à la nage, s'écria M. Paturel... c'est bon pour vous qui savez nager, mais moi, je n'ai jamais pu me tenir sur l'eau.

– Avez-vous essayé au moins ?

– Oui... une fois, et j'ai bu une fameuse goutte. C'était à Paris, aux bains du Pont-Neuf... j'étais dans le petit bain et j'avais de l'eau jusqu'à la poitrine à peine, quand tout à coup, j'ai glissé... Ah ! mon pauvre ami ! Si l'on ne m'avait pas retiré, je me noyais, et depuis ce temps-là, j'ai une peur terrible de l'eau.

– Pourtant, il faut bien que nous sortions d'ici.

– Sortez d'ici si vous voulez, mais moi je vous préviens, je ne veux pas traverser cette rivière qui a l'air très profonde.

– On vous soutiendra.

– Non ! non ! je ne veux pas...

– Mais il n'y a aucun danger... Vous n'avez qu'à ne pas faire un seul mouvement...

– Je vous répète que je ne veux pas...

CCV

La traversée de la rivière

Le commandant et Laval se concertèrent. Il fallait à tout prix qu'ils sortissent du bois.

– Ici, dit Tavernier, nous sommes exposés à tous les dangers. Nous pouvons être surpris d'un instant à l'autre par les Canaques... Ces gens-là sont sans doute plus nombreux que nous ne le supposons... Furieux de leur échec, ils vont revenir en nombre. Il faut fuir... fuir à tout prix. Or, nous n'avons pas deux solutions, nous n'en avons qu'une : traverser cette rivière et gagner la plaine. Là, Beaucaire pourra nous apercevoir et atterrir pour nous recueillir à bord.

– Je ne dis pas non, fit M. Paturel, mais je vous le répète, commandant, j'ai peur de l'eau.

– Eh bien, attendez, dit Laval... Je vais

arranger cela... Tenez, voyez cet arbre qui traverse la rivière et dont les hautes branches vont presque rejoindre l'autre rive, M. Paturel n'a qu'à monter à cet arbre, et nous le recevrons sur la rive opposé.

– Ce que vous me proposez là, répliqua le vieux savant, est un exercice d'acrobatie. Il y a vingt ans, j'aurais grimpé facilement dans cet arbre, mais aujourd'hui, impossible. N'oubliez pas que je vais avoir soixante ans...

– Alors, attendez, s'écria Laval... J'ai trouvé.

Il disparut pendant quelques instants, et reparut traînant derrière lui un gros tronc d'arbre desséché.

– Voilà un bateau, dit-il.

– Comment ! un bateau... Vous voulez que je me tienne debout sur ce tronc.

– Non, pas debout, mais à califourchon... Moi, je serai derrière et vous pousserai...

– Si vous croyez...

– Mais certainement... c'est la seule solution.

– Alors, j’accepte.

– Bien, attendez... aidez-moi à mettre ce tronc d’arbre à l’eau.

Une fois que le tronc flotta, le Parisien se déshabilla, et dit au vieux savant :

– Vous allez vous charger des habits...

Le commandant ôta aussi ses effets. Le Parisien fit un paquet du tout et le remit à M. Paturel, en disant :

– Surtout ne lâchez pas nos frusques... Le courant les emporterait, et nous ne les rattraperions jamais.

– Soyez tranquille, répondit M. Paturel...

– Bon... attention, maintenant. Mettez-vous à cheval sur le tronc d’arbre... n’ayez pas peur, je vous tiens.

M. Paturel n’était point très rassuré, mais il fit contre fortune bon cœur, et s’installa sur ce bac improvisé.

– Vous y êtes ? demanda Laval.

– Oui...

– Alors... nous partons...

Et il se mit à pousser le tronc d'arbre en nageant derrière, avec le commandant Tavernier.

Tout alla bien d'abord. M. Paturel se tenait raide comme un piquet. Cependant le tronc d'arbre oscillait de droite, de gauche, et avait une tendance à tourner.

– Oh ! oh ! fit le vieux savant... ça remue joliment.

– Ne craignez rien, dit Laval... je vous tiens...

– Oh ! oh ! je vais chavirer.

– Mais non... ne remuez donc pas... Tenez-vous droit surtout.

Le vieux savant faisait tous ses efforts pour se tenir en équilibre, mais tout à coup l'arbre pivota, et M. Paturel tomba à l'eau. Pendant que le commandant le soutenait et lui recommandait de se cramponner au tronc qui flottait devant eux, Laval se mettait à la poursuite du paquet d'effets que le bonhomme avait lâché, et qui descendait rapidement le courant.

Il parvint à le rattraper, et regagna la rive où

M. Paturel et le commandant venaient d'atterrir.

– Ah ! quelle émotion ! Quelle émotion...
bégayait M. Paturel... je savais bien que je ne
pourrais pas me tenir sur cette maudite bûche...
Un peu plus, je me noyais...

– Vous êtes sauvé, c'est le principal, dit le
commandant... Laval, mes habits...

– Les voici, commandant, mais ils sont
trempés.

– Tant pis ! ils sécheront sur moi.

Et Tavernier se rhabilla. Laval fit de même.

– Maintenant, dit le Parisien, nous n'avons
plus qu'à gagner la plaine... quand nous y serons,
nous verrons venir les Canaques de loin, et
pourrons les abattre avant qu'ils aient pu
s'approcher... Peut-être aussi apercevrons-nous
notre aéro.

– Ce qui m'étonne, dit M. Paturel, c'est de ne
pas entendre le bruit du moteur...

– Nous allons l'entendre, rassurez-vous,
répliqua le Parisien... Allons, en avant !

Tous trois se lancèrent dans la plaine. Celle-ci s'étendait à perte de vue, pareille à un vaste désert. Une herbe rare, desséchée, poussait sur le sol ; çà et là s'espaçaient quelques arbustes rabougris.

– Là-bas, dit Tavernier, nous serons très bien, à l'abri de ce petit tertre.

Ils s'avancèrent.

– Tiens, s'écria Laval... qu'est-ce que c'est que cela ? Est-ce que ce sont des taupes qui ont remué la terre de cette façon...

Et ce disant, il désignait une sorte de pyramide haute de deux mètres environ.

– Non... dit M. Paturel... ce sont des insectes qui ont construit cet édifice.

– Des insectes ? vous voulez rire.

– Non... je parle très sérieusement au contraire. Avez-vous quelquefois entendu parler des termites.

– Des ermites ?

– Non, des termites... Ce sont des sortes de

fourmis blanches qui vivent en compagnies très nombreuses, et construisent des demeures souvent fort étendues.

– Et vous croyez que ce sont des fourmis qui ont fait cette sorte de hutte ?

– J’en suis sûr...

– Ça c’est curieux par exemple...

– Dites que c’est merveilleux, mon ami. Le travail des abeilles est certes un beau travail, mais celui-ci est splendide...

CCVI

Les termites

M. Paturel était tout heureux de faire montre d'érudition... Pendant que ses deux amis, étendus sur le sol, regardaient le ciel, dans l'espoir d'y voir apparaître l'aéro, il leur donna sur les termites, dont il avait, en sa qualité d'entomologiste, longtemps étudié les mœurs, des détails qui ne manquaient pas d'intérêt.

– Les termites, dit-il, sont de couleur blanche, leurs pattes sont assez longues, les ailes ont trois fois plus de longueur que l'abdomen qu'elles recouvrent. Il y a parmi ces insectes des neutres et des soldats.

– Des soldats ? fit le Parisien en riant.

– Oui, écoutez-moi, vous allez comprendre. Les neutres ne s'occupent que de pourvoir aux

besoins de la communauté, et aussi de construire des maisons dans le genre de celle que nous avons devant les yeux... Quant aux soldats qui sont plus gros, et fort agiles, ils veillent en sentinelles, repoussant les agressions des autres insectes. Les termites habitent les régions chaudes, et particulièrement entre les Tropiques. Ces insectes constituent des sociétés immenses et façonnent des nids d'une dimension colossale comparativement à leur taille, mais la forme de l'architecture de ces demeures varie beaucoup, suivant les espèces. L'intérieur de ces nids est divisé en une foule de loges séparées entre elles par des cloisons, et communiquant par des galeries.

– Pas possible ? s'écria Laval.

– Ce que je dis est absolument exact, reprit M. Paturel. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les termites ne travaillent à découvert. Les uns établissent leur demeure dans la terre, dans les arbres et quelquefois dans les poutres des vieilles habitations. Les termites sont excessivement nuisibles, car ils détruisent

souvent un grand nombre d'arbres.

– Et comment se débarrasse-t-on de ces bêtes-là ?

– C'est très difficile. Il y a des régions qui en sont infestées, et les habitants dont les maisons sont pleines de termites sont souvent obligés de les abandonner.

Ces explications furent brusquement interrompues par le vrombissement d'un moteur.

– Voici notre aéro ! voici notre aéro ! s'écria Laval en battant des mains.

C'était en effet l'aéro, mais il volait à une altitude assez élevée, de sorte qu'il passa au dessus des trois amis sans les apercevoir.

– Il va revenir, dit le Parisien.

– Probablement, fit M. Paturel... Il nous a repérés et il va se mettre en descente.

Tavernier ne disait rien. Il semblait inquiet. Déjà l'avion se fondait dans le ciel où il devint bientôt invisible.

– Il va joliment loin pour prendre du champ,

dit le Parisien.

– Oui, approuva M. Paturel, mais il sait sans doute ce qu’il fait.

– Nous a-t-il aperçus ?

– Oh ! je le crois.

– C’est qu’il était haut, et n’oubliez pas que nous ne devons guère lui paraître plus gros que des termites.

– Oh ! tout de même.

– Enfin, attendons, nous allons bien voir.

Un quart d’heure s’écoula, puis une demi-heure... puis une heure... L’avion ne reparaisait pas...

– Voilà qui est singulier, dit Tavernier... Pourquoi diable Beaucaire vole-t-il si haut ?...

– C’est incompréhensible, dit Laval.

La journée s’avançait, la nuit allait bientôt venir, et Beaucaire ne donnait plus signe de vie.

– S’il était parti tout de bon, fit M. Paturel.

– Vous n’y pensez pas, répliqua Laval, est-ce

que vous croyez que Beaucaire ferait une chose pareille ?

– Mais s’il nous croit morts ?

– Avant de quitter ces régions, il cherchera à se renseigner par tous les moyens...

– C’est bizarre tout de même. S’il nous cherchait réellement, il volerait près du sol.

L’inquiétude s’était emparée de Laval et de M. Paturel. Quant à Tavernier, il n’avait pas perdu confiance. Il connaissait son ami, et savait que Beaucaire ne les abandonnerait pas.

Cependant, la nuit vint, et l’on n’entendit plus le vrombissement du moteur.

– Espérons que demain, nous serons plus heureux, fit tristement M. Paturel.

– Oui, espérons, dit Laval... Ah !... Je suis furieux quand je pense que c’est à cause de moi que tout cela est arrivé... Quelle malheureuse idée j’ai eue de vouloir aller pêcher dans cette maudite rivière, au lieu de rester bien tranquille auprès de notre bon aéro... Nous serions loin, maintenant...

Les trois pauvres amis étaient si fatigués qu’ils

sentaient leurs yeux se fermer, malgré tous les efforts qu'ils faisaient pour les tenir ouverts.

– Écoutez, dit Tavernier. nous allons prendre la garde, à tour de rôle...

– Moi, fit le Parisien, je vais, si vous le voulez, monter le premier quart...

– Si tu veux, mais n'oublie pas de nous réveiller à la première alerte.

– Ne craignez rien.

M. Paturel et le commandant s'étendirent sur le sol et ne tardèrent pas à s'endormir.

Laval, son fusil à la main, veillait comme une sentinelle placée aux avant-postes. Parfois, il sentait le sommeil le gagner, mais il se mettait à marcher, faisait tout ce qu'il pouvait pour ne pas céder au sommeil. Cela faisait trois jours et trois nuits qu'il ne dormait pas, et on reconnaîtra qu'il lui fallait une belle résistance pour ne pas se laisser terrasser. Pourtant, comme il ne tenait plus sur ses jambes, il fut obligé de s'asseoir sur le sol. Pour s'occuper, il regardait les étoiles. Cependant, il se sentait las, il avait les paupières

lourdes.

– Allons, dit-il, pas de blagues...

Et il se remit debout. Il n'avait pas de montre et par conséquent ne se rendait pas compte du temps qu'avait déjà duré sa garde. Il croyait cependant qu'elle prendrait bientôt fin. Ah ! avec quel plaisir, il s'étendrait, lui aussi, sur le sable... Il marchait maintenant à grandes enjambées, mais comme son fusil le fatiguait, il le déposa sur le sol. Tout était silencieux... Une douce fraîcheur montait de terre...

Le Parisien s'assit de nouveau, mais cette fois, ce fut plus fort que lui... Il s'abattit tout à coup, et ne tarda pas à ronfler comme un orgue. Il n'y a pas de résolution qui tienne contre le sommeil. On a beau vouloir lui résister, c'est toujours lui qui finit par être le plus fort.

Les trois amis dormaient si bien qu'ils n'entendirent point l'avion qui, cette fois, passa à cinquante mètres au-dessus de leurs têtes.

Cependant, tout en dormant, ils se tournaient et se retournaient comme des hommes en proie à

quelque souffrance ou à un vilain cauchemar. On eût dit qu'ils souffraient et ne pouvaient se plaindre...

Le jour parut brusquement, comme dans toutes les régions voisines du Tropique, et le soleil darda bientôt ses rayons brûlants sur la terre...

CCVII

Un blanc parmi les sauvages

Les trois amis se réveillèrent... Ils se regardèrent d'abord, comme étonnés de se trouver là, puis se mirent à se gratter furieusement. Les pauvres garçons étaient littéralement dévorés par les termites. Ils furent obligés de se déshabiller entièrement, de secouer leurs habits, et de s'écarter de la fourmilière. Ils souffraient horriblement, et avaient le corps couvert de piqûres...

Laval ne cessait de pester contre ces sales bestioles. Furieux, il se précipita sur le nid, l'abattit à coups de pieds, mais se trouva bientôt environné de fourmis qui montaient à l'assaut de son corps, et il fallut que ses deux amis l'aidassent à se débarrasser des terribles insectes... Quand il se fut rhabillé, il fut encore

obligé d'ôter ses effets, car les maudites bestioles le dévoraient.

– Sale pays, ne cessait de maugréer le Parisien... quand ce ne sont pas les sauterelles ou les rats, ce sont les Canaques, les crocodiles et les termites !... Ah ! certes, ce n'est pas moi qui reviendrai par ici... non, certainement... A-t-on idée d'un patelin pareil !...

Il n'en put dire davantage...

L'avion venait d'apparaître...

Tous se mirent à crier, à agiter les bras, mais il faut croire que Beaucaire les avait aperçus, car il se mettait peu à peu en descente. Enfin, il atterrit à une cinquantaine de mètres, et Tavernier, Laval et M. Paturel se précipitèrent vers l'appareil.

– Enfin ! te voilà... nous sommes sauvés, s'écria Tavernier.... nous ne croyions plus te revoir... Nous t'avons vu passer hier, avant la tombée du jour, mais tu volais si haut que tu ne pouvais nous apercevoir... Tiens, mais je ne vois pas Francis... où est-il ?

– Ah ! ne m'en parle pas, nous jouons de

malheur... Francis a disparu.

– Disparu ? dis-tu... et comment... dans quelles circonstances ?

– Pendant que nous étions posés sur le sol à faible distance du bois, il a cru vous apercevoir... Il a couru à votre rencontre ; je l'ai vu un instant agiter les bras, puis il a disparu sans que je puisse m'expliquer ce qui était arrivé.

– Il a été pris par les Canaques ?

– C'est certain.

– Pauvre petit ! que va-t-il devenir ?

– Ils l'ont peut-être tué, dit Laval...

– Qui sait, fit tristement Beaucaire.

– Il faut nous mettre à sa recherche... nous ne pouvons l'abandonner... dit Tavernier.

– Pourvu que nous le retrouvions ! murmura M. Paturel.

– Écoutez, dit Beaucaire, je vais survoler la plaine à faible altitude, le plus près du bois possible, et vous vous guiderez sur le bruit de mon moteur. Quand vous ne l'entendrez plus,

c'est que j'aurai atterri, mais il ne faudra pas vous inquiéter... Je ne m'éloignerai pas...

– Allons, dit Tavernier, prenons des cartouches... et mettons-nous à la recherche de Francis, mais auparavant, donne-nous à manger, Beaucaire, car nous mourons de faim.

Les trois amis se restaurèrent, burent à eux trois une bouteille de vin, puis se préparèrent à partir.

Laval avait mis dans le sac de toile qu'il portait en bandoulière deux boîtes de corned beef et quatre gros morceaux de biscuit...

– On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-il. Ils partirent. Beaucaire demeura seul à bord de l'aéro. Il était triste, car il songeait à Francis, ce gamin courageux qui avait accepté de faire avec lui le tour du monde. Il s'était habitué à lui, avait fini par le prendre en amitié, et voilà que le jeune garçon disparaissait.

Pourvu que les Canaques ne l'aient pas tué, car ces sauvages sont impitoyables, et massacrent aussi bien les enfants que les grandes personnes...

Déjà Tavernier et ses deux compagnons avaient disparu dans le bois. Ils étaient partis comme cela, au hasard... Allaient-ils retrouver l'enfant.

Ce fut Tavernier qui dirigea l'expédition.

– Mes amis, dit-il, la tâche que nous avons entreprise est difficile, et je ne sais si nous la mènerons à bien. Arrive que pourra, il faut essayer de retrouver Francis.

– Oui, murmura Laval, il faut le retrouver... à trois, avec de bons fusils et des cartouches, nous pouvons tenir tête à une bande de Canaques.

– Certes, mais à condition de ne pas nous laisser surprendre... et de ne pas tomber dans quelque piège.

– Nous ouvrirons l'œil... mais voyons, que fait-on ?

– Voici, répliqua Tavernier, mon intention est de pénétrer jusqu'au cœur de ce bois.

– C'est audacieux cela.

– Il le faut bien... Ce n'est pas en restant où nous sommes que nous découvrirons Francis.

– Oh !... je suis de votre avis...

– Donc, continua Tavernier, nous allons avancer le plus loin possible. Au lieu de fuir les Canaques, nous les rechercherons au contraire, car c'est parmi eux que nous retrouverons le gamin... Donc, de l'audace... Soyons toujours prêts à l'attaque...

– Nous vous suivons, commandant, dit M. Paturel qui avait un air vraiment belliqueux avec son fusil sur l'épaule.

Afin de ne pas perdre ses lunettes, il les avait attachés avec une ficelle derrière sa tête.

– Ne croyez-vous pas, demanda le Parisien, que de temps à autre, nous pourrions appeler Francis ?

– Oui... c'est cela, appelons-le... S'il est encore en vie, comme je le suppose, il ne manquera pas de nous répondre...

– Maintenant s'agirait de s'orienter.

– Ne crains rien, cette fois, j'ai pris ma boussole...

– À la bonne heure... comme cela, nous

saurons toujours où est le nord... et nous ne risquerons pas de rester dans le bois, malgré nous... attention, j'ouvre la marche.

Et le Parisien prit les devants.

Bientôt, les lianes arrêtaient les trois hommes ; ils se portèrent d'un autre côté, et finirent par découvrir une sorte de sentier qui s'enfonçait entre les feuilles.

– C'est par là, dit le Parisien, que nous avons rencontré nos derniers Canaques, je reconnais l'endroit... Ce chemin doit être l'avenue principale de ces messieurs, celle où ils viennent se promener en bandes, nous allons probablement en rencontrer quelques-uns. Dommage que nous ne connaissions pas la langue canaque, nous pourrions les interroger, et quand ils verraient les canons de nos fusils braqués sur eux, ils finiraient bien par nous indiquer l'endroit où ils cachent Francis...

Le Parisien venait à peine de prononcer ces mots que quatre hommes surgirent tout à coup, Trois de ces hommes étaient des Canaques, le quatrième était un blanc...

– Fusillez les Canaques, commandant Tavernier, mais ménagez le blanc...

Trois coups de feu abattirent les sauvages... Comme le blanc cherchait à s'enfuir, Laval se précipita sur lui, en criant :

– Un pas de plus et tu es mort !

L'homme répondit :

– Je ne cherche pas à fuir.

– Tiens, tu parles français, dit le Parisien... Pourquoi es-tu l'ami des Canaques ?

– Leur ami, non... j'étais leur prisonnier.

– Tu mens... quand tu nous as aperçus tu t'es mis avec eux pour nous attaquer.

– J'étais bien forcé, sans quoi ils m'auraient tué...

– Non... car tu étais leur complice... C'est bien, ne cherche pas à nous tromper, ça ne prend pas avec nous... D'ailleurs, je sais qui tu es... un forçat évadé qui s'est réfugié chez les sauvages.

L'homme demeura ébahi...

– Oh ! ne roule pas des yeux comme ça, reprit

le Parisien, j'ai touché juste, tu le vois... Nous pourrions t'emmener avec nous, et te reconduire à la prochaine ville, mais nous n'en ferons rien... à une condition toutefois, c'est que tu nous fournisses le renseignement que nous allons te demander. Tu es dans ce bois depuis quand ?

– Oh ! depuis quatre mois, répondit le blanc.

– Bien... par conséquent tu connais la retraite des Canaques.

– C'est-à-dire que je connais celle de ceux avec lesquels je vis.

– Il n'y a pas cinquante tribus dans ce bois, je suppose ?

– Il y en a deux... L'une habite tout près d'ici, l'autre vit du côté de la rivière...

CCVIII

Premières révélations

Tavernier intervint :

– Nous cherchons un enfant, un jeune garçon qui a disparu... L'as-tu aperçu ?

– Non...

– Fais attention à ce que tu vas dire... Si tu cherches à nous tromper, et si nous en avons la preuve, nous te remettons entre les mains des autorités australiennes... cela nous est facile, nous voyageons en avion, et nous te débarquerons dans la prochaine ville...

– Je vous assure que je n'ai pas vu l'enfant dont vous parlez...

– Tu le jures ?

– Oui...

– C’est bien... tant pis pour toi si nous reconnaissons que tu as menti.

– Mais...

– Quoi ?

– Il se peut que les Canaques aient enlevé un enfant, mais je ne suis pas forcé de savoir tout ce qu’ils font. Ce que je puis affirmer c’est que ceux avec lesquels je suis, n’ont point d’enfant blanc parmi eux...

– C’est bien, nous te croyons pour le moment, mais prends garde... En attendant, tu vas nous conduire au campement de tes amis...

– Si vous voulez...

– Nous y tenons même...

– C’est bien, j’obéis...

– Passe devant, et n’oublie pas que si tu cherchais à fuir, nous te tuerions comme un chien...

– Je ne chercherai pas à fuir.

– Eh bien, va...

L’homme se mit en marche. Il paraissait

connaître merveilleusement le bois, car il découvrait des sentiers dans les buissons les plus épais. Il lui suffisait d'en écarter les branches pour qu'aussitôt une trouée apparût entre le feuillage.

– Méfions-nous de cet individu, souffla tout bas Tavernier à l'oreille de Laval...

– Oh ! je le tiens à l'œil, soyez tranquille et s'il cherche à nous tromper, tant pis pour lui.

À un moment, le guide s'arrêta...

– Eh bien ? demanda Tavernier...

– Je ne retrouve plus mon chemin...

– Ah ! vraiment.

– Je vous l'assure... Ici, on s'égare facilement... Il doit y avoir un sentier dans les environs, mais je ne me rappelle plus si c'est à droite ou à gauche.

– Tu es Français ? demanda le commandant.

– Non... Je suis Suisse.

– Et tu es venu te faire mettre au bain en Australie.

- J’ai été condamné par erreur...
- C’est toi qui le dis.
- C’est la vérité... mais cela serait trop long à vous expliquer... J’ai accepté de vous servir de guide, et je tiendrai parole, mais avez-vous songé à une chose ?
- Laquelle ?
- Quand les Canaques s’apercevront que je les ai trahis, je ne pourrai plus rester avec eux... Il faudra que je m’enfuie si je veux éviter la mort. Promettez-moi, puisque vous avez un avion, de me conduire à Brisbane ou à Melbourne...
- Nous verrons... tout dépendra de ta sincérité... Si grâce à toi, nous parvenons à retrouver l’enfant que nous cherchons, nous te conduirons où tu voudras.
- Bien vrai ?
- Je n’ai qu’une parole...
- Alors, écoutez-moi... L’enfant... Je l’ai vu, mais il n’est pas dans ce bois.
- Où est-il ?

– Dans une des huttes qui se trouvent sur le lac...

– Quel lac ?

– Celui qui fait suite à la rivière...

Le Parisien s'écria :

– Oui, je le connais ce lac. Je connais même l'une des cases qui servent d'habitation aux Canaques, puisque j'y ai été prisonnier... Oh ! pas longtemps... mais je connais l'endroit, et je vais bien voir si cet individu-là nous trompe...

L'homme eut un geste de protestation.

– Vous allez voir, dit-il, que je ne cherche pas à vous tromper... Suivez-moi, mais j'ai votre parole, n'est-ce pas ?... Vous ne me laisserez pas aux mains des Canaques...

– C'est entendu.

Le drôle disait peut-être vrai, mais il fallait quand même se tenir sur ses gardes... Laval dit au commandant :

– Nous allons bien voir s'il est sincère...

– S'il cherche à nous attirer dans un guet-

apens, dit Tavernier, je serai sans pitié...

– Nous allons voir... où il nous conduira... Je reconnâtrai bien l'endroit...

L'homme s'était engagé dans un chemin creux bordé d'épais buissons.

Les aviateurs le suivaient, fusil à la main. Tout à coup, ils remarquèrent que leur guide se tenait sur la gauche du chemin, rasant les buissons... Qu'est ce que cela signifiait ? Avait-il l'intention de fuir.

– Marchez dans le milieu du chemin, lui dit Tavernier...

L'homme semblait hésiter.

– Eh bien, avez-vous entendu ?...

Le drôle obéit...

– Il nous fait prendre un drôle de chemin, dit Laval.

– Tu crois ? fit le commandant.

– Oui, il ne nous conduit pas du côté de la rivière.

– En es-tu sûr ?

– Attendez... je vais vous dire ça dans quelques instants.

Tavernier s'adressa au guide :

– Tu nous as affirmé que l'enfant que nous cherchons se trouve dans une case bâtie au milieu de la rivière.

– Oui, répondit l'homme.

– Et tu nous conduis bien vers la rivière ?

– Mais... oui...

– Nous allons voir...

– Attention, dit Laval... Je connais l'endroit, et je verrai bien si vous nous trompez.

L'homme ne semblait pas s'émouvoir. Il continuait d'avancer. Soudain, il s'arrêta, hésitant.

– Eh bien ? fit le commandant.

– Attendez, dit-il... Je m'oriente... Ce doit être par là... oui, sûrement.

Et il se remit en marche. Le Parisien s'approcha du commandant, et lui dit à l'oreille :

– Je crois que ce drôle nous trahit.

– Nous allons bien voir... S'il cherche à nous tromper, si j'en ai la preuve, je ne le ménagerai pas.

Le guide avait sans doute retrouvé son chemin, car il allait maintenant d'un pas rapide. On eût dit qu'il avait hâte d'arriver. Tout à coup, il s'arrêta, et dit :

– Nous sommes près du campement des Canaques... soyons prudents. S'ils nous aperçoivent ils essayeront de nous cerner... et ils sont nombreux...

– Nous avons de quoi leur tenir tête, fit Tavernier en caressant la crosse de son fusil...

L'homme ne répondit pas... Il regardait à travers les branches, il semblait en proie à une vive inquiétude.

Cette inquiétude était-elle vraie ou simulée ?

En tous cas, les aviateurs se tenaient sur la défensive.

CCIX

Minutes d'indécision

L'endroit où l'on se trouvait maintenant était entouré d'arbres et d'épais buissons.

– Nous ne pouvons rester ici, fit Tavernier.

Et comme le guide semblait toujours se tenir en observation, il lui dit :

– Eh bien... allez... pourquoi demeurez-vous immobile.

– Je m'assure qu'il n'y a pas de Canaques dans les environs...

– Allez... s'il y en a, nous les fusillerons.

– Pas tous peut-être, et si par malheur vous n'étiez pas les plus forts, qu'arriverait-il ? Je retomberais entre leurs mains, et ils me mettraient à mort... Oui, à mort, et vous savez quelles

tortures ils infligent à ceux qu'ils ont condamnés.

– Ne craignez rien, nous sommes là pour vous défendre.

– Je ne doute pas de votre courage, mais je connais les Canaques. Ils sont rusés... on les croit loin et tout d'un coup, ils vous tombent dessus sans qu'il soit possible de savoir d'où ils sortent...

– Tout cela, nous le savons aussi bien que vous... allons, en route... vous nous avez dit que vous saviez où se trouve l'enfant que nous cherchons....

– C'est-à-dire que je suppose...

– Quoi... voilà que maintenant vous êtes moins affirmatif... Tout à l'heure vous sembliez mieux renseigné...

– Oui... ce que j'ai dit, je le maintiens... J'ai en effet aperçu des Canaques qui emmenaient un enfant. Ils l'avaient attaché avec des lianes sur des branches d'arbres, et se dirigeaient du côté de la rivière... Y sont-ils allés véritablement ou ont-ils fait demi-tour pour regagner le cœur de la forêt... Je ne sais... ce qu'il y a de certain, c'est

qu'ils ont bien enlevé l'enfant.

– Tout à l'heure, tu étais moins incertain.

– C'est-à-dire que je croyais.

– Oui... tu croyais. eh bien, tâche de ne plus croire et de nous conduire où tu sais...

On se trouvait toujours dans un endroit environné d'arbres où l'on pouvait être surpris d'un instant à l'autre.

– Allons-nous-en d'ici, dit le commandant !

– Je ne demande pas mieux, répondit le guide, je cherche un chemin... Il doit y en avoir un par ici... il semble me rappeler que je suis déjà venu à cette place même.

Tout cela devenait louche.

– Ne croyez-vous pas, dit le Parisien à Tavernier, que nous avons affaire à un traître.

– Ma foi, on le dirait, répondit le commandant.

– Que faire ?

– Attends, nous allons bien voir...

L'homme semblait toujours indécis. Enfin, il

se tourna vers les aviateurs et leur dit :

– Nous allons être obligés de retourner sur nos pas, car je ne trouve pas de chemin par ici.

– Et en trouverons-nous un plus loin ?
demanda Tavernier.

– Je l’espère.

– Il ne s’agit pas d’espérer, il faut être sûr...
Ton attitude, mon gaillard, me semble bizarre.
Fais attention, tu sais ce que je t’ai dit, si tu veux
nous attirer dans un guet-apens, tant pis pour toi.

– Je vous ai donné ma parole, il me semble.

– Oh ! ta parole... nous ne nous y fions pas...
Ce que nous voyons, c’est le résultat.

– Eh bien, attendez... On dirait que vous
n’avez jamais voyagé dans une forêt vierge... Est-
ce que vous croyez que l’on s’y dirige aussi
facilement que dans un parc ? On peut se
tromper... Tous les arbres se ressemblent, et on
s’égare facilement. On croit être sur le bon
chemin, et l’on s’aperçoit que l’on s’est trompé...
Un peu de patience, et vous allez voir que je suis
sincère. Mon intérêt n’est-il pas de quitter cette

forêt et de regagner la ville...

Tavernier ne répondit pas. L'homme s'était remis en marche.

– Je ne sais si c'est une idée, murmura le Parisien, mais il me semble que nous nous écartons joliment de la rivière... elle doit se trouver plus sur la droite.

– C'est mon avis, fit M. Paturel.

Le guide avançait, mais s'arrêtait de temps à autre pour écouter.

– Qu'écoutes-tu donc ? demanda Tavernier...

– Je cherche à entendre le bruit de la rivière.

– Mais tu vois bien qu'on n'entend rien... nous en sommes loin de la rivière.

– Peut-être... car dans ces parages elle ne fait guère de bruit... C'est à peine si l'on entend un léger murmure. Un peu plus loin, à un mille d'ici, lorsqu'elle commence à glisser, entre les rochers, ce murmure devient très distinct...

– Mais, fit le Parisien, la rivière n'est pas devant nous... elle est derrière... J'en suis sûr.

Une discussion s'engagea entre le guide et Laval. Tous deux soutenaient qu'ils étaient sûrs de leur direction... Enfin Tavernier coupa court à cette discussion :

– Laval, dit-il, monte dans un arbre, et tâche de t'orienter.

– Tout de suite, commandant, répondit le Parisien.

Laval avisa un eucalyptus qui lui sembla plus haut que les autres et y grimpa avec l'agilité d'un singe. Il en eut bien vite atteint le sommet.

Au bout de cinq minutes, il redescendait.

– Eh bien ? interrogea le commandant.

– Je n'ai rien vu... il y a trop d'arbres et de buissons...

– Alors, fit Tavernier en fronçant le sourcil, il ne nous reste plus qu'à aller au hasard... mais non, attends... Je ne me rappelais plus que j'avais une petite boussole de poche.

Ce disant, le commandant tira de sa poche la boussole, s'orienta, et dit :

– Le nord est ici. Or, la rivière doit se trouver à notre gauche...

– Hein ? vous voyez, fit le guide... Vous ne vouliez pas me croire...

– C'est bien, marche...

L'homme obéit...

– C'est bizarre tout de même, dit le Parisien.

– Quoi donc ? interrogea le commandant.

– Je ne peux pas croire que la rivière soit sur la gauche... J'ai idée que nous nous enfonçons de plus en plus dans la forêt.

– Non... tu vas voir.

C'était Tavernier qui avait raison. En effet, on entendit bientôt un léger gazouillement, puis entre les arbres, on aperçut la nappe blanche de la rivière.

CCX

Cruelle indécision

Tavernier commanda la halte, puis dit au guide :

– Voici la rivière. Peux-tu maintenant nous indiquer le campement des Canaques.

– Je crois que oui.

– Eh bien, va.

On se rapprocha de la rivière. Tout à coup le Parisien s'écria :

– Tenez... regardez... voyez-vous là-bas ces huttes qui se dressent sur l'eau... Eh bien, c'est là que j'étais prisonnier.

– C'est là aussi que doit être l'enfant, dit l'homme.

Les aviateurs étaient assez perplexes.

Comment traverser la rivière sans attirer l'attention des Canaques, et arriver jusqu'au lac où se trouvaient les huttes ?

– Écoute, dit Tavernier au guide. Tu nous as dit tout à l'heure que tu étais sincère ?

– Oui... et je vous l'affirme.

– Bien... nous allons t'éprouver. Tu es dans les meilleurs termes avec les Canaques.

– Les meilleurs termes, c'est peut-être exagéré, mais enfin je suis bien avec eux.

– Bon... eh bien, voici ce que tu vas faire. Tu vas te rendre dans le village construit sur le lac... et là tu tâcheras de savoir dans quelle case est enfermé l'enfant que nous cherchons...

– C'est facile...

– Ensuite, tu reviendras nous trouver... Après, je te dirai ce que nous attendons de toi. N'oublie pas que la promesse que je t'ai faite est subordonnée à la réussite de ta mission. Si tu ne reparaisais pas, nous en concluons que tu nous as trahis, et alors, nous te retrouverions, sois-en sûr, et te ferions payer cher ta mauvaise foi.

– Vous pouvez compter sur moi, je reviendrai, à moins...

– À moins ?

– Que les Canaques ne m'aient aperçu avec vous... Dans ce cas, ils seraient sans pitié pour moi... et me mettraient à mort.

– Je n'en crois rien... voilà déjà que tu cherches une excuse.

– Je vous assure que je parle avec sincérité... Nous nous croyons tous en sécurité, mais il se peut qu'un Canaque nous ait suivis... Ces gens-là sont merveilleux pour suivre un homme à la piste. Ils se glissent entre les branches sans faire plus de bruit qu'un serpent, moins de bruit même... et ne perdent jamais de vue ceux qu'ils suivent. Tenez, en ce moment, il y a peut-être deux yeux qui nous regardent, et nous n'en savons rien.

– Trêve de discours... Es-tu prêt à faire ce que nous t'avons demandé ?

– Oui...

– Eh bien, ne perds pas un instant... traverse la

rivière et gagne le village que l'on aperçoit et dont toutes les cases sont bâties sur l'eau. Nous ne bougerons pas d'ici... Combien estimes-tu qu'il te faille de temps pour aller à ce village, et en revenir.

– Cela dépend... En ce moment, les Canaques doivent être à la pêche... si j'ai la chance d'arriver avant qu'ils aient regagné leurs huttes, tout ira bien, mais s'ils me voient, ils me demanderont des explications, il faudra que je leur explique n'importe quoi... et ils sont méfiants, vous savez...

– Dans le cas où le village serait désert, ne pourrais-tu découvrir l'endroit où l'on a enfermé l'enfant et tâcher de le délivrer. Si tu nous le ramenais, alors la promesse que je t'ai faite, je la tiendrais. Tu monterais avec nous en aréo et, bien que tu sois un individu peu recommandable, nous t'emmènerions à Melbourne...

– Je vais faire tout ce qui dépendra de moi pour réussir, vous pouvez en être assuré.

– Alors, va... nous t'attendons.

L'homme se glissa entre les arbres. Bientôt, on le vit qui traversait la rivière à cheval sur un tronc d'arbre qu'il dirigeait en se servant de ses deux mains comme de rames. Il diminua à vue d'œil, devint presque imperceptible, puis disparut derrière les pilotis des cases que l'on apercevait au loin.

– Ma foi, dit Tavernier, il m'a l'air sincère.

– Je le crois aussi, répondit M. Paturel... d'ailleurs, il a tout intérêt à nous rendre le service que nous attendons de lui...

– En effet, fit le Parisien... Il ne doit pas s'amuser ici, en pleine forêt, avec les Canaques, et il ne demanderait certainement pas mieux que de gagner Melbourne. Là, il pourrait s'embarquer et serait enfin libre... Est-ce que vous avez réellement l'intention de tenir votre promesse, commandant, et de faire évader ce forçat ?

– J'ai promis, répondit Tavernier...

– Oui... c'est juste... quand on a donné sa parole, il faut la tenir... même si celui à qui on l'a donnée est le pire des bandits...

Il y eut un silence.

– Ne croyez-vous pas, reprit Laval, que nous ferions bien quand même de changer de place ? Supposons que ce misérable nous trahisse... Il préviendra les Canaques et ceux-ci chercheront à nous surprendre. Cela leur sera facile. Ils viendront avec leurs pirogues aborder sur cette rive, loin d'ici, et par conséquent, nous ne pourrons les apercevoir. Alors, ils s'engageront sous bois, nous tourneront, et nous nous ferons cueillir en un rien de temps... Je sais bien que nous avons des fusils et des cartouches, mais quand il vous tombe une cinquantaine d'individus sur le dos, on a beau être armé, il est quand même difficile de se défendre.

– Je ne pense pas que cela arrive, répondit le commandant, mais tu as peut-être raison, il faut tout prévoir... Cherchons un endroit sûr d'où nous pourrons tout voir sans être vus...

– Installons-nous là-bas, au bord de la rivière. Nous nous dissimulerons dans les roseaux...

CCXI

Un indice

Les trois amis se glissèrent entre les buissons, parvinrent jusqu'à la rivière, et s'y établirent.

– D'ici, dit le Parisien, nous verrons bien revenir notre homme... s'il revient.

– Espérons qu'il reviendra, murmura M. Paturel.

– Ah ! s'il pouvait revenir avec le gosse !

– Je n'y compte guère.

– Qui sait ?... Cet homme a tout intérêt à nous rendre le service que nous lui avons demandé...

Les trois amis ne savaient point au fond ce qui arriverait. Devaient-ils compter sur cet individu ? Devaient-ils s'attendre à le voir revenir avec les Canaques.

Une heure s'écoula, puis une autre. Le guide ne reparaisait toujours pas. Enfin, Laval s'écria :

– Regardez... là-bas... dans la direction de mon bras, n'apercevez-vous pas un petit point noir qui glisse sur l'eau ?

– En effet, dit Tavernier.

– Je ne vois rien, déclara M. Paturel en ajustant ses lunettes...

– Ah ! fit Laval... voilà que ça se précise, c'est notre homme qui revient.

– Oui, c'est sûrement lui, murmura le commandant.

– Que va-t-il nous apprendre ?

– Nous allons bientôt le savoir...

– Il était tout de même sincère.

– Qui sait ? Attendons pour le juger.

– Oui, vous avez raison, attendons.

L'homme se rapprochait. Il était toujours monté sur son tronc d'arbre, mais le dirigeait maintenant au moyen d'une pagaie. Arrivé à une centaine de mètres de l'endroit où il avait laissé

les aviateurs, il s'arrêta semblant chercher...

Laval l'appela et il aborda aussitôt.

– Quelles nouvelles apportez-vous ? demanda Tavernier.

– De mauvaises nouvelles !

– Ah !

– Oui... l'enfant que vous cherchez n'est pas dans le village.

– Vous en êtes sûr ?

– J'ai exploré toutes les cases.

– Mais où serait-il alors ?

– Dans ce bois.

– C'est impossible...

– Si, vous allez comprendre. Là-bas, sans avoir l'air de rien, j'ai interrogé quelques femmes qui étaient demeurées dans les huttes... Quelques-unes d'entre elles me connaissent, pour m'avoir vu souvent avec les Canaques, de sorte qu'elles ne se sont pas méfiées de moi. Je les ai fait parler et elles m'ont appris que l'enfant était parti depuis ce matin. On l'avait solidement ligoté et

on l'a mis dans une pirogue qui a traversé la rivière et est venue aborder près d'ici. Il était accompagné de deux hommes...

– Et où l'a-t-on emmené ?

– Je vais vous dire. C'est demain la fête du Grand Moriâh, une fête qui se célèbre sous bois, et qui est toujours accompagnée de sacrifices humains. À cette fête, on immole toujours un enfant canaque, mais comme aujourd'hui les Canaques ont la chance d'avoir pour prisonnier un enfant blanc, c'est celui-là qui sera massacré.

– Oh ! quelle horreur ! s'écria M. Paturel... massacrer un enfant... mais c'est affreux !...

– Et vous croyez, demanda le Parisien au guide, que cette cérémonie aura lieu aujourd'hui ?

– Oui, dans le courant de la soirée... car ces sacrifices se consomment généralement après le coucher du soleil.

– Et où se tiendront les Canaques ?

– Près d'ici.

– Vous connaissez l'endroit ?

- Oui...
 - Et vous pouvez nous y conduire.
 - Je vais essayer.
 - Comment cela ?... vous n'êtes pas sûr de réussir.
 - Je ne sais... Pour retrouver l'endroit ce n'est pas très difficile, mais il s'agit d'y arriver.
 - Qui s'y oppose ?
 - Les Canaques parbleu !... Ils vont être nombreux à cette cérémonie, et vous n'en viendrez certainement pas à bout.
 - En pleine nuit peut-être.
- L'homme ne semblait guère rassuré...
- Vous comprenez, dit-il, l'affaire est grave... Si courageux, si braves que vous soyez, vous ne pourrez pas avoir raison de ces sauvages.
 - Vous n'en savez rien, riposta vivement Laval.
 - Oh ! je m'en doute... Supposez que vous soyez vaincus et faits prisonniers... moi, je partagerai votre sort. Maintenant que je vous ai

renseignés, que vous savez à quoi vous en tenir, je vais vous accompagner jusqu'à une centaine de mètres de l'endroit où se tient la cérémonie, et je reviendrai vous attendre ici.

– Qui me dit, fit Tavernier, que vous ne cherchez pas à nous attirer dans un guet-apens ?

– Non... tout vous prouve, au contraire, que j'ai tout intérêt à vous servir... Ne devez-vous pas m'emmener avec vous ? Supposez-vous donc que je préfère demeurer avec les Canaques ?

– Je n'en sais rien.

– S'il en est ainsi... Je n'ai plus rien à dire...

Les aviateurs se concertèrent.

– Cet homme a peur, cela se voit, dit le Parisien... Bah ! qu'il nous conduise jusqu'à proximité du lieu où doit se tenir la cérémonie et laissons-le revenir ici... Que pourra-t-il nous faire ? Son intérêt n'est pas de rester ici avec les sauvages.

– Qui sait, fit Tavernier, s'il n'a pas une idée de derrière la tête.

– Je ne crois pas... Il a la frousse, voilà tout. Il

se dit : « Voilà des gens qui vont se faire prendre par les Canaques et si l'on me trouve avec eux, je subirai leur sort. » À mon avis, c'est le sentiment qui le guide.

– Tu as peut-être raison.

Et le commandant dit au guide :

– Conduis-nous... Une fois que nous serons à proximité de l'endroit où tu prétends que va avoir lieu le sacrifice, tu pourras revenir sur tes pas et nous attendre ici.

– Alors, suivez-moi...

Et l'homme écartant les branches découvrit un sentier qui s'enfonçait sous le feuillage. On voyait que ce sentier était ordinairement fréquenté par les Canaques, car la terre en était battue, et l'on y remarquait des traces de pieds nus.

– Chut ! fit tout à coup le guide.

Et il s'arrêta. À travers les lianes on apercevait des Canaques assis devant une grande statue de bois.

– C'est là, dit l'homme à voix basse... Voyez,

leur idole c'est le grand Moriâh... Je vous ai tenu parole, maintenant laissez-moi partir.

– Va-t'en...

– Je vous attendrai à l'endroit convenu.

– Oui...

CCXII

L'idole

Le guide s'enfuit rapidement.

Demeurés seuls, les trois aviateurs s'avancèrent d'une vingtaine de pas, puis se mirent à plat ventre. Ils distinguaient parfaitement les Canaques qui semblaient en adoration devant leur idole.

De temps à autre, l'un d'eux se levait, et allait s'incliner en face de la statue de bois. C'était une statue grossière qui n'avait presque point forme humaine. Seule la tête avait été assez habilement sculptée, mais le reste du corps était informe.

Ce qu'il y avait de remarquable dans cette idole, c'étaient ses yeux et sa bouche : deux yeux dont les orbites vides étaient peintes en rouge vif, et une bouche démesurément grande dans

laquelle on eût pu introduire une personne de modeste corpulence.

Le dieu Moriâh est adoré des Canaques. Dans chaque tribu, ils ont leur idole qu'ils façonnent à leur fantaisie, en s'efforçant toujours de lui donner une expression terrible et farouche. Ils croient que Moriâh protège ceux qui viennent régulièrement se prosterner devant lui, et le couvrir chaque jour de branches et de fleurs.

Ce dieu, auquel ils attribuent une puissance qu'il est loin d'avoir, préserve des maladies, rend courageux et protège les guerriers. Toutefois, il est exigeant. Il faut, chaque année, lui sacrifier un enfant que l'on égorge, et que l'on introduit ensuite dans la bouche du monstre.

Cette coutume barbare et stupide est toujours observée avec la plus grande rigueur, car les Canaques sont persuadés que si le dieu Moriâh les abandonnait, ils perdraient non seulement l'usage de la parole, mais encore seraient dévorés par une bête terrible qu'ils appellent « Oyonak », et qui surgirait soudain de terre. Aussi, il fallait voir avec quel respect, quelle componction les

sauvages s'inclinaient devant l'idole.

Les trois aviateurs demeuraient toujours sans bouger, observant les moindres gestes des Canaques. Ceux-ci étaient au nombre de trente environ. Quinze étaient agenouillés devant le dieu Moriâh. et les autres tournaient maintenant en rond autour de l'idole, comme des chevaux de cirque.

On devinait qu'ils attendaient quelque chose, car leurs regards se portaient toujours du même côté.

Soudain, ils potassèrent une grande clameur.

Un homme venait d'apparaître.

Il était de haute taille. Une peau de bête recouvrait ses épaules, et sa tête était surmontée d'une sorte de tiare en feuillage.

C'était un chef. Sur sa poitrine on voyait des tatouages bizarres.

Il prononça quelques mots, et les sauvages s'aplatirent la face contre terre,

Tant qu'il parla, ils demeurèrent prosternés dans la plus complète immobilité.

Enfin, ils se redressèrent et entonnèrent une mélodie lugubre où les mots suivants revenaient sans cesse :

Oyonak iki tô

Moriâh Bâmato...

Une sorte de gong au son étouffé accompagnait ce chant. Le chef s'était assis au pied de l'idole, et là, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, semblait se recueillir profondément. La nuit tomba après un court crépuscule, et les Canaques allumèrent des torches qu'ils plantèrent dans le sol autour du dieu Moriâh. Ces torches qui étaient au nombre d'une quarantaine environ répandaient une grande clarté rouge sur les Canaques et sur le sable de la clairière.

Les trois aviateurs se rapprochèrent en rampant.

Bientôt, ils ne furent plus qu'à dix mètres des sauvages. Ils évitaient de parler, même à voix

basse.

Le chef fit apporter des outres et les distribua aux Canaques ; elles devaient contenir une liqueur forte, car tous ces hommes donnèrent au bout de quelques instants des signes de folie. Ils se mirent à hurler comme des chiens, puis commencèrent à tourner en rond, de plus en plus vite, autour de l'idole. Le gong battait avec fureur, et un noir soufflait de toutes ses forces dans un long tuyau de terre qui rendait un son rauque et lugubre.

Jusqu'alors la victime n'avait pas été amenée, le commandant et ses amis se demandaient si le guide ne leur avait pas menti. Maintenant, grâce au vacarme que faisaient les Canaques, ils pouvaient parler entre eux...

– Ces gens sont ivres, dit le commandant.

– On le dirait, répondit M. Paturel, mais ne nous en plaignons pas, car cela sert admirablement nos projets.

– Croyez-vous, demanda le Parisien, que Francis soit vraiment parmi ces sauvages ?

– Je n'en sais rien... espérons-le, répondit Tavernier.

– Oui, espérons-le... mais pourvu qu'ils ne l'aient pas déjà tué.

Les sauvages dansaient toujours, et continuaient de s'abreuver aux outres. Les femmes s'étaient mises aussi de la partie et faisaient retentir l'air de leurs voix aigres.

Déjà quelques Canaques étaient étendus sur le sol, terrassés par l'ivresse.

– Pour moi, dit Tavernier, le sacrifice que nous a annoncé notre guide n'aura lieu qu'au lever du jour.

– Qui sait, répliqua M. Paturel...

– Ils commencent à être ivres-morts, fit remarquer le Parisien... tant mieux, nous aurons plus facilement raison d'eux... ce ne sera pas la peine d'user nos cartouches, nous écraserons toutes ces vilaines caboches à coups de crosse.

Cependant le chef, qui devait supporter la boisson mieux que ses hommes, se mit de nouveau à discourir d'une voix empâtée ; les

mots sortaient difficilement de sa bouche, et il faisait de grands gestes pour ponctuer les phrases rebelles. Les Canaques reprirent leurs danses, pendant que les femmes chantaient.

– Regardez donc, dit le Parisien à Tavernier, là-bas, derrière l’idole voyez donc ces deux Canaques armés de couteaux... que font-ils ? Est-ce que ce seraient les bourreaux chargés de mettre à mort la victime ?

En effet, deux sauvages aiguisaient sur une grande pierre plate les lames de leurs couteaux.

Le Parisien se dressa, au risque d’être aperçu, et se baissa presque aussitôt, en disant :

– J’aperçois quelque chose à terre, mais je ne puis distinguer ce que c’est.

– Ce doit être notre pauvre Francis, murmura M. Paturel.

– Attendez, je vais voir, dit le Parisien.

– Prends garde, fit le commandant... Si on t’aperçoit nous sommes perdus.

– Ne craignez rien.

Et Laval se glissa entre les herbes...

Ses deux compagnons l'attendaient avec anxiété. Il revint au bout de dix minutes.

– C'est bien notre malheureux Francis qui est à terre, dit-il. Ils l'ont ligoté dans des feuilles, de grandes feuilles vertes... Je ne sais s'il est mort, il ne bouge pas... Il faut absolument le délivrer...

– Mais comment ? demanda Tavernier.

– Si vous commenciez le feu... moi, pendant ce temps, je sauterais dans la clairière, et en deux temps et trois mouvements j'enlèverais le gosse.

– Non... Ce serait tout compromettre.

– Alors... que décidez-vous... Il faut se hâter... Les sauvages vont sans doute l'égorger. Écoutez, je n'ai pas de conseil à vous donner, commandant, mais à votre place, voici ce que je ferais... J'ouvrirais carrément le feu sur les Canaques, et je profiterais de la confusion qui se produirait, pour sauver Francis.

– Mais tu ne réfléchis pas que cette confusion sera au contraire un obstacle, qu'elle t'empêchera de mettre ton projet à exécution. Tu seras

bousculé, piétiné par la foule... et ces sauvages t'assommeront.

– Alors... que faire ? Il faut cependant prendre une décision... Tenez, j'ai une autre idée... Je vais retourner d'où je viens, me mettre bien en face de l'endroit où est étendu Francis, sauter sur lui, l'enlever, et me jeter dans les buissons... Dès que j'aurai empoigné le gosse, je crierai : Feu ! feu !... Et vous canarderez les sauvages, pendant que je viendrai vous rejoindre.

– Mais les deux hommes qui se tiennent près de l'enfant... crois-tu qu'ils le laisseront enlever ?

– Je les nettoierai en cinq secs.

– À coup de fusil ?

– Oui...

– Alors, l'éveil sera donné.

– Qu'est-ce que ça peut faire ? Je rappliquerai vivement ici, pendant que vous ouvrirez le feu...

– Non... dit Tavernier, il y a mieux à faire. Nous allons nous porter tous trois du côté où se trouve l'enfant, et nous abattons d'abord les deux hommes qui le gardent. Tu sauteras

vivement dans la clairière, empoigneras Francis, et nous te protégerons, en tirant sur les Canaques.

– Ça va... c'est en effet la meilleure solution... eh bien, allons.

Tous trois rampèrent sans bruit, firent le tour de la clairière, et arrivèrent devant la place qu'occupaient les deux bourreaux. De l'endroit où ils étaient maintenant, ils apercevaient parfaitement le pauvre Francis.

Le chef s'était assoupi au pied de l'idole. Les autres sauvages continuaient encore de crier et de sauter, mais on voyait qu'ils étaient las, et ne se tiendraient plus longtemps debout.

– C'est le moment, dit le Parisien.

– Non, répondit le commandant, attendons encore un moment.

Les derniers danseurs s'étaient écroulés sur le sable. Seuls les deux bourreaux veillaient. Ils avaient posé leurs couteaux à côté d'eux, et, les bras croisés, immobiles comme deux statues, attendaient.

CCXIII

Délivré !

Il était certain qu'ils n'attendaient qu'un ordre. Comme l'avait prévu le commandant Tavernier, la cérémonie du sacrifice n'aurait lieu qu'au jour, mais il fallait profiter de la nuit pour délivrer le pauvre petit Francis. L'enfant ne se faisait plus guère d'illusion, et s'attendait à la mort. Il avait cru un moment que ses amis viendraient à son secours, mais il avait fini par perdre tout courage. On s'imagine les tristes réflexions que faisait le malheureux gosse. Il songeait à sa mère et à sa petite sœur qu'il ne reverrait jamais, et il regrettait d'avoir quitté la France. Il l'avait fait pour venir en aide aux siens, et voilà que maintenant tout était fini. Jamais plus sa mère et sa sœur ne le reverraient. Quelle douleur serait la leur ! Ainsi, en voulant les sauver, les tirer de la

misère, il n'aurait réussi qu'à leur causer un chagrin que le temps n'apaiserait peut-être jamais.

Le pauvre petit était solidement entravé. On l'avait entouré de feuilles de latanier et on l'avait ficelé comme une momie. Il ne pouvait faire aucun mouvement.

Plusieurs fois, il avait essayé, en déployant toute son énergie, de briser ses liens, mais il n'avait réussi qu'à s'écorcher les poignets.

Il ne savait pas encore quel genre de supplice lui était réservé, mais quand il avait vu près de lui les deux hommes armés de couteaux, il avait compris qu'on allait l'égorger.

Et un frisson l'avait parcouru de la tête aux pieds. Il attendait, angoissé, la minute fatale... Par instants, il prêtait l'oreille ; il s'imaginait entendre le vrombissement de l'avion... et il l'entendit en effet à plusieurs reprises. Alors, il avait une lueur d'espoir, mais cet espoir était de courte durée.

Pourtant, on n'avait pu l'abandonner ainsi, on

avait dû se mettre à sa recherche.

Il eût voulu crier, appeler, peut-être que ses compagnons l'eussent entendu, mais un bâillon qui lui recouvrait tout le bas du visage l'empêchait de proférer aucun son.

Francis, à la longue, s'était résigné. Il allait mourir, il le savait, mais il eût préféré trouver la mort à bord de l'aéro, faire une chute, piquer une tête dans le vide, plutôt que de périr égorgé par la main des sauvages. Et il se demandait si l'on n'allait pas, avant de le tuer, le soumettre à d'affreuses tortures... Épuisé de fatigue, il avait fini par fermer les yeux ; un assoupissement profond s'était emparé de lui, et il avait à peine conscience de son état... C'était une somnolence morbide, un affaissement progressif.

Tout à coup, l'enfant tressaillit. Il venait d'entendre des coups de feu, et il lui semblait qu'on l'emportait. Était-ce un rêve ? mais non, pourtant, on l'emportait... et une voix qu'il connaissait bien, disait à son oreille :

– Ça y est, petiot, tu es sauvé !

Telle fut l'émotion de l'enfant qu'il s'évanouit.

*

Comme nous l'avons vu, les aviateurs s'étaient portés en face de l'endroit où se trouvaient les deux Canaques qui s'apprêtaient à tuer Francis. Quand le commandant avait jugé le moment opportun, il avait dit au Parisien :

– Va...

Et Laval s'était élancé. Les deux Canaques s'étaient alors dressés, mais deux balles tirées par le commandant les avaient aussitôt abattus. Et le Parisien avait vivement emporté le gosse. Cependant le bruit des détonations avait fait sortir les Canaques de leur engourdissement. Ils se levèrent, sautèrent sur leurs armes et s'élancèrent de tous côtés, mais mal éveillés, surpris par cette attaque imprévue, ils ne savaient à quoi se résoudre.

Et les aviateurs les fusillaient sans pitié. Le

chef tomba d'abord, puis une dizaine de ses hommes, et ce fut la débandade. Quelques-uns avaient pris des torches et couraient dans la forêt comme des fous.

Les aviateurs jugeant que les ennemis n'étaient plus dangereux, s'étaient repliés dans le sentier qu'ils avaient pris quelques heures auparavant. Ils étaient sûrs de regagner l'endroit où les attendait le guide, mais ils s'égarèrent.

S'il est difficile de se diriger dans une forêt vierge en plein jour, quand il fait nuit, cela devient tout à fait impossible. Alors, ce fut une fuite éperdue. Le Parisien portait toujours Francis qui n'était pas revenu de son évanouissement.

– Je crois, dit tout à coup M. Paturel, que nous nous enfonçons de plus en plus en forêt.

– Non, répondit le commandant qui, à la lueur d'une petite lampe électrique, avait vivement consulté sa boussole... nous sommes bien dans la direction de la rivière.

– Cependant, nous devrions depuis longtemps l'avoir atteinte.

- C’est vrai, je n’y comprends rien...
- Avançons toujours.
- Vous croyez, dit M. Paturel, que nous nous dirigeons vers la rivière.
- Oui...
- Eh bien, allons !...

Derrière eux des cris furieux se faisaient entendre. Les Canaques s’étaient ressaisis et fouillaient sentiers et buissons...

CCXLV

L'incendie

– Si cela continue, dit tout à coup M. Paturel, nous allons nous faire prendre.

– Non... avant que les sauvages aient retrouvé notre piste, répondit Tavernier, nous serons sortis de la forêt.

Et de nouveau, il consulta sa boussole, mais constata, ce qu'il n'avait pas vu tout d'abord, qu'elle était cassée. L'aiguille tenait encore sur son pivot, mais ne tournait plus...

– Oh ! fit-il, je comprends tout maintenant... Éclairez-moi un instant, monsieur Paturel, je vais essayer de réparer ma boussole.

Il y parvint, au bout de quelques instants.

– Parbleu, dit-il, vous aviez raison... nous ne nous dirigeons pas vers la rivière... nous allons

vers le sud... Vite... vite ! rebroussons chemin.

Des torches couraient toujours entre les branches. Les Canaques continuaient de chercher les aviateurs.

– Vous devriez abattre ces porteurs de flambeaux, dit le Parisien qui tenait toujours Francis sur son dos.

– Je m'en garderai bien, répondit Tavernier. Ce serait nous trahir. En ce moment, on nous cherche, on ne sait pas quelle direction nous avons prise... si nous faisons feu sur ces sauvages, nous serions immédiatement repérés... fuyons, il sera toujours temps de tirer, si nous nous voyons menacés.

Cependant les Canaques se rapprochaient. Ils avaient sûrement retrouvé la piste des fugitifs...

– Oh ! oh ! fit Laval, ça se gâte... les voici sur nos talons.

– Nous aurons bientôt atteint la rivière, répondit le commandant.

Hélas ! des obstacles que l'on n'avait pas prévus se dressèrent soudain. Des lianes

formaient çà et là de véritables barricades. Il était impossible de les couper pour se frayer un passage. Il fallut faire un détour, mais les Canaques resserraient de plus en plus leur cercle. Leur but était visible, ils voulaient cerner les aviateurs.

M. Paturel compta quinze torches qui glissaient entre les arbres... quinze Canaques étaient donc à leur poursuite.

– Je crois, dit le Parisien, qu’il va falloir se décider à abattre ces animaux-là.

– Attendons encore, fit Tavernier.

– Mais ils se rapprochent. Voyez, c’est à peine s’ils sont à cinquante mètres maintenant.

– Ils vont eux aussi être arrêtés par des obstacles.

– Croyez-vous... Ils semblent bien connaître la forêt. Où nous nous sommes trouvés arrêtés, eux passeront, vous allez voir.

C’était le Parisien qui avait raison.

Bientôt les Canaques ne furent plus qu’à vingt mètres. Alors, les aviateurs s’arrêtèrent. Le

Parisien déposa Francis sur le sol, et prit le fusil que lui tendait M. Paturel.

– Vous êtes meilleur tireur que moi, dit le vieux savant...

Le commandant et Laval mirent un genou en terre, et commencèrent à tirer. Les sauvages tenaient toujours les torches qui les éclairaient en plein, ce qui permettait de viser à coup sûr.

Deux Canaques tombèrent, puis quatre, puis six, puis huit. Les autres, affolés, battirent promptement en retraite après avoir éteint leurs torches.

– Ah ! fit Laval, je crois que nous avons sérieusement déblayé le terrain... maintenant, nous sommes tranquilles.

Oui, les aviateurs étaient tranquilles en effet, du côté de leurs agresseurs, mais un danger qu'ils n'avaient pas prévu allait les menacer, et un terrible danger. Les Canaques qu'ils avaient tués étaient tombés à terre avec leurs torches embrasées, et le feu se communiquait maintenant aux lianes et aux herbes sèches...

– Oh ! s’écria M. Paturel... le feu !... le feu ! nous sommes perdus !

Tous se ruèrent en avant. Le Parisien et Tavernier n’avaient pas perdu leur sang-froid, fort heureusement, mais le vieux savant s’affolait. Il buttait à chaque pas, se relevait, tombait de nouveau, et ne cessait de répéter, d’une voix rauque :

– Le feu ! le feu !...

L’incendie faisait des progrès, on entendait crépiter les branches et les lianes. Une lueur sinistre illuminait la forêt, on sentait déjà une chaleur lourde.

– Oh ! mon Dieu ! s’écria M. Paturel... c’est affreux !... mourir brûlés... brûlés vifs... c’est toujours ce que j’ai redouté...

Les trois amis fonçaient dans les buissons, s’écorcaient le visage et les mains... Enfin, ils aperçurent la rivière. Ils étaient sauvés. Cependant il fallait la traverser... À la hâte le Parisien construisit avec des branches une sorte de radeau sur lequel il plaça Francis, toujours

évanoui. M. Paturel s'accrocha à ce radeau, et le commandant allait se mettre à la nage avec Laval, quand ils remarquèrent un corps sur le sol. Ils s'approchèrent.

C'était leur guide.

Le malheureux avait la gorge tranchée. Un flot de sang stagnait près de lui.

– Ce sont les Canaques qui l'ont assassiné, dit le commandant. Ils l'avaient probablement surpris en notre compagnie et ils se sont vengés. Cet homme ne nous avait pas trahis... Pauvre diable !...

Et l'on traversa la rivière. Le frêle radeau faillit chavirer, mais fort heureusement Laval et le commandant qui nageaient de chaque côté le redressèrent. On atteignit la rive opposée.

– Ah ! s'écria M. Paturel, cette fois, nous pouvons dire que nous l'avons échappé belle.

– Oui, plutôt, répondit Laval qui, penché sur Francis, regardait l'enfant avec inquiétude...

Maintenant l'incendie était arrivé jusqu'à la rivière qui prenait de grands tons rouges,

sinistres, émouvants.

– Éloignons-nous, dit Tavernier.

Quelques instants après, les trois amis et le petit rescapé regagnaient l'aéro.

– Ah ! s'écria Beaucaire en les apercevant... vous voilà enfin !... Quelle inquiétude j'ai eue ! quand j'ai vu la forêt prendre feu, je vous ai cru perdus.

– Oui, fit M. Paturel... nous avons été à deux doigts de la mort.

– Et vous avez pu retrouver Francis, ajouta Beaucaire.

– Vous voyez, répondit Laval...

– Il est blessé ?

– Non, évanoui... Voilà qu'il commence à reprendre connaissance.

En effet, le gosse avait ouvert les yeux. Il regarda autour de lui, essaya de se soulever, puis balbutia :

– Où suis-je ?

– Avec tes amis, petiot, répondit le Parisien.

– Sauvé ?

– Oui...

– Ah !...

Et l'enfant fondit en larmes.

– Voyons, pleure pas, petiot, dit Laval, puisque tu nous as retrouvés et que tu n'as plus rien à craindre...

Mais le pauvre enfant avait éprouvé une telle émotion qu'il s'évanouit de nouveau. On le hissa dans l'aéro, et celui-ci reprit son vol.

CCXV

Le récit de Francis

Pendant que le Parisien s'occupait de Francis, M. Paturel et le commandant mettaient un peu d'ordre dans la carlingue, car depuis leur départ, Beaucaire avait été tellement préoccupé qu'il n'avait guère songé à ranger les appareils et les outils.

Enfin, Francis revint tout à fait à lui. Quand il se sentit bercé par l'avion, il regarda ses amis en souriant.

– Eh bien, petiot, ça va mieux ? demanda Laval.

– Oui, répondit le gosse.

– Tu as bien failli ne plus nous revoir.

– Oh ! quelles terribles journées j'ai passé...

– Ils t’ont fait souffrir, ces maudits Canaques ?

– Oui... d’abord, ils m’ont battu, puis m’ont forcé à porter une charge qui me coupait les épaules. Ensuite, ils m’ont emmené en pirogue dans un drôle de village bâti sur l’eau... sur un lac, je crois. Là, ils m’ont jeté dans une case sous la garde de deux vieilles femmes... deux affreuses négresses qui ne savaient quels supplices m’infliger. Quand je commençais à dormir, elles me piquaient avec des pointes de fer... Oh ! les misérables... Et puis des enfants nègres m’ont frappé... comme j’avais les mains attachées, je ne pouvais me défendre. Ah ! si j’avais été libre, ce que je les aurais rossés ces affreux négrillons. Je ne savais toujours pas ce que l’on allait faire de moi, quand on m’a emmené de nouveau, pour me conduire dans la forêt. Là, on m’a enveloppé dans de grandes feuilles, les feuilles d’un arbre dont j’ignore le nom, et on m’a ficelé avec des lianes... on m’avait si bien ficelé qu’il m’était impossible de faire un mouvement. Vous dire ce que j’ai souffert, c’est impossible. Ensuite on m’a conduit à l’endroit où vous m’avez retrouvé... Sûrement on s’apprêtait à me mettre à mort. Il y avait à côté

de moi deux grands Canaques armés de couteaux et je crois qu'ils avaient reçu l'ordre de me couper la gorge...

– Oui, fit Laval, nous sommes arrivés à temps... Pauvre gosse... on allait te sacrifier, en l'honneur d'une horrible idole que les Canaques appellent Moriâh. On t'aurait probablement coupé en morceaux, et on aurait jeté chacun de ces morceaux dans la bouche du monstre.

– Est-ce possible ?

– Oui.

– Mais comment savez-vous cela ?

– C'est un blanc qui nous a renseignés... un blanc qui vivait parmi les Canaques.

– En effet... je l'ai aperçu... Il semblait au mieux avec les sauvages...

– Sans cet homme nous ne t'aurions probablement jamais retrouvé.

– Cet homme était-il prisonnier des Canaques ?

– Non... c'était un forçat évadé qui vivait avec

eux... quand ils ont appris qu'il était devenu notre allié, ils l'ont tué, nous avons retrouvé son cadavre...

Francis s'était levé. Il s'accouda à la carlingue.

– Cela semble bon tout de même de se retrouver à bord de cet aéro...

– Oui... tu peux le dire, fit Laval en riant... Espérons que cette aventure sera la dernière.

– Espérons-le, dit M. Paturel... car j'avoue que je commence à en avoir assez de toutes ces alertes... Je ne supposais certes pas qu'un jour je deviendrais presque un héros de roman.

– Mais ce n'est pas du roman, cher monsieur, dit le commandant... Cela vous est bien arrivé. Si, à votre retour, l'idée vous prend d'écrire vos mémoires, vous en aurez à raconter.

– Je ne dis point que je n'écrirai pas un jour le récit de notre voyage... mais quand je raconterai tout ce qui nous est arrivé, cela semblera exagéré. On croira que j'ai voulu faire du roman-feuilleton.

– Vous n'aurez qu'à m'envoyer ceux qui ne

vous croiront pas, dit le Parisien, je me chargerai de les renseigner...

Un cri bizarre surprit les aviateurs. Ils se demandèrent d'abord d'où il venait, mais comprirent bientôt.

C'était le perroquet qui se rappelait à l'attention des aviateurs. Pendant que le commandant et ses amis étaient absents, Beaucaire avait complètement oublié le pauvre perroquet. On tira sa cage de la carlingue, et on lui donna à manger. L'oiseau mourait de faim et avait un air lamentable. Quand il fut rassasié, il battit des ailes, et commença à jacasser. Il prononça d'abord des mots canaques, puis tout à coup cria :

– Francis ! Francis !

– Tiens, dit le gosse, il connaît mon nom... oh ! il faudra lui apprendre ceux de tout l'équipage.

– Et nous lui apprendrons bien d'autres choses encore, ajouta Laval. D'abord, il faudra lui apprendre à dire : Vive la France !... Ensuite...

oh ! ensuite, je me charge bien de faire son éducation.

L'aéro filait à une allure des plus rapides.

– Oh ! oh ! ça gaze ! dit le Parisien, on voit bien que M. Beaucaire tient à regagner le temps perdu, mais il n'y arrivera pas...

– Qu'importe, fit le commandant, si nous accomplissons notre voyage.

– Oh ! il faut espérer que nous y arriverons... reste à savoir si nous serons les premiers... Ces damnés Anglais sont bien capables de terminer le raid avant nous...

– Pour l'instant, nous ne pouvons rien dire... il faut attendre. C'est que nous avons encore une jolie bande de terrain à parcourir avant de regagner la France... Il nous faudra traverser le Pacifique, l'Amérique, puis l'Atlantique...

– C'est vrai... nous en avons encore des kilomètres à parcourir, c'est égal, je voudrais bien savoir où sont en ce moment nos concurrents.

– Peut-être n'ont-ils pas encore quitté

l'Australie.

– Oh ! alors, nous ne tarderions pas à les semer... Tiens... on aperçoit une ville là-bas...

– Oui... fit Tavernier... ce doit être Merstown... une agglomération industrielle qui s'est considérablement développée depuis quelques années.

– Est-ce que nous allons atterrir dans cette ville ?

– Probablement, car notre avion a besoin d'être sérieusement vérifié...

CCXVI

Singulière proposition

En effet, Beaucaire s'apprêtait à atterrir. Ne pouvant se poser dans la ville, il prit terre dans une vaste plaine où s'élevaient quelques baraquements.

Or, quelle ne fut pas la surprise des aviateurs, en atterrissant, d'apercevoir à une cinquantaine de mètres un avion qu'ils reconnurent aussitôt.

C'était l'Anglais.

– Vous voyez, dit Laval, quand on parle du loup, on en voit la queue. Nous nous demandions ce qu'étaient devenus nos concurrents, eh bien, ils sont là, et ils n'ont pas l'air d'être près de repartir... Tant mieux, ils n'ont que ce qu'ils méritent... Ils ont été vraiment trop incorrects avec nous...

– Il ne faut pas leur en vouloir, répondit le commandant. Les Anglais sont très sportifs. Pour eux, un match de football, ou un raid en avion, c'est tout comme... Ils considèrent leurs adversaires comme des ennemis... mais s'ils sont victorieux, ils seront charmants avec nous.

– Et s'ils étaient battus ?

– Ils se montreraient plutôt froids, mais corrects...

– Eh bien, espérons qu'ils seront battus. M. Beaucaire ne va pas moisir ici pour sûr, et nous allons prendre une sérieuse avance sur nos concurrents.

Un Anglais s'était approché. C'était le capitaine du bord. Il se présenta :

– Edgar Pipe.

Les aviateurs français saluèrent et déclinèrent leurs noms. L'Anglais semblait un peu gêné.

– Messieurs, dit-il enfin, nous sommes ici immobilisés par une panne sérieuse qui peut durer huit jours encore, puis-je espérer que vous voudrez bien nous attendre, afin que nous

repartions ensemble ?

– Monsieur, répondit Beaucaire, nous sommes des concurrents.

Or, vous devez savoir que les concurrents ; cherchent à mettre tous les atouts dans leur jeu. Vous avez eu la chance de nous devancer, peut-être retrouverez-vous cette chance, mais je me vois obligé de refuser l'offre que vous me faites. D'ailleurs, mes compagnons ne l'accepteraient pas. Chacun pour soi. Si vous avez un jour l'avantage, nous serons les premiers à vous féliciter, mais nous ne pouvons vraiment pas vous attendre... D'ailleurs, pourquoi ne nous avez-vous pas attendus, quand vous nous avez vus en panne. Vous êtes passés, et n'avez même pas répondu au salut que nous vous avons adressé. C'est là un manque de courtoisie qui nous a beaucoup étonnés.

L'Anglais devint rouge comme un piment. Il essaya de s'excuser, mais ne trouva rien de sérieux.

– Si nous avons pu froisser votre amour-propre, dit-il enfin, nous le regrettons vivement...

Beucaire s'inclina.

– Êtes-vous pour longtemps ici ? demanda l'Anglais.

– Non... pour quelques heures seulement.

– Ah !... et vous vous dirigerez ensuite sur Sydney ?

– Je ne sais... Je n'ai pas encore pris de décision à ce sujet.

– Je crois, reprit l'Anglais, que nous aurions tout intérêt à nous entendre...

– Et comment ?

– Voici... vous n'ignorez pas que la traversée du Pacifique présentera de sérieux dangers.

– Je le sais.

– Ne croyez-vous pas que si nous nous entendions nous pourrions peut-être éviter ces dangers ?

– Ce n'est pas mon avis.

– Comment ?... Alors, vous ne comprenez pas ce que je veux dire.

– Veuillez, en ce cas, vous expliquer plus clairement.

– La traversée du Pacifique est une entreprise audacieuse entre toutes.

– C’est pour, cela que nous l’entreprendrons, répondit Beaucaire.

– Et je vous en félicite, mais le courage prend quelquefois le nom de témérité.

– Pour moi, ces deux mots sont synonymes.

– Vraiment ?

– Oui.

– En ce cas, je ne dis plus rien. Ce que je voulais vous soumettre me semblait cependant assez raisonnable. Nous aurions pu quitter ensemble une ville du littoral australien, nous lancer en même temps sur le Pacifique, et nous prêter aide et assistance, en cas de péril.

– Le but de deux concurrents, monsieur, n’est-il pas de chercher à se dépasser ?

– Je vous l’accorde... mais nous chercherions à nous dépasser une fois que nous serions au-

dessus de terre.

– Oui, j’entends bien. Vous craignez de faire seul la traversée du Pacifique, et vous voudriez quelqu’un pour vous convoier.

– Ce n’est pas tout à fait exact. Enfin, puisque ce que je vous propose ne vous convient pas, n’en parlons plus, nous agirons chacun de notre côté, mais n’oubliez pas que si vous vous trouviez en péril, il ne faudrait pas compter sur moi et sur mes compagnons.

– Nous tâcherons, monsieur, de nous passer de votre concours.

– C’est bien, je n’insiste pas... Je m’attendais cependant à plus de courtoisie de votre part.

– Monsieur, répliqua vivement Beaucaire, jusqu’alors, je vous prie de le constater, la courtoisie a été de notre côté.

L’Anglais salua et alla rejoindre ses amis.

– Non, mais, avez-vous vu cet English, dit le Parisien, qui voudrait que nous lui prêtions aide et assistance quand il serait en péril. Est-ce qu’il est venu à notre secours quand nous étions

menacés. Vraiment, ça serait trop commode.

– Cet homme, murmura Tavernier, a vraiment une audace extraordinaire.

– Parbleu... il a la frousse, et cherche des gens pour l'accompagner... Il ressemble à ces poltrons qui n'osent pas rentrer chez eux la nuit, et qui se font reconduire par des amis. Oui, bien sûr, la traversée du Pacifique, ça ne sera pas une petite affaire, mais tant pis... chacun sa chance...

– Pourtant, si nous voyions ces hommes en péril, nous n'hésiterions pas à leur porter secours...

– En feraient-ils autant ?

– Nous n'avons pas à nous préoccuper de cela. Il y a certains actes que l'humanité commande de faire, et que tout homme de cœur doit faire.

– Ce sera comme vous voudrez, commandant...

Beucaire approuva Tavernier.

– Nous sommes Français, dit-il, et jamais un Français n'a refusé de tendre la main à celui qui se noie. Pendant la guerre, quand nos matelots

étaient attaqués par un sous-marin, et qu'ils le coulaient, s'il surnageait des hommes, ils les recueillaient à bord. Impitoyable dans le combat, généreux après l'action, telle est la devise du Français.

CCXVII

Vers la mer

Les aviateurs restèrent une journée à Merstown, puis s'apprêtèrent à se remettre en route. Quelques instants avant l'appareillage, le commandant anglais vint à la rescousse.

– Écoutez, monsieur, dit-il à Beaucaire, je crois que nous nous sommes mal compris. J'ai voulu simplement vous faire comprendre qu'entre aviateurs on se doit aide et assistance, au moment du péril.

– Je n'ai jamais refusé aide et assistance à ceux qui étaient en danger.

– Par conséquent, si nous avions sur mer un accident grave, vous viendriez à notre secours ?

– Mais certainement.

– Cependant pour s'entraider, il faut être l'un

près de l'autre... et vous avez refusé l'offre que je vous faisais.

– Entendons-nous, répondit Beaucaire. Si vous nous rejoignez et que nous puissions vous aider, à l'heure du péril, nous ne demanderons pas mieux que de le faire, mais vous avouerez que nous ne pouvons point voler côte à côte, et piquer un emballage au moment de l'arrivée. Nous partons... Tâchez de nous rejoindre... C'est tout ce que je puis vous dire...

– C'est bien... bon voyage, monsieur, fit l'Anglais vexé...

– Pour vous aussi, monsieur, répondit Beaucaire.

– Je constate, dit l'Anglais, que vous n'êtes guère galant...

– Je suis comme vous...

– C'est bien, mais quoi qu'il arrive ne comptez pas sur moi... Si par hasard vous aviez besoin de secours, il serait inutile de s'adresser à nous.

– Vous exagérez peut-être.

– Croyez-vous ?

– Oui... De ce que je refuse de partir en même temps que vous, il ne s'ensuit pas que si je vous voyais en péril, je refuserais de vous porter secours. Nous sommes humains avant tout, et j'ose espérer que vous agiriez de même...

L'Anglais ne répondit pas... Il salua, et alla rejoindre ses compagnons.

– Ben vrai ! dit Laval, qui avait entendu toute cette conversation, il ne manque pas de culot cet English !... Ne faudrait-il pas que nous l'escortions... Parbleu ! il a la frousse !... Il n'ose se lancer au-dessus du Pacifique. Nous allons lui montrer que les Français ont plus de courage que lui... Et si j'ai un conseil à vous donner, patron, c'est de lui brûler la politesse, et de partir le plus tôt possible... tout de suite, si c'est possible...

– C'est ce que je vais faire...

En effet, un quart d'heure après, l'avion reprenait son vol.

– À présent, nous sommes bons, dit le Parisien... Ils ne nous rejoindront pas de sitôt...

– Qui sait, fit Tavernier... on ne peut rien dire

d'avance...

– Oh ! nous sommes quand même en première position...

– Certes, mais il faut peu de chose pour que nous passions en seconde...

– Espérons que cela n'arrivera pas...

– Oui... espérons-le... En attendant, nous filons un train d'enfer, et si cela continue ainsi, nous aurons parcouru une jolie distance quand les English se remettront en route... Parbleu, ils nous croyaient désemparés, perdus dans quelque désert, et ils se réjouissaient déjà, mais quand ils nous ont aperçus, ça leur en a bouché une surface, et ils ont cherché à nous amadouer. Avez-vous vu la mine piteuse de leur équipage... Pour sûr qu'ils n'ont plus la même confiance qu'au moment du départ...

M. Paturel penché sur une carte demeurerait silencieux...

Tout à coup, il s'écria :

– M. Tavernier, me permettez-vous une observation ?

– Mais certainement.

– Eh bien, je crois que vous avez tort de vous diriger vers Sydney ou Melbourne... Ne serait-il pas plus simple, puisque vous désirez franchir le Pacifique de vous diriger vers le cap Townshend...

– Nous y avons songé, et vous devez remarquer que Beaucaire a changé de direction.

– C'est vrai... alors, tout est pour le mieux... car de là nous pourrions atteindre assez facilement la Nouvelle Calédonie, puis la pointe des Nouvelles Hébrides, les îles Viti, l'île Tonga, l'archipel de Cook, Tahiti, l'île Tenararo, l'île Ducia, puis l'île de Pâques, les îles Sala y Gomez, Saint-Félix et Saint-Amboise... Nous atteindrons donc la côte de l'Amérique du Sud dans la République Argentine, au-dessus de Santiago... En somme, nous survolerons presque continuellement le vingtième degré de latitude, et nous nous trouverons au-dessus du Tropique du Cancer... Ce voyage ne s'annonce pas aussi mal que je le supposais, car nous aurons toujours la ressource de nous poser dans une île.

– Oui, c’est évident, mais il ne faut pas oublier qu’entre ces îles il y a d’énormes distances à parcourir.

– Bah ! nous en avons parcouru de plus longues, et nous avons souvent fait de très grandes escales...

M. Paturel réfléchit un instant, puis murmura :

– Je vois là sur ma carte des îles où il ne fera pas bon séjourner.

– Et pourquoi ? demanda le Parisien.

– Parce qu’elles sont habitées par des peuplades encore sauvages...

– Croyez-vous ?

– J’en suis sûr...

– Pourtant, M. Beaucaire disait l’autre jour, que toutes les parties du monde étaient aujourd’hui civilisées.

– M. Beaucaire se trompait. Il y a des régions qui renferment des peuples absolument sauvages et qui sont demeurés jusqu’alors rebelles à toute civilisation.

– Est-ce que nous rencontrerons des anthropophages ? demanda Francis.

M. Paturel hésita à répondre. On voyait bien qu'il ne voulait pas effrayer l'enfant.

– Non... dit-il... je ne crois pas...

CCXVIII

Quelques réflexions

Francis n'était guère rassuré. Laval qui devina son trouble lui dit en riant :

– Les anthropophages sont rares...

– Cependant, objecta le gosse, nous en avons déjà rencontré... N'avons-nous pas failli devenir leurs victimes...

– Oui... mais dans le Pacifique nous n'en rencontrerons pas.

Il avait dit cela avec un tel accent de conviction que Francis se rassura...

On n'était plus très loin du cap Townshend. L'avion volait maintenant avec une régularité parfaite.

Une seule chose préoccupait Beaucaire et

Tavernier... avant de s'engager sur le Pacifique, ils feraient leur plein d'huile et d'essence, mais ils ne voyaient pas encore où ils pourraient se ravitailler, en cours de route, car ils craignaient que la provision qu'ils emporteraient ne fût pas suffisante pour effectuer la traversée... Ils résolurent d'emporter, en plus de leur provision des bidons d'essence. Ils en prendraient autant que l'aéro pourrait en porter...

Vingt-quatre heures après, ils arrivaient au cap Townshend, mais là, ils constatèrent qu'il leur serait impossible de faire leur plein. Ils furent donc obligés de descendre jusqu'à Brisbane... Ensuite, ils remonteraient le littoral pour rejoindre Townshend...

Cela rallongeait considérablement leur voyage, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement.

– Pourvu qu'à Brisbane, dit le Parisien, on ne nous donne pas de l'essence dans le genre de celle de Singapour...

– Nous la vérifierons, sois tranquille, répondit Tavernier...

– Vérifier, c'est facile à dire... mais si on nous trompe...

– Pas de danger... nous avons à bord des appareils qui nous permettront de vérifier la densité de notre carburant.

– Il faudra ouvrir l'œil.

– Sois tranquille...

En ce moment, on longeait la côte, et l'on apercevait la mer qui scintillait au loin sous le soleil...

– Voilà le Pacifique, s'écria Laval.

– Oui... dit Tavernier... Le Pacifique ou Grand Océan est la mer la plus vaste du globe. Tandis que l'Océan Indien n'a que soixante-douze millions de kilomètres carrés, et l'Atlantique quatre-vingts huit, le Pacifique a une étendue de cent quatre-vingt-sept millions de kilomètres carrés...

– Tant que cela ? fit Laval.

– Oui...

– Mais c'est énorme. La Manche et la

Méditerranée sont de petits lacs à côté du Pacifique.

– Des petits lacs, tu l’as dit...

– Il y a dans le monde beaucoup plus d’eau que de terre, dit Francis.

– Oui. Les continents n’ont en tout que cent trente et un millions de kilomètres carrés, tandis que les océans occupent une surface de trois cent soixante-treize... soit les trois quarts du globe... mais il y a aussi des lacs qui sont immenses. Ainsi, en Russie, le lac Ladoga est trente fois plus étendu que le lac de Genève...

– Le Pacifique est-il profond ? demanda Laval.

– Oui, très profond, répondit Tavernier, toujours prêt à satisfaire la curiosité du Parisien et de Francis... à l’est des îles Tonga où nous allons passer, on a relevé une profondeur de neuf mille cinq cents mètres ; et près des îles Kourilles, la sonde est descendue jusqu’à huit mille six cents mètres, mais c’est près des îles Marianne par 12°40’ de latitude nord et 143°20’ de longitude

est qu'a été mesurée la plus grande profondeur connue jusqu'à présent : neuf mille six cent trente-six mètres !...

– Il ne doit pas y avoir beaucoup de poissons à cette profondeur, dit le Parisien...

– Jusqu'à présent on en a découvert à six mille mètres de profondeur... Ce sont des poissons étranges. Il y en a qui sont pourvus de plaques lumineuses sous les yeux ou le long du corps. D'autres sont complètement aveugles. Privés d'organes visuels, ils ont une bouche énorme, béante, dans laquelle s'engage la nourriture. Ces poissons ont la peau couverte d'un enduit muqueux très épais. Les muscles sont mous...

– Est-ce qu'un homme, demanda Francis, pourrait descendre à ces profondeurs ?

– Non, répondit Tavernier.

– Même avec un appareil de scaphandrier ?

– Le plus solide appareil serait aplati en un rien de temps... À deux milles mètres, la pression est de deux cents atmosphères, et à six mille mètres de six cents... Rien ne peut résister à une

pareille pression. Un sous-marin en acier plein serait déformé, aplati comme par un laminoir... Les poissons que l'on ramène des grandes profondeurs arrivent morts, déformés par la décompression.

– Peut-être bien qu'un jour, murmura Laval, l'homme arrivera à descendre à six mille mètres sous les mers.

– J'en doute, fit Tavernier.

– Qui sait ? On a vu des choses si drôles, depuis quelques années. Qui donc aurait pu supposer que l'on trouverait un jour la télégraphie sans fil, les ondes hertziennes, et une foule d'autres merveilles...

– C'est vrai, fit M. Paturel, mais il y a tout de même des choses qui semblent impossibles, comme par exemple la communication avec les astres.

– Vous croyez qu'on n'y arrivera pas ?

– Je ne peux rien prédire, mais il me semble que c'est impossible.

– Quel dommage ! dit le Parisien... Comme il

serait intéressant de communiquer avec les planètes, de voir aussi ce qui se passe dans Mars, dans la Lune et dans le Soleil. J'ai lu autrefois un ouvrage bien curieux où il était question d'un voyage de trois Français dans la Planète Mars et ça m'a joliment intéressé. Cela avait l'air si vrai, si exact, qu'on aurait dit que vraiment l'auteur avait fait ce voyage...

Cette conversation fut interrompue par un spectacle qui remplit les aviateurs d'étonnement. Ils volaient à cinq cents mètres d'altitude environ, et cependant, là-bas, le Pacifique semblait être à leur niveau...

Tavernier expliqua que c'était un effet de mirage, et c'en était un bien fait pour surprendre des voyageurs comme Francis et le Parisien.

Quand vint la nuit, une fraîcheur subite saisit les aviateurs, et ils furent obligés d'endosser leurs fourrures. Cependant le froid ne dura que deux heures, et après la température redevint des plus douces...

CCXIX

Une rencontre

On atteint enfin Brisbane. Brisbane est une ville d'Australie, capitale du Queensland sur le fleuve côtier du même nom. Cette ville compte environ cent cinquante mille habitants. Elle fait un commerce important, et s'est beaucoup développée, depuis quelques années. Les aviateurs atterrirent à l'entrée de la ville, et dès que leur présence fut signalée, la foule accourut aussitôt, et l'on fut obligé d'établir un service d'ordre. Les autorités de la ville se mirent avec empressement à la disposition de Beaucaire, et les difficultés que l'on redoutait se trouvèrent tout de suite aplanies. On leur procura de l'essence qui fut reconnue d'excellente qualité, ainsi que de l'huile et des vivres. Beaucaire et Tavernier furent reçus par le Gouverneur,

pendant que M. Paturel, Francis et Laval gardaient l'avion.

Quelle ne fut pas la surprise de Laval, en apercevant dans la foule qui entourait l'aéro, un de ses anciens camarades de régiment, qui avait pris part avec lui, en qualité de fusilier-marin, aux terribles combats de l'Yser.

– Eh quoi ! s'écria le Parisien... Je ne me trompe pas, c'est bien toi, Grassin, que j'aperçois...

– Laval... fit l'homme qu'il avait interpellé, en s'approchant de l'aéro... Te voilà aviateur maintenant.

– Tu vois...

Tous deux se serrèrent la main avec effusion.

– Mais toi ? demanda Bonzigue, comment es-tu ici ?

– Oh ! c'est toute une histoire... Figure-toi qu'une fois libéré, j'ai pris du service dans la marine de commerce, à bord d'un long courrier... un bateau solide, qui s'est cependant brisé comme une coquille de noix sur les rochers... J'ai

eu la chance de m'en tirer, et j'ai pu gagner la côte à la nage... Ma foi, comme je me trouvais bien ici, j'y suis resté...

– Et que fais-tu ?

– Je suis inspecteur d'une compagnie de navigation.

– Et ça rapporte ?

– Oui, pas mal...

– Alors, tu ne reviendras jamais en France ?

– Penses-tu ? Quand j'aurai gagné assez d'argent, je m'embarquerai aussitôt. Est-ce qu'on peut vivre loin de son pays, voyons.

– C'est vrai... on y revient toujours...

– Mais toi, tu vas loin, comme ça ?

– Nous allons dans l'Amérique du Sud...

– Alors, vous allez embarquer votre appareil sur un cargo ?

– Pas du tout... nous allons traverser le Pacifique dans les airs.

– J'aime mieux être à ma place qu'à la

tienne...

– Bah !... on est aussi en sûreté sur un avion que sur un bateau... La preuve... tu étais sur un solide cargo et cela ne t'a pas empêché de faire naufrage...

– C'est vrai... mais j'ai pu me sauver à la nage... tandis que dans vos avions, quand on fait naufrage, on pique une tête dans le vide.

– Il ne faut jamais songer à cela, sans quoi, on ne voyagerait jamais... on est exposé partout, en chemin de fer, en bateau, en automobile... et même à pied... Faut jamais s'en faire... Ce qui doit arriver arrive...

Les deux amis s'entretenaient encore, pendant quelques instants, puis comme Beaucaire et Tavernier revenaient, ils se séparèrent.

– Au revoir, Laval !

– Au revoir, mon vieux Grassin !

La foule s'était écartée. Beaucaire et Tavernier montèrent à bord...

– Nous partons ? demanda Laval.

– Non... pas encore, répondit Beaucaire... Il faut que nous procédions à une sérieuse vérification de notre appareil...

Cette vérification prit quatre heures. Beaucaire ne voulait rien livrer au hasard. On inspecta soigneusement le moteur, les organes de transmission, les ailes, les haubans, la carlingue, les flotteurs et le petit moteur de secours, puis quand tout fut reconnu en état, Beaucaire donna le signal du départ, et l'avion prit son vol, salué par les acclamations d'une foule enthousiaste.

Fin de la première partie

Cet ouvrage est le 1104^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.